BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ
INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES
REVUE INTERNATIONALE DES ETUDES BYZANTINES

Rédigee,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par

ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, B. HAVRÁNEK, J. KURZ, M. PAULOVÁ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:

ANTONÍN DOSTÁL

Secrétaire de la rédaction:

B. ZÁSTĚROVÁ,
chargée de recherches à l'Institut Slave

XXII

PRAGUE 1961

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению
International Journal of Byzantine Studies
Revue internationale des études byzantines

publiée par l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague I, Valentinská 1

PRAGUE 1961 XXII^e ANNEE

rédigee,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par

ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:
J. DOLANSKÝ, J. EISNER, B. HAVRÁNEK, J. KURZ, M. PAULOVÁ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Réaacteur gérant:
Antonín Dostál

Secrétaire de la rédaction:
B. Zástěrová,
chargée de recherches à l'Institut Slave

Paraît deux fois par an, en volume de 12,5 feuilles de tirage

Prière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction au rédacteur:
M. A. Dostál, Prague 5-Smíchov, Zborovská 24 ou Byzantinoslavica, Prof. A. Dostál, Prague 1, Valentinská 1, Slovansky ústav ČSAV.

Abonnement annuel:
Tchécoslovaquie 50,– Kčs. Etranger: $ 5,30 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays)

Conditions d'abonnement:
On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement dans la Librairie de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague II, Vodičkova 40. La diffusion à l'étranger est assurée par Artia Entreprise du commerce extérieur pour l'importation et l'exportation d'articles culturels, Praha II, Smečky 30

BYZANTINOSLAVICA

Prague, volume XXII, 1961, fascicule 2

respectueusement dédié à

MILADA PAULOVÁ

PhDr., D. Sc.,

professeur d histoire de Byzance

et des peuples slaves à l'Université Charles IV

rédacteur des BYZANTINOSLAVICA

V. HROCHOVÁ/PRAGUE

LA RÉVOLTE DES ZÉLOTES A SALONIQUE ET LES COMMUNES ITALIENNES

Si nous voulons expliquer plus à fond les problèmes concernant la révolte des Zélotes à Salonique, nous arrivons à cette constatation que l'analyse doit tenir compte de la question des connexions extra-byzantines. C'est F. Dölger qui, déjà, a souligné la caractère spécifique de la révolte des Zélotes dans l'histoire byzantine;[1] nombre d'événements et connexions font, en même temps, de cette révolte une partie de la politique internationale des « années 40 » du XIV[e] siècle. O. Tafrali qui chercha à expliquer la spécificité de la révolte directement à partir des influences génoises, est allé, dans ce sens, le plus loin. Dans un esprit modernisant, il vit dans la révolte la coopération des deux communes. « La révolution de Gênes fut naturellement connue dans l'Empire byzantin. Dans la première moitié du XIV[e] siècle, les Génois furent assez en faveur en Byzance, surtout à Salonique. Les Saloniquistes avaient souvent l'occasion de rencontrer les Génois qui venaient dans leurs villes fréquemment. Ils avaient la possibilité de connaître leurs opinions . . .[?] Ils savaient ce qui se passait en Italie, où les « républicains » avaient montré leur conception de la vie et l'avenir. Ils savaient aussi que l'aristocratie avait dû de plier et que Gênes vivait beaucoup mieux qu'auparavant.[2] « Tafrali songeait ici à la révolte des „popolani", lors de laquelle Simone Boccanegra parvint à la tête de la commune génoise.

Par sa monographie traitant de Salonique au XIV[e] siècle, Tafrali a ouvert de nouvelles voies. Dans l'écho de cette œuvre, nous trouvons généralement des comptes-rendus favorables. La thèse sur l'influence de Gênes fut acceptée tacitement.[3] Avec le temps, cette thèse sur les influences mutuelles des mouvements révolutionnaires de Gênes et de Salonique devint générale et jusqu'à nos jours, a été acceptée par les byzantinologues soviétiques et par ceux de l'Ouest, fût-ce parfois avec certaines réserves.[4]

---

[1] F. Dölger, *Politische und geistige Strömungen im sterbenden Byzanz.* Jhb. d. Öster. byz. Gesellsch. II (1952) p. 9.

[2] O. Tafrali, *Thessalonique au quatorzième siècle.* Paris, 1913, p. 256.

[3] A. Baumstark, Oriens Christianus, 1913, N. S. III, p. 352—353; J. B. Bury, The Engl. Hist. Rev. XXIX, № 116 (1914) 129—130.

[4] F. I. Uspenskij supposait que « dans la révolte des Zélotes les exemples de Gênes et des communes italiennes, où la "démocratie" avait été au pouvoir, avaient joué un grand rôle »; *История Византийской империи* III. Москва, 1948, p. 712; cette opinion a été partagée par M. I. Levčenko (*История Византии.* Москва, 1940, p. 246), Ch. Diehl, *Les journées révolutionnaires byzantines*, La Revue de Paris, 1928, p. 154) et A. K. Berger (*Демократическая революция в XIV веке,* Archives Marx-Engels V. Moscou, 1930, p. 154).

Seul I. Ševčenko[5] soumit cette thèse à une analyse critique. Il se référa à des documents sur la situation juridique des marchands génois à Salonique après la chute de l'empire *latin* et l'avènement des Paléologues. La plupart de ces documents datent déjà de la deuxième moitié du XIII[e] siècle; l'auteur y voit cependant un témoignage du nombre faible de la colonie commerciale génoise à Salonique, même au XIV[e] siècle. En outre, il examine le rapport de Gênes à la guerre civile en Byzance et nie que Gênes ait pris quelque part à ce conflit. Il conclut des deux faits que l'on ne peut parler d'influence directe de Gênes sur la révolte des Zélotes. Le résultat de l'analyse ingénieuse et précise de Ševčenko est donc en principe négatif.

Nous supposons cependant qu'il n'est pas nécessaire et qu'il est peu productif de se limiter à réfuter la solution de Tafrali; nous tâcherons de poser la question sur la relation entre la révolte salonicienne et les communes italiennes, Gênes et Venise, de façon différente. Il ne s'agit pas seulement d'une influence directe, mais aussi de problèmes idéologiques et de la question du rôle que la révolte de Salonique jouait dans la politique des deux puissances maritimes.

Pour ce qui est de la méthode, nous envisageons un problème difficile, parce que nous ne possédons pas de documents qui nous fourniraient une information directe sur la relation de Gênes et de Venise à Salonique au temps de la révolte des Zélotes, ou bien inversement. Il faudra avoir recours aux analogies et aux indications indirectes. Pourtant on ne peut se contenter de l'emploi des analogies entre la situation dans la deuxième moitié du XIII[e] siècle et celle des années 40 du XIV[e] siècle, comme Ševčenko le fait. Il convient de mettre en évidence, en même temps, l'analyse complexe des relations. En ce sens, Ševčenko s'est contenté d'indications vagues. A côté des analogies suivant les axes chronologiques et speciales, il faudra faire une comparaison entre le caractère social de la révolte des Zélotes et celui de la révolte de Boccanegra et à ce sujet, il sera nécessaire d'établir si l'on peut trouver, dans le programme et dans la politique des Zélotes, tels éléments, dont l'origine devrait être cherchée hors du domaine byzantin.

Examinons, en premier lieu, les intérêts commerciaux de Gênes et de Venise dans la période précédant la révolte des Zélotes. Ces intérêts peuvent être reconstitués à partir de notes fragmentaires concernant principalement les questions d'ordre politique et juridique. La situation juri-

---

P. Charanis est aussi de la même opinion, mais avec cette réserve qu'il faut distinguer le démocratisme « occidental » du démocratisme « byzantin » (*Internal Strife in Byzantium in 14th Century*, Byzantion XV [1940—1941] 215); cf. aussi R. Browning, *Комуната на зилотите в Солуну* (Ист преглед VI [1950] 524).

[5] I. Ševčenko, *The Zealots Revolutions and the Supposed Genoese Colony in Thessalonica*. Προσφόρα. St. Kiriakidis, Παράρτημα 4 des Hellenika, Thessalonique, 1953, p. 603—617.

dique et les intérêts commerciaux éventuels peuvent nous aider à délimiter le cadre des événements de la période ultérieure.

Que Gênes ait été en relations actives avec Salonique, O. Tafrali l'inférait du fait que Gênes avait conclu un accord avec l'Empire de Byzance le 13 Mars 1261 à Nymphe. Par cet accord, Michel permit à la République génoise, entre autre, même l'installation d'une factorie dans région de Salonique. On en déduisait injustement ensuite que Salonique était devenu une sorte de colonie génoise.[6] Mais même dans le traité entre Venise et Byzance de 1265, nous trouvons une stipulation d'après laquelle Venise avait reçu dans l'enceinte de Salonique un terrain pour sa colonie commerciale.[7] Il est cependant clair que Venise n'acquit pas d'influence prépondérante à Salonique.

Les lieux où l'on sentait l'influence génoise la plus forte dans l'Empire de Byzance, furent les faubourgs de Constantinople, Galata et Péra, qui furent unis en une seule colonie et fortifiés ensuite. Successivement les Génois gagnèrent ainsi une influence non seulement commerciale mais aussi politique dans l'Empire de Byzance.[8] La colonie génoise à Byzance avait cependant aussi une certaine influence, même pour la position de Gênes à Salonique. Nous possédons un document de 1289 indiquant que les marchands génois participaient au commerce maritime dans les sphères de Constantinople, de Salonique et de l'île de Chios.[9]

Les Vénitiens s'efforçaient de contenir tête à la croissante influence génoise mais ils ne réussirent pas à gagner une position aussi forte, directement au cœur de l'Empire de Byzance, même s'il y avaient leur représentant; cette circonstance les mena précisément à s'intéresser davantage aux points d'appui dans les régions aux confins de Byzance, entre autres aussi à Salonique.[10] Que Venise se soit intéressée à Salonique découle du fait, qu'en 1277 l'empereur Michel confirma aux Vénitiens l'installation d'un consulat à Salonique et en même temps leur permit de louer dans cette ville 25 maisons et une église, laquelle avait appartenu jusqu'alors aux Arméniens. Une de ces maisons fut destinée à être le siège du consul.[11] Les maisons assignées étaient cependant très petites de sorte que les Vénitiens les vendirent à de petits boutiquiers et aux marchands de poisson.[12] De pareilles stipulations furent incluses aussi dans des tractations ultérieu-

---

[6] *Ibid.*, p. 605 sqq.; O. Tafrali, *ibid*, p. 123 sqq.

[7] G. L. F. Tafel—G. M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig mit besonderer Beziehung auf Byzanz und die Levante;* Fontes rerum Austriacarum, II. Abt., Bd. XIV., Wien 1857, p. 70; cf. aussi I. Ševčenko, p. 609 sqq.

[8] W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*. Leipzig, 1886, p. 480 et 499 sq.

[9] G. I. Bratianu, *Actes des notaires génois de Piva et de Caffa*. Bucarest, 1927, p. 182, appendice nº 165.

[10] W. Heyd, *op. cit.*, p. 432.

[11] *Ibid.*, p. 435 et 466.

[12] *Ibid.*, p. 511.

res, en juin 1285.[13] Venise eut d'autres représentants en Crète, en Eubée, à Thurium et autres parts.[14] L'intérêt des Vénitiens à avoir une représentation commerciale dans l'empire de Byzance s'accrut encore après la chute d'Akkon. Leurs efforts se heurtèrent cependant à l'opposition des Génois d'où it résulta une guerre entre les deux villes dans les années 1294 à 1299. Dans le traité de paix de 1333 terminant une guerre ultérieure entre Venise et Byzance, les Vénitiens obtinrent une confirmation de la reconnaissance de leurs colonies, mais durent consentir à certaines restrictions de leur commerce à l'intérieur de l'Empire.[15] Les Vénitiens ne connurent pas la faveur des magistrats byzantins ni celle de la population byzantine.

De la période vers 1320, nous possédons de nombreux témoignages sur les litiges entre les marchands vénitiens et byzantins, ou plutôt entre les magistrats byzantins et les marchands vénitiens. En 1319, le ministre byzantin à Venise se plaignait de ce que les marchands vénitiens avaient retenu 10.000 hyperpères appartenant aux marchands de Salonique, de Constantinople et d'autres lieux. Remarquons que Salonique figure ici avant Constantinople.[16] Par contre, ce furent les marchands grecs et avant tout ceux de Salonique, qui nuisirent au commerce vénitien. Nous en possédons un témoignage dans la plainte de Marc Minot, ministre vénitien à Constantinople, qui nous apprend que les Grecs empêchaient les Vénitiens d'exporter du blé et d'autres sortes de denrées alimentaires de Salonique.[17] Les plaintes vénitiennes s'appuyaient de toute évidence sur les informations du consul vénitien à Salonique, Marc Celsi.[18] De 1321 nous possédons des documents sur les amendes que les marchands vénitiens durent payer aux magistrats de Salonique.[19] Néanmoins les Vénitiens semblent avoir été des partenaires plus forts que les Génois dans cette période. La réussite rapide de Venise dans la collision de 1325 peut en fournir une preuve exemplaire.[20]

Une amélioration dans les relations entre Venise et Byzance est marquée par l'avènement d'Andronique III. Salonique devint port important pour les bateaux vénitiens qui y ancraient dans les voyages entre Constantinople et Venise. Salonique se trouvait aussi sur la ligne commerciale importante allant à Venise et Dubrovnik. C'était le blé qui était surtout exporté

[13] Tafel—Thomas, *Urkunden*, p. 345—346.

[14] Ch. Diehl, *Venice. Une République patricienne*, Paris, 1951, p. 65.

[15] W. Heyd, *ibid.*, p. 491 sq.

[16] *Diplomatarium Veneto-Levantinum, sive acta et diplomata res Venetas Graecas atque Levantis illustrantia*, I, ed. G. M. Thomas. Venetia, 1880, p. 127.

[17] *Instruction vénitienne pour une plainte du Ministre Marcius Minutus à la cour de Constantinople; ibid.*, p. 166.

[18] *Rapport de Marc Celsi, ancien consul vénitien à Salonique; ibid.*, p. 134 et 146. Venise représentait, en même temps, aussi d'autres marchands (probablement italiens) qui étaient en coopération avec les marchands vénitiens; cf. *ibid.*, p. 168.

[19] *Ibid.*, p. 185.

[20] J. F. Le Bret, *Staatsgeschichte der Republik Venedig von ihrem Ursprung bis auf unsere Zeiten*. Leipzig und Riga, 1769, p. 713 sq.

de Salonique à Venise. Il venait à Salonique de Macédonie et de Thessalie. Le commerce avec Salonique était plus avantageux pour les bateaux particuliers non armés (navigia disarmata), ceux-ci n'étant pas soumis à des règlements stricts. Les vaisseaux vénitiens s'étaient chargés aussi du petit commerce en marchandise de moindre valeur sur les côtes de la Thessalie et de la Macédonie; ils faisaient le commerce du blé, de la cire, des cuirs, de la toile etc.[21] Le contrôle du commerce de ces bateaux était assuré par le consul vénitien à Salonique. Il est attesté que Venise avait son consul à Salonique encore en 1332.[22] Si nous savons qu'un commerce régulier des bateaux de Salonique s'était maintenu dans cette région jusqu'en 1350, année où la troisième guerre entre Gênes et Venise éclata, nous pouvons considérer comme probable que même à l'époque de la révolte des Zélotes, le représentant vénitien soit resté à Salonique. Nous pouvons donc accepter, même avec une certaine réserve, l'opinion de M. F. Thiriet, selon laquelle ni la révolution ni la guerre civile ni l'expansion d'Etienne Dušan n'avaient interrompu le commerce vénitien avec Salonique.[23]

Aucune pareille analogie ne peut cependant être déduite des relations commerciales entre Gênes et Salonique. Nous savons seulement que dans les années 90 du XIII[e] siècle le despote de Salonique enleva aux marchands génois le blé qu'ils avaient acheté des magistrats byzantins.[24] Nous ne possédons pas d'autres documents de la première moitié du XIV[e] siècle qui témoigneraient de relations commerciales étroites entre Gênes et Salonique.[25] A l'époque de la révolte de Salonique, les intérêts génois étaient tournés surtout vers Constantinople et la domination des points d'appui de la route maritime de la partie méridionale de la mer Egée.

Le rapport des communes italiennes à l'empire de Byzance lors de la guerre civile, peut donner maintes suggestions sur l'attitude de Gènes et de Venise envers la révolte de Salonique. Les aspects politiques entrèrent dans cette période en contact plus étroit que jamais avec les intérêts commerciaux. Si nous voulons porter un jugement sur la politique de Gênes et sur celle de Venise envers Byzance, nous devons toujours songer au fait que la politique de chacune des deux villes était dictée non seulement par sa propre relation envers Byzance, mais aussi par sa rivalité à l'égard de

[21] M. F. Thiriet, *Les Vénitiens à Thessalonique dans la première moitié du XIV[e] siècle.* Byzantion XXII (1952) 328 sq.

[22] Diplomatarium Veneto-Levantinum I., p. 230—231; *Traité entre Venise et Andronicus III,* du novembre 1332.

[23] Thiriet, ibidem, p. 325. Cf.: *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie I.* Paris, 1958, p. 246 (éd. aussi F. Thiriet).

[24] G. Caro, *Genua und die Mächte am Mittelmeer 1257—1311,* II. Halle, 1899, p. 228; I. Ševčenko, *ibid.,* p. 605.

[25] I. Ševčenko, *ibid.,* p. 606 sq. Ce fait a été encore réellement vérifié par P. Argenti, *The Occupation of Chios by the Genoese and their Administration of the Island 1346—1566,* I—III. Cambridge, 1958.

l'autre partenaire. C'est ce qui apparut déjà vers la fin des années 30 du XIV^e siècle, lorsque Génois participèrent aux projets de la coalition tendant à renverser Andronique III,[26] tandis que les Vénitiens se tenaient à l'écart de ces tentations. En 1340 la situation changea un peu, car Andronicus avait renouvelé le traité de Byzance avec Gênes, ce traité étant au profit des marchands génois.[27] Ce fut une conséquence évidente du changement de la politique intérieure après l'avènement de Simone Boccanegra.[28] Dans la même période, les Vénitiens réclamèrent en vain un dédommagement pour la « marchandise volée » et leur proposition d'un traité commercial fut refusée.[29]

La diplomatie des deux états italiens dut envisager de nouvelles tâches après que la guerre civile de 1341 eut éclaté. Au début, les Génois cherchaient à garder leur neutralité envers les deux parties engagées.[30] Les Vénitiens furent plus actifs; après des négociations assez longues, ils obtinrent par force la conclusion de la paix avec l'empire byzantin pour une période de sept ans par le traité du 25 mars 1342; il fut conclu avec Anne de Savoie et Jean V Paléologue.[31] En avril 1343, les Vénitiens firent payer à l'empereur Jean V 3.000 hyperpères d'or. En août 1343, Constantinople réussit même à obtenir un emprunt de 30.000 écus d'or de Venise; cet argent devait servir à financer « les actions communes », pour lesquelles l'empereur devait avoir à sa disposition nombre d'Italiens de Constantinople et des factoreries vénitiennes sur la mer Noire.[33] Venise suivant naturellement ses propres buts: à la même époque, elle réprima avec un grand déploiement de forces la révolte de la population grecque en Crète,[34] en 1344, elle commença contre les Turcs une croisade au début de laquelle ils gagnèrent Smyrne.[35] Venise ne pouvait avoir aucun intérêt spécial à la révolte de Salonique en ce temps-là. Son litige de 1344 avec l'empereur de Constantinople concernant le libre passage du blé, témoigne du fait que les intérêts commerciaux vénitiens étaient concentrés dans la zone

---

[26] Le seul cas du commerce entre Chios et Théssalonique est connu en 1349. *Ibid.*, I, 494.

[27] G. Bartolotto, *Nuova serie di documenti sulle ralazioni di Genova coll' impero bizantino, Atti della Societa Ligure di Storia Patria,* 28, 3 (1896) 546.

[28] C. Manfroni, *Le relazioni fra Genova l' impero bizantino e i Turchi,* ibid., 28, 3 (1897) 701.

[29] Esch, Gruber, *Griechenland,* 443 sqq.

[30] Manfroni, *Le relazioni,* p. 703.

[31] G. L. F. Tafel—G. M. Thomas, *Der Doge Andreas Dandolo und die von dem selben angelegten Urkundensammlungen zur Staats- und Handelsgeschichte Venedigs,* Abh. d. Hist. Kl. d. Kgl. Bayer. Akad. d. Wiss., Bd. 8, Abt. I. München, 1860, p. 119 sq. et 125.

[32] *I libri commemoriali della republica di Venezia regesti,* t. II. Venezia 1878, p. 122.

[33] Ibid., IV, p. 124—125. Ce n'était pas la première fois que Venise prêtait de l'argent aux Paléologues. Nous possédons un rapport daté déjà de 1324 informant qu'Andronic avait payé sa dette de 14.000 hyperpères à Venise.

[34] Description détaillée voir Le Bret, *Venedig,* I, p. 823 sq.

[35] *I libri commemoriali,* IV, p. 150.

extra-byzantine, avant tout dans les régions occupées par les Turcs.[36] Dans les années suivantes, l'attention de Venise fut tournée toujours davantage ailleurs.[37] Dans les années 1345 à 1347, il y eut une révolte à Zadar à la répression de laquelle Venise devait être aidée, par le tzar serbe Etienne Douchan: celui-ci aida les Vénitiens tout en stipulant comme condition de procéder ensuite de concert contre l'Empire byzantin.[38] Depuis 1342, Etienne Douchan pensait à coopérer avec Jean Cantacuzène, espérant pouvoir s'emparer de Constantinople. En revanche, il promettait aux Vénitiens Galata et l'Epire.[39]

L'an 1345 signifia également un changement dans l'attitude de Jean envers la guerre civile en Byzance. Si jusqu'à cette date, les Génois négociaient avec les deux parties, en 1345 ils s'allièrent pour un certain temps à Jean Cantacuzène.[40] Mais là aussi, ils ne pensèrent qu'à leurs propres intérêts commerciaux; en 1346 ils s'emparèrent de l'île de Chio.[41] Même si le changement de leur politique est lié avec cette année, qui fut un terme important dans le cours de la révolte de Salonique, il est difficile d'imaginer quelque connexion ici, à moins que nous ne prenions en considération les négociations génoises avec A. Apocauque.[42] Les Génois n'étaient point intéressés à une consolidation des conditions dans l'Empire de Byzance. Ce fut net déjà en 1347, où ils tentèrent d'arrêter l'avance victorieuse de Jean Cantacuzène, leur allié jusqu'à cette date, contre Anne de Savoie.[43]

Venise, par contre, dans cette même année, se dépêcha de reconnaitre Jean Cantacuzène empereur et chercha à lier des relations amicales avec lui.[44] Il n'est que logique que Gênes ait réagi à cette manœuvre en déclarant la guerre à Jean Cantacuzène, surtout si les mesures du nouvel empereur lésaient les intérêts génois dans le domaine de la politique commerciale.[45] La nouvelle lutte des Génois contre Cantacuzène, conduite directement à Constantinople en 1348, fut d'abord effective. Les Génois détruisirent la flotte de Cantacuzène près de Constantinople et chassèrent l'armée byzantine de Galata.[46] A cette période, nous pourrions supposer un rap-

---

[36] Diplomatarium Veneto-Levantinum I., p. 273 sq. Une autre lettre approximativement semblable fut envoyée par les Vénitiens à l'empereur en 1345. Voir ibid., p. 287. C'est précisément à cette période que les Vénitiens firent des tentatives réussies pour obtenir un accord à leur commerce avec l'Egypte.

[37] *I libri commemoriali,* IV, p 124.

[38] *Ibid.,* p. 150; H. Kretschmayer, *Geschichte von Venedig* II. Gotha, 1920, p. 198—199.

[39] *Ibid.,* p. 197.

[40] N. Gregoras, *Hist.* XIV, 10, p. 734—735; Manfroni, *Le relazioni,* p. 703.

[41] Manfroni, *Le relazioni,* p. 707.

[42] I. Ševčenko, *ibid.,* p. 613; Le Bret, *Venedig,* p. 14 et 21.

[43] I. Ševčenko, *ibid.,* p. 613.

[44] *Diplomatarium Veneto-Levantinum* I, p. 310.

[45] Heyd, *ibid.,* I, p. 545 sq.

[46] *Ibid.,* p. 548; cf. aussi Manfroni, *Le relazioni,* p. 704.

prochement entre Gênes et Salonique; du moins l'ennemi leur était commun à cette date. Nous ne possédons cependant aucun document sur l'accroissement de l' activité des Génois dans ce sens. Ils continuaient dans leurs efforts pour la domination des routes maritimes menant dans la mer Noire.

Un an après que Gênes et Cantacuzène furent devenus ennemis, les Vénitiens conclurent un traité d'amitié avec Jean Cantacuzène (le 9 septembre 1349). Ils réussirent alors à décider Cantacuzène à prendre à sa charge la dette de 30.000 écus, que le gouvernement de régence de Jean V Paléologue avait empruntés. Par contre, Venise reconça à non exigence de se faire réparer les dommages que les bateaux vénitiens avaient subis à Byzance.[47] Les Vénitiens cherchaient à gagner Jean Cantacuzène pour conquérir Galata en lui promettant, si Galata aurait été conquise, les bijoux qu'Anne de Savoie leur avait donnés en gage en 1343 pour l'emprunt mentionné ci-dessus.[48] Ce raffermissement de relations amicales avec Cantacuzène précéda immédiatement le coup décisif, que Jean Cantacuzène porta contre Salonique insurgé. Certaines relations commerciales existant entre Salonique et Venise se maintinrent peut-être même pendant la révolte des Zélotes.[49] Il faut cependant prendre en considération que Salonique en siège, surtout dans la dernière période de la guerre, avait plutôt besoin de l'importation de telles sortes de marchandise à l'exportation desquelles les marchands vénitiens s'intéressaient. Ce fait est confirmé par une information sur la demande adressée aux Vénitiens par Jean Cantacuzène, bientôt après la conquête de Salonique (mars 1350): on y demande d'importer du blé à Salonique où sévissait famine après le siège d'Etienne Douchan.[50]

Cette brève revue nous indique que nous ne pouvons aucunement attester des instigations éventuelles de Gènes à la révolte de Salonique. Nous ne pouvons dépister non plus aucune tentative del a part de Gênes d'utiliser Salonique insurgé comme allié. Les Génois profitèrent toutefois de la faiblesse de l'Empire de Byzance pour faire valoir leurs propres intérêts; ces intérêts d'une part concernaient cependant Constantinople même, Constantinople étant la porte à la mer Noire, et, d'autre part tedaient à la conquête des bases navales sur la côte de l'Asie Mineure et dans les zones plus méridionales de la mer Egée, donc plus au sud que Salonique n'est situé. Il s'agissait donc essentiellement d'assurer la voie dans la mer Noire, tout au plus encore en Asie Mineure. Sous Boccanegra, la flotte génoise n'essaya donc ni d'aider Salonique ni de s'accrocher dans son port. Ceci s'applique également à la flotte que Gênes envoya dans la mer Egée après

[47] *Diplomatarium Veneto-Levantinum* I, p. 541 sq.
[48] *Libri commemoriali* IV, p. 196.
[49] Thiriet, *Les Vénitiens*, p. 325.
[50] *Ibid.*, p. 330.

la chute de Boccanegra. On ne peut supposer que l'intervention d'un facteur aussi important que Gênes pour Byzance, eût échappé à l'attention des chroniqueurs byzantins — contemporains de la révolte que ce fussent Jean Cantacuzène ou Nicéphore Grégoras.

Une influence, quelle qu'elle fût, de la part de Venise ou de Gênes sur la révolte de Salonique présupposerait une certaine attitude définie à la guerre civile à Byzance. Mais la politique des deux villes ne suivit pas de ligne directe, pendant la période des années quarante du XIV^{e} siècle, elle changea considérablement plusieurs fois, tandis que l'attitude des Zélotes fut sans compromis et sans ambiguïté. Nous savons naturellement que Gênes et Venise profitaient de la profonde crise intérieure de l'Empire byzantin pour raffermir leurs propres intérêts dans la Méditerranée orientale. Compte tenu de toutes leurs manœuvres politiques, il est même surprenant de voir le peu d'attention qu'ils attachèrent à la révolte de Salonique. Etant donnée la situation générale, il semble que les Vénitiens aient pu éprouver un plus grand intérêt pour Salonique; mais même pour eux cet intérêt n'était que marginal. La révolte de Salonique ne porta évidemment atteinte à l'allure habituelle du commerce des deux républiques (Venise particulèrement) dans la zone de la côte septentrionale de la mer Egée en telle mesure qu'une intervention directe serait nécessaire.

Si nous n'avons donc trouvé ni dans le cadre de la politique commerciale, ni dans celui de la politique des affaires étrangères génoises, de motifs pour l'intervention de Gênes dans la révolte de Salonique, il ne reste que d'étudier les conditions dans le domaine social.

La raison capitale qui mena O. Tafrali à développer son hypothèse sur l'influence de Gênes sur la révolte des Zélotes, fut sa supposition que dans les deux villes il s'agissait d'un mouvement « démocratique républicain », d'un mouvement qui avait les mêmes traits politiques et sociaux. Dans quelle mesure cette thèse résiste-t-elle à la critique?

En comparant les caractères sociaux et politiques des deux révoltes, il sera nécessaire de s'occuper des questions suivantes: des circonstances sous lesquelles la révolte a éclaté, de l'impulsion immédiate donnée à la révolte, des buts que le mouvement s'est proposé, des dispositions concrètes prises par les révoltés, de l'évolution de la révolte, des participants à la révolte et enfin de son programme idéologique.

La révolte des Zélotes est issue, comme l'on sait, du conflit entre le pouvoir central du souverain et l'usurpateur Jean Cantacuzène qui s'appuyait sur le mouvement particulariste des pronoïaires dans les provinces. Nombre de villes essayèrent d'utiliser la guerre civile pour affaiblir les pouvoirs des féodaux. Seul le mouvement de Salonique connut une réussite durable. A Gênes, par contre, on ne peut déceler de conflit entre les féodaux et le souverain; la ville était sous la domination de la noblesse et au sein de cette classe gouvernante une lutte entre les « guelfes » et les « gibelins » se déroulait; or, en principe cette lutte fit son temps dans

les années 30 du XIV^e siècle. L'opposition contre la souveraineté de l'oligarchie de la noblesse était constituée par la bourgeoisie, les « popolani », évidemment conduits par le patriciat commercial.[51]

Il existait une certaine analogie entre les deux villes en ce qui concernait la tension entre l'oligarchie de la noblesse et les communes dépendant des villes. Dans ce sens, il s'agit d'une contradiction normale qui existait presque dans tout les mouvements révolutionnaires des villes sous la féodalité. Mais, il y avait une différence essentielle entre la bourgeoisie génoise riche, consciente d'elle-même et politiquement évoluée, et « la classe moyenne » de Salonique, qui avait été toujours politiquement et économiquement dépendante des féodaux. La situation matérielle de la classe moyenne de Salonique fut bien pire.[52]

L'impulsion à la révolte des Zélotes de Salonique fut donnée par la menace que l'armée sous le commendement de Jean Cantacuzène occuperait la ville. Le parti des partisans de Jean V Paléologue et d'Anne de Savoie s'emparèrent du gouvernement de Salonique. A Gênes, la situation était un peu plus compliquée. D'une part les guelfes préparaient un coup au profit d'un groupe de féodaux, d'autre part une mutinerie éclata sur les vaisseaux génois qui avaient été prêtés au roi de France en 1338. Cette révolte avait commencé tout d'abord dans les régions à la limite du territoire génois (in Vulturi, Pulciferae, Bisannis), et se transporta à Savonne, où le gouvernement des marins fut instauré. C'est seulement de cette ville que les insurgés marchèrent sur Gênes où ils encouragèrent assez facilement le coup. Le but de la révolte de Savonne fut le renversement du gouvernement de la noblesse. Les mots d'ordre sur la liberté du peuple, sur la livraison de Savonne au peuple furent évidemment adressés aux bourgeois, que l'on comprenait sous le nom de « peuple ».[53] A Gênes aussi les bourgeois reclamaient qu'on leur rendît leur liberté. Tandis qu'à Savonne les insurgés décidaient de recourir à la force, à Gênes les bourgeois arrivèrent à s'emparer du gouvernement par des pourparles seuls. Les buts de la révolte à Gênes ne dépassaient pas en principe le cadre des soulèvements dans les communes italiennes. Nous ne posédons que peu de connaissances irrécusables provenant des sources sur les stipulations et le programme que les Zélotes de Salonique formulèrent, surtout alors que I. Ševčenko a tout

[51] En ce qui concerne les problèmes des luttes intérieures à Gênes, comparez L. G. O. F. Bréguigny, *Histoire des révolutions de Gênes.* Paris, 1750; Simonde de Sismondi, *Geschichte der italienischen Freistaaten im Mittelalter* V. Zürich 1810; Perosio G., *Simone Boccanegra, primo doge di Genova.* Milano, 1881; F. Poggi, *Le guerre civili di Genova. Atti della Societa Ligure di Storia Patria* 54, 3 (1930); C. Manfroni, *Genova,* Roma 1929.

[52] E. Francès, *La Féodalité et les villes byzantines au XIII^e et au XIV^e siècles,* Byzantinoslavica XVI/1 (1955) 76 sq.; P. Charanis, *On the Social Structure and Economic Organisation of the Byzantine Empire in the 13th Century and later,* ibid., XII (1951) 147 sq.

[53] G. Stellae, *Annales Genuenses ..., Rerum Italicarum Scriptores* XVII, Milano, 1730, col. 1072.

récemment réfuté l'opinion que le discours de Cabasile exprimait le programme des Zélotes.[54] Dans sa première phase, la révolte de Salonique poursuivait des buts avant tout politiques, étant encore rattachée à une partie de la classe féodale gouvernante. Ce ne fut que plus tard, après 1345 et particulièrement après 1347, que le programme antiféodal des Zélotes se dégagea et se formula. Même celui-ci ne peut être cependant reconstruit qu'à partir de quelques mesures prises.

Les buts proclamés lors d'un soulèvement ne sont d'ailleurs décisifs pour qu'on puisse juger de son caractère. Ce qui est décisif ce sont les actions concrètes et les mesures prises par les insurgés. Les mesures des insurgés de Gênes se mouvaient nettement dans les limites d'un coup politique. A la place du gouvernement de la noblesse oligarchique, on instaura à la tête Simone Boccanegra, issu d'une noble famille génoise de premier rang. Il refusa d'accepter le titre d'« abbé du peuple », parce que ce titre n'appartenait qu'à un « plébéien ». Il reçut donc le titre de « doge ».[55] Son pouvoir fut naturellement limité par le corps des « popolani » représentants du patriciat de la ville. Boccanegra essaya ensuite d'assurer le gouvernement du patriciat et de stabiliser ainsi le plus rapidement possible la situation politique intérieure. Pour cette raison immédiatement après son élection, il réprima le mouvement populaire. Ensuite il prévint qu'on assiégeât les châteaux de la noblesse hostile au peuple.[56] En politique extérieure Boccanegra s'efforça d'assurer les intérêts du patriciat commercial sur la Méditerranée et sur la mer Noire. Sous ses ordres la flotte génoise marqua des succès dans les combats contre les Tatares en Crimée, contre les Maures en Espagne et contre les Turcs sur la mer Noire.[57] Il soutint également les intérêts commerciaux génois dans le Levant. Sous le gouvernement de Boccanegra Gênes connut des difficultés financières; en dépit de ce fait Boccanegra ne fit pas souscrire de nouveaux impôts directs extraordinaires, ni n'introduisit de taxation progressive, bien que cela eût été le seul moyen de renforcer les finances de l'Etat. Ç'auraient été les riches qui auraient été frappés en premier; Boccanegra était cependant un de leurs représentants.[58] Mais sa politique envers la noblesse n'était pas logique non plus: Boccanegra ne permit pas aux masses du peuple radical de régler leurs comptes avec les tyrans haïs; par contre, à la noblesse désemparée, il faisait des concessions toujours plus nombreuses, concluant des compromis politiques qui firent que Boccanegra dut se retirer en 1344. On

---

[54] I. Ševčenko, *Nicolas Cabasilas "Anti-Zealot" Discourse: A Reinterpretation*, *Dumbarton Oaks Papers* 11 (Cambridge/Mass., 1957) 79 sq.; les conclusions de l'auteur ne peuvent être acceptées dans toute leur étendue. Cf. Byzantinoslavica XXI (1960) 91 sq.

[55] Stellae *Ann. Genuenses*, col. 1073.

[56] Sismondi, ibid., V, p. 281—282.

[57] Stellae *Ann. Genuenses*, col. 1076.

[58] Sieveking H., *Genueser Finanzwesen vom 12. bis 14. Jahrhundert* (Wirtschaftliche Abh. d. Badischen Hochschulen, I, H. 3.). Freiburg in Breisgau, 1898, p. 107 sq. et 125.

instaura après lui un gouvernement de compromis des « popolani » et d'une partie de la noblesse. Après la retraite de Boccanegra, les mouvements populaires furent cruellement réprimés.

A Salonique, la politique des Zélotes fut considérablement différente. Là, le peuple, y compris les masses populaires les plus pauvres, sut garder, dès le début, une certaine influence dans la ville. Ce fait fut évident en 1345, lors de l'insurrection des marins et du peuple, conduite par les Zélotes, contre la noblesse et une partie de la classe moyenne. La défaite cruelle de la noblesse à Salonique, la confiscation de la propriété des féodaux et probablement même celle des monastères, corrobore ce fait que la révolte avait un caractère nettement antiféodal. Ce n'est que grâce à une conduite énergique de la lutte que les Zélotes réussirent à garder le gouvernement pendant sept ans. Seule la prépondérance extérieure, l'alliance des deux groupes féodaux, jusqu'alors hostiles, de celui de Jean Cantacuzène avec celui de Jean V Paléologue, réprima la révolte en 1349—1350.[59]

La révolte de Salonique avait donc un caractère qualitativement différent de celle de Boccanegra. Seulement au tout premier début, on peut parler d'une certaine concordance des deux mouvements. L'impulsion directe de la révolte de Salonique ressortait cependant complètement du cadre de la situation politique intérieure dans l'Empire de Byzance. On pourrait peut-être seulement présupposer que les chefs de la révolte à Salonique avaient été partiellement inspirés par la connaissance de l'établissement politique des communes italiennes. La révolte de Boccanegra était connue à Byzance, mais les informations restaient très vagues.[60]

De même la composition sociale des participants des révoltes dans les deux villes fut toute différente. A Gênes, le mouvement du peuple joua un certain rôle au début, mais n'exerça aucune influence sur le caractère social de la révolte. Les marins qui furent à l'origine de cette révolte, étaient des mercenaires. La force qui poussait la révolte de Salonique fut celle de la classe la plus pauvre: des artisans appauvris, les artisants misérables des environs, les ouvriers du port. La partie radicale de la *classe* tout le patriciat commercial, prêt aux compromis avec la noblesse conduisit le mouvement. Par contre, la révolte de Salonique se débarrassa successivement d'individus enclins au compromis précisément grâce aux masses populaires. D'une grande importance pour la vitalité de la révolte de Salonique fut aussi le gouvernement solidement organisé, qui possédait en principe les traits de la commune urbaine et était détenu par les Zélo-

[59] J. Cant. III, 28, p. 177, 179; 38, p. 234—235; p. 393—394; N. Greg. XIII, 10, p. 677; Migne, *PG*, 151, col. 12.

[60] Cf. J. Cant. IV, 26, p. 197; N. Greg. XI, p. 548; XIII, 687—688.

tes.[61] Les membres du parti des Zélotes furent surtout des intellectuels de la *classe* moyenne.[62]

En comparaisant « l'idéologie » à laquelle les deux révoltes faisaient appel nous trouvons des différences foncières. A Gênes, le coup fut réalisé en référence aux droits des bourgeois; dans sa terminologie nous pouvons trouver certaines réminiscences courantes antiques de l'Italie de cette époque. Nous ne possédons pas le programme idéologique des Zélotes de Salonique des sources directes, nous savons toutefois qu'ils avaient un programme religieux et philosophique de caractère particulier bien net, correspondant à leur programme social. Ce programme était influencé par l'école philosophique d'un éminent savant humaniste Barlaam Calabrien, qui professa à Salonique dans les années 30 du XIV[e] siècle.[63] Quelques Zélotes furent de cette école. Dans le programme des Zélotes nous rencontrons nombre d'éléments hérétiques (par ex. deuxième baptême),[64] et certains traits rappelant le programme de réformation de « l'église qui ne coûtait pas cher ». Leur doctrine soulignait les éléments rationnels dans la religion et s'opposait puissamment à l'hèsychasme, mouvement mystique irrationnel qui était devenu le programme politique du parti de Jean Cantacuzène.[65]

La comparaison du caractère social de la révolte de Salonique avec le coup de Boccanegra à Gênes prouve que la révolte des Zélotes ne fut influencée ni politiquement, ni économiquement, ni même idéologiquement par Gênes. La révolte des Zélotes ne prenait pas des mesures imitant celles de Gênes et nous ne pouvons pas supposer même des efforts de la part de Gênes afin de les influencer. Naturellement on ne peut nier que certaines analogies n'aient existé: ce furent cependant des analogies de caractère si foncier qu'on ne peut les tenir pour des preuves d'une influence. Il s'agissait de traits communs à plusieurs mouvements de villes de l'Europe du bas Moyen Age. Ces traits découlaient des divergences, conditionnées économiquement et politiquement, entre les éléments bourgeois et féodal, de la divergence qui est une des conditions de l'évolution historique depuis le moment où sous la féodalité l'économie en nature fut dé-

---

[61] N. Greg. XVI, 1, p. 796.

[62] *O.* Tafrali, *ibid.*, p. 264.

[63] J. Cant. II, 39, p. 544—545; cf. aussi F. I. Uspenskij, *Очерки по истории византийской образованности.* Peterburg 1891, p. 258.

[64] Comparez par exemple l'emploi du deuxième baptême; J. Cant. III, 93, p. 570—571.

[65] De la littérature sur la lutte pour l'hésychasme voir: G. Ostrogorski, *Афонские исихасты и их противники*, Записки русс. науч. института в Белграде V, 1931, p. 356; J. Meyendorf, *Les débuts de la controverse hésychaste.* Byzantion 23 (1953) 88; F. I. Uspenskij, *Очерки,* p. 315; E. Ivánka, *Hesychasmus und Palamismus, ihr gegenseitiges Verhältnis und ihre geistesgeschichtliche Bedeutung,* Jhb. d. österr. byz. Gesellsch. II (Wien 1952) 24; G. Schirò, *Barlaam Calabro, Epistole greche: i primordi epsodici delle lotte esicaste, Instituto Siciliano di Studi bizantini e Neogreci, Testi e Monumenti, Testi* I. Palermo, 1954.

passée, où la production des marchandises se développa et la forme pécuniaire de la rente féodale s'élargit. Dans ce sens, certes, il existait des analogies entre les deux révoltes, car les deux mouvements peuvent être compris entre les mouvements des villes qui eurent lieu en Europe en plein Moyen Age et surtout au Bas Moyen Age. Ces mouvements expriment et prouvent la critique existante de certains faits à l'intérieur de la société féodale.[66] En même temps la révolte des Zélotes fournit une preuve que certaines conditions du développement de la féodalité sont valables sans qu'il faille considérer s'il s'agit du féodalisme du domaine de la culture occidentale ou de celui de la culture orientale. La révolte gênoise fut une des manifestations les plus modérées des divergences sociales dans les villes sous la féodalité. La révolte des Zélotes fut beaucoup plus avancée, au point de vues social, politique et idéologique. Si nous recherchons en Italie un mouvement dont le caractère serait vraiment proche de celui des Zélotes, aussi en ce qui concerne son cours, nous pourrions parler de la révolte de Ciompi à Florence en 1378. Mais même ici, il ne s'agit que d'une analogie approximative en ce qui concerne le radicalisme.[67]

Pour la période de la révolte des Zélotes nous ne possédons pas même de documents sur l'intervention directe de Gênes dans la zone de la côte du nord de la mer Egée. On ne peut donc nullement parler d'interventions directes de Gênes à Salonique.

On ne peut la déduire ni du développement précédent des échanges commerciaux entre Gênes et Byzance, ni de la politique de Gênes vers Byzance au temps de la guerre civile. La position des marchands génois ne fut pas assez forte pour pouvoir devenir la base d'une intervention éventuelle dans les affaires intérieures de Salonique. La seule connexion importante qui existerait entre Gênes et Salonique aurait été l'effort de Gênes de profiter de l'affaiblissement de l'Empire byzantin à cause de la guerre civile (donc aussi à cause de la révolte des Zélotes) pour établir et renforcer ses propres intérêts. Ces intérêts s'étendaient, comme nous le savons déjà, à d'autres domaines aussi que celui de Salonique. Venise semble avoir été beaucoup plus intéressée à ce point. Il faut dire aussi que la position de Venise était beaucoup plus forte, du moins dans la période avant la révolte des Zélotes et peut-être même pendant la révolte de Salonique. Néanmoins ce fait ne peut être considéré comme une preuve de l'influence vénitienne sur les Zélotes.

Le mouvement des Zélotes est donc issu des conditions qui existaient dans l'Empire de Byzance. Pour expliquer ses raisons, son déroulement et la plupart de ses traits spécifiques il n'est pas nécessaire de chercher

[65] Cf. la discussion récente sur « la crise de la féodalité »; F. Graus dans « *Crise de la féodalité au XIVe siècle* », Hist. sborník I. Praha, 1953, p. 65 s. a fait remarquer l'analogie de la révolte de Salonique avec les révoltes dans les villes de l'Europe occidentale.

[67] Cf. V. I. Rutenburg, *Очерк из истории раннего капитализма в Италии*, Moskva-Leningrad, 1951; l'œuvre contient une riche bibliographie à ce sujet.

des influences extérieures, ce qui ne signifie pas qu'on pourrait les nier complètement. En suivant le cours des événements de Salonique, nous rencontrons plusieurs faits que l'on ne peut pas expliquer pleinement en partant de l'état présent de nos connaissances sur la situation intérieure de l'Empire de Byzance. Je ne cite que la présence de Barlaam Calabrien à Salonique et ses relations multiples de grande portée avec l'Italie, qui faudra dans cette connexion étudier plus attentivement.[68] De même le rôle des sectes populaires des Balkans (les Bogomiles, les Patarins),[69] celui des sectes d'Italie (les Cathares, chassés dans les années 20 de Gênes et de Venise en Sicile et plus loin à l'Est),[70] mériterait une analyse plus profonde dans l'avenir. Ce qui importe le plus est naturellement la recherche constante de nouvelles sources. Il ne s'agira ici cependant que de facteurs qui n'étaient que d'une influence secondaire pour la révolte de Salonique. Ceci se rapporte aussi à l'importance de la politique des communes italiennes pendant la révolte des Zélotes.

---

[68] B. T. Gorjanov, *Религиозно-полемическая литература по вопросу об отношении к Латинянам в Византии в XIII—XV вв.*, Виз. Врем. VIII (1956) 132; cf. aussi M. Jugie, *Barlaam de Seminare,* Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, t. 6. Paris, 1932, p. 817. On n'y parle pas seulement de son retour ou bien de ses études en Italie, mais aussi de ses relations proches avec Venise lors de l'époque où il professait à Byzance.

[69] Sur les bogomiles à Byzance, voir N. Greg XIV, 7, p. 719—720; un trait analogique avec les cathares-patarènes de Bosnie (en non exclusivement avec eux) était le deuxième baptême. Voir J. Cant. III, 93, p. 570—571; à ce sujet, cf. aussi par ex. I. Döllinger, *Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters* I. München, 1890, p. 243.

[70] Sur l'expulsion des cathares du nord de l'Italie, voir A. Borst, *Die Katharer,* MGH, Schriften Bd. 12. Stuttgart, 1953, p. 136 sq.; Limbroch, *Historia inquisitionis.* Amsterdam, 1692, p. 65—66.

* Ce travail a été élaboré sous la direction de Mme M. Paulová.

OTAKAR KLÍMA / PRAHA

DER ORTSNAME DEZERIDAN BEI ANASTASIUS BIBLIOTHECARIUS

Ein Beitrag zur Geschichte des Kaisers Herakleios

In der lateinischen Übersetzung der Chronographie von Theophanes Confessor lesen wir einen Bericht, der in der griechischen handschriftlichen Überlieferung fehlt und uns über den Verlauf des letzten Feldzuges des Kaisers Heraklios Auskunft gibt.[1] Nachdem Chosroes (Chusrau II. Parvēz) den Tod seines Oberbefehlshabers Razates in der verlorenen Schlacht bei Ninive und den Übergang der Römer über den Kleinen Zāb erfahren hatte, erteilte er seinem Heere den Befehl, einen eiligen Rückzug anzutreten und den Vorsprung vor den Römern zu gewinnen. Der Kaiser überschritt den Kleinen Zāb, feierte Weihnachten in „Yazdēns Häusern" und zog dann weiter dem Tigris entlang zum Flusse Torna.[2] Während dieses Feldzuges bemächtigte er sich zweier königlichen Lustschlösser, Dezeridan und Rusa. Der Name des ersten Schlosses ist persisch. In der damaligen persischen Sprache lautete er *Diz i rēḏān* „Knappenburg, castellum armigerorum". Rēd ist im Pahlavī die Bezeichnung eines Waffenträgers, die dem altiran. *raiθya-, eigentlich Wagenlenker, entspricht.[3] *Diz*[4] ist die Fortsetzung des

---

[1] *Theophanis Chronographia* ex rec. J. Classeni, Bonn, 1839, I, S. 492, Z. 16. *Anastasii Bibliothecarii Hist. eccl.*, ibid., 1841, rec. I. Bekker, Theophan. II, S. 155. Theoph. rec. Carl de Boor, Leipzig 1883, I. S. 320, Z. 17 ff. Der Text bei de Boor sagt Καταλαβὼν δὲ ὁ βασιλεὺς [παλάτιον, τὸ ἐπιλεγόμενον Δεζεριδάν, τοῦτο κατέστρεψε καὶ πυρὶ παρέδωκεν· οἱ δὲ Πέρσαι περάσαντες τὴν τοῦ Τορνᾶ ποταμοῦ γέφυραν ἠπρήκευσαν ἐκεῖ. καταλαβὼν δὲ ὁ βασιλεὺς] ἕτερον...

[2] Zu den persisch-römischen Kriegen des Herakleios vgl. G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzant. Staates*, München, 1940, S. 60 und die dort angeführte Literatur. F. Spiegel, *Eran. Altertumskunde III*, Leipzig, 1878, S. 505—527. F. Justi, *Grundr. der iran. Phil. II*, S. 543 ff.

[3] *raiθya- von raθa-, Wagen, vgl. Bartholomae, *Altiran. Wörterbuch*, Sp. 1506, Walde-Pokorny, *Vergleichendes Wörterbuch der indogerm. Sprachen II.*, S. 368. Die Form *rēḏ* (geschr. rytw) in der oben angeführten Bedeutung ist in den mpers. Texten noch nicht vorgekommen, aber das davon abgeleitete Deminutivum rētak erscheint mehrere Male, vgl. N. W. Bailey, *Iranian Studies II*, Bulletin of the School of Oriental Studies VII (1933—1935) 70 ff. (kleines Kind, Schulkind, junger Fisch, Knabe, Page, junger Diener, Foetus). Im Frahang i pahlavīk wird rētak (= rēḏak — rēḏaγ) zum aramäischen Heterogramm RPYTA, Knabe, gestellt, das Fem. RPYTA ist iran. kanīčak, Mädchen, Sklavin (Kap. XI, 4 c-e), vgl. *Das aram.-mpers. Glossar Frahang-i-pahlavik im Lichte der assyriologischen Forschung*, von E. Ebeling, Leipzig, 1941, S. 28.

[4] Diz, diž, awest. daēza-, apers. didā, Bartholomae, *l. c.*, Sp. 746, von der Wz. daēz-, *ibid.*, Sp. 673 f., Kent, *Old Persian*[2]. New Haven, 1953, S. 191. In den parthisch-manichäischen Turfanfragmenten kommt dyz (= dēz) vor, M. Boyce, *The Manichaean Hymn Cycles in Parthian*. Oxford, University Press, 1954, S. 187.

altpers. *didā-* „Festung" und erscheint in dem mittelpersischen Sprachgebrauch als die Bezeichnung der Städte, Dörfer oder Ortsgemeinden, innerhalb deren es eine Befestigung gegeben hat. Das sassanidische Staatsarchiv hieß z. B. *diz i nipišt* „Kastell der geschriebenen Urkunden".[5] In Iran gab es viele Städtchen, in deren Namen dieses Wort vorkommt.[6] Der arabische Geograph Yāqūt erklärt uns in seinem Muᶜǰam al-buldān (Geographisches Wörterbuch),[7] daß das persische *diz* in der arabischen Toponymie durch das arabische *qaṣr* ersetzt wird. Er will seinen arabischen Lesern die Bedeutungen verschiedener fremden Orstnamen nahebringen und übersetzt deshalb dieselben, z. B. Qaṣr Rūnāš ... min kuwariʾl-Ahwāzi wahuwaʾl-mauḍiᶜuʾl-maᶜrūfu bi-Diz-i-puhl wamaᶜnāhu qalᶜatuʾl-qanṭarati „das Schloß R. gehört zu den Bezirken von al-Ahwāz (Susiana); es ist dies der unter dem Namen *Diz-i puhl* bekannte Ort, der Sinn des persischen Namens ist »Festung der Brücke«".[8] In dem an Babylonien angrenzenden Landstrich Mediens gab es mehrere Kastelle und Lustschlösser, in deren Namen qaṣr und diz zu finden sind, z. B. Qaṣr-i Šīrīn, pers. Diz i Šīrēn, die Sommerresidenz der Lieblingsgemahlin von Chusrau II., oder Diz-i duzdān, Räuberschloß, arab. Qaṣr al-luṣūṣ. Die Identifizierung des Schlosses Dezeridan ist jedoch sehr schwierig. Es mußte irgendwo in der Nähe der „Häuser des Yazdēn" gelegen haben, jedenfalls nördlich von dem Tornafluß, den man mit dem ᶜAḍaim identifizieren könnte. In dieser Gegend scheint nun der Flecken Qaṣr Rayyān gewesen zu sein.[9] Yāgūt sagt davon

---

[5] Artāk Vīrāz nāmak, ed. West, Haug und Hoshangji, I, diz i nipišt, geschr. KLYTA, aram. qiryətā, Stadt, Komopolis.

[6] Auch zahlreiche Ableitungen (bei Yāqūt: dizah, dizāh, dizzamār, dizaq, dizbaz, dizbāz, dizbār); vgl. auch die Ortsnamen wie Qahandaz, Quhunduz, *ibid.* IV., 210: wamaᶜnāhu ʾl-qalᶜatu ʾl-ᶜatīqatu, die alte Burg), Rawandiz bei Mosul, *Enz. des Islam III.*, S. 1220, *Kangdiz* der altiran. Sage usw. Über diz vgl. noch Cl. Huart, *Enz. des Islam I.*, S. 1025.

[7] Jacut's *Geographisches Wörterbuch*, ed. F. Wüstenfeld, Leipzig, 1866 ff.

[8] Yāqūt, *ibid. IV.*, S. 111, Z. 13 f. Über qaṣr vgl. T. W. Haig, *Enz. des Islam II.*, S. 859. Qaṣr-i Šīrīn, *ibid.* M. Streck, II., S. 861 ff., F. Sarre—E. Herzfeld, *Iranische Felsreliefs*, Berlin, 1910, S. 232 ff.

[9] Man könnte annehmen, daß im Vergleich Qaṣr Rayyān — Dezeridan unter gleichzeitigen Einflüssen nicht näher bekannter graphischer, lautgesetzlicher und vielleicht auch volksetymologischer Umstände die Form rayyān zustande gekommen ist. Freilich taucht die Frage auf, ob Yāqūts Namenform richtig überliefert worden ist. Gerade hier vermissen wir das bei Yāqūt sonst übliche Buchstabieren dieses Namens. Gerland, Byz. Zeitschr. III (1894) S. 368 schreibt Dezerida, als ob die überlieferte Form ein Akkus. Sg. Fem. gewesen wäre. Indessen wäre der Vergleich vom grammatischen Standpunkt aus möglich. Die Perser sprachen im VII. Jh. rēḏān aus, die Araber drückten das pers. ē durch ai aus (raidak [warum aber k und nicht q? Offensichtlich eine normale npers. Form!] vgl. aṯ-Ṯaᶜālibī, Ġurar, ed. Zotenberg S. 705, Z. 8: waminhā raidak Xwaš Ārzū wakāna ġulāman min abnāʾi ruʾasāʾi ʾd-daḥāqīni „und zu den Wundern des Hofes von Chusrau zählte der Edelknabe Ch. A., der ein Diener war und der Klasse des Landadels entstammte"). Das mpers. rēḏān ging lautgesetzlich in npers. rēyān über (Hübschmann, *Pers. Stud.*, S. 198 ff.), was von den Arabern raiyān ausgesprochen wurde. Ich kann nicht sagen, ob hier auch das arab. rayyān, gesättigt (mit Flüssigkeit), grünend, jung,

in seinem Wörterbuch: Qaṣru Rayyān fī šarqīyi Diǰlata'l-Mauṣili min a'māli Nīnawā qurba Bā'ašīqā „Q. R. liegt östlich vom mosulschen Tigris und ist einer von den Bezirken von Ninive in der Nähe von B."[10] Über Bā'ašīqā berichtet derselbe Geograph: min qurā'l-Mauṣili wahiya madīnatun min nawāḥī Nīnawā fī šarqīyi Diǰlata „von den Flecken des Mosulgebietes und es ist eine Stadt von den Bezirken von Ninive östlich vom Tigris".[11] Da er aber weiter sagt: wabainahā (nämlich Bā'ašīqā) wabaina'l-Mauṣili ṯalāṯatu farāsixa au arba'atun „zwischen B. und M. ist die Entfernung von drei oder vier Parasangen",[12] sieht man, daß er alle die genannten Städte in Adiabene nördlich vom Großen Zāb verörtlicht. Aber der Kleine Zāb mündet in den Tigris etwa 130 km südlich von Mosul. Das würde die Identifizierung des Qaṣr Rayyān mit Dezeridan beeinträchtigen, ja sogar unmöglich machen. Man muß die geographischen Angaben bevorzugen, sie pflegen doch schwerwiegender als die sprachlichen Gründe zu sein. Es ist wohl möglich, daß die Vernichtung von Dezeridan aus Versehen erst nach der Erzählung vom Übergang des Kleinen Zāb, also vor dem Berichte von der Eroberung von Rusa erwähnt worden ist. Dafür kann man aber keinen Beweis erbringen. Höchstens könnte man sagen, daß sich das Schloß in der von Yazdēn verwalteten Provinz befand und von seiner Vernichtung erst nach der Erwähnung von „Yazdêns Häusern" berichtet wird, da Theophanes weiter ein paar ähnliche Kriegstaten in der Gegend, die an solchen Lustschlössern reich war, schildert. Doch ist dies eine bloße Vermutung.[13] Was die lateinische Schreibung des Namens Dezeridan anbetrifft, so ist hier das pers. ē

schön etc. (vgl. Lisān al-'arab XIX, S. 63, Z. 10) seine volksetymologischen Rolle mitgespielt hat. — Über 'Aḍaim vgl. Spiegel, *Er. Alt. III.*, S. 516, Anm. 2. Streck, *Enz. des Islām I.*, S. 133 und 1024. Sturm, *Pauly-Wissowa* II. R. VI. Bd., Sp. 1794.

[10] Yāqūt IV., 111, Z. 12 ff.

[11] *Ibid.*, I, 472, Z. 10 ff.

[12] *Ibid.*, Z. 15.

[13] Über Yazdēn vgl. Th. Nöldeke, *Geschichte der Perser nach Tabari*, S. 383, Anm. 3. Seine Provinz: die arab. nestorian. Chronik von Se'ert ed. Scher, *Patrologia orient. XIII*, S. 458, Z. 6 (Yazdīnu 'llaḍī qalladahu Kisrā a'mālan kaṯīratan min bilādi'n-nabaṭi wa'l-ǰabali „Y., dem Chusrau die Verwaltung von mehreren Gegenden in Bēt-Aramāyē und Medien anvertraute") und S. 525, Z. 1 (waqalladahu min Bāǰarmā ilā bilādi 'r-Rūm „und er bekleidete ihn mit dem Amte des Verwalters der sich von Garamaea bis zu den Gebieten der Griechen erstreckenden Provinz"). Über vernichtete Schlösser in den byzant. Quellen vgl. J. B. Bury, *A History of the Later Roman Empire II*, S. 242, Anm. 4 (Dezeridan, Rusa, Veklal, Vevdarch, Dastagerd), Streck, Dastadjird, *Enz. des Islam I.*, S. 965. Dezeridan und Rusa wurden nach Theophanes in der letzten Woche des Jahres 627 vernichtet. Es ist mir nicht klar, warum E. Gerland in seinem musterhaften Aufsatze Die pers. Feldzüge des Kaisers Herakleios, Byz. Zeitschr. III (1894) 369 schreibt. „Die Hirten der königlichen Herden zu Beklal aber sagten, Chosru sei bereits am 23. Dezember auf die Kunde hin, daß Herakleios den Torna überschritten habe, von Dastagerd nach Ktesiphon geflohen". Aber Herakleios überschritt am 23. Dezember den Kleinen Zāb, nicht den Tornafluß. Im Werke des Theophanes steckt also augenscheinlich ein Fehler, der dem wackeren Byzanzhistoriker entgangen ist.

ganz regelmäßig durch i wiedergegeben; die griechische Rekonstruktion bei de Boor sollte eigentlich η haben, das freilich als *i* ausgesprochen wurde. Die beiden pers. kurzen *i* wurden jedoch mit *e* geschrieben. Das beweist lediglich, daß der Autor denselben kurzen Vokal in den ersten zwei Silben hörte, aber die wirkliche Qualität des persischen Lautes zu erfassen nicht vermochte.

D. CONČEV — ST. STOILOV / PLOVDIV

LA FORTERESSE D'ASÊN*

Notes géographiques

La forteresse d'Asên est située sur les pentes du nord des Rhodopes Occidental dans la vallée étroite de la rivière Asênica (de la rivière Čaja et de la rivière Čepelare, v. Fig. 1). La forteresse est à 2,5 km au sud de l'embouchure du nord de la vallée; c'est dans cette même vallée qu'est situé à présent Asenovgrad, ancien *Stanimäka*. La rivière a creusé son lit en pente raide et la vallée est accessible seulement par la voie d'eau. La forteresse est érigée sur une haute colline rocheuse, calcaire sur la rive gauche de l'Asênica orientée est-ouest. La partie occidentale de la colline est plus haute que la partie orientale qui, étant plus basse, se prête mieux à la constitution des bâtiments. L'altitude de la colline est entre 330 et 350 mètres et par rapport à Asenovgrad, la forteresse est élevée de 130 mètres. Les pentes de la colline sont des quatre côtés raides — inaccessibles; à l'est, au nord et au sud leur altitude relative varie entre 60 et 100 mètres, à l'ouest elle est de quelque 30 mètres. C'est une des forteresses protégées par la nature elle-même. On peut y pénétrer seulement du sud-ouest. C'est là qu'on avait tracé un chemin pour les piétons et pour les chevaux. La largeur du chemin diffère suivant les endroits: elle oscille entre 1,50 et 2 mètres. La longueur du chemin est de 40 à 50 mètres. En général, la colline ne paraît guère propice à la construction d'un bâtiment, ce qui est précisément typique pour les forteresses de la période féodale et surtout pour la deuxième moitié — pour la période de l'épanouissement de la féodalité (entre les XI^{e} et XIV^{e} siècles). L'aire de la colline où les bâtiments avaient été construits, comporte 1 à 1,20 hectares et la partie qui descend vers le sud, la partie dite « inférieure » de la forteresse, où il y avait aussi des bâtiments, mesure de 0,2 et 0,3 ha. En proximité immédiate de la colline du côté oriental où les rochers avaient fortement été entaillés, mène une route (Plovdiv, Asenovgrad, Monastère de Bačkovo, Čepelare etc.); elle longe directement la rive gauche de l'Asênica. Du côté occidental, on peut encore remarquer une ancienne route allant à la forteresse. C'était la route du monastère de Bačkovo; au sud-ouest près de la forteresse, elle se divise en deux; l'une allant au village de Ljaskovo et l'autre à celui de Javorovo.

---

* La partie historico-archéologique et les photos de cette étude sont ouvrage de D. Končev, la partie technique et architecturale sont dues à St. Stoilov.

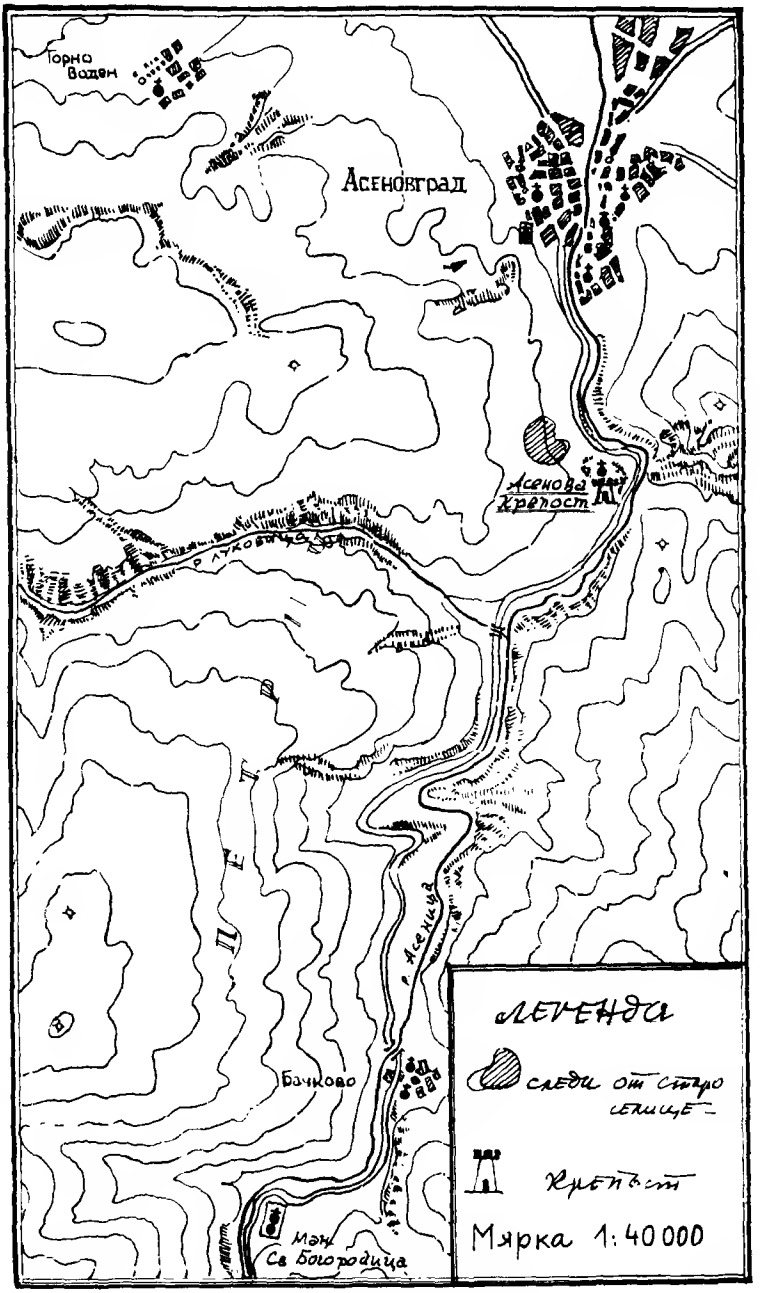


Fig. 1. Carte des environs de la forteresse d'Asên.

Données historiques

Suppositions:

1⁰ Quelques textes des règles du Monastère de Bačkovo de Notre Dame de Petrič, fondé en 1083 — — —

μονὴ τῆς ὑπεραγίας θεοτόκου τῆς Πετριτζονιτίσσης, ... καὶ τὸ μοναστήριον τὸ ἰβηρικὸν τὸ καλούμενον Πετριτζὸς[1], ... , а именно—

1. . . . . τῆς παρ' ἡμῶν νεωστὶ ἱδρυμένης μονῆς, - ἐν τῇ τοποθεσίᾳ τοῦ κάστρου τοῦ Πετριτζοῦ καλουμένου . . . . . .[2]

(« . . . du monastère nouvellement construit par nous . . . . . dans la région [dans le cadastre] de la forteresse [appelée] Petrič »)

2. . . . . τὸ θέμα τῆς Φιλιππουπόλεως ἐν τοῖς βορειοτέροις μέρεσι τούτου, ἐν χειμάρρῳ τινὶ ὀχυρῷ, ἐν τοῖς ὁρίοις τε τοῦ χωρίου διακείμενον, ὃ παρὰ τῶν ἐπιχωριαζόντων ὀνομάζεται Πετριζός, Βασιλικὶς δὲ ἐπικέκληται - - - - - - - - .[3]

(2. . . . dans la partie du nord de la région [thème] de Plovdiv sur un ruisseau protégé [par nature], se trouvant dans le cadastre du village appelé par les gens de ces lieux Petričos, ou bien aussi appelé Vasilikis . . .)

3. - - - - - - - - - - , ὧν πρῶτόν τε καὶ ἀρχόμενον ἐν τῷ αὐτῷ θέματι μὲν Φιλιππουπόλεως διακείμενον κάστρον ἤτοι τὸ χωρίον τὸ ἐπονομαζόμενον Πετριτζός, ὃ Βασιλικὶς ὁλοκλήρως ἐγχωρίοις ἐπιλέγεται,[4] - - - - - - -

(3. . . . qui commence tout d'abord dans la même région [thème] de Plovdiv, où se trouve cette forteresse ou bien ce village appelé Petričos et que les gens de ces lieux [les indigènes] appellent Vasilikis . . .)

4. Πρὸς τούτοις δέδωκα καὶ τὸ παρακείμενον αυτοῖς χωρίον τὸ ἐπονομαζόμενον Στενίμαχος σὺν τοῖς παρ' ἐμοῦ κτισθεῖσιν ἐν αὐτῷ δυσὶ κάστροις,[5] - - - - - - - - -

(4. Outre ceux-là j'ai donné aussi un village dans leur proximité, s'appelant Stenimachos comprenant également deux forteresses y construites. . .)

II. Sur un des pilastres gauches de l'église conservée du château-fort d'Asên, Jordan Ivanov[6] avait découvert une inscription datant, à son avis, de l'époque de la fondation de l'église et dans laquelle on appelle l'église ἡ Παναγία τῆς Πετριτζηώτης, et par de nouveaux auteurs elle est appelée ἡ Παναγία τοῦ Κακέ[7]

---

[1] L. Petit, *Typikon de Grégoire Pacourianos pour le monastère de Pétrizos (Bačkovo) en Bulgarie*. St-Pétersbourg, 1904, p. 13; cf. aussi Vs. Ivanov, *Едно неизвестно просително послание на Бачковския манастир* . . . ИИБИ VI (1956) 527—543.

[2] Op. cit., 7.

[3] Op. cit., 9.

[4] Op. cit., 10.

[5] Op. cit., 10.

[6] J. Ivanov, *Асеновата крепост над Станимъка и Бачковският манастир*. ИАД II (1912) 194.

[7] Konst. Hier. Filippoupolitou, Περιγραφὴ τῆς Ἐπαρχίας Φιλιππουπόλεως. Βιέννη, 1819, § 52; G. Tsoukalas, Ἱστοριογεωγραφικὴ περιγραφὴ τῆς Φιλιππουπόλεως. Βιέννη, 1851, § 71.

L'inscription:

Πα]ναγίας
τῆς Πετριτζηώ-
της δι' ἐξόδου
καὶ κόπου καὶ
χειρὸς κα'μ[οῦ τοῦ]
ἁμαρτωλ[οῦ καὶ ἀ-]
θλίου ἱερ[ομονάχου
- - - - - - - - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - - - -
Κων[σταντίνου - - - - -[8]
ΤΩΝ - - - - - - - - - - - -

Traduction: Sainte Marie
de Petrič
par les moyens
et par la peine
et par la main de moi,
hiéromoine,
pécheur et misérable . . .
. . . . . .
. . . . . .
Constantin

Selon les textes cités ci-dessus et en général selon le contenu des règles et également selon l'inscription on peut conclure que:

1⁰ le monastère de Bačkovo de Notre Dame de Petrič, fondé à la fin du XI^e siècle, appartenait primitivement au territoire du château fort de *Petrič* ou bien *Vasilikis* dans le voisinage duquel se trouvait un village du même nom;

2⁰ le château fort et le village cités ci-dessus, conférés ultérieurement au monastère se trouvaient dans une gorge[9] protégée par la nature et qui doit être reconnue pour celle de la rivière Asênica. Dans les règles du monastère, on ne parle d'aucun autre château fort situé dans cette gorge et jusqu'à présent les recherches archéologiques n'y ont pas découvert des traces d'un autre château;

3⁰ dans ce cas, le château fort de Petrič, comme l'indique d'ailleurs l'inscription dans l'église du château-fort d'Asên d'aujourd'hui, est précisément la forteresse d'Asên;[10]

---

[8] M. Apostolidou, Ὁ Στενίμαχος. Athènes, 1929, p. 13.

[9] K. Jireček, Псп X (1884) 36—37; I. I. Sokolov, *Грузинский монастырь в Византии.* Христианское чтение (1906), v. aussi la traduction bulgare de cet article dans la revue Родопски напредък, Станимъка IV (1906) fasc. II, 66.

[10] V. Ivanova, *Стари църкви и манастири в българските земи.* ГНМС (1926) 492—493. — V. Kănčev, *Станимъка и Бачковският манастир,* Бълг. преглед IV, fasc. VI (1897) 72,

4⁰ le château-fort de Petrič — forteresse d'Asên d'aujourd'hui existait avant la fondation du monastère, c.-à-d. avant la fin du XI^e siècle;

5⁰ vers la fin du XI^e siècle, la ville d'Asenovgrad d'aujourd'hui autrefois appelée *Stenimachos,* fut encore un village[11] appartenant au monastère;

6⁰ l'inscription citée du pilastre gauche de l'église du château a trait à sa construction et point à sa décoration.

Tout cela est encore soutenu par les faits suivants:

1⁰ L'appellation présente de « Petrič » de la butte située sur la rive gauche de l'Asenica, enfermée entre le monastère de Bačkovo et la ville d'Asenovgrad. Ce lien a donc conservé l'ancien nom du château fort et du village.

2⁰ Les renseignements du Pope Constantin[12] et de Cukala[13] que nous pourrions considérer comme tradition orale conservée, nous indiquent que le château-fort au-dessus d'Asenovgrad — Stanimăka, de même que le village voisin, s'appelaient *Petrič.*

Dans les recherches en terrain accidenté dans les environs du château fort, on a pu dépister les traces d'un village — restes de murs, céramique, monnaies et autres — à 300 jusqu'à 400 mètres au nord-ouest[14] du château, à droite de la route menant à Ljaskovo et Javorovo, à un lieu appelé Ravdin. C'est dans cet endroit que la pente est moins raide et qu'on trouve des sources d'eau, ce qui permis l'existence de ce village.

Les sources dans l'endroit Ravdin sont les suivantes: deux dans la mine de Petit Ravdin, une dans la pépinière, c.-à-d. trois et une autre près de la route, donc quatre en tout. Ceci signifie que justement dans ces lieux le village de Petrič devait exister. Son existence a dû être conditionnée par le service au château. C'est le cas de tous les châteaux médiévaux . . .

Ensuite on évoqu l'existence du châaeau-fort seulement cent ans après, lors de la III^e Croisade (1189—1191) en automne 1189. On en parle comme d'un château-fort très bien fortifié et devenu célèbre quand les croisés sous Fréderic I-Barberousse (1152—1190), sous la conduite du maréchal Heinrich de Kalden, s'emparèrent de ces lieux avec le château fort et le monastère de Bačkovo.

Quand les croisés prirent le château, les habitants furent astreints à une capitulation subite et les conquérants installèrent des sentinelles dans la forteresse. Le chanoine autrichien Ansbertus en décrivant cette expédi-

---

situe de manière erronée le château fort de Petrič dans la chaine de montagne à l'ouest du monastère de Bačkovo où aucun château ne se trouve.

[11] A ce sujet voir aussi Vs. Nikolaev, *Един феодален институт от XI век в нашите земи със специално предназначение.* ИИБИ 1—2 (1951) 110, 111, 118, 120—122.

[12] *Op. cit.,* § 52.

[13] *Op. cit.,* § 71; v. Jord. Ivanov, *op. cit.,* 193—194.

[14] St. Šiškov, *Родопска легенда.* Родопски напредък III (1905) fasc. I, 13—14. Il cherche le village de Stenimachos non au nord-ouest, mais au nord du château, où l'on avait découvert de vieux vases de terre à deux anses et d'autres objets.

tion, donne les indications suivantes sur la forteresse: . . . ., *castellum munitissimum ac famosum Scribention dictum, supra quod etiam claustrum monachorum erat situm, civibus ad deditionem inopinatam coactis domino imperatorie maiestatis subiecit custodiamque militarem in eo collocavit,* . . . .[15] (. . . . . le célèbre château-fort de Scribention au-dessus duquel était située une maison de moines [un monastère], lorsque les habitants [du château] eurent été obligés de se rendre subitement, on installa dans ce château des sentinelles . . .).

Le même ensuite dans *Historia peregrinorum,* 141_{7-9}, écrit: *Erat oppidum quoddam haut longe a Philippopolis in arduo montis nomine Scribention,*[16] *tam naturali positione loci quam menibus turritis firmissime communitum ».*

K. Jireček,[17] Sv. Georgiev[18] et V. N. Zlatarski[19] supposent que le nom de *Scribention* (dans les éditions plus anciennes d'Ansbertus, *Sebention*) concerne le forteresse elle-même comme Ansbertus le dit explicitement, primitivement château (castellum), plus tard ville fortifiée (oppidum). Il s'ensuit que dans notre cas après l'appellation Περιτζός, comme elle est connue de la fin du XI[e] siècle, il a été dénommé plus tard *Scribention.*[20] Jordan Ivanov[21] est enclin à croire qu'il s'agit ici plutôt du nom de Στενίμαχος *Stanimăka.* Peut-être s'agit-il ici de l'identification des deux appellations du château et du village très proches l'un de l'autre, comme il est déjà connu de la fin du XI[e] siècle où ils figuraient sous le même nom.

L'hypothèse de K. Jireček[22] n'est guère vraisemblable, bien qu'elle ait été acceptée par A. Chroust, éditeur d'Ansbertus (Berlin, 1928, « Pernis », $141_{35, 44}$) de même que par Sv. Georgiev.[23] Ils supposent que la ville de Petrič, ruines à une demi-heure au sud de Stanimăka, où autrefois le château et le village de Petrič étaient placés, serait Pernis-Permis. Nous ne

---

[15] Ansbertus, *Historia de expeditione Friderici imperatoris* (Monumenta Germaniae Historica V), éd. A. Chroust, Berlin, 1928, 45_{2-6}; v. aussi K. Jireček, *История на българите,* превод под редакцията на проф. В. Н. Златарски. София. 173; du même auteur Псп X (1884) 42; *Пътувания* II, 135, 424, 426; Jord. Ivanov, *op. cit.,* 194—195; Sv. Georgiev, *Император Фридрих Барбароса на Балканския полуостров и в българските земи.* БИБ III (1930) fasc. II, 129—130; V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове* III. София, 1940, 31—32; V. Ivanova, *op. cit.,* 493; K. M. Apostolidou, *op. cit.,* 13—14.

[16] V. Mikov, *Произход и значение на имената на нашите градове, села, реки, планини и места.* София, 1943, p. 219; il admet que Scribention soit la forteresse d'Asen d'aujourd'hui.

[17] K. Jireček, *Пътувания* II, 424 et 426.

[18] Sv. Georgiev, *op. cit.,* 129.

[19] V. N. Zlatarski, *op. cit.,* 31.

[20] A. Chroust, *Ansbertus,* 45, note 2, identifie Scribention avec Akčeklise, Sopot, Vazovgrad d'aujourd'hui, ce qui n'est pas fondé.

[21] Jord. Ivanov, *op. cit.,* 194—195.

[22] K. Jireček, *Die Heerstraße von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe.* Praha, 1877, p. 97.

[23] Sv. Georgiev, *op. cit ,* 130.

pouvons y croire, car nous manquons de toute indication d'autant plus qu'il serait difficile d'admettre qu'il s'agisse ici d'une distorsion du mot, d'une transcription fausse du nom du village de Petrič en Pernis-Permis. V. N. Zlatarski,[24] à son tour, identifie cette ville avec une ville et une forteresse Περιστίζα, près de Peruštica, ville bulgare.[25] Ainsi nous ne pourrions formuler que des suppositions d'autant plus que les châteaux-forts à l'est d'Asenovgrad n'ont pas encore été explorés. Après le départ des croisés, notre forteresse resta de nouveau sous la domination byzantine.

Quelques annés plus tard, c.-à-d. vers la fin du XII[e] siècle, jusqu'à cette date, depuis son fondement, elle demeura exclusivement sous la domination byzantine — cette forteresse, étant forteresse byzantine — passa dans la principauté du traître Ivanko, meurtrier d'Asên I[er] (1187—1196), laquelle fut régie sous le nom de Byzance, car c'est là qu'il s'était réfugié. Lorsqu'en 1198 Ivanko avait renoncé aux Byzantins et s'était allié au tzar bulgare Kalojan (1197—1207), la forteresse était restée dans ses mains. En ce temps-là, Ivanko devint dangereux pour l'Empire byzantin, car il commença à élargir son domaine au sud de Plovdiv vers la mer Egée. L'empereur byzantin Alexis III Ange (1195—1203) occupa la forteresse de Stanimăka[26] en 1200, lors des combats contre Ivanko, après l'avoir conquise et capturé les Bulgares. Lors de la conquête et lors de l'occupation de la forteresse, Ivanko n'y était pas. Alexis III Ange procéda par art militaire et par ruse. Il proposa une rencontre à Ivanko, mais celui-ci n'y consentit pas, tant que les Byzantins ne lui auraient pas reconnu les régions conquises. Enfin, après avoir confirmé par serment les conditions de la paix, l'empereur réussit à voir Ivanko se rendre auprès de lui. C'est ce qui arriva près de Stanimăka, l'empereur ayant assuré Ivanko qu'il ne courait aucun danger. Mais dès qu'Ivanko se trouva près de l'empereur, il fut saisi, emprisonné et depuis ce moment disparut de la scène historique. Les terres de la principauté d'Ivanko furent occupées par Alexis III Ange. C'est ainsi que notre forteresse se retrouva sous la domination byzantine. Les évènements que nous venons de décrire s'étaient passés dans les années 1196 à 1200.[27]

Lors de la IV[e] croisade (1203—1204) conduite par Boniface de Montferrat, Balduin, le comte de Flandres, le maréchal G. Villehardouin et d'autres, après la prise de Constantinople le 13 avril 1204, les croisés créèrent à la place de Byzance l'empire dit « latin », auquel appartenait

---

[24] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, 32, note 2.

[25] Sur l'emplacement du château Περιστίτζα, voir Dim. Končev, *Родопски крепости южно от Перущица*. ИИД XXII—XXIII (1943) 249 sq.

[26] Nicetas Choniata, éd. Bonn, 1835, 686₆—₈; περὶ τὸ φρούριον στρατοπεδεύεται τὸν Στενίμαχον..."

[27] Cf. Nicétas Choniate, *ibid.*, 685₁₂—687₆; Jord. Ivanov, *op. cit.*, 195; K. Jireček, Пси X (1884) 25—26, 43; *Пътувания* II, 426; V. N. Zlatarski, *op. cit.*, 89—120, 123—127, 131—134; Dim. Končev, *Кричим през Средновековието*. ГНМПл I (1948) 76; N. Mutavčiev, *Владенските на Просек*. СбБАН I (1913) 25, 32; M. Apostolidou, *op. cit.*, 14.

aussi la région de Plovdiv et la forteresse de Stanimăka. La région frontière de Plovdiv formait une principauté spéciale dans le nouvel empire; le centre en était Plovdiv et elle fut confiée au gouvernement du Belge Renier de Trit qui arriva dans cette ville avec 120 chevaliers.

Lorsque plus tard, les Grecs commencèrent leur lutte contre les Latins, les Grecs eurent comme alliés les Bulgares, les Pauliciens de Plovdiv se rendirent auprès du tzar bulgare Kalojan pour lui demander l'aide. Renier de Trit, abandonné par plusieurs de ses gens, de peur de ne tomber dans les mains des Bulgares, quitta Plovdiv avec quinze chevaliers et s'enferma dans le château fort inaccessible de Stanimachos (en juin 1205) qui fut assiégé pendant 13 mois. A cause du long siège les occupants du château, faute d'autre nourriture, durent manger leurs chevaux. Ce n'est que le 17 juillet de l'année suivante, 1206, qu'un régiment de Vénitiens sous la conduite de Conon du Betuin, G. Villehardouin et d'autres marchant du Sud en traversant les Rhodopes par la vallée de la rivière Ard, depuis la ville d'aujourd'hui de Kărdžalii, par la vallée de la rivière Čamdere, depuis la ville d'aujourd'hui de Topolovo, se rapprochèrent de la forteresse de Stanimăka. Renier de Trit, qui était près des palissades de bois devant les murs de la forteresse,[28] aperçut l'avant-garde et les autres bataillons, qui avançaient en rang; il put reconnaître que c'étaient des Grecs qui venaient l'assiéger. Avant d'atteindre la forteresse Villehardouin envoya auprès de Renier des « Turcoples » (des soldats indigènes pris en service, les corps auxiliaires de l'armée des Croisés) et des « arbalétriers » montés sur chevaux pour qu'ils recherchassent la situation de la forteresse puisque restant pendant si longtemps sans nouvelles ils ne savaient pas si les croisés y étaient vivants ou morts. Et lorsqu'ils arrivèrent au château fort, Renier de Trit et ses gens les reconnurent. C'est avec grand enthousiasme qu'ils vinrent à la rencontre de leurs amis se réjouissant des deux côtés. Ayant libéré Renier de Trit et ses chevaliers ils passèrent la nuit dans la ville de Stanimăka et le lendemain ils se mirent tous en marche pour retourner ensemble. Comme il apparaît du texte de la chronique de Geoffroi de Villehardouin sur ces évènements:

1. P. 207,346: « . . . . et à l'Estanemac, qui était un château très fort . . . »
2. P. 239,400: «Et il s'en alla au château d'Estanemac . . . »
3. P. 239,402: « . . . . qui est enfermé au château d'Estanemac . . . »
4. P. 261,435: « . . . . qui était assiégé dans l'Estanemac . . . »
5. P. 261,436: « Et ils chevauchèrent ainsi jusqu'au château d'Estanemac, . . .; et approchèrent tant qu'ils virent l'Estanemac (juillet, 1206). »

---

[28] Geoffroi de Villehardouin, *Conquête de Constantinople avec la continuation de Henri de Valencienne*, éd. M. N. de Wailly. Paris, 1882³, 437: « Reniers de Trit ere as bailles des murs . . . » Cf.. aussi Vs. Nikolaev, *Хрониката на Жофруа дьо Вилардуин: Завземането на Цариград*. София, 1947, note 140. — K. Jireček, *Пътувания* II, 427, écrit que c'est N. de Waily qui pense que Renier de Trit « . . . était aux palissades des murs ».

6. P. 263,439: « . . . en une très bonne ville qui était au pied du château, et qui tenait toujours le château assiégé. »

7. P. 263,440: « Et ils couchèrent ainsi la nuit dans la ville; et au matin ils partirent, et laissèrent l'Estanemac. »

8. P. 333,549 *(Histoire de l'empereur Henri)*: « . . . ., et nos s'en revinrent à un château qu'on appelle Estanemac; . . . . »

La forteresse appelée château fort et la ville avaient le même et un seul nom Estanemac — Estanemach — Stanimäka.

Cette forteresse fut prise en 1206 par Kalojan[29] après qu'elle eût été abandonnée par Renier de Trit.

Après la mort de Kalojan en 1207 son parent Alexis-Slave, qui jusqu'à ces temps avait été le gouverneur bulgare de la région des Rhodopes, nommée Achridos, comprenant également le château de Stanimäka, ne reconnut pas le successeur de Kalojan, son cousin Boril (1207—1218) en tant que tzar bulgare. Il se sépara, devint gouverneur indépendant de cette région et aliéna au tzar bulgare nombre de châteaux, de gens et d'amis.

Après que les Latins eurent vaincu Boril près de Plovdiv, eu août 1208, et après la rencontre de l'Empereur (Heinrich) avec Alexis-Slave près de Kričim les deux représentants se recontrèrent encore une fois dans la même année au château-fort de Stanimäka, où l'empereur donna à son futur gendre, nouveau vassal de l'Empire latin, son cheval propre et deux troupes de soldats, commandées par son propre frère Eustache. Le château de Stanimäka fait de nouveau partie de la principauté de Plovdiv restituée, régie par Gérard du Strem. Cette principauté était incluse dans la région de Rhodopes, que les Latins joignirent de cette manière à leur empire. Le château resta sous le pouvoir d'Alexis-Slave jusqu'à la bataille de Klokotnica, c.-à-d. jusqu'en 1231, où il passa dans la possession de l'empire bulgare de Jean Asen II (1218—1241).[30]

---

[29] Cf. sur tout cela: Nicétas Choniata, *ibid.*, 837$_{6-14}$, 846$_{17}$—847$_{24-25}$: . . ., εἰσίασι τὸ ἔρυμα τὸν Στενίμαχον...; G. de Villehardouin, *op. cit.*, 346, 400, 402, 435, 436, 439, 440 et 549, et au sujet de la traduction bulgare, cf. Vs. Nikolaev, *op. cit.*, ibid.; K. Jireček, Псп X (1884) 44—45; *История на българите*, 182—186; *Пътувания* II, 135 sq., 426 sq.; Jord. Ivanov, op. cit., 195; V. N. Zlatarski, *Асеновият надпис при Станимъка*. ИАД II (1912) 245; *История на българ. държава през средните векове* III, pp. 211—222, 223, 236—237, 245 et 580; M. Apostolidou, *op. cit.*, 14—15; B. Primov, *Жофроа дьо Вилардуен, четвъртият кръстоносен поход и България*. ГСУИФФ XLV (1958) fasc. 2, 91—92; du même auteur, *Българи, гърци и латинци в Пловдив през 1204—1205 г. Ролята на богомилите*, ИИД XXII—XXIII (1948) 147.

[30] Au sujet de ces évènements et de l'histoire du château voir G. Acropolitae, *Annales*, éd. Bonn., 1836, 42$_{2-7}$; G. de Villehardouin, *op. cit.*, 505, 545, 549; Jord. Ivanov, *op. cit.*, 196; K. Jireček, Псп X (1884) 26—27; *История на българите*, 187—188 et 198; *Пътувания* II, 401, 427; V. N. Zlatarski, *Асеновият надпис при Станимъка*. ИАД II (1912) 245; *История на българската държава през средните векове* III, pp. 272—273, 275, 277—280, 282—285, 291, 307, 321, 322, 334, 351 et 357; Dim. Končev, *Кричим през средновековието*. ГНМПл I (1948) 76—77; E. Gerland, *Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel*. I. Teil: *Geschichte des Kaisers Balduin I und Heinrich*. Homburg v. d. Höhe,

Sous Jean Asen II, après la bataille de Klokotnica, qui fut livrée au printemps de 1230, comme nous apprenons de l'inscription d'Asen taillée en 1231 dans des rochers calcaires de la partie sud-ouest de la colline, les parties sinistrées du château furent réparées. Selon cette inscription que nous ácitons ci-dessous, l'administration du château fut accordée à un certain Alexis qui, cause d'une distinction spéciale ou à cause des mérites qu'il eut pour l'Etat, ou à cause de son apparentement à Asen usait du titre de Sébaste. Le château resta dans les mains bulgares jusqu'en 1246, c.-à-d. même sous le règne de Koloman I[er] Asen (1241—1246). Après quoi, son sort de même que celui de la ville Στενίμαχος varia beaucoup.[31] Ils changèrent souvent de possesseurs, même pour des périodes très courtes, en passant successivement des mains byzantines dans celles des Bulgares et inversement. En 1246, après la mort du tzar bulgare Koloman I[er] Asên, le château-fort fut placé sous le pouvoir de l'empereur de Nicée Jean II Doucas Vatatzès (1222—1254) qui reconquit la région des Rhodopes avec Στενίμαχος et d'autres.

Acropolites dit:[32]

„Στενίμαχος γὰρ καὶ Τζέπαινα, καὶ ὅσα ἦν τῷ τῆς Ῥοδόπης ὄρει παρακείμενα πολίχνια τε κωμοπόλεις, - - - - - - - - - - - -" a Ефрем[33] „Στενιμάχου τε Τζεπαίνης πολιχνίων, - - - - - - - - - - - - - - - - - -."

En 1254, après la mort de Jean III Doucas Vatatzès, le tzar bulgare Michel Asen (1246—1256) reconquit les châteaux forts des Rhodopes antérieurement ravi (en 1246) par Vatatzès, entre autres aussi Stanimăka.[34] En hiver de la même année l'empereur Théodore II Lascaris (1254—1258), en marchant sur le château de Cepina, reconquit la ville de Stanimăka.[35]

Dans la période des combats entre Constantin Asen-Tich (1257—1277)

1905, p. 155—156; P. Mutavčiev, *op. cit.*, 66; M. Apostolidou, *op. cit.*, 15—16; Kiril Is. Žuglev, *Принос към историята на средновековна България въз основа на хрониката на Хенрих дьо Валансиен.* ГУСИФФ 46 (1950) fasc. 2, p. 1 et surtout 81—82.

[31] Nous supposons que les sorts des lieux voisins du château et de la ville Στενίμαχος furent à des exceptions insignifiantes presques identiques, quelqu'en fût leur suzerain. Il n'est guère possible que la ville fût sous le gouvernement d'une personne et que le château restât pour longtemps dans les mains d'une autre et inversement. Pour cette raison, nous supposons qu'après 1246 toutes les fois que l'on parle de la ville de Stanimăka, on songe immédiatement aussi au château, même si l'on ne le dit pas explicitement. Comme nous l'avons vu jusqu'à présent et comme nous le verrons encore, souvent le château lui-même est appelé ville tout à fait indépendamment d'une autre ville différente Stanimăka. C'est pourquoi il n'est pas possible de faire une différence exacte entre les deux, d'autant plus que les chroniqueurs byzantins indiquent quelque fois seulement le nom, sans dire exactement, s'il s'agit de la ville ou bien du château.

[32] 1836, chapitre 44, p. 849—10.

[33] Ephraemius, De Ioannes Duca Vatatze, éd. Bonn, 1840, 8510.

[34] G. Acropolitae, *ibid.*, 114$_{18-21}$: Κατεσχέθη μὲν οὖν ἐκ τοῦ παραυτίκα Στενίμαχος . . . καὶ τὰ ἐν τῇ Ἀχριδῷ . . .; Ephraemius, *ibid,* 8966: Ὃς εἶλε Στενίμαχον . . . . ὑπήκοα φρούρια Ῥωμαΐδι.

[35] G. Acropolitae, *ibid.*, 120,$_{8}$: . . ., καὶ μετ' αὐτὴν τὸν Στενίμαχον, . . . Ephraemius, *ibid.*, 8983.

et Mico pour le trône bulgare (environ 1260), celui-là s'était enfermé à Stanimäka.[36]

En 1263, sous le règne de Michel VIII Paléologue (1261—1282) les Byzantins s'emparèrent de nouveau du château de Stanimäka.[37] Il resta ensuite sous la domination byzantine pendant presque tout un siècle. En 1344, sous le règne de Jean Alexandre (1331—1371), Stanimäka passa de nouveau dans les mains bulgares; l'impératrice de Byzance Anne de Savoie l'ayant donné aux Bulgares pour l'aide qui lui avait été promise contre Jean Cantacuzène,[38] Stanimäka leur resta jusqu'à la conquête de la région de Plovdiv par les Turcs vers 1364. On se servit du château encore dans les premières années après l'invasion turque. Comme Constantin de Kostenec (1431) l'écrit, le sultan Mousa s'y enferma en 1410, quand il fut en retraite devant son frère Soliman.

En ce temps-là, il écrit du château:

Ѣ҃к же, обрѣте мѣсто глаголемое Стенимахо, иже по нашемоу языкоу „тѣсьно браньство" глаголеть сѣ. жестокоу соущоу, имоущи градь отъ древле окрьсть цркви много избранын.

Il s'ensuit de ce texte que le château est appelé « ville » - « château » et qu'il est construit sur un endroit inaccessible autour d'une église importante « très magnifique ».[39] Nous devons supposer que plus tard surtout

---

[36] K. Jireček, Псп X (1884) 45; V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове* III, 493; P. Mutavčiev, *История на българския народ* II. София, 1944, 106; G. Pachymeris, *De Michaelo Palaeologo*, 1, III, éd. Bonn, 1835, 349$_{20}$—350$_{1-2}$: „. . ., ποτὲ δ' αὖθις καὶ ἀντεφιλονείκει πρὸς Κωνσταντῖνον, ὃν καὶ ποτὲ διώκων ἀπέκλεισεν εἰς Σθενίμαχον ἡμέτερον ὄν.

[37] V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове* III, 505—506; Pachymeris, *ibid.*, 210$_{17-20}$, 349$_{20}$—350$_{1-2}$: καὶ ἡλίσκετο μὲν Φιλιππούπολις, ἐκρατεῖτο δὲ Σθενίμαχον φρούριον, . . . P. Mutavčiev, *op. cit.*, 110.

[38] Cantacuzeni *Historiarum* III, 66, éd. Bonn, II, 1831, 406$_{17-18, 20-22}$: „. . . ὁ δὲ ὑπέσχετο, ἂν μισθὸν αὐτῷ παρέχωσι τῆς συμμαχίας τὰς κατὰ Στενίμαχον καί . . . . . πόλεις . . . . . ἦσαν δὲ ἐννέα . . . . . Στενίμαχος.

[39] Sur l'histoire du château-fort et de la ville de Stanimäka voir K. Jireček, Псп X (1884) 19, 24—25, 45—46; *История на българите*, 204—206; *Пътувания* II, 422—423, 427—428; V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове* III, 434—435, 448, 451; Jord. Ivanov, *op. cit.*, 196—197; P. Deliradev, *Принос къмъ историческата география на Тракия*. София, 1953, pp. 110—112; St. Šiškov, *Български старини в Бачковския манастир*. Родопски напредъкъ VIII (1911) fasc. IV, 100; J. Ergic, *Моите впечатления от г. Станимъка* (traduction). Родопски напредъкъ II (1904) fasc. II, 34—42; Μεγάλη ἑλληνικὴ ἐγκυκλοπαίδειαT. 22, 345—346 (Στενίμαχος) où l'on dit encore faussement que le château fut peut-être primitivement construit par Justinien Ier. Même d'autres indications sur le château sont erronées; Kr. Mijatev, *Манастирът на Св. Богородица Петричка при Бачково* V, I (1932) 68—69; Iv. Velkov, *Прочути крепости*. София, 1938, p. 56 sq.; Archimandrite Jona, *Бачковският манастир*. София, 1950, p. 13 sq.; St. Šiškov, *Пловдив в своето минало и настояще*. Пловдив, 1926, p. 381 sq.; P. Mutavčiev, *История на българския народ* II, pp. 50, 60, 64, 106, 110, 166, 172 et 205. On n'y trouve pas les moindres données bibliographiques — les articles des journaux et des revues qui n'ont pas d'importance particulière pour l'histoire générale de château.

après le perfectionnement des armes à tir, notre château fut abandonné à son sort et bientôt commença à tomber en ruines, jusqu'à ce qu'il tombât dans l'état dans lequel les voyageurs[40] et les chercheurs le trouvent.

Nom de la forteresse

Quant aux différents noms de la forteresse, du village voisin et de la ville nous pouvons faire les observations suivantes:

Dans le radical du nom byzantin de la forteresse et du village, Πετριζός — est contenu le substantif πέτρα-πέτρος—Πετρ-ιτζ-ός « rocher, pierre ». Il s'ensuit que dans le nom se reflète la réalité même, le caractère rocheux de la colline où la forteresse est construite de même que celui de toute la gorge.

Dans le radical du nom byzantin de la forteresse et du village Βασιλικίς est contenu aussi le substantif βασιλεύς « empereur, souverain, gouverneur, maître »; l'adjectif βασιλικός, -ή, -όν « impérial, de la cour ». Dans ce cas, c'est l'adjectif dans sa forme féminine substantifiée: Βασιλικ-ίς, gén. -ίδις. Il y aurait peut-être lieu de le mettre en connexion avec le fait que pendant un certain temps le souverain d'un Etat ou l'administrateur, le gouverneur d'une région ou bien une autre personne, d'habitude proche au souverain, y siégeaient, y séjournaient ou bien y cherchaient abri dans les temps périlleux, comme nous avons déjà eu l'occasion de le voir.

Nous pouvons même admettre que la forteresse fut un siège féodal, qu'elle fut habitée par un féodal qui fut le gouverneur réel, l'administrateur de cette région.

Pour ce qui est de l'étymologie du nom byzantin de la forteresse et du village Στενίμαχος deux hypothèses ont été exprimées. Les uns admettent[41] qu'il se compose de στενός « étroit, serré » et μάχη « combat, lutte », etc., μάχομαι « lutter, combattre » d'où, comme on l'explique en bulgare au XV^e^ siècle (1431), Constantin de Kostenec Тѣсьно бранѣство « gorge de montagne très facile à défendre ».

Les autres[42] en s'appuyant sur Pachymère[43] qui explique le nom avec ϑ=Σθενίμαχος admettent qu'il se compose de σθένος « force, puissance » etc., et μάχη- μάχομαι, c.-à-d. « défense puissante » et supposent que la lettre ϑ dans Σθενίμαχος a perdu son aspiration depuis le moyen âge et s'est changée en -τ- sous l'influence de la phonétique bulgare.

[40] *Voyage du sieur Paul Lucas, fait par ordre du Roy dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique*, I. Paris, 1712, p. 243—244.

[41] K. Jireček, Псп X (1884) 43; *Пътувания* II, 426; Konstantin Kostenečki, Гласник XLII, p. 300; Jord. Ivanov, *op. cit.*, 197; V. Mikov, *Произход и значение на имената на нашите градове, села, реки, планини и места*, pp. 72, 207; Iv. Šišmanov, *Принос към българската народна етимология*, Мсб IX (1893) 580—581; M. Apostolidou, op. cit., p. 3—8.

[42] P. Čilev, *Не* Στενίμαχος, *а* Σθενίμαχος. ИАИ I (1924) 236—237.

[43] Pachymeris, *ibid.*, 210$_{19}$ et 350$_{2}$.

Le nom de la forteresse *Scribention* (Sebention) doit être considéré plutôt comme un nom plus récent, indépendant. Il ne faut pas y chercher une transcription phonétique irrégulière du nom Στενίμαχος.

Les appelations du village — les variantes *Estanemac, Estanemach* — constituent des transcriptions phonétiques erronées, incorrectes et déformées du nom du village Στενίμαχος.[44]

Monuments archéologiques

Murs de la forteresse

Comme nous venons de le dire au début de cette étude, vu les traits généraux, la forteresse d'Asên est par son emplacement typique de la période du développement de la féodalité (XI^e—XIV^e siècles).[45]

De même qu'avec d'autres châteaux-forts de cette période, ici aussi, le mur de la forteresse avance sur les pentes extérieures de la colline ne formant pas de chaîne continue (Fig. 2): les murs de la forteresse furent érigés seulement dans les endroits qui étaient plus accessibles par la formation du terrain; au-dessus des pentes escarpées perpendiculaires et hautes, inaccessibles, les murs de la forteresse ne furent pas construits parce qu'on les jugeait superflus. Par exemple du côté oriental, directement près de la rivière et également du côté nord-est, nous ne trouvons pas de remparts. La pente escarpée perpendiculaire, haute et inaccessible, de la colline suffisait seule à la défense sans qu'il eût été nécessaire de la renforcer artificiellement. Du côte sud-ouest où était l'entrée du château et où les rochers naturels ne pouvaient assurer partiellement une défense sûre, on construisit sur une pente plus accessible le mur extérieur le plus long de la forteresse. C'est pourquoi la forteresse d'Asên n'a qu'un seul mur non continu de la forteresse, à l'exception du côté sud-ouest, où il est partiellement double, afin de protéger le seul accès à la forteresse.

En général, l'aire de la forteresse peut être divisée en deux parties: la partie supérieure ou bien centrale qui se trouve sur l'endroit plus haut de la colline dont la superficie est de 1 à 1,2 ha environ. Pour y pénétrer, il avait fallu tailler une entrée dans le rocher. Cette partie était la moins accessible et c'est là que se trouvaient les bâtiments les plus importants, comme nous allons voir un peu plus loin. L'autre partie fut enfermée entre les murs intérieurs et extérieurs de la forteresse et s'étendait sur les pentes du sud de la butte sur l'aire de 0,3 ha. Nous l'appellerons « partie exté-

---

[44] Slavejkov, Родопски напредък III, 17; St. N. Šiškov, Родопска легенда (В. Теплов). Ibid., III (1905) fasc. I, 10—19 et la bibliographie y indiquée.

[45] Sur les traits de construction caractéristiques des châteaux forts bulgares et byzantins dans nos régions de cette période voir D. Končev, *Traits caractéristiques dans la construction des forteresses bulgares et byzantines aux temps féodaux.* Byzantinoslavica XVI (1955) 265—269.

rieure » ou « inférieure» du château. Là, de nos jours encore, même les fondements des bâtiments ne sont plus visibles — ils sont certainement cachés sous le sol — tout les bâtiments ayant été détruits. Tenant compte

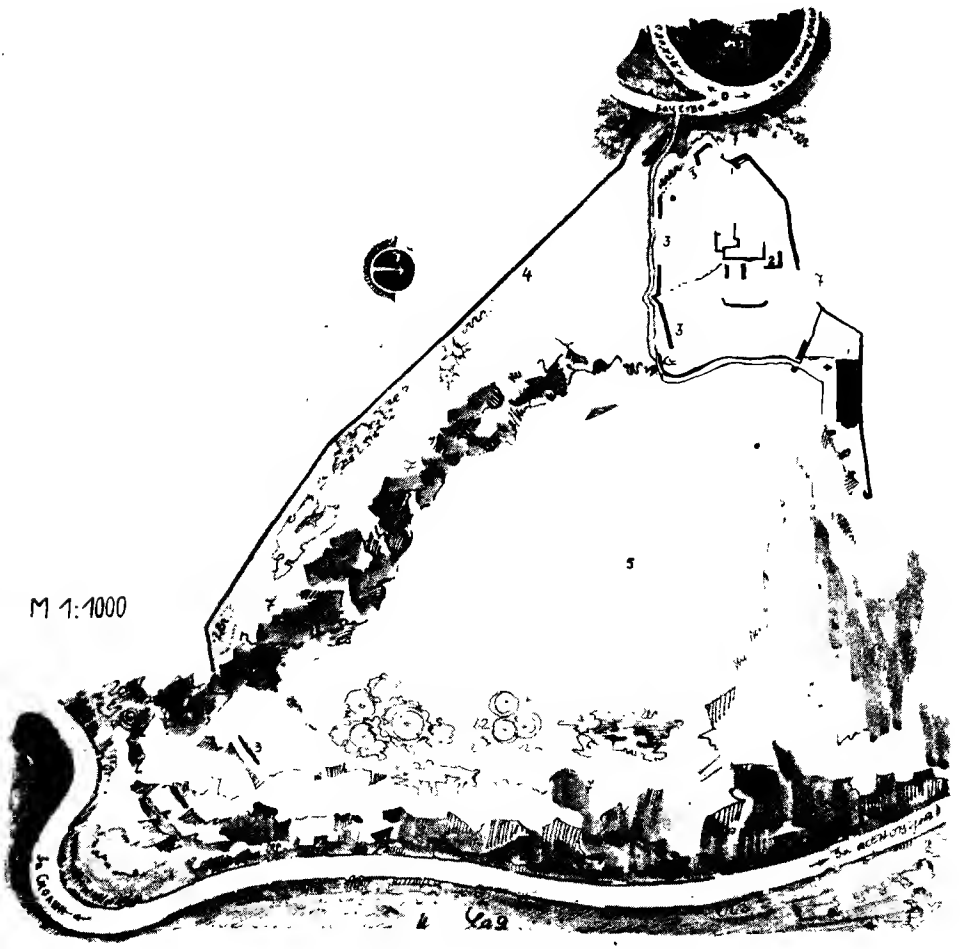


Fig. 2. Esquisse de la forteresse d'Asên.

de leur emplacement, nous sommes forcés de supposer que c'étaient les bâtiments habités par la garnison de la forteresse. Les remparts n'avaient pas partout la même épaisseur étant donné la protection naturelle de l'emplacement: dans les endroits plus accessibles, ils étaient plus épais pour que l'ennemi ne puisse pas les foncer facilement, dans les endroits moins accessibles, ils étaient plus minces. Du plan de la forteresse, nous voyons que les murs de la forteresse furent dans la moitié occidentale du côté

septentrional, aux côtés méridional, occidental et partiellement du côté sud-ouest. L'épaisseur des murs varie entre 1,3 et 1,6 m à différents endroits.

En contemplant le plan général de l'intérieur de la forteresse, nous remarquons que les murs sont à présent du même niveau que le sol. Comme ils avaient été érigés sur les pentes escarpées de la colline, la terre les a couverts du côté intérieur, de sorte que nous pouvons remarquer à présent seulement de l'extérieur des éminences et cela dans la hauteur de 0,5 à 5—6 m. (Fig. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12).

Les murs de la forteresse furent bâtis de pierres menues non taillées, extraites des environs, posées l'une sur l'autre des côtés intérieur et extérieur du mur, unies par un mortier blanc mi-dur. Lors de la construction des remparts, on avait fabriqué un échafaudage de bois qui avait laissé des poches pour les poutrelles qui perçaient complètement les murs de la forteresse, c.-à-d. qu'elles passaient par toute la largeur des murs. Dans une partie du mur méridional de la forteresse, qui se trouve au-dessus d'un sentier étroit, nous pouvons apercevoir à l'extrémité supérieure à la même hauteur des fondements, deux poches de ce caractère, contenant autrefois ces poutrelles: l'une est ronde, au diamètre de 0,15 m et l'autre rectangulaire, aux côtés de 0,3/0,2 m. En regardant du bas, nous pouvons remarquer de telles poches même sur le côté extérieur du mur de la forteresse, lequel est très haut et inaccessible de l'extérieur étant orienté vers l'ouest. Comme ils sont inaccessibles, nous ne sommes pas à même d'en indiquer les dimensions. La percée des trous pour l'échafaudage nous indique que l'échafaudage avait été construit avant que les murs de la forteresse ne fussent élevés. Ailleurs, les poutrelles avaient été enfoncées de 0,3 à 0,4 m à l'intérieur des murs sans qu'elles traversassent toute la largeur du rempart.

C'est pourquoi, d'après la manière de la construction des murs de la forteresse, nous estimons que la forteresse d'Asên fut construite dans la période de la haute féodalité. C'est à cette période que dans les remparts nous ne trouvons pas de grilles consistant en poutrelles longitudinales et transversales.

Tenant compte: 1^0 des renseignements historiques les plus anciens, comme nous les avons vus ci-dessus, 2^0 des trouvailles jusqu'à présent découvertes, dont nous parlons ci-dessous, nous pourrions placer son origine à la fin de cette période, c.-à-d. au IX^e siècle au plus tôt. Il est évident que nous ne pourrons la déterminer exactement qu'après avoir assemblé toutes les données recueillies des recherches des fouilles. La tradition veut que « kale », c.-è-d. le château ait construit cent ans plus tôt que la ville de Stanimăka.[46] Ce n'est qu'en deux endroits, dans un remparts conservés du côté sud-ouest du mur intérieur de la forteresse, qu'on a pu dépister les grilles des poutrelles transversales, habituelles dans les constructions

[46] St. N. Šiškov, *Родопска легенда* (В. Теплов). Родопски напредък III, fasc. I, 13.

des forteresses aux XI^e—XIV^e siècles.[47] Les grilles étaient éloignées d'un mètre. Il s'est conservé 5 ouvertures, c.-à-d. poches de poutrelles transversales de la grille insérée dans le mur le plus élevé, celles-là étant espacées l'une de l'autre de 0,50 m dans les dimensions de 0,12/0,16 m et deux ouvertures-poches de poutrelles cylindriques au diamètre, 0,16 m dans le mur situé plus bas. On a pu constater même des traces faibles d'un mortier rouge autour de ces poutrelles transversales. Ces parties des remparts doivent être considérées comme des réparations et des compléments exécutés après 1230 par Jean Asen II,c omme une inscription nous en informe: en effet ces renforcements des remparts par des grilles de poutrelles transversales et longitudinales, sont caractéristiques seulement pour la construction des châteaux dans la période de l'épaunouissement de la féodalité (XI^e et XIV^e siècles). La hauter des murs de la forteresse, mesurée de l'intérieur ne dépassait pas 4 ou 5 mètres; mesurée de l'extérieur, elle varie entre 4 à 5 et 10 à 15 m, selon l'aspect accidenté de l'endroit. L'aménagement général de la forteresse (de l'intérieur et de l'extérieur) tels que les tours, les escaliers, les entrées secondaires, les créneaux, etc., ne peut être défini à partir de l'état présent de la forteresse. Il n'y a pas de traces des murs de ces bâtiments d'autant plus qu'il n'y avait pas besoin de construire des tours du côté extérieur, les pentes de la colline étant absolument inaccessibles. Nous ne savons rien également de la manière dont l'accès au chemin d'aujourd'hui avait été aménagé de l'extérieur; ce chemin étroit mène à l'autre entrée intérieure dans la forteresse. Le rocher y fut taillé en largeur de 2,3 m et en hauter de 2,5 à 3 m. A présent seulement, dans une partie du mur du sud intérieur de la forteresse, nous pouvons remarquer le parapet supérieur conservé, consistant de becs et de meurtrières et cela sur une largeur de 0,7 m. Nous pouvons donc avancer avec sûreté que la largeur de la plate-forme de défense était de 0,9 m, puisque le mur de la forteresse est large de 1,60 m, c.-à-d. 1,6 — 0,7 = 0,9 m.

Il paraît que dans un coin du nord-est au-dessus d'une pente perpendiculaire haute, il y avait une sorte de tour de guet, ou plus exactement un endroit plat élargi d'où il était possible d'observer régulièrement et exactement la gorge du nord au sud. Un mur conservé large de 3,2 m, le confirme.

Dans le paragraphe 437, Villehardouin[48] dit — comme nous l'avons déjà appris plus haut — que lorsqu'en 1206 le bataillon vénitien, à la tête duquel il était avec Conon du Bétun, était venu du sud pour libérer Renier de Trit, enfermé dans le château fort, Renier de Trit se tenait près des bailles — la palissade en bois devant les murs de la forteresse. Il serait extrêmenent difficile d'expliquer dans quel endroit de la forteresse, devant

[47] Dim. Končev, *op. cit.*, 267.
[48] Geoffroi de Ville-Hardouin, *op. cit.*, 437.

les murs, les bailles auraient été, parce que ces murs sont érigés à des endroits élevés et inaccessibles. Il est encore moins probable qu'il y ait eu des fossés avec de l'eau autour de la forteresse, étant donné que leur existence sur des pentes aussi escarpées est absolument exclue. Pour cette raison, en ce qui concerne l'existence des bailles autour de la forteresse d'Asên devant les fossés et les remparts, comme nous concevons ces bailles en nous appuyant sur le système de défense des châteaux-forts médiévaux, nous pouvons formuler deux suppositions. Premièrement que c'était une sorte de palissade dans la proximité de l'entrée principale dans le château, ou plutôt que c'était une palissade dans les endroits les plus inaccessibles du château, où il n'y avait pas du tour de mur. Peut-être une sorte de parapet en bois, dont il ne peut rester aucune trace après tant d'années, y avait-il été installé pour empêcher que les gens et les animaux habitant de château ne tombassent dans le ravin.

Dans la partie précédente, nous avons indiqué que le haut de la colline avait une déclivité de l'ouest à l'est. De puissants murs d'appui avaient donc été construits pour niveler le terrain et l'utiliser mieux. Nous pouvons voir encore aujourd'hui des fondements conservés des murs de différents bâtiments et même de petites rues étroites de ce côté. De tels murs d'appui sont encore aujourd'hui perceptibles surtout dans la partie occidentale du château (Fig. 14). Du côté du sud de l'église de la forteresse, un mur d'appui s'est bien conservé également. Durant des années, le terrain rocheux, où les bâtiments avaient été autrefois construits, dont les traces avaient complètement disparu, resta absolument désert. Jusqu'à présent on peut compter quelque 30 restes de bâtiments — maisons, dont les fondements sont plus ou moins perceptibles. Il importe de dire que les murs de la majorité de ceux-là furent construits de grosses poutres. Relativement en très bon état est le mur d'un bâtiment s'élevant presque immédiatement au-dessus de la rivière justement vis-à-vis du pont de la route allant à Gonda voda.

Les constructions de la forteresse dans la partie centrale, « supérieure » du château dont l'usage peut être déterminé des restes conservés jusqu'à nos jours, c.à-d. sans avoir recours aux fouilles, sont les suivantes: le donjon, la citerne pour recevoir les eaux pluviales nécessaires pour les habitants du château , et l'église de la forteresse de Notre-Dame de Petrič.

Le donjon

Les châteaux-forts de cette époque s'élevaient sur un emplacement approprié: c'était toujours l'endroit le plus élevé, une tour spéciale servant au guet et à la défense. Lorsque les châteaux-forts étaient assiégés, les seigneurs s'y réfugiaient; ils pouvaient s'y enfermer et s'y défendre jusqu'à la prise finale du château. La forteresse d'Asên possédait aussi un tel donjon. Il se trouvait dans l'extrême partie occidentale à l'endroit le plus élevé,

comme Jordan Ivanov le jugea en 1911,[49] car à cette date il était encore conservé dans ses fondements. Il avait été construit, de même que les murs de la forteresse, en pierres non taillées jointes par du mortier blanc. Le plan en semble avoir été carré. A présent, on ne saurait cependant rien dire sans avoir poussé les fouilles. Du temps de l'enquête d'Ivanov, les ruines des fondements du donjon étaient encore au-dessus du niveau du terrain.[50]

La citerne

La citerne — le réservoir[51] — recevait les eaux pluviales des bâtiments voisins de la forteresse. Les habitants de la forteresse avaient besoin de ces eaux, car il n'y avait pas d'eau de source. La citerne se trouvait à côté du donjon à l'endroit le plus élevé de la partie occidentale. Elle s'est presque complètement conservée, sauf les parties du nord et du sud qui furent endommagées par les chercheurs des trésors. Elle consiste en deux compartiments: celui du nord, qui est plus grand et celui du sud, plus petit (Fig. 2, 15). Le véritable réservoir fut constitué par le compartiment du nord. C'est une construction voûtée (voûte en demi-cercle) de tous les côtés enfermée avec une seule ouverture (0,6/0,6 m) dans la voûte aux dimensions suivantes: longueur de 4,5 m, largeur de 3,2 m et hauteur de 4,5 à 5 m. La citerne pouvait donc contenir 70 mètres cubes d'eau (Fig. 16). Les murs en sont couverts de tablettes de pierre non taillées et morceaux de tuiles et de briques à l'épaisseur de 3,4 et 4,5 cm jointes à l'intérieur avec du mortier blanc et des deux côtés — extérieur (non partout) et à l'intérieur avec du mortier rouge, surtout dans la partie du sud. Les murs sont plus épais dans les fondements de 1,6 et vont en se rétrécissant jusqu'à 1,2 m. Les murs intérieurs sont crépis de la manière suivante: tout d'abord les murs de pierre ont été recouverts d'une couche de mortier rouge dans lequel on avait fiché des tessons de poterie. Ces tessons sont soit sans ornement, soit avec des ornements consistant en lignes parallèles gravées (Fig. 17). Sur cette couche se trouve une autre couche de mortier rouge épaisse de 2 cm ou encore davantage; dans cette deuxième couche, nous trouvons des morceaux de tuiles et de briques concassées en menues parcelles — en crépissure fine. C'est ainsi qu'on obtint l'étanchéite du réservoir de sorte que les eaux pluviales ne pouvaient échapper. De cette même manière avaient été construites les citernes dans les châteaux-forts médiévaux suivants: Carevec et Trapezica à Tărnovo, Kričim,

---

[49] Jord. Ivanov, *op. cit.*, 192—193; V. N. Zlatarski, *Асеновият надпис при Станимъка.* ИАД II (1912) 231, suppose que c'était une tour de guet.

[50] Jord. Ivanov, *op. cit.*, 192.

[51] V. Kănčev, en parle aussi, *op. cit.*, 192.

Peruštica, Cepina et enfin dans la forteresse située au nord de Krasnovo dans le district de Plovdiv, etc.[52]

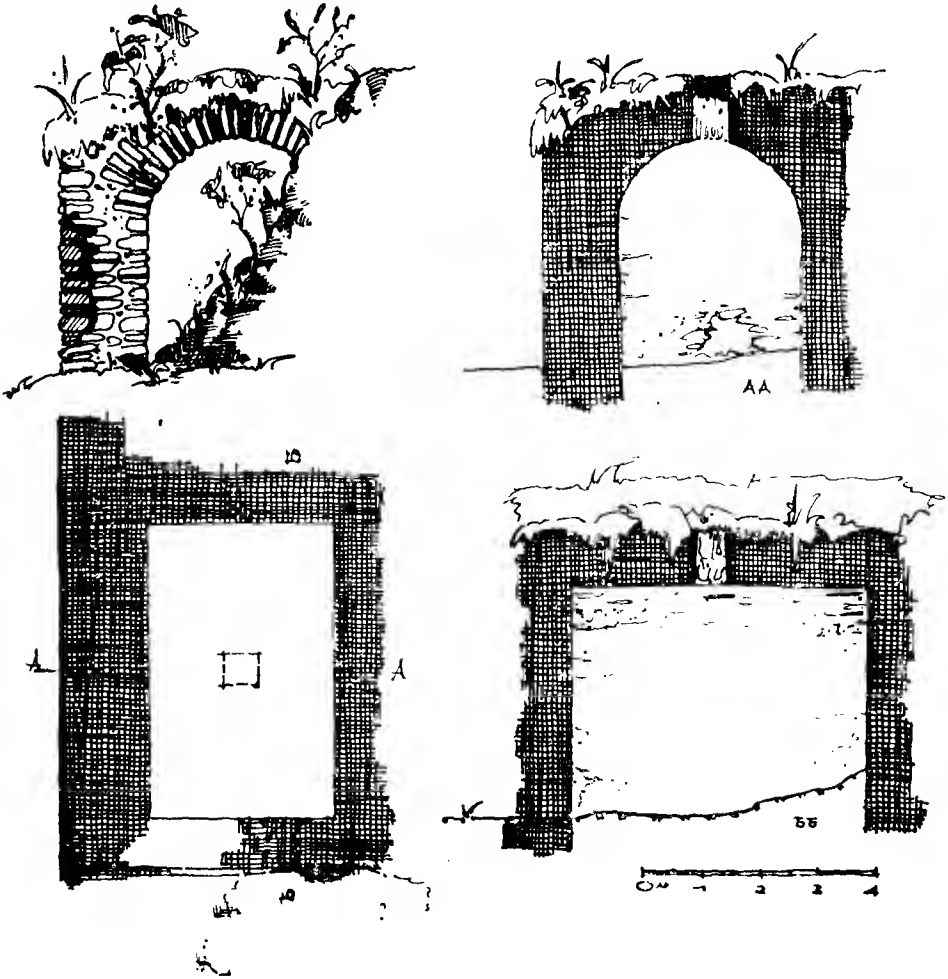


Fig. 15. Coupes du réservoir de la forteresse.

Le compartiment du sud de la citerne, aujourd'hui mi-rempli de pierres et de terre et en ruines, est plus petit et fut construit de la même manière. Il sera nécessaire d'y faire des fouilles. Les dimensions approximatives en sont: 4/1,95 m. Dans la partie supérieure de ce compartiment, on peut

[52] Au sujet de ces réservoirs, voir Dim. Končev, *Водоснабдяването на крепостите.* ГПБНМ (1935) 110, fig. 34; du même auteur, *Кричим през средновековието.* ГНМПл I (1948) 83—84; *Родопските крепости южно от Перущица,* XXII—XXIII, 252

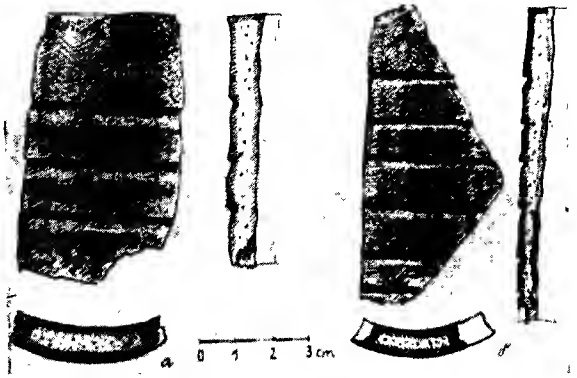


Fig. 17. Fragments céramiques d'enduit du réservoir.

remarquer des poutrelles de bois dans le mur (Fig. 18). A 10 ou 15 mètres au sud-est de la citerne, se trouvent des traces d'un aqueduc maçonné.

L'Eglise de Notre-Dame de Petrič

Le bâtiment le plus important et bien conservé de la partie supérieure de la forteresse est l'église du château de Notre-Dame de Petrič (ἡ Παναγία τῆς Πετριτζηώτης) et aux temps modernes ἡ Παναγία τοῦ Καχέ un des monuments les plus précieux de l'architecture byzantine en ce qui concerne les constructions d'églises sur notre territoire.[53] L'église se trouve presque au milieu de la ligne du bord orientée est-ouest (de la butte), de sorte qu'elle est inaccessible du côté nord (Fig. 2). Elle n'a qu'une seule nef avec une abside, comporte un étage, une coupole, une triple division intérieure du choeur et une tour au-dessus de l'entrée au premier étage (Fig. 19, 20, 21, 22). Dimensions extérieures: longueur de 18,3 m, largeur de 6,8 à 6,9 m, hauteur 15,3 environ. Les épaisseurs des murs sont les suivantes: rez-de-chaussée — murs intérieurs 0,85 m, murs extérieurs de 1,1 à 1,15 m; premier étage de 0,9 à 1 m. Il s'agissait donc d'une église de château importante.

Les murs intérieurs non crépis du rez-de-chaussée, le plancher non nivelé del a roche et l'absence de trace de tout tombeau témoignent que les locaux devaient servir de dépôt, bien que l'église étant un édifice d'un étage appartînt architectoniquement au type église-sépulture, sans doute. Nous ignorons la raison pour laquelle il ne fut pas affecté à cette fin.

[53] L'église a beaucoup souffert de tremblement de terre en 1904; Nedelev, *За малко из царството на Родопите*. Родопски преглед IV (1907) fasc. II, 68 sq. La coupole partiellement effondrée fut restaurée en 1936 par l'architecte Al. Rašenov du Musée national archéologique avec les moyens du fonds « Пловдивски окръг за археологически проучвания » (Région de Plovdiv à la recherche archéologique).

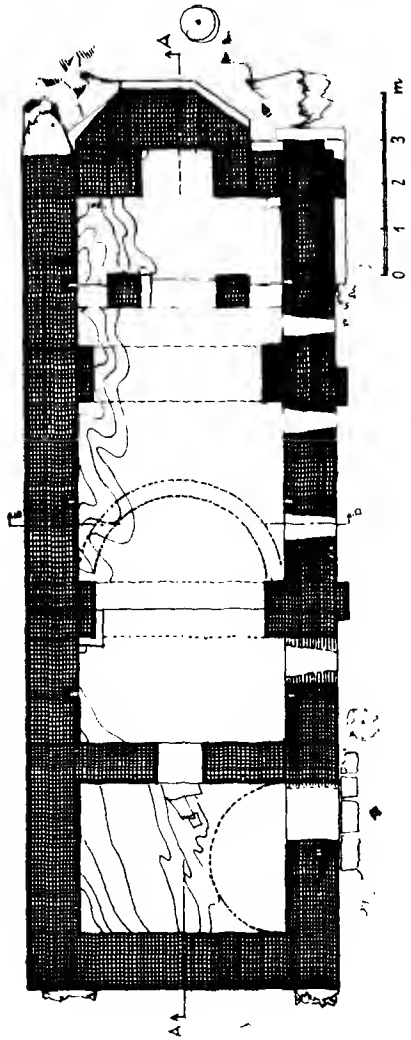


Fig. 19. Coupe horizontale du premier étage de l'église.

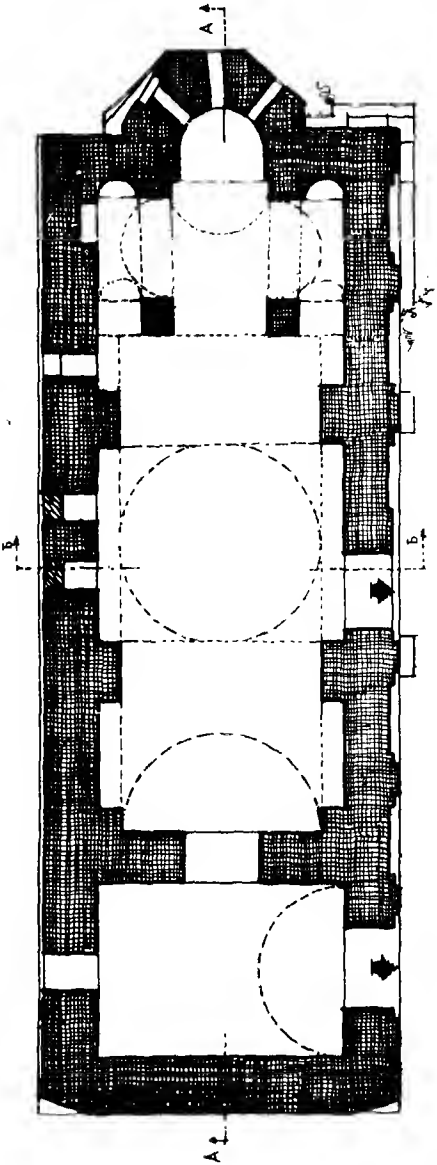


Fig. 20. Coupe horizontale du deuxième étage de l'église.

Notre supposition de la destination de ces locaux est confirmée par la manière, dont ils furent éclairés (quatre petites fenêtres) et par la manière dont on y avait accès (une seule porte) — toutes ces ouvertures ayant été

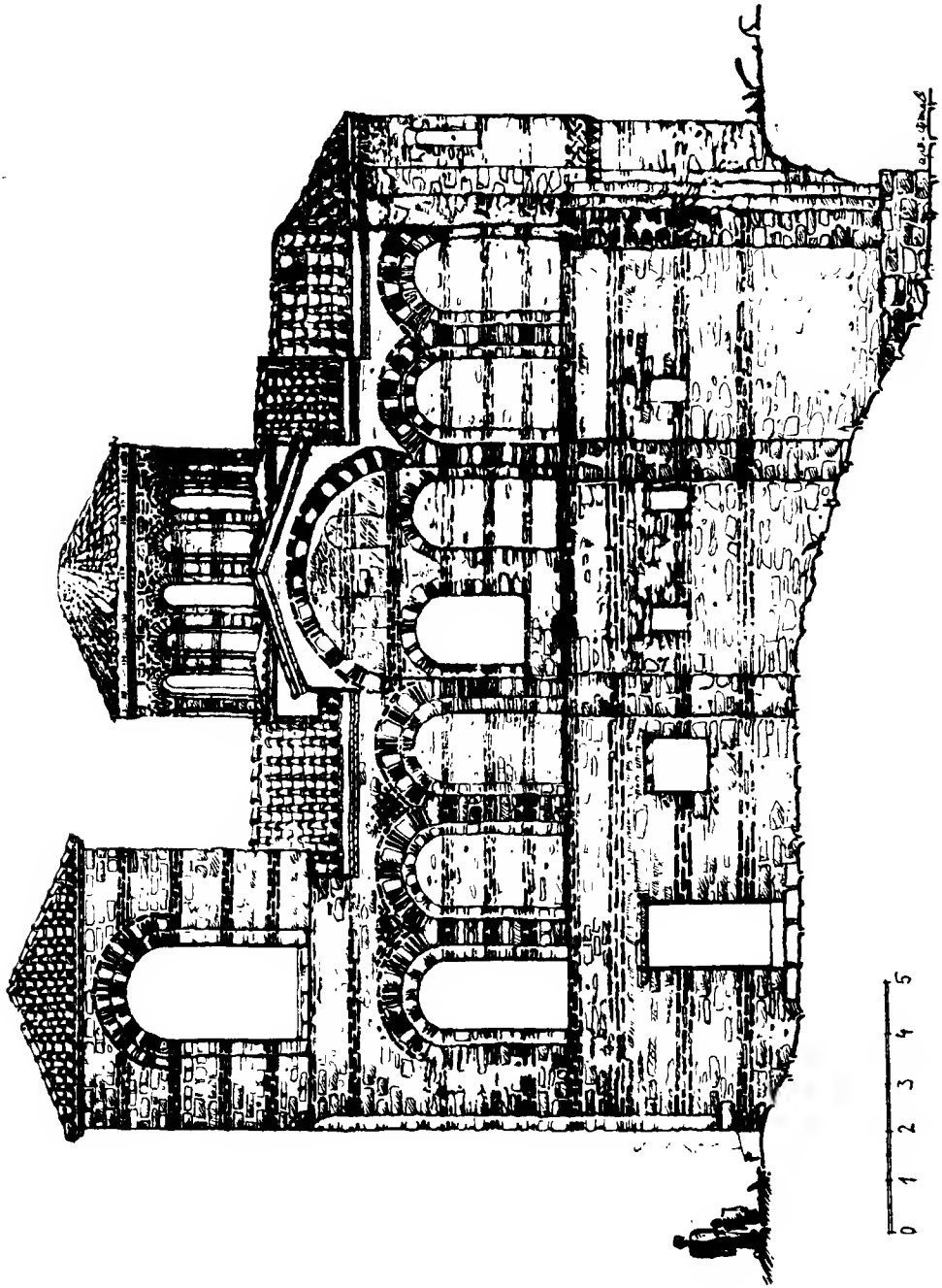


Fig. 23. Esquisse détaillée du côté sud de l'église.

pratiquées du côte du sud de l'église (Fig. 23). Le plancher du premier étage, c.-à-d. de l'église même, repose sur une voûte épaisse en briques et en pierres du rez-de-chaussée, transversale au porche et longitudinale dans le reste de l'église (Fig. 24 et 25). La voûte longitudinale du rez-de- chaussée est raffermie par deux voûtes auxiliaires (épaisseur de 1,2 m) en briques, dont les dimensions indiquées concernent non seulement les voûtes auxiliaires, mais aussi la voûte du rez-de-chaussée. Pour lier les forces horizontales dans cette partie, il y avait trois bielles de bois; nous remarquons les trous restés après celles-là (20/18 cm). Dans la voûte

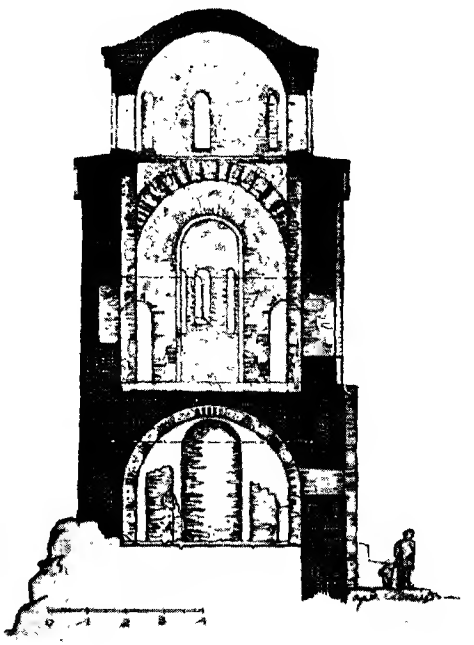


Fig. 24. Coupe verticale transversale de l'église.

transversale du porche du rez-de-chaussée de l'église, il y avait trois bielles dans le sens longitudinal (10/12 et 15/30 cm). D'après le plan, l'abside du rez-de-chaussée est rectangulaire et dans l'espace de l'autel comporte deux colonnes inachevées, destinées probablement à indiquer les limites du choeur, comme nous pouvons en juger de la bielle conduite au-dessus de celles-là.

L'église même se trouve au premier étage et se compose comme d'habitude de l'abside, du choeur, de la nef (naos) et du porche. Au-dessus du porche sur une voûte en berceau transversale repose une tour carrée voûtée érigée en bande de pierres et de briques (quatre) dont chacune consistait

de trois rangs de briques. Cette tour servait sans doute de clocher. Nous supposons que cette idée de combiner et d'unir en une seule partie de bâtiment, la tour de l'église et le clocher pareille d'une part du manque d'espace à l'intérieur de la forteresse et d'autre part d'une intention dé-

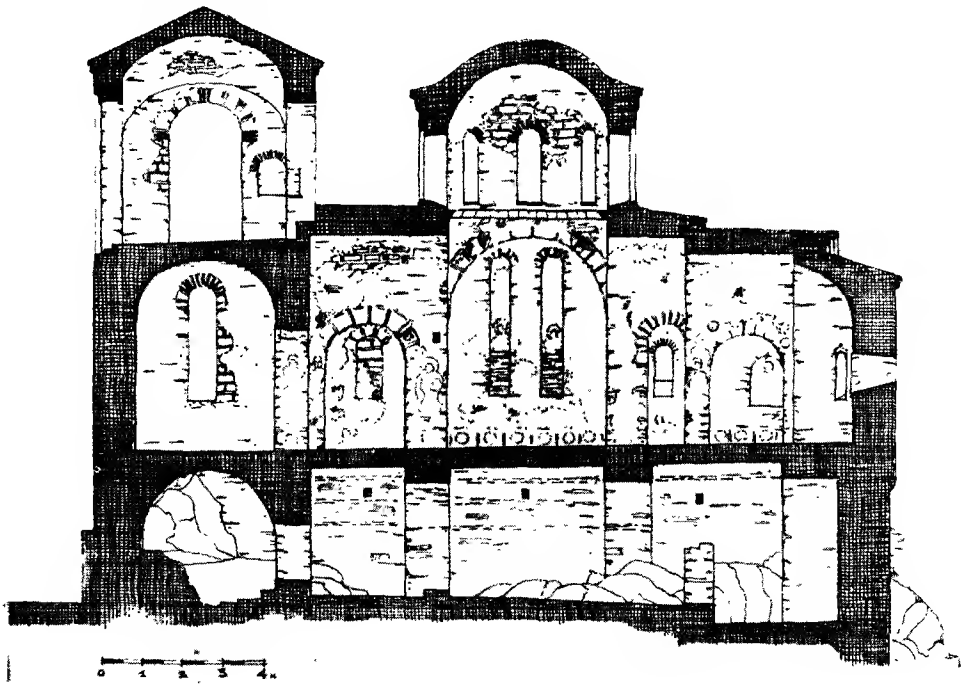


Fig. 25. Coupe verticale longitudinale de l'église.

corative. L'accès au clocher était par un escalier extérieur en bois; de la même façon avait été conçue la question de l'entrée dansl 'église même. Les cloches pouvaient être sonnées d'en bas au moyen de cordes, de sorte quel 'on n'avait pas besoin de monter sur la tour. La voûte de la tour fut exécutée comme une voûte d'arrêtes. On avait pratiqué dans la tour quatre larges ouvertures en arc des quatres côtés. Au sommet repose une coupole recouverte de tuiles (Fig. 26 et 27). Dans la voûte transversale du porche de l'église même, on remarque distinctement trois bielles longitudinales au-dessous desquelles il y avait probablement encore une croisée. Le reste de la voûte de l'église fut constitué par une voûte longitudinale en berceau avec quatre bielles. Presque au centre, au-dessus de la nef sur quatre arcs reposant sur quatre pilastres qui font saillie, s'élève une coupole ronde voûtée reposant sur un cylindre avec huit fenêtres aux arcs cintre, placées de la façon suivante: une au-dessus de chacun des arcs et une dans les dia-

gonales du carré. A l'extérieur du cylindre on peut remarquer huit niches décoratives (Fig. 28 et 29). Les arcs de côté sont allongés jusque dans la façade de sorte que, vue de l'extérieur, l'église donne l'impression d'une église à coupole dont le plan serait une croix. Larc du sud au-dessus de la

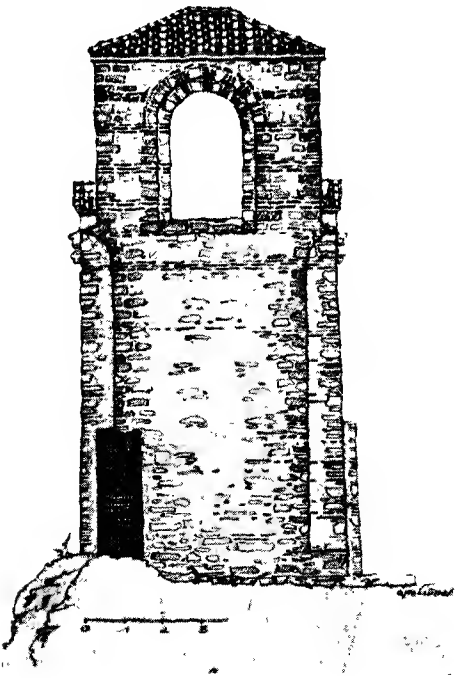


Fig. 26. Esquisse détaillée de la tour de l'église, vue du côté ouest.

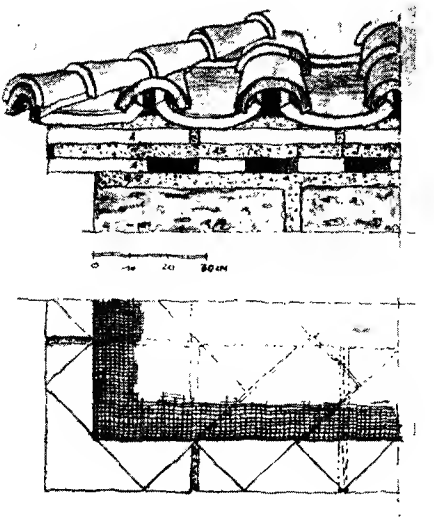


Fig. 27. Un détail de la construction de l'église.

partie et de la fenêtre présente deux petites fenêtres aux arcs en cintre. Dans le choeur sur deux pilastres et deux colonnes carrées, on aperçoit de petits arcs: trois orientés nord-sud et deux est-ouest. Ou bien, comme le dit N. Mavrodinov:[54] « L'autel fut conçu comme un ensemble particulier. Deux murs longitudinaux munis de passages le divisent en trois parties — « béma, prothesis et diakonikon. » La partie de l'autel comporte trois niches: deux de gauche et une de droite. L'abside extérieure du bas en haut est irrégulièrement pentagonale; à l'intérieur au rez-de-chaussée rectangulaire, au premier étage demi-circulaire avec trois fenêtres aux arcs en ceintre. La nef et le porche sont éclairés, à part de la coupole, par quatre fenêtres

[54] N. Mavrodinov, *Еднокорабната и кръстовидна църква по българските земи до края на XIV в.* София, 1931, p. 51.

du côté du nord. Un escalier en bois servait d'accès aux croyants, que ce fût par l'entrée du porche ou bien par l'entrée de la nef enfin par deux entrées du côté sud.

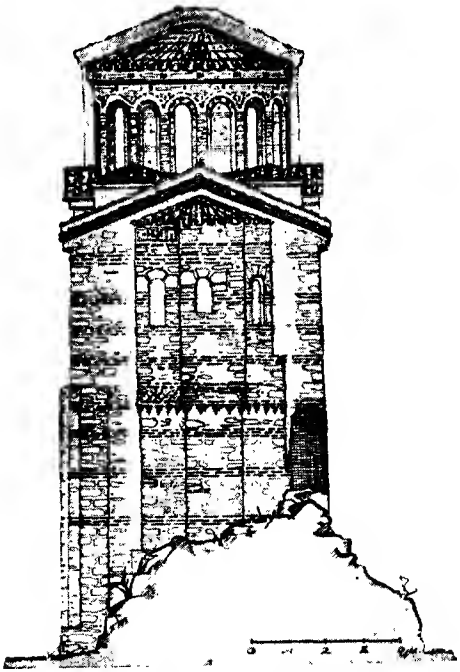


Fig. 28. Esquisse détaillée de l'église du côté est.

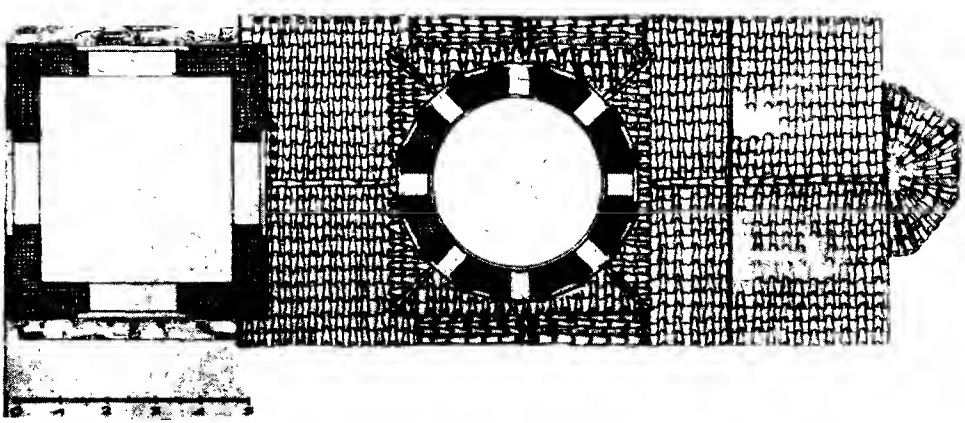


Fig. 29. Coupe horizontale de l'église au travers de tour et la coupole.

Les murs du rez-de-chaussée sont constitués de pierres non-polies (de marbre et autre jointes avec du mortier blanc et disposées en bandes auxquelles sont parallèles de bandes de briques consistant de trois rangs de briques aux dimensions suivantes: 36/35/5, 40/30/4,5 cm. Le mur extérieur du sud du premier étage, l'abside et les pilastres sont recouverts des calcaires provenant des environs. Le côté extérieur de ce premier étage est décoré à part de la large niche également à l'arc en cintre par une niche de façade correspondant aux pilastres intérieurs de la coupole et encore par cinq fenêtres murées aux arcs en ceintre. Leurs arcs ont été construits de pierres et de briques disposées à la manière des rayons et le triangle à l'extérieur entre les fenêtres et l'abside par la méthode de l'incrustation en brique (Fig. 30 et 31). Les fresques ne furent qu'au premier étage sur les murs de l'église même; de l'extérieur elles sont très faiblement distinctes sur une des fenêtres murées, à l'intérieur elles furent divisées en

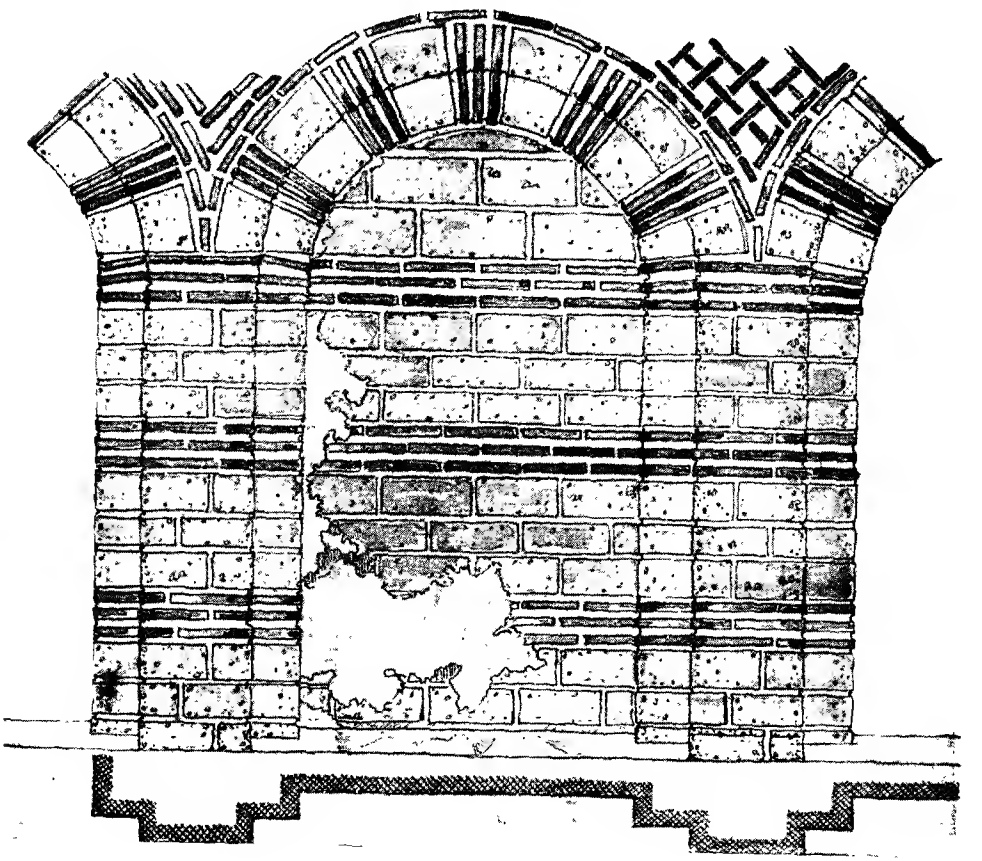


Fig. 30. Détail de la construction de l'église.

trois bandes (inférieure, moyenne et supérieure) par des inscriptions grecques.

Ce furent certainement les premières et les seules décorations picturales datant de l'époque de la construction de l'église et provenant d'une bonne école. L'inscription grecque conservée sur le pilastre, dont nous avons eu l'occasion de parler ci-dessus, en fait partie. A l'intérieur de la bande inférieure, nous trouvons des médaillons divisés distinctement en petits champs ronds ou carrés de coleurs rouge et jaune foncé, disposés l'un à côté de l'autre. Dans la bande moyenne, des portaits des saints en toutes tailles avaient été peints dans la bande supérieure en bustes. Dans la partie

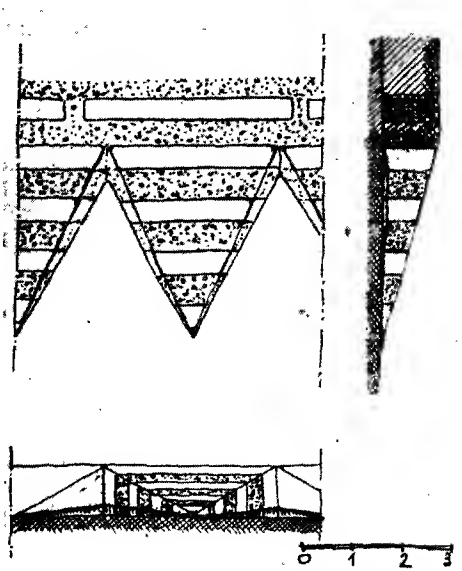


Fig. 31. Un détail de la construction de l'abside.

supérieure des fenêtres murées intérieures constituées par les arcs, des tableaux, des scènes religieuses avaient été peints et sous les arcs aussi des médaillons. Les trompes avaient été aussi décorées. De la peinture qui ne s'est que très peu conservée, nous pouvons reconnaître: l'Assomption (au-dessus de l'entrée), neuf bustes (dans les médaillons — bande supérieure), Constantin et Hélène, Saint Pierre se trouvant à leur gauche et Saint Paul à leur droite (bande inférieure).

Le mur du nord de l'église est bâti presque exclusivement en pierre. L'alternance des bandes de pierres et de briques telle que les autres murs la présente y manque. On y distingue pourtant une seule bande de briques.

A huit mètres au sud de l'église, directement dans les lieux ou va le

chemin d'aujourd'hui, il y avait le mur puissant d'une petite cour d'église avec une entrée de 2,5 m environ. Dans ce mur à la profondeur de 2,3 cm à gauche de l'entrée, il sest encore conservé un trou pour-le levier en bois qui appuyait la porte de l'intérieur. Les dimensions du levier sont les suivantes: 30/18 cm. Du côté du sud-ouest de cette cour, il y avait un bâtiment utilisé probablement pour des buts religieux. Il est détruit à présent. Des murs conservés, il est évident qu'ils avaient été construits avec des grilles de poutrelles longitudinales et transversales, grilles en majorité couvertes, et seulement quelques-unes fermées (Fig. 32). Les dimensions des poutrelles étaient: 10/10 et 10/12 cm.

Pour ce qui est de la date de la construction de l'église et de sa décoration picturale, il faut la situer dans la période de la domination byzantine — au XII[e] siècle — règne des Comnènes (1081—1185).[55]

L'inscription d'Asên

Sur la pente calcaire du sud-est de la colline de la forteresse à 10 mètres environ, au-dessus de la première entrée extérieure dans la forteresse et dans la direction de la deuxième entrée, on trouve une inscription bulgare de huit lignes, taillée au temps de Jean Asên II. Cette inscription explique les modifications exécutées en 1231 (du 1[er] septembre 1230 au 1[er] septembre 1231 — 1230 — 1231) après la bataille de Klokotnica. Compte tenu des fondements du premier mur intérieur, l'inscription se trouve dans la partie centrale supérieure du château, mais non entre les deux murs. Ce ne fut qu'après 475 années de son existence que l'inscription fut l'objet d'une recherche scientifique: à l'épque moderne, en 1706, Paul Lucas la découvrit et la publia.[56] Ultérieurement elle fut publiée à plusieurs reprises.[57]

Pour faire disparaître les traces de la domination et de la culture bulgares dans cette région, les Grecs indigènes de Stanimăka détruisirent au printemps de 1883, cette inscription qui y était restée intacte pendant 652

---

[55] Au sujet de l'église voir: Konst. Hier. Filippoupolitou, *op. cit.*, § 52; G. Tsoukalas, *op. cit.*, § 71; Dumont-Homolle, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie.* Paris, 1892, pp. 228—229; K. Jireček, Псп X (1884) 37—38; *Пътувания* II, 420—421; G. Millet, *Les églises.* L'Art serbe, 45, 50—51; M. Zimmermann, *Alte Bauten in Bulgarien,* Fig. 33 D, 33 E, 34 A, B, C, D, E; V. Kănčev, *op. cit.*, 69; Jord. Ivanov, *op. cit.*, 197—202; A. Grabar, *Материалы по средневековому искусству в Болгарии.* ГНМС 1921, pp. 138, 141 sq., Fig. 4; du même auteur, *Болгарские церкви-гробницы.* ИАИ I (1922) 128; Kr. Mijatev, *Декоративната система на българските стенописи.* Сборник Златарски (1925) p. 141; V. Ivanova, *Стари църкви и монастири в българските земи.* ГНМС (1926) 492 sq.; M. Apostolidou, op. cit., 25 sq.; N. Mavrodinov, *Еднокорабната и кръстовидна църква по българските земи до края по XIV в.* Софня, 1931, 50—55; du même auteur, VIII (1935) 266, tabl. 260.

[56] Paul Lucas, *op. cit.*, I, 244—245, 402, Fig. 46 (fac-similé de l'inscription).

[57] Sp. Gajda, *Цариград* I (1864) 23, 8 juillet, p. 182, feuille 1; v. *Македония,* 1868, № 33; D. T. Dumanov, v. *Марица,* Пловдив IV (1881) № 275 du 7 avril; P. J. Šafařík, *Památky jihoslovanského písemnictví,* 2. éd., p. 94.

Fig. 3. Une partie de la muraille du côté sud.

Fig. 4. Une partie de la muraille du côté sud.

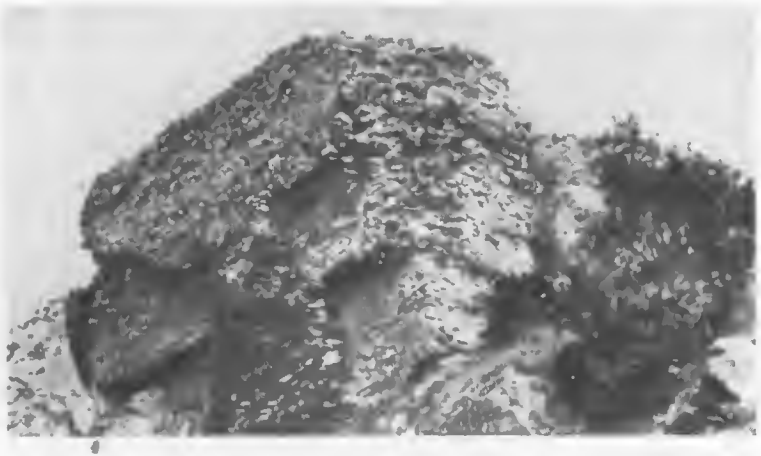


Fig. 5. Une partie de la muraille du côté ouest.

Fig. 6. Une partie de la muraille du côté ouest.

Fig. 7. Une partie de la muraille du côté sud-ouest.

Fig. 8. Une partie de la muraille du côté sud-ouest.

Fig. 9. Une partie de la muraille extérieure du côté sud.

Fig. 10. Une partie de la muraille extérieure du côte sud.

Fig. 11. Une partie de la muraille extérieure du côté sud.

Fig. 12. Une partie de la muraille extérieure du côté sud.

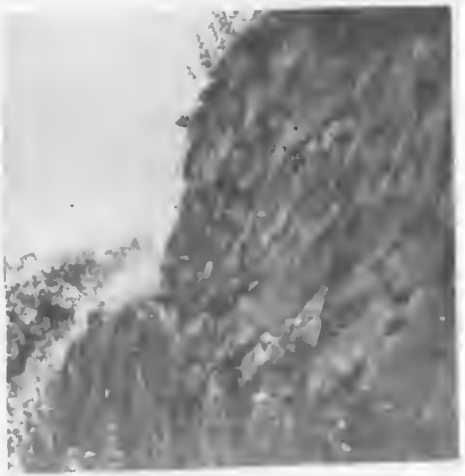


Fig. 13. Une partie de la muraille extérieure du côté sud. ◀

Fig. 14. Une partie d'un mur — support. ▶

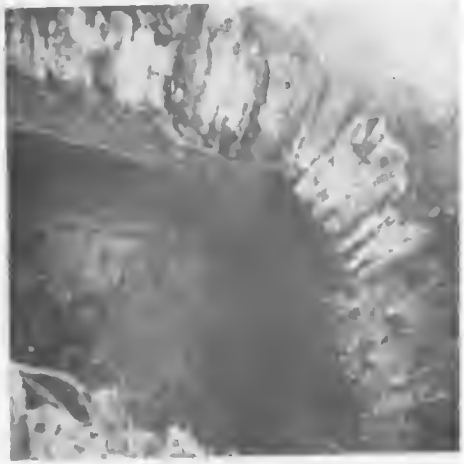


Fig. 16. Une partie de la voûte du réservoir. ◀

Fig. 18. Mur détruit du côté est du réservoir. ▶

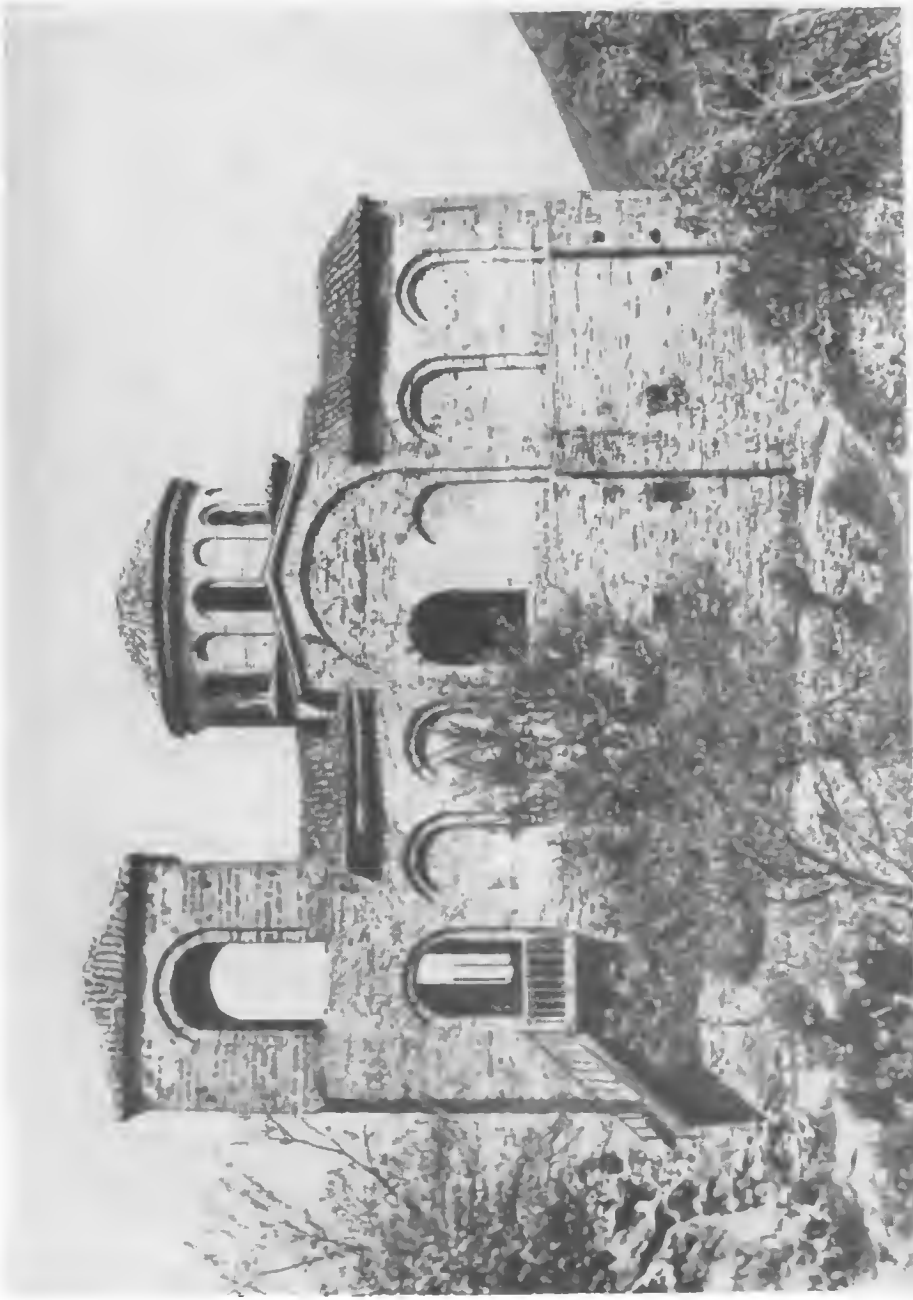


Fig. 21. L'église, vue du côté sud.

Fig. 22. L'église, vue du côté sud-ouest.

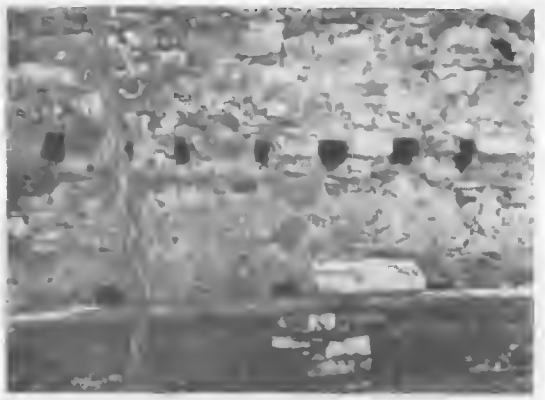


Fig. 32. Mur d'une construction avec des réseaux des poutres en bois transversales et longitudinales.

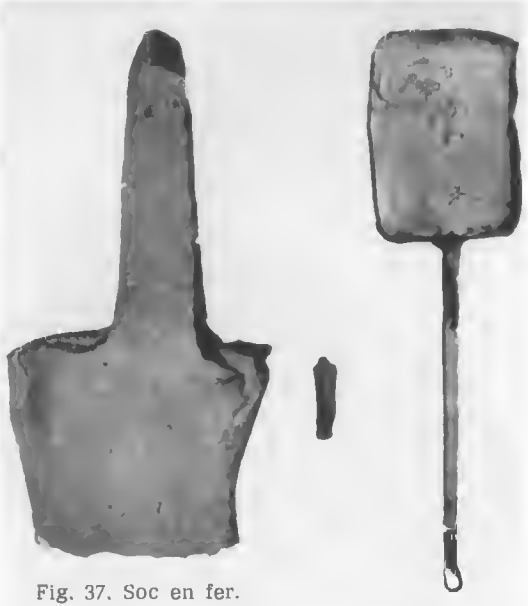


Fig. 37. Soc en fer.

Fig. 39. Serpes en fer.

Fig. 38. Poêle en cuivre.

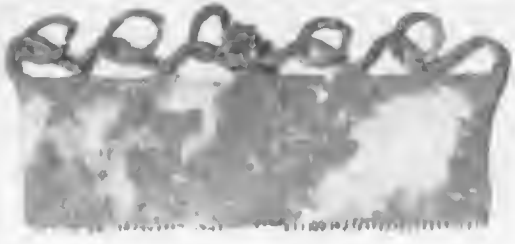


Fig. 41-42. Etrilles en fer pour animaux domestiques.

Fig. 40. Dents en fer d'une carde.

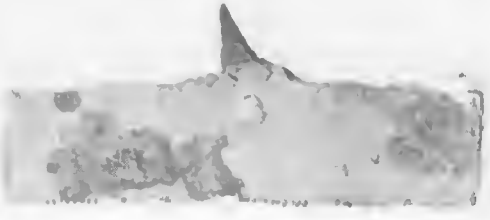


Fig. 43. Pointes de flèches en fer.

Fig. 44. Parties d'une cuirasse du Moyen-Age.

Fig. 45. Casque militaire en fer.

ans. Le professeur russe V. V. Kaêanovskij[58] arrivé dans ces lieux en été 1883, ne l'y trouva plus.

Ultérieurement l'inscription fut publiée plusieurs fois, parfois même avec des fautes.[59] Après la restauration correcte de l'inscription par Konst. Jireček et Jordan Ivanov,[60] nous en possédons une analyse solide et détaillée due à V. Zlatarski.[61] La rénovation de l'inscription originelle détruite fut exécutée en 1899 selon la lecture du texte par V. N. Zlatarski et sous sa direction sur la même roche, mais un peu plus en bas par rapport à l'emplacement de l'ancienne inscription.

D'après V. N. Zlatarski la version originelle de l'inscription était la suivante:

+Б лѣт[о]: ѕ҃ѱ҃.лѳ: | ѥнд[иктa]. д҃. б[ог]ѡ[мь] възджвнже[н]|нъи: ц[а]р[ь]: Ꙗсѣнь. блъга | ро[мь]. грькомь. таже и прочимъ страна|мь. поставн Ꙗлек | сѣ севаста. и ѕнзда сеи градъ:

La traduction en est: « En 6737 (= 1231) indiction IV^e^, de la grâce de Dieu,l e tzar Asen (tzar) des Bulgares et des Grecs et aussi d'autre pays, ordonna Alexis le Sébaste et fit construire cette forteresse. »

Depuis la découverte de cette inscription d'Asên, dans les temps plus récents, comme nous avons montré ci-dessus, la forteresse de Stanimăka s'appelle la forteresse d'Asên.

Les données les plus importantes que l'inscription nous fournit sont l'installation et la désignation d'Alexis le Sébaste comme gouverneur du château et les réparations des murs de la forteresse qui furent en partie détruits, comme il ressort de l'emploi du verbe ѕнздати ou зндати et du mot знзд. Faute d'indications plus exactes et étant donné l'état présent de nos connaissances de la féodalité de cette période, nous ne pouvons déterminer cependant si le gouverneur désigné de la forteresse, Alexis le Sébaste, fut un magistrat administratif ou bien un boyard-féodal dont les biens se trouvaient dans les environs du château s'étendant vers le sud et vers le nord de la plaine.

Plus récemment, l'inscription a encore été publiée par M. A. Apostolidis et Iv. Dujčev.[62]

---

[58] Московские Ведомости (1884) № 4, p. 4, réimprimé de la revue С. Петербургские Ведомости de la même année.

[59] K. Jireček, Псп X (1884) 39—40; *Пътувания* II, 421—422; G. Dimitrov, *Княжество България* I. Пловдив, 1895, p. 369, n. 1, et II, 1896, 19; V. Kănčev, *op. cit.*, 70.

[60] Jord. Ivanov, *op. cit.*, 196—197.

[61] V. N. Zlatarski, *Асеновият надпис при Станимъка*. ИАД II (1912) 231—247; du même auteur, *История на българската държава през средните векове* III, p. 359.

[62] M. Apostolidou, *op. cit.*, 16; Iv. Dujčev, *Стара българска книжнина* II. София, 1944, pp. 38, 315—317.

Autres trouvailles

Dans les ruines de différents bâtiments dans les deux parties de la forteresse et ensuite dans sa proximité, les découvertes suivantes ont été faites:

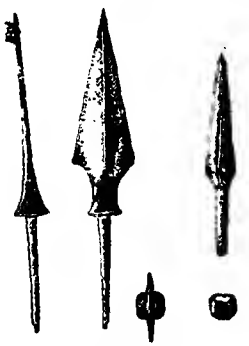


Fig. 33. Pointes de flèches en fer.

Fig. 35. Une partie d'un vase en terre cuite, avec émail coloré et orné de motifs géométriques.

1. Deux pointes de fer de flèches apprêtées à la partie inférieure — aiguisée pour que les parties en bois y puissent être jointes. L'une des pointes est bilatérale, longue de 0,085 m, l'autre quadrilatérale, longue de 0,53 m (Fig. 33).[63]

2. Quant à la céramique utilisée à la forteresse, jusqu'à présent on n'a pas trouvé de vases entiers, mais seulement des débris. Ce sont des parties de petits vases aplatis ou plus hauts avec un fond en anneau plus bas ou plus élevé et avec une glaçure colorée appliquée de l'extérieur et de l'intérieur. Ce sont: le fond d'un petit vase: longueur de 0,07, avec une glaçure faiblement verdâtre et faiblement brunâtre sur laquelle un oiseau est représenté, probablement une oie (Fig. 34); un autre morceau — également le fond d'un vase: long de 0,075 m, à l'intérieur avec une décoration de dessins géométriques — spirale etc., avec une glaçure jaune clair et brune (Fig. 35); une partie d'un pareil vase: long de 0,08 m (Fig. 36) décoré également de dessins géométriques avec une glaçure claire verdâtre et verdâtre jaune avec une nuance brun clair.[64]

[63] Ces pointes de flèche sont conservées au Musée municipal d'Asenovgrad.

[64] Les pièces mentionnées sous les nos 1 et 2 se trouvent au Musée archéologique de Plovdiv, la pièce no 3 au Musée municipal d'Asenovgrad.

Cette sorte de céramique avec des glaçures multicolorées, avec décorations de thèmes géométriques, végétaux et animaux, sont caractéristiques

Fig. 34. Une partie d'un vase en terre cuite, avec émail coloré et orné de motifs animaux.

de la céramique bulgare dans la période de l'épanouissement de la féodalité pendant le deuxième empire bulgare, comme nous la connaissons de Carevec et Trapezica à Tărnovo et d'autre part.[65]

3. En des temps différents, les visiteurs de la forteresse ont trouvé dans les ruines mêmes des pièces de monnaie. Nous avons reçu une pièce en cuivre faisant partie des « pièces, en cuivre, anonymes » de la période de

[65] K Mijatev, *Керамични фрагменти от Месембрия.* ИАИ V (1929) 347—355; Dim.Ončev et Todor Nikolov, *Водач за старините в гр. В. Търново и околността.* Търново, 1933; pp. 29—30, fig. 11 et 12; Dim.Ončev, *Водоснабдяването на крепостите.* ГПНБМ (1945) 110.

Jean Tzimiscès (969—976). Dans le Musée archéologique municipal d'Asenovgrad, on conserve une trouvaille très importante de pièces byzantines récourbées, en cuivre, provenant de la forteresse du temps des empereurs Manuel I^{er} Comnène (1143—1180), Andronic I^{er} Comnène (1183—1185) et Isaac II Ange (1185—1195).

4. Nous comptons parmi les antiquités qui ont trait à la forteresse d'Asên, celles qui furent trouvées en 1946 sous la crête rocheuse dans la partie septentrionale du lieu Molkata Šajtanica sur la rive droite de l'Ase-

Fig. 36. Une partie d'un vase en terre cuite, avec émail coloré et orné de motifs géométriques.

nica, directement vis-à-vis du château. Ce sont: des outils agricoles — 1^0 un soc en fer forgé, fort rouillé, assez abîmé; en son état présent sa longueur totale est de 0,19m , et sa largeur de 0,098 m (Fig. 37) ; 2^0 un couteau de jardinier en fer, forgé, très rouillé: longueur de 0,35 m, sa largeur la plus grande est de 0,05 m (Fig. 38a) ; 3^0 un couteau de jardinier en fer, pareil au précédent, mais dont la pointe est brisée et qui présente une saillie du côté extérieur: longueur de 0,3 m, la largeur la plus grande est de 0,05 m (Fig. 38b).

Des ustensiles de ménage: 1^0 poêle carrée en cuivre dont les côtés sont modérément écartés avec un manche en fer: longueur de la poêle y compris le manche de fer de 0,81 m, largeur de 0,21 m, profondeur de 0,04 m (Fig. 39) ; 2^0 trente-quatre dents conoïdes — aiguilles d'un épluchoir en fer

fort rouillé servant à éplucher la laine, sa longueur est de 0,12 m (Fig. 41); 3⁰ deux peignes en fer utilisés à peigner les animaux domestiques (Fig. 40).

Des armes: 1⁰ trois pointes en fer de lance, longueur de 0,21 m, 0,24 m et 0,355 m (Fig. 42); 2⁰ une pointe de flèche en fer trièdre, longue de 0,105 m et une partie d'une autre pointe, comme les montre la figure 33 et une troisième pointe de flèche en fer de forme de feuille, longue de 0,095 m (Fig. 43); 3⁰ une partie d'une cuirasse médiévale en fer (cotte de mailles) faite de petits anneaux de fer (Fig. 44); 4⁰ un casque en fer forgé de forme conoïde fort rouillé, haut de 0,195 m avec un fond élipsoïdal dont les axes sont de 0,18 m et 0,22 m pesant à présent 790 grammes (Fig. 45). Toutes ces trouvailles sont des antiquités bulgares du XIV[e] siècle.[66]

Conclusion

Tenant compte:

1⁰ de ce qui a été exposé ci-dessus en ce qui concerne l'emplacement, l'histoire, les trouvailles conservées *in situ* et celles découvertes dans la forteresse,

2⁰ des noms propres de la forteresse, comme nous les avons étudiés ci-dessus et en partie même des noms communs dont elle fut désignée et qui caractérisent et déterminent l'importance qu'elle avait et lui est attribuée

a) κάστρον[67] — lieu fortifié, forteresse,
b) castellum[68] — fort, château-fort,
c) oppidum[69] — lieu fortifié, forteresse, ville
d) château[70] — château
e) φρούριον[71] — citadelle, forteresse
f) πόλις[72] — ville
g) πολίχνιον[73] — petite ville, bourgade
h) ville, forteresse,[74] siègle fortifié par des murs, par des murs de forteresse, ville.

Vu l'état présent, les problèmes suivants doivent être considérés:

1⁰ Etait-ce une forteresse dont l'importance était seulement stratégique, militaire, édifiée par les Byzantins pour protéger leur Etat du nord,

---

[66] Dim. Coučev, *Принос към българската материална култура*. ИАИ XVII (1950) 298—304.

[67] L. Petit, *op. cit.*, 1$_{15}$, 10$_{8}$.

[68] Ansbertus, *ibid.*, 45$_{1-2}$.

[69] Ansbertus, *Historia peregrinorum*, ibid., 141$_{7}$.

[70] G. de Villehardouin, *op. cit.*, 306, 400, 402, 436, 439 et 549.

[71] Voir N. Choniata, *ibid.*, 686$_{7-8}$; Ephremius, *ibid.*, 8966; Pachymeris, *ibid.*, 210$_{19}$.

[72] Cantacuzeni, *ibid.*, I, 135$_{19-20}$, 177$_{13}$; II, 406$_{18}$. Peut-être s'agit-il ici du nom de la ville de Stanimachos.

[73] Ephremius, *ibid.*, 8510.

[74] L'inscription d'Asên dans la forteresse (v. ci-dessus); Konst. Kostenečki, Гласник XLII, 300.

pour défendre la gorge de la rivière Asenica et empêcher les ennemis venant du nord d'envahir les Rhodopes?

2° Devons-nous la considérer comme un lieu fortifié, une ville médiévale des IX^e—XIV^e siècles, construite sur une butte-colline protégée par la nature et rendue plus forte par des remparts, comme une ville qui était à même de rendre sûre la vie de la population pendant les attaques des ennemis? Des villes de ce genre se trouvaient à cette époque à Červen, Tărnovo (Carevec et Trapezica) et autres.

3° N'était-ce pas un château-fort féodal de boyard, idée qui serait soutenue par le fait que la forteresse avait été bâtie à un endroit assez petit, difficilement accessible, d'autant plus qu'elle fut fondée et florissante surtout pendant la période de l'épanouissement de la féodalité?

N'était-ce pas une forteresse où siégeait le board-féodal dont les biens et les domaines se trouvaient surtout en bas dans la plaine? Une forteresse qui changeait constamment de propriétaires, comme nous avons vu ci-dessus: Byzantins, Européens de l'Occident, seigneurs croisés, féodaux-boyards bulgares, le monastère de Bačkovo, le sultan turc et d'autres. Par contre si la forteresse n'avait été vraiment qu'une ville médiévale au sens vrai du mot, elle ne serait guère tombée en décadence si tôt après la conquête de la Bulgarie par les Turcs.

Il est incontestable qu'une réponse exacte et précise pourra être donnée à chacune de ces questions, après qu'on aura fait des fouilles dans toute la forteresse et que le but de chacun des bâtiments aura été connu selon leurs fondements conservés et selon les antiquités trouvées.

Pour le moment, on ne peut formuler que des suppositions, mais nous estimons, après les modestes indications présentes, être à même l'opinion qu'au cours des temps la forteresse changea de destination: tout d'abord forteresse stratégique, plus tard château fort de boyard-féodal.

Abbréviations

БИБ	—	Българска историческа библиотека
ГСУИФФ	—	Годишник на Софийския университет—Историко-филологическия факултет
ГНМС	—	Годишник на Народния музей, София
ГПНБМ	—	Годишник на Пловдивската народна библиотека и музей, Пловдив
ГНМПл	—	Годишник на Народния археологически музей, Пловдив
ИАД	—	Известия на Археологическото дружество, София
ИАИ	—	Известия на Археологическия институт, София
ИИБИ	—	Известия на Института за българска история, София
ИИД	—	Известия на Историческото дружество, София
Мсб	—	Сборник за Народни умотворения, наука и книжнина, София
Псп	—	Периодическо списание
СбБАН	—	Сборник на Българската академия на науките, София

KL. BENDA / PRAHA

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU STYLE DES PARURES DE LA GRANDE MORAVIE

Dans l'article présent, nous chercherons à donner la caractéristique d'un groupe de parures de la Grande Moravie présentant un certain style tout en illustrant ma thèse par quelques exemples. En étudiant l'essentiel du style des métiers et arts de cette époque, nous sommes amenés à reconnaître son caractère nettement syncrétiste. Fait compréhensible, si nous tenons compte de ce que la culture morave ne put se développer que dans une période embrassant un peu plus de cent ans; il est donc d'autant plus remarquable que vers la fin de son existence, elle sut atteindre à une synthèse particulière d'impulsion et d'inspiration différentes. Pour pouvoir toutefois parler utilement de l'indépendance et de l'originalité de la culture de la Grande Moravie, il faut, tout d'abord, bien connaître les incitations et les composantes différentes et déterminer seulement ensuite la mesure et le degré de dépendance, puis de nouveau montrer l'originalité ou la dépendance de telle ou telle région plus ou moins éloignée. Les recherches ont déjà précisé, dans ses traits généraux, la composante danubienne indigène ayant ses sources encore dans la tradition romaine de l'ancienne Pannonie qui servit de base au développement intellectuel de la période de la Grande Moravie. De même on a su identifier la composante avarienne, sans porter toutefois un jugement définitif sur son contenu et sur sa portée. Depuis un certain temps, on connaît également l'apport de la culture des Francs, et cela dans la partie appartenant à la période carolingienne et plus reculée encore. On a examiné aussi, mais en général avec des conclusions négatives, la question de si la région de l'Italie du Nord n'avait pas enrichi par quelque idée les créations des métiers de cette période. Le présent travail traite des incitations de la région pontide qui auraient influencé le style. Remarquons que c'est L. Niederle qui, voici trente ans, a déjà souligné l'importance des ateliers des bords de la Mer Noire pour les parures de la période de la Grande Moravie.[1]

En introduction, je voudrais comparer quelques objets en métal de production artistique trouvés dans des lieux bien éloignés l'un de l'autre. Néanmoins, je juge que leur milieu d'origine est commun. Analysons la décoration de deux pendentifs du tombeau no. 965 de Birka, qui ont été décrits T. J. Arne[2] et dont le système décoratif a été expliqué et reconstitué

[1] *Příspěvky k vývoji byzantských šperků ve 4.—11. stol.* (Contributions au développement des parures byzantines, du IVe au XIe siècle. Praha, 1930.)

[2] *La Suède et l'Orient, Etudes archéologiques sur les relations de la Suède et de l'Orient pendant l'Age des Vikings.* Upsala, 1914, 145—146, fig. 225.

par H. Arbman.[3] Celui-ci fait remarquer que leur style est en connexion avec celui de Nagyszentmiklós, aujourd'hui Sân Nicolaul Mare en Roumanie (RDR), mais on continue à le désigner sous l'ancien nom du lieu de trouvaille hongroise.) Nous essaierons de développer l'argumentation d'Arbman et en même temps nous présentons quelques objections à T. Horváth[4] qui, à notre avis, donna aux relations un sens tout à fait opposé. Nous confronterons les pendentifs de Birka et les systèmes et les schémas décoratifs des vases d'or du trésor de Nagyszentmiklós avec la décoration de quelques boutons bombés creux (décoration en métal frappé). Nous sommes persuadé que celle-ci est de la même origine, qu'elle offre la preuve aux relations historiques stylistiques entre tous les objects comparés et qu'il s'agit ici de quelque chose d'autre que d'une analogie superficielle.

Les pendentifs oblongs de Birka aux angles arrondis sont en tôle d'argent frappée doublée de tôle de bronze plus épais. Les deux feuilles sont resserrées tout autour par un fil mince d'argent. Du côté supérieur, qui est plus étroit, une oreille de tôle ondulée relativement grande est attachée. Arbman trouva que la tôle d'argent ornée des deux pendentifs avait été découpée du sous-goulot d'une aiguière ou bien de la bordure frappée d'un bassin.

Le décor de cette bordure dont le schéma peut être rétabli avec sûreté, consiste en deux bandes; la supérieure est plus étroite, l'inférieure plus large. Chacune d'elles développe un motif végétal différent et différemment stylisé dans une bande courante. Etudions tout d'abord la bande inférieure. Le fond du système décoratif consiste en deux rubans ondulés posés l'un contre l'autre dans le même sens. Les arcs inférieurs présentent un double écart par rapport aux arcs supérieurs; un intervalle du système comprend donc deux arcs supérieurs et un arc inférieur. Aux bases des arcs supérieurs pairs accentuées par des cercles avec un point à l'intérieur, sont suspendus des motifs palmétoïdes. Les bases impaires sont accentuées toujours par une paire de feuilles ovées placées l'une contre l'autre. Le cercle avec un point à l'intérieur se trouve aussi au-dessus des bases des arcs inférieurs et il touche presque la petite feuille ovée du ruban ondulé supérieur. En fref, on peut dire qu'un champ décoratif qui se répète dans une suite renfermée, comporte deux arcs supérieurs, un arc inférieur et le motif palmétoïde suspendu sur les bases des arcs supérieurs.

Le système utilisé est un dérivé géométrisé du rinceau ondulé interrompu d'A. Riegel,[6] donc en principe même antique. Nous le rencontrons en plusieurs variantes sur les boutons bombés creux de la Grande Moravie.

---

[3] *Einige orientalische Gegenstände aus den Birka-Funden.* Acta archaeol. 13 (København, 1942) 308 et s.

[4] *Die awarische Grüberfelder von Üllö und Kiskörös.* Archeol. Hung. 19 (Budapest 1935) 114.

[5] Stilfragen, *Grundlegungen zu einer Geschichte der Ornamentik.* Berlin, 1893, pp. 88, 249, surtout 252.

Si nous voulons comprendre la bande décorative supérieure de la bordure, plus étroite, et nous rendre compte de son origine végétale, il faut la tourner de la position horizontale en position verticale. Un autre motif palmétoïde s'y répète en superposition; ce motif est du même genre que celui qui est désigné comme style II du trésor de Nagyszentmiklós. Un schéma pareil, seulement en quelques points plus complexe, peut être trouvé sur les patères nos 16 et 17 de la collection en question. Le mode de la stylisation des éléments végétaux, de même que leur disposition, peuvent être rapprochées de l'arabesque. Si nous voulions même ici trouver un fondement antique du schéma, nous découvrirons deux principes s'y entrelaçant: d'une part la tige du rinceau qui se ramifie et où chaque ramification est soulignée par un anneau, noeud, d'autre part la disposition des palmettes qui se manifeste par un élément cunéiforme qui se trouve au milieu de chaque paire de tiges recourbées sur elles-mêmes. Afin que la bande soit fermée des côtés, chaque champ est complété du bas et du haut par une paire de feuilles ovées. Celles-ci ne furent ajoutées qu'ultérieurement et ne forment pas un ensemble organique avec le système.

L'aire des pendentifs est couverte de poinçons menus, c'est ainsi que le bas relief de l'ornement semble être d'autant plus plastique.

L'analyse de la décoration de pendentifs nous a amenés à y comparer quelques objets dérorés d'une façon analogue provenant de la cuvette karpato-danubienne. Nous avons déjà mentionné quelques vases du trésor de Nagyszentmiklós et les boutons bombés creux de Grande Moravie. Les bandes supérieure et inférieure se distinguent l'une de l'autre par la richesse de la stylisation et celle de l'abstraction. La bande inférieure est plus naturaliste, la supérieure plus abstraite. La bande supérieure correspond complètement au style II du trésor de Nagyszentmiklós; le système analysé et ses différents éléments sont proches non seulement des manches des patères nos 16 et 17 citées ci-dessus, mais aussi de la bordure intérieure du bassin no. 21. La bande inférieure se rattache au style I avec l'analogie la plus proche dans les bordures des médaillons sur l'aiguière no. 6 dont nous reparlerons dans la suite. Il est important que nous trouvions les deux styles sur un seul objet, c. à d. sur les débris du bord d'un bassin. Enfin le trésor de Nagyszentmiklós prouve lui-même que l'on peut suivre une ligne de développement entre les styles I et II, sans que l'on puisse toutefois définir ce style par un écart absolu dans le temps.

H. Arbman remarque dans le travail cité ci-dessus, qu'il existait une parenté entre les pendentifs et les débris des pendants du ceinturon d'or frappés des trouvailles de Brestovac (Slavonie) qui appartiennent sans aucun doute à la sphère stylistique du trésor.[6] Sur la bande décorative inférieure des débris des deux pendants du ceinturon, nous trouverons un schéma

[6] H. Arbman, ibid., 308; A. Riegl—E. H. Zimmermann, *Die spätrömische Kunstindustrie nach den Funden in Österreich-Ungarn II.* Wien, 1923, 101.

très proche de celui de la bande supérieure des deux pendentifs: on y a utilisé les moyens expressifs du style II du trésor.

La frise sur la bordure de l'aiguière no. 6 du trésor de Nagyszentmiklós utilise deux formes de décoration palmétoïde suspendue sur un ruban ondulé, frappé en haut relief à telle mesure que le caractére de la tige végétale n'est pas trop réprimé. Mais même ici les arcs différents sont unis aux bases par des cercles abstraits avec un point au centre. La première forme constitue une palmette par son arrangement: nous y distinguons nettement le calice, le coin et la corolle. Chaque moitié du calice ouvert forme une semi-palmette indépendante. Le calice lui-même de cette hémipalmette consiste seulement de la feuille inférieure. La moitié supérieure est ensuite le reste de la corolle dont le menu pétale ové — élément indispensable de l'ornementation végétale de cette région — l'unit au calice. La corolle comporte trois menus pétales.

Ce motif est en général l'analogie la plus proche du motif décoratif le plus fréquent de nos boutons bombés creux. En comparant les frises décoratives de l'aiguière avec le bouton bombé creux de la tombe No. 6 de Staré Město — Špitálky[7] et en remarquant la manière dont les parties des feuilles ovées entre le calice et la corolle, sont jointes au motif palmétoïde ici utilisé, nous convaincrons de l'unité stylistique des deux objets. Déjà B. Szőke avait relevé la connexion entre les boutons bombés creux et le trésor de Nagyszentmiklós.[8]

L'autre forme de la frise de la bordure de l'aiguière ne peut recevoir aucune autre interprétation que celle-ci qu'il s'agit d'un haut calice de palmette avec un calice ové inséré à la place de la corolle.

La bande décorative inférieure des pendentifs de Birka n'est pas si proche au motif de la bordure de l'aiguière No. 6 à premier abord. Même si le centre du système est un ruban ondulé régulièrement interrompu par les cercles avec un point au milieu et les décorations palmétoïdes sont suspendues, elle se distingue justement un peu par ces décorations palmétoïdes des suspensions et par leur disposition de décorations utilisées sur la bordure de l'aiguière. Sur les pendentifs, il s'agit d'un double calice de palmettes en superposition; la corolle du premier calice de palmette est remplacée par un autre calice suspendu sur un pétale ové. L'exubérance du motif de palmette fournit une preuve que l'artiste indigène avait remanié à sa manière les éléments ornementaux antiques. Les bords plumés des feuilles du calice ont beaucoup d'analogie avec les vases du trésor même ainsi qu'avec les vases appartenant au même genre (p. ex l'anse du

---

[7] J. Poulík, *Nález kostela z doby říše Velkomoravské v trati „Špitálky" ve Starém Městě.* Památky archeol. 46 (1955) 330, fig. 15.

[8] *Spuren des Heidentums in den frühmittelalterlichen Gräberfeldern Ungarns,* Studia Slavica Acad. Scient. Hung. II, pp. 139.

bassin No. 8, les bordures du petit bassin No 10, le bouton bombé creux de la tombe 33/48 de la sépulture de Staré Mèsto — Na valách).

Nous retrouverons un schéma décoratif identique, à partir du double ruban ondulé jusqu'à la superposition des calices de palmette, sur six boutons bombés creux de la Grande Moravie (une paire de Předmostí — Červinka, *Slované na Moravě a říše Velkomoravská*. Brno, 1928, t. XXX, 30; Staré Město-Na valách, tombe 261/49 et 178/50 de la première tombe une paire et de la tombe 110 de la sépulture de Kouřim) et sur le pendant du ceinturon no. 13 de bronze moulé de la « trouvaille de Blatnice » (numéroté d'après N. Fettich, *Die Metallkunst der landnehmenden Ungarn*, Archeol. Hung., 21 Budapest 1937, tab. 97). Comme nous connaissons un nombre assez important de boutons bombés creux (on en compte 163 qui ont été décrits ou rendus accessibles, dont 123 présentent une ornementation reconnaissable), nous savons que le double calice de palmette n'est qu'une de variantes des motifs de palmette, reposant d'habitude sur un ruban ondulé et rarement sur un rinceau géométrisé. L'analogie la plus proche de ces décorations peut être cherchée dans le style du trésor de Nagyszentmiklós et les deux pendentifs de Birka.

Le pendant du ceinturon no. 13 de la « trouvaille de Blâtnica » où nous trouvons également le double calice de palmette en superposition, prouve qu'il était bien difficile et en fin de compte impossible, de mouler un dessin qui avait pris son origine dans le domaine de l'art métallique frappé ou bien repoussé. En moulant on ne peut faire valoir qu'une décoration à grandes aires; les menus éléments de l'ornementation végétale y dégénèrent et cessent d'être compréhensibles. Le pendant du ceinturon moulé montre aussi que l'aspect, le style primitif des éléments changent de leur apparence, s'il sont traduits de la langue « frappée » en langue « moulée » et qu'il serait donc bien facile, à cause de ce changement, qu'ils soient mis ces objets en relation avec un groupe stylistique tout différent dont ils se rapprochent du point de vue technique, mais non du caractère de leur décoration.

T. Horváth pense que les pendentifs de Birka sont des importations de la région avarienne et il trouve qu'il sont sortis du même atelier que les vases du trésor de Nagyszentmiklós. Il juge que ceux-ci ont été frappés dans la région de Tisa, à l'intérieur du triangle Szeged—Kiskőrös—Szentes, et que c'est là que le style figurant sur les vases est né.[9] Même si je ne partage pas l'interprétation de Horváth, déjà pour la seule raison que le style n'a pu naître dans une région avec la tradition de l'art métallique moulé, il faut néanmoins souligner que Horváth a été le premier à attirer l'attention sur les connexions stylistiques entre un groupe de bronzes moulés et le trésor de Nagiszentmiklós.[10]

[9] T. Horváth, ibid., 114 et 120.

[10] Au chapitre VI, *Der Kunstkreis des Goldfundes von Nagyszentmiklós, ein Stilentstehungsproblems der Metallkunst*, de l'œuvre citée ci-dessus.

Tous les objets dont nous avons essayé d'analyser la décoration sont très proches entre eux par leur style; nous pourrions même dire qu'ils ont le même degré d'un développement stylistique d'une certaine région, ce qui ne veut pas encore dire que nous supposons qu'ils soient vraiment de la même période. En effet, leur situation est différente dans divers milieux. Bien que tous les objets soient des importations au sens le plus large du mot, car le style dans lequel ils ont été crées n'est autochtone pour aucun des lieux de ces trouvailles ni pour ses alentours, il existe pourtant une différence dans le degré de l'adaptation à la culture de l'endroit; à Birka, on a simplement découpé le bassin sans faire attention à la décoration dans le seul but de pouvoir parer un nombre plus important de gens avec le métal brilliant. Au pendant du ceinturon de Blatnice, les artistes locaux ont élaboré un nouveau motif dans la technique locale qu'ils connaissaient fort bien et qui unissait le mieux le but et le sens décoratifs des objets qui faisaient partie de l'équipement masculin, dans le bassin du Danube depuis le VIII[e] siècle. Pour ce qui est des boutons bombés creux, la situation est un peu plus compliquée. Tant que nous ne possèderons pas de connaissances plus détaillées, nous serons obligés de les considérer comme parure spécifiquement féminine du milieu de la Grande Moravie, produite dans le centre des puissants.[11] Les boutons bombés creux de Ptuj doivent être regardés comme parallèles et non comme importation de la région de la Grande Moravie, déjà pour la seule raison qu'ils sont moulés. Parmis les objets trouvés des Kelegejskije Chutory (Musée de Kherson) reproduits chez Fettich lc. t. 120, 1—2 évent. 41—43, il y a des boutons creux en métal avec une décoration repoussée. On voit qu'on avait tout d'abord fabriqué deux hémisphères qui avaient été mis ensemble ensuite. Nous n'en savons rien de précis, seulement ce que nous pouvons déterminer des figures citées. — Et pourtant la décoration des boutons bombés creux ressort encore du rinceau antique ondulé interrompu et c'est par cela qu'ils sont les résultats de l'intervention d'une autre culture, que le milieu indigène avait su assimiler si vite et si originalement.

Après la monographie de Mavrodinov *(Le trésor protobulgare de Nagyszentmiklós.* Budapest, 1943) et les dernières études d'Alföldi (Cahiers archéol. V—VIII [1951—1954]), il est nécessaire de considérer le trésor de Nagyszentmiklós comme une collection de vases non de différentes provenances, mais plutôt de différentes périodes — car elles résument le développement stylistique de la région du Ponte à partir du style bas antique de l'incrustation colorée jusqu'aux débuts de l'arabesque. Les exemples que nous avons cités représentent les degrés plus jeune (style I) et le plus jeune (style II) du trésor. Par les dernières phrases, nous

[11] Cf. la découverte de la matrice de fer dans la tombe n° 110 à Stará Kouřim. — M. Šolle, *Knížecí pohřebiště na Staré Kouřimi* (Sépulture des Princes à Stará Kouřim). Památky archeol. 50 (1959) 391, fig. 41, 10.

avons dépassé, cependant, le propos de notre exposé. Nous avons fait entendre dans quelles régions les derniers travaux situent l'origine des vases d'or de Nagyszentmiklós. — T. J. Arne ayant fait connaître pour la première fois les pendentifs de Birka, déclara que nous trouverions de pareilles plaques dans l'ancienne région khazarienne. A la même conclusion est arrivé Arbman qui les a localisés dans la première moitié du IX[e] siècle.[12]

Les essais cherchant à déduire les boutons bombés creux de Grande Moravie, des parures byzantines ne réussirent pas. Le bouton bombé est très probablement une agrafe décorative de l'habit de femme. Celui-ci était agrafé deux fois sous le cou. Ce devait être un habit imitant le costume oriental; il pourrait être comparé le mieux à la cape des nomades. A Byzance nous ne trouvons rien de pareil. Dans la bijouterie byzantine la tradition joaillière antique d'incrustation se poursuit fort longtemps; elle fait un usage très riche de la granulation et du filigrane. Les motifs de rinceau ne figurent point sur les bijoux. La tradition antique conservée sur le bouton bombé creux devait avoir un autre médiateur.

L. Niederle souligne, en 1930, dans ses « Contributions », l'importance du milieu de la Mer Noire. Sa remarque est tombée dans l'oubli et la désignation « byzantino-oriental » ne reçut pas de contenu plus exact.

A présent, je voudrais aborder certains problèmes analogues à ceux que nous rencontrons en tâchant de donner une interprétation stylistique des bijoux s'inspirant de la culture orientale de la période de la Grande Moravie. Je pense aux problèmes posés par les ateliers de Preslav fabriquant de la céramique avec glaçure. Les dalles de Preslav sont datées par une période assez sûre, s'étendant entre les années 893 (capitale de l'Etat de Syméon) et 971 (la ville est tombée dans les mains de Jean Tzimiscès). Même ici on ne réussit pas à expliquer à fond les contenus stylistique et décoratif de la céramique de Byzance. A. Grabar (1928) et Kr. Mitajev (1936) cherchèrent à expliquer la part de l'art oriental dans la décoration de l'art haut islamique. Si Grabar[13] supposait qu'à Preslav un atelier abbaside aurait directement existé, Mitajev présumait que l'ornementation haute islamique y serait parvenue par l'intermédiaire des ateliers de Constantinople.[14] De même D. Talbot Rice[15] a remarqué que le style des dalles de Constantinople, auxquelles Mitajev faisait appel, était fort étranger à l'art de Constantinople et pour expliquer ce fait, il a recours aux Arméniens byzantins qui auraient fabriqué les dalles avec glaçure. Simultanément, en 1935, K. Weitzmann détermina l'influence de l'ornamentation islamique

---

[12] *La Suède et l'Orient*, 145—146.

[13] *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique*. Paris, 1928, 7 et s., 16 et s.

[14] Kr. Mijatev, *Die Keramik von Preslav*. Sofia, 1936, chap. VI. Bagdad—Konstantinopel —Preslav, p. 115 et s.

[15] Par ex. *Byzantine Art*. Oxford, 1935, 185—186.

dans les manuscrits byzantins du X^e siècle.[15a] Il s'agit surtout des homélies de saint Grégoire de la Bibliothèque du Vatican, cod. gr. 1675 et de l'Evangéliaire de Moscou du Musée historique national cod. 226. Weitzmann désigne cette ornementation par l'expression « Laubsägeornamentik », c. à d. comme si elle était découpée par une fine scie à feuille de bois. Le caractère arabesque de cette décoration est décrit par Weitzmann (l. c. 18—19) de la manière suivante: « Die einzelnen Rankeneinrollungen verzweigen sich mehrfach und bilden mit der Wellenranke eine dichte Füllung, die den vegetabilen Charakter der Ranke ganz aufhebt. »[16] On peut donc trouver au X^e siècle dans l'art de Constantinople, des documents des influences orientales, plus exactement de la période haute islamique. — Si les chercheurs traitant de la céramique avec glaçure peuvent trouver certains points d'appui dans la production de Constantinople pour suivre ces influences sur la presqu'île balkanique, pour la parure de le Grande Moravie, ce chemin s'est avéré sans résultat.

En revenant aux objets dont nous avons traité au début de ce travail, nous trouverons qu'à part de l'ornement végétal, leur est commun à tous un fond poinçonné. Cela concerne aussi les objets en métal moulé de Blatnice, même si ce n'est pas justement le cas de l'objet dont nous avons parlé. La littérature toute récente considère le fond poinçonné comme élément stylistique caractéristique: ainsi N. Åberg les envisage seulement comme « orientalisk bakrundsmönstring »[17], d'après H. Salmony c'est une technique post -sassanide,[18] d'après M. S. Dimand[19] c'est: « . . . a common stylistic feature unknown in Sasanian silver but typical of Islamic metalwork. . . . that the engraved ornament is placed against a background of punched dots . . . ».[20] Enfin A. Alföldi parle de cette technique comme d'un trait carctéristique de l'art persan plus jeune, technique qui s'est répandue loin à l'Ouest, au Nord et à l'Est.[21]

Les travaux d'Alföldi d'après-guerre, particulièrement celui qui a été déjà cité, cherchent à élargir nos connaissances de l'ornementation post-sassanide dans son rapport avec les métiers et les arts de la cuvette carpathodanubienne. Alföldi caractérise cette ornementation comme de palmette (l. c., 19) tout en remarquant que c'est précisément cette ornementation qui influença déjà plus tôt l'art des tribus nomades qui était alors

[15a] *Die byzantinische Buchmalerei des IX. u. X. Jahrhunderts.* Berlin, 1935.

[16] Les différents rejetons spiralement enroulés se ramifient richement et forment ainsi avec le rinceau ondulé une aire très dense qui dépouille complètement le rinceau de son caractère végétal.

[17] N. Åberg, *Keltiska och orientaliska stilinflytelser i vikingatidens nordiska konst.* Stockholm, 1941, p. 70.

[18] Gazete de beaux arts, 1943, 76.

[19] *Ars Islamica* 8, 1941, 200.

[20] « . . . c'est un trait stylistique inconnu à l'argenterie sassanide, mais typique pour l'art en métal musulman . . que l'ornement est gravé sur un fond poinçonné . . . »

[21] Zeitschr. f. schweizer. Archäol. u. Kunstgeschichte 10 (1948—1949).

Fig. 4. Dessins du système d'ornementation des boutons repoussés d'argent et de bronze provenant de Staré Město (Moravie).
a) de la tombe № 6 se trouvant au lieu dit «Špitálky».

b) de la tombe № 261/49 du lieu de sépulture «Na Valách».

c) de la tombe № 178/50 du même lieu de sépulture.
D'après J. Poulík et V. Hrubý.

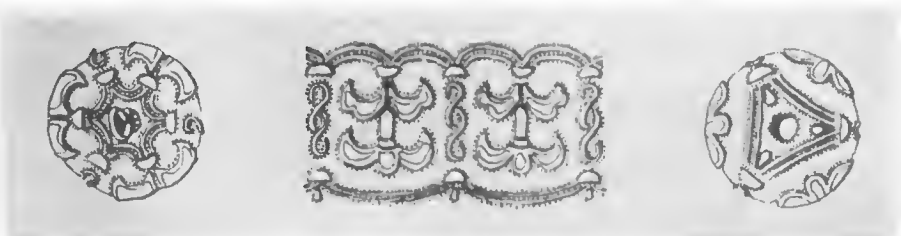


Fig. 4d. Dessin du système d'ornementation du bouton repoussé de la tombe № 110 du lieu de sépulture à Kouřim (Bohême). — D'après M. Šolle.

Fig. 5. Pendant de ceinturon de bronze fondu de la trouvaille de Blatnica (Slovaquie). Budapest. Nemzeti Műzeum.

Fig. 1. Pair de pendents plagués d'argent de Birka (tombe № 965).

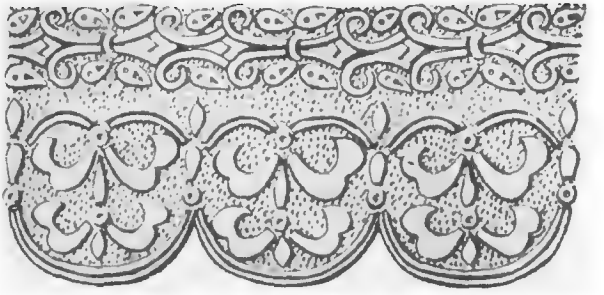


Fig. 2. Dessin du système d'ornementation des pendants de Birka. D'après H. Arbman.

Fig. 3. Aiguière repoussé d'or du trésor de Nagyszentmiklós. Vienne. Kunsthistorisches Museum. Détail. Décoration de la bande de bord du médaillon.

sans ornementation. Il souligne, de même que Arne et Arbman, l'importance du Kaganat khasarien comme médiateur entre le monde arabo-persan et les nomades.[22]

Si nous avons déjà fait plusieurs fois allusion à l'art haut-musulman, il est indispensable de caractériser un tel ornement. De la description de Weitzmann que nous avons déjà citée, nous voulons souligner surtout le fait que le rinceau se remplit d'éléments sortant de lui-même de sorte que l'on cesse de le distinguer, qu'il devient irrationnel et perd ainsi son caractère végétal. A. Alföldi dans Zeitschr. f. Archäol. u. Kunstgesch. à la page 10 remarque de nouveau: «... der stabartigen Linienführung der Pflanzenornamente, wie aus deren mehrfachen Gliederung mittels durchgezogener Linien in der Längsrichtung ...». Le style présente le corps végétal d'une part sous la forme générale, sous la forme d'une sorte de palmette (pendentifs, bouton bombés creux). Une autre phase figurant par ex. aux manches des patères nos. 15 et 16 du trésor, ne garde de cette forme générale que les feuilles ovées dégénérées, les pétales et la tige en forme de bâton dans une telle disposition que l'aire du fond et par là aussi la plasticité de la décoration, est lentenment liquidée. — On pourrait naturellement objecter que ces constatations ne sont pas spécifiques, que l'abstraction et la réduction constituent les traits généraux de tous les domaines artistiques dès que l'on s'éloigne du centre de la création.

Ces principes concernaient également, à coup sûr, l'art islamique dans ses débuts par rapport à l'art byzantino-antique. Ce processus présentait toutefois de certaines particularités en comparaison avec toute autre région se trouvant à la limite du monde antique, et ces particularités doivent attirer notre intérêt. Pareillement à l'art sassanide, l'islam tend, dès le début, à créer une ornementation abstraite de caractère pseudo-végetal.[23] Le contenu de l'ornement est réprimé par la tendance à la répétition rythmique et la symétrie. La logique de la disposition antique est superflue. Les éléments se rangent dans un nouvel ordre illogique: le rapport infini du rinceau allant dans un seul sens est remplacé par des relations infinies dans l'aire (le panneau de stuc à Samara — 838—883). Les exemples souvent cités des panneaux en bois sculptés de Kairouan (Tunis, fin du VIII^{e} siècle) prouvent, de plus qu'il existait également une prolifération monstrueuse des éléments antiques: ainsi l'hémi-palmette se termine en rinceau, des fruits poussent des feuilles. On emprunte à l'ornementation sassanide les motifs superposés, le rinceau de la vigne est remplacée par celui de la palmette, le nombre des pétales de la corolle se réduit.

Nous avons pu trouver toutes ces tendances sur les objets que nous

---

[22] *Eine awarische Gürtelgarnitur* aus Keszthély, O. Tschumi Festschrift, Frauenfeld, 1948.

[23] M. S. Dimand, *Studies in Islamic Ornament, Some Aspects of Omayiad and Early Abbāsid Ornament.* Ars Islamica 4 (1937) 315.

avions soumis à notre analyse. Il est difficile de penser à une autre région que celle placée au nord et à l'est du Pont d'où ces tendances purent pénétrer dans la cuvette carpatho-danubienne. La localisation du centre médiateur dans le Kaganat khazarien est très vraisemblable, bien qu'on ne puisse la fonder pour le moment que sur quelques trouvailles provenant des régions voisines. En plus des auteurs cités ci-dessus, l'importance du Kaganat est soulignée aussi par N. Fettich (l. c., 185) et tout récemment aussi par B. A. Rybakov,[24] l'un et l'autre en parlant surtout en connexion avec les métiers et arts de Levédie vieux hongrois. La littérature cite les aiguières en argent de Pavlovka (région de Kharkov).[25] On pourrait mentionner beaucoup plus d'analogies provenant des fouilles sibériennes particulièrement des environs de Perm, où se situaient les sphères d'intérêt des ateliers de Pont. Nous appuyant sur l'Atlas de Smirnov, citons du moins l'aiguière de Malceva (tab. 50, no. 84) et la coupe en argent de Gutovo (tab. 64, no. 109). Dans la décoration frappée végétale et animale, nous voyons représentés les éléments sassanides et abbassoviens en différentes proportions; les bordures ornementales sur les goulots, éventuellement sur les pieds et sur les socles, se rapprochent plutôt par le système que par le caractère, des éléments de la décoration des objets apparentés è ceux du trésor de Nagyszentmiklós.

Les boutons bombés creux de la Grande Moravie et avec eux certaines autres parures provenant des trouvailles slaves de la même période (par ex. les plaquettes du ceinturon tombes 24/48 et 129/49 de la sépulture „Na valách" et la boucle du ceinturon du tumulus de Želénky) traduisent tous une orientation stylistique vers la dernière phase des bronzes moulés avariens, ce qui fut précisé par T. Horváth dans le travail cité. Il est intéressant de voir le nouveau style se manifester de différentes manières dans diverses parties du bassin danubien; en général, il se rattachait organiquement à la tradition locale. Il se fit valoir le plus distinctement dans le décor et seulement ultérieurement dans les matériaux, la technique et la forme de l'objet. Jusqu'à présent, nous ne pouvons dire si la vogue du nouveau style était en connexion avec un certain ensemble ethnique, ou bien si elle n'était qu'une conséquence de relations commerciales ranimées; nous savons seulement que ce style a pénétré dans la cuvette karpatho-danubienne à une date inconnue, au cours du IX[e] siècle, mais il nous reste de préciser encore plus exactement son influence directe et à saisir son développement dans le nouveau milieu.

[24] *К вопросу о роли хазарского каганата в истории Руси,* Совет. Археол. 18 (1953) 128—150.

[25] Smirnov, *Восточное серебро,* СПб 1909, tab. 49, fig. 83; Mavrodinov l. c., fig. 11, p. 37.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

G. Soyter, *Griechischer Humor von Homers Zeiten bis heute.* Kulturgeschichtlich interessante Texte aus drei Jahrtausende. Griechisch und deutsch. Akademie-Verlag, Berlin 1959, pp. 157. (Schriften und Quellen der alten Welt, Bd. 3).

La publication du savant allemand mérite d'être lue non seulement à cause de son importance générale, mais parce qu'elle contient certaines notices qui peuvent intéresser d'une façon particulière les slavisants et ceux qui étudient les rapports byzantino-slaves. On y trouve, en original grec avec version allemande, notes d'introduction et commentaires, des morceaux choisis de l'humour grec de l'époque classique, hellénistique, byzantine et moderne. Les textes grecs ont été donnés presque impeccablement, la version est littéraire et offre une lecture très facile et agréable. Si les possibilités de la publication l'avaient permis, on aurait voulu voir ajouter encore quelques textes de la littérature byzantine, par exemple de Mazaris, ou Timarion, etc. Certains textes méritent d'être mentionnés d'une manière spéciale. Ainsi, sur la base de l'édition de J. F. Boissonade, Anecdota graeca, II. Paris 1830, p. 306 sqq., G. Soyter a donné (pp. 102—103) un extrait d'une œuvre de l'empereur Manuel II Paléologue (1391—1425) « Rede für den Trunkenbold ». On nous parle ici d'un fils, devenu médecin célèbre et détenteur du pouvoir, cherchant de guérir son père de sa passion vers le vin: « Zur Herrschaft gelangt, sucht der Sohn seinen Vater von der Trunksucht zu heilen. Als alle Versuche vergeblich sind, läßt der Sohn alle Weinstöcke im Lande ausrotten ». Ce détail dans l'écrit de l'empereur Manuel II devrait être relevé comme une analogie au récit du Sudas (Suidas) sur la législation du prince bulgare Krum (802—814) (v. Suidas, Lexicon, ed. A. Adler, I, s. v. Boulgaroi). Le mention de l'empereur byzantin vient de renforcer, d'une certaine façon, les doutes relatifs à cette information Sudas (Suidas), émis jadis par l'historien bulgare G. I. Kacarov, Die Gesetzgebung des bulgarischen Fürsten Krum. B. Z., XVI (1907) pp. 254—257 (cf. d'autres indications sur le problème dans mon propre travail: Известия на Института за българска история, I—II, 1951, p. 105 sqq.). En faveur de l'affirmation du savant défunt, on peut ajouter ici la notice de Photius, Myriobiblion sive Bibliotheca. Migne, P. Gr., CIII (1860) col. 1237 A, cod. CCXLI (d'après Vita Apollonii Tyanei) sur la décision de l'empereur Dométien de faire déraciner les vignes. En dehors de tout cela, on doit indiquer au slavisant certains passages des textes recueillis par G. Soyter, qui offrent des analogies fort importantes avec des superstitions slaves largement connues (par ex., pp. 30—33: § 11. Theophraste, 16, 3, 8, 9, 12, 13 et 14; pp. 62—65: § 10. Lucien, avec la mention de l'usage de donner dans la bouche du défunt un obole pour payer à Charon: cf. P. Čilev, Следи от античните вярвания за Харона у балканските народи. Известия на Народния етнографски музей в София, III, 3—4, 1923, pp. 105—115). Disons, à propos de Théophraste 16, 14, que la superstition (« spucken in den Bauch seines Gewandes ») εἰς κόλπον πτύσει existe chez le peuple bulgare jusqu'aujourd'hui. Très intéressantes au point de vue du folklore slave, sont sans doute aussi les analogies avec les proverbes données par l'auteur (pp. 34—37, 120—123, 150—151). En observant ces analogies, il est assez difficile d'établir s'il est question des coïncidences ou de l'influence de Byzance sur les Slaves, étant donné que même dans ce domaine de la vie l'influence byzantine est à relever. Il me semble enfin que l'auteur n'a pas interprété

bien, dans la poésie d'Alexandre Sutzos (pp. 136—137), la phrase « (Fürst) mit drei Schweifen auf dem Kopf », que le vers suivant. Il est question ici d'une dignité turque bien connue (cf. les indications dans Byzantinoslavica, XI [1950] 25, n. 132).

I. Dujčev/Sofia

M. V. Ščepkina—T. N. Protasjeva, *Сокровища древней письменности и старой печати.* (Госуд. Исторический музей.) Москва, 1958, pp. 85 + 1 photographie en couleurs dans le texte + 14 photographies monochromes.

Le Musée Historique d'Etat à Moscou possède de très riches collections de manuscrits qui représentent le plus précieux ensemble de manuscrits dans toute l'Union Soviétique. O y trouve des recueils de manuscrits de la Bibliothèque Synodale, du monastère de Čudovo, du sobor d'Uspensk et d'autres encore. Pour les besoins d'exégèse, la nécessité d'une classification détaillée et systématique de tous ces manuscrits devait fatalement s'imposer.

En 1929, un catalogue intégral était, en somme, achevé, réclamant néanmoins un travail laborieux de complément ultérieur, qui s'échelonna sur une période allant jusqu'en 1954, mais qui n'est guère encore terminé. Le Musée Historique a cependant décidé de ne plus ajourner la publication du catalogue à son état actuel, ceci à l'intérêt du monde savant. Les sources bibliographiques indiquent souvent les institutions où les manuscrits étaient jadis déposés, ce qui oblige les savants désirant leur photographies de s'adresser à plusieurs endroits. La publication du catalogue permettant une orientation facile dans les collections du Musée Historique est donc d'un intérêt fondamental.

Le catalogue comprend les manuscrits russes, slaves, grecs et, exceptionnellement, même latins et les recueils des impressions anciennes du Musée. Les manuscrits se divisent en deux parties: manuscrits anciens allant jusqu'à Pierre Ier et monuments plus récents comprenant mêmes des archvies. Les collections de manuscrits du Musée Historique de Moscou comptent plus de 22.000 pièces. Ici sont à citer de vieux manuscrits des XIe—XVIIe siècles et, en partie, même des manuscrits plus récents jusqu'au XIXe siècle, si, toutefois, ceux-ci se rattachent d'une manière quelconque à la tradition des vieux manuscrits. Les manuscrits slaves concernent la littérature bulgare, serbe, tchèque et moldave datant des XIIIe—XVIIIe siècles. On y trouve des manuscrits grecs des IXe—XVIIe siècles et des manuscrits latins. Le groupe des anciennes impressions possède plusieurs titres du slavon ecclésiastique datant de 1491—1800, ou plus récents encore, à condition qu'ils rattachent à la tradition ancienne. Le nombre des impressions anciennes est porté au chiffre de 6.000.

Les manuscrits et les précieuses impressions portent leurs cotes anciennes que la bibliographie mondiale connaît déjà. Le catalogage systématique des recueils de manuscrits avait été commencé par le prof. V. M. Ščepkin, célèbre éditeur du monument vieux-slave, l'Evangile de Savva, et auteur d'une étude monographique consacrée à ce monument. Son ouvrage fut achevé par M. N. Speranskij et autres. Le catalogue procède par ordre alphabétique. Cependant, la section des manuscrits prépare déjà un catalogue systématique et vient d'achever la description de tous les manuscrits qui n'ont pas été publiés jusqu'alors. La section des manuscrits et des anciennes impressions du Musée Historique dispose d'une bibliothèque auxiliaire et d'une belle collection de miniatures russes qui s'échelonnent du XIe jusqu'au XVIIIe siècle.

Le catalogue des manuscrits appartenant au Musée Historique comprend la description de toutes les collections originaires dont les manuscrits proviennent. Au sujet de la description cf. pp. 12—71. Il s'agit des collections suivantes:

La collection de la bibliothèque Synodale (patriarcale) a été remise au Musée en 1920. Elle se compose de trois parties: manuscrits slaves (dont la collection du Sobor d'Uspensk et d'Archangelsk au Kremlin, celles des monastères moscovites — Čudo, Donskoj, Novo-Spasskij, Simonovo et du monastère de Voskresensk — Nouvelle Jérusalem). Viennent ensuite les manuscrits grecs et les rouleaux. La collection des manuscrits slaves compte 1203 titres comprenant 1172 in-folio. On y rencontre des manuscrits d'une valeur unique. L'origine de la collection remonte au XVI^e siècle: elle est due à l'initiative du métropolite Macaire qui fit dresser une liste des textes ménologiques pour les 12 mois. Pour cette fin, il rassembla les manuscrits des monastères et d'autres sources donnant ainsi naissance à une riche collection de manuscrits qui possède une importance fondamentale pour l'histoire de l'impression russe. Les imprimeurs de Moscou qui entretenaient des relations permanentes avec la bibliothèque y venaient s'inspirer pour créer des types de lettres. Après l'arrivée du métropolite Nicon, d'autres manuscrits que ce dernier avait collectionnés à Novgorod, furent ajoutés à la collection synodale. Sous Pierre I^er, s'adjoignirent des annales manuscrites, sous Catherine II, les manuscrits de la Bibliothèque Typographique et, plus tard, d'autres encore. C'est ainsi que la collection obtint certains manuscrits très rares, dont celui du Izbornik (recueil) de Svjatoslav datant de 1073, le Poučenie de Cyrille de Jérusalem de la fin du XI^e siècle avec une addition glagolithique, l'Evangile de Mstislav du XII^e siècle, la Kormčaja kniga de Jefremov, la Chronique de Georgios Hamartolos, les annales de Nikonov, les premières annales de Novgorod et d'autres encore. Les manuscrits sont bien conservés mais furent reliés nouvellement en 1722, ce qui fit perdre plus d'une inscription, souvent précieuse, sur les reliures originales. La collection synodale possède un ancien catalogue de 1823, une nouvelle version du même de 1949, la liste des manuscrits synodaux fut dressée par A. Gorskij et K. Nevostruev (publiée en 5 volumes, entre 1855—1869, le 6^e tome édité par N. P. Popov en 1917). Les auteurs citent tous les catalogues, listes et inventaires, même manuscrits, qui se rattachent à la collection synodale.

La collection du Sobor d'Archangelsk ne compte que 24 numéros. Le plus précieux est le manuscrit de l'Evangile d'Archangelsk du début du XIII^e siècle et le Psautier de Godunov de la fin du XVI^e siècle. La collection du Sobor d'Uspensk comprend 18 parchemins et 94 manuscrits sur papier. Les manuscrits ont des reliures originales qui ont conservé d'anciens commentaires et additions. La collection du monastère de Čudo au Kremlin compte des manuscrits des XI^e—XVIII^e siècles, dont la valeur est extraordinaire étant donné que le monastère, conçu, à l'origine comme siège du métropolite, était, aux XV^e—XVII^e siècles, le foyer de la civilisation russe. La collection des manuscrits du monastère de Voskresensk — Nouvelle Jérusalem, englobe une partie de la bibliothèque du patriarche Nicon et compte 1235 manuscrits dont 35 parchemins. On y rencontre, entre autres, les Pandectes d'Antioche, la Parénèse de St Efrem le Syrien du XVI^e siècle etc. La collection du monastère Donskoj compte 22 numéros, celle de Novo—Spasskoj 18 et celle de Simonovo 3 manuscrits, assez récents en général.

La collection des manuscrits grecs de la Bibliothèque Synodale comprend 519 manuscrits grecs et 1 manuscrit latin. On y trouve des manuscrits d'évangiles de

la fin du IXe siècle, l'Apôtre des XIe—XIVe siècles, le Ménologe de service des XIIe—XVIe siècles, à côté de nombreux manuscrits historiques, philosophiques et scientifiques des XVe—XVIIIe siècles. La bibliothèque Synodale comprend 141 rouleaux, celle du monastère 237 rouleaux dont la plupart se rattachent au XVIIe siècle.

Le Musée Historique possède également une collection de chartes écrites sur écorce de bouleau. Elle y a été remise par l'Institut de l'Histoire de la Civilisation Matérielle dont les travailleurs l'ont découverte lors des fouilles archéologiques à Novgorod. Elles ont trait à la civilisation russe des XIe—XVe siècles. Une trentaire en est bien lisible, d'autres ne sont que des fragments dont on ne saurait déchiffrer que quelques mots ou lettres. Les chartes ne sont pas datées et certains noms propres permettent d'en faire remonter la plus grande partie au XVIe siècle. Une moindre partie date d'une période soit antérieure soit postérieure à cette époque.

Le Musée Historique possède encore d'autres collections de manuscrits:

La collection de A. S. Uvarov compte 2623 numéros, dont le Musée Historique n'obtint que 2343. Uvarov, l'un des fondateurs du Musée Historique, possédait une collection de 55 parchemins dont il faut relever surtout un précieux document juridique, Duchovnaja de Clément de Novgorod du XIIIe siècle, un Psautier bulgare, dit de Novgorod, du XIIIe siècle; parmi les manuscrits écrits sur papier, signalons au moins des annales manuscrites et autres.

La collection de Chludov comprend un catalogue imprimé dû à A. N. Popov. Elle compte des manuscrits des XIIIe—XIVe siècles, dont un psautier de la fin du XIIIe, un Evangile de 1323, etc.

La collection de I. E. Zabelin provient d'une succession léguée au Musée Historique. Elle comprend 702 numéros dont surtout des manuscrits historiques et littéraires des XVIe—XVIIIe siècles.

La collection du Musée est le titre d'un ensemble de manuscrits que le Musée Historique avait rassemblés dès 1883. Elle contient plus de 4000 manuscrits, dont 59 parchemins. Les plus anciens manuscrits datent des XIIIe—XIVe siècles. Les manuscrits datés sont assez nombreux. A la différence des autres recueils, cette collection ne cesse d'être complétée.

La collection éparchiale qui réunit les manuscrits provenant des monastères — dont celui de Josif, du monastère de Volokolam — ne remonte pas au-delà du XVe siècle tout en contenant des documents de grande importance.

La collection de E. V. Barsov est riche et comprend plus de 2000 numéros. Barsov, éminent ethnographe et archéologue, spécialiste dans le domaine de l'art folklorique et de la littérature russe ancienne, avait rassemblé des manuscrits fort importants pour l'histoire de la littérature russe ancienne. Les parchemins sont au nombre de 37, les fragments non compris. Les plus anciens sont des manuscrits bulgares du XVe siècle, des manuscrits copte, latin, grec et deux documents russes, un Hirmologion du XVe siècle. Certains manuscrits sont uniques, dont, p. ex., le Bogatyrskoe slovo du XVIIe siècle et d'autres. Barsov a lui-même donné une description des manuscrits que d'ailleurs le catalogue du Musée Historique mentionne également.

La collection de I. A. Vachramajev de Jaroslav a été l'objet d'une description de A. A. Titov. Vachramajev était surtout un connaisseur de la région de Jaroslav et sa collection comprend, à côté de manuscrits ayant trait directement à Jaroslav, un nombre d'autres manuscrits historiques, littéraires, etc., dont le plus important est la Vie de Zosima et Sabbatij de Solovce du XVIe siècle orné de belles miniatures.

La collection de P. I. Ščukin compte 949 manuscrits. Une description en

a été donné par Jacimirskij. C'est une collection riche surtout en annales, contenant aussi certains manuscrits de date plus récente.

La collection de N. P. Vostrjakov provient d'un achat et comprend 8 manuscrits du XV^e siècle. La plupart des documents datent des XVII^e—XVIII^e siècles. La collection de A. D. Čertkov a été cédée au Musée Historique par le Musée Rumjancev. La collection de A. I. Barjatinskij compte 87 manuscrits, historiques pour la plupart et assez récents. La collection de A. P. Barchušin a 36 manuscrits, relativement récents pour la plupart. La collection des Jedinoverci possède 275 manuscrits, dont plusieurs sont pourvus de notes. La collection de M. I. Sokolov contient 25 manuscrits ne remontant pas au-delà du XVII^e siècle. La collection de A. S. Suvorin compte 25 manuscrits datant pour la plupart, du XVIII^e siècle. La collection synodale de manuscrits de chant provient de l'ancienne école synodale de chant. Elle comprend 1446 numéros inventarisés par S. V. Smolenskij.

La liste des collections au Musée Historique est d'une grande utilité car elle facilite l'orientation. Pour cette raison, le présent compte-rendu a cru nécessaire d'en informer en détail ses lecteurs.

Les anciennes impressions sont les plus nombreuses dans les collections de Ščapov dont 1600 numéros appartiennent au Musée Historique. Les impressions s'échelonnent de 1491 (incunable du Šestodnev de Cracovie) jusqu'à la 2^e moitié du XIX^e siècle. On y trouve également un exemplaire de la Bible de François Skorina de 1517—1518 et 1519; parmi les impressions vénitiennes, on signalera le Služebnik de 1519 et autres.

La collection de A. I. Chludov possède 717 exemplaires qui sont parmi les meilleurs du Musée. On y rencontre les incunables de Cracovie, Prague, Venise et de Russie, comme l'Apôtre de 1564, la Bible d'Ostroh 1581, etc.

La collection de I. N. Carskij compte 444 impressions très précieuses. La collection dite recueils de Men'šich comprend plusieurs recueils de moindre étendue mais contenant des impressions fort rares, comme, p. ex., une impression de 1491, la Bible de Skorina de 1517, imprimée à Prague, etc.

La collection de D. Čertkov comprend 711 numéros dont plusieurs sont fort anciens et précieux. La collection synodale des anciennes impressions compte 372 volumes datant, pour la plupart, des XVI^e—XVIII^e siècles.

La collection de nouvelles impressions se rattachant à l'ancienne tradition, contient des livres des XIX^e—XX^e siècles, dont la plupart ont paru après 1905. Le nombre des exemplaires est de 442.

La revue des collections du Musée Historique est suivie d'une photographie en couleur du Recueil de Svjatoslav de 1073 et de 14 photographies monochromes des manuscrits les plus importants. La revue des manuscrits et des anciennes impressions succinte mais très méthodique, constitue un instrument extrêmement utile pour quiconque s'occupe de l'exégèse des anciens documents slaves et de byzantinologie pour laquelle les manuscrits grecs sont d'une importance très grande. Il est à désirer que le Musée Historique entreprenne le plus tôt possible de dresser un répertoire systématique de tous ses manuscrits, ce qui rendrait les plus riches collections soviétiques de manuscrits accessibles à la recherche scientifique. Ce travail qui reste encore en partie à faire ne réduit cependant guère l'importance et l'utilité de la publication que nous venons de commenter.

A. Dostál/Prague

H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek, Supplementum Graecum.* Biblos-Schriften, Bd. 15. Wien, 1957, pp. 164.

La bibliothèque Nationale de Vienne possède une riche collection de manuscrits grecs dont aucun catalogue moderne n'a été publié jusqu'alors. Une liste des manuscrits grecs datant de 1690 est due à Daniel Nessel mais elle fait preuve d'un travail assez superficiel du son auteur. Les manuscrits parvenus à la Bibliothèque après 1690 ne figuraient que dans un index manuscrit. A part ceci, D. Nessel changea les sigles des manuscrits grecs appartenant à la Bibliothèque de la Cour, répartit les manuscrits en cinq groupes *Codices theologici, medici, iuridici, philosophici et philologici et historici* et les divisa selon leur format (les sigles les plus bas correspondent aux formats les plus grands). Plus tard, sa classification selon le format a dû être abandonnée et les manuscrits classés selon les numéros d'ordre ont été réunis sous le nom de *Supplementum Graecum.* Un catalogue moderne et exact, correspondant aux besoins de l'exégèse scientifique est devenu donc une nécessité. H. Hunger qui a consacré de longues années d'études aux manuscrits et qui est l'auteur d'une histoire de la collection et d'une concordance utile des sigles (cf. H. Hunger, *Codices Vindobonenses Graeci. Signaturkonkordanz der griechischen Handschriften der Österr. Nationalbibliothek.* Wien, 1953) vient de publier le résultat d'une autre étape de son travail — la première partie de la description des manuscrits grecs faisant partie du Supplementum Graecum.

L'auteur se rend clairement compte de l'importance qu'il faut attacher au choix de la méthode de description appliquée aux manuscrits (cf. p. 4 sq.). Il adopte les principes avérés de M. Richard auxquels il a même su apporter certains perfectionnements. Il faut apprécier surtout qu'il cite toujours le titre grec des textes compris dans les manuscrits, ensuite le titre latin; pour les petits fragments, il donne toujours l'incipit du texte, pour les lettres le nom du destinataire, etc. Il adhère au principe très juste de reproduire le titre du manuscrit tel qu'il est. Par contre, il a renoncé à l'examen laborieux des filigranes, il omet également les données sur la couleur de l'encre, etc. tout en indiquant exactement le format du manuscrit, la qualité du papier, le nombre des feuilles ou des pages et en insistant sur ce qu'il y a de plus important — c.-à.-d. la description détaillée du contenu. Il aurait sans doute été avantageux de fournir en même temps une liste de tous les filigranes. D'autre part, il fallait à tout prix éviter un retard considérable dans la publication du catalogue qu'un examen approfondi des filigranes aurait sans nul doute causé. La méthode systématique de l'auteur facilite extrêmmement la recherche. Soulignons également que l'auteur a actualisé le catalogue, laissant de côté les manuscrits qui ont dû être restitués à l'Italie en 1919 (20 manuscrits très précieux et que les savants de Vienne n'ont cessé de réclamer depuis). Le catalogue de Hunger fournit donc une information exacte sur l'état actuel de la collection.

Aux pages 1—118, l'auteur donne le registre des manuscrits d'après les principes précités, aux pp. 119—127 se trouvent les incipit de tous les manuscrits non identifiés ou menus. Suit enfin un registre détaillé (pp. 129—164). Le registre réunit plusieurs classifications différentes. Ainsi, l'index des manuscrits selon leur contenu est à chercher dans son unique registre sous *Bibel, Homilien, Liturgische Bücher und Texte,* etc. Dans la partie intitulée« Datierung », on remarque une liste des manuscrits classés selon leur âge (année exacte toutes les fois qu'elle est indiquée ou classification par siècles, etc.). Le registre révèle en même temps l'extraordinaire valeur des manuscrits grecs de Vienne. La byzantinologie y dispose — on le sait — de nombreux documents précieux. La de-

scription des manuscrits est très soignée. Il reste à désirer que l'auteur procède dans le plus bref délai possible à la publication d'un catalogue complet de tous les manscrits grecs à Vienne.

A. Dostál/Prague

The Chester BEATTY Library, *Catalogue of the Armenian Manuscripts.* Introduction et précis de l'histoire de l'art arménien par Sirarpie DER NERSESSIAN. Vol. I: Texte, pp. XLIV + 216. Dublin, 1958. — Vol. II.: Plates, pp. VII+66. Dublin, Hodges Figgis & Co. Ltd., 1958.

A part les grandes collections de manuscrits arméniens qui, à côté des manuscrits grecs, forment un des groupes de codes les plus intéressants de l'Orient chrétien (dont les collections d'Erivan, de Jérusalem, de Venise et de Vienne), une quantité de manuscrits arméniens se trouvent en propriété privée. La plus grande et plus remarquable collection privée de manuscrits arméniens se trouve dans la bibliothèque de Sir Chester Beatty. Elle est d'une importance toute particulière pour l'étude de l'art arménien et du problème de l'infiltration de l'art byzantin en Proche-Orient et de sa pénétration, par cet intermédiaire, dans l'art européen. Un catalogue détaillé des manuscrits faisait défaut jusqu'à présent et sa publication sus-mentionnée comble cette lacune d'une façon exemplaire. Le catalogue comprend deux parties, dont la première est précédée d'une introduction succinte de Mme S. Der Nersessian, professeur à l'Université Harvard. Suit la liste des manuscrits (№ 551—617), une table chronologique de leur ancienneté et la liste des reproductions. En ce qui concerne l'âge des manuscrits, la collection comprend, à part un manuscrit unique du XII^e^ siècle et quelques autres des XIII^e^—XIV^e^ siècles, des manuscrits datant surtout des XV^e^—XVII^e^ siècles. On trouvera parmi eux avant tout des œuvres bibliques, les textes intégral et abrégé de la Bible, de nombreux tétraévangiles, recueils de cantiques, ménologes, etc. Dans la plupart des cas, il s'agit de manuscrits qui ont été écrits dans les monastères entourant le lac de Van et dans ceux des environs d'Ispahan. Les manuscrits portent les traces d'un usage très fréquent Dans l'introduction, l'auteur donne une analyse générale des manuscrits et de leur ornementation qu'elle étudie par rapport à l'histoire d'Arménie et à l'évolution de l'art arménien. Le catalogue est ordonné come suit: cote, titre, datation, contenu et forme extérieure, dimensions, papier et écriture, date, lieu, copiste, propriétaire, illustrations et enluminures. La description des manuscrits est critique avec des renvois aux ouvrages de spécialistes. Les pp. 195—199 contiennent une riche bibliographie, l'index principal est aux pp. 200—209, aux pp. 211—216, on trouve un index de manuscrits arméniens conservés dans d'autres collections. Le second tome comprend les reproductions des passages choisis de tous les manuscrits. Les tableaux reproduisent surtout les pages illustres ou enluminées des manuscrits qui témoignent d'un haut niveau des enluminures, des copistes et des relieurs arméniens. — La publication est fort précieuse pour l'étude de l'art et de la littérature byzantins, car elle rend accessible des manuscrits bibliques et autres et facilite l'étude des relations entre l'art et la littérature de Byzance et d'Arménie. L'édition somptueuse et très soignée est en somme adéquate à l'extrême valeur de cette collection privée.

A. Dostál/Prague

P. Lehmann, *Eine Geschichte der alten Fuggerbibliotheken.* Bd. I., 1956, pp. XI + 311 + 39 pl.; Bd. II. Tübingen (J. C. B. Mohr/Paul Siebeck — Schwäbische Forschungsgemeinschaft bei der Kommission f. bayerische Landesgeschichte, Reihe 4, Bd. 3 u. 5; Studien zur Fuggergeschichte Bd. 12 und 15), 1960, pp. IX + 628.

Der Autor dieser ausführlichen Monographie, die sowohl für die Geschichte des Bibliothekenwesens, als auch für die Frage der Buch- und Handschriftenfonds interessant ist, hat im I. Teil die Entwicklung der Fuggerschen Bibliotheken und Handschriftensammlungen geschildert. Im 1. Kapitel vermittelt er zunächst eine Übersicht der Entwicklung von Beziehungen der Familie Fugger zum Buch bis zur Zeit Jakob Fuggers des Reichen. Das zweite Kapitel schildert die Brüder Raimund Fugger den Älteren und Anton Fugger den Älteren als Begründer von Buchsammlungen und Mäzen. Den Kern des I. Teiles bildet das dritte Kapitel, welches die Blütezeit und das goldene Zeitalter der Fuggerschen Bibliotheken unter Hans Jakob, Ullrich und Georg wiedergibt. Das vierte Kapitel schildert die nachfolgende Zeitperiode, welche eine gewisse „Dämmerung" unter Philipp Eduard und seinem Nachfolger sowie auch unter Anton dem Jüngeren darstellt. Das fünfte Kapitel enthält eine Übersicht der Geschichte der Bibliotheken der Antonschen Linie. Beigeschlossen sind bibliographische Anmerkungen, Personen- und Sachregister, ein Index von Handschriften und älteren Drucken einzelner Sammlungen, photographische Reproduktionen aus den hauptsächlichen Handschriften und Drucken vom 15. bis Ende des 17. Jahrhunderts.

Es besteht kein Zweifel, dass diese monographische Studie über Fuggersche Bibliotheken mit grossem Fleiß viele historischen Fakten und viel Stoff angesammelt hat, der nicht für die Entwicklung dieser deutschen Bibliotheken von Bedeutung ist, sondern auch z. B. zu tschechischen Ländern Beziehung hat, und daß es sich um eine seriose historische Arbeit handelt, auch wenn sie in erster Linie eher auf die Ansammlung historischer Fakten als auf eine breitere Auslegung im Rahmen des ganzen damaligen Europa eingestellt ist. Im Rahmen der großen Fuggerschen Geschichte soll allerdings dieses Buch offensichtlich nur einen der wichtigen Abschnitte bilden. Auch der byzantologische Leser findet in diesem Buch viel Nützliches, insbesondere Informationen über Handschriftensammlungen.

Ein gewisser Mangel besteht darin, daß der Autor die Entwicklung dieser Bibliotheken nicht in größeren Zusammenhängen verfolgt und sich schließlich allzu monographisch einstellt; es muß aber zugegeben werden, daß viel Stoff vorhanden war und daß breitere Geschichtspunkte den Autor zu nicht publikationsfähigen Ausmaßen geführt hätten. Der Autor hat aber eine große Arbeit verrichtet, da er alte Handschriftensammlungen und Sammlungen alter Drucke behandelt hat, mit deren Materialansammlung und Studium er sich mehr als 20 Jahre befaßt hat. Der zweite Teil dieser Monographie publiziert wertvolles Material, welches der Autor studiert hat und auf welches sich die Schilderung des ersten Teiles stützt. Der Autor hat zunächst den Versuch einer Rekonstruktion unternommen, wie wahrscheinlich hervorragende Fuggersche Sammlungen von Handschriften ausgesehen haben mochten, wobei der Autor einige Tausende verschiedener Kataloge studieren mußte. In erster Reihe publiziert er hier die Korrespondenz und Urkunden einzelner Fugger, soweit sie sich auf Buch- und Handschriftensammlungen beziehen. Einen wesentlichen Abschnitt des II. Teiles bildet der Abdruck des Inventars, der Buchrechnungen und der Kataloge der Bibliothek Ullrich Fuggers (S. 67—453). Interessant ist des Autors Rekonstruktion der Handschriftensammlung Ullrich Fuggers

nach bekannten oder wahrscheinlichen Berichten über die Beschaffung der Handschriften (S. 454—551), ferner der Sammlung Georg und Philipp Eduard Fuggers (S. 552—592) und schließlich der Sammlung Markus und Markvard Fuggers (S. 593—600). Ergänzungen, ein ausführliches Register und ein Verzeichnis der verwendeten Handschriften beschließen den zweiten Teil dieses Buches. Auch die byzantinische Kodikologie kann aus diesen abgedruckten Materialien wertvolle Information über das Schicksal einzelner griechischer Handschriften (vergl. S. 67 u. f.) schöpfen, weil die Fuggerschen Sammlungen griechischer Handschriften viele byzantinischen Handschriften und Handschriften verschiedener Werke der byzantinischen Literatur enthielten und hier Berichte über diese Handschriften vom Jahr 1555 verfolgt werden können. Griechische Handschriften dieser Sammlung waren im ersten Katalog zahlreicher vertreten als lateinische Handschriften. Im großen Inventarium aus dem Jahr 1567 wird schon ein umfangreiches Inventar nach der örtlichen Hinterlegung der Buch- und Handschriftenfonds (sg. örtlicher Katalog) wiedergegeben. Sehr interessant ist die Rekonstruktion der Handschriftensammlung Ullrich Fuggers. Aus dem abgedruckten Material kann auch die Bewegung alter Handschriften, die ursprünglich Bestandteil dieser Sammlung waren, verfolgt werden (s. Rekonstruktion von Handschriftensammlungen lateinischer und romanischer Handschriften, die in Rom, Heidelberg, Kopenhagen, Leiden aufbewahrt werden, S. 468 u. f.). Handschriften dieser Sammlung sind später zum Teil in andere Sammlungen übernommen worden, z. B. auch in die bekannte Wiener Sammlung der Nationalbibliothek, wo sich eine Reihe griechischer Handschriften Fuggerschen Ursprungs befindet (vergl. hier S. 590 u. f.). Ein bedeutender Teil von Dokumenten über die Entwicklung dieser wichtigen Bibliothek und der Handschriftensammlungen wurde hier erstmalig abgedruckt, so z. B. das Inventarium aus dem Jahr 1571.

Der Autor hat hier eine große Arbeit unternommen. Eine ähnliche Arbeit über die Geschichte anderer großer Bibliotheken und insbesondere Handschriftensammlungen sollte auch bei anderen Bibliotheken unternommen werden, damit nicht nur die Geschichte dieser Bibliotheken oder Sammlungen erkannt, aber auch Spuren nach vielen verlorenen Handschriften aufgedeckt werden können. Eine große monographische Studie ist sicherlich ein sehr wertvoller Beitrag zur Geschichte des Bibliothekenwesens und auch zur Geschichte von Handschriftensammlungen, deren Schicksal oft recht manigfaltig war. Der Byzantologe findet hier eine Reihe von nützlichen Angaben und wird insbesondere für den Abdruck alter Kataloge und des Archivmaterials zur Geschichte Fuggerscher Bibliotheken und Sammlungen dankbar sein. Die Monographie wurde auch sehr schön herausgegeben.

A. Dostál/Prag

Berthold Rubin, *Das Zeitalter Justinians.* Erster Band. Wal de Gruyter. Berlin, 1960, pp. XVI + 539 + 16 pl. et II cartes.

L'époque de Justinien I est l'une des plus importantes non seulement dans l'histoire de l'Empire byzantin, mais aussi dans l'histoire de l'Europe médiévale. Justinien I est le dernier empereur romain et son règne marque le passage de l'Antiquité au Moyen-Age. Justinien I a fait l'objet d'importantes études antérieures, celle de Ch. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle* (1901) et celle de W. Schubart, *Justinien*

und Théodora (1943), mais l'époque même de Justinien I n'a jamais fait l'objet d'une étude détaillée. Nul n'était mieux qualifié pour tenter donner une étude approfondie de l'époque de Justinien I que B. R., qui a consacré sa vie à l'histoire de cette période. Dès 1938, il publiait une première étude: « Deux chapitres sur la personnalité et la politique orientale de Justinien » dont la suite, « Le déclin des Vandales et des Goths », paraissait en 1941. Empêché par la guerre de 1940—1945 de continuer ses recherches, R. les reprit, immédiatement après celle-ci et, en 1954, il publiait une très importante et classique étude sur « Procope de Césarée » dans la Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft (tome 23, col. 273 à 599). Ce labeur tenace et si consciencieux aboutit à la publication d'une œuvre magistrale, « L'époque de Justinien », qui comprendra quatre volumes: I. La personnalité, l'idée impériale et la politique orientale de Justinien; II. Le déclin des Vandales et des Goths. La politique balkanique et précis des guerres de Justinien; III. L'administration, l'économie, la société, l'histoire littéraire, les sciences profanes, le droit, l'histoire de la civilisation et des mœurs; IV. L'histoire de l'Eglise, la théologie; l'histoire de l'Art et l'influence de l'époque de Justinien sur le monde d'alors.

Le premier volume paraît aujourd'hui. L'exposé proprement dit est précédé d'une importante Introduction (p. 1—78), où R. étudie les idées, les conceptions qui régnaient à l'époque de Justinien, les faits, qui jusqu'à Dioclétien et Constantin I le Grand annoncent l'époque de Justinien I, les personnalités qui préparent cette époque, de Constantin I le Grand à Anastase I et la fondation de la dynastie de Justinien par Justin I. L'exposé des faits proprement dit comprend trois grands chapitres. Le ch. II, Justinien et Théodora (p. 79—121), où sont étudiés l'origine de Justinien, sa formation, son aspect extérieur, son caractère et Théodora. — Le ch. III, L'idée impériale et critique de la personnalité de l'empereur (p. 122—244) présente un exposé très détaillé, réparti en six grands paragraphes: idée et réalité de la monarchie; — les fondements juridiques du pouvoir impérial, le tableau des valeurs: système et hiérarchie des armes spirituelles de la monarchie de la Rome orientale; — moyens et méthodes de publicité; — propagande officielle: les lois impériales; — propagande littéraire et la voix de l'opposition: a) trois partisans naïfs (Jean Lydos, Agapet, Paul le silentiaire); b) L'homme d'Etat et le soldat: Procope de Césarée (Procope, écrivain politique; sa concession: le traité des Edifices; Nuages à l'horizon: l'histoire des guerres; l'histoire secrète); le cercle de l'opposition se ferme: critique contemporaine et échos de la postérité chez Agathias, Ménandre, Evagrios, Théophane et Zonaras; passé et avenir de l'opposition littéraire: la critique de l'empereur de la Rome orientale. — Le dernier chapitre, ch. IV, est de beaucoup le plus détaillé (p. 245—374) et comprend vingt paragraphes. Un Précis de la politique romaine en Orient de Pompée à Anastase Ier sert d'introduction. Suivent les exposés suivants: l'empereur Justin I et le début de la guerre contre les Perses; — 3. Les premières hostilités en Arménie et dans la Mésopotamie septentrionale; — 4. Tribus arabes satellites des grandes puissances: Lhamides, Ghassanides et la tradition du Limes romain; — 5. L'année 530. Bélisaire et Sittas. Succès important à Dara et Satala; — 6. L'année 531. La guerre à la Pyrrhus contre les Perses de Kallinikos et les mesures prises par les généraux; — 7. Le changement de dynastie en Perse: Chosro-Anosarvan, sa personnalité et sa politique. La conclusion de la « paix éternelle » de 532. — 8. Les zônes de rivalité politique et le carrefour des voies commerciales vers l'Inde. La destinée des riverains de la Mer Rouge à l'époque de Justinien; — 9. Hostilités pendant la paix. Préparation et début de la seconde guerre contre les Perses; — 10. L'année 540. Tentative en Syrie et catastrophe d'Antioche; — 11. L'année 541. L'attaque perse

sur la Lazique et la vaine contre-attaque de Bélisaire; — 12. Troisième attaque de Chosro en 542. Ruse de guerre de Bélisaire et son échec; — 13. Vaine contre-attaque de la Rome orientale contre la Persarménie (543); — 14. Un « raid de croisés » de la Foi: siège d'Edesse (544); — 15. La Lazique au centre des événements; la guerre s'étend jusqu'aux frontières du Caucase; — 16. La guerre pour la forteresse d'Abcasie, clé de Pétra et deux citadelles de refuge en Abcasie; — 17. Vaine révolution de palais en Perse. Triomphe de la Rome orientale et vaine attaque sur Pétra; — 18. La Lazique septentrionale, centre de gravité; — 19. Leçons pour les généraux perses et pour les spécialistes du Caucase; — 20. La « paix de cinquante ans » de 561 et l'avenir de la politique orientale de l'Empire romain d'Orient. — Cet exposé très dense est suivi de Notes et d'Appendices (p. 375—530), de la description des planches (p. 531—534) et de la table des cartes (p. 535). toutes placées à la fin du volume. Une courte Bibliographie complète le volume.

On reste rempli d'admiration devant cet exposé d'une densité telle que l'éditeur a dû employer des caractères fins pour ne pas doubler au moins l'ampleur du volume. L'exposé des faits repose sur une connaissance que l'on peut qualifier d'exhaustive des sources de toute nature. Professeur de civilisation byzantine à Cologne, R., spécialiste de l'histoire byzantine et européenne orientale, connaît parfaitement tout le mouvement byzantin de l'U. R. S. S. Ses connaissances linguistiques aussi profondes que variées lui permettent d'étudier le règne de Justinien en le replaçant dans l'histoire du monde d'alors. Que ce premier volume soit une page d'histoire universelle, l'importante Introduction le confirme: l'auteur a réussi à reproduire l'atmosphère politique dans laquelle on vivait alors à Byzance.

Les pages neuves ne manquent pas. Pour la première fois, on trouvera exposée en détail l'opposition sénatoriale, à partir de Julien. Les Notes, d'une richesse étonnante et les Appendices abondent en renseignements précieux et nouveaux; la lex regia et le droit divin, l'élévation sur le pavois et le culte solaire, la préparation du Code Justinien et le caractère de propagande de ce dernier, l'« Apocalypse » de Procope de Césarée (les Anekdota) et la théologie politique du VI^e^ siècle, les problèmes posés par cet ouvrage (le « prince des Démons », l'homo ludens et Byzance, l'important chapitre 18), l'opposition sénatoriale, les royaumes clients de l'Empire byzantin, la révolution de palais d'Anasozados en Perse, la traduction en allemand du rapport détaillée de Pierre magistros sur la paix de 561—562, tiré de Ménandre le protecteur. Il faut ajouter d'importantes bibliographies spéciales: la propagande dans le Haut Empire byzantin, le mythe de l'Antéchrist, la démonologie à Byzance, la politique orientale de Byzance, les Arabes avant l'Islam, la Syrie et le problème des frontières orientales, l'Arabie et l'Ethiopie au VI^e^ siècle, l'histoire de la ville d'Antioche, les pays du Caucase. L'histoire littéraire n'est pas oubliée avec de précieuses notices sur les historiens qui ont parlé de Justinien I, d'Agathias à Zonaras, pas plus que la topographie, la géographie historique et la philologie. Le *Justinien* de Rubin est désormais l'ouvrage auquel il faut recourir pour l'histoire de la première moitié du VI^e^ siècle et des dix années qui la suivent. C'est une œuvre magistrale qui, quelle que soient les réserves que l'on puisse faire, sera un ouvrage classique avant longtemps. Il faut souhaiter aussi proche que possible la publication des trois autres volumes.

R. Guilland/Paris

Die Krone der Komnenen. Die Regierungszeit der Kaiser Joannes und Manuel Komnenos (1118—1180). Aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates. Übersetzt, eingeleitet und erklärt von Fr. Grabler. Graz (1958), 314 pp. (= Byzantinische Geschichtsschreiber, Bd. VII).

Abenteurer auf dem Kaiserthron. Die Regierungszeit der Kaiser Alexios II., Andronikos und Isaak Angelos (1180—1195). Aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates. Graz (1958), 291 pp. (= Byzantinische Geschichtsschreiber, Bd. VIII).

Die Kreuzfahrer erobern Konstantinopel. Die Regierungszeit der Kaiser Alexios Angelos, Isaak Angelos und Alexios Dukas, die Schicksale der Stadt nach der Einnahme sowie das „Buch von den Bildsäulen" (1195—1206). Aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates. Mit einem Anhang: Nikolaos Mesarites. Die Palastrevolution des Joannes Komnenos. Graz (1958), 320 pp. (= Byzantinische Geschichtsschreiber, Bd. IX).

Nicetas Choniate occupe, sans doute, dans le développement de l'historiographie byzantine une place d'honneur, et son nom doit être mentionné à côte des plus éminents représentants de la littérature byzantine. Fils d'une époque décisive de l'histoire de l'Empire, il nous a laissé plusieurs écrits d'une importance singulière comme sources historiques autant pour l'étude de l'histoire de Byzance, que pour l'histoire des Slaves méridionaux. Il est inutile peut-être à rappeler que les dernières dizaines du XII^e^ et le commencement du XIII^e^ siècle marquent une série d'événements très importants aussi dans la vie historique des Slaves du Sud, en premier lieu la libération des Serbes de la domination byzantine, l'insurrection des Asênides et la formation du Second empire bulgare, ensuite les rapports avec les Croisés de la Quatrième Croisade et l'Empire latin de Constantinople, etc. Nicétas Choniate est cependant un des plus éminents écrivains de Byzance, et son Histoire doit être qualifiée comme un véritable chef d'œuvre de la littérature médiévale. Cette œuvre reste, dans son texte original, accessible uniquement aux savants isolés, étant donné que le style et la langue de Nicétas sont bien différentes du language du peuple. Il existe, en effet, un certain nombre de versions en langues modernes, mais elles mêmes sont aujourd'hui presqu'autant inaccessibles. Ainsi, si l'Histoire de Nicétas est tout de même assez connue et très souvent utilisée par les historiens spécialistes, elle reste à peu près inconnue au grand public lettré. Maintenant, grâce au savant autrichien, Prof. Fr. Grabler, nous possédons une version allemande complète, en trois volumes.

Chaque volume contient une brève introduction et, à la fin, des notes explicatives. En tête du premier volume Grabler a donné une esquisse de la vie et de l'activité littéraire de l'auteur byzantin, de même qu'une caractéristique de son œuvre. D'après l'opinion du savant autrichien, « Griechische Geschichtsschreibung war nie blosse Tatsachenmitteilung, sondern kunstvoll gestaltete Literatur, und ein literarisches Kunstwerk ist auch die Geschichtsdarstellung des Niketas, sehr zum Missvergnügen moderner Historiker, die Niketas als Quelle für irgendwelche Ereignisse verwenden möchten ». Il ne faut pas oublier non plus, en utilisant l'ouvrage de l'auteur byzantin qu'il est « eben mehr Dichter als Wissenschaftler ». Fr. Grabler, d'après son propre aveu, désire, par sa version de l'Histoire de l'auteur byzantin, présanter au lecteur moderne non tant une source historique, mais plutôt l'écrivain et l'artiste (« den Schriftsteller und Künstler Niketas »), c'est-à-

dire une œuvre littéraire. Même après avoir lu et étudié le texte originel de l'œuvre de l'écrivain byzantin, on lit avec plaisir et, disons-le, avec profit la version moderne.

Les notes explicatives ajoutées à la fin de chaque volume sont peu nombreuses et quelque fois insuffisantes. En même temps cependant on a inséré dans le texte de la version des explications des mots, des noms propres et toponymiques, de dates ou des citations. Ces notes, données toujours entre parenthèses, sont développées parfois en propositions entières (par exemple: I, p. 46: « das wäre 1123, nach anderen Quellen aber 1121 »; p. 127: « Weisheit Salomons 9, 14, kombiniert mit Psalm 93 (94) 11 und Psalm 32 (33) 14; p. 172: Anchialos/Akiali am Golf von Burgas an der Küste des Schwarzes Meeres » — au lieu de Pomorie, etc.). Pour l'historien toutes ces notes, qui lui ouvrent immédiatement le sens du texte, sont bien naturellement très utiles. Mais si l'on veut présenter au lecteur non spécialiste une lecture pure et agréable, il faut lui épargner cela — et les rejeter, comme commentaire, à la fin du livre. Peut-être on pourrait laisser, dans le texte, quelques identifications de noms et de dates. S'il est permis, en outre, d'en faire quelques observations à la version, il faut dire que la graphie Agar au lieu de Hagar (par ex.' I, pp. 75, 105 etc.) est préférable. Il était nécessaire expliquer le nom de Perses = Turcs (I, p. 63 sq.) encore au commencement, comme on a fait ailleurs (par ex., II, p. 217). Le nom Jagupasan (I, p. 156) est plutôt Yagi-basan (cf. Gy. Moravcsik, Byzantinoturcica, II^2, p. 135) à transcrire que Jakub Arslan. Sur la chronologie de l'insurrection de Alexis Branas (II, p. 281) voir Byzantinoslavica, XIII (1952—1953) p. 227 sq.

Les historiens des peuples slaves et tous ceux qui étudient l'histoire de rapports byzantino-slaves trouveront, sans doute, dans la version allemande de Nicétas, de son Histoire et des De signis, ainsi que du discours de Nikolas Mesaritès une lecture à la foi agréable et très utile.

I. Dujčev/Sofia

R. Guilland, *Études byzantines,* Paris 1959, pp. 324.

R. Guilland est l'un des chercheurs les plus infatigables des dernières trente-cinq années, dans le domaine des questions byzantines. Sa principale préoccupation est dirigée d'une part vers l'étude de l'appareil d'état si compliqué de l'Empire byzantin, et d'autre part vers les recherches concernant la topographie de Constantinople à l'époque byzantine.

Ses études concernant les fonctions et les titres byzantins sont répandues dans de nombreuses revues de spécialité et il s'imposerait qu'elles fussent éditées sous forme de volume, lequel constituerait à l'avenir, sans doute, un ouvrage de base pour tous ceux qui se consacrent aux recherches dans ce domaine.

Ses contributions à la topographie de Constantinople constituent un guide absolument nécessaire pour l'édition critique, que l'auteur est en train de préparer, de l'œuvre de Constantin Porphyrogénète « De ceremoniis aulae Byzantinae ».

Ce n'est pas uniquement à ces questions que l'intérêt de l'auteur est limité. Des préoccupations des plus variées ont marqué ses contributions d'une égale valeur dans toutes sortes de problèmes liés à l'histoire de Byzance. Elles se trouvent dispersées dans des publications souvent à circulation restreinte. Le volume dont il est question ici n'en contient qu'une certaine partie.

Dans sa première étude, l'auteur s'occupe de la fin, si souvent tragique, des empereurs byzantins; la conclusion naturelle en est que le chaos et les troubles provoqués par les

luttes dynastiques de Byzance ont contribué dans une large mesure à l'affaiblissement de l'Empire.

A notre avis, c'est une question encore discutable que celle s'il faut compter Constantin Lascaris parmi les empereurs byzantins. L'étude de B. Sinogowitz ne nous semble nullement convaincante.[1]

Dans un second article, l'auteur s'occupe des monastères comme lieux de refuge pour tous ceux qui étaient vaincus dans les luttes politiques ou comme lieux de recueillement pour certains membres de l'aristocratie, dégoûtés de la corruption qui régnait dans la société byzantine.

Particulièrement intéressantes sont les considérations de l'auteur en marge de la correspondance du patriarche Athanase, restée encore inédite, et son étude concernant le traité « Sur l'usure » de Cabasilas.

Quant à Athanase, R. Guilland a le mérite de l'avoir réhabilité en ce qui concerne sa culture. A la suite des appréciations peu favorables de N. Gregoras, il avait été considéré comme un ignorant vivant dans un siècle de renaissance culturelle. Les données contenues dans la correspondance du patriarche présentent un grand intérêt historique, relevant la misère atroce dont souffraient les masses de la capitale de l'Empire, la spéculation sur les articles de première nécessité à laquelle se livraient les éléments de l'aristocratie et les négociants latins. Ces données jettent une vive lumière sur la vie pleine de luxe et de loisirs que menait le haut clergé. Nous devons rappeler ici que la correspondance du patriarche Athanase a fait l'objet d'une étude de l'historien roumain N. Bănescu.[2]

R. Guilland s'est servi, pour son étude, du matériel découvert dans les manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris, tandis que N. Bănescu a utilisé le matériel de la Bibliothèque du Vatican.

L'analyse du traité « Sur l'usure » est extrêmement importante pour comprendre le processus de l'appauvrissement dans les villes byzantines aux XIII^e—XIV^e siècles. L'auteur insiste plutôt sur les arguments juridiques de Cabasilas pour déterminer l'impératrice à annuler les dettes, et il s'intéresse moins au procesus social-économique en soi-même. De telles propositions, venant de la part d'éléments de la classe dirigeante, témoignent de l'existence à Thessalonique d'un certain état de choses qui faisait prévoir le retour aux journées sanglantes du temps de la révolte des zélotes.

D'un intérêt tout spécial est l'étude sur la date de la disparition des courses à Byzance et sur les causes qui firent diminuer l'intérêt pour ce genre de manifestations.

R. Guilland considère à juste raison que, lors de la prise de Constantinople par les Latins, les courses disparurent complètement. Après la conquête de la capitale, la situation précaire de l'Empire empêcha la reconstruction de l'hippodrome, qui était tombé en ruines. Même auparavant, ce genre de spectacles avait commencé à déchoir. Les passes d'armes, importées par les Latins lors des premières croisades, plaisaient davantage. Le transfert du palais impérial aux Blachernes, à l'autre extrémité de la ville, la désorganisation des factions et l'appauvrissement de l'Empire ont également contribué à faire disparaître ce genre de spectacles.

Nous croyons cependant qu'il faudrait plutôt voir une corrélation entre le début de la déchéance des sources dès le VII^e siècle et la suppression des distributions gratuites

---

[1] B. Sinogowitz, *Über das byzantinische Kaisertum nach dem IV. Kreuzzuge*. Byz. Zeitschr. 45 (1952) 353—356.

[2] N. Bănescu, *Le patriarche Athanase Ier et Andronic II Paléologue*. Acad. Roumaine. Bull. de la section hist. XXII (1942) 28—56.

d'aliments ainsi que la disparition, en même temps, du « Lumpenproletariat » des grands centres urbains byzantins.

L'empreinte orientale prise par l'Empire, la rupture avec les traditions romaines firent que ce furent les spectacles avec bêtes sauvages et mimes qui prirent la place des courses; ceci se passa antérieurement à l'introduction des tournois, qui en furent une moindre cause, mais qui restèrent le spectacle préféré de l'aristocratie byzantine, influencée par les mœurs occidentales.

Basé sur des sources byzantines et arabes, l'auteur cherche à établir les étapes du conflit avec les Arabes, dont le point culminant avait été le siège de Constantinople par Maslama en 717—718. Tout en écartant avec beaucoup de prudence une série d'informations arabes, l'auteur arrive au rétablissement des relations arabo-byzantines au début du VIII^e siècle et précise spécialement certains faits en liaison avec l'activité de Léon III avant de devenir empereur.

Dans deux autres études il s'agit de l'attitude des divers Etats occidentaux dans le problème de Constantinople à l'époque précédant sa prise par les Turcs. R. Guilland reconnaît la duplicité des Génois, mais il tâche de la justifier en affirmant que même si les Génois eussent adopté une position plus ferme, ils n'auraient pu retarder que pour peu de temps la prise de Constantinople. En réalité il faut souligner la différence entre la politique menée par Péra, complètement docile envers Mohammed II, et celle de Gênes. En analysant les relations entre Gênes et Byzance, l'auteur utilise seulement les données fournies par les historiens byzantins; pourtant, une étude attentive des archives génoises pourrait dévoiler beaucoup de choses intéressantes.

Ce qui est assez difficile à comprendre, c'est la position passive de la Hongrie; je ne pense pas que le problème du Frioul pût en constituer une explication suffisante. L'accusation à l'adresse de la population, qu'elle n'aurait pas participé à organiser la défense, est contredite par certaines sources.[3] Cette légende au sujet de l'indifférence des habitants de la ville devant les assauts des Turcs a été accréditée surtout par les Latins. De fait, ceux qui ont trahi la cause de la défense de la capitale furent des éléments de l'aristocratie.[4]

Le dernier empereur byzantin est présenté comme un diplomate médiocre, manquant de sens politique, mais en réalité parce que dès le début de son règne il n'avait rien entrepris pour se rapprocher de l'Occident. L'Occident ne fut à aucun moment disposé à faire des sacrifices pour sauver Byzance. De fait l'auteur lui-même soutient que dès 1449 l'empereur Constantin tâchait de se rapprocher du Pape, d'abord par l'entremise de Gênes et qu'ultérieurement ses envoyés sollicitèrent directement l'aide de Rome. Ses démarches n'épargnèrent aucune concession, quelque impopulaire qu'elle fut. Par contre, le pape Nicolas V laissa s'écouler un temps précieux, voulant obtenir toutes sortes de garanties.

Est-ce Lukas Notaras, le principal dignitaire de la cour byzantine, fut-il un latinophobe aussi obstiné, tel qu'il est présenté par l'auteur? (p. 156). Est-ce que les douanes cédées à Notaras par l'empereur furent une mesure vexatoire à l'égard des Vénitiens ou bien un don fait au grand-duc qui, malgré sa latinophobie, avait reçu de pareils dons

---

[3] Н. А. Смирнов. *Историческое значение русской «Повести» Нестора Искандера о взятии турками Константинополя в 1453 г.* Виз. врем., т. VII, 66—68.

[4] Э. Франчес, *Классовая позиция византийских феодалов в период турецкого завоевания.* Виз. врем., т. XV, 76 и сл.

de la part des Génois également? D'ailleurs des ouvrages récents, plus favorables à Notaras, repoussent l'idée de sa latinophobie.[5]

Une analyse détaillée est consacrée à l'œuvre poétique de Th. Métochite en majeure partie inédite. Ces poésies, écrites en un style recherché, emphatique, traitent de thèmes philosophiques, autobiographiques, scientifiques ou bien ce sont des oraisons funèbres. Ainsi que s'exprime R. Guilland, leur valeur réside dans le fait qu'elles nous donnent une idée concernant le niveau des connaissances de l'époque dans le domaine de la philosophie, les mathématiques et l'astronomie.

« Les noces plurales à Byzance » représentent une analyse des lois canoniques et civiles concernant les mariages multiples, ce qui constitue une occasion de réexaminer le conflit surgi entre Léon VI et l'Eglise à cause de son quatrième mariage.

« La chaîne de la Corne d'Or » contient des données intéressantes sur l'emplacement de cette chaîne et concernant les murs qui formaient la défense de Constantinople du côté de la mer.

Les études de R. Guilland traitent — comme on le voit — de problèmes très variés du domaine de la byzantinologie; écrites avec beaucoup de talent et revues sur base des renseignements les plus récents, elles présentent un intérêt exceptionnel. Aussi leur réunion en volume est-elle une initiative utile et louable.

E. Frances/Bucarest

K. Onasch, *Das Weihnachtfest im orthodoxen Kirchenjahr. Liturgie und Ikonographie.* Berlin, 1958, 296 pp. (= Quellen und Untersuchungen zur Konfessionskunde der Orthodoxie, Bd. II).

Le livre du savant allemand bien connu est consacré à un problème assez limité de l'histoire de l'Eglise orthodoxe: la fête de Noël, sa liturgie et son iconographie. Après une introduction et une bibliographie détaillée, il nous expose son étude dans trois vastes chapitres: 1. Die Herrn- und Marienfeste innerhalb des orthodoxen Kirchenjahres (p. 32—69); 2. Die Liturgie des Weihnachtsfestes (p. 70—140); 3. Die Ikonographie des Weihnachtsfestes (p. 141—219). Parmi les quatres suppléments à la fin du livre, il faut noter surtout les notices sur les « Hymnographen der griechischen Weihnachtsliturgie » (p. 220—267), où on trouve aussi le texte complet de la liturgie grecque de la fête de Noël, après (p. 271—273) une « Übersichtsschema zum orthodoxen Kirchenjahr ». Le dernier supplément contient un « Bilderkatalog zur Topographie der Figur X » (p. 274—296). Il est question de cette figure énigmatique — « ein Greis mit weissem Bart und weissem Haupthaar, das in den meisten Fällen eine hohe, gewölbte Stirn freilässt », que l'on découvre dans les représentations de la scène de la Nativité du Christ et qui reste à éclaircir. Basée sur une excellente connaissance de la littérature et des sources écrites et figurées, l'étude de K. Onasch traite le problème dans ses moindres détails, en ce qui concerne Byzance et les autres peuples orthodoxes. Ici, il faut le souligner, le terme d'orthodoxie embrasse, avant tout, Byzance et, en second lieu, les pays slaves orthodoxes. C'est justement sous cet aspect que le problème acquiert une importance particulière qui dépasse de beaucoup les intérêts des historiens de l'Eglise et de la liturgie, de même que les historiens de l'art byzantin. Si l'on parle de l'influence de Byzance

[5] A. E. Bakalopulos, *Die Frage der Glaubwürdigkeit der Leichenrede auf L. Notaras von Johannes Moschos.* Byz. Zeitschr. 52 (1959) p. 13—21.

et de sa civilisation dans la vie culturelle des Slaves du Sud et de l'Est, il faut reconnaître qu'une des sphères où cette influence était très forte, profonde et durable, c'était justement la sphère de la vie religieuse et ecclésiastique, et d'une manière spéciale de la liturgie. Si depuis la conversion des Slaves méridionaux et orientaux au christianisme aux VII^e, IX^e et X^e siècles, leurs rapports avec Byzance subirent plusieurs fois des crises sensibles et des changements graves, il restait toujours le rite orthodoxe qui formait pour eux un lieu presqu'inébranlable avec la civilisation byzantine, même longtemps après la disparition de l'Empire de Constantinople comme pouvoir politique. Dans ce sens, les historiens des rapports byzantinoslaves ont largement à puiser dans le livre bien nourri d'indications de K. Onasch.

La première partie du chap. I contient une revue très utile sur « die gottesdienstlichen Bücher des Kirchenjahres » (p. 32—47) de l'Eglise orthodoxe. Pour déterminer la place de la fête de la Nativité dans le nombre des fêtes orthodoxes et relever son importance, Onasch a eu l'idée de nous renseigner « über Ablauf und Rhytmus des orthodoxen Kirchenjahres », en parlant des fêtes mobiles et immobiles dans l'année ecclésiastique orthodoxe. Il a donné ici des renseignements très intéressants sur les divers livres liturgiques employés dans l'Eglise orthodoxe aussi bien pour les fêtes immobiles que pour les fêtes mobiles. Il faut souligner que c'est la partie du son exposé qui a un intérêt tout particulier non seulement pour les historiens de l'art byzantin et slave, mais non moins pour les historiens de l'ancienne littérature slave. On trouve ici des informations bibliographiques sur le *menaion* ou le *menologion,* c'est-à-dire le ménée et le ménologe, de même que sur son contenu et son histoire, sur le synaxaire, en second lieu sur le *triodion* et le *pentekostarion*, sur le *typikon,* sur l'*akoluthie* et (sequentia, slav. *čin*), enfin l'*oktoechos* (slav. *osmoglasnik*). Tous ces livres liturgiques passèrent, de d'Eglise de Constantinople, chez les Slaves orthodoxes, et servirent de vrais piliers de l'orthodoxie slavo-byzantine, dans le champ liturgique. En parlant de ces œuvres, Onasch a donné des renseignements sur les textes grecs, ainsi que sur des ouvrages correspondants en slave. Comme on a reconnu très bien, « on peut dire que l'Eglise byzantine, improprement appelée jadis Eglise grecque, est surtout une Eglise slave » (C. Korolevskij). Il serait nécessaire donc, pour donner une idée complète de la littérature liturgique orthodoxe, de s'arrêter un peu de plus aux textes liturgiques slaves, et d'ajouter aux notices mentionnées dans le livre de K. Onasch encore quelques autres indications. A propos des ménologes, Onasch a mentionné quelques textes slaves (par ex., p. 38, n. 3: Codex Suprasliensis; p. 39: mineja čet'ja; p. 40, n. 1: Savvina-kniga). On pourrait ajouter quelques renseignements intéressants aussi sur les autres livres liturgiques — par exemple, sur le triodion: au moins l'indication de Théophylacte d'Ochrida (Vita Clementis, XXVI, 73) sur les occupations de St Clément d'Ochrida de cet ouvrage, en arrivant dans certains cas aux manuscrits slaves, si nombreux et suffisament anciens de textes liturgiques. En parlant des essais de révision des livres liturgiques grecs (Onasch, p. 34 sqq.), il serait utile, sans doute, d'en dire quelques mots de la révision des ces livres en Bulgarie au temps du patriarche Euthymios de Tirnovo (1375—1394), qui a eu une répercussion profonde aussi dans les autres pays slaves orthodoxes. Onasch (ibid., p. 47) a très bien relevé que, en comparaison à l'édition du texte grec du Octoéchos de Venise 1522, les éditions du texte slave de 1491 et de 1494 sont relativement plus anciennes. Sur l'édition de l'Octoéchos de Cetinje de 1494, on peut trouver maintenant des renseignements précieux dans l'édude fondamentale de D. Medaković, Grafika srpskich štampanich knjiga XV—XVII veka. Beograd 1958, p. 189 sqq., passim.

Tandis que dans la seconde partie du premier chapitre, consacrée au problème « Das

Weihnachtsfest im Menaion und Oktoechos » (pp. 48—69) on trouve peu d'analogies des textes slaves anciens, on lit quelques indications fortes intéressantes dans le chapitre II: « Die Liturgie des Weihnachtsfestes » (pp. 70—140), qui est assez détaillé et forme presque le noyau de la publication. Il faut souligner, entre autres, l'affirmation d'Onasch (ibid., p. 78) que « die Ordnung der russischen Offizien zeigt uns übrigens noch deutlich den ursprünglichen Sinn der nächtlichen Gottesdienste ». A la fin des renseignements sur la pratique de l'ancienne Eglise russe, l'auteur conclut (ibid., p. 79): « Auf das Ganze gesehen folgt aber der rusische Gottesdienst, wohl seit den Tagen des Metropoliten Kiprian (! I. D.) (geboren 1381), der u. a. ein Typikon der Großen Kirche in Konstantinopel ins Slavische übersetzen liess, dem griechischen Gottesdienst ». En reconnaissant à l'auteur tout droit d'affirmer cela, il faut corriger cependant l'indication chronologique. Né vers 1331 (non en 1381!), Cyprien fut nommé en 1378 métropolite de Kiev et mourut en 1406. Etant né à Tirnovo en Bulgarie et fils d'une famille bulgare, apparentée au patriarche Euthymios de Tirnovo, parent de Grégoire Camblak (sur la famille de Camblak voir les indications chez P. Lemerle: Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati. Roma 1957, p. 282 sqq.; I. Dujčev: Byz. Zeitschr. LI [1958] 422), Cyprien Camblak et son activité sont assez connus et méritent quelques mots de plus. Le problème des *lectiones,* traité par Onasch dans un chapitre spécial (Die Lektionen zum Fest der Geburt Christi, pp. 89—140) a pour les slavisants une importance toute particulière. Inutile de rappeler que la littérature paléoslave débute par un Aprakos-Evangile, que parmi les manuscrits slaves anciens il existe un grand nombre de textes de ce genre, enfin que les problèmes liés à ces œuvres liturgiques de la littérature byzantine et paléoslave et restés en bonne partie non éclaircis, ne pourraient être résolus que par une vaste étude comparative. Onasch a indiqué ici plusieurs données de la littérature slave, mais on devrait utiliser aussi les résultats de certaines recherches modernes, en premier lieu L. P. Žukovskaja (О переводах евангелия на славянский язык и о „древнерусской редакции" славянского евангелия. Славянское языкознанне. Сборник статей под ред. В. В. Виноградова. Москва 1959, pp. 86—97); puis L. Moszyński (Staro-cerkiewno-słowiański aprakos. Studia z filologii polskiej i słowiańskiej, II, 1959, pp. 374—395), etc. Sans entrer en détail dans les résultats des recherches dans le dernier chapitre du livre, dédié à l'iconographie, il faut noter qu'il serait désirable, pour l'étude de la « figure X », identifiée par Onasch avec le prophète Jésaja, et pour l'étude des autres problèmes sur utiliser un nombre plus grand d'images d'origine slave. A la fin de son catalogue de 27 images, Onasch (p. 159 n. 2) a bien reconnu: « es lassen sich selbstverständlich noch eine Menge Zeugnisse .. herbeibringen » (cf. aussi p. 164 sqq.). Outre les monuments de l'ancien art serbe, on pourrait mentionner ici au moins les images indiquées dans l'étude spéciale, restée inconnue à Onasch, de V. I. Pandurski, Рождество Христово в християнското изобразително искуство. Годишник на Духовната академия «Св. Климент Охридски» I [XXVII] (1950—1951) 1—18.

En émettant seulement ces qeulques observations sur contenu de la publication du savant allemand, il faut souligner toute son importance pour les études slavistiques et, en particulier, pour les recherches sur les rapports culturels entre Byzance et les Slaves méridionaux et orientaux.

I. Dujčev/Sofia

Ῥωμανοῦ τοῦ Μελῳδοῦ Ὕμνοι, ἔκδοσις κριτική, τόμος Δ΄, μέρος Α: Ὕμνοι ΛΖ΄-Μ΄, μετ' εἰσαγωγῶν, σχολίων καὶ μεταφράσεως. Ἀθῆναι, 1959, pp. 183.

Sous ce titre le groupe de philologues, disciples de M. N. Tomadakis, professeur de philologie byzantine à l'Université d'Athènes, édite quatre autres hymnes de Romanos

qui n'avaient pas pu trouver place dans le volume précédent. Le présent volume, comme le troisième, est dédié au professeur Tomadakis, inspirateur de l'édition de Romanos.

Les hymnes édités sont les suivants: 1° pp. 1—36: Kontakion des Saints Apôtres par Nicolas Kontossopoulos, 2° pp. 37—80: Kantakion à l'Ascension du Seigneur par Agnès Vassilicopoulos, 3° pp. 81—102: Kontakion à Dix Vierges par Ino Michaelidis, 4° pp. 103—183: Kontakion au Lendemain de l'Epiphanie par Démétrios Dimitrainas.

Chaque nouveau volume de l'édition de Romanos est incontestablement supérieur à ceux qui le précèdent et dans le présent volume chaque éditeur a tâché de faire de son mieux. Chaque hymne est précédé d'une préface et le texte est traduit et commenté. Cependant, les différents collaborateurs n'envisagent pas de la même façon l'édition du texte. On peut constater chez eux des divergences du point de vue de la technique de l'édition et certaines erreurs. Par exemple, l'éditeur de l'hymne Λ′ devrait utiliser un sigle pour les leçons communes des manuscrits δ et Σ car ces deux codices sont, sans aucun doute, apparentés ou copiés l'un sur l'autre (voir ma description des *Kontakio du Sinaï*, vol. III, pars A′, Athènes, 1957, pp. ιη′-ιθ′ et Vassilicopoulos, ibid. p. 49). De plus, on ne doit pas incorporer dans l'apparat critique des leçons ponctuées et corrigées, mais telles qu'elles sont données par les manuscrits.

Le même éditeur de l'hymne ΛΖ′ aurait dû apporter aussi plus d'attention à la séparation des vers dans les strophes (οἶκοι). Or, tandis que chaque strophe a douze vers, les strophes ια′ et κά en ont onze. De même, les vers 8—9, 104—105, 132, 258—259, 270—271, 282—283 sont mal coupés. Personnellement, nous aurions fusionné les sixième et septième vers de chaque strophe.

Au vers 215, l'éditeur met entre crochets le mot νῦν. Mais, le vers étant métriquement correct, cette addition est inutile. La préférance donnée à la leçon, de ϱ aux vers 283—284 est discutable. D'ailleurs, la division en vers de l'hymne ΛΗ′ prête à critique. Sous la forme adoptée, les vers sont plutôt des demi-vers que des vers complets. L'expérience que nous avons des hymnes de Romanos, nous a appris que le vers des bymnes de Romanos n'est que la coupe musicale et qu'il constitue très souvent une unité de phrase. Même observation à propos de l'hymne Μ′. L'éditeur aurait dû fusionner qeulques vers pour éviter l'impression qu'ils sont formés de demi-vers. Par contre, la séparation en vers de l'hymne ΛΟ′ est parfaite. Cependant l'éditrice aurait dû consulter non seulement les éditions existantes, mais encore les manuscrits que ses prédécesseurs ont utilisé.

En ce qui concerne l'apparat critique, il y aurait lieu d'y apporter les corrections et additions suivantes: ΛΖ 20 à πάντα ΙΛ′ ajouter ϱ, ΛΖ 75 au lieu de ἐπιστρέφει ὦ δε ϱ écrire: [..[στρέψει ἀδ(ἀμ) ϱ, ΛΖ′ 106 au lieu de ὅν *PC* corriger οὐ *PC*, ΛΖ′ 167 à φησί γλῶσσα ἁρμοῦσα Β ajouter: ϱ, ΛΖ′ 265 à παρ' ἐμοῦ τῷ 'Α. ἐπι στρέφοντι ajouter: πρὸς ἐμε ϱ, à ΛΗ′ 84 ajouter: μαθηταί ϱ, ΛΗ′ 94 au lieu de ταῦτα γὰρ ϱ ... écrire οὕτω γὰρ ϱ Μ′ 259 au lieu de πρότυπον corriger προτυπῶν,, à Μ′ 261 ajouter: Ἀρωμεν ἅπαντες P..., [Ἀναπ]ετάσωμεν ϱ, à Μ 310 ajouter: (διδάσ)καλ(ον) εὑρεῖν? ϱ à Μ′ 325—326 ajouter: ἡ αἱμό(ρρους) καὶ (ἁπτ)όμ(ενος) πιστῶς P.

Il faudrait noter d'ailleurs que tous les collaborateurs n'admettent pas les idées contenant des hymnes de Romanos; nous pouvons ainsi établir une édition critique solide, surtout lorsqu'un hymne se trouve dans plusieurs codices. Aussi croyons-nous que les titres des hymnes ΛΖ′, ΛΘ′ relatifs à l'indication du manuscrit P, sont inutiles. Mlle Vassilicopoulos commet une erreur dès le début en croyant que le manuscrit P étant le meilleur (ibid., 51), nous pouvons donner, d'après lui, le meilleur texte et mentionner seulement dans l'apparat critique les variantes des autres codices. Sans doute, plusieurs éditeurs se sont-ils laissés influencer par la présentation du texte dans les volumes précédents,

mais nous n'avions pas alors à notre disposition tous les manuscrits et nous ne nous avions pas renoncé à certaines idées qui avaient guidé nos prédécesseurs.

Toutefois, ces remarques n'empêchent pas de constater que l'édition du texte de Romanos s'améliore de tome en tome et l'on ne peut nier qu'elle est une contribution importante à la solution des divers problèmes relatifs à Romanos et à l'édition définitive de ses hymnes. Avec les quatre hymnes que nous avons édités dans notre thèse (Τὸ πρόβλημα τῆς γνησιότητος τῶν ἁγιολογικῶν ὕμνων τοῦ Ῥωμανοῦ. Ἀθῆναι, 1959), nous disposons désormais de la moitié de l'œuvre attribuée à Romanos. Il est bon de noter, de plus, que des hymnes inédits ont été publiés et que ceux qui sont reédités le sont d'une façon plus conforme aux exigences de l'ecdotique actuelle.

Nicolas Livadaras/Paris

PHOTIUS. Bibliothèque II. (« Codices » 84—185). Texte établi et traduit par René HENRY. Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 225 (p. 8—203 doubles).

Ce deuxième tome, édité avec le même soin consciencieux que le premier, montre, comme ce dernier, les pertes immenses subies par l'esprit humain, avec la disparition d'œuvres que nous connaissons plus ou moins superficiellement, grâce à Photius, au lieu d'en ignorer même le titre. Ce tome II s'ouvre avec le cod. 84, relatif à un Abrégé en cinq livres de l'Histoire romaine de Denys d'Halicarnasse, et prend fin avec le cod. 185, relatif à « un petit livre de Denys d'Egée, intitulé Dictyaca », perdu et objet heureusement d'une Notice assez détaillée. Les auteurs recensés par Photius vont des auteurs de l'Antiquité grecque classique (Isocrate, Lucien, Arrien) aux auteurs byzantins (Jean Laurentius Lydus), en passant par les Pères de l'Eglise (st Basile, st Clément d'Alexandrie, st Jean Chrysostome), les Actes du concile de Nicée (cod. 88), les Actes apocryphes des Apôtres (cod. 114). Auteurs profanes et auteurs sacrés sont lus et jugés et, ce qui est surtout précieux, des auteurs dont les œuvres ont disparu. Sur les 101 codices analysés, 40 exposent des œuvres perdues; Le *Contre les Manichéens* en 20 livres d'Héraclianos, évêque de Chalcédoine (cod. 85), un roman sans titre de Jamblique (cod. 94, longuement analysé p. 34—48), le *Contre ceux qui se sont séparés de l'Eglise* (cod. 95) de Jean de Scythopolis, un *Recueil de vainqueurs olympiques et de chroniques* de Phlégon de Tralles (cod. 97), des *Exercices oratoires divers* de l'empereur Hadrien (cod. 100), des *Discours consulaires* et des *Discours impériaux,* adressés à l'empereur Zénon (474—491) de Luc de Victorinus (cod. 101), le *Contre Jean de Scythopolis* de Basile de Cilicie (cod. 107, longuement analysé, p. 74—78) le *Contre Thémistius* de Théodore d'Alexandrie (cod. 108), un traité sur le cycle pascal de Métrodore (cod. 115), un recueil de douze discours théologiques du prêtre Pierius (cod. 119), divers livres des *Métamorphoses* de Lucius de Patras (cod. 129), des Mirabilia de Damascius (cod. 130), un ouvrage *Sur Alexandre* d'Amyntianus (cod. 131), des *Exercices oratoires* de Palladius, d'Aphtonius, d'Eusèbe le sophiste et de Maxime le sophiste d'Alexandrie (cod. 132—133, 134, 135), un ouvrage d'Eunomius sur sa propre hérésie (cod. 137) et un autre du même auteur en trois livres réfutant certaines critiques de saint Basile (cod. 138), un *Lexique alphabétique* d'Helladius, « le plus copieux des lexiques que je connais » (cod. 145) ainsi que les Lexiques suivants: *Lexique alphabétique du style pur, Lexique du style grave, Lexique particulier de l'éloquence politique,* « en trois gros volumes », *Lexique alphabétique* de Valérius Pollion, un Lexique alphabétique des mots chez les dix orateurs de Julien (cod.

146—150), auxquels il faut joindre une sorte de Lexique *Sur les mots difficiles chez Platon* (cod. 155), un *Lexique alphabétique* de Pausanias (cod. 153), ainsi qu'un recueil alphabétique de mots propres à Platon (cod. 154) et un *Lexique alphabétique* des mots étrangers de Dorothée (cod. 156) de Boethos, *la Préparation à la sophistique* de Phrynichos l'Arabe, en 36 livres (cod. 158, p. 115—119), les *Extraits variés* du sophiste Sopatros, en 12 livres (cod. 161, p. 123—128), une réfutation, en 10 livres, des idées d'un moine André par Eusèbe de Thessalonique (cod. 162, p. 129—134), une collection, en 12 volumes, de préceptes sur l'agriculture de Vindanius Anatolius de Beyrouth (cod. 163), les *Merveilles incroyables d'au-delà de Thulè,* en 24 livres d'Antoine Diogène (cod. 166, p. 140—149), un volumineux recueil, en 15 livres, de citations relatives à la religion chrétienne, tirées « non seulement d'ouvrages grecs, mais aussi perses, thraces, égyptiens, babyloniens, chaldéens et italiens » (cod. 170 p. 162—165), un *Contre ceux qui disent que les hommes pèchent par nature et non par intention,* en 5 livres de Théodore d'Anticche (cod. 166, p. 177—182), une *Paraphrase de l'Octateuque* », en vers épiques et en huit livres (cod. 183), et les *Dictyaca,* en 100 chapitres de Denys d'Egée (cod. 185, p. 200—203). Il y a lieu d'ajouter à cette liste trois ouvrages anonymes: un *Discours contre les Juifs et les hétériques,* un traité, en 8 livres, *Sur la sainte fête de Pâques, troisième ouvrage* et un ouvrage en 5 livres pour la défense des opinions « haïes de Dieu » d'Origène (cod. 115, 116, 117) et des ouvrages connus seulement en partie et que Photius a lus en entier: la *Critique et réfutation de la fausse connaissance* ou *Contre les hérésies d'Irénée,* évêque de Lyon, « au pays des Celtes » (cod. 120), en 5 livres, les *Mélanges de notes d'histoire,* en 8 livres de Pamphila (cod. 175), et l'ouvrage *Sur la vie du philosophe Isidore,* en 60 chapitres, de Damascius de Damas (cod. 181, p. 189—192). Des Notes complémentaires (p. 205—224) et des Correction au tome I (p. 225) terminent ce volume. — La traduction est, dans l'ensemble, très fidèle; elle présente d'heureuses trouvailles; on regrettera, cependant, des omissions, qui nuancent le texte, des traductions parfois un peu trop larges et un emploi fantaisiste dans la traduction du présent et du passé simple; alors que les temps du texte grec auraient pu être conservés. Il n'en reste pas moins que, grâce à René Henry, on a aujourd'hui une excellente édition de la *Bibliothèque* de Photius, qui rendra d'immenses et très réels services non seulement aux byzantinistes, mais encore aux historiens de la civilisation européenne médiévale.

R. Guilland/Paris

Ernst Kirsten — Wilh. Kraiker, *Griechenlandkunde. Ein Führer zu klassischen Stätten.* 3. Aufl. Heidelberg, C. Winter, 1957, pp. 519.

Le livre des deux auteurs a eu 3 éditions au cours de trois années (1ère édition en 1955, 2e en 1956). Alors que la seconde édition différait de la première par une considérable augmentation du texte et du nombre des plans, la troisième édition n'apporte, par rapport à la précédente, que quelques détails qui n'ont guère dérangé le texte du livre. Les additions concernent surtout la bibliographie qui va jusqu'en 1957. Les plans ont également été perfectionnés, de sorte qu'ils reflètent l'état actuel des fouilles. Les notes explicatives ont été élargies et certaines dates et données topographiques précisées. Un erratum a échappé aux auteurs à la p. 401 où Cyrille et Méthode sont datés du 8e siècle et à la p. 364 où l'on lit ῥόδος au lieu de ῥόδον.

Les auteurs, archéologues tous deux, basent leur livre sur l'autopsie et sur une profonde et vaste connaissance de la littérature spéciale. Souvent, ils se réfèrent

à leurs propres ouvrages dont je voudrais citer au moins la participation de Kirsten à l'œuvre monumentale de A. Philippson, *Die griechischen Landschaften,* que Kirsten a achevée (le dernier tome IV *Das Ägäische Meer und seine Inseln* a paru en 1959) et la monographie sur la polis grecque (*Die griechische polis als historisch-geographisches Problem des Mittelmeerraumes*, 1956).

Le livre comprend trois parties: dans la première, les auteurs donnent une caractéristique géologique et géographique du paysage grec et nous offrent un précis de l'histoire grecque. Aux chapitres 2—15, ils décrivent en détail les parties de la Grèce qui avaient une certaine importance pour la civilisation et l'histoire de l'antiquité grecque (Athènes, Attique, Egine, Crète, Cyclades, Sporades, Thessalie et Macédoine, littoral thrace). Au chapitre 16, ils nous renseignent sur les possibilités de transportation par chaussées, chemins de fer et par voies maritimes, reproduisant, à certains endroits, les principales données topographiques, et décrivant, d'une façon sommaire, les régions qu'avant ils n'avaient pas étudiées (Acarnanie, Béotie, Epire, etc.). A chaque ville ou région, les auteurs mentionnent si elles ont participé aux plus anciennes civilisations, crétoise et mycénienne. A l'époque historique, ils caractérisent surtout leur attitude dans les guerres gréco-persanes et dans celle du Péloponnèse. Ils décrivent leur histoire sous la domination romaine, byzantine, vénitienne et turque.

Tout en nous offrant un renseignement de caractère encyclopédique sur la Grèce de la période préhistorique jusqu'à nos jours, l'attention principale se porte, à juste titre, sur les fouilles archéologiques et la description des habitats et des monuments. C'est ainsi qu'on trouve une série de petites monographies sur l'art et l'histoire d'Athènes, Delphes, Olympie, Crête ,Délos, Sauros, Kos, etc. Les mêmes soins scrupuleux ont été consacrés aux monuments plus récents, dont les temples byzantins, surtout en Attique et à Salonique. Pour tous les endroits les auteurs indiquent non seulement l'état actuel des fouilles qu'ils illustrent au moyen de 126 plans et tableaux, mais aussi ils renseignent sur le programme futur des investigations archéologiques.

La troisième édition du livre de Kirsten et Kraiker est donc un guide excellent d'une haute valeur scientifique (surtout en archéologie et l'histoire de l'art) et d'une grande utilité pratique, qui englobe la Grèce et les îles de la Mer Egée. Pour le byzantinologue, il est d'un intérêt particulier de se rendre compte, à la lecture du livre, de la continuité historique de Byzance avec l'époque précédente, continuité dont Karl Krumbacher déjà avait, très légitimement, souligné l'importance.

K. Janáček/Brno

Corina Nicolescu, *Inceputurile artei feudale din ţara noastră in lumina ultimelor discoperiri arheologice.* (Les commencements de l'art féodal roumain à la lumière des dernières découvertes archéologiques.) Studii şi Cercetări de Ist. Artei VI/1 (1959) 47—59 + 4 fig.

Corina Nicolescu, *Ceramica smăltuită din sec. X—XV în lumina ultimelor cercetări arheologice.* (La céramique émaillée des X^{e}—XV^{e} siècles à la lumière des dernières recherches archéologiques.) Studii şi Cercetări de Ist. Artei VI/2 (1959) 75—104 + 24 fig + 1 pl.

Dans ces deux intéressantes études, l'auteur se propose de montrer quelques nouveaux aspects de la culture et de l'art roumains dans la période des X^{e}—XIV^{e} siècles, et les relations de l'art roumain avec la culture slavo-byzantine.

Les nombreuses recherches archéologiques réalisées au cours des dix dernières années, sur tout le territoire de la Roumanie, ont mis à jour des vestiges d'architecture, restes de peintures, ainsi qu'une riche et variée quantité de céramique et d'objets de parure. Soulignant l'importance de tous ces matériaux pour la connaissance des débuts de la culture roumaine en général, ainsi que pour l'art, l'auteur choisit seulement les éléments qui prouvent l'apparition des manifestations artistiques de caractère féodal, pendant le X^e—XII^e siècle.

Dans le premier article on fait quelques observations générales sur les plus anciens vestiges d'architecture, trouvés sur le territoire de la Dobroudja, datant du X^e jusqu'au XII^e siècle, d'une importance exceptionnelle pour la connaissance des débuts de l'art roumain. Ces monuments mis en corrélation avec les autres manifestations artistiques, telles que la céramique et l'art des métaux, permettent la conclusion qu'un certain art s'était constitué, dès le X^e siècle, sur le territoire roumain, en étroite parenté avec l'art byzantin et oriental. Considérée dans cette lumière nouvelle, qui met en relief l'influence de la culture slavo-byzantine dans les contrées du Bas-Danube, dès le X^e siècle, l'auteur affirme, que la construction au XIV^e siècle d'un monument de l'importance et la valeur artistique de l'église princière d'Arges, représente le résultat d'un long processus d'assimilation de l'art byzantin sur le territoire roumain. L'étude des matériaux et des procédés de construction de certains monuments, par exemple, les forteresses de Garvăn-Dinogetia, Capidava, ainsi que les églises de Dinogetia et de Niculiţel (Noviodunum), semblables aussi aux habitations, permet de conclure que les habitants de cette région ont procédé au X^e siècle à la restauration des anciens monuments en utilisant les matériaux mêmes, de ces anciennes forteresses ou villes byzantines, ruinées aux VI^e—XI^e siècles, à la suite des attaques des peuples envahisseurs. L'auteur souligne que les régions du Bas-Danube vécurent, à partir du X^e siècle jusqu'au XIII^e siècle, une véritable renaissance de l'architecture militaire, urbaine et religieuse, sous l'action de la féodalité locale et de l'administration byzantine. Ce phénomène doit être mis en relation avec l'essor économique et social de cette contrée, à cette étape de notre histoire. Les monuments religieux de Basarabi, Dinogeţia et Niculiţel, représentent la première preuve matérielle de la vie religieuse qui s'épanouit dans cette région et dont, jusqu'à ces découvertes, les sources écrites étaient les seules à faire mention. Le monastère rupestre de Basarabi (reg. Constanţa), datant de l'année 992, avec des inscriptions en vieux slave, dont l'architecture présente des caractères encore plus archaïques, ainsi que le décor sculpté et gravé en roc, constitue jusqu'à présent le plus ancien et le plus important monument d'art religieux de notre pays. Avec les églises mentionnées plus haut, il fournit la preuve du développement dans la Dobroudja d'une architecture et d'une peinture se rattachant à l'art oriental et byzantin, arts qui conquirent petit à petit les contrées danubiennes et se transformèrent au contact de l'art local, en aquérant des traits particuliers qui constituent ce que l'on peut définir plus tard comme l'art roumain. Cette idée peut être encore mieux démontrée en analysant l'évolution de la céramique émaillée de la même étape.

Beaucoup plus riche encore, que les vestiges d'architecture, la céramique variée, mise au jour par les dernières fouilles, relève un nouvel aspect de la culture matérielle, ainsi que de l'art roumain. L'emploi de l'émail au X^e siècle par les potiers autochtones, en Dobroudja et le long du Danube d'abord, ne fait point de doute. L'utilisation de ce nouveau procédé technique coïncide avec la création des formes nouvelles, élégantes et variées, plus riches que dans les siècles précédents. L'auteur souligne qu'elles dérivent pour la plupart de formes méridionales — byzantines notamment —, tandis que

certaines autres semblent ressusciter certaines formes locales anciennes, de la tradition La Tène. Des cruches en forme d'amphore à deux anses, des cruches sphéroïdales à une seule anse, divers petits récipients, ainsi que toute une variété d'écuelles, d'assiettes et de bols à pied, couverts d'émail vert-olive ou non émaillés, viennent s'ajouter à cette époque, aux formes communes de date plus ancienne, telles que le pot sans anse et l'écuelle tronconique. La poterie byzantine émaillée, décorée en différentes techniques, au coloris varié, a été trouvée à Garvăn-Dinogeţia et à Turnu-Severin. Elle appartient aux XI^e—XII^e siècles. Il y en a aussi des imitations locales. Au XIV^e siècle, la céramique émaillée, de tradition byzantine est fréquente dans tout l'espace carpatho-danubien, ainsi qu'en Moldavie, dans les villes et dans les grands centres monastiques. Les artisans locaux utilisent la technique et l'harmonie du coloris, ainsi que l'ornementation byzantine, et maintes fois les associent aux procédés techniques et motifs autochtones. Au cours des siècles, la technique de l'émaillage pénétra dans les milieux ruraux, ou elle s'épanouit depuis le XVIII^e siècle, en métier d'art populaire et s'y maintient florissant jusqu'à nos jours. L'auteur montre que l'art de l'émaillage importé de Byzance, ayant d'ailleurs pris racines dans la Dobroudja et aux bords du Danube, s'épanouit en contact avec l'ancien héritage local, pour donner naissance à la céramique émaillée roumaine, remarquable sous le rapport artistique, notamment aux XIV^e—XV^e siècles.

En analysant la conception décorative, les motifs et la technique, l'auteur conclut que l'évolution de la céramique émaillées reflète l'évolution même de la culture et de l'art développé sur le territoire roumain, au contact de la civilisation byzantine, qui pénétra profondément au cours du XI^e siècle dans toutes les contrées roumaines, comme la conséquence de la création d'un thème byzantin, Paristrion, au Bas-Danube.

La poterie émaillée est donc, le premier témoignage de la continuité et peut mieux nous éclaircir les débuts de l'art roumain et ses relations avec l'art byzantin. Mais ce n'est pas là l'unique témoignage que nous ayons, car les monuments religieux et les vestiges des châteaux-forts et des cités, dont il s'agit dans l'article précédent, sont plus importants encore. Tout comme la céramique, ils nous permettent de faire remonter au X^e siècle les débuts de l'art roumain. Il est dommage que l'auteur n'ait pas utilisé dans sa démonstration les objets de parure, ainsi que les croix, reliquaires, amulettes, etc., de grande circulation dans la Dobroudja, qui complèteraient le climat artistique de cette contrée aux X^e—XII^e siècles.

E. Stănescu/Bucarest

Cyril M a n g o, *The Brazen House. A study of the Vestibule of the imperial Palace of Constantinople.* With an Appendix by Ernest MAMBOURY. Kobehan, 1959, pp. 197 + 3 fig. et un pl. h. t.

Voici une étude très consciencieuse de la Chalcè, sur laquelle se sont penchés les divers topographes, qui se sont occupés du Grand Palais. Cette étude, qui est la thèse de doctorat remaniée de l'auteur, comporte 5 chapitres après une brève Introduction. Le premier chapitre a trait à l'histoire et à la décoration intérieure de la Chalcè (p. 21—35). Le chapitre II présente le cadre topographique de la Chalcè (p. 36—72): l'Hippodrome, les Bains de Zeuxippe, l'Augustaion et le Tetrastoon, le Milion, la Basilique, le côté nord de l'Augustaion et le palais patriarcal, le Sénat, ainsi que la statue d'Eudoxie,

les Pitakia et le Puits Sacré. Le chapitre III étudie l'ensemble architectural de la Chalcè; les différents itinéraires des processions impériales. La Mésè, la Porte Mélétè avec le portique d'Achille, la dalle de l'orientation, la petite Porte de Fer, la Chalcè et l'Augustaion, la situation, l'orientation, la décoration extérieure et l'aspect de la Chalcè de chapitre IV est consacré à l'icône de Notre-Seigneur. L'a. étudie successivement l'icône de la Chalcè pendant la période de l'iconoclasme, la restauration de l'icône, l'histoire postérieure de l'icône de la Chalcè, 'iconographie du Christ de la Chalcè, le Christ antiphonète. Le chapitre V étudie l'église du Seigneur. Quatre Appendices complètent cet exposé: I. La date de la destruction de la mosaïque de la Chalcè par Léon III.; II. Une colonnade dorée proche de l'Augustaion; III. Une miniature turque de 1537—1538; IV. (dû à Mamboury): Fouilles de Ste Sophie (4/XII, 1939) et Canalisation pour le Palais de Justice (septembre—octobre 1952). Un Index facilite la consultation de l'ouvrage. Un plan hors-texte permet de situer les différents monuments dont il est question dans l'exposé.

Etude, une fois encore, très consciencieuse. Mais cette étude, reposant comme l'étude du Grand Palais et de l'Hippodrome, sur des monuments disparus, reste dans le domaine de l'hypothèse. Aucun moyen de situer à leur emplacement *exact* de jadis la Chalcè et les édifices voisins. Mais, en s'aidant des textes, seule source pratiquement, il est possible d'arriver à une précision relative. L'hypothèse de M. fait faire des progrès au problème de la Chalcè, mais sous prétexte qu'aucun texte ne précise l'orientation de la Chalcè, l'auteur veut la situer au sud-ouest de Ste Sophie. Mais les textes relatifs à la Chalcè la situent en face des Bains de Zeuxippe, non loin des Noumera, à l'ouest de Ste Sophie, au nord-ouest et non au sud-ouest de Ste Sophie. Le texte du *De Ceremoniis*, 573, cité par M. lui-même (pp. 97—98) infirme sa thèse. Le traité *Des Cérémonies* est formel; il place la porte d'entrée de la Chalcè face aux Bains de Zeuxippe, près du Milion et non loin de l'Achilleus. Il n'est pas possible non plus de voir dans la chapelle byzantine ruinée, servant au XVIII^e^ siècle de ménagerie pour les bêtes féroces du sultan, la chapelle du Christ de la Chalcè, étant donné et sa situation et les sujets de ses mosaïques. Enfin, il est absolument impossible de voir dans le Sénat et la Magnaure un seul et même édifice, sous des noms différents. Le *Livre des Cérémonies* l'aurait certainement noté; de plus, le Sénat est en dehors du Grand Palais alors que la Magnaure était à l'intérieur, comme le précise le Livre des Cérémonies. Il n'en faut pas moins remercier M. d'avoir consacré à la Chalcè la première étude détaillée. L'hypothèse présentée par lui, est assurément discutable. Mais son étude est une contribution à une connaissance de plus en plus précise de ce monument: c'est ce qui importe avant tout.

R. Guilland/Paris

Astrid B a e c k l u n d, *Personal Names in Medieval Velikij Novgorod. I. Common Names.* Almqvist & Wiksell, Stockholm, 1959, (Acta Universitatis Stockholmiensis. Études de philologie slave, 9) pp. 195.

This is the first part of a large scale and thorough investigation of personal names in medieval Velikij Novgorod (the city and the republic). The volume is taken up by a section of general character, anticipating the results of the inquiry, and another with the full treatment of the most frequent masculine *praenomina* which all are of non-Slavic (Greek) provenance. This investigation meets very well the manysided claims of ono-

mastic research. The main points of a carefully executed linguistic analysis are the slavonization and the russification of the foreign names both in phonetic and in morphological regard, then the value of the many suffixes used with the names.

It appears from this investigation that the very bulk of the personal names mentioned in the Novgorodian *gramoty* consists of the Christian names of Russian Orthodox Church; these are Greek names, either originally Greek or yet transmitted by the Greek medium. On the other hand the native and pre-Christian personal names are exceedingly rare. The persons mentioned in the Novgorodian *gramoty* are usually designated by two names, the first being a (Greek) Christian name and the second a patronymic or a (Russian) by-name. A third name (surname) is rarely added. The patronymics are derivatives, either (originally) adjectival (possessive adjectives followed by *syn* or *doč'*) or substantival, the substantival suffix *-ič* occuring with possessive adjectives or with dithematic native names, indicating a higher social rank. The use of patronymics deriving from Christian names increases with the course of time; in the Novgorodian documents, however, true (substantival) patronymics are confined to men only.

There are few points in this book which may call for a comment. As to names like *Gordějь, Chotějь* (p. 43), an extensive, but not homogenuous class, the comparison of the suffix in question with a Finno-Ugrian *j-(a),* found in Holub's-Dictionary, did not deserve quotation. It is said that the intervocalic position of *p* in the name *Stepan* protected it against correctional influences, i. e. against substitution of *ƒ* (p. 62); intervocalic *ƒ,* however, occurs in several names, among them in *Ogrofena* for *Agrippina.* As to Bulg. and Serb. *Pavle* besides *Pavel, Pavao* (p. 68), the final *-e* in the nominative, restricted to a group of personal names, hardly had developed from *-ъ*, characteristic of all masculine *o*-stems. The emotional character (of varying shades) which some suffixes give to masculine names (p. 70), is obviously supported by the contrast of gender (feminine or neuter) with sex. Finally it may be asked if this otherwise excellent book will be just as exhaustive sociologically as linguistically. Manifestation of social historical trends in free choice of names should not be understated.

P. Trost/Prague

M. Lascaris, *Byzantoserbica saeculi XIV, I Deux chartes de Jean Uroš, dernier Némanide* (novembre 1372, indication XI). Extrait de Byzantion (Bruxelles, 1957) S. 49.

Der serbische feudale Staat wurde gegründet, entwickelte sich, erlebte seinen größten Aufstieg und unmittelbar danach seinen Zerfall, unter derselben Dynastie, von der zweiten Hälfte des XII bis zum dritten Viertel des XIV Jahrhnuderts. In der Wissenschaft wird diese Dynastie Nemanjić genannt, sie selbst aber benützte nie diesen Namen weder hatte sie irgendjemand im Mittelalter so genannt. Ihr Gründer war Stephan, der sich auch Nemanja genannt hatte (diesen Namen hat er auch amtlich benützt — T. Smičiklas, Codex diplomaticus II, 1904, 198, 201, 202). Als er Mönch wurde, bekam er den Namen Symeon, gemäß dem Gebrauch der Mönche, daß der Mönchname mit demselben Laut beginnen soll wie der weltliche. Auch als Mönch behielt er seinen zweiten Namen Nemanja und so lautete sein Mönchname Symeon Nemanja (Nemanja ist ein Volksname und hat nichts gemeinsames mit dem biblischen Namen Ναιμάν, Naaman). Gleich nach seinem Tode (am Athos 1200), als seine Gebeine nach Serbien

übergetragen wurden (1208), schuf sich um ihn ein Kultus und er wurde der heilige Symeon Nemanja genannt. Seine Nachkommen, die Mitglieder seiner Dynastie, nannten sich „das Geschlecht des heiligen Symeon" oder sein „Stamm". Laut seinen Biographen Domentina: „als die dritte Generation des Geschlechtes des heiligen Symeons älter wurde und die vierte zum Militär ging..." (im Jahre 1263—1264 — ed. Dj. Daničić, 1865, 116—117). Und Teodosije, der Biograph Savas, sagt: „Bei den Serben hat kein anderer von anderer Familien verherrschaftlicht außer dem Geschlechte" des heiligen Symeons (1290—1292 — ed. Dj. Daničić, 1860, 216). Vom „Stamm" spricht Danilo, der Biograph der serbischen Könige und Erzbischöfe (nach dem Jahr 1316 — „Glas" der Serbischen Akademie der Wissenschaften 106, 1923, 99).

In der dritten Dekade des XIV Jahrhunderts bekam die Dynastie eine Abzweigung die sich später volkomen absondern und griechisch sein wird. König Stephan Uroš III heiratete zum drittenmal (vgl. Dj. Radojičić, Književni sever II, 1926, 413) und zwar in seinem 50 Lebensjahr die byzantinische Prinzessin Maria Palaiologina, die nur 12 Jahre alt war. In dieser Ehe wurde ein Sohn geboren Symeon (Simče, Simša, Semša) genannt, der zur Zeit des serbischen Kaiserreiches (1346) Despot wurde und in Kürze Epirus zur Verwaltung bekam. Nach dem Tode des Kaisers Stephan (1356), seines Bruders väterlicherseits, versuchte Symeon den serbischen Thron zu besetzen, doch als dies ihm mißlang, begnügte er sich mit der Kaiserwürde „im griechischen Land, in der Stadt Trikala" (in Thessalien), wie es der zeitgenössische serbische Chroniker verzeichnete (ed. Ljub. Stojanović, Alte serbische Genealogien und Annalen, 1927, 80). Als Sohn einer Griechin aus der kaiserlichen Familie der Palaiologen, mit einer Griechin verheiratet, in griechischer Umgebung, fing Symeon an sich als ein Grieche zu fühlen. Urkunden hat er nur auf griechischer Sprache ausgegeben, an welchen er sich griechisch als Symeon Palaiologos (Συμεὼν ... ὁ Παλαιολόγος) oder als Simeon Uroš Palaiologos (Συμεὼν Οὔρεσις ὁ Παλαιολόγος) unterzeichnete. So nannte man ihn auch in den Aufschriften, griechischen natürlich, doch wenn er sich Uroš nannte, kam dieser Name immer an die letzte Stelle (Συμεὼν τοῦ Παλαιολόγου...τοῦ Οὔρεσι). Sein Sohn und Erbe Johannes (einen solchen Namen gab es nicht im „Geschlechte des heiligen Symeons" bis zu dieser Zeit) hieß Johannes Uroš Palaiologos (Ἰωάννης Οὔρεσης ὁ Παλαιολόγος) Sicherlich unter dem Einfluß des berühmten mittelalterlichen Romans über den Eremiten Barlaam und den Prinzen Joasaph, aber möglich auch nach dem Beispiel des byzantinischen Kaisers Johannes Kantakuzenos, trug er als Mönch den Namen Joasaph (älteste Erwähnung aus dem Jahre 1381). Fater und Sohn, Symeon und Johannes benützten neben dem Familienzunamen nach der Frauenlinie Palaiologos, auch den Namen Uroš, offenbar wegen der Verbindung mit der Verwandschaftslinie männlicherseits d. h. mit der serbischen Dynastie. Es waren drei serbische Könige die Uroš hießen, Vater, Sohn und Enkel. Der letzte Herrscher aus dem „Geschlechte des hl. Symeons" war Uroš. Aus diesem Grunde hat die griechische Abzweigung der Dynastie auch diesen Namen angenommen.

Über diese griechische Abzweigung der Dynastie Stephans Nemanja abhandelt Prof. Laskaris und kommt zu neuen und wichtigen Feststellungen. Bis jetzt ist angenommen worden daß Kaiser Symeon nach dem Jahre 1369 bzw. gegen 1371 gestorben ist (C. Jireček), Prof. Laskaris hingegen beweist, daß Symeons letzte Erwähnung aus den Jahren 1366/67 stammt. Zwei Prostagmen die dem Kaiser Symeon zugeschrieben wurden, erklärt prof. Laskaris mit vollen Recht als die Urkunden des Kaisers Johannes, Symeons Sohn, und stellt fest daß sie vom November 1372 stammen (und nicht aus dem Jahre 1357, mit welchem Jahre sie sich bei A. Solovjev und V. Mošin in ihrer Sammlung *Griechische Urkunden der serbischen Herrscher,* Ausg. Serbische Akademie der Wissenschaften, 1936,

Seite 208—215 befinden). Diese zwei Prostagmen erläuternd, gibt Prof. Laskaris eine Reihe von nützlichen Angaben. Demgemäß hatte Johannes den Kaiser Symeon vor November 1372 beerbt. Daß Johannes mit seinem Vater nomineller Mitregent war, schließt Prof. Laskaris aus der Aufschrift in Kastoria (aus dem Jahre 1359/60). Zu dieser Zeit war Johannes ein Kind, jünger als zehn Jahre (er wurde im Jahre 1349 geboren, oder nach diesem Jahr). Interessant sind die zeitgenössischen Gestalten des Kaisers Johannes bzw. Mönches Joasaph aus den Meteorenklöstern, die Prof. Laskaris in seinem reich illustrierten Material veröffentlicht hat (unter anderem ist hier auch wahrscheinlich Joasaphs originelle Unterschrift). Wenn man die Fresken mit den Gestalten des Mönches Joasaph betrachtet, kommt es einem vor als ob Symeon Nemanja, Joasaphs Ahne, vor einem stünde, der für die griechische Abzweigung nicht das bedeutete, was für die ganze Dynastie, den Geschlechtsahnhern, welchem man die größte Ehre erweist. Symeon und Johannes hatten nie die Gelegenheit gefunden den hl. Symeon zu erwähnen, wie es sonst alle andere Nachkommen Symeon Nemanjas ständig taten. Kaiser Symeon hatte noch einen Sohn, der in der Geschichtsschreibung (u. zw. bei C. Jireček, Geschichte der Serben II, 1918, 108; Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien IV, 1919, 1) als Angehöriger einer anderen Familie betrachtet wurde. Das war Stephan Dukas (auch Johannes nannte sich Dukas), von welchem Jireček gemeint hat daß er Hlapens Sohn sei, eines ansehnlichen Adeligen der serbischen Kaiser Stephan und Uroš. Prof. Laskaris hat es deutlich bewiesen, daß Stephan einer der zwei Söhne des „sehr tapferen" Kaisers Symeon sei, die noch „sichtbar" waren in der Zeit in der sie der Chroniker als die möglichen Erben des freien serbischen Thrones erwähnt hat. Nebenbei sei gesagt, daß Prof. Laskaris diesen Chroniker in eine spätere Zeit setzt, wahrscheinlich in die erste Hälfte des XV Jahrhunderts. (Zweifellos vor dem Jahre 1453, als die Handschrift geschrieben wurde in der sich dieser Text befindet). Wir könnten uns dazu nicht bekennen, doch möchten wir uns aus verständlichen Gründen nicht in nähere Erklärungen einlassen. Wir möchten nämlich die Entstehung der Schrift des Chronikers in das Jahr 1378 setzen. Zu dem ältesten Text dieser Schrift, den so genannten Koporinjski, gehört nach unserer Meinung das Namenverzeichnis der serbischen Erzbischöfe und Patriarchen, der jetzt hinter dem jüngeren Text des so genannten Pećski steht. Diese Schrift entstand offenbar nach der Schlacht an der Marica und nach dem Tode des Kaisers Uroš (beide Erreignisse sind aus dem Jahre 1371, und vor der Schlacht am Amselfeld (1389). Das Namenverzeichnis der Kirchenoberhäupter datiert diese Schrift noch genauer und setzt sie in das Jahr 1378, da diese Schrift in diesem Zeitraum entstand in welchem sich der serbische Patriarch Jefrem von seinem Amt des kirchlichen Oberhauptes zurückzog und Patriarch Spiridon „eingeführt" wurde. (Daß dies in diesem Jahre geschah, siehe Dj. Radojičić, Istoriski časopis III, 1952, 90). Auf die Nachricht des M. Orbini über die Erblindung Johannes (Joasaphs) seitens des Hlapen, macht Prof. Laskaris nur aufmerksam, sagt aber nicht, daß er sie für richtig angenommen hat. Uns scheint es nicht, daß sie der Wahrheit entsprechen würde.

In den Pomenici (Namenverzeichnis der Wohltäter des Klosters zur Erinnerung im Gebet) wird Kaiser Symeon als „Symeon der Sohn des Königs" („Glasnik" der Serbischen Gelehrten Gesellschaft, 42, 1875, 31) oder als „Semša der Bruder des Kaisers" bezeichnet („Spomenik" der Serbischen Akademie der Wissenschaften XXIX, 1895, 9), hingegen wird Johannes (Joasaaf) überhaupt nicht erwähnt.

Diese Abhandlung des Prof. Laskaris von der hier Rede war, ist die erste in der Reihe seiner mit dem allgemeinen Titel „Byzantinoserbica saeculi XIV" bezeichneten Abhandlungen. Wir hoffen, daß nach ihr bald auch andere erscheinen werden, zweifellos

ebenso gelehrig und mit viel Resultat. Es sind schon dreißig Jahre her, seitdem Prof. Laskaris mit ihm eigener Lucidität die byzantinoserbische Verhältnisse studiert und er wird uns ganz bestimmt, neben der Fülle der schon veröffentlichten Resultaten, noch Vieles zu sagen und zu mitteilen haben. Mit Ungeduld erwarten wir seine weiteren wissenschaftlichen Beiträgen und wir sind überzeugt davon, daß sie genau so bedeutungsvoll sein werden wie diese, die vor uns ist, und neues Licht auf noch so viele dunkle Fragen werfen werden.

Djordje Sp. Radojičić/Novi Sad

Werner O h n s o r g e, *Abendland und Byzanz.* Weimar, 1958, pp. VII + 573 + 4 tables en couleurs.

Le travail de M. Ohnsorge se compose d'une série d'articles, dans leur majorité déjà publiés dans divers périodiques entre 1931 et 1956. Ils traitent tous — à quelques exceptions près — des relations byzantino-allemandes à partir du IX^e^ jusqu'au XIV^e^ siècle.

Dans une de ces contributions, l'auteur examine l'origine du titre assumé par Charlemagne (*Orthodoxus Imperator,* pp. 54—78). En se nommant ainsi, Charlemagne voulait souligner son rôle du défenseur de la foi et de l'Eglise. A l'instar du basileus byzantin, il considérait que celle-ci devait être soumise au pouvoir laïque et il n'a jamais renoncé à cette ligne de conduite. Aussi le rôle joué par l'Eglise dans sa vie a-t-il été bien moindre qu'on n'est habitué de le croire. Son élévation à l'empire ne fut pas tant due au pape qu'au vote unanime du Sénat, de l'armée et du peuple. Le couronnement qui eut lieu le 25 Décembre 800, ne fut qu'une cérémonie d'une importance secondaire.

Le St. Siège ne fut non plus consulté ni lorsqu'il s'agit du couronnement de Louis le Pieux en 813, ni lorsque Lothaire fut créé empereur. Cependant la décadence de l'empire de Charlemagne, qui commença aussitôt après sa mort, favorisa l'émancipation des papes. Lothaire envoya déjà son fils à Rome pour qu'il y fût couronné. A partir de l'année 850 la céremonie religieuse devint l'acte prédominant et indispensable pour la création d'un empereur. (Cf. *Die Entwicklung der Kaiseridee im IX Jahrhundert und Sud-Italien,* pp. 184—266 aussi *Das Mitkaisertum in der abendlandischer Geschichte des früheren Mittelalters,* pp. 261—287). Usage absolument contraire aux principes byzantins et aux intentions de Charlemagne. Quant à l'institution de co-empereur, elle était purement byzantine. Elever quelqu'un à la dignité du co-empereur c'était, en somme, le désigner comme héritier de la couronne et ceci n'avait d'autre but que la consolidation de la dynastie. L'auteur remarque qu'à partir de 681, le pouvoir à Byzance ne fut plus exercé collectivement mais appartint à une seule personne.

L'affirmation et la date sont également étonnantes; il n'existait jamais à Byzance une loi en vertu de laquelle le pouvoir impérial appartînt à une famille par droit d'hérédité. Il est donc vrai que la nomination d'un co-empereur avait pour but la consolidation d'une dynastie, mais ce n'était pas son but unique. Cette mesure visait aussi à faire éviter les luttes pour le pouvoir et le vide qui aurait dû se produire entre le décès d'un monarque et le choix de son successeur. Selon les opinions qui régnaient à Byzance ce n'était pas le privilège de l'aînesse, mais leurs qualités personelles qui devaient décider de la succession entre les fils d'un basileus. Evidemment ce principe mis en pratique n'aboutissait que trop souvent à des résultats déplorables. L'idée elle-même d'ailleurs, ainsi que ses effets, ont été analysés par Mr. R. Guilland dans un excellent

article *Le droit divin à Byzance* (Eos, XLII, fasc. 1 [1947] 142—168, réimprimé dans les *Etudes Byzantines* du même auteur. Paris, 1959, pp. 207—232). Il est regrettable que M. Ohnsorge n'ait pas mis en relief toute la différence des vues entre Byzance et les pays occidentaux au sujet du droit d'hérédité. Il me paraît aussi qu'il mésestime le rôle du patriarche et l'importance de la cérémonie du couronnement; souvenons-nous qu'au VII^e siècle c'était le patriarche Sergios qui fut l'esprit animateur de la croisade contre les Perses, en 969 Jean Tzimiscès a dû accepter les conditions dictées par le patriarche Polyeucte, en 1057 le premier empereur de la dynastie des Comnènes fut élevé à cette dignité grâce au support du patriarche Michel Cerularios. Et quant au couronnement, on considérait qu'un candidat ne devenait vraiment empereur qu'après le sacre. On ne conçoit pas non plus pourquoi l'auteur affirme que le pouvoir cessa d'être collectif après 681.

Das Kaiserbündnis von 842—844 gegen die Saracenen, pp. 131—183, nous décrit les premiers efforts pour l'établissement d'une alliance byzantino-latine contre les musulmans. L'auteur a pris pour base un document des archives de St. Denis, qu'il date de l'année 843. C'est le fragment d'une lettre envoyée de Constantinople à l'empereur Lothaire. Ce fragment contient une allusion aux pourparlers précédents et un appel à une action commune contre *les ennemis de la chrétienté.* Une croisade donc, et cela dans la première moitié du IX^e siècle! En 827 les musulmans s'emparèrent de la Sicile, quelque temps après ils attaquèrent l'Italie Méridionale et, vers 829 ils prirent Crète en entravant ainsi la navigation de la Méditerranée. A la même époque le califat de Bagdad constituait un danger grave pour Byzance et les campagnes de l'empereur Théophile n'ont pas réussi à le conjurer. Donc, ce document, inédit jusqu'à présent, pourrait servir comme preuve que, déjà deux siècles avant la première Croisade, on tâchait à Constantinople de s'assurer l'assistance de l'Occident Latin pour la lutte contre les infidèles. Il est surprenant que ces démarches n'aient trouvé aucun écho ni chez les chroniqueurs byzantins ni dans aucune autre source.

En examinant les relations byzantino-allemandes aux X^e et XI^e siècles, l'auteur souligne les influences grecques à la cour des Ottons. En particulier Otton III tâcha, durant tout le temps de son règne, de soutenir des relations diplomatiques avec Constantinople. Un peu avant sa mort, il envoya à Basile II une légation qui devait lui ramener comme fiancée une de ses cousines (*Otto's III Legation an Basileios II vom Jahre 998,* pp. 288—299, ainsi que l'article suivant *Die Legation des Kaisers Basileios an Heinrich II,* pp. 300—316). La jeune porphyrogénète débarqua à Bari en 1002 pour y apprendre le décès de son fiancé. Basile II devait attacher une grande importance aux bonnes relations avec l'empire allemand, car, au cours de la même année, il adressa une légation à Henri II. La légation apportait comme cadeau les reliques de l'apôtre André. Il serait intéressant de démontrer à quel point cette attitude de Basile était dictée par les guerres qu'il menait alors en Bulgarie et avec toute sa politique en Italie Méridionale. Il est à noter que finalement Henri II abandonna les visées d'un empire universel en limitant ses ambitions à l'Occident.

Arrêtons-nous sur quelques études qui traitent des relations byzantino-allemandes au XII s. *Ein Beitrag zur Geschichte Manuels I von Byzanz* (pp. 387—410) est fondé sur une lettre de ce basileus à Eugène III et Louis VII, datée du 7 mars 1147. En apprenant qu'une nouvelle croisade était en train de s'organiser, Manuel se sentit alarmé tout comme jadis son grand-père Alexis Comnène. Il craignait que des actes du rapt et de pillage n'accompagnassent le passage des armées latines, et, en même temps, il aurait voulu tirer quelque avantage de ce mouvement. Aussi dans la lettre

sous-mentionnée, il demande que les villes byzantines, reconquises sur les Turcs, soient restituées à son empire. Quant au passage des armées croisées par son territoire, il pose une condition: le St. Siège désignera deux légats, un pour accompagner l'armée allemande, l'autre — l'armée française. On n'avait pas su jusqu'à présent que la présence de deux légats aux armées croisées était due à l'intervention du basileus. Par contre les paroles relatives à la restitution des *villes byzantines* ne sont pas claires. M. Ohnsorge ne donne aucune explication à ce sujet mais il ne peut s'agir ici que de l'Asie Mineure, car déjà à l'époque de la Ière croisade on avait abandonné à Constantinople toutes velléités sur le Palestina; au XIIe s., la Syrie devait être considérée comme perdue pour les Grecs.

Il est bien connu que les relations entre Conrad d'Allemagne et Manuel Ier étaient amicales, mais M. Ohnsorge dévoile quelques aspects moins connus de ces relations (*Die Bedeutung der deutsch-byzantinischen Beziehungen im XII Jahrhundert für den deutschen Osten,* pp. 433—455). Il paraît que Conrad avait consenti à abadonner entièrement la Hongrie aux influences byzantines au prix d'une alliance contre les Normands —alliance, soit dit en passant, beaucoup plus dans l'intérêt de Byzance que de l'Allemagne. Fréderic Barberousse au contraire cherchait à s'entendre avec les Normands et cela pour contrecarrer les ambitions que chérissait Manuel II d'un empire universel, naturellement sous l'égide de Byzance. La Sicile redevint le point névralgique entre l'Empire Occidental et l'Empire Oriental. Si Conrad s'était desintéressé des pays balkaniques dans l'espoir qu'à ce prix il pourrait établir sa suprématie en Italie Méridionale, Barberousse ne voulait renoncer ni à la Hongrie, ni à l'Italie; il faudrait ajouter qu'il ne renonçait non plus ni à la Bohême ni à la Pologne.

Dans l'étude *Die Byzanzpolitik Friedrich Barbarossa's und der „Landesverrat" Heinrich des Loewen* (pp. 456—491), l'auteur analyse les efforts de Barberousse pour garder les plus petits lambeaux de son empire en Italie et l'activité infatigable de Manuel pour récupérer ses possessions au sud de la péninsule apennine. Il cherchait un rapprochement avec les Normands en Sicile, soutenait la Ligue Lombarde et la république de Venise, négociait avec Gênes, Pise et le pape. Clandestinement il nouait des relations avec les seigneurs allemands, Henri le Lion, Henri Jasomirgott, Albert l'Ours, qui visitaient Constantinople sous prétexte d'un pèlerinage.

Le livre en question présente indubitablement beaucoup d'intérêt pour quiconque s'occupe du Moyen-Age. Il était impossible de l'analyser en entier dans un compte-rendu sommaire, aussi nous n'avons choisi que les études aux traits les plus saillants et d'un intérêt général. L'auteur connaît à fond son sujet, bien qu'un penchant très prononcé pour l'histoire diplomatique lui fasse parfois négliger les autres aspects d'un problème.

Edition très soignée, photocopies de plusieurs documents, un index des noms et des lieux (pp. 556—570), une bibliographie des contributions à l'histoire des Hohenstaufen (pp. 554—555).

H. Evert-Kappesowa/Łódź

НЕКРОЛОГИ
OBITUARIES
NÉCROLOGIES

АКАДЕМИК
ЕВГЕНИЙ АЛЕКСЕЕВИЧ КОСМИНСКИЙ
(1886—1959)

24 июля 1959 г. скончался выдающийся советский историк, признанный глава советских медиевистов и руководитель советского византиноведения академик Евгений Алексеевич Косминский.

В лице Е. А. Косминского советская и мировая общественность потеряла талантливого ученого, внесшего большой вклад в развитие исторической науки.

Е. А. Косминский родился 2 ноября 1886 г. в Варшаве. В 1910 г. он окончил историко-филологический факультет Московского университета и был оставлен при университете для подготовки к профессорскому званию. В 1915 г., сдав магистерские экзамены, он стал преподавать в Московском университете. С 1919 по 1932 г. Е. А. Косминский был профессором Московского государственного университета, а с 1932 г. — профессором Московского института философии, литературы и истории (МИФЛИ). С 1921 года он состоял действительным членом Института истории РАНИОН, в 1924—1926 гг. руководил работой кабинета по истории Англии в Институте Маркса—Энгельса—Ленина, в 1926—1934 гг. преподавал в Институте красной профессуры, работал в Институте истории Коммунистической академии, действительным членом которого был избран в 1929 г. С 1934 по 1949 г. Е. А. Косминский заведовал кафедрами истории средних веков на восстановленном историческом факультете МГУ и в МИФЛИ. С 1936 года до последних дней своей жизни он работал в Институте истории Академии наук СССР, где в течение ряда лет (1947—1952) заведовал сектором истории средних веков, а с 1955 года — сектором византиноведения. Одновременно Е. А. Косминский руководил группой по изучению истории Англии и являлся ответственным редактором издающегося с 1942 г. органа советской медиевистики — сборника «Средние века» и органа советского византиноведения — «Византийский временник».

В 1936 г. за выдающиеся научные труды Е. А. Косминскому была присвоена ученая степень доктора исторических наук. В 1939 г. он был избран членом-корреспондентом Академии наук СССР, в 1945 г. — действительным членом Академии педагогических наук РСФСР, в 1946 г. — действительным членом Академии наук СССР. В 1947 г. ему было присвоено звание заслуженного деятеля науки РСФСР.

Е. А. Косминский был ученым, обладавшим огромной эрудицией и творческой активностью, большим разнообразием научных интересов. Его перу принадлежит свыше двухсот научных трудов, охватывающих чрезвычайно широкий круг вопросов.

Главные исследовательские интересы Е. А. Косминского были сосредоточены в области социально-экономической истории средних веков и прежде всего в области аграрной истории средневековой Англии. Кроме большого числа статей и докладов, посвященных этой теме, им была написана монография «Английская деревня в XIII веке», вышедшая в свет в 1935 г. В дальнейшем, подвергнув исследованию ряд новых проблем, Е. А. Косминский значительно переработал и дополнил эту книгу. В результате проделанной им большой работы в 1947 г. появилась его монография «Исследования по аграрной истории Англии XIII в.».

Фундаментальные труды Е. А. Косминского затрагивают основные проблемы аграрной, социальной и политической истории Англии XIII в. Исходя из марксистско-ленинского учения о феодальном способе производства и докапиталистической земельной ренте, Е. А. Косминский по-новому поставил и разрешил ряд основных проблем истории феодального общества и в особенности истории феодальной Англии.

Значение работ Е. А. Косминского выходит далеко за пределы исследовавшегося им периода. Они проливают свет на историю более раннего и более позднего периодов, являются важнейшим материалом для изучения всей истории средневековой Англии. Многие из его положений и выводов имеют большое значение для изучения истории всего средневековья в целом.

Продолжая лучшие традиции русской исторической науки, Е. А. Косминский создал марксистскую школу по изучению истории средневековой Англии. Его многочисленные ученики и последователи, используя его методы исследования и его выводы, изучают различные проблемы аграрной, городской и политической истории английского средневековья. Объединенные в группу по изучению истории Англии, они ведут большую научно-исследовательскую и педагогическую работу.

Исследования Е. А. Косминского по аграрной истории Англии получили широкое признание и за рубежом, в том числе и в самой Англии. Его научные труды, переведенные на английский и другие языки, оказали значительное влияние на развитие прогрессивной исторической науки в зарубежных странах. Признание больших научных заслуг Е. А. Косминского за рубежом нашло свое выражение в избрании его членом ряда иностранных научных исторических обществ, в том числе почетным членом Польской Академии наук, Британской исторической ассоциации и др.

Е. А. Косминский исследовал также темы, относящиеся к самым различным областям всеобщей истории. В течение многолетней научной и преподавательской деятельности Е. А. Косминский опубликовал исследовательские работы, прочитал лекции и научные доклады и провел семинарские занятия, охватывающие почти все разделы истории средних веков. Ряд его работ посвящен также вопросам истории СССР.

В 1938—1946 гг. Е. А. Косминский принял участие в публикации научного наследства К. Маркса. Им была проделана большая работа по расшифровке, переводу и подготовке к печати «Хронологических выписок» и конспекта работы английского историка Д. Р. Грина «История английского народа».

Е. А. Косминский опубликовал исследовательские работы, прочитал лекции и научные доклады, подводящие итоги достижений советской исторической науки. Как один из авторов первого тома «Истории дипломатии», опубликованного в 1941 г., он был удостоен звания лауреата Сталинской премии первой степени. Написанные Е. А. Косминским главы были им незадолго до смерти значительно переработаны для второго издания этого крупного научного труда. Он был одним из авторов сборника «Против фашистской фальсификации истории», сыгравшего важную роль в идеологической борьбе с фашизмом. В годы Великой Отечественной войны Е. А. Косминский неоднократно выступал в печати со статьями, разоблачавшими идеологию германского фашизма. В своих научных работах и специальных статьях Е. А. Косминский неустанно выступал против реакционных теорий, распространенных в буржуазной исторической науке Запада. В 1959 г. в сборнике «Против фальсификации истории» им была опубликована статья «Реакционная историософия Арнольда Тойнби».

Под редакцией Е. А. Косминского и Я. А. Левицкого в 1954 году был опубликован двухтомный коллективный труд советских специалистов по истории Англии — «Английская буржуазная революция XVII в.», удостоенный премии Президиума Академии наук

СССР. В нем Е. А. Косминским написаны вводная и историографическая главы и заключение. Большую работу провел Е. А. Косминский как член главной редакции «Всемирной истории» и один из авторов этого многотомного труда.

Многолетняя деятельность Е. А. Косминского по руководству и сплочению специалистов, изучающих историю Византии, способствовала успешному развитию советского византиноведения.

В 1943 г. под руководством Е. А. Косминского при Институте истории АН СССР была создана группа по византиноведению, в работе которой приняли участие специалисты как старшего, так и младшего поколения. Е. А. Косминский неоднократно выступал с докладами о целях и задачах советского византиноведения и о проводимой в СССР исследовательской работе в этой области на заседаниях группы и на сессиях Отделения истории и философии АН СССР, посвященных вопросам византиноведения.

В 1947 г. усилиями Е. А. Косминского было возобновлено издание печатного органа советских византинистов — сборника «Византийский временник», ответственным редактором которого он был до последних дней своей жизни.

В 1955 году группа по византиноведению была преобразована в сектор византиноведения при Институте истории АН СССР. Е. А. Косминский проводил большую научно-организационную работу по руководству сектором, по подготовке аспирантов-византинистов, по редактированию научных трудов, посвященных вопросам византиноведения.

Е. А. Косминскому принадлежит большая заслуга в создании учебников для высшей и средней школы. Он был одним из редакторов и автором большинства глав первого тома первого советского учебника по истории средних веков для исторических факультетов университетов и педагогических институтов, опубликованного в 1938 г. В 1952 г. был издан новый учебник по истории средних веков для высших учебных заведений. Е. А. Косминскому принадлежит много глав в этом учебнике, он был также одним из редакторов первого тома. Этот учебник, переведенный на немецкий, чешский, болгарский, венгерский и другие языки, сыграл большую роль в подготовке специалистов-историков в СССР и странах народной демократии.

В 1940 г. под редакцией Е. А. Косминского был издан учебник по истории средних веков для VI—VII классов средней школы. В 1949 г. он написал новый учебник, неоднократно затем переиздававшийся.

Большая работа была проведена Е. А. Косминским по изданию источников по истории средневековья. Под его редакцией был опубликован ряд сборников документов, освещающих важнейшие проблемы истории средних веков.

Е. А. Косминский достойно представлял советскую историческую науку на ряде международных конгрессов и конференций историков, принимал активное участие в их работе, выступал с докладами и сообщениями. Он был делегатом VI Международного конгресса исторических наук в Осло (1928 г.), участвовал в работе конференции польских историков в Отвоцке (1951—1952 гг.), был членом делегации советских историков на X Международном конгрессе исторических наук в Риме (1955 г.), участвовал в работе англо-советской конференции историков в Лондоне (1958 г.). Его обширные связи с многими историками стран народной демократии и прогрессивными учеными Англии, США, Японии и других стран способствовали установлению и укреплению контактов, научных связей и большему взаимопониманию между учеными СССР и зарубежными странами.

Наряду с научной, педагогической и организационной работой Е. А. Косминский проводил большую общественно-политическую деятельность, выступал активным борцом за мир и сотрудничество между народами. Широко известны опубликованные им

в советской и зарубежной печати статьи на актуальные общественно-политические темы. В 1952—1955 гг. Е. А. Косминский был главным редактором издававшегося на английском языке журнала «News» («Новости»).

Научные, педагогические и общественные заслуги Е. А. Косминского были высоко оценены Правительством СССР. Он был награжден двумя орденами Ленина, двумя орденами Трудового Красного Знамени и медалями.

Всю свою большую эрудицию, все богатство своих знаний Е. А. Косминский щедро отдавал делу дальнейшего развития исторической науки. Несмотря на тяжелые недуги он до последнего дня своей жизни продолжал научную деятельность, был полон дальнейших творческих планов.

Смерть академика Е. А. Косминского — выдающегося ученого является большой потерей для мировой исторической науки.

Ю. Р. Ульянов/Москва

ЛЕОНИД АНТОНОВИЧ МАЦУЛЕВИЧ

(1886—1959)

22 мая 1959 г., находясь на отдыхе в пригороде Ленинграда, скоропостижно скончался выдающийся русский ученый, один из лучших знатоков древне-русской живописи и византийского прикладного искусства, член корреспондент Академии наук Грузинской ССР, доктор искусствоведения Леонид Антонович Мацулевич.

Л. А. Мацулевич родился 7 ноября 1886 г. в семье мелкого чиновника в Петербурге. В 1905 г. он окончил гимназию, а в 1912 г. Историко-филологический факультет Петербургского Университета.

Еще будучи студентом, Л. А. Мацулевич проявил особый интерес к древнерусскому искусству и, пройдя блестящую школу у Н. П. Кондакова и Д. В. Айналова вместе со своими сверстниками (впоследствии также выдающимися учеными) Н. П. Сычевым, Н. Л. Окуневым и рано умершим В. К. Мясоедовым, начал изучать искусство Новгорода. Среди его работ этого раннего периода следует назвать: «Церковь Успения пресвятой богородицы в с. Волотове близ Новгорода» (СПб., 1912. Серия: «Памятники древнерусского искусства», изд. Академией Художеств., выпуск IV). Сопоставляя замечательные росписи Волотова (варварски разрушенные во время последней войны) с рядом византийских и южнославянских памятников, автор впервые обосновал их дату и дал развернутую стилистическую характеристику.

Война 1914 г. прервала работу молодого ученого, он был призван в армию, а в 1918 г. одновременно начал работать в Русском музее и преподавать в Институте истории искусств.

Большая часть жизни Л. А. Мацулевича (с 1919 по 1949 г.) прошла в стенах Эрмитажа. Здесь он вел большую работу по организации Византийского отделения, по подготовке выставки, посвященной Византии и эпохе переселения народов (открытой в 1927 г.) по исследованию коллекций музея.

Л. А. Мацулевича интересовали различные памятники искусства Византии, а также «варварской» периферии империи, но больше всего его привлекала византийская торевтика (IV—VII вв). Первые результаты этих исследований получили свое отражение в его мастерской работе, посвященной прославленному памятнику, разноречиво освещавшемуся в литературе, — «Серебряная чаша из Керчи» (Ленинград, 1926). Точность в освещении

археологических обстоятельств находки, также как в изучении техники изготовления предмета сочетаются здесь с тонким художественным анализом столь характерным для покойного ученого. В этом исследовании автор впервые обратился к рассмотрению роли «варварского мира» в формировании византийского искусства, в дальнейшем привлекшим его специальное внимание. Этот вопрос занимает одно из центральных мест и в его наиболее крупном труде «Byzantinische Antike» (Berlin-Leipzig, 1929), получившем всемирное признание.

Продолжив наблюдения замечательного русского ученого Я. И. Смирнова, впервые правильно поставившего вопрос о так навызаемых клеймах на византийских серебряных сосудах, Л. А. Мацулевич обосновал их на богатом материале эрмитажных памятников Выводы автора базируются прежде всего на блестящем стилистическом анализе этих предметов. Новая художественная форма, которой отличаются старые мифологические образы в период раннего средневековья в Византии, дала основание для введенного Л. А. Мацулевичем понятия «Византийского антика».

Третий этап деятельности Л. А. Мацулевича связан с изучением материальной культуры готов и сарматов. Этими вопросами он занимался как в Эрмитаже, где с 1931 г. стоял во главе сармато-готской секции отдела истории первобытной культуры, так и в Академии (впоследствии Институте) истории материальной культуры (ныне Институт археологии Академии наук СССР), где он работал с перерывами с 1928 по 1941 г. Серьезные исследования в этой области получили далеко не полное отражение в напечатанных им статьях: «К вопросу о стадиальности в готских надстроечных явлениях» (Сборник, посвященный Н. Я. Марру. М.-Л., 1933), «Кто был Калисфен, названный в надписи, найденной в Керчи в 1894 г.» (Советская археология, 7, 1941 г.) и др

В годы Великой Отечественной войны Л. А. Мацулевич работал в Институте истории и археологии Академии наук Узбекской ССР в Ташкенте. В 1946 г. он был избран членом-корреспондентом вновь организованной Академии наук Грузинской ССР.

Искусством древней Грузии он начал интересоваться еще в ранней молодости, ее эмалям он посвятил одну из своих статей зрелого периода (L. Matzulevitch, Monuments disparus de Dzumati. «Byzantion» II [1925]); его последней работой является большая монография, посвященная мозаичному полу в Пицунде (Бичвинте) недавно открытому советскими археологами.

Помимо научно-исследовательской работы, Л. А. Мацулевич уделял большое внимание педагогической работе. В течение ряда лет он преподавал в Ленинградском Университете (с 1939 по 1952 г. с перерывом на время войны). К нему, как к человеку большой культуры и огромных знаний обращались за консультациями люди различных специальностей (археологи и искусствоведы, лица работающие в области древнерусского и византийского искусства и др.), как из союзных республик, так и из-за рубежа. В этих людях и в его трудах будет долгие годы жить память о Л А. Мацулевиче.

А. В. Банк/Ленинград

НИКОЛАЙ СТЕПАНОВИЧ ЛЕБЕДЕВ

(1893—1959)

Летом 1959 г. скончался Николай Степанович Лебедев.

Николай Степанович родился в 1893 году. Он рано начал свою трудовую жизнь, постоянно совмещая учение с работой. После средней школы Николай Степанович поступил на курсы книговедения и библиотековедения при Российской Книжной палате.

В 1920—1930 годах Николай Степанович заведывал массовыми библиотеками. В 1931—1941 годах. он работает в Государственной Публичной Библиотеке им. М. Е. Салтыкова-Щедрина, библиотеке Всесоюзной сельскохозяйственной Академии им. В. И. Ленина, Центральной Геологической Библиотеке ЦНИГРИ. Он неустанно нес в массы горячую любовь к книге, называя её наиболее сложным и великим чудом из всех чудес, созданных человечеством.

Книга и библиотека не были для Николая Степановича самоцелью С юных лет он стремился к науке. Когда в Ленинградском университете была создана в 1921 г. ближневосточная секция с византийской специальностью, он записался в нее и до окончания университета (1925 г.) занимался под руководством выдающегося русского ученого, академика Ф. И. Успенского. После окончания университета, Николай Степанович, общаясь с Ф. И. Успенским, возглавлявшим до конца своих дней (1928) Византийскую комиссию Академии наук, впервые перевел на русский язык «Имберий и Маргарона», известный средневековый греческий роман, ценный источник для изучения быта византийского общества.

В 1939 г. при Ленинградском Отделении Института истории Академии наук СССР была создана Группа по истории Византии. В этой группе Николай Степанович приступил к собиранию материалов к исследованию на тему «Византия и монголы». Война прервала начатую работу.

В марте 1942 г.. Николай Степанович вместе с группой ленинградских историков прибыл в Ташкент.

Николай Степанович избрал предметом своих занятий исследование научного творчества академика В. Г. Васильевского и защитил на эту тему («Академик В. Г. Васильевский как византинист») диссертацию летом 1943 г.

Занятия по исследованию научного наследства В. Г. Васильевского привели Н. С. Лебедева к историографическим темам по Византии. Отсюда его участие в сборнике «25 лет исторической науки в СССР», а также написанные работы «Византиноведение в России и в СССР» в журнале «Byzantinoslavica», «Византиноведческие работы профессора С. П. Шестакова» («Византийский Временник») и др. К этому же разряду его деятельности относится редактирование и подготовка к изданию трудов академиков В. Г. Васильевского, Б. П. Бузескула (III том его известной работы «Всеобщая история и ее представители в России в XIX и XX веках»), Ф. И. Успенского (II и III томы «Истории Византийской империи»).

Не сказать хоть несколько слов о Николае Степановиче, как о книголюбе, большом собирателе книг — значило бы оставить его образ неполным. Собранная им библиотека — лучшее в Советском Союзе частное собрание книг по всем разделам византиноведения.

Страстный пропагандист книги, видный специалист по исторической библиографии и историографии Византии, издатель трудов классиков русского византиноведения, ученый, горячо любивший избранную им отрасль исторической науки — таким останется образ Николая Степановича в памяти у всех, кому довелось с ним рядом жить и работать.

Б. Т. Горянов/Ленинград

БИБЛИОГРАФИЯ
BIBLIOGRAPHIE
BIBLIOGRAPHY

Rédacteur en chef: A. Dostál (A. D.). — Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Bank (A. Bk.), M. Berta (M. B.), Kl. Benda (Kl. B.), A. Boecke van Rijnbach (A. B. R.), H. Boge (H. B.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), H. Ditten (Ditt.), R. Dostálová-Jeništová (D.-Je.), Iv. Dujčev (I. D.), J. Dummer (J. D.), E. Dvořáková (Dv.), S. Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), E. Follieri (E. Fo.), E. Frances (E. Fr.), A. Frolow (A. F.), R. Guilland (R. G.), A. Guillou (A. G.), G. Hansen (G. H.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmscher (Irm.), K. Janáček (K. J.), K. N. Juzbašjan (Juz.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), A. Každan (A. K.), H. Köpstein (H. Kö.), J. Kurz (Kz.), M. Loos (L.), F. V. Mareš (F. V. M.), M. Mineemi (Mine.), Gy. Moravcsik (Gy. M.), C. Nicolescu (C. N.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Piekniewski (Piekn.), A. Pitterová (A. P.), E. Rechenberg (E. R.), J. Sedláček (J. S.), M. Şesan (M. Ş.), E. Stănescu (E. St.), Ivanka Nikolajević-Stojković (I. N. S.), K. Treu (Tr.), U. Treu (U. Tr.), Z. Váňa (ZV), J. Vašica (jv.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE

G. Van AALST, *Die Bibliographie des russischen Liturgisten A. A. Dmitrievskij.* Orient. Christ. Periodica XXVI (1960) 108—140. — Bibliografia del celebre liturgista dal 1878 al 1928, per un complesso di 242 numeri (dal N. 231 al 242 senza riferimenti cronologici); a pp. 139—140 un breve indice per materie. E. Fo.

I. A. ANTONOVA, *Херсонесский музей за годы Советской власти.* Херсонес. сборник V (1959) 3—12. A. K.

Aus der Byzantinischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik. (V. Byzantinoslavica XIX, 329; XX, 110, 346; XXI, 135.) — Compte-rendu: E. STĂNESCU, Studii XIII, 11 (1960) 183—192. E. Fr.

Балканско езикознание. Linguistique Balkanique, t. I. Sofia, 1959, pp. 141. — Nouvelle revue d'études balkanistiques, publiée sous la rédaction de Vl. GEORGIEV, par l'Académie des Sciences Bulgare. Le premier tome apporte plusieurs études intéressantes. C'est d'abord l'étude de Vl. Georgiev sur l'origine des noms des principales rivières de la péninsule balkanique, examinés du point de vue de l'ethnogénèse des peuples balkaniques, l'article de Ot. HAAS sur les substrats indo-européens en Grèce, l'étymologie de plusieurs mots d'origine balkanique par Alb.-JORIS Van WINDEKEN, une addition de Vl. BEŠEVLIEV sur les inscriptions thraces, l'étymologie de mots grecs par Vl. GEORGIEV et l'étude de Roger BERNARD sur les emprunts lexicaux grecs dans le dialecte bulgare de Razlog. A. D.

M. A. BATUNSKIJ, *К вопросу о значении научного наследия И. Гольдциэра.* Изв. АН УзССР, Сер. общ. наук (1960) № 1, 50—57 (резюме на узбекск. яз.). — Appréciation ou critique de l'activité scientifique d'un islamiste hongrois renommé. A. K.

V. I. BELJAJEV, *Арабистика в Ленинграде за сорок лет.* Учен. Зап. Инст. востоковед. XXV (1960) 218—253. A. K.

Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß München 1958. München, C.-H. Beck, 1958. — Compte-rendu: A. P. KAŽDAN, Deutsche Litztg. 80 (1959) Heft 12, Dezember. A. D.

Библиографический указатель литературы по языкознанию, изданной в СССР с 1918 по 1957 гг., вып. I. Составители: Н. П. ДЕБЕЦ, В. Ф. ДУБРОВИНА, М. Г. ИЖЕВСКАЯ. Москва, 1958, стр. 367. — Le 1er numéro mentionne les livres et les recueils publiés en langue russe dans les années 1918—1957. Les parties suivantes se rattachent à notre thème: le vieux-slave (pp. 135—136), l'histoire de la langue littéraire russe entre le XIe et le XVIIe siècles (pp. 171—173), les langues slaves du Sud (pp. 210—212), le latin (p. 222), le grec (pp. 229—231), la langue albanaise (p. 231), l'arménien (pp. 231—233), les langues turques (pp. 254—259, 272—273), des Kartvel's (pp. 303—304), du Dagestan

(pp. 309—312), l'arabe (pp. 313—315), les langues éthiopiennes (p. 316), les langues égypto-coptes (pp. 316—317). Le livre est suivi d'un vaste registre. A. K.

Βιβλιογράφικον δέλτιον νεοελληνικῆς Φιλολογίας Α' 1959 (Σπουδαστήριον βυζ. καί νεοελληνικῆς φιλολογίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν.) Athène, 1960, pp. 79. Rédigé par G. Th. ZORAS et F. K. BOUBOULIDIS. — L'excellente bibliographie de la philologie néogrecque contient une préface (pp. 4—5), la liste des revues utilisées (pp. 7—8), les notes bibliographiques à proprement parler comprenant 465 titres (pp. 9—67), l'index des auteurs d'ouvrages commentés et celui des auteurs des notes bibliographiques (pp. 69—70). Les données bibliographiques sont toujours annotées et pourvues d'indications relatives aux comptes-rendus. La publication est un manuel bien fait et très utile pour l'étude de la littérature byzantine, de la langue grecque et d'autres questions byzantinologiques. A. D.

G. BOCKISCH, *Informatorischer Bericht über die internationale Tagung zum Thema: „Renaissance und Humanismus in Mittel- und Osteuropa.* Zeitschr. f. Geschichtswissen. 8 (1960) 400—407. — Die Tagung fand im Juli 1959 in Wittenberg statt und berührte ihr Thema wohl erstmals in solcher Zusammenschau. Byzantinisch wichtig sind vor allem die Themenkreise Bulgarien und Rumänien. Das Tagungsprotokoll wird vom Institut für griechisch-römische Altertumskunde der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin herausgegeben. Irm.

R. A. BUDAGOV, *Международный коллоквиум по романским культурам, литературам и языкам в Бухаресте.* Изв. АН СССР, Отд. яз. и лит. XIX (1960) № 1, 80—84. A. K.

Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher, Bd. 18 (1945—1949). Athen 1960, pp. 184. — Der Druck des 18. Bandes der Byzantinisch-neugriechischen Jahrbücher konnte zu einem guten Teil noch von dem verstorbenen N. A. Bees selbst besorgt werden; allerdings fehlen völlig die 2. und 3. Abteilung. Wir zeigen die vorliegenden Beiträge, die teilweise schon vor längerer Zeit abgeschlossen wurden, an dem zuständigen Orte an und bringen die Hoffnung zum Ausdruck, daß es gelingen möge, die Jahrbücher in ihrer alten Zielsetzung weiterzuführen. Irm.

Sp. CANDEA, *Basile Stephanides.* Mitropolia Ardealului 3/4 (Sibiu 1959) 297—298. — Nécrologie de l'historien grec. M. Ş.

Хроникальные заметки. Вопросы ист. (1960) № 6, 209. — Rapport sur « l'Histoire de Byzance » en 3 tomes — œuvre collective que prépare la section byzantinologique de l'Institut d'Histoire près l'Académie des Sciences de l'URSS. Le rédacteur en chef est l'académicien S. D. SKAZKIN. A. K.

Congrès de byzantinologie de München, 1958. Information bibliographique dans Mitropolia Olteniei 3/4 (Craiova, 1959) 226. M. Ş.

S. ČIRKOVIĆ, *Bibliografija radova Mihaila Dinića povodom šezdesetogodišnjice života.* (Bibliographie des travaux de M. Dinić à l'occasion de son 60e anniversaire.) Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 230—236. I. N. S.

Omagiu lui Constantin Daicoviciu cu prilejul împlinirii a 60 de ani. Editura Academiei Republicii Populare Romîne 1960, pp. XIX, 576. — Die vornehm ausgestattete, 61 Beiträge umfassende Festschrift zum sechzigsten Geburtstag des Rektors der Universität Cluj enthält auch mehrere für den Byzantinisten beachtenswerte Arbeiten. Irm.

N. A. DOLDOBANOVA, *В Археографической комиссии.* Вопросы ист. (1960) № 3, 189—191. — Compte-rendu de la conférence prononcée par M. N. Tichomirov sur l'état actuel des études paléographiques en URSS. A. K.

M. DORN, *Friedrich August Wolf.* Wiss. Zeitschr. d. Martin-Luther-Univ. Halle-Wittenberg. Gesellsch.- u. sprachwissen. Reihe 8 (1959) 1289—1292. — Ansprache anläßlich des 200. Geburtstages des Systematikers der klassischen Altertumswissenschaft, die er als erster mit diesem Namen bezeichnete. Irm.

Dumbarton Oaks Papers 9/10. (V. Byzantinoslavica XX, 111.) — Information bibliographique: D. ALEXANDRU, Mitropolia Olteniei 3/4 (Craiova, 1959) 244. M. Ş.

Eirene. Studia Graeca et Latina. T. 1, Praha, Nakladatelství Českosl. akad. věd, 1960, pp. 201. — Das neue Periodikum, das auch für Teilbereiche der Byzantinistik Bedeutung gewinnen wird, legt das Kabinet pro studia řecká, římská a latinská der Tschechoslowakischen Akademie der Wissenschaften vor. Leider fehlt eine Einleitung, die über Anlaß und Ziel der Neugründung Aufschluß gäbe. Es sei darum hinzugefügt, daß die Zeitschrift als Organ des Komitees zur Förderung der klassischen Studien in den sozialistischen Staaten zu gelten hat, welches auf Initiative des Leiters der obengenannten

Forschungseinrichtung und Chefredakteurs der „Eirene", Antonín Salač, ins Leben trat. Irm.

ΕΥΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ, hommage offert au prof. Hamilkar ALIVISATOS. Athènes, 1958. — Compte-rendu (avec indications pour les byzantinistes): O. N. CĂCIULĂ, Ortodoxia 1 (Bucureşti, 1960) 136—139. M. Ş.

Festschrift für Friedrich Zucker zum 70. Geburtstage. Berlin, Akademie-Verlag, 1954, pp. 389 + 21 tab. — Compte-rendu: L. PRESS, Archeologia 7 (1955) 165. Irm.

J. FÜCK, *Die arabischen Studien in Europa bis in den Anfang des 20. Jahrhunderts.* Leipzig, Otto Harrassowitz, 1955, pp. VIII, 335. — Das nüchterne, materialreiche Werk, in welchem biographische Abrisse mit Überblicken über die Forschung einzelner Länder und Epochen abwechseln, ist auch für die Geschichte der Byzanzforschung von Bedeutung (vgl. etwa die Abschnitte über Reiske S. 108 ff., Barthold S. 301 f., Kračkovskij S. 302 ff.). Irm.

V. G. GAFUROV, *Большое событие в мировой ориенталистике* Вестник АН СССР (1960) № 1, 37—40. — L'article concerne la préparation du XXV^e congrès mondial des orientalistes (Moscou, Août 1960) comprenant également une section de byzantinologie et des sciences apparentées. A. K.

Ciro Giannelli. Nécrologie. Riv. di cult. class. e medievale 2 (1960) 3—5. A. G.

J. IRMSCHER, *Bizantinologia în cei zece ani de existenţă a Republicii Democrate Germane.* (La byzantinologie pendant les dix années d'existence de la République Démocratique Allemande.) Studii revistă de istorie XIII, 2 (1960—1962) 236—241. E. Fr.

M. I. ISAJEV, *Славный путь ученого.* Изв. Сев.-Осетинского научно-иссл. инст. XXII (1960) вып. I, 5—28. — Caractéristique de la carrière scientifique de l'éminent iraniste soviétique Vasilij Ivanovič ABAJEV (né en 1900). Certains de ses travaux sont importants même pour la byzantinologie. L'article est suivi d'une liste des travaux de V. I. Abajev. A. K.

A. F. ISKANDEROV, *Изучение истории арабских стран в Ленинграде.* Учен. Зап. Инст. востоковед. XXV (1960) 254—262. A. K.

Zbornik Konstantina JIREČEKA, I. (Recueil d'œuvres de Konstantin Jireček, I.) Acad. serbe des sciences, Monographies, T. 326. Beograd, 1959, pp. 564. — A l'occasion du 40^e anniversaire de la mort de K. Jireček 19 de ses travaux ont paru en traduction serbo-croate. I. N. S.

Гаврил Илиев Кацаров, Sofia, 1953, pp. 156 (Бълг. Акад. на науките, Библиотека, Материали към библиографията на български учени.) — Compte-rendu: J. WIELOWIEJSKI, Archeologia 7 (1955) 165. Irm.

I. O. KALOGEROS, Ὁ ἔπαινος τῶν ἐπιτίμων διδακτόρων τῆς Θεολογικῆς Σχολῆς τοῦ Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου ἐν δημοσίᾳ συνεδρίᾳ τῇ 13 νοεμβρίου 1959. Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 43 (1960) 61—83. — Anläßlich des 600. Todestages des Gregorios Palamas promovierte die Theologische Fakultät der Universität Thessaloniki zu Ehrendoktoren: Metropolit Panteleimon (Thessaloniki), S. Bezobrazov (Paris), G. Florovsky (Cambridge Mass.), A. Alivizatos (Athen) und G. Sotiriou (Athen). Die akademische Rede bringt Biographie und Würdigung der Gelehrten. Irm.

V. V. KARAKULAKOV, *Исследования по древней истории в журнале «Studii şi cercetări de istorie veche» за 1957 и 1958 гг.* Вестник Древн. ист. (1959) № 4, 178—184. — Le travail tient compte également des études relatives à l'histoire des Slaves et des habitants d'origine romane des Balkans aux VI^e—XII^e siècles (p. 181 sq.). A. K.

A. N. KONONOV, *Тюркология в Ленинграде (1917—1957).* Учен. зап Инст. востоковед. XXV (1960) 278—290. A. K.

L. M. KRUPČANOV, *Об итогах IV Международного съезда славистов в области литературоведения.* Научные доклады высш. школы. Филол. науки (1959) № 1, 161—165. A. K.

A. KUTRZEBA-POJNAROWA, *K. Moszyński jako historyk kultury materialnej Polski i Słowiańszczyzny.* (C. Moszyński comme historien de la civilisation matérielle de la Pologne et autres peuples Slaves.) Kwartalnik Historii Kultury Materialnej VIII/2 (1960) 171—182. — C. Moszyński (5. III. 1887—3. III. 1959) était l'un des plus éminents ethnographes polonais, membre de l'Acad. Pol. des Sciences, professeur à l'Université Jagellone. Parmi ses travaux une importance fondamentale doit être attribuée à la « Civilisation des peuples slaves» œuvre en 3 volumes, traduite en plusieurs langues européennes. Kap.

M. T. LASKARIS, Δημοσιεύματα 1925-1960. Ἀθῆναι 1960, pp. 35. — Die Bibliographie des als Historiker wie als Philologen hervorgetretenen griechischen Slawisten umfaßt

87 Titel, zu denen noch die Rezensionen treten, die gesondert aufgeführt sind. Unberücksichtigt blieben Beiträge zu Enzyklopädien sowie Zeitschriftenaufsätze. Irm.

M. de LATTRE, *Le P. Cyrille Korolevskij (1878—1959).* Bollett. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIII (1959) 51—57. E. Fo.

J. LEIXNER, *Prof. M. Şesan.* Hlas pravoslaví 7 (Praha, 1960) 117. — Hommage à son 50e anniversaire et à la 25eannée de son travail historique orienté aussi vers les problèmes de byzantinologie. Zst.

D. S. LICHAČEV, *Отчет о командировке в Болгарию.* Изв. АН СССР. Отдел. лит. и яз. XVIII (1959) вып 5, 454—462. A. K.

G. ŁOWMIAŃSKI—L. ŻYTKOWICZ, *История СССР в историографии народной Польши.* История СССР (1960) № 1, 207—223. — Revue des travaux récemment parus en Pologne et relatifs à l'histoire de l'URSS. Une grande attention est attachée aux études de l'histoire slave et de la Russie kiévienne. Les relations russo-polono-byzantines sont examinées dans les travaux de A. F. Grabskij (cf. p. 214). Le livre de M. Małovist étudie la colonie de Gênes Caffa (p. 215 sq.). A. K.

M. I. MANOUSSAKAS, Ἀναγραφὴ δημοσιευμάτων 1938-1960. Ἀθῆναι 1960, pp. 32. — Der verdienstvolle Leiter des Μεσαιωνικὸν Ἀρχεῖον der Athener Akademie gibt eine räsonierende Bibliographie seiner bisher 73 Veröffentlichungen. Irm.

D. MGELADZE, *Научная деятельность акад. А. И. Соболевского (К 100-летию со дня рождения).* Труды Тбилисского унив. 83 (1959) 119—126 (с грузин. резюме). — En mémoire de l'éminent philologue et paléographe A. J. Sobolevskij (1856—1929). A. K.

A. J. MOSKALENKO, *И Н. Бороздин.* Совет. археол. (1960) № 2, 313—314. — Nécrologie. A. K.

Lj. NIKIĆ, *Bibliografija radova akademika Filareta Granića (1883—1948).* Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 257—272. — Bibliographie des travaux de l'académicien Philarète Granić (1883—1948). I. N. S.

Orientalia Christiana Periodica, Indices Generales — voll. I—XXV, ann. 1935—1959. Orient. Christ. Period. XXV (1959) 361—469. E. Fo.

M. P[ARASKEUKIDIS], Ὁ χθεσινὸς ἀλολογισμὸς τοῦ Γερμανικοῦ Ἰνστιτούτου. Αἱ ἀνασκαφαὶ τοῦ 1959 εἰς Κεραμεικόν, Ὀλυμπίαν, Θεσσαλίαν, Σάμον καὶ Βοιωτίαν. Ἡ Καθημερινή, 12. 12. 1959. — Bericht über die Tätigkeit der Zweigstelle Athen des Deutschen Archäologischen Instituts im Jahre 1959. Irm.

A. F. PARISI, *Rassegna di pubblicazioni italiane e straniere sul Medioevo calabrese.* Archivio storico per la Calabria e la Lucania 28 (1959) 272—288. — Bulletin critique de bibliographie pour les trois dernières années. A. G.

J. A. PARŠINA, *Диорама «Взятие Корсуня князем Владимиром в 989 году».* Сообщ. Херсонес. музея I (1960) 47—51+илл. — Description d'une exposition inaugurée en 1958 au Musée de Chersonèse. A. K.

A. G. PERICHANJAN, *Карл Германович Залеман.* Очерки по ист. рус. востоковед. IV (1959) 79—115. A. K.

S. PETKOVIĆ, *Bibliografija radova Svetozara Radojčića povodom pedesetogodišnjice života.* (Bibliographie des travaux de Svetozar Radojčić à l'occasion de son 50e anniversaire.) Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 238—242. I. N. S.

К 60-летию со дня рождения профессора И. П. Петрушевского. Учен. Зап. ЛГУ 282 (1959), Сер. востоковед. наук, вып. 11, 5—6. — Библиография научных трудов И. П. Петрушевского: там же, стр 197—203. A. K.

N. V. PIGULEVSKAJA, *XI Международный конгресс византинистов в Мюнхене.* Вопр. ист. (1959) № 8, 204—205. — L'auteur analyse surtout les comptes-rendus de A. Pertusi et de E. Kirsten. A. K.

Das Reallexikon für Antike und Christentum 1941—1960. Berichte und Erwägungen vorgelegt von Theodor Klauser. Stuttgart, Verlag Anton Hiersemann, 1960, pp. 31. — Die Denkschrift gibt einen Überblick über die bisherige Entwicklung des Lexikons, seine Arbeitsmethoden, seine Thematik und seinen Mitarbeiterkreis. Irm.

Revue des études byzantines XVI (1958). — Compte-rendu: E. BRANIŞTE, Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1959) 322—328. M. Ş.

M. ŞESAN, *Byzantinologie en Tchécoslovaquie.* Mitropolia Moldovei 5/6 (Iaşi, 1959) 375—376. — Notes sur Byzantinoslavica XIX, 2, 1958. M. Ş

I. P. SHELDON-WILLIAMS, *A Bibliography of the works of Johannes Scottus Eriugena.* Journ. Eccl. Hist. 10 (1959) 198—224. — Cited here for references to Greek works translated. J. M. H.

G. SCHIRO', *Ricordando Ciro Giannelli.* — Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XIV (1960) 65—66. E. Fo.

N. A. SIDOROVA—Je. V. GUTNOVA, *E. A. Косминский (1888—1959).* Вестник ист. мир. культуры (1960) № 2, 157—163 (avec un résumé en anglais). — Nécrologie. A. K.

I. M. SMILJANSKAJA, *K. M. Базили — российский дипломат и историк Сирии.* Очерки по ист. рус. востоковед. IV (1959) 52—78. A. K.

N. P. SOKOLOV, *Сорок лет советского византиноведения.* Горький. 1959, стр. 51. — Revue sommaire divisée selon les thèmes suivants: 1° Edition, traduction et critique des sources, 2° Historiographie et bibliographie historique, 3° Relations sociales et économiques et vie intérieure de Byzance, 4° Questions de politique extérieure, 5° Civilisation byzantine, 6° Byzantinologues soviétiques dans la littérature byzantinologique étrangère, 7° Tableaux généraux de l'histoire byzantine. La revue est assez complète, malgré l'omission de certains ouvrages byzantinologiques d'importance. Les relations byzantino-slaves mériteraient une partie spéciale. Un index des noms serait également fort utile. Le membre des errata est, malheureusement, assez élevé. A. K.

K. B. STARKOVA, *Семитология в СССР за сорок лет.* Учен. Зап. Инст. востоковед. XXV (1960) 263—277. — L'auteur donne une caractéristique de plusieurs travaux (dont ceux de N. V. Pigulevskaja, Ju. A. Soloducho, N. A. Meščerskij, etc.) qui possèdent un certain intérêt même pour la byzantinologie. La bibliographie ne nous offre qu'un choix d'auteurs. A. K.

Studi bizantini e neoellenici VII, vol. 2. Rome 1953. — Information bibliographique par D. ALEXANDRU, Mitropolia Olteniei 3/4 (Craiova, 1959) 245—246. M. Ş.

G. Š. ŠARBATOV, *Арабистика в СССР (1917—1959).* Москва, 1959, стр. 128. — Le livre — consacré aux travaux de philologues-arabisants soviétiques — est pourvu d'une vaste bibliographie (pp. 72—120). A. K.

P. TIVČEV, *Изучение истории Византии и средневековой Болгарии в 1954—1957 гг.* Виз. Врем. XVI (1959) 300—307. — Revue de travaux bulgares récemment parus complétant une liste analogue antérieurement publiée par Z. V. Udal'cova, *Византиноведение в народнодемократической Болгарии* (Byzantinoslavica XVIII, 121.) A. K.

N. B. TOMADAKIS, *Ciro Giannelli (1905—1960).* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 455—457. — Nécrologie. R. G.

G. V. TROPIN, *Советское языкознание за сорок лет* Труды Иркут. унив. XXVI (1958), сер. языкознания, вып. I, 3—18. A. K.

Z. V. UDAL'COVA, *Das Studium der byzantinischen Literaturgeschichte in der UdSSR.* Tirage à part: Berliner Byz. Arbeiten 14 (1959) pp. 20. — Der Aufsatz gibt eine materialreiche Übersicht über die wissenschaftliche Behandlung der byzantinischen Literatur im vorrevolutionären Rußland und in der UdSSR und stellt im Anhang die Gegenwartsaufgaben heraus. Irm.

Verzeichnis der wissenschaftlichen Arbeiten des Univ.-Professors Dr. h. c. Dr. Otto Maull. Die Erde 88 (1957) 163—168. — Hier angezeigt wegen der zahlreichen auf das griechische Mittelmeergebiet Bezug nehmenden Arbeiten. Irm.

Вестник древней истории 1954, 1—4. — Compte-rendu: H. F., Archeologia 7 (1955) 172—174. Irm.

Византийский временник XIII—XVI. — Compte-rendu: E. FRANCES, Studii XIII/2 (1960) 281—286. E. Fr.

L. WICKERT, *Theodor Mommsen ...* (V. Byzantinoslavica XXI, 140.) — Comptes-rendus: A. MOMIGLIANO, Journ. Rom. Stud. 49 (1959) 209—210; L. VIDMAN, Deutsche Litztg. 81 (1960) 202—203. J. M. H.

U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Geschichte der Philologie.* Nachdruck der 3. Auflage (1927). Leipzig, B. G. Teubner Verlagsgesellschaft, 1959, pp. 82. — Günther Klaffenbach verdanken wir den Neudruck des schon klassisch gewordenen Abrisses der Philologiegeschichte von Wilamowitz. Der Untertitel ist irreführend: Selbstverständlich wurde an Wilamowitz' Text nichts geändert, wohl aber sind alle erkannten Versehen beseitigt und das bisher vermißte Register beigefügt. Irm.

Б. Н. Захсдер. Nécrologie. Проблемы востоковед. (1960) № I, 248—249. A. K.

D. A. ZAKYTHINOS, *Constantin I. Amantos (1874—1960).* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 449—455. — Nécrologie. R. G.

D. ZAMFIRESCU, *Preocupări de bizantinologie şi relaţii romîno-neogreceşti în revistele din cuprinsul patriarhiei romîne.* (Etudes byzantinologiques et relations romano-néohelléniques dans les revues de la Patriarchie roumaine.) Ortodoxia 1 (Bucureşti, 1960)

116—136. — C'est une présentation, très méritoire aussi, avec des renseignements nouveaux, sur les auteurs et problèmes de byzantinologie dans les revues théologiques roumaines pendant les dernières 15 années. L'auteur y ajoute, sauf indications sur le contenu, aussi des observations critiques. La matière est partagée en deux chapitres; le premier touche l'époque byzantine de 527 à 1453 (p. 119—126) et le deuxième est dédié aux problèmes de Byzance après Byzance (p. 126 sq.). Pour l'époque byzantine sont cités dans 78 articles les auteurs: M. Şesan, L. Stan, Gh. I. Soare, L. Gafton, I. Rămureanu, C. C. Giuresco, N. M. Popesco, V. Grecu, Al. Elian, P. Şt. Năsturel, D. Fecioru, I. Bria, I. Barnea, O. N. Căciulă, D. Zamfiresco, M. Braniște, T. Bodogae, E. Braniște, Gh. I. Moisesco, et 35 comptes-rendus d'œuvres byzantinologiques. M. Ş.

G. Th. ZORAS, Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν. 2. Periode, Bd. 4, Athen 1953—1954, pp. XVI, 382; Bd. 5, Athen 1954—1955, pp. 502; Bd. 6, Athen 1955—1956, pp. 644. — Compte-rendu: E. STÜRZEL, Anzeiger f. d. Altertumswiss. 12 (1959) 29—33. Irm.

G. Th. ZORAS—Ph. K. BOUBOULIDIS, Βιβλιογραφικὸν Δέλτιον νεοελληνικῆς Φιλολογίας. *A' 1959*. Athènes, 1960, pp. 79. — Importante bibliographie analytique. Le deuxième paragraphe, Littérature médiévale populaire, intéresse particulièrement les études byzantines (pp. 20—24, № 84 à 105). R. G.

I. ZUGRAV, *Profesor Eusebie Popovici*. Mitropolia Moldovei 7/8 (Iaşi, 1959) 480—486. — Hommage au fondateur de l'historiographie ecclésiastique roumaine moderne, décédé en 1922, qui soulignait aussi l'importance fondamentale de la byzantinologie pour l'histoire ecclésiastique roumaine. Voir aussi M. ŞESAN, successeur de cet historien, dans Mitropolia Ardealului 11/12 (Sibiu, 1957) 883—885. M. Ş.

II. LANGUES

A. *Grec*

S. ABRAMOWICZ, *De quibusdam locis in Liddellii-Scottii Graeco-Anglico emendandis*. (Res porro tractatur.) Eos 50 (1959—1960) 225—234. — Korrekturen und Ergänzungen zu den Lemmata ἀέρινος-διανάω, erwachsen aus der Arbeit an einem griechisch-polnischen Wörterbuch. Irm.

G. BOLOGNESI, *Compendi inediti di dialettologia greca*. Boll. Comit. prepar. Ediz. nazion. Class. greci e lat., N. S. II (1953) 41—75. — Esamina alcuni trattati inediti περὶ διαλέκτων di età bizantina: il primo contenuto nel Vat. gr. 1356 (sec. XIV) e nel Vat. gr. 1386 (sec. XIV); il secondo nel Vat. gr. 12 (sec. XIV); il terzo nel Vat. gr. 883 (sec. XV), nel Vat. gr. 895 (sec. XIV), nel Paris. gr. 2662 (sec. XIV); il guarto nel Vat. Palat. gr. 215 (sec. XV) e nell' Urb. gr. 140 (sec. XIV); altri ancora nel Vat. gr. 1363 (sec. XV), nel Vat. gr. 1065 (sec. XIII), nel Barb. gr. 4 (sec. XIV); e ne determina la posizione entro la classificazione genealogica dei compendi di dialetti già noti. E. Fo

P. BURGUIERE, *Histoire de l'infinitif en grec*. Paris, 1960, pp. 237. — Cette étude du mode infinitif, qui porte sur près de vingt siècles, intéresse tout particulièrement le grec byzantin avec le dernier chapitre: La survie de l'infinitiv: compromis et pseudoarchaïsme en grec byzantin (p. 199—224). L'enquête ne porte, il est vrai, que sur les textes de littérature populaire en général; il aurait fallu tenir compte aussi des textes écrits non seulement en démotique, mais aussi en « langue pure », *kathareuousa*. On ne saurait en tenir rigueur à l'auteur, dont ce n'était pas le propos. Son esquisse de l'histoire de l'infinitif en grec byzantin est sommaire, mais, dans l'ensemble, exacte, et rendra ainsi de réels services. R. G.

M. CORTELAZZO, *Italianismi nel greco di Cefalonia*. Lingua Nostra II (1959) 116—120. — Passa in rassegna gli italianismi (di colorito dialettale veneziano) che appaiono molto numerosi nell' opera di Pietro Katsaïtis, un poeta nato a Cefalonia sullo scorcio del XVII secolo (ed. E. KRIARAS, *Katsaïtis. Iphigenie. Thyeste. La Plainte du Peloponnèse. Oeuvres inédites*. Athènes, 1950 [Collection de l'Inst. Français d'Athènes, 43]). E. Fo.

M. CORTELAZZO, *L' elemento romanzo nei portolani greci*. Bollett. Atlante linguist. Mediterraneo I (1959) 215—221. — Prendendo lo spunto dall' edizione dei Portolani greci curata dal Delatte (A. DELATTE, *Les Portulans grecs*. Paris, 1947), l'A. mette in evidenza l'entità della penetrazione romanza nel lessico nautico greco, nonostante qualche sopravvivenza di termini tradizionali. Nella maggior parte si tratta di termini italiani (da Venezia soprattutto, ma anche da Genova, da Ancona e dalla Sicilia). E. Fo.

M. HANSSENS, Νόννος, νόννα *et Nonnus, nonna.* Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 29—41. — Il termine Νόννος, Νόννα, largamente documentato come nome proprio (di origine egiziana) a partire dal sec. II fino al IX dell' era nostra, non lo è altrettanto come nome comune, nonostante alcune indicazioni — in realtà non ben documentate — dei lessici; invece le forme latine *nonnus* e *nonna* sono abbastanza diffuse, con il significato originario di z i o - z i a o n o n n o - n o n n a, poi come titoli di rispetto verso monaci, monache, anziani ecc. E. Fo.

H.-R. KAHANE, *Italo-byzantine etymologies V. Avaria « Average ».* Bollett. Atlante linguist. mediterraneo I (1959) 211—214. (Cf. Byzantinoslavica XVI, 153; XVIII, 319—320.) — Il termine nautico internazionale « avaría » potrebbe risalire ad un etimo bizantino, *bareîa,* pronunciato *varía,* forma abbreviata di *sumbolê bareîa.* E. Fo.

H. and R. KAHANE, *The Variants of a Respondeme Described in Terms of Taxemes.* Phonetica 4 (1959) 61—70. — Auf der Grundlage neugriechischen Sprachmaterials werden drei Probleme behandelt: 1. die Beziehungen zwischen sprachlicher Reaktion und den Varianten dieser Reaktion; 2. die Methode, Unterschiede in Reaktionsvarianten festzustellen; 3. die Analyse verbaler und nichtverbaler Ausdrucksweisen. Irm.

H. and R. KAHANE, *Massaliotica. Romanica, Festschrift für Gerhard Rohlfs.* Halle (Saale), VEB Max Niemeyer Verlag, 1958, 231—242. — Über altprovenzalisch „orsa" („straight piece of wood") und „Sirocco" („southeast wind") als Beispiele für die Bedeutung von Massalia als auch im sprachlichen Bereich wirksames Zentrum des Griechentums. Irm.

V. G. MANDILARAS, Ἀθησαύριστα ἀριθμητικά. Ἀθηνᾶ 63 (1959) 336—353. — Suite de l'étude entreprise par l'auteur, en 1958, dans la même Revue, sur les mots non recensés contenus dans les auteurs byzantins. Après quelques renseignements sur le mot ἀθησαύριστος (il apparaît pour la première fois dans Platon, *Lois VIII,* 844 d) et sur les divers mots non recensés, liste des mots comprenant un élément indiquant un nombre: δεκακέρατος à ὑπέρπρωτος, suivie de l'indication des sources de la présente étude. R. G.

S. G. MERCATI, *Intorno al titolo dei lessici di Suida-Suda e di Papia.* Memorie Accad. Naz. dei Lincei, Cl. Sc. mor., stor. e filol., s. VIII, X (1960), pp. 50, tav. 1. — Ripubblicando con ampie aggiunte uno studio apparso sotto il medesimo titolo in Byzantion XXV—XXVII (1955—1957) 173—193 (v. Byzantinoslavica XX, 117), l'A. porta nuovi argomenti in favore della sua ipotesi sulla etimologia del titolo del noto lessico bizantino: ipotesi secondo la quale « un possessore o lettore bilingue, che adoprava l'alfabeto greco anche per il latino e il volgare (caso frequente nell' Italia bizantina) » avrebbe posto sul lessico, in origine anonimo, nel frontispizio o nel dorso, il vocabolo Γουΐδα (guida), poi malamente letto Σουΐδα, « termine adattissimo come titolo della compilazione ». Analogo transferimento, ma da Bisanzio in Italia, è avvenuto per l'*Elementarium Doctrinae Rudimentum* di Papias (da παππίας = *custos palatii, ductor, ostiarius,* ossia *guida*). Nelle pp. 33 ss. si ribattono le osservazioni mosse da F. Dölger (Byz. Zeitschr. LI [1958] 165—166) a difesa della sua etimologia, « La Suda ». E. Fo.

O. PARLANGELI, *Contributi allo studio della Grecità Siciliana.* Κώκαλος 5 (1959) 52—106. — Nouvelle affirmation (fondée sur les inscriptions) de l'une des deux thèses qui dominent dans ce délicat problème: la « grécité » sicilienne est byzantine et non antique; et plus: « les phases successives des rapports de la Sicile avec l'Empire d'Orient (immigrations sporadiques et dispersées des réfugiés syriens et égyptiens, puis union plus intime avec Byzance, enfin la politique normande) produisirent une réelle renaissance du grec, mais limitée dans le temps et l'espace ». Jamais dans aucune région de Sicile le grec ne fut la seule langue. Rien de nouveau dans cet exposé verbeux. A. G.

G. ROHLFS, *Terminologia marinaresca nel Salento. Note lessicali ed etimologiche.* Bollett. Atlante linguist. mediterraneo I (1959) 133—138 (continua). — Primo elenco di 26 termini marinareschi salentini, raccolti soprattutto a Castro (a Sud di Otranto), ove si parla un dialetto assai conservativo; per 14 di essi si addita una etimologia greca. E. Fo.

P. SCAZZOSO, *Valore del superlativo nel linguaggio pseudo-dionisiano.* Aevum XXXII (1958) 434—446. — Attraverso l'esame dell' uso del superlativo nell' opera dello Pseudo-Dionigi — uso che « è una delle note più costanti e più originali dello stile pseudo-dionisiano » — l'A. giunge alla conclusione (valida, oltre che in questo caso particolare, anche da un punto di vista più generale) che « lo pseudo-Dionigi usa per lo più delle

parole che appartengono alla linea storica tradizionale (sia dei Misteri, sia dei Neoplatonici, sia dei Padri), ma siccome nella mente dell' autore predominano certi fondamentali concetti teologici, egli viene adattando il lessico storico tradizionale alla nuova spiritualità cristiana ». E. Fo.

H. J. SCHELTEMA, Κυλίστρα, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 78—80. — A propos des usages en vigueur à l'Université de Constantinople, l'auteur essaie de préciser le sens du mot κυλίστρα. Il semble désigner le tirage au sort, qui remplaça cette espèce de lutte qu'engageaient entre eux les professeurs pour attirer à leur cours les nouveaux étudiants, en particulier. R. G.

D. TABACHOWITZ, *Korreferat zu S. Kapsomenos Die griechische Sprache zwischen Koine und Neugriechisch.* Berichte zum XI. Intern. Byzantinisten-Kongreß, VII Korreferate München, 1958, 9—12. — Certaines correspondances linguistiques entre le Nouveau Testament et les papyrus nouvellement découverts ne sauraient aucunement fonder l'hypothèse selon laquelle la langue du N. T. serait la langue populaire de l'époque. Les auteurs du N. T., tout en n'étant guère influencés par le purisme des atticistes, n'en subissaient pas moins un fort ascendant de la langue et du style de la version de la Septuaginta. Leur langue est traditionnelle et aspire à se distinguer de la langue parlée à l'instar des atticistes. Même la littérature religieuse des chrétiens subissait, à l'époque suivante, l'influence de la langue et du style biblique. Un examen approfondi de cette question ne manquerait pas d'enrichir nos connaissances relatives au bas-grec populaire. (Au sujet de l'influence de la version de la Septuaginta sur le N. T., cf. un autre travail du même auteur, intitulé *Die Septuaginta und das Neue Testament.* Stilstudien, Gleerup, 1956, pp. 135.) J. S.

Testi Neogreci di Calabria. P. I. *Introduzione, Prolegomeni e Testi di Roccaforte* a cura di G. Rossi TAIBBI. P. II. *Testi di Rochudi, di Condofuri, di Bova e indici* a cura di G. CARACAUSI (Istituto siciliano di studi bizantini e neogreci. Testi e Monumenti ... Testi 3). Palermo, 1959, 8^0, pp. XIII + 492. — Edition de textes recueillis sur place, précédée d'un bon exposé linguistique. Solide et nouvelle contribution à l'étude des parlers néogrecs d'Italie du Sud. A. G.

N. B. TOMADAKIS, Ὑμνολογικοὶ ὅροι τῶν ποιητῶν. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 34. — Passages tirés des mélodes et hymnographes byzantins et montrant les termes employés par eux et relatifs à la poésie religieuse byzantine. R. G.

B. Latin

N. I. BEZBOROD'KO, *К вопросу об определении некоторых членов предложения в латинском языке.* Научн. Зап. Днепропетровского унив. 64. Языкозн., вып. 15 (1958) 133—140. A. K.

M. S. GURYČEVA, *Народная латынь.* Москва, 1959, pp. 190 — Recueil de textes latins du Moyen-Age avec large introduction. A. K.

V. N. KUPREJANOVA—Ju. L. BARON—N. M. UMNOVA, *Краткий словарь латинских слов, сокращений и выражений.* Новосибирск, 1959, стр. 77. A. K.

Al. ROSETTI, *Despre torna, torna, fratre.* (A propos de torna, torna, fratre.) Omagiu lui Constantin Daicoviciu. Bucureşti, 1960, 467—468. — Les mots *torna, torna, fratre* proférés, selon Théophylacte de Simocatta et Théophanes, en 687 par un soldat de l'armée byzantine doivent être considérés, le plus ancien monument de la langue romane orientale. E. Fr.

B. Langues slaves

N. N. ARVAT—Ju. G. SKIBA, *Древнерусский язык, ч. I: Введение. Фонетика.* Черновицы, 1960, стр. 76. — Aperçu général. A. K.

H. BIRNBAUM, *Zum altrussischen* atče *und verwandten.* Scando-slavica V, pp. 78—86. — L'auteur analyse l'emploi de cette conjonction dans une sentence gravée sur l'écorce de bouleau et conservée à Novgorod (№ 109). La conjonction y accuse le consonantisme mentionné qui n'est guère régulier et elle figure, en plus, dans une proposition conditionnelle, ce qui est frappant dans la langue parlée. L'auteur tente d'expliquer la forme consonantique irrégulière de la conjonction. A la différence de Borkovskij qui considérait

la forme de « ače » comme originale, dont « atče » se serait développé ensuite, l'auteur soutient une hypothèse contraire. Il ne faut pas oublier, cependant, qu'il s'agit là d'un hapax legomenon, que la forme appartient à la langue populaire et que cette conjonction prend des formes différentes lorsqu'elle est rattachée à un verbe (cf. *aštišę - ašte bišę*). L'irrégularité dans une locution de la langue populaire n'a donc rien de surprenant, surtout s'il s'agit d'une proposition conditionnelle. Elle témoigne de l'évolution du groupe *kt* ou éventuellement *tk*. A. D.

M. K. BUNINA, *Система времен старославянского глагола.* Москва, 1959, стр. 160. A. K.

F. I. BUSLAJEV, *Историческая грамматика русского языка.* Москва, 1959 (АН СССР), pp. 623. — Réédition d'une grammaire classique de l'histoire du russe d'après la 5e édition parue en 1881 et qui était devenue une rareté des librairies tout en gardant une grande importance pour les études de l'histoire de la langue russe. L'édition est due à I. B. Kuzmina, E. V. Nemčenko et A. I. Tolkačev qui ont ajouté une préface, une étude sur l'œuvre linguistique de Buslaev ainsi que la bibliographie relative à ce dernier. — La grammaire de Buslaev est un manuel important non seulement pour l'histoire de la langue russe et, par là, pour la connaissance de vieux monuments russes, mais aussi pour les documents slavons ecclésiastiques souvent traduits du grec. Pour cette raison, elle est d'un réel intérêt même pour la byzantinologie. A. D.

K. I. CHODOVA, *Языковое родство славянских народов (на материале словаря).* Москва, 1960, стр. 64. — Aperçu populaire. A. K.

V. N. DANKOV, *Родительный количественно-выделительный в памятниках древнерусской письменности.* Учен. Зап. Кемеровского пед. инст. III (1959), Ист.-филол. фак., 333—367. A. K.

R. EKKERT, *К вопросу о составе группы имен существительных с основой на -й в праславянском языке.* Вопросы слав. языкознания 4 (1959) 100—129. A. K.

F. P. FILIN, *Об образовании восточнославянских национальных литературных языков.* Вопросы языкознания (1960) № 3, 42—43. A. K.

N. M. JELKINA, *Старославянский язык.* Москва, 1960, стр. 223. A. K.

S. D. LEDJAJEVA, *К вопросу о некоторых названиях войсковых соединений в древнерусском языке (по материалам летописей XI—XIII вв.).* Вестник Моск. унив., ист.-филол. сер. (1959) № 4, 163—174. — L'auteur analyse les termes tels que *polk, straža, zasada,* etc., utilisant, à cette fin, même des travaux traduits du grec. A. K.

A. S. L'VOV, *Старославянские ашють - спыти - тоуне.* Доклады и сообщ. Инст. языкозн. АН СССР XII (1959) 50—70. — Dans les traductions vieux-slaves, les mots ашють спыти, тоуне correspondent aux expressions grecques de δωρεάν, μάτην, εἰκῇ. Dans les rédactions bulgares orientales des livres religieux, les mots de ашють et спыти sont remplacés par l'expression безоума. A. K.

A. S. L'VOV, *Старославянскоекънигы-боукъви.* Кратк. сообш Инст. славяновед. 28 (1960) 61—69. — L'analyse sémantique des expressions боукъви, кънигъ. писание, писма. L'auteur conclut que le mot писма dans la langue des premières traductions slaves des livres religieux, ne signifiait guère « un signe d'écriture, une lettre ». Par conséquent, il affirme que le témoignage de la Vie de Constantin relatif à la découverte à Chersonnèse, d'un évangile et d'un psautier (en 860) écrit par письмена russes, est un document beaucoup plus récent provenant d'une époque où le mot писма avait déjà acquis le sens de « lettre ». A. K.

V. K. MAŠET, *О природе написаний типа* вьрьхъ, вьрᶜхъ, търъгъ, търᶜгъ, вълъкъ, вълᶜкъ *и других в древнейших рукописях древнерусской письменности.* Учен Зап. Каршинского пед инст. 3 (1959) 63—78. A. K.

K. MIRČEV, *Историческая граматика на българския език.* Sofia, 1958, pp. 276. — L'auteur présente, sous forme d'un manuel d'études, une grammaire historique relativement détaillée de la langue bulgare. Son livre dépasse cependant le cadre de simples manuels d'enseignement, car il représente un apport d'une valeur scientifique réelle à l'étude de l'évolution de la langue bulgare, qu'il examine en rapport avec d'autres œuvres scientifiques récemment parues et relatives au même sujet et avec ses propres théories formulées antérieurement. Le byzantinologue appréciera surtout les premières parties du livre, dont un aperçu sur la périodisation de l'histoire de la langue bulgare, une revue des vieux textes de rédaction bulgare, divisés selon les siècles auxquels ils se rattachent et une analyse détaillée des interprétations que les savants bulgares ont données de l'écriture du slavon ecclésiastique, etc. Le linguiste y trouvera plusieurs

suggestions fécondes et un excellent précis de la syntaxe historique de la langue bulgare. A. D.

M. V. PAVLJUK, *Писемність та граматична література доби Київської держави і наступної епохи феодальної роздробленості (X—початок XIV ст.)*. Труды Одесского унив. 149 (1959), сер. филол. наук, вып. 9, 239—247 (на укр. яз.). — Utilisant les peu nombreux témoignages sur la littérature grammaticale vieille-russe, l'auteur soutient le caractère véridique du renseignement sur un évangile et un psautier découverts, au IX^e siècle, à Chersonnèse et écrits en lettres russes. A. K.

R. G. PIOTROVSKIJ, *О сравнительной хронологии постпозиции определенного артикля в так называемых балканских языках*. Вопросы слав языкознания 4 (1959) 8—20 + 1 carte. — L'article postpositif apparaît en bulgare et dans les langues balkano-romaines aux X^e—XI^e siècles, en albanais vers la limite du XIII^e et du XIV^e siècle. Il faut donc rejeter la théorie sur l'origine vieille-albanaise (thraco-illyrienne) de l'article postpositif. Ce phénomène linguistique a pris naissance dans les conditions d'un étroit contact entre les Slaves et Romans. A. K.

R. RUZICKA, *Der Verbalaspekt in der altrussischen Nestorchronik*. Berlin, 1957, pp. VII + 107. — Compte-rendu: A. V. ISAČENKO, Zeitschr. f. Slawistik IV (1959) 290—295. A. D.

Slovník jazyka staroslověnského, 1—3. Praha, 1958—1959. (Cf. Byzantinoslavica XX, 121—122; XXI, 145.) — Compte-rendu: A. S. L'VOV, Изв. АН СССР Отд. лит. и яз. XIX (1960) вып.2, 163—166. A. K.

A. K. SMOL'SKAJA, *Сложные существительные со значением лица в русской оригинальной письменности XI—XIV вв.* Труды Одесского унив. 149 (1959) сер. филол. наук, вып. 9, 189—197. — La littérature russe originale des XI^e—XIV^e siècles connaît des substantifs communs compliqués. Ils dérivent, d'un côté, des traductions du grec et des livres vieux-slaves, de l'autre côté, ce sont des mots composés d'origine russe. L'auteur suit le processus de russification des substantifs livresques. A. K.

I. I. SREZNEVSKIJ, *Мысли об истории русского языка*. Moscou, 1959, pp. 136. — Nouvelle édition de la célèbre conférence que I. I. Sreznevskij prononça, en 1949, à l'université de Pétersbourg et qui garde sa valeur scientifique même à l'époque actuelle où, pourtant, les études russistiques ont connu un progrès remarquable. Fort intéressant est surtout la conception que Sreznevskij nous donne de l'évolution de la langue russe. La nouvelle édition est précédée d'une introduction par S. G. Barchudarov (pp. 3—14) et suivie de l'article de Sreznevskij intitulé *О древнем русском языке* (A propos de vieux-russe, pp. 82—87), où il faut signaler une caractéristique fort originale de la langue des vieilles annales russes (86—87). Viennent ensuite les conférences de Sreznevskij sur l'histoire de la langue russe que N. G. Černyševskij a enregistrées (88—132) et des annotations. Les intéressantes idées que l'éminent auteur du Dictionnaire « vieux-russe » (les fameux Materialy) y développe ne manqueront pas d'intéresser les byzantinologues. A. D.

D. Autres langues

A. AMANŽOLOV, *Об управлении производных глагольных основ в языке древнетюркских памятников*. Вопросы казахского языкознания (= Труды Инст. яз. и лит. АН Казах. ССР, т. I). Алма-ата 1959, 145—161. A. K.

V. S. CHRAKOVSKIJ, *Система глагольных времен классического арабского языка*. Вестник Ленингр. унив. (1960) № 2. Сер. ист., яз. и лит., вып. 1, 118—128. — Résumé en anglais. A. K.

A. ISLJAMOV, *Строй предложения в языке древнетюркских памятников*. Учен. Зап. Семипалатинского пед. инст. III (1959) 226—246. A. K.

S. N. IVANOV, *Тюркские атрибутивные конструкции с показателем относительной связи*. Учен. Зап. ЛГУ 282 (1959), Сер. востоковед. наук, вып. 11, 189—196. A. K.

H.-R. KAHANE—A. TZIETZE, *The Lingua Franca in the Levant* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 145.) — Compte-rendu: V. PISANI, Paideia XIV (1959) 220—222 (con un' aggiunta alla voce *papafigo*). E. Fo.

A. M. ŠČERBAK, *Знаки на керамике и кирпичах из Саркела - Белой Вежи (К вопросу о языке и письменности печенегов)*. Матер. и исслед. по археол. СССР 75 (1959) 362—414, илл. A. K.

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; METRIQUE

A. Histoire de la littérature byzantine

Acta Sessionis Ciceronianae diebus 3—5 mensis Decembris a. 1957 Varsoviae habitae. Warszawa 1960, pp. 177. — Das Protokoll der Tagung enthält als einzigen byzantinischen Beitrag den Vortrag von J. Irmscher, Cicero und Byzanz, S. 143 ff. Der Autor behandelt die Wirkungsgeschichte Ciceros im griechischen Mittelalter: Für den wenig Gebildeten war Cicero nicht mehr als ein einmal gehörter Name, aber auch der Literaturbeflissene fand kaum Zugang zu ihm, da die zugänglichen Quellen nur den für die Byzantiner wenig anziehenden Politiker, nicht aber den Rhetor und schon gar nicht den Philosophen berührten. Erst von Maximos Planudes an begegnen wir dem Bemühen, Ciceroschriften ins Griechische zu übertragen; für eine entscheidende Wirkung aber war es jedoch zu spät. Irm.

J. P. AUDET, *La Didachè, Instructions des Apôtres.* Paris, 1958, pp. XVI, 498. — Compte-rendu: I. ORTIZ DE URBINA, Orient. Christ. Period. XXV (1959) 186—187. E. Fo.

G. BAFFIONI, *Scolii inediti di Palladio al* De sectis *di Galeno.* Boll. Comit. prepar. Ediz. naz. Class. greci e lat., N. S. VI (1958) 61—78. — Pubblica dal cod. Laurenz. 74, 11 (sec. XIII) gli scolii inediti di Palladio («iatrosofista» di età incerta) al «De sectis» di Galeno. E. Fo.

G. BAFFIONI, *Inediti di Archelao da un codice bolognese.* Boll. Comit. prepar. Ediz. naz. Class. greci e lat., N. S. III (1954) 57—76, 1 tav. — Pubblica un inedito di argomento medico tratto dal cod. 3632 della Bibl. Univ. di Bologna, ivi attribuito ad un Archelao (forse di età bizantina?). Interessanti osservazioni paleografiche a p. 76. E. Fo.

Ed. BECK, *Ephrem le Syrien (saint) † 373.* Diction de Spiritualité, fasc. XXVI—XXVII, 1958, col. 788—800. — Sous la forme d'un article d'encyclopédie, l'auteur brosse un tableau d'ensemble fort instructif de la vie, de l'œuvre et des opinions d'Ephrem le Syrien. D. HEMMERDINGER-ILLIADOU (ibid. col. 800—819) y ajoute une revue détaillée des versions grecques et latines de l'œuvre d'Ephrem et J. KIRCHMEYER (ibid. col. 819—822) examine les autres versions de cette œuvre, c.-à-d. les versions arméniennes, géorgiennes, slaves (cf. A. Vaillant, Byzantinoslavica XIX, 1958, pp. 279—286), coptes et syro-palestiniennes. A. D.

W. J. BURGHARDT, *The Literature of Christian Antiquity: 1955—1959.* Theol. Stud. 21 (1960) 62—91. — Auf dem Oxforder Patristikerkongreß von 1959 wurde traditionell über die Instrumenta studiorum berichtet. Burghardt faßt in seiner Information die Originalberichte (die Namen der Referenten erscheinen im folgenden in Klammern) in englischer Sprache zusammen; es handelt sich um die nachstehenden: 1) Vetus Latina (B. Fischer), 2) Institut für neutestamentliche Textforschung (K. Aland), 3) Patrologia Latina: Supplementum (A. Hamman), 4) Neudruck der Patrologia Graeca (O. Rousseau), 5) Corpus Christianorum (A. Dumon), 6) Deutsche Akademie der Wissenschaften (J. Irmscher), 7) Patrologia orientalis (F. Graffin), 8) Sources chrétiennes (Cl. Mondésert), 9) Ancient Christian Writers (W. Burghardt), 10) Scriptores Latini Hiberniae (L. Bieler), 11) Reallexikon für Antike und Christentum (A. Stuiber), 12) Dictionnaire de spiritualité (A. Rayez), 13) Lexicon mediae et infimae Latinitatis Polonorum (M. Plezia), 14) Prosopographie chrétienne du Bas-Empire (J.-M. Leroux), 15) Enchiridion patristicum (M.-J. Rouët de Journel), 16) Bibliographia patristica (W. Schneemelcher), 17) Thesaurus Augustinianus (T. van Bavel), 18) Biblia Augustiniana (A.-M. Le Bonnardière), 19) «Augustinus» (V. Capanaga), 20) British Museum (G. I. Bonner), 21) Bibliotheca Bodmeriana (M. Testuz). Irm.

A. COLONNA, *Antica esegesi nicandrea negli Etymologica.* Boll. Comit. prepar. Ediz. naz. Class. greci e latini, N. S. IV (1956) 17—24. — Nell' Etymol. Magnum, ed ancor più chiaramente nei lessici in esso confluiti (Etymolog. genuinum A, B), sono riconoscibili notevoli brani di un ὑπόμνημα ai Theriaca ed agli Alexipharmaca di Nicandro: attraverso gli errori che caratterizzano tali passi si può ricostruire l'esemplare in maiuscola che fu alla base del codice in minuscola (anteriore al sec. IX) usato dai compilatori. E. Fo.

A. COLONNA, *Homerica et Hesiodea.* Boll. Comit. prepar. Ediz. naz. Class. greci e lat., N. S. III (1954) 45—55, tav. 1. — Il cod. Vatic. gr. 905 (sec. XV ex.) contiene (ff. 2—9) l'Exegesis di Tzetze all' Iliade fino a p. 49,21 dell' edizione dello Hermann, e permette di integrarne gli scolii, mutili nel cod. Lipsiense Univ. gr. 32. — Il testo di Esiodo quale

appare nel cod. Messanensis F. A. 11 non rispecchia, come ritiene A. Pertusi, l'edizione di Tzetze: esso è molto vicino al cod. Vat. gr. 2383, e deriva probabilmente, con esso, da un codice che alla fine del sec. XII era conservato nell' Italia meridionale. E. Fo.

A. COLONNA, *I Prolegomeni ad Esiodo e la Vita esiodea di Giovanni Tzetzes.* Boll. Comit. prepar. Ediz. naz. Class. greci e lat., N. S. II (1953) 27—39. — Segnala i codici migliori contenenti il commento ad Esiodo di Giovanni Tzetzes (Messanensis, Fund. ant. 11, del sec. XII ex.; Vatic. gr. 2383, dell' anno 1287; Vatic. gr. 121, del sec. XIII ineunte); e pubblica, col loro sussidio, i Prolegomeni premessi da Tzetzes al suo commento. E. Fo.

A. COLONNA, *Su un nuovo epigramma al romanzo di Eliodoro.* Boll. Comit. prepar. Ediz. naz. Class. greci e lat., N. S. IV (1956) 25—27. — L'epigramma alle Etipiche di Eliodoro Emiseno contenuto nel cod. Lat. del Brit. Mus. Sloane 2424, su un foglio di pergamena isolato (segnalato da R. BROWNING, *An unpublished Epigram on Heliodorus « Aethiopic »*, Classical Review, N. S. V [1955]141—143), è opera, molto scorretta, di un umanista del sec. XV—XVI. E. Fo.

M. E. COLONNA, *Sull' encomio di Andrea Libadeno per san Focas martire e taumaturgo.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIII (1959) 147—154. — Dal cod. Monac. gr. 525, autografo di Andrea Libadeno, pubblica la prima parte dell' encomio di s. Foca scritto dallo stesso Andrea (la seconda fu pubblicata dal Van de Vorst, Analecta Boll. XXX [1911] 252—295), mettendo in evidenza le numerose imitazioni di Gregorio Nazianzeno e le citazioni dei Vangeli. E. Fo.

J. M. COOK, *On Stephanus Byzantius' Text of Strabo.* Journ. Hell. Stud. 79 (1959) 19—26. — C. examines the 8 instances of Stephanus' use of Strabo cited by W. ALY (*De Strabonis codice rescripto,* Studi e Testi, 188, Vatican 1956) in support of his view that Stephanus used the archetype of the text preserved in the Byzantine mss. of Strabo. C. considers that only one of these passages can be taken as evidence for this (and that somewhat ineffectively). J. M. H.

E. CORSINI, *La questione areopagitica. Contributi alla cronologia dello Pseudo-Dionigi.* Atti della Accad. d. Scienze di Torino, Cl. di Sc. mor., stor. e filol. XCIII (1958—1959) 128—227. — Attraverso la critica serrata ed acuta della recente opera di E. TUROLLA su Dionigi Areopagita (v. Byzantinoslavica XIX, 341—342), opera che « tende a riportare la questione areopagitica su posizioni tradizionali superate », l'A. raggiunge alcune conclusioni in senso opposto, che confermano la composizione tarda del « Corpus Areopagiticum », secondo la cronologia proposta dal Koch e dallo Stiglmayr. E. Fo.

F. FINOCCHIARO, *Ioannis Tzetzae Allegoriae in Odysseae libros XIII—XVIII.* Boll. Comit. prepar. Ediz. naz. Class. greci e lat., N. S. V (1956) 45—61 (v. Byzantinoslavica XX, 355). — Sulla base dei codd. Vat. Palat. gr. 316 (s. XV), Vat. gr. 904 (s. XIV), e soprattutto dei mss. Vatic. Barb. gr. 30 (s. XIII) e Vindob. phil. gr. 118 (s. XIV) che contengono l' opera per intero, pubblica le Allegorie di Tzetze ai libri XIII—XVIII dell' Odissea. E. Fo.

C. GALLAVOTTI, *Planudea.* Boll. Comit. prepar. Ediz. naz. Class. greci e lat., N. S. VII (1959) 25—50. — 1. I monostici di Menandro e il progetto dell' Antologia greca da Massimo Planude ad Aldo Manuzio. I monostici contenuti nel cod. Marc. gr. 481 (autografo di Planude), ff. 77—80 (e, in forma integra, nel cod. del Brit. Mus. add. 16 409, che ne è copia) rappresentano la recensione planudea (tipicamente suddivisa in capitoli) delle γνῶμαι conosciute comunemente sotto il titolo di Γνῶμαι μονόστιχοι Μενάνδρου nella raccolta planudea confluiscono sia i monostici delle Γνῶμαι Μενάνδρου quali appaiono, per es., nel cod. Vat. gr. 915, sia materiali di altre fonti: per questo Planude la intitolò Γνῶμαι μονόστιχοι ἐκ διαφόρων ποιητῶν κατὰ κεφάλαια συντεταγμέναι. L'A. segue le vicende di questa raccolta di epigrammi nei mss. e nelle edizioni. — 2. La costituzione del codice laurenziano di Planude e una silloge minore degli epigrammi greci. Il cod. Laur. XXXII 16 è una raccolta di poeti greci elaborata da Massimo Planude negli anni 1280—1283, ed è propriamente una silloge epica (Nonno, Teocrito, Apollonio, Esiodo, Oppiano, Mosco, Nicandro, Trifiodoro) seguita da una silloge antologica, cioè Focilide e poesie di Gregorio Nazianzeno, intramezzate da una scelta di epigrammi. L'A. ne fornisce una minutissima descrizione, ricostruendo l' originaria disposizione dei fogli e dei fascicoli, e determinando la storia della costituzione della raccolta, con particolare riguardo alla sezione epigrammatica. Un escerto di tale sezione è contenuto nel cod. Vat. Barb. gr. 4, del sec. XIV. E. Fo.

A. GARZYA, *Per l' edizione delle epistole di Sinesio.* Boll. Comit. prepar. Ediz. naz. Class. greci e lat., N. S. VI (1958) 29—39. — La tradizione manoscritta delle epistole di Sinesio; estremamente ampia e relativamente tarda (pochissimi sono i codici anteriori al XIV sec.); documenta l'interesse che per questo autore nutrì « l'alta cultura bizantina, soprattutto quella neoplatonizzante e raffinatissima del sec. XIV ». Dopo un esame critico degli schemi stabiliti da W. FRITZ (*Die handschriftl. Überlieferung der Briefe des Bischofs Synesios,* in Abhand. der philol.-philos. Kl. d. k. bayer. Ak. d. Wiss., XXIII. Bd., II. Abt., 1905, pp. 321—398) nella classificazione dei mss., l'A. dimostra l'esistenza di una « trasmissione orizzontale » delle epistole, e descrive particolareggiatamente il cod. Neap. III AA. 11 (sec. XIII—XIV). E. Fo.

A. GARZYA, *Per l' edizione delle epistole di Sinesio. 4. Contributo alle edizioni bizantine.* Rendic. dell' Accad. Nazion. dei Lincei, Cl. di Sc. mor., stor. e filol. XIII (1958) 200—217. — Dopo aver sottolineato l'importanza degli scoli per l'individuazione dei codici su cui si è esercitata l'attività degli editori bizantini, segnala un gruppo di mss. delle epistole di Sinesio che un ricco corpus di scoli dimostra appartenere alla redazione « planudeo-moscopulea »: essi sono dei codici miscellanei, diccontenuto grammaticale, generalmente destinati all' uso scolastico: il Vat. gr. 113 (sec. XIV), lo Scor. Y. III. 9 (sec. XIV), l'Ambr. gr. M 51 sup. (ms. sicuramente moscopuleo, come è dimostrato dalla « inscriptio » premessa alle epistole sinesiane: importante testimonianza quindi dell' attività editoriale ed esegetica di Manuele Moscopulo, che si credeva rivolta essenzialmente ad opere di poesia); il Mut. gr. α. U. 9.6 (sec. XIV), il Vat. gr. 1376, il Varsov. gr. Zamoiski 125 Cim., il Vat. gr. 1125. — Segue un « Epimetron planudeo e teognideo », in cui si nota che il testo di Teognide contenuto nel Vat. gr. 915 (il cod. O) è di provenienza planudea, come dimostrano alcuni caratteri esterni degli scoli. E. Fo.

A. GARZYA, *Sull' edizione degli epigrammi di Teodoro Studita.* Atene e Roma, N. S. IV (1959) 222—229. — Risposta alla recensione di P. SPECK (Byz. Zeitschr. LII [1959] 114—117) all' ediz. degli epigrammi di Teodoro Studita pubblicata da G. (V. Byzantinoslavica XXI, 148.) E. Fo.

A. GARZYA, *Theodori Studitae Epigrammata ...* (V. Byzantinoslavica XXI, 148.) — Compte-rendu: A. KOMINIS, Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIII (1959) 155—157 (con numerose importanti osservazioni). E. Fo.

M. GIGANTE, *Sophronii Anacreontica.* Roma, 1957, pp. 245. — Compte-rendu: Sophie PAPADIMITRIOU, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 458—477. R. G.

Görög költők antológiája. Válogatta, szerkesztette, az előszót és a jegyzeteket írta FALUS Róbert (Anthologie des poètes grecs, Choisie, rédigée, préfacée et munie de notes par Róbert FALUS). Budapest, Európa Könyvkiadó 1959, pp. XVIII + 685. — Cette anthologie donne aussi quelques morceaux de la poésie byzantine de l'époque ancienne. Gy. M.

Греческая эпиграмма. Перевод под ред. Ф. ПЕТРОВСКОГО, составление, примечания и указатель Ф. Петровского и Ю. Шульца, вступительная статья Ф. Петровского. Москва 1960, стр. 487. — L'anthologie contient également les traductions d'épigrammes byzantines. Les épigrammes de Léon CHOIROSPHACTES sont attribuées par la tradition à Léon le Philosophe. A. K.

GREGORIUS NYSSENUS, *Epistulae.* Ed. G. PASQUALI †. Editio altera (Opera ed cur. W. JAEGER VIII, 1), Leiden, 1959, pp. XCI + 98. — Compte-rendu: Q. CATAUDELLA, Atene e Roma, N. S. IV (1959) 193—197. E. Fo.

A. KOMINIS, Γρηγόριος Πάρδος μητροπολίτης Κορίνθου καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ (Testi e studi bizantino-neoellenici 2). Roma—Atene, 1960, pp. +150. — In questa pregevole monografia l'A. espone il risultato delle sue ricerche sulla vita e le opere di G. P., vissuto tra la fine del sec. XI e l'inizio del XII. L'opera è divisa in 2 parti: nella prima, il capitolo iniziale è dedicato alla figure di Gregorio e in particolare al suo nome; il secondo alla cronologia; il terzo contiene una rassegna dei metropoliti di Corinto dall' inizio del X sec. fino all' inizio del XIII: fra questi G. P. è inserito dopo Sergio (1084—1103?) e prima di Teodoro (1157—1166). La seconda parte è dedicata alla trattazione delle opere: le grammaticali nel I capitolo, le teologiche nel II (per ciascuna opera si forniscono, oltre alle notizie sul loro carattere e contenuto, l'elenco dei codici e delle edizioni, nonchè una ricca bibliografia); nel III capitolo sono elencati i vari commentatori di inni liturgici bizantini, fra cui rientra l'autore qui più particolarmente studiato. In appendice sono publicati due brevi testi inediti, il primo dal trattato Περὶ συνταξεως τοῦ λόγου di Gregorio Pardos (secondo il cod. Vatic. gr. 883), il secondo dal commento

di Giovanni Zonara ai canoni anastasimi di Giovanni Damasceno (dal cod. Vat. Reg. gr. 33). Il libro è corredato di utili indici dei nomi propri, dei vocaboli e delle cose notevoli, nonchè dei manoscritti. E. Fo.

W. J. W. KOSTER, *Autour d'un manuscrit d'Aristophane écrit par Démétrius Triclinius...* (V. Byzantinoslavica XX, 124; XXI, 350.) — Compte-rendu: G. B. ALBERTI, Atene e Roma, N. S. IV (1959) 108—110. E. Fo.

. E. KRIARAS, *Die Besonderheiten der letzten Periode der mittelalterlichen griechischen Literatur.* Jhb. d. österr. byz. Gesellsch. 8 (1959) 69—85. — Der Verfasser betrachtet die Literaturepoche von 1200 bis 1600 sowohl als spätmittelalterlich wie als frühneugriechisch, kennzeichnet diesen Dualismus und sein Weiterwirken bis in die Gegenwart. Irm.

B. LAOURDAS, Φωτίου ὁμιλίαι. *Thessalonique* 1959, pp. ιδ', 128 (introduction), I—IV, pl. h. t, 274. Ἑλληνικά. Παράρτημα 12. — Les homélies de Photius, si importantes pour l'histoire de l'Empire byzantin au IX^e siècle, avaient été réunies, en 1900, par S. Aristarchès avec un certain nombre de Discours. La présente édition de B. L. donne la collection complète des homélies du patriarche, en une édition critique, reposant sur l'ensemble des manuscrits et offrant un texte solide. Le texte est précédé d'une importante Introduction, qui étudie successivement la personnalité de Photius les éditions, le contenu, la date, les recueils des homélies et les manuscrits. L'Introduction (p. 1—128) est suivie de la reproduction de miniatures et de deux pages des divers manuscrits (p. I—IV). Suit l'édition critique du texte des 19 homélies avec l'indication des passages des Ecritures Saintes, auxquels Photius fait allusion (1—186). Un Appendice donne le Catalogue des homélies de Photius établi par Païsios, métropolite de Gaza (189—201). Des Notes (p. 205—264) et un Index des noms propres grecs et étrangers (p. 265—274) terminent le volume. Un Index général aurait rendu de réels services et permis d'utiliser au mieux les importants et divers renseignements, apportés par les homélies de Photius. R. G.

Br. LAVAGNINI, *Storia della letteratura neoellenica...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 322.) — Compte-rendu: L. POLITIS, Ἑλληνικά 16 (1958) 409—412. Irm.

Paul LEMERLE, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et Récits » de Kékauménos.* Académie Royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques. Mémoires. Tome LIV, fasc. 1, Bruxelles 1960, pp. 119. — L'ouvrage de Kékauménos, unique en son genre dans la littérature byzantine et riche en renseignements historiques pour l'histoire de l'Empire byzantin dans la seconde moitié du XI^e siècle, attend toujours une édition solide, à laquelle on puisse faire confiance. Cette importante étude comprend dix chapitres. I. Le «Discours à l'empereur» est du même auteur que le « Stratègikon »; II. La division en paragraphes et les rubriques; III. La composition; IV. A qui s'adressent les Conseils et Récits; V. La date de composition; VI. L'auteur et sa famille; VII. La famille Nikoulitzas; VIII. Les récits historiques; IX. Les institutions; X. Un « byzantin moyen »? Trois Appendices complètent l'étude des « Conseils et Récits ». I. Quelques remarques sur le texte. II. Note sur le paragraphe 78 et la prise d'Otrante par un comte normand, étude due à Mlle MATHIEU; III. Notes sur les paragraphes 228—234, étude due à J. GOUILLARD. Un double Index, français et grec complètent cette solide étude. R. G.

C. MANGO, *The Legend of Leo the Wise.* Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 59—64. — M. examine les oracles attribués a Léon VI Le Sage, et surtout un vieux recueil contenant 16 oracles illustrés par des scènes symboliques. Selon M., les oracles ne sauraient être mis en rapport avec Léon VI à qui la tradition les attribue seulement pour avoir confondu ce dernier avec Léon le Mathématique. I. N. S.

N. MATSIS, Κριτικαὶ παρατηρήσεις εἰς τὴν Πεῖραν Εὐσταθίου τοῦ Ῥωμαίου. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 351—366. — Corrections à l' édition de Zachariae, en partie avec l'Hexabiblos de Constantin Harmenopoulos et les Commentaires d'Eustathe Romaios. R. G.

G. G. MEERSSEMAN, *Der Hymnos Akathistos im Abendland. I. Akathistos Akoluthie und Grußhymnen...* (V. Byzantinoslavica XXI, 350.) — Compte-rendu: H. BARRÉ, Marianum XXI (1959) 291—297. E. Fo.

O. NEUGEBAUER, *Regula Philippi Arrhidaei.* Isis 50 (1959) 477—478. — A note on

the Byzantine use of Handy Tables in astronomy in connection with the biography of Dionysus Areopagite by the monk Hilduin. J. M. H.

Philoxène de MARBOURG, *Homélies*. Introduction, traduction et notes par Eugène LEMOINE. Paris (Editions du Cerf), 1956, pp. 584. — La traduction utilise l'édition publiée (en 1893—1894) par E. A. Wallis Budge d'après les manuscrits du Musée Britannique. Dans la préface, E. Lemoine examine l'origine, le contenu et l'importance des homélies de Philoxène (pp. 1—26). Suit la traduction de 13 homélies (pp. 27—541) accompagnée d'une liste de citations de la Bible figurant dans les homélies, d'un registre des noms propres, des tribus, des peuples et des lieux mentionnés ainsi que d'une revue des sujets choisis par Philoxène. Certaines des homélies ont nécessité une introduction spéciale (p. ex. les homélies XII—XIII contre la fornication). Il est à regretter que l'édition n'apporte guère les textes originaux pour faciliter ainsi la confrontance avec la traduction. L'ouvrage n'en laisse pas moins d'être une contribution fort appréciable à la connaissance de la littérature homilétique, très riche dans la littérature byzantine, dans les traductions en slavon ecclésiastique et dans la littérature médiévale en général. A. D.

M. PELLEGRINO, *L'inno del Simposio di S. Metodio martire. Introduzione, testo critico e commento*. Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filos. dell' Univ. di Torino, X. Torino, 1958, pp. 126. — Compte-rendu: S. PRETE, Paideia XV (1960) 120—122. E. Fo.

A. PERTUSI, *Giorgio di Pisidia. Poemi. I. Panegirici epici. (Studia Patristica et byzantina*, Heft 7.) Ettal 1960, pp. 322 + 2 cartes h. t. — K. Krumbacher souhaitait, dès 1897, une édition des œuvres complètes de Georges de Pisidie, accompagnée de commentaires et de bons index. A. Pertusi réalise ce souhait 63 ans plus tard. On sait l'importance de l'œuvre de Georges de Pisidie pour l'histoire de la civilisation byzantine au VII^e siècle, et, en particulier, pour le règne d'Héraclius. Le besoin d'une édition critique solide était de plus en plus urgent, les éditions de Querci (1777), et de Bekker (1837) étant largement dépassées par la découverte de nouveaux manuscrits et par les recherches, en particulier, de Hilberg, de Maas, de Sternbach et de Baynes; il était, d'un autre côté, pratique de réunir en un seul Corpus l'œuvre entière du poète. Celle-ci comprend treize ouvrages, dont un en prose. Pertusi donne dans ce premier volume toutes les poésies historiques, ou, comme il le dit lui-même, plus exactement toutes « les panégyriques épiques ». Le second volume comprendra toutes les poésies religieuses et morales, les épigrammes et les fragments. Ce tome I^er s'ouvre par une substantielle Introduction (p. 11—67), où l'auteur étudie successivement l'œuvre de G. de P. dans la renaissance littéraire du VII^e siècle, les poésies perdues, l'épopée « encomiastique » ou en forme de panégyrique (1. Les antécédents de l'épopée panégyrique; 2. Caractères de l'épopée panégyrique chez G. de P.: culture sacrée et profane du poète, la langue et le vocabulaire, le mètre et le style), la tradition manuscrite des poésies « historiques »: la tradition de l'« Expeditio persica » (tradition directe et tradition indirecte), la tradition du „Bellum Avaricum" (tradition directe et tradition indirecte), la tradition de l'« Heraclias » (tradition directe, tradition indirecte: Suidas, Théophane), la tradition des poésies historiques mineures. Suit l'édition critique, accompagnée d'une traduction en italien et d'un Commentaire de l'Expédition contre les Perses, de la Guerre contre les Avares et de l'Héracliade, précédée de l'édition critique avec traduction italienne et commentaire de la poésie adressée « A l'empereur Héraclius, de retour d'Afrique, devenu empereur et sa lutte contre Phokas ». L'édition se termine par un Index des noms propres et des mots les plus importants et par deux cartes, l'une de Constantinople byzantine et l'autre de l'Empire byzantin et de l'Empire perse au début du VII^e siècle. La traduction est d'une scrupuleuse exactitude, P. ayant, avec raison, sacrifié l'élégance à la fidélité, car G. da P. n'est pas un auteur facile à traduire; le commentaire est d'une richesse très grande ainsi que les Notes accompagnant le texte. C'est une œuvre magistrale, qui fait souhaiter la publication rapide du tome II. R. G.

A. PERTUSI, *Un nuovo testimone nella tradizione delle storie di Tucidide. Le « Membranae Mutinenses »*. Aevum 33 (1959) 1—24. — Un nouveau témoin de la culture grecque au X^e siècle, dont l'auteur s'occupe seulement du point de vue philologie classique (stemma de la tradition du texte). A. G.

PLUTARCHI, *Moralia, recensuerunt et emendaverunt* C. HUBERT—M. POHLENZ, editio altera, addenda adiecit H. DREXLER. Vol. V, fasc. 3, Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri 1960, pp. XIV, 118 (Academia Scientiarum Germanica Berolinensis, Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana). — Hier zu nennen wegen des Umstandes, daß

Michael Psellos die Aetia physica für seinen Liber de omnifaria doctrina ausschrieb, und wegen der Bedeutung, die Planudes für die Geschichte des Textes gewann. Irm.

S. I. RADCIG, *История древнегреческой литературы.* Издание 2-е, переработанное и дополненное. Издат. Моск. унив., 1959, стр. 594+карта. — Le byzantinologue s'intéressera au chap. XX: *La fin de la littérature grecque antique et la littérature chrétienne primitive* (pp. 530—556). Malheureusement, le chapitre contient plusieurs données erronées: sans réserve aucune, l'auteur déclare tenir l'édit de Milan pour un fait historique (p. 548); on ne voit pas comment l'auteur a pu aboutir à la conclusion selon laquelle, «en 353 justement, le christianisme était devenu la religion officielle d'Etat» (p. 548), si l'empereur Gracien conservait jusqu'en 379 le titre païen de grand pontife. Julien mourut non en 365, mais en 363 (p. 548). L'an 381 ne signifie guère «la victoire finale du christianisme» (p. 548), mais la victoire que l'orthodoxie avait remporté sur l'arianisme au Concile de Constantinople. Denys l'Aréopagite est traité de personnage historique de la fin du Ve et du début du VIe siècle (p. 555). A la p. 556, Radcig parle du *Lexicon* de Photius, alors que, en réalité, il envisage sa *Bibliothèque,* car c'est la seule œuvre de Photius dont on peut prétendre avoir conservé «une multitude de témoignages précieux relatifs à l'ancienne littérature grecque». Certaines des erreurs n'apparaissent point dans la première édition. La caractéristique de la conception du monde qu'on rencontre chez les auteurs grecs de la basse antiquité est plutôt sommaire et souvent superficielle: on ne saurait, assurément déclarer Synésius pour «un solliciteur en faveur des intérêts du peuple» ou lui attribuer une conception du monde chrétienne (p. 553); il est inexact de dire que Arius «niait la divinité du Christ» (p. 551); la conception du monde propre à Basile de Césarée ne saurait être caractérisée d'une seule phrase nous disant que Basile «déçu par la science laïque se fit chrétien» et qu'il avait «des idées philosophiques profondes» (p. 551): il est indispensable de montrer les causes sociales de cette «philosophie profonde». La bibliographie aux chap. XIX—XX (p. 573) omet presqu'entièrement les travaux traitant d'auteurs des IIIe—Ve siècles, p. ex. l'introduction par M. V. Levčenko à la traduction d'un discours de Synésius de Cyrène intitulé *О царстве* Синесия Киренского [Виз. Врем. VI (1953) 327 сл.]; И. Ирмшер, *Паллад* [Виз. Врем. XI (1956) 247 сл.]; Г Л. Курбатов, *Классовая сущность учения Иоанна Златоуста* [Ежегодник Музея истории религии и атеизма II (1958) 80 сл.]. D'un autre côte, Radcig cite même une thèse de licence dactylographiée (donc pratiquement inaccessible) de I. M. Nachov sur Lukianos. A. K.

Ῥωμανοῦ τοῦ Μελῳδοῦ Ὕμνοι. Ἔκδοσις κριτική. Τόμος Τέταρτος. Μέρος Α'. Ὕμνοι ΛΖ'-Μ'. (Cf. Byzantinoslavica XV, 78; XVI, 379; XVII, 380; XVIII, 323; XX, 124, 125.) — Athènes, 1959, pp. 183. — Cette première partie du tome IV de l'édition monumentale des Hymnes de Romanos, contient les hymnes 37 à 40. Elle est l'œuvre d'Agnè Basilikopoulos, Démétrius G. Demètrainas, Nicolas Kontosopoulos et de I. Mikhaèlidès. L'édition est une édition critique, accompagnée d'introductions, de notes et de commentaires. Les hymnes édités sont: le kontakion des Saints Apôtres, le kontakion de l'Ascension du Seigneur, le kontakion des dix Vierges et le kontakion du lendemain de l'Epiphanie. R. G.

E. S. STAMATIS, Ἀνθολογία ἀρχαίων κειμένων. Μαθηματικά-Ἀστρονομία-Φυσική-Μηχανική-Γεωγραφία. Ἐν Ἀθήναις 1960, pp. 106. — Mit einem Abriß der Entwicklung der griechischen Mathematik S. 89 ff. Irm.

B. M. STEVANOVIĆ, *О периодизацији старе грчке књижевности.* Годишен Зборник на филозоф. факултет на Унив. во Скопје. Историско-филол. оддел 8 (1955) 105—113. — Der Verfasser kritisiert die bisherigen Periodisierungen der griechischen Literaturgeschichte als subjektiv und unmarxistisch und schlägt eine Neuaufteilung in neun Perioden, im wesentlichen auf der Grundlage sozialökonomischer und allgemein-historischer Kriterien, vor. Die Byzantinistik berührt die neunte Periode („Spätantike") vom 4. Jahrhundert bis zum Jahre 529, in welcher die Feudalisierung der antiken Gesellschaft sich anbahnt, während in der Literatur die alten Formen vorherrschend bleiben. Irm.

I. ŠEVČENKO, *Alexios Makrembolites and his "Dialogue between the Rich and the Poor."* Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 187—228. — Quelques poèmes de A. M. se sont conservés dans le Médic. — Laurentinianus 32 (XIVe siècle) alors que le Sabaïticus 417 (XIVe siècle) contient toutes ses œuvres littéraires posthumes. Ce «codex unicus» est, selon Š., une copie dont l'auteur se servait lui-même. A côté d'une étude minutieuse de l'importance et de l'activité littéraire de A. M., Ševčenko donne également la première

édition critique et une traduction en anglais du Dialogue. — Compte-rendu: A. P. KAŽDAN, Вопросы ист. № 10 (1960) 193—199. I. N. S.

A. TUILIER, *La tradition aristotélicienne à Byzance des origines au VII^e siècle. La formation de la scolastique byzantine.* Actes du Congrès de l'Association Guillaume Budé. Lyon (8—13 Septembre 1958). Paris, 1959, p. 186—197. — L'auteur montre que « la destinée de la tradition aristotélicienne commande toute l'histoire de la pensée médiévale ». Les catégories aristotéliciennes furent adaptées à l'orthodoxie. La primauté de la philosophie péripatéticienne ne sera discutée qu'au IX^e siècle. Le retour qui eut lieu alors au platonisme, dans les milieux universitaires de Constantinople en particulier, « n'eut, du reste, que des conséquences limitées, car Platon fut toujours suspect à l'orthodoxie ». L'aristotélisme orthodoxe exprime les tendances communes à toute la civilisation du Moyen-Age européen; il est, en Orient aussi bien qu'en Occident « le ferment de l'œcuménicité catholique ». R. G.

A. VÖÖBUS, *Literary, critical and historical studies in Ephrem the Syrian* (Papers of the Estonian Theological Society in Exile). Stockholm, 1958, pp. 146. — Compte-rendu analytique I. ORTIZ DE URBINA, Orient. Christ. Period. 26 (1960) 155—156. A. G.

P. WIRTH, *Ein bisher unbekannter Demetrioshymnus des Erzbischofs Eustathios von Thessalonike.* Byz. Zeitschr. 52 (1959) 320. — Rapport sur un hymne composé par le célèbre métropolite de Salonique et qui vient d'être découvert dans la Bibliothèque Saltykov-Ščedrin à Léningrade (Codex Graecus 250). V. H.

B. Sujets byzantins dans la littérature mondiale

A. LADINSKIJ, *Когда пал Херсонес* Москва, 1959, стр. 263. — Roman décrivant la vie à Byzance et en Russie vers la fin du X^e siècle. — Compte-rendu: V. INBER, *Устами Ираклия Метафраста.* Литературная газета № 71 от 16 июня 1960 г., стр. 3. Л. К.

C. Littérature populaire

A. DOSTÁL, *Le Digénis slave et son importance pour la byzantinologie.* Akten des XI. Intern. Byzantinisten-Kongresses 1958. München, C. H. Beck, 1960, pp. 125—130. — L'auteur fait une revue des principales questions autour du Digénis slave, attire l'attention sur des faits spéciaux de la version slave et résume les tâches qu'il faudra entreprendre avant de pouvoir parvenir à des résultats plus sûrs et définitifs sur cette version dont l'importance pour la byzantinologie est — selon lui — très grande. A. D.

E. FOLLIERI, *Il Teseida neogreco,* Libro I. Saggio di edizione. Testi e Studi Bizantino-neoellenici, 1). Università di Roma, Istituto di Studi Bizantini e Neoellenici, Roma-Atene 1959, pp. VI + 47. — E' il primo volume di una nuova collana iniziata dall' Istituto di Studi Bizantini e Neoellenici dell' Università di Roma sotto la direzione del compianto C. Giannelli e di G. Zoras. Contiene l'edizione del I libro della versione neogreca del Teseida del Boccaccio, databile alla fine del XV—inizio del XVI secolo. E' stato utilizzato essenzialmente il ms. Paris. gr. 2898, col sussidio, nelle parti lacunose, del rifacimento contenuto nel cod. Vatic. Pal. gr. 426 e nell' edizione veneziana del 1529, che dal codice Palatino deriva direttamente. L'importanza di questo testo è essenzialmente linguistica e grammaticale; « ma esso merita un posto, se pur modesto, anche nella storia della letteratura neoellenica, poichè è uno dei più antichi documenti dell' influenza che su di essa esercitò la letteratura italiana ». — Comptes-rendus: T. M(INISCI), Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIII (1959) 162; O. PARLANGELI, Paideia XV (1960) 72—73. (V. Byzantinoslavica XXI, 352.) E. Fo.

B. LAOURDAS, Κρητικὰ παλαιογραφικά. Κρητικὰ Χρονικά 12 (1958) 381—386. — Die Veröffentlichung der unedierten Schriften des Michael Apostolis abschließend, legt der Verfasser aus dem Berliner Kodex 204 die μονῳδία ἐπικήδειος desselben auf den Kreter Ἀνδρέας Καλέργης in kommentierter Edition vor. Irm.

Ja. N. LJUBARSKIJ, *Критский поэт Стефан Сахликис.* Виз. Врем. XVI (1959) 65—81. — L'analyse de l'œuvre littéraire du poète crétois Stéphane Sachlikis (seconde moitié du XV^e et début du XVI^e siècle) découvre des correspondances entre sa poésie et certaines œuvres de la période précédant la Renaissance (roman humoristique espagnol, poésie de François Villon). L'auteur insiste sur le fait qu'on ne saurait parler d'épigonisme, mais uniquement d'une parenté d'œuvres littéraires nées à la même époque. A. K.

M. I. MANOUSSAKAS, Ἄγνωστη πηγὴ τῆς „Ἐρωφίλης" τοῦ Χορτάτση: ἡ τραγωδία *Il re Torrismondo* τοῦ *Tasso*. Κρητικὰ Χρονικά 13 (1959) 74—83. — Tassos Tragödie „Il re Torrismondo" hat nicht nur das Vorbild für Troilos' „Βασιλεὺς ὁ Ροδολίνος" abgegeben, sondern auch, wenngleich nicht im selben Ausmaße, für Chortatzis' „Ἐρωφίλη", für deren Abfassung sich von daher das Jahr 1587, in welchem der "Torrismondo" zum ersten Male zum Druck kam, als Terminus post quem herausstellt. Irm.

N. V. PIGULEVSKAJA, *«Железные ворота» Александра Македонского.* Исслед. по ист. культуры народов Востока. Москва-Ленинград, 1960, 423—426 — Utilisant des documents syriens, l'auteur suit les traces que les invasions des Huns et d'autres peuples nomades ont laissées dans les légendes relatives à Alexandre A. K.

E. POULOLOGOS, *Kritische Textausgabe mit Übersetzung sowie sprachlichen und sachlichen Erläuterungen von Stamatia Krawczyński.* Berlin, Akademie-Verlag, 1960, pp. XIX, 166 (Berliner Byzantinistische Arbeiten 22). — Die kritische Ausgabe des Poulologos bringt den Text mit deutscher Übersetzung, ausführlichen Anmerkungen und den notwendigen Indizes und Registern. Der Tätigkeit der Redaktorin Helga Köpstein ist besonders zu gedenken. Irm.

G. ROSSI TAIBBI—G. CARACAUSI, *Testi neogreci di Calabria.* (Testi e Monumenti. Collezione diretta da B. LAVAGNINI, Testi 3.) Palermo, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neogreci, 1959, pp. LXXXVII + 492, con 4 ill. e 1 carta. — Raccolta completa dei testi neogreci di Calabria, editi ed inediti, suddivisi per località di provenienza (Roccaforte, Rochudi, Condofuri, Bova, Cardeto) e per genere (canti, proverbi, novelle, fiabe, similitudini, ecc.), in trascrizione fonetica e con traduzione italiana a fianco. Precedono: a) un capitolo di « Generalia » (pp. XVII—XLII), in cui sono riassunte le notizie sullo stato attuale della grecità calabrese (ormai in piena decadenza) e si precisa il piano dell' edizione; b) un capitolo dedicato ad « osservazioni linguistiche » (pp. XLIII—LXXXVII). Il volume è chiuso da una raccolta di saggi letterari bovesi. E. Fo.

H. SCHREINER, *Zerrissene Zusammenhänge und Fremdkörper im Belthandros-Text.* Byz. Zeitschr. 52 (1959) 257—264. — Dans sa nouvelle analyse du roman de Belth., l'auteur part des données qu'il a résumées dans son vaste compte-rendu publié dans Byz. Zeitschr. 51 (1958); p. 121 il examine les différentes versions du texte de Belth. qu'il attribue à la production littéraire de Byzance (Digenisdichtung). V. H.

D. Folklore

Основные проблемы эпоса восточных славян. Москва 1958, стр 347. — Compte-rendu: A. M. ASTACHOVA, Совет. этнография (1959) № 4, 137—142. A. K.

L. VARGYAS, *Forschungen zur Geschichte der Volksballade im Mittelalter III. Die Herkunft der ungarischen Ballade von der eingemauerten Frau.* Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae 8 (1960) 1—88 avec une carte géographique et 11 tableaux. — Ce type de ballade dont le poème néo-hellénique « Le pont d'Arta (Τὸ γεφύρι τῆς Ἄρτας) représente une version, a préoccupé beaucoup de savants et nous avons entendu plusieurs opinions sur le rapport entre les différentes versions et sur leur provenance. L'auteur examine dans son étude toutes les formes connues (hongroises, bulgares, macédoines, roumaines, aromounes, serbes-croates, albanaises, grecques, tziganes, géorgiennes-abchasiennes et mordviniennes) en ajoutant quelques morceaux choisis de traduction allemande, comme par exemple une version grecque du poème « Le pont d'Arta » et les travaux qui en ont traité. Le résultat de ses recherches est contraire à l'avis généralement répandu que l'origine de cette ballade doit être cherchée chez les Grecs. Il constate que la ballade de la femme emmurée se développa, au plus tard, aux temps des Angevins dans les régions hongroises d'éléments datant d'avant la conquête de la Hongrie par les Hongrois, et que la ballade fut ensuite transmise jusqu'à la motié du XIV^e^ siècle par des colons et des militaires koumano-jazyges aux Bulgares et que de là elle se répandit chez d'autres peuples balkaniques. Gy. M.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIQUES

A. Sources narratives et travaux monographiques

G. Ju. ALIJEV, *Легенда о Хосрове и Ширин в литературах народов Востока.* Москва, 1960, стр 170. — L'auteur étudie la légende relative à Chirine dans l'Histoire de Théo-

phylacte Simocatta (pp. 21 sq.). Cf. G. Ju. ALIEV, *Раннехристианские источники...* (cf. Byzantinoslavica XX, 138.) A. K.

S. N. AZBELEV, *Две редакции новгородской летописи Дубровского.* Новгородский ист. сборник 9 (1959) 219—228. A. K.

M. Ju. BRAJČEVSKIJ, *Перший історик східнослов'янських народів.* Вісник Акад. Наук Укр. РСР (1959) № 7, 51—53 (на укр. яз.). — Caractéristique succinte de l'annaliste Nestor, auteur des annales intitulées « Povest vremennych let ». A. K.

P. CANART, *Nicéphore Blemmyde et le mémoire adressé aux envoyés de Grégoire IX (Nicée, 1234).* Orient. Christ. Period. XXV (1959) 310—325. — Pubblica, dal cod. Vatic. gr. 1823 (mutilo) e dal ms. gr. 30 della Bibliot. Angelica in Roma, l'originale greco di un documento relativo alla missione di quattro apocrisarii inviati nel 1234 a Nicea dal papa Gregorio IX, finora noto solo nella versione latina. Si tratta della risposta dei Greci ad un trilemma posto dai Latini sul problema della processione dello Spirito Santo. Il testo migliore è quello del codice Vaticano. E' estremamente probabile che autore dell' operetta sia Niceforo Blemmida. E. Fo.

E. FRANCESCHINI—A. PERTUSI, *Un' ignota Odissea latina dell' ultimo Trecento.* Aevum XXXIII (1959) 323—355 + 6 tavv. — La versione dell' Odissea in prosa latina contenuta nel cod. Marciano lat. XII 23, del 1398, non è altro che un rifacimento della nota versione di Leonzio Pilato, compiuto da un umanista molto più esperto del latino che del greco. Essa è comunque un interessante documento per la storia dello studio del greco in Italia. E. Fo.

S. COSTANZA, *Sull' utilizzazione di alcune citazioni teologiche nella Cronografia di Giovanni Malala e in due testi agiografici.* Byz. Zeitschr. 52 (1959) 247—252. — Confrontation des citations théologiques contenues dans la littérature hagiographique — Passion de St Luc et Passion de Ste Catherine — avec l'ouvrage de J. Malalas, et nouvelle interprétation de ces topoi hagiographiques. V. H.

LAONIC CHALCOCONDIL... (V. Byzantinoslavica XX, 129 et 356). — Compte-rendu: D. JACOTĂ—St. TARANGUL, Mitropolia Ardealului 5/6 (Sibiu, 1959) 447—450. M. Ş.

NIKETAS CHONIATES, *I. Die Krone der Komnenen; II. Abenteurer auf dem Kaiserthron; III. Die Kreuzfahrer erobern Konstantinopel* (= Byzantin. Geschichtsschreiber, VII, VIII, IX), übersetzt, eingeleitet und erklärt von F. GRABLER, Graz-Wien-Köln, 1958. (Cf. Byzantinoslavica XXI, 356.) — Compte-rendu: P. STEPHANOU, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 176—177. E. Fo.

Две византийские хроники X века. Москва, 1959, стр. 263. — Deuxième tome de la série intitulée *Monuments de l'histoire médiévale des peuples de l'Europe centrale et orientale* (1er tome — *Théophylacte Simocatta,* v. Byzantinoslavica XX, 129). 1° La chronique de Psamathia (antérieurement: *Vie d'Euthyme*) — préface, traduction et commentaire par A. P. KAŽDAN; 2° Jean Caméniate, *La prise de Thessalonique* — traduction de S. V. POLJAKOVA et I. V. FELENKOVSKAJA, préface et commentaire de R. A. NASLEDOVA, étude *О некоторых художественных особенностях «Взятия Фессалоники» Иоанна Каменнаты* de S. V. POLJAKOVA. Le livre est accompagné d'une table chronologique, d'index et de cartes. A. K.

K. V. CHVOSTOVA, *К вопросу о терминологии летописи попа Дуклянина.* Славянский архив (Москва, 1959) 30—45. — Pour analyser les annales du pope Dukljanin (fin du XIIe siècle), l'auteur utilise également les témoignages d'historiens byzantins. A. K.

MIRON COSTIN, *Opere* (Oeuvres). *Edition critique avec une étude introductive, notes, commentaires, variantes, index et glossaire* par P. P. PANAITESCU, Buc. E. S. P. L. A., 1958, p. 535. — On publie dans un seul volume tout ce qu'a écrit le grand chroniqueur moldave le premier entre les chroniqueurs humanistes roumains qui a traité le problème de l'origine et de l'unité ethnique et de langue du peuple roumain. Miron Costin, par ses indissolubles liaisons avec l'historiographie roumaine antérieure, fait encore partie de l'école historique sur laquelle s'est exercée en un certain sens même dans le XVIIe siècle, l'influence de l'historiographie byzantine. E. St.

« Cronicele slavo-romîne din sec. XV—XVI publicate de Ion BOGDAN » (Les Chroniques slavo-roumaines du XVe—XVIe siècles publiées par Ion Bogdan) dans la collection « Les Chroniques médiévales de la Roumanie » IIe édition revue et complétée par P. P. Panaitescu, Ed. Acad. RPR. Bucureşti, 1959, pp. 332. — Ouvrage de grande utilité parce qu'on publie pour la première fois ensemble toutes les Chroniques slavo-roumaines des XV—XVI siècles. On publie « le Letopis anonyme de la Moldavie » (dite Chronique de Bistritsa), la Chronique moldavo-allemande, la Chronique abrégée de la Moldavie, le

Letopis de Poutna 1, le Letopis de Poutna 2, la Traduction en vieux-roumain du Letopis de Poutna, la Chronique de Macarie, la Chronique d'Ephtimie, la Chronique d'Azarie, la Chronique moldavo-russe, la Chronique murale de Suceava, la Chronique moldavo-polonaise, la Chronique serbo-moldave, la Chronique murale du M-re de Bucovats, la vie de Vlad l'Empaleur (l'histoire de Drakoula), les enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodosie. A peu près toutes ces chroniques ont des modèles byzantins (surtout Manassès) — qui ont exercé une influence littéraire. Nous ne sommes pas d'accord avec l'éditeur qui dans son introduction considère que, à cause de l'influence byzantine, quelques-unes de ces chroniques manqueraient d'originalité. Nous considérons que les emprunts dans l'histoire de la civilisation ne sont pas mécaniques, mais soumis à l'action de conditions historiques spécifiques. E. St.

G. CRONȚ, *Editarea izvoarelor vechiului drept romînesc* (l'Edition des sources du vieux droit roumain). Studii — revistă de istorie XIII, 5 (1960) 201—208. — Publié à la rubrique « Studii documentare » (Etudes documentaires) l'article de G. Cronț passe en revue les monuments juridiques romano-byzantins publiés en Roumanie dans la collection « Le ressemblement des sources du vieux droit roumain » dans la dernière dizaine d'années. L'auteur critique surtout les introductions historiques. E. St.

G. T. DENNIS, *The Capture of Thebes by the Navarrese (6 March 1378) and other Chronological Notes in two Paris Manuscripts*. Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 42—50. — Dai codd. Paris. gr. 445 (sec. XIV) e 1530 (sec. XII—XIII) pubblica e commenta 9 note cronologiche (rispettivamente 1—7 e 8—9) di vario carattere ed importanza: le note 2 e 6 hanno valore puramente cronologico e liturgico; le note 3, 4 e 7 si riferiscono ad atti legali; le note 1, 5, 8 e 9 ricordano avvenimenti storici, e cioè: la conquista di Tebe da parte della « Compagnia bianca » dei Navarresi (6 marzo 1378); l'attacco a Corinto da parte dei Turchi alleati con Tebani, Ateniesi e Megaresi (7 giugno 1403); la morte di Antonio Acciaiuoli, secondo duca fiorentino di Atene (13 luglio 1435); la vittoria di Turakhan su Costantino e Tommaso Paleologo all' Istmo di Corinto (3—10 dicembre 1446). E. Fo.

DOUCAS, *Istoria turco-byzantina...* (V. Byzantinoslavica XX, 129; XXI, 152.) — Comptes-rendus: D. JACOTĂ et St. TARANGUL, Mitropolia Ardealului 5/6 (Sibiu, 1959) 444—447; Gh. CRONT, Studii — revistă de istorie XII 2 (1959) 218—221. M. Ş.

I. S. DUJČEV, *Одна цитата из Манассиевой Хроники в среднеболгарском переводе*. Труды Отд древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 647—649. — Complèment à l'article de M. A. SALMINA, *«Ентинарий» в «Повести о зачале Москвы»*. Труды Отд. древнерус. литературы Инст рус. лит. XV, 1958, 362—363, qui a démontré que le mot énigmatique de « entinarij » n'est qu'une reproduction erronée de l'expression de la chronique de Manassès (vers 1678) ἐν Τυρρηνοῖς. A. K.

M. M. FREJDENBERG, *Труд Иоанна Киннама как исторический источник*. Виз. Врем. XVI (1959) 29—51. — L'auteur examine le témoignage de Kinnamos sur les rapports de Byzance avec la Hongrie et les Etats slaves du Sud, sur les principautés russes, les relations byzantino-allemandes et l'organisation militaire à Byzance. Selon l'auteur, l'idéalisation de Manuel Ier, loin d'être le fruit d'une flatterie courtisane, est plutôt due à la tentative de Kinnamos de brosser le tableau d'un soldat modèle. Ceci correspondait d'ailleurs aux intérêts de l'armée byzantine, devenue, au XIIe siècle, une armée de chevaliers. L'auteur ne touche pas les problèmes ayant trait directement à la critique de la source (p. ex. les repports mutuels entre l'*Histoire* de Kinnamos et l'*Histoire* de Nicétas Choniates — surtout dans la partie consacrée à Jean II Comnène). Il laisse également de côté le credo philosophique de Kinnamos (p. ex. le rôle de la divinité dans le processus historique). L'auteur n'a pas utilisé la monographie fondamentale sur l'Histoire de Kinnamos (cf. C. Neumann, *Griechische Geschichtsschreiber und Geschichtsquellen*. Leipzig, 1888). Pour cette raison, il attribue l'opinion de Neumann — considérant le texte conservé de l'Histoire comme un épitomé — à F. Chalandon. L'ouvrage de Kinnamos ne s'est conservé nullement en manuscrits du XIIIe siècle, mais en un *seul* manuscrit (Vatic. 163) si l'on ne tient pas compte des copies dudit manuscrit provenant des XVIe—XVIIe siècles. Sur le témoignage de Kinnamos relatif aux rapports russo-byzantins, cf. aussi M. V. Levčenko, *Очерки по истории русско-византийских отношений*. Москва, 1956, pp. 489—493. Au sujet des renseignements sur les croisés, cf. P. Lemerle, *Relazioni del X Congresso Intern. di Scienze Storiche*, III, 606. A. K.

Геопоники Византийская сельскохозяйственная энциклопедия X века. Введение, перевод с греческого и комментарий Е. Э. ЛИПШИЦ. Москва-Ленинград, 1960, стр. 375,

илл. — Première traduction d'un recueil de sentences dues aux auteurs anciens et relatives à des questions d'agriculture. Le recueil intitulé *Géoponiques* date du temps de Constantin VII. A part l'introduction, le livre est pourvu d'un vaste commentaire, d'une table contenant le *Calendrier annuel des travaux les plus importants de l'agriculture* (pp. 352—357), d'une table des mesures et de plusieurs index. Je. Lipšic croit voir dans les Géoponiques le reflet de l'état réel dans lequel se trouvait l'agriculture byzantine au Xe siècle. Le système de la culture de la terre décrit dans les Géoponiques diffère de celui qui est stipulé dans la Loi agraire. Cette différence est attribuée par l'auteur au fait que chacun des deux documents visait un type particulier de propriété agraire; alors que la Loi agraire a trait aux communes rurales, les Géoponiques se rapportent aux grandes propriétés ecclésiastiques et séculières. Dans les γεωργοί que les Géoponiques mentionnent, l'auteur voit des paysans asservis. Le commentaire cite des parallèles d'auteurs antiques (Varro, Columella, etc.), mais omet malheureusement toute confrontation avec les écrivains byzantins ou avec des œuvres d'actes de pratique. Le livre est illustré par de nombreuses miniatures du « Dioscoride » de Vienne. A. K.

Гръцки извори за българската история, Том I. (Бълг. Акад. на науките, Инст за Бълг. ист.) Sofia 1954, pp. 240. — Compte-rendu: J. WIELOWIEJSKI, Archeologia 7 (1955) 159. Irm.

R. GUSEJNOV, *Сирийские источники XII—XIII вв. об Азербайджане.* Баку, 1960, стр. 181. — L'auteur cite les traductions des fragments de la Chronique par Michel le Syrien et de l'*Histoire Générale* de Barhebraeus qui ont trait à l'histoire d'Azerbajdjan et contiennent, en même temps, des renseignements relatifs à Byzance. Les articles en guise d'introduction nous offrent une caractéristique des deux auteurs. Dans l'annexe, on trouve des études sur 1) les Turcs aux IVe—XIIe siècles et leur pénétration en Azerbajdjan; 2) la prise de l'Azerbajdjan par les Seldjoukides; 3) les questions sociales, économiques et politiques (donc l'histoire de la domination de l'Azerbajdjan par les Seldjoukides); 4) les Ildegizidis; 5) le christianisme en Azerbajdjan. Le livre est pourvu d'index d'une grande utilité pratique. A. K.

R. HENRY, *Photius. Bibliothèque I* . . . (V. Byzantinoslavica XXI, 154.) — Compte-rendu: N. A. LIVADARAS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 485—487. R. G.

Istoria Ţării Romînesti de la 1290 (Histoire de la Valachie depuis 1290) édition critique de Const. Grecescu et Dan Simonescu. Bucureşti, Ed. Acad. RPR, pp. 254. — Connue aussi sous le nom de *Letopis des Cantacuzènes* (parce que rédigée conformément aux intérêts de cette famille) c'est la première chronique en langue roumaine — sur l'ensemble de l'histoire de la Valachie; elle est composée de morceaux du XVIIe siècle. Les morceaux concernant les XIIIe—XVIe siècles sont tributaires en partie de sources byzantines (comme la chronique de Sphrantzès) ou postbyzantines (comme la Vie de St. Nyphon). L'Histoire de la Valachie . . . est aussi une source précieuse pour la connaissance des avatars de la grécité pòstbyzantine dans les Pays Roumains. E. St.

Istoria Ţării Romîneşti de la octombrie 1688 pînă la Martie 1717 (Histoire de la Valachie d'octobre 1688 jusqu'à Mars 1717), édition critique assurée par Cons. Grecescu, Préface de Dan Simonescu, Bucureşti, Ed. ştiinţifică 1959, pp. XLII+147. — Très intéressante source narrative sur une partie du règne de C. Brancoveano, grand protecteur des lettres et des études grecques. Contient beaucoup d'informations sur ce que N. Iorga a nommé « Byzance après Byzance ». E. St.

R. KATIČIĆ, Ἡ ἀρχαιομάθεια καὶ τὸ ἐπικὸν πνεῦμα εἰς τὴν Ἀλεξιάδα τῆς Ἄννης Κομνηνῆς. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959 81—86. — Dans une précédente étude Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXVII, p. 213—223), l'auteur a montré que le caractère épique de l'Alexiade s'explique moins par une connaissance d'Homère de la part d'Anne Comnène que par l'esprit héroïque de la noblesse féodale des XIe—XIIe siècles. L'auteur apporte de nouvelle preuves à l'appui de son opinion, non partagée par Fr. Dölger. R. G.

V. D. KUZ'MINA, *Сведения об арабах и арабской культуре в Палестине в начале 12 в по «Хождению» игумена Даниила.* Вестник ист. мир. культуры (1959) № 6, 82—87. — Le livre analyse les données relatives à la Palestine et comprises dans le *« Choždenije »* de l'higoumène Daniil. L'auteur du *« Choždenije »* visita la Palestine entre 1106—1108, immédiatement après la 1ère croisade. L'auteur souligne l'esprit de tolérance religieuse qui caractérise Daniil, à l'opposé de certains de ses contemporains dont Fulchérius de Chartres ou Seewulf. A. K.

L. M. MELIKSET-BEK, *Хазары по древнеармянским источникам в связи с проблемой*

Моисея Хоренского. Исслед. по ист. культуры народов Востока. Москва-Ленинград, 1960, 112—118. — L'auteur propose trois solutions possibles du problème: 1° Moïse de Chorène est un auteur du Ve siècle et, dans ce cas-là, les Chazars avaient existé dès le IIe siècle de n. è. (Ne s'agit-il pas d'un erratum? L'auteur à certainement voulu dire: au Ve siècle); 2° Les Chazars apparaissent sur la scène de l'histoire aux VIe—VIIe ss. seulement et, dans ce cas-la, Moïse de Chorène est un auteur des VIe—VIIe siècles; 3° Moïse de Chorène est un auteur du Ve siècle et le passage relatif aux Chazars est une interpolation. A. K.

PHILON d'ALEXANDRIE, *La migration d'Abraham;* introduction, texte critique, traduction et notes par René CADIOU (Sources chrétiennes, n° 47), Paris, 1957. — Compte-rendu critique P. SERRA ZANETTI, Note su Tertulliano e Filone d'Alessandria, Accad. delle Scienze dell' Istituto di Bologna, Classe di scienze morali, Memorie, ser. 5, vol. 7 (1957—1959) 88—100. A. G.

PHOTIUS, *Bibliothèque II (« Codices » 84—185).* Texte établi et traduit par René HENRY. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1960, pp. 224 (Collection Byzantine publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé). — In gewohnter Form (griechischer Text, französische Übersetzung, knappe Notes complémentaires) liegt nunmehr auch der zweite Band der von der Association Guillaume Budé inaugurierten Ausgabe der Photios-Bibliothek vor, die Codices 84—185 enthaltend. (Cf. Byzantinoslavica XXI, 154.) Irm.

P. POPOVIĆ, *Domentijan.* Prilozi za knjiž., jezik, ist. i folkl. 25 (1959) 209—225. — Analyse critique des biographies de St. Siméon (Nemanja) et de Sava par Domentian, considérées en tant que sources historiques. I. N. S.

N. RADOJČIĆ, *Proučvanje spisa Konstantina VII Porfirogenita u srpskoj istoriografiji.* (L'étude du traité de Constantin VII Porphyrogénète dans l'historiographie serbe.) Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 1—14. — Les renscignements de Constantin sur les Slaves furent utilisés, pour la première fois dans l'historiographie serbe, par Dj. BRANKOVIČ (1645—1711) dans ses *Chroniques* selon la Chrestomathie de M. HANKE, *De Byzantinarum rerum scriptoribus graecis liber (1687).* Dans une plus large mesure, ces témoignages servirent à J. TOMKA SZASZKY dans *Illyricum vetus et novum* (1746), P. JULINAC (1765), J. RAJIČ (1794), S. STRATIMIROVIĆ, I. NIKOLIĆ (1843), etc. I. N. S.

Ilse ROCHOW, *O îndreptare de text în Cronica lui Theophanes* (Korrektur einer Lesart de Boors zu Theophanes). Studii - revistă de istorie XIII, 1 (1960) 119—120. — Die Verfasserin korrigiert die Lesart von de Boor (S. 392, 12). Die neue Lesart ergibt einen viel besseren Sinn. E. St.

B. A. RYBAKOV, *Боярин — летописец XII века.* История СССР (1959) № 5, 56—79. — Se basant sur les données de Tatiščev, et sur les chroniques de Nikon et d'Hypatiev l'auteur essaie de reconstruire les traits fondamentaux d'une chronique relatant le règne des princes Izjaslav et Mstislav. Pour l'auteur probable de la chronique, il déclare le boyard Pierre Borislavič (XIIe siècle), le premier idéologue des boyards russes, à l'époque de la Russie féodale morcelée. A. K.

V. S. SOKOLOV, *Аммиан Марцеллин как последний представитель античной историографии* Вестник Древн. ист. (1959) № 4, 43—62. A. K.

M. N. TICHOMIROV, *Малоизвестные памятники.* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 452—456. — Selon les manuscrits du Musée Historique de Moscou, l'auteur publie deux textes de petite étendue dont: 1° L'annaliste du XVe siècle (collection Uvarov № 806) avec les titres « Rossija » et «Rossijskaja zemlja »; 2° un manuscrit des XVe—XVIe siècles (collection Barsov № 155) rappelant le prince de Kiev «Volodimer » (Svjatoslavič?). A. K.

M. N. TICHOMIROV, *Начало русской историографии.* Вопросы ист. (1960) № 5, 41—56. — Partant des renseignements sur la Russie des IXe—Xe siècles que nous offrent Povest' vremennych let, la première chronique de Novgorod, les Annales d'Ustjuž (ou celles d'Archangelsk), l'auteur conclut qu'il existait un grand nombre de légendes dont la plus ancienne avait trait aux princes russes du Xe siècle. Cette légende naquit, très probablement, à Kiev, bientôt après la christianisation. Il s'agit là de la première œuvre d'histoire. S'appuyant sur le témoignage des Annales de Novgorod et d'Ustjuž, Tichomirov considère Kij comme contemporain de l'impératrice Irène. Ce n'est que dans les rédactions postérieures des annales que Kij devient presque le contemporain d'Askol'd et de Dir. A. K.

K. TREU, *Synesios von Kyrene.* Ein Kommentar zu seinem « Dion »... (V. Byzantino-

slavica XX, 132—133; XXI, 357.) — Compte-rendu: A. COLONNA, Paideia XIV (1959) 194—196. E. Fo.

A. S. TVERETINOVA. *Перевод ценного исторического источника.* Вестник ист. мир. культуры (1960) № 2, 142. — Заметка о книге H. W. DUDA, *Die Seltschukengeschichte* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 355.) A. K.

J. TZARAS, Ἰωάννου Ἀναγνώστου Διήγησις περὶ τῆς τελευταίας ἁλώσεως τῆς Θεσσαλονίκης. Μονωδία ἐπὶ τῇ ἁλώσει τῆς Θεσσαλονίκης. Thessalonique 1958, pp. λά et 104. — Edition de la Chronique de Jean Anagnoste sur la prise de Thessalonique par les Turcs en 1430. Le texte est accompagné d'une traduction en grec moderne démotique, d'une substantielle Introduction et de Notes. L'auteur a joint à la Chronique de Jean Anagnoste, dont il étudie la tradition manuscrite, les caractères, la langue, le plan, la date et les sources, d'autres documents relatifs à la prise de Thessalonique en 1430: les Monodies de Jean Anagnoste, de Marc Eugénikos, trois autres, publiées par Sp. Lampros et le Rapport des autorités vénitiennes d'Eubée. En Appendice l'auteur étudie, entre autres, la question de la vente de Thessalonique par le despote Andronic à Venise. R. G.

J. VERPEAUX, *Nicéphore Choumnos, Homme d'Etat et humaniste byzantin.* Paris 1959. — Compte-rendu: K. A. MANAFIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 499—502. R. G.

J. B. VESELAGO, *К вопросу об общественно-политических взглядах и мировоззрении византийского историка XV века Лаоника Халкокондила.* Вестник Моск. унив., ист. науки (1960) № 1, 43—49. — L'auteur donne une caractéristique sommaire de la carrière et une étude plus détaillée de la conception du monde de Chalcocondyle qu'il considère comme humaniste. Elle souligne une contradiction qu'on peut signaler chez Chalcocondyle: cet historien byzantin a une idée très haute de l'empire Byzantin, tout en considérant ses empereurs comme des personnages insignifiants. Cette contradiction est d'ailleurs propre à d'autres historiens byzantins, p. ex. à Nicétas Choniates. A. K.

B. Manuscrits et documents; papyrologie

Akten des VIII. internationalen Kongresses für Papyrologie ... (V. Byzantinoslavica XX, 76—78.) — Compte-rendu: M. NALDINI, Atene e Roma, N. S. IV (1959) 113—118. E. Fo.

K. ALAND, *Die Handschriftenbestände der polnischen Bibliotheken* ... (V. Byzantinoslavica XVIII (1957) 134. — Compte-rendu: L. POLITIS, Ἑλληνικά 16 (1958) 408—409. Irm.

R. M. BARTIKJAN, *О значении завещания Евстафия Воилы (1059 г.) для изучения истории Армении и Грузии в эпоху византийского владычества (XI век).* XXV Международный конгресс востоковедов. Доклады делегации СССР. Москва, 1960, стр. 10. — Traduction en anglais: Hr. BARTIKIAN, *Significance of the will of Eustathius Boïlas (1059) for the study of the history of Armenia and Georgia at the time of Byzantine domination.* Moscow, 1960 (rotaprint), p. 18. — Analyse textuelle minutieuse du legs d'Eustathe Boïlas (1059). B. suggère plusieurs conjectures, corrige les imprécisions dans la traduction de M. V. Levčenko et S. Vryonis, localise les lieux dont les noms sont mentionnés dans le legs et explique plusieurs expressions peu claires. Selon l'auteur, les fermes de Boïlas se trouvaient en Klardjia où il luttait contre les hérétiques — les thondraciens. B. souligne aussi le fait que le legs est une source de renseignements d'ordre social et économique. Il polémise surtout avec M. Ja. Sjuzjumov qui prétend qu'un esclave libéré devenait homme libre jouissant de tous les droits de citoyen (cf. également G. OSTROGORSKY, *Quelques problèmes* ..., p. 72 sq.). Fausse est cependant la supposition de B., selon laquelle les fermiers de Boïlas auraient été des misthioi (p. 7). Au XIe siècle, le terme de *misthioi* servait à désigner les ouvriers mercenaires et non les fermiers. Inexacte est aussi l'idée de B. selon laquelle Boïlas aurait mené une lutte contre le duc Michel et contre son fils, le magistros Basile (B. parle de la « lutte entre grands féodaux », p. 4). En réalité, les fermes de Boïlas n'étaient guère étendues (cf. A. P. KAŽDAN, *Деревня и город* ..., p. 80, n. 98—99) et Boïlas lui-même était ou vassal de Michel (*ibid.*, p. 118), ou il travaillait sous les ordres du dernier dans le service d'Etat (cf. S. Vryonis, Dumbarton Oaks Papers XI [1957] 264). Leur relation mutuelle est caractérisée par le participe ὑπουργήσας. Dans son legs, Boïlas parle de ὁ τῶν ἀμετρήτων ἀγαθῶν καὶ εὐεργεσιῶν, qu'il avait reçu de la part du duc Michel. A. K.

M. BONICATTI, *Per l'origine del salterio Barberiniano greco 372 e la cronologia del*

tetraevangelio Urbinate greco 2. Rivista di cultura classica e medievale 2 (1959) 41—61. — L'*Urb. Graec.* 2 (Tétraévangélion) doit être daté de 1122: la miniature du fol. 19 v° représente Jean II Comnène et son fils Alexis; le manuscrit a été transcrit et illustré au moment de l'avènement du jeune coempereur, lorsque l'on a ajouté aussi près de celle de son père son image sur la mosaïque de la galerie sud de Sainte-Sophie. Le *Barb. Graec.* 372 ne peut être daté avec précision, mais il sort, à coup sûr, du Stoudion à Constantinople. Etude d'érudition consciencieuse, bien documentée, prudente (10 planches). A. G.

J. G. CINCIK, *Anglo-Saxon and Slovak-Avar Patterns of the Cuthbert Gospel.* Slovak Inst., Cleveland—Rome, 1958, pp. 123 + XIV tabl. — Tentative de faire remonter certains motifs floraux (surtout les feuilles en forme de cœur figurant dans l'ornement marginal de l'Evangéliaire de Cuthbert [école anglaise méridionale, origine probable Bavière vers 770 ou, selon Cincik, vers 800 seulement]) à l'artisanat avare. Il apparaît cependant fort vraisemblable que les éléments du Levant aient pénétré dans le manuscrit par une voie différente de celle que suggère l'auteur. Kl. B.

Bibliothecae Apostolicae Vaticanae Codices manu scripti... Codices Barberianini Graeci. Tomus I, codices 1—163... (V. Byzantinoslavica XXI, 155—156, 358.) — Compte-rendu: K. A. MANAFIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυξ. Σπουδ. XXIX (1959) 502—504. R. G.

L. A. DMITRIJEV, *Собрание рукописей научной библиотеки Саратовского государственного университета им. Н. Г. Чернышевского.* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 554—560. — Description sommaire des manuscrits russes provenant de la bibliothèque de l'Université de Saratov et du Musée Ethnographique régional de Saratov. La plupart des manuscrits datent des XVII^e—XVIII^e siècles. Le plus ancien manuscrit est représenté par quelques feuilles d'une triode de carême du XIII^e siècle. A. K.

Iv. DUJČEV, *L'ancien cartulaire du monastère de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée.* Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 171—185 + 6 facsimilés. — Le cartulaire du monastère de Saint-Jean-Prodrome, actuellement à la Bibliothèque universitaire de Prague, fut rédigé au milieu du XIV^e siècle. Il contient le typicon du monastère et 14 chartes de souverains byzantins et serbes. L'auteur apporte quelques corrections fort importantes à l'édition du manuscrit préparée par A. Guillou. I. N. S.

I. DUJČEV, *Der wiederaufgefundene „Alte Kodex" des Johannes-Prodromos-Klosters bei Serrai.* Studien z. ält. Gesch. Osteuropas, Wiener Archiv f. Gesch. des Slawentums und Osteuropas III/2 (1959) 116—121. — Les chartes du monastère de Jean Prodrome, dont l'importance, pour l'histoire de Byzance, est extraordinaire, ont été, dès 1904, considérées comme perdues. Egalement leurs anciennes copies dites « le vieux Codex A » et « le vieux Codex B » étaient inconnues. Les Grecs prétendaient que les documents avaient été saisis par les Bulgares durant la première grande guerre. Encore A. Guillou, éditeur des chartes du monastère de Jean Prodrome, se montre sceptique à l'égard de la possibilité de retrouver le précieux cartulaire — « le vieux Codex ». Se basant sur différents témoignages relatifs au vieux Codex A, A. Guilou a tenté sa reconstruction. Cependant, le vieux Codex A a été retrouvé, il est actuellement à la Bibliothèque universitaire de Prague. Le recueil des manuscrits grecs appartenant à cette bibliothèque n'est pas grand mais il est très précieux. Dans les trois dernières années, la bibliothèque a acheté d'occasion 3 manuscrits grecs dont un petit code (portant actuellement le cote MS XXV C 9 [ou 605]) et qui est le fameux « vieux codex », contenant la copie des chartes du monastère de Jean Prodrome. I. Dujčev avait découvert, dans une source ancienne, une mention relative au code et selon laquelle seraient numérotées les pages et non les feuilles du Code. Cette supposition vient de se vérifier, le Code comprend 262 pages. L'auteur donne une description succinte de son contenu qui prouve la justesse de la reconstruction que A. Guillou en a tentée. Les originaux des 14 chartes qui en forment partie étant perdus, le code nous permet de corriger certaines erreurs du texte et nous autorise non seulement à contrôler le texte du typicon, mais aussi à émender celui des chartes et à mieux les interpréter. Le manuscrit est sans nul doute un des trésors les plus précieux de la Bibliothèque universitaire de Prague. A. *D.*

J. DUMORTIER, *La Tradition manuscrite des traités à Théodore.* Byz. Zeitschr. 52 (1959) 265—275. — Filiation de vingt-huit manuscrits conservés et adressés à Théodore. V. H.

Eurydice ZIZICAS-LAPPA, *Enquête sur quelques collections de manuscrits grecs peu connues conservées en Grèce.* Bull. d'Information de l'Inst. de recherche et d'hist. des textes, № 8 (1959) (paru en 1960) 69—76. — Inventaire sommaire et complémentaire

de manuscrits des monastères des Météores, en Thessalie et inventaire des manuscrits du Musée Bénaki à Athènes. R. G.

D. FECIORU, *Catalogul manuscriselor din biblioteca Patriarhiei Romîne.* (Le catalogue des manuscrits de la bibliothèque patriarcale roumaine.) Studii Teologice 1/2 (Bucureşti, 1960) 93—122. — L'auteur décrit ici les manuscrits des œuvres et les textes touchant Syméon le Nouveau Théologien, dans la rédaction d'Isaac Diacre, de 1804—1805. M. Ş.

A. GARZYA, *Una epistola inedita di Niceforo Basilace.* Boll. Comit. prepar. Ediz. naz. Class. greci e lat., N. S. VII (1959) 59—64. — Pubblica, dal cod. Neap. gr. III A 6, del sec. XIV, una epistola scritta da Niceforo Basilace († 1180) a due amici, « per informarli sul proprio stato infelicissimo ». L'epistola, scritta in esilio (forse a Salonicco), è posteriore alla scomunica di Niceforo in seguito ai sinodi del 1156 e del 1157; da essa risulta un particolare nuovo: che a Niceforo Basilace fu contrario il gran logoteta Teodoro Castamonita. E. Fo.

GERASIME MIKRAGIANNANITIS, Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης τῆς κατὰ τὸ ἁγιώνυμον ὄρος τοῦ Ἄθω ἱερᾶς καὶ μεγαλωνύμου Σκήτης τῆς ἁγίας Θεομήτορος Ἄννης. Μέρος Α', Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σρουδ. XXIX (1959) 87—192. — Première partie du catalogue des mss établi en 1934 par l'auteur, déjà décrits par Lampros, mais complété. R. G.

H. GERSTINGER, *Ein Hausteilkaufvertrag aus Hermopolis Magna vom 12. Dezember 800 n. Chr.* Jhb. d. Österr. Byzantinischen Gesellsch. 5 (1956) 1—6. — Neben den häufigen Mietverträgen kennt die Spätantike die käufliche Erwerbung eines Hausteils oder auch nur einer einzelnen Wohnung. Ein Beispiel dafür ist der Pap. Graec. Vindob. 26 251 aus der Papyrussammlung Erzherzog Rainer, der von Gerstinger in Edition, Übersetzung und Kommentar vorgelegt wird. Irm.

M. GIGANTE, Ἀσύνθετος in P. Herc. 1251, col. XIX, 195. Κ̣ὰτα διὰ παντὸς ἀσύνθε | τοι διατελοῦ[σιν]. La Parola del passato 67 (1959 292—293. — Euseb., Praep. ev. 14, 25, 16 macht eine Bedeutung „Atom" wahrscheinlich, die dann einen ethischen Sinn angenommen hätte, auf welchen auch ein Papyrus des 6. Jahrhunderts bei Preisigke, Wörterbuch s. v. weist. Irm.

I. F. GOLUBEV, *Рукописные и старопечатные книги в краеведческих музеях городов Калязина и Кашина Калининской области.* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 570—572. — Parmi les manuscrits du Musée National de Kaljazin, on trouve la traduction russe des Λόγοι de Grégoire le Théologien (2e moitié du XVe siècle). A. K.

Je. E. GRANSTREM, *Греческие рукописи Гос. музея Грузии им акад С. Н. Джанашиа.* Вестник Гос. музея Грузии XX-B (1959) 191—194. — Parmi les 24 manuscrits, les plus précieux sont deux évangiles du IXe siècle (dont celui de Koridéti). Les autres manuscrits sont beaucoup plus récents, surtout les recueils liturgiques et les nomocanons. Le manuscrit № 18 est un fragment d'un livre de médecine en langue néo-grecque. En 1958, la section des manuscrits du Musée devint indépendante, sous le nom d'Institut des Manuscrits près l'Académie des Sciences de la R. S. S. de Géorgie. A. K.

A. GUILLOU, *Nouvelles recherches au Mont-Athos.* Bull. de Corresp. Hell. LXXXII (1959) № II, 553—558. — En 1958, l'auteur a entrepris un second voyage au Mont Athos pour tenter une nouvelle vérification, au monastère de Lavra, des manuscrits gardés aux archives et de l'inventaire dressé par P. P. Panthéléimon. Cette fois-ci, il disposait d'assez de temps pour vérifier le contenu des tiroirs avec des documents et pour trouver plusieurs documents jusqu'alors inconnus dont il publie la liste. Tous les documents ont été décrits et photographiés par l'auteur. A. Guillou a essayé d'étudier les archives dans d'autres monastères encore, mais sa tentative est restée, dans la plupart des cas, infructueuse. A. D.

P. E. KAHLE, *The Greek Bible Manuscripts used by Origen.* Journal of Biblical Literature 79 (1960) 111—118. — Forschungsbericht über die Problemlage seit der Entdeckung der zweiten Hexapla-Kolumne im Palimpsest 0 39 der Ambrosiana durch Giovanni Mercati (1894). Irm.

M. KOMJÁTHY, *Quelques problèmes concernant la charte de fondation de l'abbaye de Tihany.* Études historiques publiées par la Commission Nationale des Historiens Hongrois I. Budapest, Maison d'édition de l'Académie Hongroise des Sciences, 1960, 219—252 (avec résumé russe). — Traduction française de l'étude parue en hongrois. Gy. M.

M. M. KOPYLENKO—M. V. RAPOPORT, *Славяно-русские рукописи Одесской государственной научной библиотеки им. А. М. Горького.* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус.

лит. XVI (1960) 543—553. — Description des manuscrits en russe et en slavon ecclésiastique des XI[e]—XVIII[e] siècles conservés à la Bibliothèque Gorkij à Odessa. La description est suivie d'une bibliographie détaillée. A. K.

W. KRAUSE, *Das Fragment einer griechischen Grammatik des Cod. Vindob. 114 und das griech.-lat. Glossar der St. Pauler Handschrift XXV D/65.* Jhb. d. Österr. Byz. Ges. 5 (1956) 7—25. — Die Miszellanhandschrift Cod. Vindob. 114 enthält fol. 13—15v den Anfang einer griechischen Grammatik. Dieser Text wird hier erstmalig veröffentlicht und zu dem sehr ähnlichen griechisch-lateinischen Glossar des Kodex XXV D/65 des Benediktinerstifts Sankt Paul in Kärnten in Vergleich gesetzt. Dabei ergibt sich, daß die beiden Handschriften als selbständige Bearbeitung einer älteren Vorlage anzusehen sind. Für die Grammatik führen mancherlei Erwägungen auf den Abt Gregor von Burtscheid (+ 991) als Verfasser. lrm.

P. O. KRISTELLER, *Latin Manuscript Books before 1600. A list of the Printed Catalogues and Unpublished Inventories of Extant Collections.* New York, Fordham University Press, 1960, pp. XXII, 234. — Das Werk geht zurück auf zwei Veröffentlichungen in der Traditio 6 (1948) 227 ff. und 9 (1953) 393 ff., welche nach den seitherigen Bibliotheksreisen des Verfassers ergänzt und erweitert wurden. Obgleich es um die lateinischen Handschriften bemüht ist, leistet es doch auch für die griechischen Hilfe, da viele der darin angeführten Kataloge beide verzeichnen. lrm.

N. A. LIVADARAS. Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τῆς ἐν Πάρῳ ἱερᾶς μονῆς τῆς Ζωοδόχου πήγης „Λογγοβάρδας". Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος XIV (1960) 371—392. — Liste de 15 manuscrits pour la plupart récents (17[e], 18[e], 19[e] s.), suivie de la liste des copistes. R. G.

M. I. MANOUSAKAS, Συλλογὴ Βενετικῶν ἐγγράφων ἀναφερομένων εἰς τὴν ἐν Κρήτῃ συνωμοσίαν τοῦ Σήφη Βλαστοῦ (1453-1454) καὶ τὰ μετ' αὐτήν. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 203—272. — Publication de 51 documents, pour la plupart inédits, relative à la tentative de révolution en Crète, immédiatement après la chute de Constantinople. Le texte de chaque document est précédé d'un résumé et d'une notice bibliographique, sauf pour dix, dont le texte est perdu et qui sont seulement résumés. Cette étude est extraite de l'ouvrage sur le même sujet, publié par l'auteur (p. 89—155). R. G.

S. G. MERCATI, *Sulla croce bizantina degli Zaccaria nel tesoro del duomo di Genova.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIII (1959) 29—43. — Ristampa di un articolo apparso nell' Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente I—II, N. S. (1939—1940) 201—212. In esso si segnala l'originale epigrafe greca che si leggeva sulla teca — oggi perduta — della Croce bizantina detta degli Zaccaria attualmente nel tesoro del Duomo di Genova: tale iscrizione — di cui si conoscevano finora solo delle incerte traduzioni latine — è conservata dal cod. Vatic. Barb. Lat. 3086; il suo ritrovamento permette di tracciare ormai con sicurezza la storia più antica del prezioso cimelio. E. Fo.

E. MIONI, *Aristotelis codices graeci qui in bibliothecis venetis adservantur.* Padova, 1958, pp. 163. — Elenca, descrive, classifica entro la tradizione manoscritta delle singole opere aristoteliche i codici greci di Aristotele esistenti nelle biblioteche del Veneto: a Udine (già appartenenti al card. Domenico Grimani), a Verona, e soprattutto a Venezia, ove si conservano i manoscritti del card. Bessarione. — Compte-rendu: Aevum XXXII (1958) 297—298. E. Fo.

Vl. MOŠIN, *Ćirilski rukopisi Cetinskog manastira.* Ljetopis Jugosl. Akad. znanosti i umjetnosti 61 (1956) 280—284. — Les manuscrits du monastère de Cetinje ont déjà été inventoriés par D. VUKSAN (Zbornik za ist. Južne Serbije u susednih oblasti, № 1 [Skopje, 1934] 190—221). — L'auteur tente une datation plus exacte de chaque manuscrit par une étude minutieuse des filigranes. A. D.

Vl. MOŠIN—M. RADEKA, *Ćirilski rukopisi u sjevernoj Dalmaciji.* Starine 48 (1958) 189—216. — Les manuscrits cyrilliques de la Dalmatie du Nord n'ont guère été encore l'objet d'une description systématique. Une telle description est cependant d'une grande importance, car la dernière guerre a eu pour suite ou le transfert de certains manuscrits à d'autres endroits ou leur perte. Dans la présente étude, les auteurs nous donnent une description des manuscrits (cyrilliques conservés au monastère de Krk — Vl. Mošin, et autres — M. Radeka). Les manuscrits cyrilliques sont au nombre de 70, surtout des XVI[e]—XVII[e] siècles et, en partie, des XVIII[e]—XIX[e] siècles. Mošin apporte une description sommaire mais pénétrante du contenu et de la forme des manuscrits. Il s'agit, pour la plupart, de différents textes religieux dont l'étude est fort intéressante

même au point de vue de l'évolution des textes. Dans la 2e partie, M. Radeka donne une description succincte de 113 manuscrits conservés dans différents monastères de la Dalmatie du Nord. Même ici, il s'agit de manuscrits de dates plutôt récentes mais d'une grande importance. Les auteurs publient également 28 photographies de manuscrits ou de fac-similés de leur ornementation. A. D.

Vl. MOŠIN, *Rukopis Pljevanskog Sinodika pravoslavlja.* Slovo, Časopis Staroslovenskog inst. u Zagrebu, 6—8 (Vajsov zbornik), Zagreb, 1957, pp. 154—176 (avec résumé en français). — La rédaction serbe du Synodikon d'orthodoxie connu pour avoir condamné les bogomiles de Bosnie conformément aux résolutions des IVe, VIe et VIIe conciles œcuméniques et des conciles de 543 et de 920, s'est conservée en deux manuscrits complets et en un fragment. Les manuscrits entiers sont celui de Zagreb et celui de Pljevlja. Dans les dernières années, on croyait même le manuscrit de Pljevlja perdu (il était conservé à la bibliothèque du monastère de Ste Trinité près de Pljevlje). Après avoir fouillé les archives de cette bibliothèque, l'auteur le retrouva cependant. Le manuscrit fait partie d'un plus grand recueil que son écriture permet de dater du XVe et ses filigranes du XIVe siècle. Le manuscrit est endommagé, mais le texte faisant défaut peut être complété à l'aide de comparaisons avec des textes grecs et bulgares. L'origine de la rédaction serbe remonte à l'an 1221, c.-à-d. à l'époque de l'institution de l'archevêché à Žiča. Le texte ne nous fournit cependant aucun témoignage susceptible de confirmer cette date. Les noms des souverains, des archevêques et des évêques témoignent de deux rédactions du Synodikon serbe: la première fut composée sous l'archevêque Arsène (vers 1225) et comprend les résolutions de cinq conciles. La seconde date de l'époque de l'archevêque Jacob (1286—1292). L'analyse des textes conservés et leur comparaison avec les textes grecs et bulgares semblent prouver l'existence d'une troisième rédaction bulgare rédigée, probablement, vers 1300. La liste des personnes anathématisées figure — pour la première fois — dans la rédaction de Jacob. A. D.

M. NALDINI, *Nuovi papiri cristiani della raccolta fiorentina.* Aegyptus XXXVIII (1958) 134—146, 2 tavv. — Pubblica: 1) un brano dell' orazione XXII di Basilio di Seleucia sulla « Tempesta sedata » da un frammento papiraceo proveniente da Ossirinco (sec. V—VI): il testo corrisponde quasi del tutto all' edizione del Migne ed ai mss. Laur. Plut. VII, 1 e Vatic. gr. 1494, tenuti presenti dall' A.; 2) un frammento di orazione (?) sulla Passione di Gesù da un papiro fiorentino di provenienza ignota (sec. IV). E. Fo.

A. PERTUSI, *Un nuovo testimone nella tradizione delle Storie di Tucidide.* Aevum XXXIII (1959) 1—24, 2 tavv. — Nell' Archivio di Stato di Modena, sotto la segnatura « Archivio per materia. Letteratura. Scritti letterari greci s. XIV—XVI. B. 1, fasc. VI », sono conservati due quaternioni di un codice tucidideo, membranaceo, dell' ultimo quarto del sec. X. Essi contengono Hist. V 6,3—38,4; V 76,3—VI 16,4. L' A., segnalando la scoperta del ms., ne dà un' accuratissima descrizione paleografica, ne fornisce le varianti rispetto alla « editio maior » del Hude (Lipsia 1925, vol. II), ne stabilisce la posizione nel quadro della tradizione manoscritta tucididea, ne elenca gli scolii. I due quaternioni provengono dalla biblioteca Estense, cui pervennero con ogni probabilità dal fondo del card. Rodolfo Pio. L' A. segnala altresì un altro frammento tucidideo dello stesso Archivio (medesima segnatura, fasc. IV), consistente in due ff. in pergamena, della prima metà del sec. XI, molto danneggiati dall' umidità, contenenti Hist. I 31,2—55,2. E. Fo.

E. PETRŮ, *Z rukopisných sbírek Universitní knihovny v Olomouci.* (Publikace Universitní knihovny v Olomouci.) (Morceaux choisis des collections de manuscrits de la bibliothèque de l'Université à Olomouc. Publications de la bibliothèque Universitaire d'Olomouc.) Praha, 1959, pp. 101 + 76 pl. noires et de couleurs. — Dans la préface, M. Nápravník nous renseigne sur l'origine et l'importance de la collection de manuscrits qui fait partie de la bibliothèque fort ancienne (fondée en 1566) et dont on a à dresser le catalogue comme l'achèvement d'un inventaire intégral de tous les manuscrits ce qui nécessitera un temps considérable. E. Petrů a voulu dès maintenant avertir le public de l'extraordinaire importance de la collection. Il décrit minutieusement le développement de la collection à l'origine de laquelle il y avait près de 200 tomes de manuscrits de l'ancien Collège des Jésuites d'Olomouc. D'autres recueils ont enrichi la collection qui, vers la fin du XIXe siècle, comptait plus de 1000 manuscrits. Le nombre actuel se monte à 1236 tomes de manuscrits déjà classés, 400 tomes qui ne le sont pas encore et un grand nombre de feuilles provenant d'œuvres posthumes de différentes personnes. On y rencontre des manuscrits des XIe—XIIe siècles (dont l'Evangéliaire de Zabrdovice, le Pseudohieronymus: Glossa in Evangelia Lucae et Ioannis), riche est la collection des manuscrits de l'époque

gothique des XIIIe—XVe siècles. (Bible d'Arnošt de Pardubice, d'origine étrangère, Missale M III, 9, etc., mais surtout un manuscrit précieux d'une traduction tchèque de la bible, dite Bible d'Olomouc [M III, 1], publiée en partie, phototypiquement). Peu nombreux mais fort importants sont les manuscrits plus récents. Le noyau de la collection est constitué par les manuscrits gothiques. Fort instructif est également l'index des manuscrits (pp. 77—80), celui des cotes (pp. 83—84) et 76 illustrations très réussies démontrant la valeur remarquable de la collection. Les manuscrits possèdent une grande importance pour l'étude de l'histoire de Bohême et de Moravie, pour l'évolution de la littérature médiévale écrite en tchèque ou en langues étrangères et aussi pour l'histoire de l'Eglise, la littérature religieuse et même la byzantinologie. L'achèvement du catalogue intégral susceptible de remplacer celui de Gollob déjà vieilli est donc d'une nécessité fondamentale. A. D.

M. PETTA, *Tre codici greci superstiti nel monastero di Mezzojuso*. Bollett. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIII (1959) 3—28. — Nella biblioteca del monastero basiliano di Mezzojuso (Palermo) si conservano 3 codici greci: Mediussensis I, del sec. XV (Paracletica); II, del sec. XIV (Vite ed encomi di santi); III, dei secc. XVI—XVII (vari testi di carattere medico, cosmografico, astrologico ecc.). Ne viene qui data una accurata descrizione. E. Fo.

A. PRATESI, *Carte latine di abbazie calabresi provenienti dell' Archivio Aldobrandini* (Studi e Testi, nº 197). Città del Vaticano, 1958. — Comptes-rendus: A. PETRUCCI, Boll. dell' Ist. Stor. Italiano per il medio evo 71 (1959) 305—315, qui souligne l'intérêt des documents publiés pour l'histoire de l'Italie méridionale; R. MANSELLI, Archivio stor. per la Calabria e Lucania 28 (1959) 266—272. A. G.

N. RADOJČIĆ, *Struški rukopis Dušanova Zakonika*. (Le manuscrit de code de Douchan de monastère de Struga.) Južnosl. Filol. 22 (1957—1958) 49—63 + 31 facsimilés. — L'édition du plus ancien manuscrit du Code de Douchan par G. FLORINSKIJ (1888) ne correspond plus aux exigences de la science actuelle. I. N. S.

A. de ROSALIA, *La vita di Costantino Lascaris*. Archivio stor. siciliano, ser. 3, vol. 9 (1957—1958), 1959, 21—70. — Bonne biographie enrichie de 20 documents inédits extraits de l'Archivio di Stato de Palerme. A. G.

N. ROZOV, *Выставка древнерусских рукописей в Праге*. Рус. лит. (1960) № 2, 257—260. — Exposition de manuscrits vieux-russes à Prague (Novembre-Décembre 1959). A. K.

P. SCAZZOSO, *Note sulla tradizione manoscritta della «Theologia mystica» dello Pseudo-Dionigi l' Areopagita*. Aevum XXXII (1958) 222—239. — Prende in esame 17 manoscritti dell' opera pseudo-dionisiana, conservati nelle Biblioteche di Roma, Firenze, Venezia; ne stabilisce i rapporti, ne delinea lo stemma. Ferma poi la sua attenzione su alcuni particolari problemi di critica testuale. E. Fo.

Ja. N. ŠCAPOV, *Новое о списках Русской правды*. Ист. архив (1959) № 4, 209—211. — Неизвестный список Русской правды в рукописи Библиотеки АН СССР в Ленинграде (XVII в.). A. K.

M. V. ŠČEPKINA—T. N. PROTAS'JEVA, *Сокровища древней письменности и старой печати*. Москва, 1958, стр. 85 илл. — Revue de manuscrits russes, slaves et grecs et de vieilles impressions provenant des collections du Musée Historique de Moscou. Les collections contiennent les manuscrits grecs de l'ancienne bibliothèque Synodale (patriarcale) cédés au Musée en 1920. Description de la collection grecque, v. pp. 26—30, 41—42. A propos du Psautier Chludov, cf. également L. H. Grondijs, *La datation des psautiers byzantins et en particulier du Psautier Chloudof*. Byzantion XXV—XXVI—XXVII (1955—1956—1957) 591—616. Cf. aussi le compte-rendu détaillé de A. Dostál (pp. 66—69). A. K.

W. C. TILL, *Die koptischen Rechtsurkunden der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek*. Wien, Adolf Holzhausens Nachf., 1958, pp. XV, 214 + 2 tab. (Corpus Papyrorum Raineri, 4). — Compte-rendu: E. SEIDL, Zeitschr. f. vergl. Rechtswiss. 62 (1960) 220—222. Irm.

N. B. TOMADAKIS, Συμπληρωματικὸς κατάλογος χειρογράφων κωδίκων Ἱ. Μονῆς Μεγίστης Λαύρας. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 28 (1958) 87—203. — Der Aufsatz gibt eine detaillierte Beschreibung von 128 neuen Handschriften verschiedensten Inhalts (fast alles natürlich nachklassische Texte), welche in dem Lavrakloster auf dem Athos aufbewahrt werden. Der Erschließung dienen mehrere Register. Irm.

A. TURYN, *The Byzantine Manuscript Tradition of the Tragedies of Euripides* ... (V.

Byzantinoslavica XX, 75—76, 127, 353; XXI, 148.) — Compte-rendu: G. B. ALBERTI, Atene e Roma, N. S. IV (1959) 110—113. E. Fo.

Z. V. UDAL'COVA, *Некоторые данные византийских папирусов VI—VII веков о формах землевладения и положении рабов и колонов.* XXV Международный конгресс востоковедов. Доклады делегации СССР. Москва, 1960, стр. 9. — Traduction allemande: Z. V. UDAL'COVA, *Neue Angaben byzantinischer Papyri aus dem VI.—VII. Jahrhundert über die Grundbesitzformen und die Lage von Sklaven und Coloni.* Moskau, 1960, S. 17 (Rotaprint). — A l'aide des papyrus de Ravenne, l'auteur constate l'existence, dans l'Italie des VI^e—VII^e siècles, de grandes propriétés foncières appartenant au pouvoir séculier et à l'Eglise. En même temps que la décadence des grandes propriétés à esclaves, se manifeste la tendance à l'asservissement, fut introduite la corvée fixée à trois jours de la semaine. A. K.

D. ZAMFIRESCU, *Manuscrise slave cu traduceri din sf. Simion Noul Teolog* (Manuscrits slaves avec traductions des œuvres de Saint Syméon le Nouveau Théologien.) Ortodoxia 3 (Bucureşti, 1959) 534—566. — Exposé analytique. M. Ş.

A. A. ZIMIN, *Новые списки Русской Правды.* Археографический ежегодник за 1958 год. Москва, 1960, 323—330. A. K.

L. P. ŽUKOVSKAJA—S. I. KOTKOV, *О публикации памятников русского языка и письменности.* Вопросы языкознания (1960) № 4, 134—140. — Revue des publications en voie de paraître et relatives aux documents des belles-lettres russes. A. K.

L. P. ŽUKOVSKAJA, *Поддельная докириллическая рукопись (К вопросу о методе определения подделок).* Вопросы языкознания (1960) № 2, 142—144, илл. — Le texte sur la photographie que S. Lesnoj (S. Paramonov) avait publiée d'après le livre *Vlesovaja kniga* et dans lequel on croyait voir les annales de prêtres païens russes du IX^e siècle, est un faux que Ž. l'attribue à A. I. Sulukadzev. A. K.

C. Bibliothèques et archives

A. G. ABRAMJAN, *Рукописные сокровища Матенадарана.* Ереван, 1959, стр. 106, илл. — Histoire de la trésorerie de vieux-manuscrits (Matenadaran) près du Conseil des Ministres de la Rép. Soc. d'Arménie et description des manuscrits arméniens les plus importants. L'attention du byzantinologue se portera avant tout, sur les manuscrits de contenu historique (*Histoire* d'Agathange, *Histoire d'Arménie* de Fauste de Byzance, dont Procope de Césarée se serait inspiré, selon l'auteur, les œuvres de Moïse de Chorène, de Sébéos, d'Asoghik et d'autres auteurs relatant l'histoire de Byzance). Parmi les documents juridiques, il faut citer le « Code des lois syriennes et romaines », Code byzantin (intitulé, en traduction arménienne « Petit code de lois civiles des sages empereurs Constantin et Levon, renouvelées et ordonnées par le grand Justinien » [sic!]), la traduction arménienne des Assises d'Antioche, etc. Fort importantes sont également les œuvres d'Ananias Chirakazi. A. K.

G. ABGARJAN, *Пергаментный великан и его крохотный спутник.* Литературная Армения (1959) № 1, 203—204. — A propos des manuscrits arméniens du Matenadaran. A. K.

A. ARŠARUNI, *Матенадаран — национальная сокровищница Армении.* Современный Восток (1959) № 7, 36. — Description sommaire du Matenadaran. A. K.

G. A. DREMINA—A. V. ČERNOV, *Из истории Центрального государственного архива древних актов СССР.* Москва, 1960, стр. 69. — Les archives contiennent également des manuscrits grecs, p. ex. un évangile sur parchemin du XI^e siècle (p. 16). A. K.

A. P. PETROVA-ZAVGORODNAJA, *Методическое пособие по режиму хранения документальных материалов, рукописей и книг.* Ленинград, 1960, стр. 44, илл., табл. A. K.

Путеводитель по архиву Ленинградского отделения Института истории. Москва-Ленинград, 1958, pp. 603. — Sous la rédaction de A. G. Man'kov, V. A. Petrov et V. I. Rutenburg, le guide a paru par les soins de I. V. Valkin, L. G. Katuškin, G. E. Kočin, V. S. Ljublinskij, A. G. Man'kov, T. M. Novožilov, V. A. Petrov, V. I. Rutenberg, Z. N. Savel'ev, V. I. Sadikov et V. A. Jakubinskij. Après une brève introduction, suit la description des documents des archives. Elle est divisée en deux parties: I. Fonds et collections russes (pp. 21—450), II. Fonds et collections de l'Europe Occidentale (pp. 451—501). Le guide contient également une partie intitulée Varia (pp. 502—506), une

description succincte de la bibliothèque faisant partie de la section de l'Institut Historique de Léningrad (pp. 507—515), due à N. N. Poljanskaja, l'index des noms propres (pp. 517—569), l'index des noms géographiques (pp. 570—592) et la liste des cotes des différentes collections (pp. 593—595). La première partie est divisée, à son tour, en section des institutions et offices séculiers, subdivisée selon les contrées, régions, chambres de commerce, etc., et en celle des fonds d'offices locaux. La seconde partie est formée par les fonds des monastères, des maisons d'archierés et des églises, la troisième partie consiste en fonds des grands-propriétaires et des votčina, fonds personnels, fonds des offices centraux et collections. Dans la seconde partie, les documents sont également divisés d'après les pays auxquels ils ont trait (Italie, France, Venise), et l'on y trouve également des documents relatifs à l'histoire de la papauté et de l'Eglise catholique, des lettres des souverains ou d'autres personnages historiques, etc. Le guide est un manuel très utile pour l'étude du développement de la Russie et d'autres pays européens, pour l'histoire de l'Eglise et, en partie, même celle de Byzance. A. D.

M. N. TICHOMIROV, *О библиотеке московских царей.* Новый мир (1960) № 1, 196—202. — Etant donné les intenses relations russo-byzantines aux XIV^e—XV^e siècles, l'auteur tient pour indubitable l'existence, au XVI^e siècle, d'une bibliothèque des tzars de Moscou contenant des manuscrits grecs, latins et hébreux. Il admet la possibilité que « les trésors de la bibliothèque des tzars se trouvent encore dans le sous-sol du Kremlin ». A. K.

V. HISTOIRE

A. Travaux historiques en général

Z. V. ANČABADZE, *Из истории средневековой Абхазии (VI—XVII вв.).* Сухуми, 1959, pp. 306. — Le livre examine les relations entre l'Abchazie et Byzance, l'Iran, les Arabes et les Turcs. A. K.

D. ANGELOV, *История на Византия, първа част 395—867 г.* София, наука и изкуство, 1959, pp. 343. — Der bekannte Sofioter Byzanzhistoriker erneuert mit der vorliegenden Darstellung der byzantinischen Geschichte den gleichbetitelten Abriß, den er 1949—1952 in zwei Bänden als Studentenlehrbuch vorlegte. Auch in der neuen, erweiterten und verbesserten Gestalt wendet sich das Buch in erster Linie an die bulgarischen Hochschüler, darüber hinaus aber hat es auch dem Spezialisten etwas zu bieten und möchte schließlich den interessierten Laien ansprechen. Der 1. Band reicht von der Reichsteilung bis zur Regierung Michaels III. (ermordert 867), sozialökonomisch gesehen, von der ausgehenden antiken Sklavenhaltergesellschaft bis zur Herausbildung der Feudalordnung in Byzanz. Die wirtschaftliche, gesellschaftliche und kulturelle Entwicklung werden gleichermaßen dargestellt. Irm.

Ph. P. ARGENTI, *The Occupation of Chios...* (V. Byzantinoslavica XXI, 362.) — Compte-rendu: J. GILL, Orient. Christ. Period. XXV (1959) 198—201. E. Fo.

N. Je. ARTEMOV—V. I. LEBEDEV, *История СССР с древнейших времен до XVIII в.* Москва, 1959, стр. 383. — Краткий очерк. A. K.

G. S. ATANELIŠVILI, *Сванетский вопрос в византийско-иранских дипломатических взаимостношениях 562—590 гг.* Тбилиси, 1959, стр. 96 (en géorgien). A. K.

F. BARIŠIĆ, *Dve verzije o ustaniku Tomi.* (Deux versions sur Thomas chef de l'insurrection de 821—823.) Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 145—169. — Les nombreux témoignages relatifs à Thomas — organisateur de la grande insurrection en 821—823, peuvent, selon l'auteur, être divisés en deux versions. A la première version appartiennent les témoignages qu'on rencontre dans la « première » ou la « seconde » légende sur Thomas chez Génésios (p. 32) et chez Théophane le Continuateur (p. 52), de même que dans leurs renseignements sur « Bardanes Turkos et ses associés » (Genesii, pp. 8—10, 12—13; Théoph. Cont., pp. 6—10, 11, 12, 18, 24). La seconde version est représentée par Georgios Monachos Acta ss. Davidis et soc., Joh. Diakonos, Genesios (pp. 35—36), Théoph. le Cont. (pp. 50—52), Michel le Syrien, Const. Acropolite. L'auteur constate que toutes les sources présentent, avec des déviations plus ou moins grandes, la légende de Thomas que mentionne la lettre de Michel II à Louis le Pieux du 10 Avril 824 (Mansi XIV, 417—419). Le témoignage relatif à Thomas est contenu dans la lettre de Michel II: il est extrêmement tendacieux et peu digne de foi. I. N. S.

R. BENEDICTY, *Hogyan foglalte el Alarich Rómát?* (Comment Alarich a occupé Rome?) Antik Tanulmányok - Studia Antiqua 7 (1960) 75—81. — Nous trouvons, chez Procope

de Césarée deux versions du siège de Rome en 410. D'après la première (Hist. III, 2, 14—24) Alarich captura la ville en recourant à la ruse. Il fit cadeau aux sénateurs romains de 300 jeunes hommes qui ouvrirent ensuite les portes de la ville devant les troupes. L'autre (Hist. III, 2, 27—28) raconte que la ville tomba entre les mains d'Alarich par la trahison de Proba, une femme de la noblesse. L'auteur nous indique la concordance qui existe entre cette deuxième version et la description relative des autres sources et il constate que Procope a évidemment puisé à celles-ci en complétant leur récit sur la foi de ses informations orales. Il dit ensuite que dans la première version surgit un motif très répandu dans la littérature antique et orientale, à savoir qu'un déserteur a fait passer la ville aux mains de l'ennemi et que la description procopienne évoque vivement les récits analogues d'Hérodote (III, 150—160) et de Denys d'Halicarnasse (Ant. Rom. IV, 55—58) qui doivent être considérés comme les modèles littéraires de Procope. Néanmoins le récit de Procope ne manque pas de base historique et Procope nous donne ici comme ailleurs les faits sous un masque antique. La conclusion de l'auteur est que chez Procope l'imitation des écrivains antiques ne va pas au détriment de l'authenticité et qu'il n'emprunte de ses modèles littéraires que la forme extérieure. Gy. M.

N. A. BERDZENIŠVILI et autres, *История Грузии*, кн. I. Тбилиси, 1958, стр. 599 (en géorgien). — Histoire de Géorgie à partir des temps les plus anciens jusqu'à la fin du XIX^e siècle. A. K.

V. BEŠEVLIEV, *К вопросу о награде, полученной Тервелем от Юстиниана II в 705 г.* Виз. Врем. XVI (1959) 8—13. — En 705, Byzance consentit à payer un impôt annuel à la Bulgarie et reconnut Tervel pour le souverain légal du pays. Le témoignage sur la cession de la région de Zagorje aux Bulgares fait défaut dans les documents antérieurs. C'est une interpolation qui n'apparaît que dans la version élargie de la chronique de Georges le Moine. A. K.

M. Ju. BRAJČEVSKIJ, *До питання про виникнення міста Києва.* Український іст. журнал (1959) № 5, 53—67 (на украин. яз.). — L'auteur examine les traces qu'ont laissées sur le territoire de Kijev, les anciens habitants appartenant à la culture de Zarubincy et de Černjachovo. Il note également les trouvailles de monnaies romaines ou provenant de l'époque byzantine primitive (trésor d'Obolon, cf. Byzantinoslavica XX, 159; monnaies d'Anastase et de Justinien). Il cherche l'origine du « grad » (forteresse) de Kij qu'il considère comme personnage historique, l'identifiant au prince des Antes à l'époque des guerres avaro-slaves du VII^e siècle, allié de l'empereur byzantin. A la lumière des découvertes archéologiques, les VI^e—VII^e siècles apparaissent comme époque de floraison de la région située dans le bassin central du Dniéper. Au IX^e siècle, Kijev devient un grand centre économique. A. K.

J.-P. BRISSON, *Autonomisme et Christianisme dans l'Afrique Romaine, de Septime Sévère à l'Invasion Vandale.* Paris, E. de Boccard, 1958. — Rev. by W. H. C. FREND, Journ. Rom. Stud. 49 (1959) 172—173. J. M. H.

G. BRUSIN, *Aquileia Paleocristiana.* Corsi di cultura sull' arte ravennate e biz. (8.—20. 3. 1959) 1, 47—48. A. G.

Z. M. BUNIJATOV, *Бабек и Византия.* Доклады АН Азербайдж. ССР XV (1959) № 7, 613—616 (résumé en azerbajdjan). — Se basant sur les sources orientales, l'auteur analyse les relations entre les Khurramīya de Babek et les Byzantins entre 833—837. Il examine surtout l'installation des Khurramīya avec en tête Théophobe sur le territoire de Byzance. Il laisse de côté la tradition (peut-être légendaire) de la naissance de Théophobe à Constantinople. L'identification de Théophobe avec Naṣr (mentionné chez les écrivains de l'Orient) se heurte à certaines difficultés. Michel le Syrien relate la mort de Naṣr d'une façon qui diffère de celle présentée par le Continuateur de Théophane et Génésius. Cette contradiction pourrait être expliquée par le caractère anecdotique de la tradition grecque (cf. A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes* I. Bruxelles, 1935, p. 124, n. 3; ce renvoi fait défaut dans l'édition russe utilisée par l'auteur; H. Grégoire, *Manuel et Théophobe.* Byzantion IX [1934] 41 sq.). A. K.

B. T. CĂMPINA, *Les idées directrices d'Etienna le grand.* Nouvelles études d'histoire (II), publiées à l'occasion du XI^e Congrès international des sciences historiques. Bucureşti, Ed. Acad. RPR, 1960, pp. 167—179. E. St.

Fl. CONSTANTINIU, *Aspecte ale expansiunii imperiului otoman în veacurile XIV—XVI în lumina unor lucrări noi* (Aspects de l'expansion de l'empire ottoman dans les XIV^e—XVI^e siècles à la lumière de nouveaux travaux). Studii - revistă de istorie XIII, 3

(1960) 197—207. — Publié dans la rubrique «Studii Documentare» (Etudes documentaires) l'article de Fl. Constantiniu passe en revue les plus récents travaux sur l'expansion ottomane aux XIVe—XVIe siècles en étroite liaison avec la situation de l'empire Byzantin et celles des Principautés Roumaines. E. St.

K. CZEGLÉDY, *A korai kazár történelem forrásainak kritikájához* (A la critique des sources de l'histoire ancienne des Khazars). A Magyar Tudományos Akadémia nyelv- és irodalomtudományi osztályának közleményei 15 (1959) 107—128. — En faisant une analyse des renseignements des sources arméniennes et surtout de Sébéos sur les Turques et les Khazars, l'auteur utilise aussi les données des historiens byzantins (Ménandre, Théophylacte Simocatta). Il constate qu'à partir du VIe siècle, les Khazars et les Sabires étaient identiques et que la variante du nom des Ephthalites Νεφθαλῖται chez Maurice (Tact.) et Agathias se forma sous l'influence du nom biblique *Naftalī* comme je l'ai déjà indiqué dans mes Byzantinoturcica II², p. 128. Gy. M.

K. CZEGLÉDY, *A szavárd-kérdés Thury József elött és után.* (La question «savard» avant et après J. Thury). Magyar Nyelv 55 (1959) 373—385. — L'auteur donne une vue d'ensemble approfondie des opinions diverses des savants hongrois et étrangers sur l'origine et la signification du nom de peuple mentionné dans «De adm. imp.» de Constantin le Porphyrogénète Σάβαρτοι ἄσφαλοι (ed. MORAVCSIK 38, 9, 28), et de relations avec le nom de peuple Σάβιροι en utilisant les dates des sources byzantines. Il termine en constatant que les recherches no'nt pas encore conduit à une solution définitive. Gy. M.

Š. ČCHETIJA, *Тбилиси на заре своей истории.* Труды Тбилис. пед. инст. 13 (1959) 125—139 (résumé en géorgien: p. 140—141). — L'auteur décrit l'histoire de Tbilisi aux IIIe—VIIe siècles et examine surtout le siège sans résultats de la ville par l'empereur Héraclius. Il date le siège de l'an 626. Ju. Kulakovskij (*История Византии* III, Kijev, 1915, pp. 93 sq.), le fait remonter, par contre, aux mois d'été de l'an 627. Cf. également Ja. A. Manandjan, *Маршруты персидских походов императора Ираклия.* Виз. Врем. III (1950) 148 les travaux dont l'auteur ne tient cependant pas compte. A. K.

C. DAICOVICIU—St. PASCU—V. CHERESTESIU—T. MORARIU, *Din istoria Transilvaniei* (De l'histoire de Transylvanie), vol. I, Bucureşti, Ed. Acad. RPR, 1960, pp. 230. — Dans ce volume on présente une synthèse de l'histoire de la Transylvanie depuis les plus anciens temps jusqu-à la révolution de 1948. Les auteurs s'occupent surtout des problèmes suivants: la continuité de la romanité orientale sur le territoire de la Transylvanie, l'ethnogenèse du peuple roumain, l'unité ethnique et de langue du peuple roumain, les étroites liaisons entre les trois Principautés roumaines, la communauté de leur destin historique, la solidarité de la population roumaine de Transylvanie avec le peuple roumain des autres deux états féodaux. Les auteurs appuyent leurs thèse sur une riche et rigoureuse argumentation scientifique. E. St.

G. G. DILIGENSKIJ: *Североафриканские города в IV веке.* Вестник Древн. ист. (1959) № 3, 75—100. — Les provinces africaines avaient connu, jusqu'à la fin du IVe siècle, la ville de type antique avec un système typique de propriété foncière. Les empereurs du IVe siècle tâchaient de s'appuyer non seulement sur les sénateurs, mais aussi sur la partie de la classe régnante qui était liée à l'organisation municipale et à la forme municipale de la propriété foncière. A. K.

Silviu DRAGOMIR, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu* (Les Vlaques du nord de la Péninsule Balkanique au Moyen Age), Académie de la R. P. R. La Commission pour l'étude de la formation de la langue et du peuple roumain II. Ed. Acad. RPR, 1960, pp. 244 + 2 cartes. — Contribution à l'étude du problème de l'ethnogénèse du peuple roumain, le livre de S. Dragomir traite du problème de la répartition géographique des population roumaines au moyen-âge et de leur évolution historique. Il s'occupe surtout du secteur nordique et du nord-ouest de la romanité balkanique. C'est une synthèse des informations puisées des sources que nous connaissons déjà, mais qui, dans un tableau d'ensemble, peuvent acquérir un nouveau sens et une nouvelle valeur. E. St.

Iv. DUJČEV, *Едно легендарно сведение за Аспаруха.* (Un témoignage légendaire relatif à Asparuch.) Antidoron M. Abramić II = Vjesnik za arh. i ist. dalm. 56—59 (1954—1957) 181—189. — D. suppose que l'auteur anonyme d'une chronique bulgare de la 2e moitié du XIe siècle, que Rj. Stojanović publia en 1890, s'est inspiré, à côté des légendes et de la tradition populaire, même de documents littéraires. I. N. S.

S. ECKHARDT, *Anonymus dölyfös bulgárjai.* (Les bulgares arrogants d'Anonymus.)

Magyar Nyelv 56 (1960) 248—250. — L'auteur allègue le fait que le notaire du roi hongrois Béla III du XII^e siècle, le Hongrois nommé Anonymus, mentionne trois fois que les Bulgares sont « arrogants » (cf. *Scriptores rerum Hungaricarum*, I, 104, Note 2) et que les sources byzantines soulignent le même trait des Bulgares (par ex. Théophane Cont., ed. Bonn. 229, 13; Nicétas Choniatès, ed. Bonn. 482, 8). Il tire la conséquence qu'Anonymus était probablement influencé par les Byzantins en évoquant dans son œuvre cette croyance qui circulait aussi parmi le peuple hongrois. Il est à noter que l'insistance sur l'arrogance des barbares appartient aux lieux communs stéréotypes de la littérature ethnographique byzantine (cf. A. GRAF, *Egyetemes Philologiai Közlöny* 57 [1933] 27).
Gy. M.

G. FEHÉR, *Zur Geschichte der Steppenvölker von Südrußland im 9.—10. Jahrhundert*. Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae 5 (1959) 257—326. — L'auteur explique en connexion avec les examens détaillés des fouilles archéologiques de la Russie méridionale le nom du fleuve Χιδμάς, ὁ καὶ Χιγγιλοὺς ἐπονομαζόμενος qui traverse la Lévédie et qui est identique au fleuve Συγγούλ tous les deux mentionnés dans « De adm. imp. » de Constantin le Porphyrogénète (ed. Moravcsik 38,8 et 42,58) comme une composition du mot « *Sin*-us » lequel signifie d'après Plinius le Don et du mot turc *göl* « mer ». Selon lui ce fleuve ne peut être autre que le Donec. Ainsi Λεβεδία devait être situé entre le Don et le Dnieper dans la région traversée par le Donec. Gy. M.

D. J. GEANAKOPLOS, *Emperor Michael Palaeologus and the West*... (V. Byzantinoslavica XXI, 163.) — Comptes-rendus: P. CHARANIS, Am. Hist. Rev. 65 (1959) 102—103; Ch. G. PATRINELIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 491—494. J. M. H.

Geschichte des Mittelalters. (Red.: J. A. KOSMINSKI u. a.; Übers. v. W. MÜLLER. Bd. 1, 2. Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1958, pp. 611 u. 478. Mit zahlreichen Karten. — Es handelt sich um eine Überarbeitung der seit 1938 erschienenen 1. Ausgabe des zweibändigen Hochschul-Lehrbuches. Die Darstellung reicht bis zum Ende des 17. Jahrhunderts. Die Übersetzung ist klar und gut lesbar. U. Tr.

V. A. GORDLEVSKIJ, *Избранные сочинения, т.* **1***: Исторические работы*. Москва, 1960, стр. 551. Édition nouvelle des travaux de l'éminent turcologue soviétique V. A. G. (1876—1956): *État seldjouquide en Asie Mineure* (p. 29—318) et *Les mythes et les légendes (des Turcs Ottomans)* (p. 319—488). — Le livre comprend une introduction de E. F. Ludšuvejt, des commentaires et des index. A. K.

P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam, II, 1: Byzance et les Francs*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 139—140, 336; XIX, 350; XX, 144; XXI, 364.) — Compte-rendu: G. VISMARA, Studia et docum hist. et iuris XXIII (1957) 471—474. E. Fo.

A. GUILLOU, *Prise de Gaza par les Arabes au VII^e siècle*. Bull. de Corr. Hell. LXXXI (1957) 396—404. — L'auteur entreprend de déterminer la date précise à laquelle le général arabe Amr s'empare de Gaza palestinienne au bord de la Méditerranée. Les causes de l'incertitude dans la datation de ces événements (laquelle est d'une importance considérable pour l'étude de la prise de Gaza et des débuts de l'invasion arabe) consistent, selon l'auteur, en ce que les sources n'avaient guère été soumises jusqu'alors à une critique soigneuse. Une telle analyse est cependant à même de supprimer toute contradiction entre les sources grecques et les sources syriaques. A la suite d'une analyse critique de tous les témoignages respectifs, l'auteur conclut que, dans la version latine de Passio sanctorum sexaginta martyrum, l'indication relative à l'année en question, année du règne de Héraclius, est inexacte, ce qui nous autorise à faire remonter la prise de Gaza au mois de Juin—Juillet de l'an 637. L'auteur examine ensuite d'autres témoignages sur l'invasion arabe et joint une carte fort instructive. A. D.

L. N. GUMILEV, *Удельно-лествичная система у тюрок в VI—VIII веках*. Совет. этнография (1959) № 3, 11—25. — L'auteur examine les formes primitives d'Etat chez les Turcs d'Occident et d'Orient. A. K.

GY. GYÖRFFY, *Tanulmányok a magyár állam eredetéről* (Études sur l'origine de l'état hongrois). Budapest 1959, pp. 168. — Nouvelle édition des études publiées antérieurement (V. Byzantinoslavica XVII, 381 et XXI, 163). Gy. M.

I. HAHN, *Ideológiai és politikai harc Julianus apostata halála körül*. (Luttes idéologiques et politiques autour de la mort de Julien l'Apostat.) Antik Tanulmányok - Studia Antiqua 6 (1959) 253—265. — On sait que les sources contemporaines et postérieures ont conservé des versions différentes sur la mort de l'empereur Julien. D'après Libanius c'est un assassin chrétien qui l'a tué, mais la tradition chrétienne attribue la même

crime à un soldat romain ou barbare. Selon la légende, Julien reconnut avant de mourir la victoire du « Galiléen ». Sur la base d'une analyse des sources l'auteur, nous fait voir que les traditions diverses furent créées conformément aux intérêts propagandistes des idéologies opposées. Gy. M.

Fr. HALKIN, *L'empereur Constantin converti par Euphratas*. Anal. Boll. LXXVIII (1960) 5—17. — Euphratas était — selon la Vie de Constantin (cf. Anal. Boll. LXXII [1959] 73—105 et 371—372) un architecte qui avait conseillé à Constantin de choisir Byzance pour la capitale de l'Empire et l'avait assisté lors des travaux d'amplification de la ville et de l'édification des temples des Saints-Apôtres et de Ste Sophie. Le même personnage figure dans le recueil des Patria de Constantinople et chez Pseudo-Codinos qui lui attribue d'avoir converti Constantin au christianisme. C'est là une affirmation très hardie qui n'est corroborée par aucun autre témoignage. L'auteur croit cependant que cette légende devait être assez répandue, dès lors qu'il suffisait à Pseudo-Codinos de s'y référer en quelques mots seulement. Cette légende apparait aussi dans une autre Vie de Constantin, publiée par P. Franchi de Cavalieri, J. Bidez et H. G. Opitz. Le début de cette version de la Vie n'a cependant pas encore été retrouvé et certaines de ses parties ne sont pas encore publiées. (On les trouve dans le Sabaïticus 366 du Patriarchat grec de Jérusalem.) Halkin publie la plus longue partie du texte, et ceci pour la première fois. Ce texte rappelle la conversion de Constantin par Euphratas. L'éditeur montre également d'où l'auteur de cette partie du texte avait pris le motif de sa narration. Il croit que l'auteur s'était servi des citations d'Eusèbe et d'autres auteurs encore. L'éditeur reproduit le texte grec et donne sa traduction qui est, en principe, l'interprétation de l'éditeur. Ensuite, il publie les autres passages inédits de la Vie acéphale de Constantin ainsi que les variantes principales du Sabaïticus 366 par rapport à l'édition d'Opitz. A. D.

Historia mundi V. Frühes Mittelalter. Bern, Franke-Verlag, 1956, pp. 528. — Ainsi que le prouve la disposition des chapitres (das frühe Germanentum, pp. 11—172, Die Reitervölker Eurasiens: Türken und Mongolen, pp. 175—248, Das frühe Slawentum, pp. 251—331, Die Araber und der Islam, pp. 335—390, Die Grundlegung des Abendlandes, pp. 395—487), le V^e^ tome de ce manuel de l'histoire universelle est consacré à l'histoire primitive de nouveaux groupes ethniques qui, après la ruine du monde antique, pénètrent au premier plan de l'histoire européenne ainsi que des nomades asiatiques qui, au Moyen-Age primitif, exercent une influence des plus importantes sur l'histoire de l'Europe. Le prochain numéro apportera un compte-rendu sur le chapitre intitulé Das frühe Slawentum qui relève du champ d'activité propre de notre revue. Zst.

V. HROCHOVÁ, *Povstání zelotů v Soluni a jeho sociální předpoklady*. (La révolte des zélotes à Salonique et ses conditions sociales.) Čs. čas. hist. 3 (1959) 405—427. — L'auteur analyse l'évolution économique et sociale de Byzance à la veille de la révolte des zélotes et cherche à démêler les multiples rapports qui existaient entre ce conflit de classes et la situation économique et sociale de Byzance aux XIII^e^—XIV^e^ siècles. Elle examine la production agricole et surtout la position de la pronoïa et des paysans asservis. Elle étudie également la production urbaine et les conditions que celle-ci offrait au déchaînement de la révolte. Sont analysées tout particulièrement, l'organisation de l'économie des villes et la production corporative et artisanale surtout à Salonique. — Après un passage idéologique relatif à la fameuse lutte des hésychastes s'efforçant de s'imposer sur le territoire de Byzance, suit une analyse de l'évolution politique où l'auteur décrit surtout les principaux événements de la guerre civile et l'antagonisme des deux rivaux aspirant au trône, Jean V Paléologue et Jean Cantacuzène. — La dernière partie de l'étude concerne la commune établie par les zélotes à Salonique et donne une appréciation des mesures sociales adoptées par celle-ci. Zst.

H. HUNGER, *Byzantinische Geisteswelt* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 356.) — Compte-rendu: S. PRETE, Paideia XIV (1959) 196—197. E. Fo.

P. IOANNOU, *Großwesir Ahmet Herzeg Geheimchrist im Hof des Sultans zu Istanbul*. Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 74—80. — Ahmet Herzegoglu, gran visir nella corte del Sultano nella II metà del sec. XV († 1512), era Stefano, il terzo figlio del gran voivoda di Hum, Stipan Wuktscis. Dalla sua corrispondenza con l'ambasciatore di Venezia Andrea Gitti risulta che egli non fu un agente segreto della Serenissima, ma un amico, che seppe conciliare con accortezza gli interessi del suo signore con i doveri dell'amicizia. E. Fo.

J. IRMSCHER, *Das Abendland und Byzanz*. Wiss. Zeitschr. d. Humboldt-Univ. zu Berlin

9 (1959—1960) 105—111 (Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe.) — Obgleich von der Fachwissenschaft seit langem widerlegt, ist im Bewußtsein weiter Kreise noch immer ein Bild der mittelalterlichen Geschichte wirksam, das diese auf die abendländische Komponente reduziert. Der Beitrag weist auf die gefährlichen politischen Konsequenzen dieser Fehlkonzeption hin und fordert verstärkte Popularisierung der Ergebnisse der Byzantinistik. Irm.

История дипломатии, изд. 2-е, т. I. Москва, 1959, стр. 896. — A l'histoire de Byzance se rattachent: I, 3: В. С. СЕРГЕЕВ, *Дипломатия древнего Рима*, § 5. *Союзные договоры с «варварами» (IV—V вв. н. э.)*, стр. 91—93; II, 1: С. В. БАХРУШИН, Е. А. КОСМИНСКИЙ, *«Варварские» государства и Византия*, стр. 94—125; II, 2: С. В. БАХРУШИН, Е. А. КОСМИНСКИЙ, *Дипломатия периода феодальной раздробленности*, § 2. *Дипломатия на Руси XI—XV вв.*, стр. 130—145; II, 3: Е. А. КОСМИНСКИЙ, *Дипломатия периода укрепления феодальной монархии*, § 2. *Крестовые походы и международные отношения в XII в.*, стр. 153—157. A. K.

J. KARAYANNOPULOS, *Die Entstehung der byzantinischen Themenordnung* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 372.) — Compte-rendu: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 166—167. E. Fo.

J. KAWAR, *The Patriciate of Arethas*. Byz. Zeitschr. 52 (1959) 321—343. — L'article examine la position du patriarcat d'Aréthas et son importance pour l'histoire de Byzance au VI^e^ siècle. C'est en même temps une polémique contre certaines opinions de T. Nöldeke. Le point de départ de l'article est formé par l'analyse et la classification des dignités et des titres. V. H.

A. P. KAŽDAN, *Еще раз об аграрных отношениях в Византии IV—XI вв.* Виз. Врем. XVI (1959) 92—113. — Polémique de l'article de P. Lemerle, *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance* (v. Byzantinoslavica XX, 84—86). L'auteur démontre le caractère féodal du système agraire byzantin. A. K.

A. P. KAŽDAN—G. G. LITAVRIN—Z. V. UDAL'COVA, *Византия и Запад в современной буржуазной историографии*. Против фальсификации истории. Москва, 1959, стр. 381—447. — Analyse critique de certains courants dans la byzantinologie contemporaine de l'Europe Occidentale et de l'Amérique qui tâchent de distinguer nettement entre Byzance et le « monde occidental ». Les auteurs essaient de démontrer qu'entre l'Occident et Byzance, les différences dans les conditions agraires, dans le développement des villes et dans le caractère du pouvoir politique de l'Etat, étaient, en réalité, moins importantes qu'on ne le prétend généralement. Afin de le prouver, les auteurs ont choisi pour point de départ de leurs considérations le caractère prétendu féodal de la société byzantine. A. K.

A. P. KAŽDAN, *К вопросу о начале второй болгаро-византийской войны при Симеоне*. Славянский архив (Москва, 1959) 23—29. — Se basant sur les données de la chronique de Psamathia (*Vie d'Euthyme*), des lettres de Nicolas le Mystique et de la *Vie de St. Basile le Nouveau*, l'auteur aboutit à la conclusion hypothétique selon laquelle la guerre aurait commencé encore sous le règne de l'empereur Alexandre, en 912. A. K.

G. T. KOLIAS, Ἀπὸ τὸν ἀνταγωνισμὸν τῆς Δύσεως καὶ τῆς Ἀνατολῆς εἰς τὴν Μέσην Ἀνατολήν. Παρνασσός, (1959) 547—560. — Der ostwestliche Antagonismus im Mittleren Osten wird bis auf die Alexanderzeit und die byzantinische Epoche — speziell die Regierung Justinians — zurückverfolgt. Irm.

A. R. KORSUNSKIJ, *Были ли patrocinia vicorum в Западной Римской империи*. Вестник Древн. ист. (1959) № 2, 167—173. — L'auteur démontre que les « patrocinia vicorum » étaient répandus seulement dans la partie orientale du Bas-empire romain, où les paysans libres et les ordres communaux s'étaient maintenus dans une mesure beaucoup plus considérable qu'à l'Ouest. Féconde est l'idée Korsunskij qu'à l'Ouest, la propriété foncière privée avait poussé des racines beaucoup plus profondes, ce qui permit au grand propriétaire de pénétrer plus facilement dans le village libre. Le patronage des « vici » et des « pagi » que mentionnent les inscriptions des provinces occidentales, n'avait guère pour suite la dépendance personnelle et correspondait pleinement aux institutions traditionnelles du Haut-Empire. L'auteur ne démontre cependant pas qu'à l'Orient, le patronage était lié à la perte de la liberté des paysans. Il se contente d'un renvoi au compte-rendu de I. F. Fichmann sur le livre de E. Demougeot (Виз. Врем. IX, 292 sq.). Cependant, Fichmann se borne dans sa polémique contre Demougeot, à mentionner le fait que la terre devint propriété du patron, sans toucher la question de la naissance simultanée de la dépendance personnelle. A. K.

B. KREKIĆ, *O Monemvasiji u doba papskog protektorata.* (Monemvasie sous la protection papale.) Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 129—135. — Au début de 1462, le gouverneur de Monemvasie sollicita le secours de Raguse et du pape Pie II. Leur refus causa, selon l'auteur, la subordination de Monemvasie au protectorat de Venise vers la fin de la même année. I. N. S.

P. KULCSÁR, *A magyar államszervezés néhány problémája. István és Ajtony harca.* (Quelques problèmes de l'organisation de l'état hongrois. Les luttes entre Étienne I et Ajtony.) Acta Universitatis Szegediensis, Sectio historica III (Szeged, 1958) 39 (avec résumé français et russe). — L'auteur s'efforce de prouver que Ajtony qui selon la légende *du St. Gérard « secundum ritum Grecorum in civitate Budin fuerat baptizatus » fonda son* espérance sur l'alliance avec les Bulgares. Il est d'avis que le nom « Greci » qui revient souvent dans la légende indique l'appartenance en général à la chrétienté orientale, et non à une nation. Gy. M.

G. L. KURBATOV, *Византия в VI столетии.* Ленинград, 1959, стр. 136, илл. — Travail de vulgarisation. La première partie (pp. 3—55) est consacrée à Byzance des IVe—Ve siècles, la seconde caractérise surtout le règne de Justinien Ier et l'infiltration des Slaves à Byzance. A. K.

G. L. KURBATOV, *Некоторые проблемы разложения античного полисного строя в восточных провинциях Римской империи IV века.* Вестник Ленингр. унив. (1960) № 2, сер. ист., яз. и лит., вып. 1, 47—61 (avec un résumé en anglais). — L'auteur s'attaque à un problème extrêmement important, qui est celui de la transition de la « polis » antique à la ville féodale du Moyen-Age. Il part d'une conception très juste d'ailleurs qui, dans la « polis » antique voit une communauté de citoyens libres fondée pour assurer la domination de ceux-ci sur les esclaves. Selon l'auteur, les institutions de la ville de l'empire romain de l'Est commencent à subir dès le IVe siècle, un processus de féodalisation qui se manifeste par la concentration du pouvoir économique (« domination de la couche supérieure de grands commerçants et usuriers au marché de ville »), par la décadence des curies et, enfin, par la substitution aux activités charitables jadis exercées par les poleis, de celles des individus et de l'Eglise, etc. Il est cependant regrettable que l'auteur se soit abstenu de nous donner une définition de la ville féodale. Pour cette raison, il ne saurait donner une réponse nette à la question qui est de savoir si, au IVe siècle, il existait déjà un système de critères nous permettant de déclarer p. ex. l'Antioche du IVe siècle pour une ville féodale. Certaines particularités de l'institution sociale dans les villes de l'empire romain de l'Est où Kurbatov croit démêler des éléments de féodalisme, auraient pu se manifester même dans les villes hellénistiques et romaines. Une preuve convaincante justifiant la théorie de l'auteur nécessiterait une comparaison minutieuse des institutions sociales dans les villes du IVe et dans celles des Ier—IIIe siècles. L'époque à laquelle les institutions féodales ont définitivement pris pied dans les villes de l'Est est également incertaine. Il n'est pas clair si Kurbatov (d'accord avec Je. E. Lipšic) considère le début du IVe siècle comme la période du raffermissement de l'ordre féodal ou si, à son opinion, les vieilles institutions étaient encore prépondérantes au IVe siècle pour ne céder au système nouveau que vers la fin du IVe ou au début du Ve siècle. Il est peu probable qu'un signe caractéristique du IVe siècle ait été « l'agrarisation d'une multitude de petites villes » (p. 53). On ne saurait négliger le fait que, simultanément à l'agrarisation de certains centres urbains, d'autres villes naissaient à des endroits variés. Cf. également E. KIRSTEN, *Die byzantinische Stadt.* Berichte zum XI. Byz.-Kongreß München 1958; А. Я. ГУРЕВИЧ, *Из экономической истории одного восточноримского города.* Вестник древн. ист. (1955) № 1, 127—135. A. K.

St. P. KYRIAKIDIS, Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θρᾴκης. Thessalonique, 1960, pp. 69+7 pl. h. t. — Réunion de trois importantes conférences, données par K. et difficiles d'accès: l'histoire de Xanthe (1953), l'histoire de Komotinè (1954) et l'hellénisme des Thraces contemporains (1959). R. G.

T. LEHR-SPŁAWIŃSKI, *К современному состоянию проблемы происхождения славян.* Вопросы языкознания (1960) № 4, 20—30. A. K.

S. LIŠEV, *Несколько замечаний по поводу статьи М. Я. Сюзюмова «О характере и сущности византийской общины по Земледельческому закону».* Виз. Врем. XVI (1959) 250—256. — Polémique avec l'article de M. Ja. Sjuzjumov (v. Byzantinoslavica XVIII, 146). L'auteur défend l'interprétation que donne de l'expression νεώσειν Je. E. Lipšic (« labourer la terre en friche »). Dans χωροδότης il voit le grand féodal et dans μορτή la rente naturelle féodale. Il admet également la possibilité d'une division périodique de la terre.

Les opinions de l'auteur ne semblent pas suffisamment fondées, l'auteur p. ex. ne tenant guère compte de nos objections contre l'interprétation mentionnée du mot νεώσειν et contre la théorie de la division périodique, cf. A. P. Každan, *Аграрные отношения в Византии XIII—XIV вв.*, Москва, 1952, pp. 41, 80—83. Au sujet de μοιρή un travail spécial, H. F. Schmidt, *Byzantinisches Zehntwesen.* Jhb. d. Österr. Byz. Gesellschaft 6 (1957). L'interprétation selon laquelle χωροδότης ne pourrait signifier, dans tous les cas, que le grand propriétaire ne nous semble pas suffisamment convaincante. A. K.

R.-J. LOENERTZ, *Marino Dandolo, seigneur d'Andros et son conflit avec l'évêque Jean (1225—1238).* Orient. Christ. Period. XXV (1959) 165—181. — Dopo la IV Crociata e la conquista latina di Costantinopoli, Venezia autorizzò i suoi cittadini ad impadronirsi delle isole dell' arcipelago greco, ed a conservarle come feudi ereditari. Fra i nobili veneziani che approfittarono di tale decreto fu Marino Dandolo, che conquistò Andro. Nell' isola si stabilì un vescovo latino, di cui conosciamo solo il nome, Giovanni: egli ci è noto per il violento conflitto che, a partire dal 1225, lo oppose al Dandolo: questi prima lo imprigionò, poi lo costrinse all' esilio: e a nulla valsero i buoni uffici del Patriarca di Costantinopoli da un lato, la scomunica papale contro il Dandolo dall' altro. Il documento pontificio relativo alla solenne proclamazione della scomunica (Reg. Vat. 16, f. 74—74^{v}, in data 21 genn. 1233) è pubblicato alle pp. 180—181. A sua volta il Dandolo fu spossessato ad opera di Geremia Ghisi, e morì fra il 1238 e il 1243. Suoi eredi legali appaiono la sorella Maria Doro e Iacopo Querini (forse il secondo marito della vedova di Marino, Felisa): figlio di Iacopo è forse Nicolò Querini (malamente identificato da K. Hopf con alcuni suoi omonimi). E. Fo.

A. T. LUTTRELL, *Venice and the Knights Hospitallers of Rhodes in the Fourteenth Century.* Papers of the British School at Rome 26 (13) (1958) 195—212. — Exposé des faits sur la base des sources éditées. A. G.

S. MAZZARINO, *La fine del mondo antico.* Milano, Garzanti, 1959, pp. 211. — Der fortschrittliche italienische Althistoriker formuliert selber S. 5 die Aufgabe seines auch dem Nichtfachmann zugänglichen Buches folgendermaßen: « In questo libro si cerca, da una parte, di delineare una storia delle idee di „decadenza" e di „morte di Roma", com' esse furono intuite e svolte dal II secolo a. C. ai nostri giorni; dall' altra, di dare un' interpretazione moderna della rovina del mondo antico, attraverso la critica e la discussione delle varie soluzioni ed ipotesi ». Irm.

A. MOMIGLIANO, *Discussion on the sixth-century Anicii. Histoire et Historiens dans l'Antiquité* (Entretiens sur l'antiquité classique, t. IV). Fondation Hardt: Vandoeuvres-Genève (Cambridge: Heffer), 1958. — Influential in Rome, Ravenna and Constantinople, who worked to secure a reconciliation between Italy and Byzantium. J. M. H.

Нариси стародавньої історії Української РСР. Київ, 1957, стр. 632, илл. (V. Byzantinoslavica XX, 150.) — Compte-rendu: A. A. FORMOZOV, A. P. SMIRNOV, B. A. RYBAKOV, Совет. Археол. (1959) № 3, 236—243. A. K.

Очерки истории СССР. Кризис рабовладельческой системы и зарождение феодализма на территории СССР. III—IX вв. Ответственный редактор Б. А. РЫБАКОВ. Москва, 1958, стр. 947, илл. — A l'histoire de Byzance se rattachent directement les parties suivantes: les Slaves et Byzance au VI^{e} siècle (B. A. RYBAKOV, pp. 99—111), où l'auteur démontre que la légende sur Kij, le prince des Poljans (Antes) est en rapport chronologique avec l'époque de Justinien I^{er}, et l'Arménie byzantine aux V^{e}—VI^{e} siècles (S. T. JEREMJAN, pp. 212—218). Le livre est suivi d'une bibliographie (pp. 879—894) et de plusieurs index. A. K.

G. OSTROGORSKIJ, *Istorija Vizantije.* (Histoire de Byzance.) Beograd, 1959, éd. Srpska Književna Zadruga, pp. 582 + 8 cartes + 22 pl. — Edition serbo-croate complétée et élargie de l'ouvrage intitulé *Geschichte des byzantinischen Staates.* I. N. S.

I. P. PETRUŠEVSKIJ, *Деревня и крестьяне средневекового Ближнего Востока в трудах ленинградских востоковедов.* Учен. Зап. Инст. востоковед. XXV (1960) 204—217. — Selon l'auteur, la contribution, la plus précieuse à l'étude de l'agriculture en Iran, en Mésopotamie et dans les pays voisins à l'époque du féodalisme primitif a été fournie par les travaux de N. V. Pigulevskaja. Petruševskij caractérise également les travaux ayant trait aux relations féodales dans le califat arabe, au mouvement de Mazdak, etc. Il mentionne brièvement même les travaux de Je. E. Lipšic étudiant l'histoire de l'agriculture en Asie Mineure. A. K.

I. P. PETRUŠEVSKIJ, *Земледелие и аграрные отношения в Иране XIII—XIV веков.* Москва—Ленинград, 1960, стр. 492, илл. — En décrivant la technique de l'agriculture,

l'auteur cite plusieurs fois des parallèles byzantins (p. 149). Le nombre des analogies pourrait considérablement être augmenté, le système du battage du blé à Byzance ayant été identique à celui de l'Iran (cf. p. 153). A Byzance, on employait également des moulins à eau utilisant des moulins mus en mouvements par les bêtes de trait (cf. p. 155), etc. Le livre de Petruševskij est, en général, d'une grande importance pour l'étude des particularités de l'agriculture byzantine. La même remarque s'applique au problème de la propriété foncière: l'étude de la *pronoïa* et de l'*arithmos* byzantins devrait également tenir compte des données relatives à « iqta » dans le droit musulman (cf. p. 256), etc. A. K.

I. P. PETRUŠEVSKIJ, *К истории подушной подати в Иране при монгольском владычестве.* Исслед. по ист. культуры народов Востока. Москва-Ленинград, 1960, 413—422. — См. И. П. ПЕТРУШЕВСКИЙ, *Земледелие...*, 360—369. A. K.

N. V. PIGULEVSKAJA, *Учение о докапиталистических формациях на Ближнем и Среднем Востоке в трудах ленинградских востоковедов.* Учен. Зап. Инст. востоковед. XXV (1960) 192—203. — L'auteur examine (avec renvoi à certains de ses travaux antérieurs) les questions de la crise au IIIe siècle en Méditerranée et de la transition du féodalisme à Byzance. Les travaux d'autres byzantinologues de Léningrad (Je. E. Lipšic, M. V. Levčenko) ne sont pas mentionnés. A. K.

N. PIGULEVSKAJA, *Арабы у границ Византии в IV в.* XXV Международный конгресс востоковедов. Доклады делегации СССР. Москва, 1960, стр. 9. — Traduction française: N. PIGOULEVSKAJA, Les Arabes à la frontière de Byzance au IVe siècle. Moscou, 1960, p. 9. — L'auteur analyse une inscription arabe de Nemāra, datant de 328. L'inscription relate les exploits de Amroulquais Ibn Amr Ibn Adai, dénommé « le roi de tous les Arabes ». Ensuite, N. Pigulevskaja examine les témoignages d'Ammianus Marcellinus sur les combats des Arabes avec, à la tête, Malechus Podosacis nommé *phylarchus Saracenorum Assanitarum,* contre Julien, en 363. (Le terme de *Assanitae* est identifié par N. Pigulevskaja à *Ghassanides,* nom d'une tribu arabe, alors qu'elle rapproche le nom propre de *Malechus* au mot arabe *malik* — roi). Ensuite, N. Pigulevskaja examine le témoignage de Rufinus sur *Mawia, Saracenorum gentis regina,* dont elle replace l'activité en 376. A. K.

N. V. PIGULEVSKAJA, A. Ju. JAKUBOVSKIJ, I. P. PETRUŠEVSKIJ, L. V. STROJEVA, A. M. BELENICKIJ, *История Ирана с древнейших времен до конца XVIII века.* Ленинград, 1958, стр. 390, илл — Comptes-rendus: V. N. GABACHVILI, Проблемы востоковед. (1959) № 6, 191—194; P. I. PETROV, ibid., 195—199 (avec résumé en anglais). A. K.

J. PIRENNE, *La Grèce et Saba.* Paris, 1955, pp. 108 + tabl.; id., *Paléographie des inscriptions sud-arabes.* Bruxelles, 1956, pp. 337. — Compte-rendu: N. V. PIGULEVSKAJA, Проблемы востоковедения (1959) № 6, 186—190 (avec résumé en anglais). A. K.

I. POPOVIČ, *Когда славяне впервые заселили Южную Истрию.* Вопросы слав. языкознания 4 (1959) 21—33, карты. — Les habitants actuels de l'Istrie du Sud, parlant le dialecte de *što* de la langue serbo-croate, se sont installés dans leurs sièges actuels, à une époque relativement récente c.-à-d. au XVIIe siècle au plus tôt. Ils y ont trouvé et assimilé (dans une plus ou moins grande mesure) la plus ancienne population slave qui avait pénétré dans la partie méridionale de l'Istrie aux temps de la première migration slave dans cette région. Les vieux Slaves étaient venus en Istrie du Sud de la Croatie. A. K.

Dj. Sp. RADOJČIČ, *Zavida, otac humskog kneza Miroslava.* (Zavida, père de Miroslav, prince de Houm.) Južnosl. Filolog 23 (1958) 255—261. — Le grand joupan serbe Nemanja (1166—1196) et le prince de Houm Miroslav étaient seulement des « fratres uterini ». I. N. S.

P. ROMANELLI, *Storia delle Province Romane dell' Africa.* Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1959, pp. X, 720 + 1 tab. (Studi pubbl. dall' Istituto Italiano per la Storia Antica 14). — Compte-rendu: W. SEYFARTH, Deutsche Litztg. 81 (1960) 128—132. Irm.

E. I. J. ROSENTHAL, *Political Thought in Medieval Islam.* An Introductory Outline, Cambridge, 1958, pp. 324. — Compte-rendu: J. FINNEGAN, Orient. Christ. Period. 26 (1960) 202—204. A. G.

Lellia RUGGINI, *Ebrei e Orientali nell' Italia Settentrionale fra il IV e il VI secolo d. Cr.* Studia e documenta Historiae et Juris, 25, 1959, p. 185—308. — Compte-rendu: A. MOMIGLIANO, Riv. stor. ital. 72, 1960, p. 160—162. A. G.

S. RUNCIMAN, *The Sicilian Vespers...* (V. Byzantinoslavica XX, 152; XXI, 169.) — Rev. by P. A. THROOP, Am. Hist. Rev. 65 (1959) 103—104. J. M. H.

G. Ch. SARKISJAN, *Тигранакерт. Из истории древнеармянских городских общин.*

Москва, 1960, стр. 160, илл. — Le byzantinologue s'intéressera tout particulièrement au chapitre 5: Décadence des anciennes villes arméniennes (pp. 132—153) où l'auteur démontre que les villes arméniennes offraient le dernier refuge au système esclavagiste de la production. Il examine l'attitude hostile des Nacharres à l'égard des villes et souligne que la décadence de la vie citadine commence au IVe siècle et s'échelonna sur une période de 500 ans environ. A. K.

W. G. SINNIGEN, *Two branches of the Late Roman secret service.* Am. Journ. Philol. 80 (1959) 238—258. — S. analyses with special reference to the fourth century, the respective organisation and functions of the *schola notariorum* and the *schola agentum in rebus*, and he points out that the imperial secretaries were of equal importance with the corps of the *agentes in rebus*. J. M. H.

Eugène STANESCU, *Essai sur l'évolution de la pensée politique roumaine dans la littérature historique du moyen-âge* en « Nouvelles Études d'Histoire » (II) publiées à l'occasion du XIe Congrès international des sciences historiques. Buc. Ed. Acad. RPR, 1960, p. 271—304. Pour la première fois dans l'historiographie roumaine, on présente les monuments historiographiques comme des monuments de pensée politique en étroite liaison avec les changements qui se produisent — périodiquement — dans l'organisation politique des états féodaux roumains. L'auteur considère qu'il faut opérer avec la notion des crises périodiques (distancées par un siècle ou un siècle et demi) du régime politique de l'état féodal, pour arriver à une compréhension satisfaisante du contenu fondamental de la littérature historique médiévale et de son évolution historique. L'auteur attire l'attention sur quelques traits communs de la pensée politique roumaine au Moyen-Age et de la pensée politique byzantine. C. N.

St. STEFĂNESCU, *« Intemeierea » Moldovei în istoriografia romînă* (La « fondation » de la Moldavie dans l'historiografie roumaine) în « Studii - revistă de istorie » 6, XII (1959) p. 35—54. — L'auteur passe en revue les thèses les plus connues de l'historiographique roumaine concernant la fondation de l'état moldave. En se basant sur les idées de grande valeur scientifique — du regretté B. T. Câmpina, l'auteur considère la fondation de l'état moldave non comme un événement, mais comme un processus historique. L'auteur considère comme non scientifique l'idée d'une « importation » de l'état féodal, en soulignant toutefois l'importance de la conjoncture internationale du milieu du XIVe siècle et aussi le rôle joué par Byzance. E. St.

I. S. SVENCICKAJA, *Категория πάροικοι в эллинистических полисах Малой Азии.* Вестник Древн. ист. (1959) № 2, 146—153. — Selon l'auteur, les πάροικοι hellénistiques constituaient une catégorie privilégiée d'habitants locaux sur le territoire subordonné à la ville. Ils n'avaient donc rien de commun avec les parèques byzantins. A. K.

I. P. ŠASKOL'SKIJ, *Нормандская теория в современной буржуазной историографии.* История СССР (1960) № 1, 223—236. — Analyse critique détaillée d'ouvrages nouveaux relatifs au sujet mentionné. Le byzantinologue trouvera particulièrement intéressante la revue des travaux examinant les dénominations des seuils du Dniéper dans le livre de Constantin Porphyrogenète, *De administrando imperio* (p. 233 sq.) ainsi que le terme de « Rus » (p. 234 sq.). A. K.

J. M. ŠTAJERMAN, *Кризис рабовладельческого строя в западных провинциях Римской империи.* Москва, 1957, pp. 509. — L'auteur du compte-rendu apprécie particulièrement le livre de Štajerman tout en s'occupant à la thèse que Štajerman partage avec Je. Lipšic et qui postule la liquidation de la formation esclavagiste au début du IVe siècle. — Compte-rendu: C. I. KOVALEV, Вопросы ист. № 3 (1960) 186—188. A. K.

F. THIRIET, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie,* II. Paris-La Haye, 1959, pp. 299. (Cf. Byzantinoslavica XX, 137; XXI, 368.) — Voici le tome II de cette importante publication pour l'histoire des relations entre la puissante Sérénissime République et l'Orient grec, au Moyen-Age. Le présent volume comprend les délibérations de 1400 à 1430; un tome III et dernier donnera les délibérations de 1431 à 1463. Les documents de ce tome II sont très nombreux, les régestes des *Misti* et des *Secreti* étant plus riche. L'importance des Régestes montre l'intense activité de Venise pendant ces trente années pour lutter contre les progrès ottomans. On y voit Venise essayant de grouper sous sa direction les petites puissances grecques et latines pour les mieux défendre et, avec elles, pour protéger son empire colonial. Les efforts de Venise ne furent que très rarement couronnés de succès. Les Régestes montrent avec précision les raisons de cet échec en même temps que les progrès constants de la puissance ottomane. Cependant, Venise ne néglige pas pourautant ses intérêts commerciaux. Malgré

les pirates catalans et les progrès de la marine turque, Venise réussit à envoyer un grand nombre de bateaux marchands privés vers les ports de Romanie. Les Régestes montrent aussi la mise en valeur des territoires d'outremer qui, devant la menace turque, se rapprochent de Venise. On ne saurait trop remercier l'auteur, spécialiste averti de l'histoire de Venise, de l'excellent instrument de travail qu'il donne aux historiens de la Méditerranée orientale au XV^e siècle. R. G.

M. TICHOMIROV, *The Towns of Ancient Rus.* Moscow, 1959, p. 502. — Английский перевод книги М. Н. Тихомирова, *Древнерусские города* (2-е изд., Москва, 1956). A. K.

M. N. TIKHOMIROV, *The Origins of Christianity in Russia.* History 44 (1959) 199—211. — T. cites the evidence for putting the Christianisation of Russia in the second half of the ninth century, and considers that this was probably in the areas bordering on the Black Sea and the Byzantine Empire. He discusses the nature of the early organisation of the Russian Church and its links with Constantinople. J. M. H.

B. TÖPFER, *Das Abendland in der mittelalterlichen Geschichte.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Humboldt-Univ. zu Berlin 9 (1959—1960) 89—98 (Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe). — Der Abendlandbegriff kam im Mittelalter auf: Mit Okzident wurde die in der Tat weithin einheitliche römisch-katholische Welt bezeichnet. Er wurde gegenstandslos, als diese Welt zerbrach, und ist heute lediglich eine reaktionäre Kampfparole. Irm.

A. S. TVERETINOVA, *К вопросу о крестьянстве и крестьянском землепользовании в Османской империи (XV—XVI вв.).* Учен. Зап. Инст. востоковедения АН СССР XVII (1959) 3—50. — L'auteur aborde également la question qui est de savoir dans quelle mesure les traditions byzantines s'étaient maintenues dans la vie agricole de l'empire ottoman. L'idée de l'auteur suggérant la dépendance du ζευγάριον byzantin de « la bonté du sol » nous apparaît cependant fort douteuse (v. A. P. Každan, *Аграрные отношения в Византии XIII—XIV вв.* Москва, 1952, стр. 140 сл.). A. K.

V. TĂPKOVA-ZAIMOVA, *Нападения «варваров» на окрестности Солуни в первой половине VI в.* Виз. Врем. XVI (1959) 3—7. — Se basant sur le témoignage du Leimonarion de Jean Moschos (Migne, *P. G.*, 87, col. 2920 A—2924 A), l'auteur démontre que les invasions barbares sur le territoire de Thessalonique eurent lieu peu de temps avant 535. Selon elle, il s'agissait d'envahisseurs slaves. A. K.

I. I. UMNJAKOV, *Из истории международных отношений Средней Азии с Западной Европой в начале XV века.* Изв. АН УзССР, Сер. общ. наук (1960) № 1, 27—33 (Резюме на узбек. яз.). — On analyse surtout une lettre de Timur à Jean Paléologue, remplaçant Manuel II, datant du 15 Mai 1402. A. K.

G. VERNADSKY, *The Origins of Russia.* Oxford, Clarendon Press, 1959, pp. X + 354. — Compte-rendu: F. von Lilienfeld, Jahrbücher f. Gesch. Osteuropas 7 (1960) 493—499. Irm.

Vznik a počátky Slovanů, III. Mélanges en l'honneur du 75^e anniversaire de l'académicien J. Eisner. Praha, 1960, pp. 482. — Les Mélanges contiennent une série d'articles relatifs aux études de l'antiquité slave. Il ne s'agit donc pas de travaux byzantinologiques à proprement parler, mais leur intérêt pour l'histoire byzantine primitive n'en est pas moins grand. Parmi les études, il faut signaler le traité de F. V. MAREŠ sur *les dénominations slaves des plantes chez Dioscoride d'Anatarbe* et l'étude de B. ZÁSTĚROVÁ sur *les Avares et les Doulèbes,* d'après le témoignage de la chronique de Kiev — Povest vremennych let. — Les Mélanges contiennent également des informations bibliographiques relatives aux travaux de l'antiquité slave des années 1955—1956, présentées par A. PITTEROVÁ, et une bibliographie d'ouvrages d'ethnographie slave des années 1955—1956, présentée par M. STARÁ. — Les Mélanges ont été publiés par l'Institut Slave de l'Acad. des Sciences Tchécoslovaque. A. D.

Ed. WINTER, *Die ostslawischen Völker und das Abendland.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Humboldt-Univ. zu Berlin 9 (1960) 99—104 (Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe). — In der Auseinandersetzung zwischen Rom und Byzanz entwickelte sich die Rus zur dritten Kraft, entstand die Europa tripartita. Die Rus hat allen Versuchen Roms, sie zu unterwerfen, widerstanden und sich als ein wichtiges und notwendiges Glied Europas zu behaupten gewußt. Irm.

M. ZABOROV, *A Study in the History of Byzantium and the Southern Slavs.* Вестник ист. мир. культуры (1960) № 1, pp. 127—130. — Compte-rendu du livre: A. P. KAŽDAN—G. G. LITAVRIN, *Очерки...* (V. Byzantinoslavica XXI, 154—165.) A. K.

M. A. ZABOROV, *Византийская политика папства и начало крестовых походов.* Средние века XIV (1959) 27—48 (avec résumé en français). — Le fond politique des efforts que la curie papale vouait à l'organisation d'une croisade vers la fin du XI^e siècle s'explique par la tentative de subordonner à la curie romaine le territoire de Byzance, de la Syrie et de la Palestine. L'auteur soumet à une analyse critique les analyses de P. Charanis (*Byzantium, the West and the Origin of the First Crusade.* — V. Byzantinoslavica XI, 308) et examine en détail la politique byzantine envers la curie romaine entre les années 1073—1095. A. K.

M. A. ZABOROV, *Папство и крестовые походы.* Москва, 1960, стр. 263. — Ouvrage de vulgarisation. A la fin du livre (pp. 245—282), on trouve une table synchronique des événements de 1016—1291. A. K.

B. ZÁSTĚROVÁ, *Hlavní problémy z počátku dějin slovanských národů* (Principaux problèmes de l'histoire primitive des peuples slaves). Vznik a počátky Slovanů I (Praha 1956) 28—83. — Revue critique de l'exégèse relative aux principaux problèmes de l'histoire primitive des peuples slaves, Slovènes, Croates et Serbes, Bulgares et Slaves de l'Est, depuis la publication du Manuel de l'antiquité slave de L. Niederle, I, II, Paris 1923—1926, jusqu'à nos jours. H. V.

B. ZÁSTĚROVÁ, *Avaři a Slované* (k současnému stavu bádání o starším období avarských dějin a vztahů avarsko-slovanských). (Die Awaren und Slawen. [Zum gleichzeitigen Stande der Forschung auf dem Gebiete der awarischen Geschichte und der awarisch-slawischen Beziehungen in dem älteren Zeitabschnitt]). Vznik a počátky Slovanů II (Praha 1958) 21—54. — Analyse détaillée de l'exégèse actuelle relative à l'histoire des Avars et des rapports avaro-slaves jusqu'au tournant décisif qui se produisit dans la 2^e décade du 7^e siècle. V. H.

B. ZÁSTĚROVÁ, *Avaři a Dulebové v svědectví Povesti vremennych let.* (Les Avars et les Doulèbes d'après le témoignage de la Chronique de Kiev). Vznik a počátky Slovanů III (Praha 1960) 15—37. — A part les sources historiques relatives aux Antes et dont la véracité ne saurait être mise en doute, il existe deux témoignages relativement récents et plutôt isolés qui ont également trait à la période primitive de l'histoire des Slaves d'Orient: un passage de « Povest vremennych let » se rapportant à la domination des Doulèbes par les Avars et le témoignage du voyageur arabe al-Masūdī sur une tribu slave jadis puissante et dont le nom est interprété par l'ancienne arabistique de V^o līnānā — Volhynie. C'est sur ces deux témoignages que se base la théorie, jusqu'alors reconnue de V. O. Ključevskij, selon laquelle une puissante association tribale des Doulèbes en Volhynie aurait joué un rôle important dans l'histoire des Slaves d'Orient, dans la 2^e moitié du 6^e siècle. Cependant l'arabiste polonais T. Kowalski, s'appuyant sur l'étude des faits et sur la paléographie arabe, aboutit à une nouvelle interprétation, fort convaincante d'ailleurs, du témoignage d'al-Masūdī. Selon Kowalski, le nom de la tribu slave n'était nullement V^o linana (Volhyniens) mais V^e litaba, c'est-à-dire les Vélètes baltoslaves. B. Zástěrová démontre pour la première fois que cette découverte a gravement ébranlé une des prémisses fondant la théorie de Ključevskij. Par une analyse minutieuse du second appui de cette théorie qu'est le témoignage de Povest vremennych let sur la domination des Doulèbes par les Avars, l'auteur aboutit, en usant d'une argumentation nouvelle, à la conclusion que l'essence du passage en question porte une empreinte incontestable de provenance slave occidentale. Par son sujet (combats des nomades contre les Slaves) et par sa place dans le texte des annales, cette partie se rattache à une source morave de la fin du IX^e ou du début du X^e siècle, dont Nestor s'était servi ainsi que le démontre A. A. Šachmatov dans son ouvrage. L'origine slave occidentale est attestée, en premier lieu, par la sentence suivante: « Les Obres étaient d'une grande stature », qui témoigne d'un rapport indéniable du nom ethnique Ob/rin, Obre avec le nom appellatif slave obr — géant. L'auteur prouve que l'appellatif obr existe uniquement dans les langues des Slaves d'Occident et en slovène, donc chez les tribus slaves qui avaient des rapports avec les Avars d'une date beaucoup plus longue que les autres Slaves. L'idée de la grande taille des Avars — obr — que contient la dite sentence des Annales est donc née dans le milieu slave occidental, où le mot obr sert jusqu'à nos jours, à désigner un être de taille haute et robuste, et nullement sur le territoire russe où cet appellatif n'est attesté par aucun document écrit. Egalement le témoignage sur la ruine des Avars est une réminiscence de la chute de l'empire avar vers la fin du 8^e siècle. De même la mention des actes de violence que les Avars commettaient à l'égard des femmes slaves doit être considérée comme l'expression de la même tradition slave

occidentale que le témoignage analogue de Frédégar. La conclusion postulant l'origine slave occidentale pour le passage en question des Annales est d'ailleurs corroborée par le fait que le contact des Avars avec la région transcarpathique dans la 6e décade du 6e siècle, était d'une durée beaucoup trop courte pour se maintenir dans la tradition russe dès le 6e jusqu'au 12e siècles. Les témoignages relativement récents et d'ailleurs problématiques d'al-Masüdī et de Povest vremennych let ne nous autorisent donc nullement à formuler des conclusions plus certaines au sujet du rôle joué par les Doulèbes Volhyniens dans l'histoire primitive des Slaves d'Orient. V. H.

G. ZORAS, Περὶ τὴν ἅλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Athènes, 1959, pp. 309. — L'éminent byzantiniste Zoras a eu l'excellente idée de réunir dans ce volume quatorze études, dont certaines étaient d'accès plus ou moins facile. La plupart d'entre elles ont été signalées à l'attention des lecteurs de cette revue. Les doctrines idéologiques et politiques avant et après la prise de la Ville; 2. Les dernières harangues de Constantin XI Paléologue avant la prise de la Ville; 3. La prise de Constantinople (d'après le cod. Barber. gr. III de la Bibl. Vaticane); 4. Les derniers moments de Constantin XI Paléologue et de Mahomet le Conquérant; 5. Les dernières années de la domination franque et la prise d'Athènes par les Turcs (d'après le cod. gr. III Barber.); 6. La prise de Méthone, en 1500 (d'après le cod. gr. II Barber.); 7. Souffrances et espoirs des peuples (grecs) soumis (aux Turcs) (d'après les complaintes sur la prise de la Ville); 8. Charles V d'Allemagne et les efforts en vue de la libération (des Grecs) (d'après le cod. Vatic. gr. 1624); 9. Complainte sur Constantinople (d'après le cod. gr. Barber. 15); 10. Version inédite de la «Complainte sur Constantinople» (d'après le cod. Athen. 3113); 11. La «chanson» de Rouméli; 12. Complaintes populaires sur la prise de Constantinople; 13. Un descendant des Paléologues dans les îles Caraïbes (entre l'histoire et la légende); 14. La Ville et Constantin XI Paléologue dans la poésie néohellénique. R. G.

B. Histoire de la culture matérielle

(Archéologie, technique, etc.)

A. K. ALEKPEROV, *Исследования по археологии и этнографии Азербайджана.* Баку, 1960, стр. 250. — Recueil d'articles ayant trait également à l'histoire médiévale d'Azerbajdjan (cf. surtout les «Fouilles à Oren-Kala», p. 64—70). Certains articles sont publiés ici pour la première fois. A. K.

B. ALEKSOVA, *Où est enterrée Marie Paléologue? A propos de la découverte faite dans une tombe.* Archeologia Yugoslavica 3 (1960) 121—129. I. N. S.

M. CH. ALEŠKOVSKIJ, *Курганы русских дружинников XI—XII вв.* Совет. археол. (1960) № 1, 70—90, илл., карты. — L'auteur examine minutieusement les haches de guerre des kourgans de družinas russes des XIe—XIIe siècles. (N'y a-t-il pas ici des rapports des πελεκύφοροι byzantins des XIe—XIIe siècles, c.-à-d. des družinas qui étaient armées de haches et parmi lesquelles il pourrait y avoir même des Russes?) Il analyse la fréquence des enterrements de guerriers qu'il considère comme membres des družinas, appartenant à la classe féodale en voie de formation. A. K.

I. A. ANBOJEV, *Древний несторианский (?) клад в г. Ташкенте.* Изв. АН УзССР, сер. обществ. наук 6 (1959) 39—40, илл. — Description d'objets retrouvés en 1922, à Tachkent et dont une seule coupe en bronze s'est conservée. Selon l'auteur, les objets sont typiques pour les tombes nestoriennes des VIe—VIIe siècles. Les analogies ne sont pas mentionnées. A. K.

Annuario bibliografico di Archeologia 1957 (anno VI). Modène, 1960. — Le Byzantiniste pourra relire les titres 1 à 192. A. G.

V. ANTONOVA, *Средновековни погребения от Коларовградско.* (Tombes et squelettes du Moyen-Age dans les environs de Kolarovgrad [Šumen].) Археология 1 (Sofia, 1959) 88—92. — Tombes à squelettes dans les environs de Kolarovgrad, datant des IXe—Xe siècles et dégagées, pour la plupart, lors de travaux de conservation. Les circonstances dans lesquelles les fouilles ont été réalisées sont souvent peu claires. Kl. B.

D. A. AVDUSIN, *Археологические разведки и раскопки.* Издат. Моск унив., 1959, стр. 314, илл. — Précis de méthodique des fouilles archéologiques. A. K.

I. BARNEA, *Santierul arheologic Basarabi.* (Le chantier archéologique de Basarabi.) Materiale şi Cercetări arheol. VI (1959) 541—563. — La découverte dans une carrière de craie, du village de Basarabi (reg. Constanţa), d'une église rupestre, de chapelles

et chambres funéraires, ainsi que d'habitations communicant entre elles par des galeries, constinue un des plus importants événements archéologiques des trois dernières années. Cet ensemble est constitué par une église principale, à l'entrée de laquelle on lit, en caractères cyrilliques la date de 6500 — 992 — de notre ère. Sur les murs on peut voir de nombreuses croix sculptées ou incisées. Dans les deux chambres funéraires trouvées près de l'église il y a des représentations d'animaux, ainsi que de dragons, et des croix. Tout près de cet ensemble on a trouvé des habitations communicant par des galeries, aussi que des chambres et chapelles funéraires dans lesquelles de nombreuses représentations de croix et deux figures de saints sont tracées sur les murs. Dans une de ces chambres on a trouvé aussi des squelettes d'hommes et de femmes, ainsi que des tessons de céramique du Xe siècle. L'importance de cet ensemble est augmentée par les inscriptions en vieux slave et lettres glagolitiques, qu'on a trouvées dans l'église et dans une des chambres. La continuation des recherches éclaira en détail la signification du monument, un de plus anciens connus en Roumanie. Il doit être mis en relation avec d'autres monuments rupestres appartenant aux XIIIe—XIVe siècles, de notre pays, qui représentent la continuité de cette tradition plus ancienne. Les inscriptions en vieux slave, qui sont clairement lisibles ont un caractère religieux, elles montrent par leur fautes, que l'écrivain n'était pas un Slave. Avec l'inscription lapidaire de Mircea Vodă (943), les inscriptions de Basarabi constituent les plus anciens documents de langue slave de notre pays. C. N.

I. BARNEA, *Descoperiri arheologice din epoca feudală la Mangalia.* (Découvertes archéologiques féodales à Mangalia.) Materiale şi Cercetări Arheol. VI, 1959, pp. 903—910 + 4 fig. — L'ancienne ville gréco-romaine de Callatis (Mangalia) a passé les mêmes étapes historiques que les autres villes de la Dobroudja. Les derniers vestiges de la culture matérielle romano-byzantine appartiennent à la fin du VIe siècle. Puis, les vestiges archéologiques manquent, aussi que les mentions des sources écrites. Au XIIIe siècle l'ancienne ville fait sa réapparition dans les sources, aussi importante sous le nom de Pangalia, transformé au XVe—XVIe siècle en Mangalia. L'auteur présente quelques objets, — une potiche de facture locale, trois amphores d'importation byzantine, ainsi que des monnaies byzantines, datant du Xe—XIe siècles —, qui prouvent la vie dans cette ville et des relations avec le monde byzantin, depuis cete époque même. Ces vestiges sont très significatifs, parce qu'ils prouvent que l'ancienne ville de Callatis a repris vie au Xe—XIe siècles de même que les autres cités de la Dobroudja, mieux connues, Dinogeţia, Capidava, etc. C. N.

G. D. BELOV, *Отчет о раскопках в Херсонесе в 1955 году.* Херсонес. сборник (1959) 13—69, илл. — Après une brève mention des fouilles en ce qui concerne les Ve—VIe siècles (pp. 23—25) et les IXe—Xe siècles (p. 26), l'auteur décrit en détail les objets retrouvés lors des excavations effectuées sur l'emplacement de trois maisons des XIIIe—XIVe siècles. A côté d'un grand nombre d'objets en argile (seaux en argile blanche et un plat avec des ornements figurant oiseaux, animaux, lutte d'hommes avec les bêtes, etc.), on a découvert des instruments en fer, de petites icones en cuivre, une lampe en cuivre et d'autres objets. L'article est suivi de deux études: 1° L. N. Belova, *Определение монет найденных при раскопках Херсонеса в 1955 г.* (pp. 70—72) (Parmi les monnaies 52 de l'époque byzantine primitive, c.-à-d. des IVe—Ve siècles, 2 provenant des VIIe—VIIIe siècles, 24 de la 2e moitié du IXe et de la 1ère moitié du Xe siècle); 2° K. F. Sokolova, *Антропологический материал из раскопок Херсонеса 1955 г.* (pp. 73—74). A. K.

G. D. BELOV, *Раскопки в Херсонесе в 1957 г.* Сообщ. Гос. Эрмитажа XVI (1959) 64—67, илл. — Le narthex extérieur d'une basilique datant du VIe siècle et déblayée en 1935, vient d'être découvert. Cette découverte apporte un changement essentiel aux tentatives de reconstruction du plan original de la basilique. Dans le narthex, plusieurs pierres tombales ont été dégagées; une couche épaisse datant du Xe siècle et contenant des pièces de monnaies, débris de céramique, verre, hameçons, quenouilles, etc. A. K.

V. V. BORISOVA, *Могильник у высоты «Сахарная головка».* Херсонес. сборник V (1959) 169—190, илл. — Se basant sur les résultats des fouilles de 1951 et 1953, l'auteur donne une caractéristique du lieu de sépulture près de la colline nommée «Sacharnaja golovka» dans la vallée d'Inkerman près de Cherson. Le cimetière, datant des Ve—VIIe siècles, contient un inventaire analogue à celui qu'on a découvert dans les cimetières de Suuk-su, Eski-kermen et Chersonèse. L'examen anthropologique témoigne d'une structure ethnique extrêmement hétérogène des habitants du lieu. A. K.

V. BORISOVA, *Археологические работы музея за 1957—1958 гг.* Сообщ. Херсонес.

музея I (1960) 69—72, илл. — L'auteur mentionne, entre autres, les fouilles qui ont dégagé deux quartiers de Chersonèse des XIIIe—XIVe siècles, une couche épaisse du Xe siècle, le narthex d'une basilique du VIe siècle, des bâtiments construits sur la place de l'ancien théâtre antique de Chersonèse et, ensuite, des villages de l'époque médiévale primitive dans la vallée de Bajdar. A. K.

B. BRENTJES, *Les nécropoles d'Armasi (Mzcheta)*. Arts asiatiques 6 (1959) 83—92. — Die alte Hauptstadt Georgiens, Mzcheta, wurde durch sowjetische Ausgrabungen in den Jahren 1937—1946 erschlossen. Die Funde datieren aus dem 2. bis 4. Jahrhundert, besonders hervorzuheben ist eine reiche Nekropole des 4. Jahrhunderts. Die Knappe, von D. Schlumberger aus dem Deutschen übersetzte Information ist gut illustriert. Irm.

M. Ju. BRAJČEVSKIJ, *Про етнічну приналежність черняхівської культури*. Археологія X (1957) 11—23 (на украин. яз. с рус. резюме: стр. 24). — La culture de Černjachovo possède, selon l'auteur, des rapports génétiques avec celles de Zarubincy, de Przevorsk et de Lipice. Polémisant avec M. J. Artamanov, I. I. Ljapuškin et d'autres, B. prétend que la culture de Černjachovo avait même existé après les Huns, c.-à-d. jusqu'au VIIe siècle. Selon l'auteur, les Slaves auraient été les porteurs de cette civilisation. En plus des témoignages archéologiques, B. utilise les renseignements de Procope et Iordanis qu'il appelle Iornandes. Ses renvois à l'ouvrage de Iordan intitulé « Getica » (chez Brajčevskij, *De rebus geth.*) manquent de précision (p. ex. à la p. 19 ann. 1, il aurait fallu se reporter au § 35 et nullement 34. 35). Même certains passages de la traduction de Iordanis nécessitent quelques corrections: les Antes ne sont guère « les plus courageux d'entre eux » (c.-à-d. des Sklavènes), mais « des deux tribus ». Une traduction exacte figure chez Je. Č. SKRŽINSKAJA, *О склавенах и антах* . . . (cf. Byzantinoslavica XX, 153), p. 4. A. K.

G. BRUSIN—P. L. ZOVATTO, *Monumenti paleocristiani di Aquileia e di Grado*. (Deputazione di Storia Patria per il Friuli). Udine, 1957, pp. 572. — Compte-rendu: P. TESTINI, Aquileia e Grado, Riv. di Archeol. Crist. 34 (1958) 169—181. A. G.

M. CHISVAŞI-COMŞA, *Săpăturile de la Bucov*. (Les fouilles de Bucov.) Materiale şi Cercetări arheol. VI (1959) 567—575. — La découverte des inscriptions en vieux-slave, tracées sur la paroi sud d'un atelier de forgeron, constitue le plus important résultat des fouilles de la station de Bucov, pendant l'année 1957. Selon les particularités graphiques ces deux inscriptions ont été datées au début du Xe siècle. — En se fondant sur la découverte des cruches à deux anses, considérées de type Pliska-Madara, dont l'un est incisé d'un sigle en forme de K, ainsi que les inscriptions en vieux-slave, l'auteur conclut la domination bulgare au nord du Danube. L'auteur considère aussi que les vases émaillés en vert-olive sont importés de Byzance, quoique pour la même période, on ait découvert à Garvăn-Dinogeţia, Capidava, etc., de nombreuses vases émaillés de la même espèce, travaillés sur place, en Dobroudja. Il est plus naturel que la céramique émaillée de Bucov, ait été apportée de cette région du Bas-Danube, que de Byzance proprement dite. C. N.

M. CHIŞVAŞI-COMŞA, *Cîteva date arheologice în legătură cu stăpînirea bulgară în nordul Dunării în secolele IX—X*. (Quelques données archéologiques relatives à la domination bulgare au nord du Danube aux IXe—Xe siècles.) Omagiu lui Constantin Daicoviciu, Bucureşti 1960, 69—81. — Dans plusieurs localités de la République Populaire Roumaine, on a découvert de la céramique du type Saltovo, datant des IXe—Xe siècles. Ces découvertes confirment l'existence d'une domination proto-bulgare au nord du Danube. E. Fr.

Chronique des fouilles en Serbie au cours de l'année 1956. Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 367—389. I. N. S.

D. CONČEV, *Der Goldschatz von Panagurischte*. Berlin, Akad.-Verlag, 1959, pp. 20 + 72 pl. en couleurs. — Publication somptueuse relative à la découverte d'un précieux trésor en or, remarquable travail d'orfèvrerie du IVe siècle de n. è. Il s'agit de neuf récipient en or formant un service à vin. Tous les récipients ornés de reliefs antiques ont été découverts dans la terre sans aucune enveloppe, ce qui semble prouver qu'ils ont été enterrés en hâte et ne formaient pas une partie des dons funéraires. Les planches en couleurs donnent une reproduction exacte de ce trésor unique, conservé au Musée archéologique de Plovdiv en Bulgarie. M. D. Končev a le grand mérite de la trouvaille, de l'étude et de la publication de cette magnifique richesse cachée dans la terre aux environs de Plovdiv en Bulgarie. A. D.

Em. CONDURACHI, *Histria*. Bucarest, 1960, pp. 30+33 fig.+2 pl. — Dans la collection d'art « Les monuments de notre pays », destinée au grand public, l'auteur nous donne

une image claire et vivante de l'ancienne cité gréco-romaine, dont les monuments remontent jusqu'au seuil du VII^e siècle. Les récentes découvertes réalisées dans les dernières dix années, ont permis la reconstitution de ce nouvel aspect byzantin de la cité. Des édifices publiques, une basilique, une place à colonnes, ainsi que de riches maisons privées des V^e—VI^e siècles documentent la dernière époque de l'essor d'une, de plus importantes villes grecques de la Mer Noire. De belles photos accompagnent cette attrayante présentation. C. N.

Constantin PREDA, *Săpăturile arheologice de la Sîncrăeni.* (Les fouilles archéologiques de Sîncrăeni). Materiale şi Cercetări arheol. VI (1960) 825—866 + 34 fig. — Parmi les nombreux vestiges de culture matérielle de différentes époques, découverts à l'occasion des fouilles de sauvegarde de Sîncrăeni (village situé près de la ville de Miercurea-Ciuc, à l'est de la Transylvanie), on a trouvé de la céramique locale, ressemblant à celle de la même époque de la Moldavie (Hlincea), accompagnée d'autres objets et d'une monnaie byzantine de l'époque d'Isaac II l'Ange. Cette poterie peut être datée des XII^e—XIII^e siècles. C. N.

J. ČANGOVA, *Средновековна битова керамика от България (VIII—XI в.).* — La céramique domestique médiévale en Bulgarie aux VIII^e—XI^e siècles). Археология 1 (Sofia, 1959) 135—141. — Ce travail analyse la céramique domestique à l'époque du premier Etat bulgare, d'après l'examen des différents types de récipients. A côté du pot qu'on trouve communément dans les bourgs slaves, on y rencontre même des collections du type Saltovo-Majak et de la céramique byzantine ou plutôt méditerranéenne dans un sens plus général comprenant des récipients en forme d'amphores et de cruches, souvent avec rainures horizontales. Kl. B.

E. ČERŠKOV—Lj. POPOVIĆ, *Ulpiana.* Glasnik Kosova i Metohije 3 (1958) 275—280. — Rapport sur les excavations archéologiques de 1958. On a dégagé les restes d'un édifice avec hypocauste et dalles en mosaïque, datant du milieu du VI^e siècle environ ou, plus exactement, de l'époque de la restauration d'Ulpiana sous Justinien, qui la surnomma *Iustiniana Secunda.* I. N. S.

M. ČOROVIĆ-LJUBINKOVIĆ, *Arheološka iskopavanja na Novo Brdo u toku 1957 g.* (Fouilles archéologiques à Novo Brdo en 1957.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 323—332. — Les fouilles archéologiques dans l'église St. Nicolas à Novo Brdo qui était la cathédrale catholique du lieu, changée en 1466 en une mosquée, ont dégagé des restes appartenant à la mosquée et à l'ancienne église. I. N. S.

I. ČREMOŠNIK, *Arheološka istraživanja u okolici Bihaća.* (Recherches archéologiques dans les environs de Bihać-Agglomération de Založje.) Glasnik Zem. muzeja u Sarajevu 13 (1958) 117—136. — On a découvert les restes d'une église chrétienne primitive et d'une autre datant du Moyen-Age. I. N. S.

A. DANKANITS—I. FERENCZI, *Săpăturile arheologice de la Ciumbrud.* (Les fouilles archéologiques de Ciumbrud.) Materiale şi Cercetări arheol. VI (1959) 605—615. — Dans la vallée de Mureş, à Ciumbrud, on a fouillé une nécropole, la première dans notre pays, dont les matériaux ressemblent à ceux de Staré Město. Considérant les particularités des objets de parure, cette nécropole peut être datée de la première moitié du X^e siècle. La découverte de Ciumbrud est d'une grande importance pour l'histoire de la Transylvanie au X^e siècle, ainsi que pour les relations de cette région avec la grande principauté de Moravie. C. N.

O. I. DOMBROVSKIJ—Je. A. PARŠINA, *О раннесредневековой застройке территории античного театра* Сообщ. Херсонес. музея I (1960) 36—42, илл. — L'endroit de l'ancien théâtre antique de Chersonèse qui avait cessé de remplir sa fonction vers le milieu du IV^e siècle, devint la place de construction pour de nouveaux bâtiments, à partir des V^e—VI^e siècles. Les auteurs signalent une période de reconstruction aux VIII^e—IX^e siècles et une intensification de la construction à la fin du IX^e et au cours du X^e siècle. Le temple à une abside, découvert en 1958, est daté par les auteurs des X^e—XII^e siècles, à l'opposé de A. L. Jakobson qui le fait remonter au VI^e siècle. A. K.

Cv. DREMSIZOVA, *Проучване в местността «Аргатово», Преславско.* (Fouilles effectuées aux environs d'Argatovo dans la région de Preslav.) Археология 1 (Sofia, 1959) 74—78. — L'article publie les résultats de fouilles effectuées, en 1952, à l'Est de Preslav. Elles ont dégagé des objets de céramique thrace, romaine et bulgare et des instruments de fer provenant, selon l'auteur, de l'époque romaine. Kl. B.

G. O. DZIS-RAJKO, *Ювелірні вироби слов'ян Подністров'я.* Труды Одесск. унив. 149 (1959), Сер. ист. наук, вып. 7, 81—88, илл. (на укр. яз.). — Publication de produits

d'orfèvrerie en argent et en bronze des IXe—XIe siècles, provenant du bourg vieux-russe d'Ekimaucy (Rép. Sov. de Moldavie). A. K.

N. DŽAMBAZOV, *Разкопки в пещерата Самуилица II.* (Excavations dans la grotte Samuilica II.) Археология 1 (Sofia, 1959) 47—53. — Résultats des excavations entreprises par l'Institut Archéologique de l'Académie des Sciences bulgare dans la grotte Samuilica II près du village de Kunino dans la région de Vračansko. Les produits de quartz portent l'empreinte de la civilisation de Szelet. Kl. B.

. A. FERRUA, *Scoperta di una nuova regione della catacomba di Commodilla* II. Riv. di Archeol. Crist. 34 (1958) 5—56. — Description. A. G.

Gr. FLORESCU—R. FLORESCU, *Săpăturile arheologice de la Capidava.* (Les fouilles archéologiques de Capidava). Materiale şi Cercetări arheol. VI (1959) 617—626. — Sauf les nouveaux matériaux romains tardifs, les vases ainsi que les nombreuses amphores appartenant au XIe siècle, constituent les plus importantes découvertes de cette campagne à Capidava. La céramique est en général bien conservée, se trouvant dans des cabanes qui n'ont pas été évacuées avant l'incendie. C. N.

R. FLORESCU, *Unele observaţii cu privire la ceramica decorată cu culoare roşie din asezarea tîrzie de la Capidava.* (Quelques observations sur la poterie à décor rouge de haute époque féodale de la cité de Capidava.) Studii şi Cercetări de Istorie veche IX, I (1958) 131—138 + 2 pl. — Présentation d'une espèce de poterie à décor peint, en rouge, découverte dans les anciennes cités romăno-byzantines de Capidava, Garvăn-Dinogeţia etc. appartenant au IXe—Xe siècles. La même espèce de céramique se trouve aussi dans les sites de la plaine danubienne et en Bulgarie. Analysant la typologie des formes et du décor, l'auteur conclut que l'origine de cette poterie doit être cherchée dans la tradition plus ancienne romăno-byzantine, conservée dans les contrées danubiennes, jusqu'au Xe siècle. C. N.

V. F. GAJDUKEVIČ, *Некрополи некоторых боспорских городов (по материалам раскопок 1950-х годов).* Матер. и исслед. по археол. СССР 69 (1959) 154—238, илл. — A l'époque byzantine se rattachent le village sur la rive Sud du lac de Tobečik où l'on a découvert de la céramique des VIIIe—IXe siècles (p. 213), les voûtes de la ville de Kytaion avec inventaire du IVe ou du Ve siècle (pp. 236 sq.). A. K.

A. A. IJESSEN, *Работы азербайджанской экспедиции в 1957 году.* Кракт. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 78 (1960) 99—106, илл. — L'auteur caractérise surtout les monuments du Moyen-Age primitif sur le territoire de l'Azerbajdjan, en premier lieu les fouilles exécutées en 1957 sur l'emplacement du bourg d'Oren-Kala (le Bailaqan médiéval). Au sujet des excavations d'Oren-Kala en 1953—1955, cf. aussi *Труды Азербайджанской (Орен-Калинской) археологической экспедиции* (v. ci-dessous). A. K.

International Association for Classical Archeology. FASTI ARCHAEOLOGICI. Annual. Bull. of Classical Archaeol. XII (1959). — L'historien de Byzance consultera les numéros 7292 à 8361. Le dépouillement s'arrête en 1957. A. G.

I. IONAŞCU—Vl. ZIRRA et col., *Santierul arheologic Bucureşti.* (Les fouilles archéologiques de Bucarest.) Materiale şi Cercetări arheol. VI (1960) 758—783 + 30 fig. — Dans les nombreux sites fouillés dans la ville de Bucarest, sauf les vestiges archéologiques de la préhistoire, on doit souligner l'importance des découvertes des XIIe—XIIIe siècles. Au centre de la ville, sur la place même de l'ancienne résidence princière du XVIe siècle, on a trouvé aussi des tombeaux des XVe—XVIe siècles. C. N.

Известия на Археологическото Дружество в гр. Сталин 9 (1953). — Compte-rendu: J. WIELOWIEJSKI, Archeologia 7 (1955) 171—172. lrm.

A. L. JAKOBSON, *Раннесредневековый Херсонес. Очерки истории материальной культуры.* Материалы и исследования по археологии СССР, 63, Москва-Ленинград, Акад. Наук СССР, 1959, стр. 364, илл. — Le livre contient: introduction historique (pp. 5—16), chap. 1: Revue de l'histoire de Cherson aux Ve—Xe siècles (pp. 17—66), chap. 2: Fortification (pp. 67—124), chap. 3: Architecture monumentale (pp. 125—221), chap. 4: Planchers de mosaïque (pp. 222—247), chap. 5: Nécropole (pp. 248—281), chap. 6: Quartiers d'habitation (pp. 282—299), chap. 7: Métiers (pp. 300—331), chap. 8: Arts (pp. 332—358), conclusion (pp. 359—362). L'auteur distingue trois périodes dans l'histoire de Cherson au début du Moyen-Age: 1° époque d'un puissant développement aux Ve—VIe siècles occasionné par la situation politique en Crimée; 2° du milieu du VIIe jusqu'au milieu du IXe siècle, époque d'une décadence profonde, causée, d'une part, par l'invasion des Chazars et, de l'autre, par l'agrarisation des centres municipaux byzantins; 3° durant la 2e moitié du IXe et au Xe siècle, une nouvelle époque d'effervescence de

Cherson, devenu centre du commerce et de l'artisanat à la périphérie de Byzance. Cette monographie a reçu une continuation dans le livre de l'auteur intitulé *Средневековый Херсонес* (v. Byzantinoslavica XV, 280.) A. K.

N. KOJČEV, *Неоднародвани паметници от Новозагорско.* (Trouvailles non publiées de Novozagorsko.) Археология 1 (Sofia, 1959) 93—95. — Publication d'objets retrouvés lors de travaux agricoles ou de construction et déposés au Musée archéologique de Nova Zagora. La description des circonstances qui ont accompagné les fouilles et de l'ensemble des travaux de déblayage fait défaut. Kl. B.

Je. I. KRUPNOV, *Новые источники по древней и средневековой истории Северного Кавказа.* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 78 (1960) 107—118, илл. — L'auteur examine surtout les excavations de villages allant des X^e—XII^e siècles et de tombes à forme des catacombes près du village de Zmejskaja. Il note une certaine ressemblance des ornements avec les modèles byzantins. A. K.

V. I. KUZIŠČIN, *Археологическое обследование подводной Фанагории.* Вестник Моск. унив., ист.-филол. сер. (1959) № 4, 197—199 — Rapport sommaire sur les travaux de l'expédition de 1958 menée par V. D. Blavatskij. La trouvaille de céramique du Moyen-Age primitif témoigne de ce que la partie submergée de Phanagoria était habitée même au Moyen-Age primitif, alors que d'autres parties de la ville furent abandonnées aux IV^e—V^e siècles de n. è. (Selon l'auteur, par erreur sans nul doute: avant n. è. — p. 199.) A. K.

V. A. KUZNECOV, *Локальный вариант аланской культуры на территории Кабардино-Балкарии.* Учен. Зап. Кабардино-Балкарского научно-исслед. инст. XVI (1959) 149—171. — Document archéologique (types d'enterrement, céramique), provenant des IV^e—XII^e siècles de Kabardo-Balkarie et appartenant à la variante centrale de la civilisation des Alans. A. K.

N. LAMBOGLIA, *Lo scavo e la sistemazione della basilica paleocristiana di S. Vittore ad Albenga.* Riv. Ingauna e Intemclia, N. S. 13 (1958) 163—166. — Premiers résultats des fouilles menées depuis 3 ans aux portes d'Albenga (prov. de Savone, Italie): une basilique paléochrétienne datée du début du V^e siècle (plan, fig. 3, p. 164), retouchée au VI^e—VII^e s., et une nécropole qui contient de nombreuses tombes paléochrétiennes. La fouille continue. A. G.

V. A. LEKVINADZE, *О древнейших оборонительных сооружениях Археополиса-Нокалекеви.* Совет. Археол. (1959) № 3, 144—158, илл. — Результаты экспедиции 1956 г. Древнейшие оборонительные сооружения Археополиса (нынешнее Нокалекеви, в Зап. Грузии) относятся к III—IV вв. Город был разрушен в начале VIII в. Он не представлял собой римскую крепость, как полагал A. M. Schneider, а был «самым значительным городом лазов» по характеристике Прокопия. A. K.

M. MACREA, *Santierul arheologic Someşeni-Cluj.* (Le chantier archéologique de Someşeni-Cluj.) Materiale şi Cercetări archeol. VI (1959) 515—520 + 9 fig. — On a continué les fouilles dans la nécropole slave, datant des VIII^e—IX^e siècles de Someşeni (Cluj). On donne la description des tumulus fouillés et de leur inventaire. C. N.

E. MARCONI, *La „Domus Ecclesiae" di Aquileia. Ipotesi e indagini.* Cividale, 1958. — Bref compte-rendu analytique, Riv. di Archeol. Crist. 34 (1958) 211. A. G.

A. F. MEDVEDEV, *Древнерусские писала X—XV вв.* Совет. археол. (1960) № 2, 63—88, илл. — Caractéristique des instruments à écrire et des tablettes à écrire sur la cire, employées en ancienne Russie. M. y découvre une analogie intégrale avec les instruments à écrire de l'époque romaine primitive (p. 72). Il serait cependant plus naturel de chercher des analogies à Byzance où l'instrument à écrire s'appelait γραφεῖον (v. Ph. KOUKOULES, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός I. Athènes, 1948, pp. 75 sq.). Les instruments à écrire byzantins n'ont, malheureusement, pas encore été étudiés en détail. M. situe la naissance des belles lettres en Russie avant la christianisation. Selon lui, on aurait alors utilisé l'alphabet cyrillique. A. K.

At. MILČEV, *Към култа на тракийския конник в долината на Стредна Струма.* (A propos du culte du cavalier thrace dans la vallée de la Struma.) Археология 1 (Sofia, 1959) 68—73. — Près de Kožuch situé à 2 km à l'Est du village de Muletarovo dans la vallée de la Struma, des fouilles archéologiques ont dégagé de nombreux vestiges d'importance d'une ville antique: quantité de fûts de colonnes et de chapitaux, de nombreuses monnaies s'échelonnant du III^e siècle avant n. è. jusqu'au IV^e siècle de n. è. Selon Kacarov, l'habitat peut être identifié avec la ville de Petra rapportée par Live. Les fouilles de 1958 ont découvert, entre autres, un fragment en argile figurant un

cavalier accompagné d'un piéton et d'un chien. Un serpent rampe sous les pieds du cheval. L'article contient l'analyse du relief considéré en tant que témoignage du culte ayant trait au cavalier thrace. Kl. B.

P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *Oltarna pregrada manastira Bogorodice Milostive u selu Veljusi.* (Altar screen from the Monastery of Mother of God in Veljusa.) Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 137—144. — Le balustre en pierre en face de l'autel provient du XIe siècle. I. N. S.

Bucur MITRE, *Săpăturile de la Satu Nou.* (Les fouilles de Satu Nou.) Materiale şi Cercetări arheol. VI, 1959, pp. 579—591. — Résultats des recherches réalisées dans les deux nécropoles d'incinération à l'urne de Satu Nou, datant de la seconde moitié du Xe siècle. C. N.

A. MONGAIT, *L'archéologie en URSS.* Moscou, 1959, pp. 435, ill. — Traduction française du livre d'A. L. MONGAIT, *Археология в СССР.* Москва, 1955. Une traduction en anglais a également été publiée: *Archaeology in the URSS.* Moscow, 1959, pp. 430 + ill. A. K.

Ion NESTOR—Eugenia ZAHARIA, *Săpăturile de la Dridu.* (Les fouilles de Dridu.) Materiale şi Cercetări arheol. VI (1959) 593—601. — A l'occasion des fouilles réalisées durant la campagne de l'année 1957, dans la station de Dridu, on a pu établir deux étapes d'existence des cabanes détruites par une invasion. On a mis au jour une grande quantité de la céramique, dont les traits bien définis l'ont caractérisée déjà comme protoroumaine. C. N.

Ion NESTOR—Eugenia ZAHARIA, *Săpăturile de la Sărata-Monteoru.* (Les fouilles de Sărata-Monteoru.) Materiale şi Cercetări arheol. VI (1959) 509—513. — En continuant à dégager les tombes à incinération de la nécropole slave datée du VIIe siècle, de Sărata-Monteoru, on a découvert quelques nouveaux types d'enterrement, par exemple des tombes dans lesquelles on avait déposé des morceaux d'un grand animal (bœuf ou cheval), incinérés avec le mort, une tombe à deux urnes, une autre fosse entourée de morceaux de bousillage, etc. Les plus importantes tombes découvertes durant la campagne de l'année 1957, contenaient des fragments d'une céramique grisâtre provenant de vases façonnés au tour, en se différenciant de la céramique slave de type de Prague. La découverte de cette céramique pose le problème des relations avec un autre groupement humain, qui conservait la tradition de la céramique autochtone de La Tène. C. N.

S. PEVZNER, *Две египетские ткани VIII—IX вв.* Сообщ. Гос. Эрмитажа XVI (1959) 52—54, илл. A. K.

D. POPESCU et collectif, *Santierul arheologic Tîrgşor.* (Le chantier archéologique de Tîrgşor.) Materiale şi Cercetări arheol. VI (1960) 726—734 + 14 fig. — Parmi les nombreux vestiges archéologiques médiévaux de l'ancienne ville valaque de Tîrgşor (près de Ploeşti), on a trouvé une céramique datant du IXe—Xe siècles, de la même espèce que celle découverte dans les autres sites de la plaine valaque. C. N.

C. PREDA, *Săpăturile de la Alexandria.* (Les fouilles d'Alexandria.) Materiale şi Cercetări arheol. VI (1959) 251—262. — A l'occasion des fouilles réalisées près de la ville danubienne d'Alexandria, on a découvert un four, ainsi que des fragments de céramique caractéristique pour toute la campagne danubienne au Xe siècle. La céramique présente deux types: certains vases sont en pâte poreuse et à décor incisé, constitué par des lignes sinusoïdales simples, les autres sont en pâte grise et à décor lustré. C. N.

R. L. SCRANTON, *Corinth, Results of Excavations...* (V. Byzantinoslavica XX, 162.) — Rev. by G. MATHEW, Journ. Hell. Stud. 79 (1959) 221—222. J. M. H.

Słownik starożytności słowiańskich, zeszyt dyskusyjny. Wrocław 1958, pp. XII, 147 (Polska Akademia Nauk, Zakład słowiańoznawstwa). — Zu Ehren des polnischen Millenniums bereitet die Polnische Akademie der Wissenschaften unter Leitung von T. Lehr-Spławiński, Z. Wojciechowski †, G. Labuda und W. Kowalenko ein vierbändiges Wörterbuch des slawischen Altertums vor, über dessen Anlage und Gestaltung die vorliegende Probelieferung Aufschluß gibt. Daß damit auch ein für die Byzanzkunde wichtiges Nachschlagewerk entsteht, beweisen Artikel wie Asparuch (Verfasser: Lewicki), Car (Namysłowski), Caziri (Lewicki), Hister (Plezia), Jordanes (Plezia), Konstantyn VII (Plezia) u. a. Irm.

N. I. SOKOL'SKIJ, *Земляной склеп на горе Митридат.* Совет. археол. (1959) № 3, 220—223, илл. — Rapport sur une voûte provenant de la Basse-Antiquité (IIIe—IVe siècles) et dégagée, en 1956, sur la colline dite Mitridate près de la ville de Kertch. A. K.

Dj. STRIČEVIĆ—G. SUBOTIĆ, *Iskopavanje Zanjevačke crkve.* (Fouilles de l'église de

Zanjevac.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 307—315. — L'église de Zanjevac date du XI^e siècle, vraisemblablement, mais des restes de fresques nous permettent de supposer une restauration au XIV^e siècle. I. N. S.

S. F. STRŽELECKIJ, *Позднеантичный могильник в Инкерманской долине.* Кратк. сообщ. Инст. археол. АН Укр. ССР 8 (1959) 139—145, илл. — L'auteur assume que l'usage des urnes funéraires est postérieur à l'enterrement dans des tumulus et peut être daté de la fin des III^e—IV^e siècles. L'inventaire des objets funéraires est riche et varié et souvent sans analogie si l'on les compare aux lieux d'enterrement de la Crimée datant de la même époque. A. K.

S. F. STRŽELECKIJ, *Виноделие в Херсонесе Таврическом античной эпохи.* Херсонес. сборник V (1959) 121—159, илл. — L'auteur examine surtout les monuments antiques et décrit aussi deux «винодельни» dont la datation est litigieuse. L'auteur lui-même est enclin à partager l'hypothèse qui les fait remonter à la période s'échelonnant du milieu du III^e à celui du VI^e siècle (pp. 154—157). A. K.

S. F. STRŽELECKIJ, *Консервация памятников Херсонеса в 1957—1958 гг.* Сообщ. Херсонес. музея I (1960) 63—68, илл. A. K.

S. SZÉKELY, *Săpăturile arheologice de la Porumbenii Mici.* (Les fouilles archéologiques de Porumbenii Mici.) Materiale şi Cercetări arheol. VI (1959) 523—529. — On a trouvé à Porumbenii Mici, sur la rive gauche de Tîrnava Mare, une fortification qui peut être datée de la période préféodale. La céramique grise trouvée dans cette forteresse ressemble à celle de Moreşti, autre fortification trouvée en Transylvanie. Cette fortification est la deuxième, après celle de Moreşti, appartenant à la période préféodale. C. N.

V. S. ŠANDROVSKAJA, *Григорий Каматир и его печать в собрании Государственного Эрмитажа.* Виз Врем. XVI (1959) 173—182. — Un sceau du XII^e siècle portant l'inscription: Θεοτόκε βοήθει Γρηγορίῳ τῷ Καματηρῷ L'auteur cite les témoignages relatifs à Grégoire Camatère et provenant de Nikolaos Kallikles, Théodore Prodrome, Anne Comnène, Nicétas Choniatès et Théophylacte d'Achrida. Sur le Camatère voir encore: G. G. LADAS, Βιβλιογραφικαί τινες σημειώσεις. Περὶ τῶν Καματηρῶν. Ὁ Συλλέκτης 2 (1952—1958). A. K.

V. S. ŠANDROVSKAJA, *Сведения о ремесле в византийском басенном эпосе XIII—XIV вв.* Исслед. по ист. культуры народов Востока. Москва-Ленинград, 1960, 504—510. — Partant de la « Narration sur les quadrupèdes » V. S. Šandrovskaja étudie le traitement de l'os et des cuirs, la production de la laine, etc. A. K.

Ju. L. ŠČAPOVA, *О применении качественного спектрального анализа стекла при изучении истории стеклоделия Древней Руси.* Совет. археол. (1960) № 1, 91—101, табл. — L'évolution de la fabrication du verre en Russie accuse une transition successive de la fonte du verre selon le procédé antique connu à Byzance et de la fonte de l'émail selon la technologie byzantine, à la production du verre selon des recettes nouvelles. L'auteur suppose que les Byzantins n'avaient confié aux maîtres russes qu'une partie de leur secret professionnel. A. K.

B. A. ŠELKOVNIKOV, *Стекло Киевской Руси X—XIII веков* Виз. Врем. XVI (1959) 114—126, илл. — Description d'un certain nombre de monuments (récipients, ornements, émaux) de la Russie kiévienne. Partant des recherches de M. A. Bezborodov (v. Byzantinoslavica XIX, 358—359), l'auteur qualifie la plupart des objets en verre, de produits autochtones en admettant l'importation au XI^e siècle d'une certaine quantité de verre rouge de Byzance. A. K.

D. B. ŠELOV, *Руины Танаиса.* Изв. Ростовского обл. музея краевед. I (3) (1959) 29—40, илл. — Rapport sur les fouilles archéologiques entreprises sur l'emplacement de l'ancien Tanaïs (en 1955—1958). En conclusion, l'auteur donne une brève caractéristique des restes de bâtiments provenant du IV^e siècle de n. è. Il accentue la profonde décadence de l'art de construction à cette époque. Vers la fin du IV^e siècle, Tanaïs cessa entièrement d'exister. A. K.

G. ŠTEFAN, *Археологические исследования на территории Румынской народной республики в 1954 году.* Совет Археол. XXIX—XXX (1959) 287—294, илл. — Revue sommaire des découvertes relatives à la Basse-Antiquité et au Moyen-Age. A. K.

P. TESTINI, *Archeologia Cristiana. Nozioni generali dalle origini alla fine del sec. VI.* Roma-Paris-Tournai, 1958, pp. 774, 435 ill., 3 tavv., 1 carta. — Compte-rendu: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 187—190. E. Fo.

G. A. TIRACJAN, *Уточнение некоторых деталей сасанидского вооружения по данным*

армянского историка IV в. н. э. Фавста Бузанда. Исслед. по ист. культуры народов Востока. Москва-Ленинград, 1960, pp. 474—486, илл. A. K.

M. M. TRAPŠ, *Археологические раскопки в Анакопии в 1957—1958 гг.* Труды Абхаз. инст. яз., лит. и ист. XXX (1959) 121—157, илл. — Lors des excavations à Nouvel Athon, on a dégagé les restes de la forteresse d'Anakopia, restes que l'auteur fait remonter aux VII^e—XII^e siècles. Le temple de la forteresse est daté, par l'auteur, des X^e—XI^e siècles. Le rite funéraire est celui des chrétiens; on a découvert des outils de production locale, un fourneau à calcination de la chaux, des monnaies byzantines et une monnaie du roi géorgien Georges II. L'auteur distingue trois couches datant du Moyen-Age: c) VII^e s., b) VIII^e—IX^e ss., a) X^e—XII^e ss. A. K.

Труды Азербайджанской (Орен-Калинской) археологической экспедиции, т. I. Отв. ред. А. А. ИЕССЕН, Матер. и исслед. по археол. СССР 67 (1959) 454, илл. — Recueil d'articles consacrés aux fouilles exécutées en 1953—1955, sur l'emplacement du bourg d'Oren-Kala (Bajlakan au Moyen-Age) où des monuments des VIII^e—XIII^e siècles furent découverts. А. А. ИЕССЕН, *Азербайджанская (Орен-Калинская) экспедиция* (стр. 5—14); Е. А. ПАХОМОВ, *Пайтакаран-Байлакан-Орен-Кала* (стр. 15—32: aperçu de l'histoire politique de Baïlakan); А. Л. ЯКОБСОН, *Раскопки на городище Орен-Кала в 1953—1955 гг. (Раскоп I)* (стр. 51—147: V. Byzantinoslavica XXI, 36); Н. В. МИНКЕВИЧ-МУСТАФАЕВА, *Раскопки на городской стене Орен-Кала в 1953—1954 гг. (Раскоп II)* (стр. 148—173); Н. В. МИНКЕВИЧ-МУСТАФАЕВА. *Раскопки гончарных печей на городище Орен-Кала (Раскоп IV)* (стр. 174—185); Г. М. АХМЕДОВ, *Неполивная керамика Орен-Кала XI—XIII вв.* (стр. 186—227); А. Л. ЯКОБСОН, *Художественная керамика Байлакана (Орен-Кала)* (стр. 228—302); Б. А. ШЕЛКОВНИКОВ, *Фаянсы, расписанные люстром на белой непрозрачной глазури из Орен-Кала* (стр. 303—323); Л. Т. ГЮЗАЛЬЯН, *Надписи на местной керамике из Орен-Кала* (стр. 324—350); А. В. РАГИМОВ, *Определение монет, найденных в Орен-Кала в 1953 г. и 1954 г.* (стр. 351—365; entre autres — un solde de Romain IV Diogène III, № 79); З. И. ЯМПОЛЬСКИЙ, *К изучению древнеазербайджанского города Юнана* (pp. 366—369: en arabe, le nom de Junan signifie « grec »; l'auteur rapproche Junan mentionné par les géographes arabes, de la ville de Αἰνανία située dans la partie occidentale de la région caspienne et rapportée par Strabon). Les autres articles se rattachent à des périodes antérieures. Ils sont tous suivis de résumés en français. A. K.

Труды Волго-Донской археологической экспедиции, т II [= Матер. и исслед. по археол. СССР 75 (1959)], стр. 416, илл. — Recueil d'articles consacrés aux fouilles archéologiques de Sarkel-Belaja Veža: П. А. РАППОПОРТ, *Крепостные сооружения Саркела*, стр. 9—39; В. Д. БЕЛЕЦКИЙ, *Жилища Саркела—Белой Вежи*, стр. 40—134; С. С. СОРОКИН, *Железные изделия Саркела—Белой Вежи*, стр. 135—199; Т. Н. СИЛЬЧЕНКО—С. С. СОРОКИН, *Рентгенографические исследования железных изделий из Саркела—Белой Вежи*, стр. 200—201; Ю. П. БИРЮКОВ, *Опыт металловедческого исследования фрагментов металлических изделий из раскопок Волго-Донской археологической экспедиции*, стр. 202—211; С. А. ПЛЕТНЕВА. *Керамика Саркела—Белой Вежи*, стр. 212—272; Б. А. ШЕЛКОВНИКОВ, *Поливная керамика Саркела—Белой Вежи*, стр. 273—306; З. А. ЛЬВОВА, *Стеклянные браслеты и бусы из Саркела—Белой Вежи*, стр. 307—332; А. В. БАНК, *Гребень из Саркела—Белой Вежи*, стр. 333—339; В. П. ЛЕВЕНОК, *Пряслица городища Саркел—Белая Вежа*, стр. 340—352; С. А. СЕМЕНОВ, *О назначении «коньков» и костей с нарезками из Саркела—Белой Вежи*, стр. 353—361; А. М. ЩЕРБАК, *Знаки на керамике и кирпичах из Саркела—Белой Вежи*, стр. 362—414. — Le recueil présente une extrême importance surtout pour l'étude des relations économiques et culturelles entre Byzance et les steppes de la Russie Méridionale à l'époque allant du IX^e au milieu du XII^e siècle. Selon B. A. Šelkovnikov, Sarkel importait de Byzance la céramique émaillée en argile blanche, alors que la céramique rouge était en partie fabriquée sur place selon les modèles byzantins. Z. A. L'vova établit des analogies entre les bracelets en verre de Sarkel et ceux de Corinthe. A. V. Bank détermine l'origine byzantine d'un peigne provenant de Sarkel. Les objets trouvés à Sarkel accusent, en même temps, certaines particularités caractéristiques des produits fabriqués en Russie kiévienne, en Transcaucasie et en Asie Centrale. Se basant sur les documents écrits et sur les objets de céramique, S. A. Pletneva a tenté une périodisation de l'histoire de Sarkel—Belaja Veža et détermine la composition ethnique des habitants de la ville. A. K.

N. A. VINBERG, T. N. ZADNEPROVSKAJA, *Советская археологическая литература за*

1954 год. Совет. Археол. XXIX—XXX (1959) 297—345. — Liste bibliographique des travaux d'archéologie dans des publications soviétiques au cours de 1954 (cf. Byzantinoslavica XX, 163; XXI, 176.) A. K.

Z. VINSKI, *Ausgrabungen in Vukovar.* Archeol. Yougoslavica 3 (1960) 99—1960. — Les résultats des fouilles dans cette nécropole slave appartiennent à la civilisation de Belo Brdo et datent des X^e—XI^e siècles. I. N. S.

J. WIELOWIEJSKI, *Archeologia bułgarska w latach 1944—1953.* Archeologia 7 (1955) 59—90. — Der instruktive Bericht informiert über das ideologische Wachstum der bulgarischen Archäologie, die Überwindung falscher Auffassungen (wie z. B. die die Bedeutung des Slawentums herabsetzende Theorie von der „bulgarischen Originalität") und die gegenwärtigen Organisationsformen. Er demonstriert mit Illustrationen die letzten Ausgrabungsergebnisse; für die Thraker im Römischen Reich sind besonders die Arbeiten in Nicopolis ad Istrum, Oescus und Odessus bedeutsam, für die mittelalterliche Geschichte die archäologische Aktivität in Madara, Pliska, Preslaw und Tirnowo. Irm.

E. ZAHARIA—D. TEODORU, *Sondajul din 1957 de la Spinoasa-Erbiceni.* (Le sondage de Spinoasa-Erbiceni.) Materiale şi Cercetări arheol. VI (1959) 531—537. — En explorant un fond de cabane, un four et une partie d'une nécropole, on a trouvé des matériaux appartenant à la periode préféodale. Il y a un niveau d'habitation des VIII^e—IX^e siècles, et quelques éléments de céramique du X^e siècle. C. N.

I. ZDRAVKOVIČ, *Arheološko-konzervatorski radovi na Novom Brdu u 1957 g.* (Recherches archéologiques et les travaux de conservation à Novo Brdo en 1957.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 319—322. I. N. S.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit, histoire militaire

D. K. BAKRADZE, *Вопросы правового мировоззрения Шота Руставели.* Сообщ. АН Груз. ССР XXIV 1960) № 2, 245—252. — B. analyse les sentences de Šota Rustaveli, d'Ephrem Mcire et de Georges Mtacmindeli exhortant les souverains à la justice. Il démontre, en même temps, l'influence de l'école juridique de Constantinople sur les philosophes et juristes géorgiens du XI^e siècle. Il ne faut cependant pas oublier qu'une exhortation à la justice, qui est un lieu commun chez les auteurs byzantins, figure non seulement dans les actes juridiques et les discours politiques, mais aussi dans les documents littéraires tels que Digénis Akritas. Dans cette épopée, on peut trouver d'intéressants parallèles à la thèse de Rustaveli: Il faut que tu « donnes aux pauvres » et au postulat de l'égalité entre homme et femme qui était en contradiction avec l'idéologie officielle de l'Eglise. A. K.

Basilicorum libri LX, Series B, volumen III ... (V. Byzantinoslavica XVII, 170; XVIII, 148; XX, 163; XXI, 176.) — Compte-rendu: E. VOLTERRA, Iura IX (1958) 330—331. E. Fo.

A. BERGER, *C Th 2, 1, 10 and CI. 1, 9, 8 pr. A perfect example of an interpolation through cancellation of a "non".* Iura X (1959) 13—23. — In CI. 1, 9, 8 pr. (copia del C. Th. 2, 1, 10) la eliminazione di un *non* permise a Giustiniano di privare gli Ebrei della loro propria giurisdizione in cause religiose. L'interpolazione è dimostrata dall' esatta traduzione greca del passo in questione, conservata nei Basilici di Heimbach 1, 1, 40 ed in uno scolio alla Synopsis Basilicorum Maior 1, 4, 3. E. Fo.

B. BIONDI, *Influssi cristiani sulla legislazione agraria romana.* Bullett. dell' Ist. di Diritto Romano « Vittorio Scialoia », N. S. XX (1958) 81—102. — Addita gli elementi denotanti la presenza dell' influsso cristiano sulla legislazione romana da Costantino a Giustiniano. E. Fo.

O. Ch. CHALPACHČJAN, *Средневековые бани Армении.* Совет. археол. (1960) № 1, 215—229, илл. — L'auteur donne la caractéristique des bains publics en Arménie au Moyen-Age tenant compte des parallèles géorgiens, de Chersonèse (pp. 219, 226) et d'autres villes. A. K.

St. IVANOV, *Храната от животински произход на обитателите на южната порта в Преслав.* Изв. на Археол. инст., кн. 22 (1959) 209—221, 1 обр. — L'auteur examine les différences dans la nourriture entre simples soldats et officiers assurant le service de garde à la porte du Sud. A. P.

M. CLAGETT, *The Impact of Archimedes on Medieval Science.* Isis 50 (1959) 419—429. J. M. H.

Crestomatie pentru studiul istoriei statului şi dreptului RPR, vol. II (Feudalismul I) de St. Pascu şi V. P. HANGA (Chrestomathie pour l'étude de l'état et du droit de la RPR, vol. II [Le Féodalisme I]), Bucureşti, Ed. Şt. 1958, pp. 871. — La partie concernant les débuts lointains du féodalisme et le Moyen Age publie des textes (monuments juridiques) qui retiennent des traces de l'influence jouée par la civilisation byzantine sur le processus de cristallisation des états féodaux dans les régions du nord du Danube. La partie concernant « l'état » et la « propriété féodale » met aussi en évidence — quant à la suprastructure juridique — les emprunts de source byzantine — développés dans les conditions locales. E. St.

G. CRONŢ, *Dreptul bizantin în Ţările Romîne. Indreptarea legii din 1652.* (Le droit byzantin dans les Principautés Roumaines. Le guide de la loi de 1652. Studii - revistă de istorie XIII, 1 (1960) 57—82. — L'auteur considère que la réception du droit romano-byzantin dans les principautés roumaines, représente un processus historique de longue durée parce que les *nomocanons* furent utilisés dans la pratique judiciaire au commencement avec le droit coutumier. Le *« Guide de la loi »* comprend en premier lieu le code de la Moldavie de 1646, essentiellement inspiré du droit romano-byzantin directement (quatre sources: Le *Syntagme* de Matei Vlastaros, le *nomocanon* de Manuel Malaxos, celui d'Alexie Anisten et les *Réponses* d'Anastase d'Antioche. L'auteur souligne que l'application en Valachie, Moldavie et Transylvanie prouve que le *Guide de la Loi* n'est point un code importé de l'étranger, mais une œuvre juridique roumaine représentative pour la société féodale du XVII^e siècle. E. St.

Ch. DIEHL, *Impératrices de Byzance.* Paris 1960, pp. 295. — Les *Figures byzantines* du grand byzantiniste que fut Ch. Diehl, publiées en 1906 sont un ouvrage classique depuis longtemps. La librairie A. Colin a eu l'excellente idée d'en extraire les portraits d'impératrices. La série des treize portraits publiés est précédée d'un chapitre introductif: *La vie d'une Impératrice à Byzance.* Suivent les portraits de: Athénaïs, Théodora, Irène, la bienheureuse Théodora, Zoé la Porphyrogénète, Anne Comnène, Irène Doukas, Berthe de Sulzbach, Agnès de France, Constance de Hohenstaufen, Yolande de Montferrat et Anne De Savoie. On est, surpris, cependant, de voir Anne Comnène dans ce recueil consacré aux impératrices de Byzance. Anne Comnène faillit devenir impératrice, mais la naissance de son frère Jean II Comnène lui en enleva tout espoir. R. G.

M. DINIĆ, *Španski najamnici u srpskoj službi.* (Mercenaires espagnols dans la Serbie médiévale.) Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 15—28. — A l'appui de nouveaux témoignages des archives de Raguse, D. démontre que le roi serbe Etienne de Dečan (1321—1331) avait, à la veille de la bataille contre les Bulgares qui eut lieu à Velbuždе (1330), engagé un assez grand nombre de mercenaires espagnols dont une partie seulement parvint à temps en Serbie. I. N. S.

V. K. GARDANOV, *«Кормильство» в Древней Руси.* Совет. этнография (1959) № 6, 43—59 (avec un résumé en anglais). — L'auteur considère les relations sociales en vieille Russie des IX^e—XIII^e siècles comme féodales. Il examine les survivances de l'institution familiale, lesquelles manifestaient, à l'époque, surtout par l'institution dite « kormil'stvo ». Cet usage que de nombreux témoignages ethnographiques attestent, consistait en ce que le « kormilec » recevait un enfant d'une famille de prince ou de boyard dont il devait ensuite assurer l'éducation. Sous l'ère féodale, cette institution était une forme de l'évolution des liens de vasselage. A. K.

Val Al. GEORGESCU, *Trăsăturile generale şi izvoarele codului Calimach;* contribuţia lui Vasile CONTA la studiul izvoarelor acestui cod (Les traits généraux et les sources du code Calimach: la contribution de Basile Conta à l'étude des sources du Code), en « Studii - revistă de istorie » XII, 4 (1960) 73—106. — Avec cette contribution de V. Al. Georgescu l'étude du vieux droit roumain fait un important pas en avant. L'auteur caractérise le code Calimach (1816—1817) en le plaçant dans la structure du droit moldave pendant la transformation de la société féodale en société bourgeoise quand des changements lents et inégaux dans la base de la société amenèrent des changements corelatifs dans la suprastructure juridique — et comme une législation — dans une bonne partie d'inspiration byzantine a pu être adaptée aux conditions du commencement du XIX^e siècle. De même l'auteur apporte des lumières tout à fait remarquables quant à la concordance entre le code moldave et le code autrichien établie pour la première fois en 1873 par le grand philosophe roumain Basile Conta. E. St.

D. S. GHINIS, Διόρθωσις εἰς χωρίον τῶν Βασιλικῶν. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX

(1959) 349—350. — Il s'agit du passage 28. 5. 16. 2. et de 28. 8. 22 à propos de 7, relatif à la dissolution du mariage. R. G.

G. GUALANDI, *Privilegi imperiali e dualità legislativa nel Basso Impero alla luce di alcuni testi di Libanio*. Archivio Giurid. F. Serafini CLVI (1959) 5—34. — Dalla documentazione contenuta nell' opera di Libanio in merito ad un particolare problema giuridico interessante il retore antiocheno (la facoltà cioè di trasmettere il proprio patrimonio al figlio naturale Cimone) si ricavano interessanti notizie sulla legislazione imperiale del IV sec. d. C., ed in particolare sul fatto che il regime diarchico vigente nell' Impero in quell' epoca implicava anche una dualità legislativa. E. Fo.

R. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Les termes désignant le commandant en chef des armées byzantines.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 35—77. — L'auteur étudie successivement les titres suivants: *Stratège, monostratège, stratège autokrator, stratèlate, duc, catépano, exarque, arkhôn, arkhègos, arkhègôn, arkhègétès, katarkhôn, proéxarkhôn, ethnarque, protostratège, stratarque, stratègarque, stratègétès.* — P. 38, au lieu de: « L'eunuque Aétios, nommé par son frère Léon monostratège des Anatoliques et de l'Opsikion », lire: « l'eunuque Aétios nomma son frère Léon monostratège de Thrace et de Macédoine » et ajouter à la Note 2: « Il conserva pour lui, comme monostratège vraisemblablement, les thèmes des Anatoliques et de l'Opsikion (Theoph. id.). — P. 47, au lieu de: « Romain IV Diogène, duc de Sardaigne », lire: « Romain IV Diogène, duc de Sardique ». — Dans l'Index, p. 64, modifier la rubrique AETIOS de la façon suivante: « Aétios, monostratège (?) des Anatoliques et de l'Opsikion, 38; AETIOS Léon, stratège de Thrace et de Macédoine, μονοστράτηγος ... 66 P. 67. Au lieu de: « Romain IV Diogène, duc de Sardaigne », lire: « duc de Sardique ». — P. 71. Intercaler entre: μονοστράτηγος τῶν Ῥωμαίων ταγμάτων et μονοστράτηγος εἴς τε τὴν Θρᾴκην καὶ Μακεδονίαν monostratège de Thrace et de Macédoine: Aétios Léon 38. — P. 77. Au lieu de Sardaigne, lire Sardique. R. G.

H. JAKSCHE, *Das Weltbild im Šestodnev des Exarchen Johannes*. Die Welt d. Slaven IV (1959) 258—301. — Šestodnev est, comme on le sait, une œuvre remarquable de Jean l'Exarque qui décrit la conception médiévale de la création du monde. L'auteur de l'étude examine les parties du Šestodnev qui ne possèdent pas de parallèles grecs, ne sont guère traduites et que l'exégèse tenait longtemps pour difficiles d'interprétation. L'auteur démontre que justement les parties en question reflètent les idées personnelles de Jean l'Exarque et que souvent elles se prêtent plus facilement à l'interprétation que les passages traduits. Il souligne très justement que, dans les textes traduits, on attribue tout à l'original et à la traduction, négligeant l'ambiance qui entourait la naissance de l'œuvre. Celle-ci reflète le haut niveau culturel qui régnait à la cour de Siméon. Les passages relatifs aux constellations, à l'astrologie, à l'organisation de la vie humaine, etc., sont uniques non seulement dans la vieille littérature slave, mais aussi dans celles des autres pays de l'époque. Analysant les idées principales des parties non traduites, l'auteur y découvre une conception aristotélique de l'univers correspondant aux résultats les plus avancés de la cosmogonie antique. Dans ses descriptions de la nature, Jean l'Exarque est supérieur à ses modèles grecs, Basile le Grand et Sévériane de Gabala. Il remanie le texte de ses modèles assez librement: il l'abrège ou le rallonge, souvent il lui donne un sens plus net. Tout en procédant à la façon habituelle des compilateurs médiévaux, il prouve nettement sa supériorité par rapport à ses prédécesseurs. Ainsi, p. ex., en traitant la thèse de la création du monde, il nous donne une revue des différentes théories qui avaient été émises à ce sujet, gardant, à l'égard de toutes, une attitude critique et prouvant, en même temps, de vastes connaissances. Il mentionne ici la théorie des atomistes, les thèses d'Empédocle et d'Anaximène. De même son explication des quatre éléments atteste une solide connaissance de toutes les théories antiques respectives. Selon l'auteur, l'œuvre de Jean l'Exarque, loin d'imiter les physiologistes de l'époque, donne une topographie chrétienne originale de l'auteur. L'étude de H. Jaksche montre comment la vieille civilisation slave assimilait, en les enrichissant, les influences byzantines. Son étude a également prouvé l'importance d'un tel examen approfondi des documents faisant partie de l'ancienne littérature slave et dont la connaisance est souvent superficielle. Une exégèse minutieuse apporte fréquemment des résultats fort surprenants. A. D.

K. N. JUZBAŠJAN, *«Варяги» и «прония» в сочинении Аристакеса Ластивертци*. Виз. Врем. XVI (1959) 14—28. — 1° Dans la chronique de l'historien arménien du XIe siècle, Arisdaguès de Lasdiverd, est mentionnée la bataille qui eut lieu près de Baberd, en

1054—1055, et où s'affrontèrent les Turcs non avec les Francs — ainsi qu'on l'admettait jusque naguère — mais avec les « Vrangi », c.-à-d. les Varègues. Selon le témoignage de Mathieu d'Edesse, les Varègues combattirent, en 1121, dans l'armée du roi géorgien David II l'Edificateur (l'auteur part de la conjecture de S. J. Jeremjan). — 2° Arisdaguès de Lasdiverd traduit l'expression grecque πρόνοια par le mot *hog* signifiant « soucis, soin ». Il raconte que la pronoïa (hog) et les documents juridiques du palais, furent confiés à Jean l'Orphanotrophe, la pronoïa de la Bulgarie et du Tačkastan (Syrie) à ses frères. L'auteur prouve de façon convaincante, que l'Orphanotrophe, à l'instar de Constantin Lichoudes, était le pronoïaire des Manganes et τῶν δικαιωμάτων φύλαξ. L'auteur ne tient pas compte, cependant du sceau (du XII^e siècle) de Théodore protonotaire de l'église St. Georges (aux Manganes) (cf. G. Schlumberger, *Sigillographie,* p. 151) et le pronoïaire, ce qui lui permet d'aboutir à une conclusion (dépourvue de fondement, nous semble-t-il) selon laquelle l'expression de δικαιώματα chez Arisdaguès signifierait des lettres d'immunité accordées aux Manganes. Il semble plus probable qu'il s'agit là de documents émis par un officier très connu qui était en rapport avec les Manganes, l'un des palais impériaux les plus importants. A. K.

A. P. KAŽDAN, *Формы условной собственности в Византии X—XII вв.* XXV Международный конгресс востоковедов. Доклады делегации СССР. Москва, 1960, стр. 9 — Traduction allemande: A. P. KAŽDAN, *Formen des bedingten Eigentums in Byzanz des X.—XII. Jahrhunderts,* Moskau, 1960, S. 17 (Rotaprint). — L'auteur analyse quatre types de la propriété foncière conditionnée des féodaux byzantins aux X^e—XII^e siècles: propriété foncière à perpétuité, charistikia, pronoïa et arithmos. A. K.

M. KRITOY TOY ΠΑΤΖΗ ΤΙΠΟΥΚΕΙΤΟΣ ... (V. Byzantinoslavica XXI, 373.) — Compte-rendu: M. AMELOTTI, Studia et docum. hist. et iuris XXIV (1958) 368—378. E. Fo.

G. L. KURBATOV, *Термин* δῆμος *у Либания и вопрос о происхождении византийских димов.* XXV Международный конгресс востоковедов. Доклады делегации СССР. Москва, 1960, стр. 11. — Selon K., le terme de δῆμος désignait chez Libanius, les citoyens, à l'opposé des termes de πολλοί et πλῆθος servant à caractériser les immigrés. Au IV^e siècle, δῆμος était encore reconnu en tant que « force constitutionnelle » qui soutenait fréquemment les curies. Au fur et à mesure qu'augmentaient les contradictions à l'intérieur de la ville, l'unité relative du δῆμος disparaissait. Au V^e siècle, ce dernier est déjà divisé en δῆμοι, les dèmes. En même, temps, les différents groupes de la population citadine s'associent à des groupes respectifs dans d'autres villes et créent des « factions » dont le rayonnement s'étend sur tout le territoire de l'empire. A. K.

St. P. KYRIAKIDIS, Χειρόγραφος νομοκάνων τοῦ Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης. Ἀριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης. Thessalonique 1960, 57—78. — Table détaillée de cet important manuscrit du XVIII^e siècle, renfermant un Nomokanon et différents documents, lettres, commentaires en particulier de Balsamon. K. pense que Balsamon est l'auteur de ce recueil, dédié au patriarche Xiphilin. On ne sait qui a réuni les divers documents, joints aux commentaires de Balsamon et de Zonaras; il semble, cependant, que l'auteur vécut entre la fin du XII^e siècle et l'année 1311. R. G.

W. LIEBESCHUETZ, *The Finances of Antioch in the Fourth Century.* Byz. Zeitschr. 52 (1959) 344—356. — L'auteur utilise les témoignages de Libanios pour étudier les problèmes financiers à Antioche. V. H.

Je. E. LIPŠIC, *Византийское законодательство и право VI—VIII вв. и вопрос о восточном характере византийского феодализма.* XXV Международный конгресс востоковедов Доклады делегации СССР, Москва, 1960, стр. 16 (ротапринт). Traduction allemande: E. LIPSCHITZ, *Das Problem vom sogen. orientalischen Charakter des byzantinischen Feudalsystems im Spiegel der byzantinischen Gesetzgebung und Rechtes (6.—8. Jh.).* Moskau, 1960, S. 16 (Rotaprint). — Par l'analyse de l'Ekloga et d'autres documents juridiques des VI^e—VIII^e siècles, l'auteur aboutit à la conclusion que le féodalisme byzantin de l'époque avait des traits nettement orientaux. Ceux-ci se manifestenaient à travers l'exploitation centralisée des paysans, la conservation des restes de l'esclavage et le rôle important que jouaient les villes, le commerce et la circulation de l'argent. A. K.

V. P. MUTAFČIEVA, *О феодальной иерархии в Османской военно-ленной системе (XV—XVI вв.).* Проблемы востоковедения (1959) № 3, 91—95. A. K.

G. OSTROGORSKY, *L'exarchat de Ravenne et l'origine des thèmes byzantins.* VII. Corso di cultura sull' arte ravennate e biz. (1960) 99—110. — Les attaques lombardes en Italie, comme plus tard les harcèlements des Perses aux frontières orientales, ont porté un coup

décisif à l'ancien système défensif de l'Empire. Les troupes régulières ne suffisent plus, il faut faire appel à la population locale: milice des petits propriétaires locaux en Italie, stratiôtes en Orient. Mais de même qu'il ne faut pas confondre exarques et stratèges, on ne peut assimiler les *milites* italiens aux stratiôtes. « En Italie les possesseurs (de terre) devenaient des militaires, à Byzance les soldats devenaient des propriétaires de terres ». Pour moi, le problème n'est pas exactement posé; les phénomènes économiques sont différents en Italie et en Asie Mineure, mais le *cas* psychologique est presque le même au VII^e siècle. A. G.

I. S. PERETERSKIJ, *Digesty Justiniana* ... (V. Byzantinoslavica XX, 167.) — Compte-rendu: J. MODRZEJEWSKI, Iura X (1959) 244—249. E. Fo.

P. Ch. PETROV, *О титулах «севаст» и «протосеваст» в средневековом Болгарском государстве*. Виз. Врем. XVI (1959) 52—64. — En Bulgarie, les sébastes étaient, dès le début du XIII^e siècle, des gouverneurs de régions, alors que les sébastes serbes apparaissant dès la fin du XIII^e siècle, seulement, exerçaient des fonctions variées et n'appartenaient nullement à la noblesse remarquable. Le protosébaste concentrait probablement dans ses mains l'administration de plusieurs régions. A. K.

A. PEZANNA, *Note sulle novelle di Leone VI il saggio*. Annali di Storia del Diritto II (1958) 333—344. — Il confronto dell' Ecloga con le Novelle di Leone VI è di grande interesse per ciò che riguarda lo stile e il metodo di redazzione delle costituzioni imperiali in età bizantina: esso infatti conferma l'uso di riassumere le costituzioni imperiali riducendole alla norma in esse enunciata. Tale consuetudine è già riconoscibile nei codici pregiustinianei e nel cod. Iustinianus (per cui cf. E. VOLTERRA, Intorno ad alcune costituzioni di Costantino, v. sotto, p. 157). L' Ecloga ha carattere di una compilazione prevalentemente privatistica. L'A. esamina in particolare la Novella 18 e la relativa Ecloga, concludendo che il « sistema seguito dal redattore dell' Ecloga » non è « nè di estrazione della massima, nel senso moderno, nè di un vero e proprio riassunto, ma piuttosto di estrazione del dispositivo ». E. Fo.

L. RUGGINI, *Ebrei e orientali nell' Italia settentrionale fra il IV e il VI secolo d. Cr.* — Appendice: Inventario delle epigrafi aquileiesi riferentisi a orientali nell' età tardo-romana. Studia et doc. hist. et iuris XXV (1959) 186—308. — In questo importante e molto ben documentato studio l'A. si propone di indagare, « attraverso ogni genere di testimonianza disponibile (letteraria, agiografica, papirologica, giuridica, toponomastica, epigrafica, archeologica, numismatica) quale sia stata la reale entità degli elementi ebraici — e più generalmente orientali — nell' *Italia Annonaria* tra la fine del III e il VI secolo d. C., e quale il loro apporto effettivo alla vita economica locale ». Particolarmente interessante è tale ricerca per il periodo prescelto, caratterizzato dalla crisi dell' Impero romano e dalla scissione fra la *Pars Orientis* e la *Pars Occidentis*. Per quanto riguarda gli Ebrei, cui è dedicata la prima parte del lavoro, l'A. nota la scarsità della documentazione epigrafica ad essi relativa nell' Italia Annonaria, nei confronti di altre regioni (come per es. la romana), e l'infondatezza dell' opinione comune, che li vuole esenzialmente dediti al commercio e all' usura, almeno per quanto concerne il periodo preso in esame: infatti essi risultano distribuiti in prevalenza fra i grandi e medi proprietari agricoli, i coltivatori e affittuari, gli schiavi e gli artigiani nell' Italia peninsulare e insulare; i funzionarri, gli avvocati, i membri del clero, i soldati, i *caupones* e i *pantapolae* nell' *Italia Annonaria*. Nella II parte l'A., dopo aver esaminato la distribuzione degli Orientali (in patricolare dei Siri) nelle regioni dell' Italia settentrionale in base a tutti i documenti oggi utilizzabili, osserva che, contro la tradizione più diffusa che vede negli orientali soprattutto dei commercianti, i *peregrini* orientali dell' Italia sett. risultano dalle epigrafi per la maggior parte artigiani e militari; alcuni di essi appartengono alla categoria dei proprietari terrieri; altri, numerosi specie nei tempi più avanzati, fanno parte del clero. I mercanti, che non dovettero mancare, dovettero essere tuttavia in minoranza rispetto ai mercanti indigeni. In realtà, osserva l'A., « nel sostenere l'esistenza di fiorenti e diuturni commerci fra i porti orientali e quelli dell' Occidente mediterraneo, spesso si tende a confondere e identificare con gli scambi commerciali quelli che sono più in generale i rapporti di cultura, gli influssi artistici e la circolazione delle idee, delle notizie, de culti e dei costumi ». Rapporti di questo genere far e estremità opposte dell' Impero sono frequentissimi nei secc. IV, V e VI: « i numerosi viaggiatori per diporto, i corrieri della poste imperiali, magistrati, ufficiali e milizie, pelegrini, monaci e predicatori, Vescovi partecipanti a Concili o esiliati per ordine degli Imperatori, fuggiaschi che a varie riprese cercarono rifugio in Italia sotto

l'incalzare dei barbari... poterono essere... attivissimi veicoli per la diffusione di notizie, idee, culti, consuetudini, reliquie, manufatti artistici, e così via », senza peraltro che a tale intensità di contatti corrispondesse una pari vivacità di scambi commerciali fra le due *Partes Imperii*. In appendice si fornisce un Inventario delle epigrafi aquileiesi riferentisi a orientali nell' età tardo-romana. Seguono accuratissimi indici delle fonti (pp. 284—292) e dei nomi (pp. 292—308). — Compte-rendu: A. MOMIGLIANO, Riv. stor. italiana LXXII (1960) 160—162. E. Fo.

S. SOLAZZI, *Costituzioni glossate o interpolate nel « Codex Iustinianus »*. Studia et docum. hist. et iuris XXIX (1958) 1—79. — Esamina interpolazioni e glosse presenti nelle costituzioni dei libri III—XI del « Codex Iustinianus ». E. Fo.

S. SOLAZZI, *Sulle costituzioni del libro II del « Codex Iustinianus »*. Studia et docum. hist. et iuris XXIII (1957) 43—60. — Tratta di alcune interpolazioni e glosse che appaiono nelle costituzioni del II libro del « Codex Iustinianus ». E. Fo.

K. TRIANTAPHYLLOPOULOS, Ἡ Ἐξάβιβλος τοῦ Ἁρμενοπούλου καὶ ἡ νομικὴ σκέψις ἐν Θεσσαλονίκῃ κατὰ τὸ δέκατον τέταρτον αἰῶνα. Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου. Thessalonique 1960, № 34, pp. 38. — Importante étude pour l'histoire du droit à Byzance, au XIVe siècle. C. Harménopoulos apparaît comme le dernier juriste important de l'Empire byzantin; il se place avant tout au point de vue pratique. Thessalonique est un centre intellectuel important au XIVe siècle, où les études juridiques sont particulièrement florissantes. De Thessalonique viennent des idées nouvelles, souvent hardies, qui troublent la capitale et provoquent de la part de celle-ci une certaine opposition, non exempte de jalousie, contre Thessalonique, qui s'estime bien supérieure à Constantinople. R. G.

V. TĂPKOVA-ZAIMOVA, *Сведения за състоянието на византийската войска в балканските земи през VI и началото на VII в.* Военно-исторически сборник 29 (1960) 80—87. — Die soziale und ökonomische Lage der im 6./7. Jahrhundert im Balkangebiet eingesetzten byzantinischen Soldaten, nach den Quellen dargestellt. Irm.

V. B. VILINBACHOV, *К истории огневого оружия в Древней Руси*. Совет. археол. (1960) № 1, 284—288. — L'auteur suppose, chez les Russes du XIIe siècle, l'emploi des armes à feu. Il mentionne surtout le « feu grec » à Byzance. Malheureusement, il n'a guère étudié les auteurs byzantins en original et ne tient pas non plus compte des ouvrages nouveaux: F. M. FELDHAUS, *Die Technik der Antike und des Mittelalters*. Leipzig, 1931, S. 231; C. ZENGHELIS, *La feu grégois et les armes à feu des Byzantins*. Byzantion VII, 1932. Outre Nicétas Choniatès (que l'auteur nomme inexactement Akominates suivant l'ancienne tradition), il aurait fallu utiliser également l'*Histoire* d'Anne Comnène contenant un grand nombre de témoignages précieux sur l'emploi du feu grec. A. K.

E. VOLTERRA, *Intorno ad alcune costituzioni di Costantino*. Rendic. Accad. Nazion. Lincei, Cl. di Scienze mor., stor. e filol. XIII (1958) 61—89. — Dopo aver messo in rilievo l'importanza del carattere stilistico delle costituzioni imperiali, l'A. esamine tre costituzioni costantiniane (C Th 3, 16, 1, del 331; C Th 5, 9, 1, dello stesso anno; C Th 16, 9, 1, del 335), nelle quali, sia per il contenuto che per la forma, è riconoscibile un' influenza cristiana. E. Fo.

D. Histoire de l'Eglise

P. J. ALEXANDER, *The Patriarch Nicephorus*... (V. Byzantinoslavica XIX, 367; XX, 368; XXI, 181, 375.) — Comptes-rendus: C. TOUMANOFF, Catholic Hist. Rev. 45 (1959) 335—339; G. EVERY, Journ. Theol. Stud. N. S. 10 (1959) 413—415; J. M. HUSSEY, Journ. Eccl. Hist. 10 (1959) 229—230; D. M. NICOL, Journ. Hell. Stud. 79 (1959) 222—223; P. STEPHANOV, Orient. Christ. Period. XXV (1959) 191—194. J. M. H. — E. Fo.

V. BOROVOJ, *Collectio Avellana как исторический источник*. Богословские Труды 1 (Москва 1959) 111—140. — L'auteur présente une annalyse érudite sur ladite Collectio Avellana, qu'il considère une source importante pour le cadre du schisme acachien. M. Ş.

I. U. BUDOVNIČ, *Русское духовенство в первое столетие монголо-татарского ига*. Вопросы ист. религии и атеизма 7 (1959) 284—302. — L'auteur aboutit à la conclusion que, dans la seconde moitié du XIIIe et au début du XIVe siècle, le clergé russe aurait soutenu les khans de la Horde d'Or. Il examine la fuite du métropolite Joseph à Byzance (p. 285) et les relations de l'évêque de Saraj Théognoste avec Constantinople (p. 291). A. K.

P. CANIVET, *Histoire d'une entreprise apologétique au V^e siècle* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 182—375.) — Compte-rendu: I. ORTIZ DE URBINA, Orient. Christ. Period. XXV (1959) 185—186. E. Fo.

B. CAPPELLI, *I Basiliani del Mercurion e di Latinianon e l'influenza studitana.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIV (1960) 31—44. — Gli influssi studitani sono evidenti nel Mercurion, la « cittadella ascetica » ai confini calabro lucani, ove penetrarono, oltre che attraverso i continui scambi tra i monasteri dell' Italia meridionale e d' Oriente, anche per l' arrivo in quella regione, tranquilla dal punto di vista religioso, dei monaci siciliani fuggiaschi per le persecuzioni iconoclaste. Attraverso il Mercurion l' influenza studitana si estese, nella metà del sec. X, al Latinianon, nella valle del Sinni (Lucania) attraverso S. Saba e i suoi monaci, messi in fuga dall' invasione mussulmana: tale influenza è dimostrata dalla tipica organizzazione cenobitica, con frequenti rapporti tra i vari monasteri: premessa del più stretto grado associativo del monachesimo basiliano tipico dell' età normanna, con i privilegi concessi ai monasteri del S. Salvatore di Messina (1131) e dei ss. Elia ed Anastasio del Carbone (1167—1168). — Distinguendo infine tra il siciliano S. Luca di Demenna, fondatore del cenobio della Madre di Dio e di S. Pietro ad Armento, e S. Luca di Armento, nativo appunto di Armento, e fondatore del monastero dei SS. Elia ed Anastasio del Carbone, l' A. propone di identificare in questo secondo Luca (che fu discepolo di S. Saba) il monaco Luca succeduto, quale egumeno del monastero di S. Lorenzo nel Latinianon, a S. Macario, a sua volta fratello e successore di Saba. Nella vita di S. Luca di Demenna sarebbe avvenuta una confusione tra i due omonimi. E. Fo.

L. V. CEREPNIN, *Из истории еретических движений на Руси в XIV—XV вв.* Вопросы ист. религии и атеизма 7 (1959) 257—283. — Courants hérétiques à Novgorod, Pskov, Moscou et dans les principautés moscovites aux XIV^e et XV^e siècles. A. K.

P. CHARLAMOV, *Прп. Афанасий Афонски и его лавра.* Журнал моск. патриархии 9 (Moscou, 1959) 64—66. M. Ş.

L. CHAVOUTIER, *Querelle origéniste et controverses trinitaires à propos du Tractatus contra Origenem de Visione Isaiae.* Vigiliae Christianae 14 (1960) 9—14. — Un titre de plus dans l'abondante bibliographie de cette paternité: le *Tractatus* est une traduction de Jérôme; l'auteur de l'original grec n'est pas Didyme l'Aveugle (ton du traité, sources utilisées), mais bien probablement Théophile d'Alexandrie (opinion de Dickamp, Cavallera et Altaner). A. G.

P. CEREMUCHIN, *Константинопольский собор 1157 г. и Николай еп. Мефонский.* Богословские Труды I (Москва, 1959) 86—110. — Etude très informée sur le concile de Constantinople de 1156—1157 et la position théologique de Nicolas de Méthone. M. Ş.

I. CRACIUNAŞ, *Patriarhia Alexandriei.* Mitropolia Moldovei 5/6 (Iaşi 1959) 379—383. — Courte histoire de la Patriarchie d'Alexandrie, dès l'origine jusqu'à présent. M. Ş.

J. GAUDEMET, *L'Église dans l'Empire Romain (IV^e—V^e siècle).* Paris, Siray, 1958, pp. XI, 770, 1 map. — Rev. by W. H. C. FREND, Journ. Rom. Stud. 49 (1959) 171—172. J. M. H.

I. I. GEORGESCO, *600 de ani de la întemeierea Mitropoliei Ungrovlahiei.* (600 années de la fondation de la Métropolie de l'Ungrovlahie.) Mitropolia Moldovei 7/8 (Iaşi, 1959) 501—509. — Notes sur l'origine de la Métropolie roumaine de l'Ungrovlahie, en liaison avec Byzance et le Patriarcat œcuménique, dès 1359. M. Ş.

J. GILL, *Greek and Latins in a Common Council.* The Council of Florence (1438—1439). Orient. Christ. Period. XXV (1959) 265—287. — Riepiloga i diversi punti di vista dei Latini e dei Greci prima e durante il Concilio di Firenze per l'unione delle Chiese. E. Fo.

J. GILL, *The Council of Florence.* Cambridge, 1959, pp. XVIII + 453. — Comptes-rendus: G. T. DENNIS, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 208—211; H. E.-KAPPESOWA, Byzantinoslavica XXI, 301—310; Ch. G. PATRINELIS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 494—499; M. CHERNIAVSKY, Am. Hist. Rev. 65 (1959) 100—101. E. Fo.

G. GIOVANELLI, *Sulla fine di Benedetto IX a Grottaferrata.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIII (1959) 65—109. — Da più luoghi del βίος di S. Bartolomeo il Giovane, scritto dall' egumeno criptense Luca (II metà del sec. XI), nonchè da due testimonianze dello ieromonaco criptense Giovanni Rossanese (a. 1230), sono documentati alcuni particolari sull' ultimo periodo (anni 1048—1056) della vita del pontefice Benedetto IX (la conversione ad opera di S. Bartolomeo, la professione di vita monastica e la pia fine a Grottaferrata) « ignoti ai cronisti coevi o di poco posteriori ». E. Fo.

Chr. N. GJAUROV, *Апостолският събор в Иерусалим (екзегетическо изследване).* Го-

дишник на Духовната Академия «Св. Климент Охридски» 6 (32) (1956—1957) 135—187. — Das Apostelkonzil (Acta 15, 1—35) wird als Prototyp der ökumenischen Konzilien angesehen. lrm.

J. GROSS, *Photios, ein Gegner des Erbsündendogmas.* Byz. Zeitschr. 52 (1959) 304—320. — Partant des ouvrages de Photius, l'auteur démontre que le patriarche était un grand adversaire du dogme posant le péché héréditaire. Il a utilisé les traités suivants: Myriobiblion ou la Bibliothèque, les Amphiloches, les Commentaires à la Bible, le traité contre les Pauliciens, les Discours religieux. V. H.

O. HALECKI, *From Florence to Brest (1439—1596)* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 183, 376.) — Compte-rendu: A. M. AMMANN, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 172—173. E. Fo.

H. HESS, *The Canons of the Council of Sardica, A. D. 343.* (V. Byzantinoslavica XX, 370.) — Compte-rendu: S. KUTTNER, Am. Hist. Rev. 64 (1959) 918—920. J. M. H.

K. HEUSSI, *Kompendium der Kirchengeschichte.* 11. verb. Auflage. Berlin, Evangelische Verlagsanstalt 1957, pp. XII, 581. — (Cf. Byzantinoslavica XI, 310.) — Diese Lizenzauflage des Verlages J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), Tübingen bietet keine wesentlichen Änderungen zur 10. Auflage (1949). Hervorzuheben sind die fünf Seiten Literaturnachträge. F. W.

Patriarche JUSTINIAN, *Cu prilejul implinirii a 600 de ani de la întemeierea Mitropoliei Ungrovlahiei.* (A l'occasion de l'anniversaire de 600 ans de la Métropolie de l'Ungrovlahie.) Biser. Ortodoxă Rom. 7/10 (Bucureşti, 1959) 665—979. — Le 600e anniversaire de la fonction de l'Archevêché autonome de l'Ungrovlachie, en 1359, a offert à plusieurs auteurs, C. GIURESCO (p. 673 sq.), N. ŞERBĂNESCO (p. 698 sq.), B. TEODORESCO (p. 827 sq.), I. BARNEA (p. 856 sq.), A. SACERDOŢEANU (p. 889 sq.), Al. ELIAN (p. 904 sq.), I. RĂMUREANU (p. 935 sq.) et M. PĂCURARIU (p. 961 sq.) d'en souligner attentivement les relations de l'Ungrovlahie avec Byzance et le Patriarcat œcuménique, avant et après la chute de 1453. M. Ş.

A. I. KLIBANOV, *К изучению генезиса еретических движений в России.* Вопросы ист. религии и атеизма 7 (1959) 186—217. — L'auteur étudie la lutte de l'Eglise orthodoxe russe avec les hérétiques, à partir du XIIe siècle. Il consacre une attention particulière au concile de Perejaslav (vers 1312) et à l'activité d'Akindin, moine russe possédant des rapports étroits avec Constantinople (p. 193 sq.). A la p. 196, il examine la Novelle d'Andronic (il s'agit d'Andronic II Paléologue). Selon l'auteur, cette novelle introduit « dans le droit canonique de Byzance, le principe d'immixtion du pouvoir séculier, représenté par l'empereur aux affaires de l'Eglise ». D'après l'auteur, les idées de la Novelle d'Andronic furent développées au concile de Perejaslav. Or, il s'agit là incontestablement d'un malentendu. Le principe de l'immixion du pouvoir impérial aux affaires de l'Eglise, avait existé longtemps avant la fin du XIIIe et le début du XIVe siècle. La politique religieuse d'Andronic II avait un caractère plutôt contraire dont témoigne la chrysobulle du novembre 1312 instituant la subordination des monastères d'Athos, jusqu'alors dépendant directement de l'empereur, au patriarche de Constantinople (G. OSTROGORSKY, *History...*, Oxford, 1956, p. 453). Dépourvue de fondement apparaît la supposition de P. Sokolov (*Русский архиерей из Византии и право его назначения до начала XV века.* Kijev, 1913, pp. 204—215), partagée par Klibanov, et selon laquelle la traduction slave du texte interpolé de la 137e novelle de Justinien, conservée dans un manuscrit de la bibliothèque du monastère de Solovec et figurant en tant qu'institutions « blagočestivago carja Ustijana VI-go s[ъ]bora » serait identique à la Novelle d'Andronic II. Le témoignage direct de Pachymère ne mentionne que la défense — contenue dans la novelle d'Andronic II — de prélever des paiements de tout genre pour les chirotonies (Pachymère, vol. II. Bonnae, 1835, p. 200$_{8-10}$). Les interpolations signalées par Sokolov, auraient pu, en effet, être insérées dans le texte au VIe concile ecclésiastique (680—681) ou, plus probablement encore, au temps du Quinisextum sous Justinien II (691—692) où plusieurs édits disciplinaires furent émis. Elles peuvent cependant être attribuées même au traducteur. La Novelle d'Andronic II remonte à l'an 1295 (cf. H.-G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich.* München, 1959, p. 67). A. K.

A. I. KLIBANOV, *Реформационные движения в России в XIV—первой половине XVI вв.* Москва, 1960, стр. 411. — Les mouvements d'hérésie qui, en Russie du XIVe et dans la première moitié du XVe siècle, naissaient, presque toujours, dans le milieu citadin, sont considérés par l'auteur comme la manifestation d'une réforme religieuse. Le livre

est important même pour l'histoire des relations culturelles et religieuses entre Byzance et la Russie. Surtout dans le chapitre intitulé « Les sources de la pensée humaniste en Russie au XV^e et dans la première moitié du XVI^e siècle » (pp. 305—332), K. démontre que les penseurs russes apprenaient à connaître les idées des philosophes antiques par l'intermédiaire de la littérature patristique et, surtout, du pseudo-Denys l'Aréopagite. Cf. encore les remarques sur le manuscrit grec de *Nicétas Stethatos* de la collection du Musée Historique (p. 51), sur la « novelle dite d'Andronic » (p. 102) — il s'agit de l'empereur byzantin Andronic II, nommé par erreur Andronic III à la p. 397, sur Maxime le Grec, etc. Le livre est suivi d'une liste détaillée des manuscrits que l'auteur a utilisés. A. K.

R. LJUBINKOVIĆ, *Humsko eparhisko vlastelinstvo i crkva Svetoga Petra u Bijelom Polju.* (La seigneurie épiscopale de Houm et l'église de Saint Pierre à Bijelo Polje.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 27—124. — L'église originale date de la fin du XII^e siècle. Elle subit ensuite plusieurs reconstructions dont la plus importante date du milieu du XIII^e siècle où l'église devint siège épiscopal. I. N. S.

T. MINISCI, *I rapporti degli Albanesi di Calabria con i Monaci Basiliani.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIV (1960) 45—54. — I profughi albanesi che affluirono nell' Italia meridionale nel sec. XV preferirono stabilire la loro residenza in terre appartenenti alla Chiesa e in particolare a monasteri basiliani: e questo sia per motivi politici ed economici che religiosi. E. Fo.

Gh. I. MOISESCO, *Sf. Trei Ierarhi în Biserica romînească.* (Les Sts Trois Hiérarques dans l'Eglise roumaine.) Ortodoxia 1 (Bucureşti, 1960) 3—33. — L'auteur explique l'importance historique et théologique des Hiérarques Basile, Grégoire et Jean Chrysostome dans le milieu byzantin et leur influence sur les ancêtres des Roumains et plus tard. M. Ş.

Archim. PARTHENIOS, ΒΗΣΣΑΡΙΩΝ Ο ΚΑΡΔΙΝΑΛΙΟΣ. Alexandrie, 1957. — Compte-rendu: O. N. CĂCIULĂ, Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1959) 297—299. M. Ş.

I. RAMUREANU, *Creştinarea sîrbilor sub împăratul Vasile I Macedoneanul.* (Le baptême des Serbes sous l'empereur Basile I.) Studii Teol. 1/2 (Bucureşti, 1960) 3—28. — L'auteur explique attentivement la situation politique de la Dalmatie, de la Croatie et des Balkans et leur rapport à Byzance. Il lie l'événement du baptême des Serbes à la mission serbe vers l'empereur Basile I en 868 (p. 13 sq.), le baptême se consolide sans l'influence des disciples de s. Méthode, apôtre des Slaves. M. Ş.

M. ŞESAN, *Problema Iliricului bisericesc.* (Le problème de l' Illyrique ecclésiastique.) Mitropolia Ardealului 11/12 (Sibiu, 1959) 863—884. — C'est une exposition analytique des théories sur la juridiction ecclésiastique sur l'Illyrique byzantin jusqu'au IX^e siècle. On indique d'abord les différentes thèses catholiques, protestantes et orthodoxes jusqu'à présent, avec certaines remarques critiques. La conclusion de l'auteur suivra dans une autre recherche. M. Ş.

M. ŞESAN, *Organizaţia bisericească veche carpatică.* (L'ancienne organisation ecclésiastique carpathique.) Mitropolia Ardealului 5/6 (Sibiu, 1959) 361—382. — L'auteur présente d'abord une analyse de la continuité roumaine dans les régions carpathiques pendant les IX^e et XII^e siècles, puis l'affirmation du slavonisme ecclésiastique chez les Roumains, approuvée au XI^e siècle, de l'organisation hiérarchique locale en liaison avec les métropoles du Patriarcat œcuménique et le rôle de la Métropolie des Celtes (Keltzene) et Bitzina. It traite de la situation au XIII^e sècle et enfin de la préparation de la fondation des Métropolies propres roumaines en liaison avec Byzance, au XIV^e siècle.

M. ŞESAN, *In problema schismei.* (Au problème du schisme.) Mitropolia Banatului 7/8 (Timişoara, 1959) 9—15. — Analysant les conditions du schisme de 1054, l'auteur constate que les suppositions relatives aux motifs nommés fondamentaux, ainsi que les motifs politiques, culturaux, sociaux et autres, déterminant le schisme, d'après certains historiens, sont tout à fait secondaires. Le vrai motif reste toujours seulement celui de théologie, sous la forme de lutte implacable pour la primauté. Telle est l'essence psychologique réelle du problème, exprimée par les sources latines et byzantines contemporaines. M. Ş.

P. SHERRARD, *The Greek East and the Latin West: a study in the Christian tradition,* London, Oxford University Press, 1959, pp. VIII, 216. — S. analyses the underlying metaphysical bases of Greek Christian thought in contrast to the Latin West. He draws extensively on the Greek Fathers as well as on the late medieval Greek writers, and

he argues that philosophical and theological differences were symptoms of a profound divergence of outlook which has affected the whole course of European history. J. M. H.

G. K. SPYRIDAKIS, Τὰ Χριστούγενια εἰς τὸν λαόν. Παρνασσός 1 (1959) 429—442. — Der Beitrag des Direktors des λαογραφικὸν Ἀρχεῖον der Athener Akademie behandelt in der Einleitung die Geschichte der Feier des Weihnachtsfestes, das in Konstantinopel zum ersten Male im Jahre 378 begangen wurde, und schildert dann unter Beiziehung von Parallelen aus fremdem Folklore neugriechische Weihnachtsbräuche. Irm.

Dj. STRIČEVIĆ, *Djakonikon i protezis u ranohriščanskim crkvama.* (The Diakonikon and the Prothesis in Early Christian Churches.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 59—66 + 1 tabl. I. N. S.

Wort und Mysterium. Der Briefwechsel über Glauben und Kirche 1573 bis 1581 zwischen den Tübinger Theologen und dem Patriarchen von Konstantinopel. Hrsg. vom Außenamt der Evangelischen Kirche in Deutschland. Witten/Ruhr, Luther-Verlag, 1958, pp. 300 (Dokumente der Orthodoxen Kirchen zur ökumenischen Frage, 2). — Compte-rendu: F. von LILIENFELD, Jahrbücher f. Gesch. Osteuropas 7 (1966). Irm.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie et épigraphie

F. BABUDRI, *L' Exultet di Bari del sec. XI.* Archivio Storico Pugliese X (1957) 8—169, 25 tavv. — Minuta descrizione dell' Exultet di Bari, dal punto di vista paleografico, storico (cf. le note mnemoniche riferentisi a personaggi bizantini e normanni del sec. XI), liturgico, musicale ed artistico. E. Fo.

I. BARNEA, *Un vicar de Odessos la Tomis.* (Un vicaire d'Odessos à Tomis.) Studii şi Cercetări de Ist. Veche VIII, nr. 1—4 (1957) 347—351 + 1 foto. — Discussion sur l'inscription funéraire en langue grecque, écrite sur marbre, trouvée autrefois à Tomis (Constanţa), appartenant maintenant à la collection du Musée National d'Antiquités. L'inscription provient d'un certain Marcellus «vicaire d'Odessos» (Varna), qui a été surpris par la mort dans la résidence de la province de la Scythie Mineure, pendant le VI^e siècle. Ce personnage a eu une fonction administrative dans l'empire byzantin, qui à cette époque, exerçait encore son autorité sur cette région. C. N.

M. BURZACHECHI, *Nuove iscrizioni greche cristiane di Comiso.* Rendic. Accad. Nazion. dei Lincei, Cl. Sc. mor. stor. e filol., S. VIII, XIV (1959) 403—410, 4 tavv. — Le tre epigrafi che qui l'A. pubblica e commenta (due nell' Antiquarium di Ragusa, una nel Museo Civico di Catania, inv. n. 319) presentano carattere profilattico, e risalgono ad un periodo compreso tra la fine del IV e la I metà del VI secolo. E. Fo.

D. CONČEV, *О некоторых позднеантичных эпиграфических памятниках в Болгарии* Совет. археол. (1958) № 2, 255—259. — L'auteur publie 5 inscriptions nouvelles et quelques compléments aux inscriptions analysées antérieurement. Les inscriptions ont trait à la population thrace de la Bulgarie. Il s'agit des inscriptions suivantes: 1° Inscription sur un pithos, découverte près du village de Černokonevo dans la région de Dimitrovgrad; 2° inscription sur un pithos découverte près du village d'Izvorovo dans la région de Čirpan; 3° une seconde inscription du même village; 4° inscription sur une colonne déposée au Musée d'Asenovgrad; 5° inscription sur une partie de la pierre sacrificatoire découverte dans l'église de Ste Bogorodica dans la ville de Čirpan; 6° deux inscriptions sur un rocher situé aux environs de Čirpan. A. D.

L. V. ČEREPNIN, *Русская палеография.* Moskva, 1956, pp. 616. — Compte-rendu: Je. E. GRANSTREM, История СССР, № 2 (1958) 160—163. A. D.

S. DONADONI, *Un' epigrafe greco-nubiana da Ikhmindi.* La Parola del Passato 69 (1959) 458—465. — Edition et bref commentaire d'une inscription grecque de Nubie (consécration d'un lieu de culte, fin VI^e siècle). L'inscription mentionne le βασιλεὺς Τωκιλτωετον de la peuplade des Nobades, Joseph, ἔξαρχος τάλμ(εως). Elle est signée par le curateur Abraham. A. G.

G. DUNST, *Bemerkungen zu griechischen Inschriften.* Sitzungsber. d. Deutschen Akad. d. Wissen. zu Berlin, Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst 1 (1960) 52. — S. 48 f. werden frühe Beispiele für den Übergang von λ zu ϱ gegeben. Irm.

E. GOSE, *Katalog der frühchristlichen Inschriften in Trier.* (Rheinisches Landesmuseum Trier, Trierer Grabungen u. Forschungen, Bd. III). Berlin, 1958. — Compte-rendu: A. FERRUA, Riv. di Archeol. Crist. 34 (1958) 213—219. A. G.

Je. E. GRANSTREM, *О некоторых приемах оформления византийских рукописей.* XXV Международный конгресс востоковедов. Москва, 1960, стр. 18, илл. — L'auteur étudie les types de l'écriture dans les manuscrits byzantins (onciale liturgique, différents genres de minuscule) et signes spéciaux. Elle se pose la question de savoir quelle était la différence entre un livre écrit par un copiste professionnel et un recueil que son propriétaire avait établi lui-même pour son propre usage. A. K.

M. GUARDUCCI, *La misteriosa iscrizione medievale di Pisa, Barga e Lucca.* Rendic. Accad. Naz. Lincei, Cl. Sc. mor., stor. e filol., S. VIII, XIV (1959) 216—224, 4 tavv. — Una singolare iscrizione medievale che appare su alcune chiese toscane (a Pisa, a Barga e a Lucca) è rimasta fino ad oggi oscura. L'A. vi riconosce le lettere della sigla MHЛ, riferibile all'Arcangelo Michele, alternate a simboli trinitari (triangoli) e cristologici (la Croce): si tratta quindi di un'epigrafe a valore profilattico. Essa è di provenienza romana, e risale, come origine, al sec. VIII. (Si ricordino, per questo periodo, le chiese romane di origine greca: S. Maria in Cosmedin, S. Giorgio al Velabro, S. Maria in Aquiro, ecc. E. Fo.

V. JOVANOVIĆ, *Crkva u Vaganeši.* (Eglise de Vaganeš.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 333—343. — Une inscription conservée montre que l'église fut construite en 1355, d'une donation offerte par une famille de noblesse de bas rang. I. N. S.

St. MICHAJLOV, *Един мним надпис от крепостта «Baba Vida» във Видин.* (Prétendue inscription de la forteresse dite «Baba Vida»). Археология 1 (Sofia, 1959) 17—21. — Dans l'inscription figurant sur la tour Nord-Est de la forteresse «Baba-Vida» à Vidin et où I. Velkov avait cru déchiffrer le nom de Šišman, féodal dominant la forteresse au début du XIVe siècle (et à qui l'on peut attribuer sinon l'érection du moins la reconstruction de la tour) l'auteur voit, à juste titre, un simple groupement de briques en guise d'ornement. Kl. B.

A. V. MURAV'JEV, *Палеография.* Москва, 1960, стр. 40. — Учебно-методическое пособие по русской палеографии для студентов-заочников исторических факультетов. A. K.

Th. POPA, *A propos de quelques inscriptions des églises de Notre-Dame à Maligrad et de Ristoz à Mborje.* Bull. de l'Univ. albanaise 2 (Tirana, 1959) 256—266. — L'auteur constate que la date la plus ancienne de l'église de Maligrad est 1345 et que les fresques ont été faites par divers peintres qui ne connaissaient pas le grec. Contre Miljukov, qui identifie le sébastocrator Jean et le despote Théodore avec Jean V Paléologue et son fils, le despote de Morée, l'auteur constate le défaut de la domination byzantine, en ce temps dans cette région. Alors Jean et Théodore pouvaient être de petits princes peu importants. M. Ş.

J. REYNOLDS, *Four Inscriptions from Roman Cyrene.* Journ. Rom. Stud. 49 (1959) 95—101 (with 1 pl. + 2 figs.). — Cited here for an inscription on a mosaic roundel found in a late 4th or early 5th cent. house near the Caesareum. The Hesychius mentioned may be the recipient of Synesius' *Ep.* 93. (R. Hercher's numeration). Both the inscription and Synesius' letter suggest that there were still men of wealth and responsibility in Cyrene and that local institutions were still alive. J. M. H.

M. N. TICHOMIROV, *Записи XIV—XVII веков на рукописях Чудова монастыря.* Археографический ежегодник за 1958 год. Москва, 1960, 11—36. — Fort importante pour l'histoire des relations russo-byzantines est l'inscription figurant sur le manuscrit de l'an 1388 (№ 2) où l'on lit: «... Списана бысть книга сия, | рекомая по еллинох Диоптра, по нас же Зерцало, | в богоспасеном Костянтинополи в державное лето | царства Иоана Палеолога»... Cf. aussi l'inscription du manuscrit № 14 de la première moitié du XVe siècle. A. K.

D. TSONTCHEV, *Contributions épigraphiques à l'étude de la domination romaine en Bulgarie méridionale.* Latomus 19 (1960) 112—124. — 15 griechische Inschriften aus spätantiker und frühbyzantinischer Zeit, welche in den letzten Jahren in Plovdiv und Umgebung bei Neubauten etc. zutage traten. Irm.

G. F. TURČANINOV, *Трусовская осетинская сирийско-несторианская надпись первой половины XIV столетия.* Изв. Сев.-Осетинского научно-исслед. инст. XXII (1960) вып. I, 41—57, илл. — Caractéristique d'une inscription tombale syro-nestorienne de la première moitié du XIVe siècle, provenant de Trusovskoje uščel'je (région Kasbeque de la RS de Géorgie). L'inscription est en langue osétique et elle est écrite en lettres syriennes. La traduction en est la suivante: *Le serviteur de Dieu Ivan est mort. C'est pour honorer sa mémoire que j'ai fait ceci, moi, Chylkach. Affligé (moi) de la famille des Alchas.*

L'inscription est datée de l'an 1637 de l'ère séleucide, c.-à-d. de 1326. Une glose se rattache à l'inscription. Ce texte atteste l'infiltration profonde du nestorianisme dans la région caucasienne. Cf. G. F. TURČANINOV, *Сирийско-несторианские надписи первой половины XIV столетия* (*ibid.*, pp. 58—60 + ill.), où T. analyse la glose à l'inscription, écrite en lettres pehlevi et en langue persane. La glose est la suivante: *« Joseph fit la pierre malheureuse (noire) »*. A. K.

T. WIEGAND, *Didyma*. II. Die Inschriften, von A. REHM, herausg. von R. HARDER, Berlin, Gebr. Mann, 1958, pp. XV, 391 + 108 figs. — Rev. by M. N. TOD, Journ. Hell. Stud. 79 (1959) 196—197. — Cited for Byzantine inscriptions (nos. 596—615). J. M. H.

B. Numismatique, sphragistique (sigillographie), héraldique

G. C. BASCAPE', *Sigillografia bizantina*. Archivio Stor. Ital. CXVII (1959) 116—118. — Brevi rendiconti su: F. DÖLGER, *Byz. Diplomatik* ... (V. Byzantinoslavica XVIII, 356; XIX, 375; XX, 374; XXI, 190); V. LAURENT, *Un portrait inédit de Romain Ier Lécapène*, in Festschrift W. SAS-ZALOZIECKY, Graz, 1956, 102—108; Id., *Le boullotirion byzantin du Fogg Art Museum* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 189). E. Fo.

Chr. DŽAMBOV, *Нов оловен печат на Иван Кантакузин*. (Un nouveau sceau de plomb de Jean Cantacuzène.) Изследвания в чест на акад. Д. Дечев (Studia in honorem acad. D. DEČEV, Bălg. Akad. na naukite, Sofia, 1958, pp. 343—346. — Le sceau dont il s'agit dans cet article a été publié en 1934 par N. Mušnov (*Византийски оловни печати от сбирката на Народни музей*. Изв. на Бълг. Акад. на Науките VIII, 346). Džambov s'est occupé de nouveau de l'inscription de ce sceau, et contrairement à Mušnov qui y lisait Ἰωαν(ίκη), Džambov lit Ἰωάννου σε. Il identifie le sceau plus précisément comme celui du sébaste Jean Cantacuzène, devenu plus tard empereur J. C. II. Le sébaste eut des terres en Thrace où le sceau fut découvert. A. D.

G. A. FEDOROV-DAVYDOV, *Основные закономерности развития денежно-весовых норм в Золотой Орде*. Археографический ежегодник за 1957 год. Москва, 1958, 7—16. — L'auteur touche également la question de l'influence exercée par les normes de l'argent et du poids en usage à Byzance, sur Kijev et la Crimée. A. K.

A. M. GILEVIČ, *Нумизматическое собрание музея*. Сообш. Херсонес. музея I (1960) 57—62. — L'auteur donne une caractéristique générale de la collection numismatique du Musée de Chersonèse. La collection compte 4913 monnaies datant des Ve—XIIe siècles. Malheureusement, G. ne classifie guère les monnaies selon les siècles, tout en constatant que les monnaies des VIIe, VIIIe et du début du IXe siècles sont représentées par des exemplaires très rares. A. K.

A. M. GILEVIČ, *Монеты из раскопок в Херсонесе в 1950 году*. Херсонес. сборник V (1959) 191—205. — Les monnaies proviennent en général des IVe—Ve siècles (69 pièces), une seule étant de Cherson (de Roman Lécapène № 7908). L'auteur suppose que, du début du VIIe au milieu du IXe siècle, Chersonèse n'avait guère ses propres monnaies et que celles de Byzance y étaient alors extrêmement rares. Vu cette situation, l'auteur se pose la question de savoir quelle était, aux VIIe—VIIIe siècles, la circulation des monnaies du Bas-Empire romain et de celles de l'époque byzantine primitive. A. K.

H. GOODACRE, *A Handbook of the Coinage of the Byzantine Empire*. London, 1957. — A new impression of the edition of 1928. — Compte-rendu: P. D. WHITTING, Journ. Hell. Stud. 79 (1959) 223—224. J. M. H.

K. V. GOLENKO, *Клад монет из села Тобаниери* Виз Врем. XVI (1959) 127—172. — L'auteur publie un trésor en monnaies d'argent provenant des collections du Musée d'Etat d'Histoire et d'Ethnographie de Kutaisi. Le trésor contient 27 monnaies de la Géorgie occidentale et 186 aspres de Trébizonde du XIIIe siècle (surtout de l'époque de Jean II [1280—1297]). A. K.

P. GRIERSON, *The Tablettes Albertini and the Value of the Solidus in the Fifth and Sixth Centuries A. D.* Journ. Rom. Stud. 49 (1959) 73—80. — The Tablettes discovered in 1952 by C. Courtois, L. Leschi, C. Perrat and C. Saumagne consist of legal documents written on wooden tablets dating from the last years of the Vandal king Gunthamund (484—496). Document № 11 contains evidence for the relative value of the *solidus* and the *fallis*, and Albertini deduced from this that 700 folles were the equivalent of a half-solidus (*semis*) i. e. that the Vandals counted 1,400 *folles* to a *solidus*. G. gives his reasons for challenging this — internal evidence for this reckoning makes nonsense of the two prices given in terms of gold which can be independently computed in *folles*; numismatic

evidence which points to 350/400 as the rate of the Vandal *follis* per *solidus*; and incompatibility with the general level of prices where comparison is possible. Evidence is cited for variations in the value of the *solidus* in the 5th cent. and the 6th cent. and G. points out that in the second half of the 5th cent. there was a steady rise in value expressed in terms of *nummi* due mainly to the output of private mints; this was halted in the East by Anastasius' revaluation of the *solidus*, and in Italy and Africa by issuing larger multiples of *nummi*. J. M. H.

A. H. M. JONES, *The Origin and Early History of the Follis*. Journ. Rom. Stud. 49 (1959) 34—38. — Using some of the mosaics at Piazza Armerina as his starting point, J. maintains that a *follis* was a bag of 1,000 *nummi*, priced at the current valuation of these coins, ending at 12,500 *denarii*. Evidence is cited from the period c. 300—c. 450 to illustrate the sharp depreciation in value of the *follis*. J. M. H.

D. G. KAPANADZE, *К локализации монетных дворов и центров монетной чеканки в древней Грузии*. Сообщ. АН Груз. ССР XXIII (1959) № 4, 507—512. A. K.

D. G. KAPANADZE, *Неизданный вариант грузинской монеты XI века*. Труды Абхаз. инст. яз., лит. и ист. XXX (1959) 101—104, илл. — L'auteur publie une monnaie d'argent du roi géorgien Georges II retrouvée, en 1917, à Nouvel-Athon, avec quatre monnaies byzantines anonymes du XI^e siècle. A. K.

V. V. KROPOTKIN, *Топография римских и ранневизантийских монет на территории СССР*. Вестник древн. ист. (1954) № 3, 152—180. — Compte-rendu: J. WIELOWIEJSKI, Archeologia 7 (1955) 128—130. Irm.

N. D. MEC, *Сребреники из с. Митьковки*. Совет. археол. (1960) № 1, 205—214, илл. — 13 menues pièces de monnaie d'argent « srebreniki » de Vladimir Svjatoslavič et d'autres princes russes. Elles ont été découvertes dans les kurgans près du village de Mitkovka dans la région de Brjansk. Avec d'autres objets des fouilles, elles ont été remises, en 1955, au Musée d'Etat Historique. A. K.

N. G. PORFIRIDOV, *Очерки памятников новгородской сфрагистики. Печати владык Великого Новгорода*. Новгородский ист. сборник 9 (1959) 81—91, илл. — Parmi les sceaux des évêques de Novgorod, le plus ancien est celui de Niphon (1129—1156) (ces dates sont citées à la p. 84, alors que, à la p. 83 on lit: 1130—1156). Le sceau porte une inscription grecque et l'on en connaît quatre exemplaires. L'auteur adopte l'hypothèse selon laquelles Niphon était un Grec. Cf. aussi N. G. PORFIRIDOV, *Именные владычные печати Новгорода*. Совет. археол. (1958) № 3, 222 sq., où l'on trouve également la reproduction d'un exemplaire du sceau conservé au Musée de Novgorod. A. K.

J. SEJBAL, *Nález zlaté byzantské mince u Osvětiman*. (La découverte d'une monnaie d'or byzantine près du village d'Osvětimany.) Vlastivěd. věstník moravský XIV (1959) 136—138 + 1 photographie de la monnaie. — Il s'agit de la découverte d'une monnaie d'or byzantine qui eut lieu, il y a près de 35 ans, sur l'emplacement du bourg St. Clément près d'Osvětimany en Moravie. L'analyse de cette découverte n'a cependant guère encore été publiée. Il s'agit d'un solide d'or byzantin datant du règne de Théophile et portant, sur la face, le portrait de l'empereur et, sur le revers, celui de Michel II et de Constantin, fils de l'empereur Théophile (Wroth, tab. XLVIII, № 16, Goodacre, № 11). La monnaie, de même que les trouvailles plus anciennes d'une monnaie de Basile I^er et de Constantin (datant des années 867—886) et d'un solide byzantin de Michel III, découverts dans une tombe à squelettes près de Mikulčice en Moravie, nous autorisent à dater la période d'intensification des relations entre Byzance et la Grande-Moravie, du IX^e siècle déjà. A. D.

I. G. SPASSKIJ, *Русская монетная система*. Историко-нумизматический очерк. 2-е изд. Москва, 1960, стр. 123, илл. — L'auteur examine les trouvailles de monnaies byzantines en Russie et leur influence sur la monnaie russe de la fin des X^e—XI^e siècle. A. K.

C. Diplomatique

Fr. DÖLGER, *Byzantinische Diplomatik*. (V. Byzantinoslavica XVIII 356; XIX, 375; XX, 374; XXI, 190.) — Compte-rendu: H. HUNGER, Jhb. d. Österr. Byz. Gesellsch. 5 (1956) 128. ?

G. STAMIRIS, Διόρθωσεις εἰς τὸν „Κατάλογον τῶν θείων χρυσαβούλλων τῆς Μεγάλης καὶ ἁγίας λαύρας". Ἐπετηρὶς Ἑτ Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 446—448. — Remarques à l'édition d'A. GUILLOU: Les débuts de la diplomatique byzantine: Cyrille de Lavra. Bull. de Corr. Hell. 92 (1958) 610—634. R. G.

F. THIRIET, *Régestes des Délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie.* Vol. II, La Haye, 1959, pp. 300. — Compte-rendu: J. GILL, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 179. E. Fo.

D. Chronologie

G. GARITTE, *Le calendrier palestino-géorgien du Sinaiticus 34 (X^e siècle)*, édité, traduit et commenté (Subsidia Hagiographica, 30). Bruxelles 1958, pp. 487. — Compte-rendu: A. RAES, Orient. Christ. Period. 26 (1960) 181—182. A. G.

V. GRUMEL, *La Chronologie* ... (V. Byzantinoslavica XX, 86—89; XXI, 190, 380.) — Comptes-rendus: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXV (1959) 195—197; Gy. MORAVCSIK, Antik tanulmányok 7 (1959) 310—311. E. Fo.

VII. PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE

A. Philosophie byzantine

V. CILENTO, *Platone medievale e monastico.* La Parola del Passato CLIX (1959) 432—452 — Da segnalare alcuni accenni al ricordo di Platone nel mondo bizantino (pp. 433, 439—440). E. Fo.

P. CLASSEN, *Der verkannte Johannes Damascenus.* Byz. Zeitschr. 52 (1959) 297—304. — Par l'examen des manuscrits conservés dans les monastères autrichiens (Admont, Rein, Klosterneuburg) et surtout du texte de Cerban, l'auteur apporte une contribution importante à l'étude de la personnalité de Jean Damascène, un des plus grands scolastiques du Moyen Age. V. H.

S. M. STAM, *Учение Иоахима Калабрийского.* Вопросы ист. религии и атеизма 7 (1959) 328—360. — L'auteur caractérise d'abord la situation économique de l'Italie Méridionale au XII^e siècle, croyant découvrir dans l'influence byzantine un obstacle qui y a retardé l'évolution du féodalisme (p. 330). Il analyse ensuite la doctrine de Joachim de Calabre qu'il considère comme une des premières manifestations de l'hérésie plébéienne et paysanne. A. K.

B. Question théologiques en général

B. ALTANER, *Patrologie, Leben, Schriften und Lehre der Kirchenväter.* 5., völlig neu bearbeitete Auflage. Freiburg, Herder, 1958, pp. XXVII, 508. — Compte-rendu: V. ILIESCU, Mitropolia Olteniei 3/4 (Craiova, 1959) 237—240. (Cf. Byzantinoslavica XX, 374.) M. Ş.

DENYS L'AREOPAGITE, *La hiérarchie céleste.* .. (V. Byzantinoslavica XXI, 95—96; 382.) — Compte-rendu: I. HAUSHERR, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 158—159. E. Fo.

R. BOON, *De Spiritualiteit van Origenes.* Nederlands Theol. Tijdschrift 14, fasc. 2 (1959) 24—56. — Etude consacrée à la spiritualité d'Origène. A. B. R.

M. CANDAL, *Juan Ciparisiota y el problema trinitario palamitico.* Orient. Christ. Period. XXV (1959) 127—164. — Pubblica, dal cod. Vatic. gr. 1102, e correda di traduzione latina, un testo di Giovanni Ciparissiota, oppositore antipalamitico; conferma l'autenticità dell' operetta (contro l'attribuzione a Procoro Cidonio che appare nel ms. Ambros. D. 28 sup.) ed esamina la posizione teologica dell'A. E. Fo.

M. CANDAL, *La Confesión de fe antipalamitica de Gregorio Acíndino.* Orient Christ. Period. XXV (1959) 215—264. — Dal cod. Vat. Barb. gr. 291 pubblica, con versione latina, il testo della confessione di fede antipalamitica di Gregorio Acindino, indirizzata all' imperatrice Anna Paleologa (Giovanna di Savoia), e lo accompagna con un ricco commento storico-dottrinale. E. Fo.

P. K. CHRESTOS, Νικήτα Στηθάτου μυστικὰ συγγράμματα ... (V. Byzantinoslavica XXI, 191—192.) — Compte-rendu: I. HAUSHERR, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 161—162. E. Fo.

Jean CHRYSOSTOME, *Huit catéchèses baptismales inédites* ... (V. Byzantinoslavica XX, 181; XXI, 382.) — Compte-rendu: I. B(ELLOCCHIO), Ephemerides Liturgicae LXXII (1958) 356—357. E. Fo.

G. M. COSSU, *Il motivo formale della carità in S. Basilio Magno.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIV (1960) 3—30. E. Fo.

M. CANDAL, « *Non acceperunt repromissionem* ... ». Orient. Christ. Period. XXVI (1960)

81—101. — La credenza diffusa nella Chiesa Orientale sulla dilazione del premio della beatitudine eterna al giorno dell' ultimo Giudizio, si fonda su una particolare interpretazione di Hebr. XI, 39—40. L' A. esamina l' atteggiamento in proposito di S. Giovanni Crisostomo (Omilia 28 sulla lettera agli Ebrei, Migne, P. G. LXIII, 192—193) e di Teofilatto di Bulgaria (Migne, P. G. CXXV, 349 CD): da quest' ultimo più che dal Crisostomo deriva la credenza dell Chiesa Orientale. Dopo un commento al testo paolino conformemente al dogma cattolico, l' A. osserva che non contraddicono a quest' ultimo nè un passo di S. Cirillo di Alessandria (Migne, P. G. LXXII, 821 C—824 A), nè uno di Gregorio Nazianzeno (Migne, P. G. XXXV, 781 B—784 B) interpolato nella confessione di fede ortodossa di Pietro Moghila da Melezio Sirigo. E. Fo.

B. EMMI, *Introduzione alla Teologia Orientale*. Rome, 1958, pp. 99. — Compte-rendu: M. GORDILLO, Orient. Christ. Period. 26 (1960) 153—154. A. G.

D. FERNANDEZ, *De perpetua Mariae virginitate iuxta S. Epiphanium*. Marianum XX (1958) 129—154. — Dopo aver esposto le dottrine di S. Epifanio sulla verginità e sul matrimonio, l' A. passa a trattare della polemica di Epifanio contro gli Antidicomarianiti, negatori della perpetua verginità della Madre di Dio. E. Fo.

E. HAMMERSCHMIDT, *Ursprung philosophisch-theologischer Termini und deren Übernahme in die altkirchliche Theologie*. Ostkirchl. Studien 8 (1959) 202—220. — Der Aufsatz, der zu einer Reihe thematisch verwandter gehört, behandelt die Entwicklung der Begriffe οὐσία und ὑπόστασις und beschäftigt sich in Exkursen mit der im 4. Jahrhundert üblichen Gleichsetzung von ὑπόστασις und οὐσία πρώτη und der von dem zweiten Constantinopolitanum von 553 vorgenommenen Identifizierung von φύσις und οὐσία. lrm.

I. HAUSHERR, *De Chrysostome à pseudo-Chrysostome ou de la liberté à l'unicité*. Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 102—107. — Esempio di come gli imitatori di Giovanni Crisostomo, pur a lui riferendosi nella lettera, se ne allontanino in realtà nello spirito. E. Fo.

A. HOUSSIAU, *Le milieu théologique de la leçon* ΕΓΕΝΝΗΘΗ *Jo., I, 13). Sacra Pagina. Miscellanea biblica congressus internationalis catholici de re biblica*, ediderunt J. COPPENS, A. DESCAMPS, É. MASSAUX, T. 2, Paris, 1959, 170—188. — Überprüft die Textbezeugung durch die vornikänischen Väter. lrm.

Myrrha LOT-BORODINE, *Un Maître de la Spiritualité byzantine au XIV^e siècle: Nicolas Cabasilas* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 193—194.) — Compte-rendu: M. CANDAL, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 163—164. E. Fo.

V. A. MOŠIN, *Сербская редакция Синодика в неделю православия*. Виз. Врем. XVI (1959) 317—394. — L'analyse des textes russes, bulgares et serbes du Synodikon de la fête de l'Orthodoxie suggère une conclusion selon laquelle les textes dériveraient de différentes rédactions grecques et de copies d'époques variées. Le texte du Synodikon doit être publié dans le prochain volume. A. K.

I. OPSELT, *Zum Kaiserkult in der griechischen Dichtung*. Rheinisches Museum f. Philol. 103 (1960) 43—56. — In der griechischen Literatur fand der Kaiserkult nicht die gleiche Resonanz wie in der lateinischen. Die Herrscherprädikationen schließen sich nicht an die offiziellen (auch nicht an die hellenistischen) Titulaturen an, sondern nehmen Attribute auf, die bei Homer und Pindar den Göttern beigelegt werden. lrm.

U. RIEDINGER, *Pseudo-Dionysios Areopagites, Pseudo-Kaisarios und die Akoimeten*. Byz. Zeitschr. 52 (1959) 276—296. — Les gloses conservées des deux pseudonymes sont examinées dans leurs rapports à la liturgie et à la vie des Acémètes. V. H.

G. M. ROSCHINI, *Lo pseudo-Dionigi l' Areopagita e la morte di Maria SS*. Marianum XXI (1959) 16—80. — La testimonianza dello pseudo-Dionigi è alla base di tutta la tradizione relativa alla morte della Vergine, quale è documentata negli apocrifi, nell' indicazione della pretesa tomba di Maria, nella festa liturgica della Dormizione, nelle raffigurazioni iconografiche, negli scrittori ecclesiastici. Negando validità alla testimonianza dello Pseudo-Dionigi, l' A. respinge in blocco l' autorità della tradizione. Una critica a tale atteggiamento è espressa nella recensione di F. M. BANDUCCO, Civiltà cattolica CXI (1960) 278—283. E. Fo.

K. ROZEMOND, *La christologie de Saint Jean Damascène* (= Studia Patristica et Byzantina, 8 Heft). Ettal, 1959, pp. 117. — Compte-rendu: B. SCHULTZE, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 150—153. E. Fo.

R. SCHULTZE, *Das letzte ökumenische Einigungskonzil theologisch gesehen*. Orient. Christ Period. XXV (1959) 288—309. E. Fo.

E. SCHWARTZ, *Gesammelte Schriften, 4. Bd. Zur Geschichte der Alten Kirche und ihres Rechts.* Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1960, pp. XI, 344. — Nachdem im 3. Bande der „Gesammelten Schriften" E. Schwartz' Athanasiana vorgelegt wurden, vereinigt der vorliegende Band in sich die vier wichtigsten Arbeiten aus der sonstigen altkirchlichen Thematik: 1. Zur Kirchengeschichte des 4. Jahrhunderts, 2. Über die Reichskonzilien von Theodosius bis Justinian, 3. Die Kanonessammlungen der alten Reichskirche, 4. Zur Kirchenpolitik Justinians. Abgeschlossen wird der Band durch das 411 Nummern umfassende Schriftenverzeichnis. Ein fünfter Band mit Schwartz' neutestamentlichen Arbeiten ist geplant. Irm.

M. SPANNEUT, *Le Stoïcisme des Pères de l'Eglise (de Clément de Rome à Clément d'Alexandrie).* (Patristica Sorbonensia, 1). Paris, 1957. — Compte-rendu: G. LAZZATI, Aevum 33 (1959) 148—153. A. G.

Syméon le Nouveau Théologien, éd. J. DARROUZÈS. (V. Byzantinoslavica XX, 181—182; XXI, 382.) — Compte-rendu: J. HAUSHERR, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 157—158. E. Fo.

J. VANNESTE, *Le mystère de Dieu. Essai sur la structure rationnelle de la doctrine mystique du pseudo-Denys l'Aréopagite.* Bruxelles, 1959, pp. 264. — Comptes-rendus: P. SCAZZOSO, Aevum XXXIII (1959) 560—565; I. HAUSHERR, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 159—161. E. Fo.

W. VÖLKER, *Kontemplation und Ekstase bei Pseudo-Dionysius Areopagita.* .. (V. Byzantinoslavica XXI, 382) — Comptes-rendus: P. SCAZZOSO, Aevum XXXII (1958) 271—287; J VANNESTE, Orient. Christ. Period. XXIV (1958) 418—421. E. Fo.

C. Dogmatique, liturgie, etc.

Maria Imma BARBAROSSA, *Appunti per gli studi sulle origini dell' edificio cultuale cristiano* (Studi e contributi dell' Istituto di Archeol. e Storia dell' Arte dell' Univ. di Bari, 5). Bari, 1959, 8°, pp. 16. — Les textes des premiers siècles (Didachè, Pline le Jeune, Livre X, lettre 16, Justin, Apologie I, Didascalià) ne fournissent aucune précision sur la configuration des premiers lieux du culte chrétien: cette omission tiendrait au caractère essentiellement spirituel de ce culte (?). A. G.

D. BELU, *Predicatorul în concepţia sf. Ioan gură de Aur.* (Le prédicateur dans la conception de S. Jean Chrysostome.) Biserica Ortodoxă Romîna 3/4 (Bucureşti 1959) 357—384. — Considérations sur S. Jean et son art de l'oraison, en milieu byzantin. M. Ş.

D. BRATU, *Un manuscris liturgic din sec. XI.* (Un manuscrit liturgique du XI^e siècle.) Glasul Bisericii 3/4 (Bucureşti, 1959) 325—329. — Description et notes critiques sur le célèbre manuscrit byzantin du XI^e siècle, analysé par A. Grabar, dans Dumbarton Oaks Papers 8 (1954) (cf. Byzantinoslavica XVII, 399). M. Ş.

I. BRIA, *Aspectul comunitar al dumnezeieştii Euharistii.* (L'aspect communitaire de la divine Eucharistie.) Studii Teol. 7/8 (Bucureşti, 1959) 417—427. — Le problème est analysé d'après les Pères de l'Eglise et Nicolas Cabasilas. M. Ş.

Sp. CÂNDEA, *Primul liturghier romînesc tipărit.* (Le premier liturgier roumain publié.) Mitropolia Ardealului 9/10 (Sibiu, 1959) 722—771. — Il s'agit du premier Liturgier roumain, publié en 1570 à Braşov par le Diacre Coresi. Pour base de sa publication et traduction, Coresi a utilisé l'édition grecque du patriarche Philotée de Constantinople († 1376), en rédaction slave, exécutée par le patriarche bulgare Euthyme († 1400), représentants de la théologie palamite. M. Ş.

Sp. CÂNDEA, *Liturghiile Bisericii ortodoxe sau Liturghiile bizantine.* (Les liturgies de l'Eglise orthodoxe où Liturgies byzantines.) Mitropolia Ardealului 3/4 (Sibiu, 1959) 255—262. — Histoire et explications. M. Ş.

Sp. CÂNDEA, *Părtile liturghiei bizantine.* (Les parties de la liturgie byzantine.) Mitropolia Ardealului 5/6 (Sibiu, 1959) 402—410. — Exposé succinct sur les monuments les plus importants de la liturgie et sur l'épiclèse. M. Ş.

N. CHIŢESCO—Is. TODORAN—I. PETREUŢA, *Teologia dogmatică şi simbolică.* (La théologie dogmatique et symbolique.) 2 vols, Bucureşti, 1958, pp. 559 + 449. — C'est un manuel approfondi de dogmatique orthodoxe. La matière est partagée en deux sections; d'abord l'introduction générale (pp. 300), puis la Théologie dogmatique, spéciale et symbolique. Le système de l'exposition théologique est théocentrique et la matière dogmatique alterne avec les moments symboliqus. L'esprit est conforme à celui de Jean Damascène et Gr. Palame, avec additions modernes, basées sur la patristique et les

théologiens byzantins, puis russes et grecs modernes. C'est le traité de dogmatique orthodoxe le plus complet. M. Ş.

P. CHRESTOS, Ὁ Γρηγόριος Παλαμᾶς καὶ ἡ Θεολογία εἰς τὴν Θεσσαλονίκην κατὰ τὸ δέκατον τέταρτον αἰῶνα. Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου № 33. Thessalonique 1959, pp. 20. — L'auteur montre le rôle important joué par les deux protagonistes, Barlaam et Grégoire Palamas, en particulier, dans la Querelle de l'hésychasme et l'importance de la question de l'hésychasme dans l'œuvre des théologiens, leurs successeurs: Démétrios Kydonès et Nicolas Cabasilas, entre autres. R. G.

I. G. COMAN, *Personalitatea sf. Ciprian.* (La personnalité de S. Cyprien.) Studii Teol. 5/6 (Bucureşti, 1959) 267—296. — Vie, œuvre et conception de St. Cyprien, appréciées par les écrivains patristiques et modernes. M. Ş.

N. CORNEANU, *Frumuseţea ca atribut al Dumnezeirii.* (La beauté comme atribut de la divinité.) Studii Teol. 5/6 (Bucureşti, 1959) 297—313. — Le problème est présenté aussi au point de vue des Pères grecs de l'Eglise. M. Ş.

Evchologion. Fordította és összeállította BERKI Feriz. (Euchologion. Traduit et assorti par Feriz BERKI.) Budapest 1959, pp. 576. — Traduction hongroise à l'usage de l'Église. Gy. M.

F. FLÜCKIGER, *Der Ursprung des christlichen Dogmas.* Eine Auseinandersetzung mit Albert SCHWEITZER und Martin WERNER. Zürich, Evangelischer Verlag, 1955, pp. 216. — Compte-rendu: K. BEYSCHLAG, Theol. Litztg. 84 (1959) 939—941. Irm.

M. GEORGESCO, *Simbolul credinţei şi explicarea lui în opera sf. Ciril al Ierusalimului.* (Le symbole de foi et son explication dans l'œuvre de st. Cyrille de Jerusalem.) Glasul Bisericii 3/4 (Bucureşti, 1959) 216—233. — Exposé analytique et critique. M. Ş.

M. GEORGESCO, *Sf. Taine după catehezele sf. Ciril al Ierusalimului.* (Les sacrements d'après les catéchèses de s. Cyrille de Jerusalem.) Studii Teol. 7/8 (Bucureşti, 1959) 428—442. — Exposé théologique, orienté après les catéchèses de Cyrille de Jérusalem, qui ont souvent influencé l'époque byzantine. M. Ş.

J. M. HANSSENS, *La Liturgie d'Hippolyte: ses documents, son titulaire, ses origines et son caractère* (= Orientalia Christiana Analecta, № 155). Roma, 1959, pp. XXXII+547. — Compte-rendu: A. R(AES), Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 211. E. Fo.

V. HRISTOV, *Noţiunea de Biserică după sf. Ioan Gură de Aur.* (La notion de l'Eglise selon s. Jean Chrysostome.) Studii Teol. 1/2 (Bucureşti, 1960) 76—92. — Exposé théologique lié à la conception orthodoxe, partagée à Antioche et Byzance. M. Ş.

Gh. IORDACHESCO, *Dipticele în liturghiile creştine.* (Les prières de médiation dans les liturgies chrétiennes.) Orthodoxia 2 (Bucureşti, 1959) 280—296. — La place des prières de médiation dans les liturgies syriaque, byzantine, gallicane et latine. M. Ş.

A. F. J. KLIJN, *Doop en ongehuwde staat bij Aphraates.* Nederlands Theol. Tijdschrift 14, fasc. 1 (1959) 29—37. — L'auteur étudie le problème de « Baptême et Célibat » chez Aphraates. A. B. R.

Myrrha LOT-BORODINE, *Un maître de la spiritualité byzantine au XIV^e siècle Nicolas Cabasilas.* Paris, 1958, pp. XIII + 196. — Cet ouvrage est un ouvrage posthume, l'auteur étant décédée en 1957. Nul n'était plus familiarisé avec la théologie de Nicolas Cabasilas, son auteur préféré. Cet ouvrage laborieux reprend, en les raccordant et en les complétant, les différents travaux que Mme L.-B. avait consacrés à N. Cabasilas antérieurement. Théologien d'esprit ouvert, resté laïc, en contact avec la pensée de l'Occident latin, Cabasilas réussit à faire « revivre » en plein XIV^e siècle l'authentique tradition *paradosis* de l'Orient chrétien, qu'il a marquée d'une forte empreinte personnelle. Les deux principaux traités de N. Cabasilas, dont l'œuvre n'est pas encore entièrement éditée ni traduite, *De la Vie en Christ* et *L'Explication de la Divine Liturgie* étaient devenus classiques, du vivant de leur auteur; ils procèdent d'une inspiration identique: « la glorification du mystère de notre salut, greffé sur la Personne vivante du Rédempteur ». — Après une substantielle Introduction sur la personne et l'œuvre de Nicolas Cabasilas, la meilleure Notice que nous ayons actuellement sur Nicolas Cabasilas, l'auteur étudie dans le détail la pensée de Nicolas Cabasilas. L'étude commence par la « mystagogie » de l'*Opus Dei*, le dernier traité de Cabasilas, parce qu'il introduit d'emblée dans l'atmosphère *sacrale* de l'Eglise d'Orient. Cette œuvre postule et prépare la révélation plénière, autrement intime, immédiate, de la *Vita in Christo*, qui, au contraire, a un caractère d'achèvement. La *Divine Liturgie* permet de « saisir la transcendance du Dieu de majesté, tel que le conçoit et l'adore l'orthodoxie gréco-orientale tout entière ». — L'étude comprend trois parties. La première, *L'entrée dans l'ordre sacral* est faite de deux chapitres: I. Typologie

du sanctuaire (1. Dans la tradition orientale; 2. L'autel du sacrifice chez Nicolas Cabasilas); — II. Explication de la Divine Liturgie (1. Le rite de la prothèse; 2. Liturgie des catéchumènes; 3. Liturgie des fidèles). — La seconde partie, *De la Vie en Christ; les sacrements* (p. 61—120) comprend quatre chapitres: I. Présentation de l'œuvre; — II. Le baptême, mystère de la foi (1. La nature propre du sacrement; 2. Le rite et ses effets surnaturels); — III. Le Chrismation ou myron, mystère de l'espérance-fortitude (1. La tradition orientale; 2. Le Chrismation d'après Nicolas Cabasilas); — IV. L'Eucharistie, mystère de la charité (1. Préambules; 2. Théologie de la Sainte Communion). — La troisième partie, *La doctrine expérimentale de l'« Amor Dei »* (p. 121—174) comprend trois chapitres: I. Les approches (1. Fondements de la morale chrétienne; 2. Volonté et intelligence dans l'œuvre du salut; 2. Voie de la méditation et de l'oraison); — II. Les réalisations (1. Comment le Christ a aimé le Père; 2. L'Amour du Christ pour les hommes; 3. Comment il fut aimé par les siens); — III. Les témoins martyrs. — Une brève Conclusion (p. 175—185) est suivie d'un Appendice (Sainte Catherine de Sienne et Nicolas Cabasilas) (p. 187—189) et d'un Index (p. 191—194). R. G.

Vl. PRELIPCEAN, *Adoptarea divină la condiţiile firii omeneşti în lucrarea inspiraţiei divine după învăţătura sf. Ioan Hrisostom.* (La condescendance divine aux conditions de la nature humaine dans l'œuvre de l'inspiration divine, selon l'enseignement de s. Jean Chrysostome.) Studii Teol. 7/8 (Bucureşti, 1959) 403—416. — L'auteur souligne la thèse chrysostomique sur la συγκατάβασις divine, qui se complétait avec la conception orthodoxe du synergisme, qui tous deux forment plus tard l'essence de la théologie palamite. M. Ş.

M. ŞESAN, *Smysl pravoslaví.* (Le sens de l'Orthodoxie.) Hlas pravoslaví 10 (Praha, 1959) 303—305. — L'explication de la genèse du mot orthodoxe et de son sens vivifiant, appliqué aux temps byzantins et conservé dans l'Eglise orthodoxe; est critiqué le terme de: orthodoxisme, comme erroné. M. Ş.

Fr. SEVICIU, *Hristologia şi soteriologia sf. Ioan Damaschin.* (La Christologie et la sotériologie d'après s. Jean Damascène.) Ortodoxia 3 (Bucureşti, 1959) 567—583. — Un exposé théologique. M. Ş.

Gh. SÎRBU, *Intrarea solemnă a Mîntuitorului în Ierusalim.* (L'entrée solenelle de Jésus à Jerusalem.) Studii Teol. 7/8 (Bucureşti, 1959) 453—465. — Le récit de l'entrée de Jésus à Jérusalem est décrit d'après les Evangiles, avec les commentaires des pères de l'Eglise et des théologiens byzantins. M. Ş.

I. TURCU, *Conceptul de « chip » şi implicaţiile lui soteriologice.* (Le concept « d'image » et ses implications sotériologiques.) Ortodoxia 3 (Bucureşti, 1959) 414—429. — Les thèses théologiques sur ὁμοούσιος τῷ πατρὶ et θέωσις chez les Pères grecs de l'Eglise. M. Ş.

I. TURCU, *Sfintele taine şi faptele bune în mîntuire.* (Les s. sacrements et les faits de la charité dans la rédemption.) Studii Teol. 5/6 (Bucureşti, 1959) 314—330. — Un exposé mystagogique. appuyé sur s. Maxime le Confesseur et Nicolas Cabasilas. M. Ş.

N. USPENSKIJ, *Соборность.* Журнал Моск. Патриархии 7 (Moscou, 1959) 45—51. — L'auteur s'occupe du problème de la « sobornicité », d'après le sens orthodoxe et byzantin, en liaison avec les termes de « œcuménicité » et « catholocité ». Le problème implique aussi la thèse de l'autocéphalie, dont s'occupe V. TALÃZIN, *Соборность и автокефалия,* ibid., 7, p. 51—55. M. Ş.

P. VINTILESCU, *Dumnezeiasca liturghie, comentar.* (La s. Messe commentée.) Biserica Ortodoxă Romînă 11/12 (Bucureşti, 1959) 1073—1099. — On ajoute aussi les explications des Pères grecs, des canonistes byzantins, de N. Cabasilas, Syméon de Thessalonique et des autres. M. Ş.

P. VINTILESCU, *Pregătirea sfinţiţilor slujitori pentru oficiul Liturghiei.* (Les préparations des ministres sacrés pour la s. liturgie.) Biserica Ortodoxă Romînă 2 (Bucureşti, 1959) 141—176. — En précisant comment se prépare un prêtre orthodoxe pour le service de la liturgie, l'auteur se sert aussi des dispositions fixées par Basile le Grand, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome, Pseudo-Germanos, Balsamon, N. Cabasilas, Syméon de Thessalonique et dans les codes byzantino-grecs liturgiques. M. Ş.

D. Hagiographie

G. B. BRONZINI, *La leggenda di S. Caterina d' Alessandria (Passioni greche e latine).* Mem. Accad. Naz. dei Lincei, Cl. Sc. mor., stor. e fil., s. VIII, IX (1960) 257—416. —

Il confronto tra le principali redazioni greche e latine della celebre leggenda permette di concludere che essa risulta da un insieme di luoghi comuni, senza alcun dato storico sicuro. Il suo nucleo primitivo, rappresentato dal testo contenuto nel Menologio di Basilio II (sec. X—XI), potrebbe essere anteriore al VII secolo. E. Fo.

H. v. CAMPENHAUSEN, *Bearbeitung und Interpolationen des Polycarpmartyriums.* Heidelberg, 1957 (Sitzungsber. d. Heidelb. Akad. d. Wissen., Philos.-Hist. Kl., 1957, 3. Abhandl.), pp. 48. — Compte-rendu: S. PRETE, Paideia XIII (1958) 306—309. E. Fo.

Dictionnaire de spiritualité, I. Ephrem le Syrien, col. 788—822. — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, Orient. Christ. Period. 26 (1960) 156—157. A. G.

E. FOLLIERI, *Il calendario giambico di Cristoforo di Mitilene secondo i mss. Palat. gr. 383 e Paris. gr. 3041.* Anal. Boll. LXXVII (1959) 245—304. — L'esame del calendario giambico attribuito a Cristoforo di Mitilene quale appare nei mss. Vat. Palat. gr. 383 (sec. XIV in.) e Paris. gr. 3041 (II metà del XV sec.), ed il suo confronto con l'altro calendario in versi, quello esametrico, attribuito allo stesso autore e contenuto nel cod. Paris. supl. gr. 690 (sec. XI ex.), permette di giungere alle seguenti conclusioni: nella I metà del sec. XI Cristoforo di Mitilene compose il calendario in distici giambici per tutti i santi dell'anno, su uno schema di calendario che si identifica sostanzialmente con quello del sinassario constantinopolitano; subito dopo fu redatto — probabilmente dallo stesso autore — il calendario in esametri (un esametro per ciascun giorno), che venne inserito in quello giambico con funzione di « segnadata ». Da questa redazione mista dell'opera derivano sia il calendario in esametri del Paris. suppl. gr. 690 che quello in trimetri del Vat. Palat. gr. 383. Ben presto i due calendari penetrarono nel sinassario (il codice di Christ Church, in cui i distici giambici e i monostici esametrici sono alternati alle notizie in prosa, è della II metà del sec. XII); da un sinassario sono stati estratti appunto — con modifiche quindi ed aggiunte — gli epigrammi del cod. Paris. gr. 3041. Nelle pp. 271—301 sono pubblicati 57 distici inediti dai due codici presi in esame: l'esame metrico permette di attribuire quelli del cod. Palat. ad un versificatore del sec. XI (forse lo stesso Cristoforo di Mitilene), mentre quelli del ms. Parigino sono dovuti a più autori, in complesso di età più recente. Un Index Sanctorum è contenuto nelle pp. 301—304. E. Fo.

Fr. HALKIN, *Le pape S. Grégoire le Grand dans l'hagiographie byzantine.* Orient. Christ. Period. XXI (1955) 109—114. — S. Grégoire le Grand était très connu à Byzance où l'on lui vouait une vénération supérieure à celle de tous les autres saints, pour ses *Dialogues* auxquels la littérature médiévale (y compris celles des vieux-Slaves) revient très souvent. Cependant, on possède de peu nombreux témoignages ou textes relatifs à la vie du saint. L'auteur se pose la question qui est de savoir dans quelle mesure on peut, par une analyse critique, désigner les textes en question comme réellement existants. Le résultat est très réduit: l'anecdote de l'ange déguisé en mendiant, l'absolution du moine excommunié et deux Vies. A. D.

Fr. HALKIN, *Glânes modenaises et brescianes d'hagiographie grecque.* Silloge Bizantina in onore di Silvio Giuseppe Mercati. Roma, 1957, pp. 222—226. — L'auteur examina certains manuscrits grecs des bibliothèques de Modène et de Brescia et trouva 15 documents que la Bibliotheca hagiographica Graeca (Bruxelles, 1909) ne mentionne pas. Il donne leur description. A. D.

Fr. HALKIN, *Y a-t-il trois saints Georges, évêques de Mytilène et « Confesseurs » sous les iconoclastes?* Anal. Boll. LXXVII (1959) 464—469. — Le ménologe d'Avril, composé vers la fin du X^e^ siècle (cf. le manuscrit de Patmos 254) contient 30 légendes dont 18 restèrent longtemps sans être publiées. Deux légendes ont paru ultérieurement. J. Foundoulis publia une troisième, la Vie de St. Georges de Mytilène. L'éditeur distingue trois Sts Georges, évêques, qui auraient tous vécu aux temps de l'iconoclasme (VIII^e^—IX^e^ siècles). Halkin examine si les trois Sts Georges ont réellement existé. Il étudie, en plus, les témoignages du synaxaire et explique comment l'hypothèse des trois Sts Georges a pu naître. A. D.

Fr. HALKIN, *Les deux passions de Saint Patrice évêque de Pruse en Bithynie.* Anal. Boll. LXXVIII (1960) 130—144. — L'auteur donne l'édition critique des deux Passions de St. Patrice, évêque de Pruse en Bithynie. L'idée de publier cette édition critique a été suggérée à l'auteur par la conférence de P. Orgels sur St. Patrice de Pruse, sur les eaux thermales de Brousse et le Purgatoire de St. Patrice en Irlande. La première Passion a déjà été publiée avant, sans que l'éditeur eût, toutefois, tenu compte des quatre autres manuscrits, se contenant d'utiliser le manuscrit d'ailleurs défectueux de Florence. La

seconde Passion n'a pas encore été publiée. La première s'est conservée en cinq manuscrits (celui de Vatopédi à Athos — B, celui de Florence — F, celui de Jérusalème — H, celui de Munich — M et celui de Patmos — P). La seconde Passion figure dans un seul manuscrit conservé à Oxford. La Passion de St. Patrice est une œuvre d'une originalité indéniable, surtout dans son introduction qui dépasse nettement le cadre coutumier des autres travaux du même genre. L'édition critique du texte grec est exemplaire. Elle contient même des annotations basées sur d'autres manuscrits, ce qui facilite l'exégèse scientifique. La seconde composition, basée sur un seul manuscrit — codex unicus — est reproduite avec un soin non moins scrupulent. Les manuscrits de la première passion datent des IX^{e}—XII^{e} siècles, celui de la seconde est du XII^{e} siècle. A. D.

Fr. HALKIN, *La Passion grecque des saintes Libyé, Eutropie et Léonis martyres à Nisibe* Anal. Boll. LXXVI (1958) 293—315. — L'auteur présente une édition critique de la Passion considérée, par erreur, comme ayant trait à Ste Olive, martyrisée de façon mystérieuse en Tunisie. Après avoir minutieusement étudié le manuscrit de Messine daté de 1307, l'auteur a découvert qu'il ne s'agissait pas là du nom d'Olivia, mais de Libyé, prononcée *Livii.* Dans le manuscrit difficilement déchiffrable, il trouva le nom *Nisibis,* ce qui l'autorise à déclarer le texte pour la narration sur la mort de trois vierges martyrisées à Nisibie: Libyé, Eutropie et Léonis. L'édition critique du texte grec se base sur l'unique manuscrit de Messine № 29. Dans un article d'introduction, l'auteur souligne l'importance du texte pour l'hagiographie byzantine. A. D.

Fr. HALKIN, *La Passion grecque des Saints Eugène et Macaire.* Anal. Boll. LXXVIII (1960) 41—52. — L'auteur donne l'édition critique de la Passion grecque des Saints Eugène et Macaire, passion que de nombreux savants n'ont pas cessé d'étudier dès le XVI^{e} siècle mais qui, par une sorte de fatalité curieuse, n'a jamais été publiée. Le texte grec de la Passion est conservé en quatre manuscrits, dont celui de Vienne du XI^{e} siècle, celui du Vatican du XVI^{e} siècle, celui de Bruxelles des XVII^{e}—XVIII^{e} siècles et celui de Constantinople des X^{e}—XI^{e} siècles. Le manuscrit fort ancien de Constantinople s'est perdu sans traces, ceux du Vatican et de Bruxelles sont des copies plus récentes de l'exemplaire de Vienne. Pour son édition critique, l'auteur a donc utilisé le manuscrit de Vienne (historicus 3). Son texte figure aux pp. 43—52. A. D.

Fr. HALKIN, *La prétendue Passion de S. Alexandre de Thessalonique.* La Nouvelle Clio VI (1854) 70—72. — Le monastère τῆς Ἁγίας dans l'île d'Andros possède une collection de manuscrits. Selon la description de St. Lambros, le texte de la Passion de St. Alexandre de Thessalonique y figure au codex 91, feuilles 1—9. — Cette indication a été reprise par A. Erhard qui a, récemment, étudié cette collection. Fr. Halkin a voulu vérifier cette donnée, vu l'extrême valeur du texte relatif à St. Alexandre de Thessalonique à qui fort peu de témoignages se rapportent. Les photographies que l'auteur a faites ont cependant prouvé qu'il s'agissait là d'une erreur, répétée deux fois, et que l'auteur a tenté d'expliquer. Le passage mentionné du manuscrit contient le texte du panégyrique très connu de St. Grégoire le Thaumaturge par St. Grégoire de Nysse. A. D.

G. ROSSI TAIBBI, *Martirio di Santa Lucia. Vita di Santa Marina. Testi greci e traduzioni.* (Istituto Siciliano di Studi Bizantini e neogreci. Testi, 6.) Palermo, 1959, pp. 111. — I due scritti agiografici qui pubblicati in edizione critica con versione italiana sono preceduti ciascuno da un' introduzione. Nella prima l' A. elenca le varie redazioni della leggenda di S. Lucia (la *passio* latina, la *passio* greca I — che è alla base di tutti gli altri testi —, la *passio* greca II dell' anonimo siracusano, il commentario di Giovanni Tzetze) e ne stabilisce i caratteri e i rapporti; segue l'elenco e lo stemma dei 16 mss. che contengono la *passio* I. La vita di S. Marina è invece tratta da un unico codice, il ms. 29 della Bibl. Univers. di Messina (del 1307/1308), e fu composta probabilmente in Sicilia nel XII secolo. L' opera è corredata di indici dei nomi propri e delle voci notevoli. E. Fo.

R. B. SERJEANT, *Saint Sergius.* Bull. School Orient. and African Stud. 22 (1959) 574—575. — From the fact that the Masjid Sarjïs is to be found in the Sihil Quarter or Ward of Tarïm, S. deduces that this arose from a Christian saint "whose memory, or whose name at least, has survived some fourteen centuries." J. M. H.

J. ZANDEE, *Het patroon der martyria.* Nederlands Theol. Tijdschrift 14, fasc. 1, 1959, pp. 1—28. — L'auteur étudie les traits caractéristiques des vies des martyrs coptes. A. B. R.

E. Apocryphes

L. M. PERETTO, *La « Natività di Maria »*. Marianum XXII (1960) 176—196. — Il Papiro Bodmer V, della metà del sec. III, contiene una redazione del « Protoevangelo di Giacomo importante sia per la cronologia del noto testo apocrifo (che si può stabilire tra la fine del II secolo e l'inizio del IV), sia per alcune questioni teologiche (l'Immacolata Concezione e la Verginità di Maria). E. Fo.

L. VARCL, *Simon Magus.* Příspěvek k poznání křesťanského gnosticismu. Praha, nákladem Královské České Společnosti Nauk, 1949, pp. 116 (Věstník Královské České Společnosti Nauk, třída filosoficko-historicko-filologická, Ročník 1946). — Der Verfasser beantwortet die Frage, ob Simon Magus als Vorläufer der Gnosis zu gelten habe, positiv, wenngleich einzelne mit seiner Gestalt verbundene Züge späteren Ursprungs sind. Irm.

VIII. GEOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE; ETNOGRAPHIE

P. G. AKRITAS, *Древний торговый путь от Черного моря к Каспийскому по горам Центрального Кавказа.* Учен. Зап. Кабардино-Балкарского научно-исслед. инст. XVI (1959) 197—219, илл. — L'auteur reconstitue le trajet de l'ancienne voie commerciale menant de la forteresse byzantine de Sévastopolis (Suchumi) vers l'Osétie du Nord et décrit les monuments médiévaux qui la jalonnaient. A. K.

R. AUBERT, *Dwin, Dovin,* Δούβιος, *ville d'Arménie.* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1960) col. 1243—1244. R. G.

B. GEROV, *L'aspect éthnique et linguistique dans la région entre le Danube et les Balkans à l'époque romaine (Ier—IIIe s.).* Studi Urbinati, N. S. B, (1959) 1—2, 173—191. — Hier zu erwähnen wegen der herangezogenen Quellenschriftsteller aus späteren Jahrhunderten. Irm.

R. GUILLAND, *Études sur Constantinople byzantine.* Jhb. d. Österr. Byz. Gesellsch. 5 (1956) 27—40. — Im Zuge seiner topographischen Untersuchungen behandelt Guilland zwei Bauwerke, für die nur literarische Belege zur Verfügung stehen. Ὁ Θωμαΐτης τρίκλινος, ein im 7. Jahrhundert errichteter Annex des bekanntlich nicht eindeutig lokalisierten Patriarchats, lag „à l'angle nord-est de l'Augoustéon et touchant à l'extrémité orientale des catéchumènes méridionaux" (S. 31). Τὸ ἅγιον Φρέαρ „était ... le portique, formant galerie fermée, qui couvrait la grande porte percée près de l'extrémité sud de la façade orientale de Ste-Sophie" (S. 40). Die Beigabe von Kartenskizzen ist leider unterlassen worden. Irm.

A. L. JAKOBSON, *К вопросу о локализации средневекового города Фуллы.* Совет. Археол. XXIX—XXX (1959) 108—113. — L'auteur polémise avec V. V. Kropotkin (V. Byzantinoslavica XXI, 200.) sur la question de la localisation de la ville médiévale de Fulla. Il tient pour impossible de localiser la ville dans la partie orientale de la Crimée, à proprement dit sur la colline Tepsen' (Koktebel'), tous les villages en Crimée orientale étant vers la fin du Xe siècle, soit dépeuplés soit changés en villages russes. A. K.

R. JANIN, *Dystis* Δύστις, *évêché de la province de Lybie, Pentapole.* Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1960) col. 1252. R. G.

R. JANIN, *Dyrrachium,* Δυρράχιον. Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl. XIV (1960) col. 1248—1252. R. G.

P. LISIČAR, O *Lihnidskoj akropoli.* (De l'acropole de Lychnidus.) Živa Antika 9 (1959) 231—233. — Partant du témoignage de Malchos (Fragm. 18, éd. Müller IV, 127), l'auteur conclut que l'antique Lychnidus se trouvait sur la montagne St. Erasme près d'Ochride. I. N. S.

G. MARIONI—C. MUTINELLI, *Guida storico-artistica di Cividale.* Udine, 1958. — Compte-rendu: P. TESTINI, Riv. di Archeol. Crist. 34 (1958) 209—210. A. G.

F. van DER MEER—Ch. MOHRMANN, *Atlas of the Early Christian World ...* (V. Byzantinoslavica XX, 380.) — Compte-rendu: M. LACKO, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 194—195. E. Fo.

V. A. NIKONOV, *Послевоенные работы по топонимике в славянских странах.* Кратк. сообщ. Инст. славяновед. 28 (1960) 75—105. — L'auteur commente surtout certains travaux relatifs à la toponymie de la Thrace et de la Bulgarie. A. K.

M. V. RAJT, *Русские путешественники и ученые в Африке (15—начало 20 вв.).* Вестник ист мир. культуры (1960) № 2, 98—109. — L'auteur mentionne les *Choždenija* en Orient aux XIIe—XIVe siècles et les voyages des pélerins et des commerçants en Egypte, aux

XV^e—XVIII^e siècles. Entre autres, il examine le pèlerinage de V. Grigorovič-Barskij dans les années 1723—1747. Il consacre son attention aussi au pèlerinage de A. S. Norov le long du Nil en 1834—1835. A. K.

J. TRUMPF, *Alexanders Kappadokisches Testament.* Byz. Zeitschr. 52 (1959) 253—256. — L'auteur relate la vie et les exploits d'Alexandre de Cappadoce, utilisant, à cette fin, un texte conservé dans le Vaticanus 1556 et dans le Suppl. Parisien 690 sous le titre de ἡ διαθήκη Ἀλεξάνδρου et que J. Trumpf publie en même temps. V. H.

D. VAYAKAKOS, Ἐκ τοῦ τοπωνυμικοῦ τῆς Ἰθάκης. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 322—348. — L'auteur étudie quelques noms de lieu dans l'île d'Ithaque, le nom d'Ithaque au Moyen-Age et à l'époque moderne, les noms de lieu Poli-Arcoumanai-Alcomenai, Jérusalem. R. G.

V. VELKOV, *Принос към античната география на Мизия (Nigrinianis-Candidiana).* (Contribution à la géographie antique de la Mésie [Nigrianis-Candidiana].) Археология 1 (Sofia, 1959) 24—29. — Le bourg de Kadakoj au Sud-Ouest du port de Mal Preslavec, où F. Uspenskij et K. Škorpil ont cru découvrir (sans toutefois disposer du fondement nécessaire pour leur hypothèse) le siège d'Omurtag, était une partie du système de défense de l'empire bas-romain aux limites de la Basse Mésie. La preuve en est fournie surtout par les documents épigraphiques dégagés entre 1957—1958. Kl. B.

B. H. WARMINGTON, *The North African Provinces ...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 146.) — Compte-redu: Z. ZLATUŠKA, Sborník prací filos. fak. Brněnské univ. (1959) řada klas.-archeol. E 4, 148. Irm.

J. ZEILLER, *Encore le site de Justiniana Prima.* Laure F. Stelè = Zbornik za umetn. zgodovino N. S. 5—6 (1959) 99—104. — Z. défend la théorie selon laquelle Iustiniana Prima aurait été construite sur la place de Scupi, entièrement démoli par le tremblement de terre de 518. I. N. S.

IX. ART BYZANTIN; MUSIQUE

A. Généralités

Dj. BOŠKOVIĆ, *O nekim našim graditeljima i slikarima iz prvih decenija XIV veka.* (Sur quelques maîtres-maçons et maîtres-peintres des premières décades du XIV^e siècle en Serbie et en Macédoine.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 125—131. — Partant des noms de célèbres artistes que mentionnent les inscriptions dans les églises serbes et macédoniennes, B. tente d'identifier, parmi eux, les peintres et les sculpteurs. I. N. S.

Ch. CHRISTOU, *Die Byzantinische Kunst.* Griechisches Bulletin 3, Quartal (1958) 1—5. — Anzeige des Werkes von Π. Ἀ. Μιχέλης, Αἰσθητικὴ θεώρηση τῆς Βυζαντινῆς τέχνης, Athen 1946 (vgl. Juliette Ernst, L'année philologique 18, 1947 [1949] 175). — Leider erfolgte die Verzeichnung des Titels lediglich in der deutschen Übersetzung, so daß eine umständliche Verifizierung nötig war. Man sollte griechische Bücher grundsätzlich im Originaltitel nennen und allenfalls die Übersetzung in eine andere Sprache beigeben (die Bibliographie im gleichen Heft der herangezogenen Zeitschrift, S. 8, ist aus diesem Grunde für den wissenschaftlichen Benutzer ohne Nutzen). Irm.

Geschichte der russischen Kunst. (Red.: I. E. GRABAR u. a. Übers. v. K. Küppers.) Bd. 2. Dresden, Verlag der Kunst, 1958, pp. 310 + 263 Abbildungen, z. T. farbig. — Dieser Band beschäftigt sich mit der Kunst von Novgorod und Pskov bis zum Ende des 15. Jahrhunderts. In einem kurzen Abschnitt von N. N. Voronin und V. N. Lazarev wird die Schlußfolgerung aus beiden Bänden gezogen: zwei einander feindliche Traditionen stehen sich in der russischen Kunst der behandelten Epoche gegenüber, die auf byzantinischer Grundlage beruhende Tradition der Feudalgesellschaft und die aus der Volkskunst stammende, die auch zum großen Teil von den Städten gestützt wurde. (Cf. Byzantinoslavica XX, 191.) U. Tr.

Государственный исторический музей. Путеводитель по залам I—VII, А, Б, В. Москва, 1960, стр. 152, илл. — A la byzantinologie se rattachent surtout les monuments du Moyen-Age primitif de Chersonèse et d'autres villes de la Crimée (pp. 130 sq.), ceux des Alans (pp. 138 sq.) ou ceux de la culture des champs d'enterrement (p. 143), les récipients byzantins de la région de Perm (p. 149) et les monuments vieux-slaves (pp. 149 sq.). A. K.

A. GRABAR, *L'iconoclasme byzantin ...* (V. Byzantinoslavica XIX, 383; XXI, 386.) — Compte-rendu: Marie S. THEOCHARI, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 506—511. R. G.

M. GRBIĆ, *Balkanski elementi u formiranju vizantiske umetnosti.* (Eléments balkaniques dans la formation de l'art byzantin.) Antidoron M. AMBRAMIĆ = Vjesnik za arh. i hist. dalm. 56—59 (1954—1957) 163—168. I. N. S.

J. JAHN, *Wörterbuch der Kunst.* In Verbindung mit R. HEIDENREICH u. W. v. JENNY. 4., durchgesehene u. erweiterte Auflage mit 212 Abbildungen. Berlin, Akademie-Verlag, 1957, pp. 730 (Lizenz-Ausgabe des Alfred Kröner Verlages, Stuttgart). — Ein unveränderter Nachdruck der 1953 erschienenen 4. Auflage. Bei verhältnismäßig geringem Umfang enthält das Buch eine Fülle von Informationen, freilich oft in sehr knapper Form. Nützlich sind die bibliographischen Angaben bei den Hauptartikeln (vgl. etwa „Byzantinische Kunst", S. 97 f.). U. Treu

Th. KLAUSER, *Studien zur Entstehungsgeschichte der christlichen Kunst II.* Jahrb. f. Antike u. Christentum 2 (1959) 115—145 + 14 tab. — Handelt über heidnische Oransbilder als Vorläufer der christlichen — auf kaiserzeitlichen Münzen, in der nichtchristlichen statuarischen Plastik der Zeit, auf heidnischen Sepulkralreliefs. Die zugrundeliegenden Monumente werden in Tabellen vorgelegt und in ihren wesentlichen Repräsentanten in Fotos vorgeführt. Irm.

N. MAVRODINOV, *Старобългарского изкуство.* София, Наука и изкуство, 1959, pp. 308. — Das nachgelassene Werk des bekannten bulgarischen Kunsthistorikers behandelt auf breiter historischer Grundlage und doch zugleich allgemeinverständlich die Kunstentwicklung und -denkmäler des Ersten bulgarischen Reiches. Beigegeben ist reiches Anschauungsmaterial sowie eine das Wichtigste umfassende Bibliographie. Die Herausgabe besorgte die Gattin des Verfassers, В. Иванова-Мавродинова. Die Übersetzung des Buches in eine der verbreiteteren Sprachen wäre erwünscht. Irm.

Repertoriul monumentelor ... (V. Byzantinoslavica XX, 381.) — Comptes-rendus: D. JACOTĂ, Mitropolia Ardealului 5/6 (Sibiu, 1959) 450—452; V. GODEANU, Biserica Ortodoxă Română 3/4 (Bucureşti, 1959) 413—420. M. Ş.

Saggi e memorie di storia dell' arte, t. I. Venezia, 1957, pp. 258. — Le centro di cultura e civiltà della Fondazione Giorgio Cini, Istituto di storia dell' arte, a commencé à publier en recueil précieux consacré à l'histoire de l'art, avec deriches reproductions d'œuvres d'art et d'une présentation impeccable. Le Ier tome comprend 7 études avec une préface par Giuseppe FIOCCO. L' Istituto di storia dell' arte à l'intention de publier des études sur l'art médiéval et moderne. Le recueil envisage la peinture et la sculpture. Il apportera, tout naturellement, même des études possédant un rapport direct à l'histoire de l'art byzantin. A. D.

Saggi e memorie di storia dell' arte, t. II (1958—1959). Venizia, 1959, pp. 178. — Le tome II du bulletin, très bien présenté, apporte l'étude de M. Chatzidakis sur l'histoire de l'icone à Byzance (v. ci-dessous sous le nom de l'auteur). A. D.

Paul H. STAHL, *La dendrolatrie dans le folklore et l'art rustique du XIXe siècle en Roumanie.* Arch. Intern. di Etnogr. e Preist., vol. II (Torino, 1959) 43—69. — L'auteur tente de rassembler différentes manifestations de l'ancien culte de la dendrolatrie, qui survivent encore dans les anciennes traditions du peuple roumain. Dans la première partie, on présente les coutumes liées à certaines grandes fêtes de l'année: Nöel, Nouvelle année, etc. Ensuite, l'auteur s'occupe du rôle de l'arbre dans les fêtes de la vie de famille: noces, enterrement, etc. Dans la troisième partie de l'étude, l'auteur s'occupe de la représentation de l'arbre dans l'art des paysans. On constate que les arbres préférés sont le sapin et le pommier. En conclusion, l'auteur considère que la survivance des formes archaïques de la dendrolatrie dans les coutumes et l'art des paysans roumains s'explique par les anciennes relations du notre pays avec l'Orient, où la dendrolatrie jouait un rôle très important, encore aux temps lointains de la préhistoire. C. N.

A. STUIBER, *Refrigerium interim ...* (V. Byzantinoslavica XX, 381—382.) — Compte-rendu: L. de BRUYNE, Riv. di Archeol. Crist. 34 (1958) 87—118. — Selon de Bruyne, l'état et le séjour intermédiaire des âmes entre la mort et la résurrection ne constituent pas, comme le pense A. Stuiber, un critère d'interprétation de l'art paléochrétien. A. G.

A. Ja. ŠEVELENKO, *Путеводители по Киевским музеям.* История СССР (1960) № 1, 204—206. — Обзор работ: В. Г. ДЬОМИН, В. М. КРИКОТУН, М З. ПЕТРЕНКО, В. А. ШИДЕНКО, *Київський державний заповідник-музей «Києво-Печерська лавра».* Київ 1957; Г. Н. ЛОГВИН, *Києво-Печерская лавра.* Москва 1958; Н. И КРЕСАЛЬНЫЙ, *София Киевская.* Москва, 1958; О. РАДЧЕНКО, *Софійский музей у Києві.* Київ, 1958. A. K.

D. TALBOT RICE, *Kunst aus Byzanz.* München, 1959, pp. 91, tavv. 241. — Compte-rendu: A. M. AMMANN, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 185—187. E. Fo.

D. TALBOT-RICE—M. HIRMER, *Arte di Bisanzio.* Firenze, 1959, pp. 112. — Compte-rendu: G. BOVINI, Felix Ravenna, III S., XXX (1960) 127—130. E. Fo.

Ursprünge und Anfänge der Renaissance. Bericht über die vom Zentralinstitut für Kunstgeschichte in München veranstaltete wissenschaftliche Tagung (18.—20. März 1954). Kunstchronik 7 (1954) 113—147. — Die Tagung, die im März 1954 vom Zentralinstitut für Kunstgeschichte in München veranstaltet wurde, begegnete dem Phänomen Renaissance vornehmlich von Standpunkt des Kunsthistorikers aus. Die Einflüsse und Querverbindungen zu Byzanz betonten vornehmlich die Vorträge von Harald Keller „Ursprünge des Gedächtnismals in der Renaissance" (Referat S. 134 f.) und Claus Nissen „Die Entwicklung der zoologischen und botanischen Illustration von der Antike zur Renaissance" (Referat S. 138 f.). Irm.

G. VALENTINI, *Opere esposte nella mostra d'arte bizantina in Piana degli Albanesi 1957—1958.* (= Repertorio di opere mobili d'arte bizantina in Sicilia, n. 1), Palermo, 1958, pp. 78. — Compte-rendu: A. M. AMMANN, Orient. Christ. Period. XXV (1959) 208—209. E. Fo.

W. F. VOLBACH, *Frühchristliche Kunst. Die Kunst der Spätantike in West- und Ostrom.* München, 1958, pp. 96 + tavv. 258. — Compte-rendu: A. M. AMMANN, Orient. Christ. Period. XXV (1959) 205—207. E. Fo.

W. F. VOLBACH—M. HIRMER, *Arte paleocristiana.* Firenze, 1958. — Compte-rendu: G. BOVINI, Felix Ravenna, III S., XXX (1960) 125—127. E. Fo.

B. Architecture

Dj. BASLER, *Bazilike za Mogorjelu.* (Die Baziliken von Mogorjelo.) Naše Starine 5 (1958) 45—62. — B. soutient que les deux basiliques dégagées antérieurement à Mogorjel, datent de la 2e moitié du Ve siècle. I. N. S.

L. BOTUŠAROVA, *Нови данни за крепостта на Филипополе.* (Nouveaux témoignages relatifs à la forteresse de Philipopoli.) Археология 1 (Sofia, 1959) 55—58. — Une fouille archéologique, effectuée en 1957 à deux endroits longeant l'enceinte de la forteresse et en liaison avec les travaux de conservation des restes de la forteresse, a mis en lumière certains procédés techniques de construction. Kl. B.

G. BOVINI, *Note sulla denominazione* « in coelo aureo » *della basilica di S. Apollinare Nuovo e sull' originaria copertura della chiesa.* Felix Ravenna, III S., XXIX (1959) 41—48, 2 ill. — La denominazione « in coelo aureo », documentata da Andrea Agnello (sec. IX) e risalente verosimilmente al sec. VI, deriva con ogni probabilità dalla decorazione del sofitto, a *trabes* e *laquearia* dorati (cf. il duomo di Monreale). In questa forma l'A. auspica che sia oggi restaurato il soffitto. E. Fo.

G. BOVINI, *L'impiego die tubi fittili nelle volte degli edifici di culto ravennati.* Felix Ravenna, III S., XXX (1960) 78—99 + 5 ill. — Dall'inizio del V sec. alla metà del VI furono spesso realizzate in Ravenna delle coperture mediante l'impiego di tubi fittili, sia per semicalotte absidali che per cupole. Con l'appoggio di numerosi esempi tratti dall' ambiente mediterraneo, ed in patricolare dall'Africa romana, l'A. nega — contro lo Choisy e il Diehl — che questa tecnica sia di origine bizantina. E. Fo.

G. BOVINI, *Il mausoleo di Teodorico.* Corsi di cultura sull' arte Ravennate e Biz. 1959, 2e fasc., 7—38. — L'auteur, après avoir décrit le monument, repose le problème de l'architecture: pour lui, un premier architecte romain, peut-être d'origine syriaque, prévoyait un décagone recouvert d'une coupole à profil surbaissé, un second architecte goth continua le décagone jusqu'au-dessus de la porte du plan supérieur et l'orna de motifs barbares, puis il changea le projet primitif et donna au monument une couronne circulaire qu'il coiffa d'un immense monolithe. A. G.

G. BRUSIN — P. L. ZOVATTO, *Monumenti paleocristiani di Aquileia e di Grado ...* (V. Byzantinoslavica XXI, 182.) — Compte-rendu: I. FURLAN, Felix Ravenna, III S., XXV (1958) 72—75. E. Fo.

N. N. CHOLOSTENKO, *Новые данные о Кирилловской церкви в Киеве.* Памятники культуры 2 (1960) 5—19, 12 рис. — En rapport avec l'examen de la fortification de l'église S. Cyrille à Kiev (1949—1954), on a découvert de nouvelles données relatives au type des briques (pourvues quelquefois de signes), au caractère de leur liaison et

l'on a dégagé les restes de l'ancien plancher des châssis en bois des fenêtres du XIIIe siècle, d'un baptistère et des annexes, galeries sans doute, entourant le temple. A. Bk.

G. N. ČUBINAŠVILI, *Архитектура Кахетии. Исследование развития архитектуры в восточной провинции Грузии в VI—XVIII вв.* Текст: Тбилиси, 1959, стр. XXVI + 638 с чертежами и иллюстрациями. *Альбом:* Тбилиси, 1956, 473 табл. (V. Byzantinoslavica XXI, 203.) — Le livre — produit d'une recherche prolongée — présente l'histoire de l'architecture en Kachétie en relation avec le développement de l'architecture géorgienne en général. Il comprend 12 chapitres: 1) Problèmes de l'étude de l'architecture kachétienne, 2) Basiliques de Kachétie, 3) Basiliques en trois églises de Kachétie, 4) L'architecture des coupoles en Kachétie, sa division et la place qu'elle occupe dans l'évolution générale de l'architecture chrétienne, 5) Les plus anciens monuments de l'architecture des coupoles en Kachétie, 6) L'architecture des coupoles aux VIIIe—IXe siècles, 7) Construction en coupoles des Xe—XIIIe siècles, 8) Architecture des coupoles modernes, 9) Eléments de l'architecture des églises kachétiennes et leur place dans l'évolution générale de l'architecture, 10) Clochers en Kachétie, 11) Forteresses, châteaux et palais en Kachétie, 12) Valeur artistique de l'architecture kachétienne et son rapport à l'architecture géorgienne en général. Le livre est suivi d'un index et d'un résumé détaillé en allemand. A. Bk.

F. W. DEICHMANN, *Studien zur Architektur Konstantinopels* ... (V. Byzantinoslavica XX, 383.) — Rev. by J. B. WARD PERKINS, Journ. Rom. Stud. 49 (1959) 184. J. M. H.

Ch. DELVOYE, *Les basiliques paléochrétiennes.* Corsi di cultura sull'arte Ravennate e Biz. (8.—23. 1959) 49—70. — Exposé précis et clair de la question, suivi d'une bibliographie récente. A. G.

Ch. DELVOYE, *Sainte-Sophie de Constantinople: architecture et mosaïque.* Corsi di cultura sull' arte Ravennate e Biz., 1959, 2e fasc., 39—47. — Exposé simple et très clair suivi d'un choix bibliographique très pertinent. A. G.

O. DEMUS, *Zwei Dogengräber in San Marco.* Venedig. Jhb. d. Österr. Byz. Gesellsch. 5 (1956) 41—59. — Bekanntlich ist die Markuskirche nicht schlechthin Begräbniskirche der Dogen gewesen, vielmehr nur solcher, welche als Stifter an Bau oder Ausstattung beteiligt waren. Erhalten sind insgesamt sechs Dogengräber; die beiden ältesten — des Dogen Vitale Falier († 1096) und der Dogaressa Felicitas Michiel († 1101) — bilden den Gegenstand der vorliegenden Untersuchung. Die dem 13. Jahrhundert zugehörigen Denkmäler haben Elemente des 11. Jahrhunderts aufgenommen, deren Motiv- und Formenbestand auf die mittelbyzantinische wie auf die ravennatische und arabisch-sarazenische Kunst weisen. Eine venezianische Werkstätte verband diese Einflüsse in solcher Weise, daß das National-Ravennatische zu dominieren schien und die Loslösung der venezianischen Kunst von der byzantinischen dokumentierte. Irm.

E. DYGGVE, *Palača na otoku Mljetu sa novog gledišta.* (Der Palast auf der Insel Mljet von einem neuen Standpunkt.) Lauras F. Stelè = Zbornik za umetn. zgodovino 5—6 (1959) 79—90. — Le palais de l'île de Mlet, remontant à la basse antiquité, est daté par D. des Ve—VIe siècles et appartient, par son style, à la sphère du byzantinisme adriatique. I. N. S.

E. DYGGVE, *Basilica Herculis.* Festschrift W. Sas-Zaloziecky zum 60. Geburtstag. Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1956, 34—39. — Kassiodor erwähnt zu Ravenna eine Basilika des Herkules, die Theoderich hatte erbauen lassen. Dyggve sieht in ihr „eine Palastbasalika mit glorifizierender Aufgabe" (S. 36), gegründet auf den Konzeptionen des Kaiserkults, eine Art heidnisches Gegenstück zu den christlichen Benennungen von gleichartigen Kultgebäuden wie z. B. der Basilica Apostoli Pauli. Irm.

G. DOWNEY, *The Tombs of the Byzantine Emperors at the Church of the Holy Apostles in Constantinople.* Journ. Hell. Stud. 79 (1959) 27—51. — These tombs are described in 3 lists — the *De cerimoniis* of Constantine VII and two others in mss. in Paris first published by Du Cange and Banduri. There is also the description by Nicholas Mesarites and scattered supplementary evidence. The 3 lists are re-edited by D. who adds an Engl. trans. and notes. He appends a detailed discussion of the mausoleum of Constantine, and of Justinian, as well as of the *stoai* to the N. and S. of the church and the sarcophagus of Michael III. J. M. H.

F. FÜLEP, *Neuere Ausgrabungen in der Cella trichora von Pécs (Fünfkirchen).* Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 11 (1959) 399—417. — Im Jahre 1922 wurde in Pécs eine Friedhofskapelle mit drei Apsiden (Cella trichora) freigelegt; vgl. O. Szőnyi, Az Orz. Magyar Régészeti Társulat Évkönyve 2 (1923—1926) 172 ff. — Der Verfasser suchte 1955

in systematischer Grabung einige noch offene Fragen hinsichtlich des Objektes zu klären. Die Cella trichora wurde in der 2. Hälfte des 4. Jahrhunderts — vielleicht als Märtyrerkirche — errichtet. Reiche Spuren zeugen von slawischer Bautätigkeit im 9. Jahrhundert; zu dieser Zeit dürfte die Kirche auch ein zweites Mal ausgemalt worden sein. In der zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts setzte der Verfall ein, im darauffolgenden Jahrhundert eine neue Bautätigkeit, welche die alte Konzeption bereits außer acht lassen konnte. Irm.

Mich. Ch. GITAKOS, Τὰ χριστιανικὰ μνημεῖα τῆς Στεμνίτσης (Γορτυνίας) ἐξ ἐπόψεως ἀρχιτεκτονικῆς, εἰκονογραφικῆς, ἐπιγραφικῆς καὶ αἰσθητικῆς. Ἐν Ἀθήναις 1959, σσ. 283+154 εἰκόνες καὶ σχέδια ἐντὸς κειμένου. — Compte-rendu: T. Ath. GRITSOPOULOS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 480—485. R. G.

R. HIEPE, *Prinzipien der Gesamtgestaltung monumentaler Türen von der Antike bis zur Romanik*. Phil. Diss. Hamburg 1958, pp. 365 + 79 (Maschinenschr.). — Die von Prof. Isermeyer (Hamburg) angeregte Dissertation besteht aus zwei Teilen: Zunächst erfolgt in einem *Katalog* die genaue Beschreibung aller „erhaltenen oder aus Quellen näher bekannten Türen" des genannten Zeitraumes. Bei originalen Türren ist Vollständigkeit erstrebt, Türdarstellungen werden dagegen in Auswahl und nur, wenn es sich um Nachahmungen wirklicher Türen handelt, besprochen. Der eigentliche *Textteil* der Arbeit bringt eine systematische Behandlung der Türen nach den wirksamen technischen und formalen Gestaltungsprinzipien. Von den byzantinischen Türen wird in dieser Arbeit erstmals ausführlich behandelt die zweiflügelige Bronzetür des Haupteinganges zur Hauptkirche des Lawra-Klosters auf dem Athos (10. Jahrh., s. Katalog, S. 157 f.). J. D.

B. IGNATOV, *Южната порта на вътрешната крепост в Преслав като обект за консервация и реставрация их.* Изв. на Археол. инст., кн. 22 (1959) 173—208, 33 обр. — Un examen architectural a prouvé que la porte du Sud appartient à une étape ultérieure de la construction de la forteresse de Preslav, alors que la porte du Nord semble plus ancienne. Tentative de reconstruction très réussie. A. P.

B. IGNATOV, *Проучвания и консервации на дворцовия комплекс на крепостта Царевец в Търново.* (Travaux de fouille et conservation dans le palais appartenant à la forteresse de Carevec à Tărnovo.) Археология 1 (Sofia, 1959) 124—134. — L'auteur de l'article est un architecte spécialisé dans la conservation des monuments historiques. Ses travaux concernent avant tout les procédés de consolidation et de conservation des restes du palais et des fortifications. Suivent de nombreuses images illustrant les résultats obtenus. Kl. B.

Vera IVANOVA, *Южната порта на Вътрешния град в Преслав, нейният градеж и архитектурен тип.* Изв. на Археол. инст., кн. 22 (1959) 133—171, 28 обр. — Elle appartient au type des « tours d'entrée » et diffère des portes faisant partie des forteresses byzantines de l'époque. A. P.

A. L. JAKOBSON, *Из истории армянского средневекового зодчества. (Гандзасарский монастырь XIII в.). Исследования по истории культуры народов Востока Сборник в честь академика И. А. Орбели.* Изд. Акад. Наук СССР. Москва-Ленинград, 1960, 144—158, 7 илл — L'article examine l'architecture et la sculpture décorative du temple et du parvis (gavite) au monastère de Gandzasar datant du XIIIe siècle et qui servait de tombe familiale aux princes de Chačen (Haut Karabach) et de siège au catholicos albanais. A part les ornements géométriques et floraux, on y trouve des reliefs figurant les patrons du temple, des scènes de l'Evangile, etc. A. Bk.

Z. I. JAMPOL'SKIJ, *Памятники кавказской Албании на горе Бешидаг.* Совет. археол. (1960) № 2, 246—250, илл. — Description du temple sur la montagne de Bešidag (Rép. Socialiste de l'Azerbajdjan) que l'auteur rapproche des temples du VIIe siècles. Les signes sur les pierres taillées du temple de Bešidag sont identiques à ceux figurant dans le temple de Sisian (VIe—VIIe siècles). Certains des signes de Bešidag sont sans analogie dans les alphabets arménien et géorgien. Il s'agit là peut-être, de signes de l'alphabet albanais que certains auteurs antiques et médiévaux mentionnent. A. K.

E. JOSI—R. KRAUTHEIMER—S. CORBETT, *Note Lateranensi.* Riv. di Archéol.-crist. 34 (1958) 59—72. — De récents sondages permettent de clarifier l'histoire architecturale de la basilique constantinienne du Latran: les stilobates des colonnades de la nef principale continuaient jusqu'à l'abside sans interruption, les autres nefs intérieures avaient la même longueur de colonnade que la nef principale, les nefs extérieures étaient plus

courtes; à l'ouest, au flanc du monument, un « transetto di navatella » (on y recueillait les offrandes?). Ces sondages n'ont porté que sur la partie Sud du monument. A. G.

V. I. KAZARINOVA, *Архитектура Дмитриевского собора во Владимире.* Под редакцией Н. Н. Воронина. Москва, 1959, 37 стр. с илл. — Памятники русской архитектуры. Обмеры и исследования. A. Bk.

D. KRANDŽALOV, *Architektura budov a stavební materiály v domnělé Plisce* (Část IIb). Acta Universitatis Palackianae Olomucensis, Historica 1 (1960) 59—105. — Widersprüchliche Deutungen Mijatevs und Karasimeonovs zieht der Verfasser heran, um seine These zu stützen, daß die Ausgrabungen Škorpils und Uspenskijs bei Aboba nicht Pliska, die Hauptstadt des Ersten Bulgarischen Reiches, sondern römisch-byzantinische Anlagen zutage gefördert hätten. Irm.

R. LJUBINKOVIĆ i drugi, *Istraživački i konzervatorski radovi na crkvi Vavedenja u Lipljanu.* (Travaux de recherches et de conservation effectués à l'église de la Présentation de la Vierge à Lipljan.) Zbornik zaštite spomenika kulture 10 (1959) 69—136. — L'église de Lipljano fut construite dans la première moitié du XIV^e siècle et subit ensuite plusieurs restaurations. I. N. S.

Dj. MANO-ZISI, *Nova bazilika na Caričinom Gradu.* (La nouvelle basilique de Caričin Grad.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 295— 305. — Dans cette localité, on a découvert, jusqu'à présent, six édifices relatifs au culte chrétien, dont quatre basiliques de types différents: basilique épiscopale où l'espace absidal triparti a été développé, basilique avec une crypte, basilique avec un transept, et la plus récente parmi elles avec des pilastres séparant les nefs latérales de la nef principale. I. N. S.

B. MARUŠIĆ, *Kratak doprinos proučvanju kontinuiteta izmedju kasne antike i ranoh srednig vijeka te poznavanju ravenske arhitekture i ranosrednjovjekovih grobova u Južnoj Istri.* (Ein kurzer Beitrag zum Studium der Kontinuität zwischen der späten Antike und des frühen Mittelalters wie auch der Kenntnis der ravennischen Architektur und der frühmittelalterlichen Gräber in Süd-Istrien.) Jadran. Zbornik 3 (1958) 331—341. I. N. S.

G. MATTHIAE, *Facciate vere e probabili di Basiliche Romane.* Rivista di Archeol. Crist. 34 (1958) 73—85. — S. Vital de Rome avait un narthex recouvert d'une terrasse. La façade de S. Sabine doit être rapprochée de celle de S. Démétrius de Salonique. A. G.

M. MAZZOTTI, *La Basilica Apostolorum in Ravenna.* Corsi di cultura sull' arte Ravennate e Biz. 1959, 2^e fasc., 137—156. — L'église de Saint-François à Ravenne est la basilique des Apôtres (première moitié du V^e siècle). L'auteur, qui a fait quelques sondages, tente de retrouver les parties du monument ancien. Hypothèses peu nettes et peu convaincantes. A. G.

M. MAZZOTTI, *La Basilica Ravennata di Sant' Andrea Maggiore.* Corsi di cultura sull' arte Ravennate e Biz., 1959, 2^e fasc., 157—174. — Cette basilique aujourd'hui incorporée dans les habitations (Via Ercolana) remonte peut-être au V^e siècle et aurait été restaurée au VI^e siècle. Sans fouilles ni relevés, il y a vraiment peu à en dire et l'auteur ne peut faire davantage. A. G.

M. MAZZOTTI, *La Basilica di San Vittore in Ravenna.* Corso di cultura sull' arte Ravennate e Biz., 1959, 2^e fasc., 175—190. — Ce petit monument à nef unique, détruit pendant la guerre, datait peut-être du VI^e siècle, mais n'avait sans doute rien conservé de son architecture initiale. Encore une leçon bien décevante. A. G.

V. MENCL, *Két ősi építészeti emlék Magyarországon.* (Deux anciens monuments architecturaux en Hongrie.) Művészettörténeti Értesítő 8 (1959) 217—220. — L'article est la traduction hongroise de l'article slovaque paru dans « Pamiatky a Museá » (1959, 1) et donne une analyse exacte de l'histoire de l'architecture de l'église souterraine de Feldebrő et de l'église de Tarnaszentmária en utilisant les résultats antérieurs obtenus par les savants hongrois. Il démontre qu'on trouve de pareils éléments dans la région du Caucase en Arménie et en Géorgie. Ce sont les Khazars qui se sont établis ensemble avec les Hongrois en Hongrie qui ont — selon l'auteur — amené avec eux les formes de ces églises provenant de la première moitié du XI^e siècle: par conséquent ces formes ne peuvent être considérées comme d'origine morave. Gy. M.

Nic. MOUTSOUPOULOS, Αἱ παρὰ τὴν Τρίπολιν μοναὶ Γοργοεπηκόου, Βαρσῶν καὶ Ἐπάνω Χρέπας ἀπὸ ἀρχιτεκτονικῆς ἰδίως ἀπόψεως. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 390—445. — Etudes relatives a divers monuments voisins de Tripolitsa, surtout du point

de vue architectural. Photographies, plans, inscriptions et quelques renseignements historiques facilitent l'étude. R. G.

S. NENADOVIĆ, *Restauracija Donjokameničke crkve.* (Restauration de l'église de Donja Kamenica.) Zbornik zaštite spomenika kulture 10 (1959) 51—68. — L'église de Dolna Kamenica offre un curieux exemple d'une combinaison de l'architecture religieuse et folklorique. Elel possède des fresques bien conservées de la fin du XIVe siècle. I. N. S.

A. NIKOLOVSKI, *Konzervatorski raboti na crkvata Sv. Georgi vo selo Kurbinovo.* (Les travaux conservatoires dans l'église St. Georges dans le village Kurbinovo.) Kulturno nasledstvo (Skoplje, 1959) 37—44. — Rapport sur les travaux de conservation d'une église datant de la fin du XIIe siècle et qui possède de remarquable fresques de la même époque. I. N. S.

L. NIKOLOV, *Нови данни за миналото на Стара Загора.* (Nouveaux témoignages du passé de Stara Zagora.) Археология 1 (Sofia, 1959) 59—63. — En 1955, des travaux de construction ont dégagé, dans la rue Stoletov à Stara Zagora, un mur antique. (Le prédécesseur antique de Stara Zagora est Augusta Traiana.) Une recherche qu'aux fins de la conservation des fouilles, on a entreprise au courant des deux années suivantes, a dégagé le *tablinum* d'une maison patricienne avec une mosaïque à motifs animaliers. Les monnaies retrouvées et la technologie permettent de dater la construction de la première moitié du IVe siècle. De la superposition des couches et de leur contenu, l'auteur tire des déductions plus générales sur la durée de l'existence, l'étendue et le caractère social d'Augusta Traiana. Kl. B.

A. C. ORLANDOS, *Les baptistères du Dodécanèse.* Actes du Ve Congrès Intern. d'Archéologie chrétienne. Paris, 1957, pp. 199—211. — Il y a plusieurs années, l'auteur nous a informés d'un baptistère conservé dans la capitale de l'île de Cos. Le baptistère s'est conservé, car il a été changé en une église dédiée à St Jean Baptiste. Les fouilles ultérieurement entreprises par l'auteur et d'autres archéologues italiens, ont découvert plusieurs baptistères du même genre. On en connaît actuellement 11 (dont l'auteur a découvert personnellement quatre). Ils se trouvent à Kos et à Rhodes. Leur placement à l'intérieur de l'église n'est pas le même, parfois ils en sont séparés. L'auteur donne une description détaillée avec plans, de pareils baptistères qui se composent d'habitude de deux pièces. Il explique la cérémonie du baptême et indique la place du baptistère à laquelle le baptême avait lieu. Il s'agit du type Heptabémata connu à Rhodes. L'auteur explique leur but et les transformations qu'ils subirent durant leur existence. A. D.

A. C. ORLANDOS, *Les monuments paléochrétiens découverts ou étudiés en Grèce de 1938 à 1954.* Actes du Ve Congrès Intern. d'Archéologie chrétienne. Paris, 1957, pp. 109—116. — L'auteur nous fournit une revue fort utile des monuments paléochrétiens que les archéologues grecs ont découverts et examinés depuis le Ier Congrès d'Archéologie chrétienne jusqu'en 1954. Les fouilles principales ont pu être exécutées après 1949 seulement. L'auteur donne une description sommaire des monuments découverts, leurs plans tant qu'ils n'ont pas encore été publiés ou, éventuellement, la description de ceux parmi les monuments seulement que les archéologues grecs ont nouvellement étudiés. Il s'agit surtout de basiliques, dont 12 en Grèce continentale, 3 dans le Péloponnèse, une sur l'île de Lesbos, 3 à Dodécanèse et 1 en Crète. Ensuite, il mentionne 1 édifice à plan central et 2 maisons privées. A. D.

Памятники культуры. Исследование и реставрация. 2. Научно-методический совет по охране памятников культуры при Академии Наук СССР. Редколлегия: И. Э. Грабарь, В. Н. Лазарев, В. В. Косточкин. Москва, 1960, 236 стр., 133 илл. A. Bk.

M. PARASKEUAIDIS, Αἱ ἀνασκαφαὶ πρὸς ἀποκάλυψιν παλαιοχριστιανικῆς βασιλικῆς τοῦ Λεχαίου Κορίνθου. Ἡ Καθημερινή, 13. 2. 1960. — In der Archäologischen Gesellschaft zu Athen berichtete Δ. Πάλλας über die seit 1956 im Gange befindlichen Grabungen in Lechaion, dem Hafen des alten Korinth. Sie förderten u. a. eine 530 errichtete Basilika zutage, welche dem Märtyrer Leonidas und seinen 7 Genossinnen geweiht war; sie wurde 551 durch Erdbeben zerstört. Irm.

M. PARASKEUAIDIS, Τὰ πορίσωτα τῶν τελευταίων ἀνασκαφῶν τοῦ περιφήμου Ἀσκληπιείου τῆς Περγάμου. Ἡ καθημερινή 14. 2. 1960. — Der ausführliche Bericht über die zur Zeit von Erich Böhringer geleiteten Ausgrabungen in Pergamon nennt als Fundobjekte auch die Reste einer nicht näher gekennzeichneten byzantinischen Kirche. Irm.

S. M. PELEKANIDI, Βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Πρέσπας. Θεσσαλονίκη, 1960, pp. ιζ', 150 + 53 tab. (Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν 35). — Das Buch gibt eine ausführliche Beschreibung der Monumente des Prespa-Gebietes, soweit es griechisches

Territorium ist. Vorangestellt ist ein historischer Überblick. Beigegeben ist ein Anhang von Tafeln sowie gründliche Register. Herausgeber ist das Ἵδρυμα μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου. Irm.

N. PETROVIČ, *Prilog proučvanju proporcija arhitekture na Caričinom Gradu.* (Contribution à l'étude des proportions dans l'architecture de Caričin Grad.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 219—221. — Selon P., le carré est la forme géométrique principale déterminant les proportions architecturales de cette localité. I. N. S.

A. PRANDI, *S. Giorgio di Et-Taiyiba in Palestina.* (Studi e Contributi dell' Istituto di Archeologia e Storia dell' Arte dell' Università di Bari, 1). Bari, 1959, in 8⁰, pp. 44+33 fig. hors-texte. — A propos de la petite église (28 m. 60 X 23 m. 50) d'Et-Taiyiba (près Jérusalem) qu'il a étudiée en 1937, l'auteur, architecte d'origine et fouilleur renommé, et qui prépare un ouvrage sur l'architecture des Croisés en Palestine, traite de deux problèmes capitaux, qu'il synthétise ainsi: les églises « syriaques » ont cédé à l'influence byzantine, mais en conservant ce qui faisait leur originalité; les églises de Thessalonique des XIIe—XIIIe siècles, tout en conservant leur attachement aux formes byzantines, se sont ouvertes aux apports syriaques (inscription des diverses parties dans un périmètre géométrique, indépendance des parties constitutives); les Croisés ont trouvé à Et-Taiyiba les ruines encore déchiffrables de l'église à coupole centrale du VIe siècle (se reporter à A. M. SCHNEIDER, *Die Kirche von Et-Taijibe,* Oriens Christianus, 1931); ils ont reconnu l'opportunité de conserver à l'ensemble son aspect originel, mais en sélectionnant les formes qui leur étaient plus adaptées: ils furent, ici comme ailleurs, restaurateurs d'une église byzantine qu'ils enfermèrent dans une forteresse franque. Beaucoup d'idées, parfois surprenantes: on attendra le livre pour juger des fondements de la construction. A. G.

D. SERGEJEVSKI, *Bazilike u Nerezima i Docu.* (Zwei frühchristliche Basiliken: in Nerezi und in Dolac.) Glasnik Zem. muzeja u Sarajevu 14 (1959) 163—173. — A la suite d'une ressemblance des plans avec d'autres églises de l'époque chrétienne primitive en Bosnie, S. replace les deux églises dans la 2e moitié du Ve siècle. I. N. S.

D. SERGEJEVSKI, *Pluteji iz bazilike u Založju.* (Les transènes de la basilique à Založje.) Glasnik Zem. muzeja u Sarajevu 13 (1958) 137—145. I. N. S.

JU. P. SPEGAL'SKIJ, *Происхождение пониженных подпружных арок церкви Козьмы и Дамиана с Примостья.* Памятники культуры 2 (1960) 31—41. 6 рис. — L'auteur analyse l'origine des arcs-boutant abaissés du temple Sts Côme et Damien (1463) à Primost'je en rapport avec l'examen du bâtiment (1945—1950) endommagé pendant la guerre. Les particularités de cette construction sont étudiées par l'auteur sur le fonds général de l'architecture pskovite aux XVe—XVIe siècles. A. Bk.

C. STEWART, *Early Christian Byzantine and Romanesque Architecture* (= Simpson's History of Architectural Development², v. II.) Londres-New York-Toronto, 1954, pp. 290, tavv. 24. — Compte-rendu: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXV (1959) 203—204. E. Fo.

H. A. THOMPSON, *Athenian Twilight: A. D. 267—600.* Journ. Rom. Stud. 49 (1959) 61—72 + 3 pl., 82 figs. — The excavations since 1931 of the American School of Classical Studies in the Athenian Agora provide evidence for the rebuilding of the fortifications after the Herulian sack of A. D. 267. They reveal the desertion of the Agora from 267 to c. 400, while at the opening of the 5th cent. there was much building activity though this shows signs of economy. Later, probably from Slav raids in the 80's of the 6th cent. the Agora suffered serious devastation. A number of small objects were found which supply details of everyday life and show the changing standards of craftsmanship during the period. J. M. H.

G. K. VAGNER, *Древнейшие памятники каменного зодчества Переяславля Рязанского.* Памятники культуры 2 (1960) 20—30, 6 рис. — L'article donne une caractéristique préalable de deux monuments anciens de Perejaslavl' Rjazanskij (le Rjazań actuel): temple de l'Assomption (Uspenskij sobor), achevé, vraisemblablement, au début du XVe siècle et temple de l'Archange Michel où l'auteur constate une adaption originale des formes d'un temple plus ancien, à une époque ne remontant pas au-delà de la 2e décade du XVIe siècle. A. Bk.

P. L. ZOVATTO, *Il nuovo complesso paleocristiano di Iulia Concordia.* Corsi di cultura sull' arte Ravennate e Bizantina, 1959, pp. 71—88. — A mi-chemin entre Altino et Aquilée, un important ensemble de monuments du IVe—VIe siècles: une nécropole, l'oratoire de Faustiniana (et son sarcophage) et la « Basilica Apostolorum » construite entre 382 et 385. Documentation monumentale essentielle pour l'histoire religieuse et sociale. A. G.

P. L. ZOVATTO, *Grado, la Ravenna del Nord.* Corsi di cultura sull' arte Ravennate e Biz. (8.—23. 1959) 1, 89—105. — Grado, tournée vers l'Adriatique, Ravenne byzantine et l'Orient, a conservé un baptistère et deux basiliques (Sainte Euphémie, Sainte-Marie) du Ve—VIe siècles. Un aperçu général place ces monuments dans l'histoire régionale. Bibliographie exhaustive. A. G.

P. L. ZOVATTO, *La pergula paleocristiana del sacello di s. Prosdocimo di Padova e il ritratto del santo titolare.* Riv. di Archeol. Crist. 34 (1958) 138—158. — La « pergola » de Padoue avec arc central interrompant l'architecture rectiligne (Ve—VIe s.) directement influencée du frontispice des péristyles des palais impériaux du Bas-Empire, fonds de scène officiel dans le cérémonial aulique, est la plus ancienne (antérieure à la reconquête byzantine) et la mieux conservée jusqu'à présent. A. G.

C. Sculpture

A. V. BANK, *Рельеф с изображением Георгия из собрания Эрмитажа. Исследования по истории культуры народов Востока. Сборник в честь академика И. А. Орбели.* Изд. Акад. Наук СССР, Москва—Ленинград, 1960, 20—28, 3 илл. — L'auteur publie une dalle de marbre figurant S. George (collections de l'Hermitage). Dans un type traditionnel de l'art byzantin, on trouve une épithète inaccoutumée avec le mot latin miles et un bouclier orné d'une croix, en forme de triangle avec des bords arrondis, fréquent dans la panoplie de l'Europe occidentale. L'auteur date le relief du XIIIe siècle et examine son importance par rapport aux relations entre Byzance et l'Occident. A. Bk.

Niko ČUBINAŠVILI, *Ктиторский рельеф Нигварая, сына Саурмага из Ахашени в Джавахетии* Ars Georgica 5 (1959) 135—150, с илл. (en géorgien avec résumés en russe et en allemand). — Essai de périodisation de l'histoire de la sculpture géorgienne, tenté à l'occasion d'un examen que l'auteur donne du relief figurant Nigvaraios (offerte de l'église à St. Georges par Nigvaraios), daté par l'auteur du premier quart du Xe siècle. A. Bk.

C. FISKOVIĆ, *Starokršćanski ulomci iz Dubrovnika.* (Fragments paléochrétiens de Dubrovnik.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 53—57. — L'auteur donne un rapport sur quelques œuvres de la sculpture architecturale qui par leur style se rangent dans la sphère de la sculpture de l'empire romain d'Orient et remontent aux Ve—VIe siècles. I. N. S.

G. de FRANCOVICH, *Studi sulla scultura ravennate,* I. I sarcofagi. Felix Ravenna, III S., XXVI—XXVII (1958) 5—172 + 95 ill.; XXVIII (1959) 5—173 + 113 ill. — Esauriente studio dei sarcofagi ravennati compresi fra il 425/426 (sarcofago del Mausoleo di Galla Placidia) e la prima metà del sec. IX. E. Fo.

F. GERKE, *La scultura paleocristiana in Occidente.* Corsi di cultura sull' arte Ravennate e Biz. 1959, 2e fasc., 49—78; La scultura paleobizantina in Oriente, *ibidem,* 79—108; La scultura Ravennate, *ibid.,* 109—121. — Analyse très fouillée de tous les monuments (surtout, statues et sarcophages). Pas d'idées générales. A. G.

Lj. KARAMAN, *Dva srednjobizantiska ulomka skulpture XII stoljeća iz Dalmacije.* (Deux fragments de sculpture byzantine du XIIe siècle en Dalmatie.) Laurae F. Stelè = Zbornik za umetn. zgodovino 5—6 (1959) 117—183. I. N. S.

J. MAKSIMOVIČ, *Studije o studeničkoj plastici — II. Stil.* (Sculptures de Studenica — II. Le Style.) Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 95—109. I. N. S.

P. L. ZOVATTO, *Un Buon Pastore « trapezoforo » a Verona.* Felix Ravenna, III S., XXX (1960) 106—114, 5 ill. — La scultura paleocristiana del Buon Pastore « trapezoforo » (sorreggente una tavola o mensa) nel Museo del Teatro Romano in Verona, di provenienza orientale, col volto sfregiato su cui è incisa una croce monogramatica, subì probabilmente tale mutilazione in epoca iconoclasta. E. Fo.

D. Peinture et iconographie

F. BABUDRI, *L'Exultet di Bari del sec. XI.* Archivio Stor. Pugliese 10 (1957) 8—169. — Important mémoire, suffisamment illustré (sans couleurs bien sûr), bien documenté et informé, sur ce très essentiel monument (conservé aux Archives Capitulaires de Bari), œuvre d'un miniaturiste local imprégné d'art byzantin. On notera les portraits des empereurs Basile II et Constantin VIII sur la pl. 8. Ce travail consciencieux dispense

de recourir aux nombreuses publications antérieures, mais n'innove pas dans la synthèse. A. G.

B. BAGATTI, *Note sul contenuto dottrinale dei musaici di Aquileia.* Riv. di Archeol. Crist. 34 (1958) 119—135. — Les mosaïques des salles N. et S. remontent à l'évêque Théodore (308—319); œuvres de deux écoles qui tout en étant contemporaines ont un style différent; mais l'intention est la même: l'une représente les rapports de Dieu et des hommes sur la terre, l'autre représente les morts. Les réminiscences païennes sont seulement formelles. A. G.

Ida BALDASSARE, *La rappresentazione dello spazio nella pittura cristiana primitiva.* (Studi e contributi dell' Ist. di Archeol. e Storia dell' Arte dell'Univ. di Bari, 2.) Bari, 1959, pp. 26. — Observations faites pour la période du 1er au IVe siècles: fonds indéfini rendu par la couleur, frontalité des figures traitées selon un « plasticisme abstrait », qui détruit toute profondeur, disparition d'un centre de composition même en plan. Sources examinées: Isola Sacra d'Ostie, Mausolée de Sainte Constance à Rome, sculptures de l'Arc de Constantin (Rome) datées du IVe siècle, textes. Explication proposée: l'éthique contemporaine qui est « évasion par le transcendant ». Le christianisme n'a fait que hâter une évolution déjà commencée. Rien de bien neuf dans cet essai. A. G.

G. D. BELOV, *Шиферная икона из Херсонеса.* Совет. археол. (1960) № 2, 257—263, илл. — En 1956, une icone en ardoise a été découverte à Chersonèse, figurant les saints guerriers (Théodore Stratelate, Georges et Démétrius de Thessalonique). Belov date l'icone du XIIe siècle et la tient pour une icone byzantine. Il examine à la fin les intenses relations entre Chersonèse et Byzance au XIIe siècle. A. K.

A. BOINET, *Bibliothèque Nationale. Exposition: Byzance et la France médiévale.* La Bibliofilia LXI (1959) 81—83. (V. Byzantinoslavica XX, 389.) E. Fo.

M. BONFIOLI, *Nota sullo stile di un gruppo di mosaici in Levante.* Felix Ravenna, III S., XXV (1958) 21—29. — « Le decorazioni musive delle moschee di Gerusalemme (691—692) e Damasco (715 circa), contenenti motivi vegetali ... geometrici e architettonici » hanno un immediato precedente nei mosaici giustinianei di S. Sofia. E. Fo.

M. BONICATTI, *Per l' origine del Salterio Barb. gr. 372 e la cronologia del Tetraevangelo Urb. gr. 2.* Rivista Cult. Class. e Medioev. II (1960) 41—61 + 10 tavv. — Nei personaggi imperiali rappresentati a c. 5r del cod. Vat. Barb. gr. 372 si possono riconoscere, secondo l' A., Giovanni II Comneno, la consorte Irene ed il figlio Alessio, anzichè Alessio I Comneno, Irene e il figlio Giovanni, spostando così la datazione del ms. ad un trentennio più tardi (dal 1092 al 1122); il codice sarebbe quindi contemporaneo al Tetraevangelo del cod. Urb. gr. 2, ove appaiono le immagini di Giovanni II e del figlio Alessio. Date le affinità paleografiche e ornamentali del Salterio barberiniano col Salterio di Teodoro, del 1066 (Londra, British Mus., Add., Ms. 19352), che è di provenienza studita, l' A. conclude che anche il cod. Barberiniano proviene dal monastero di Studio. E. Fo.

M. BONICATTI, *L' Evangeliario Vaticano greco 1522: problemi di scrittura onciale liturgica.* La Bibliofilia LXI (1959) 129—156, 20 ill. — Le miniature del cod. Vatic. gr. 1522 non sono coeve al testo: esse, ascrivibili alla seconda metà del sec. IX, sono state reimpiegate in un codice scritto in onciale liturgica di imitazione in età più tarda (sec. XIII?). E. Fo.

M. BONICATTI, *Copie secentesche di miniature bizantine conservate in un manoscritto barberiniano.* Accademie e biblioteche d' Italia XXVI (1958) 331—337, 8 figg. — In questo lavoro, un ampio riassunto del quale è apparso, in lingua inglese, negli Actes du Xe Congrès International d'Études Byzantines, Istanbul, 1957, pp. 117—121, pl. VII—X, l' A. fa notare che il cod. Vat. Barb. gr. 589, del sec. XVII, contiene le copie di 4 miniature del Menologio di Basilio II (Vatic. gr. 1613). E. Fo.

G. BOVINI, *I mosaici del battistero di S. Giovanni in Fonte a Napoli.* Corsi di cultura sull' arte Ravennate e Biz. (1959) 5—26. — Ce baptistère du IVe—Ve s. est recouvert de mosaïques qui peuvent être de même époque (IVe—Ve s.) et ont pu être exécutées par des artistes campaniens élevés dans la tradition classique et hellénistique. A. G.

M. CHATZIDAKIS, *L'icone byzantine.* Saggi e memorie di storia dell' arte II (Venezia, 1959) 9—40. — Cette étude systématique donne un tableau très instructif de l'évolution de l'icone byzantine. L'étude est d'un intérêt particulier pour l'évolution artistique et historique de l'icone byzantine que, souvent, on a tendance à sous-estimer, par rapport aux icones italiennes ou russes qui, cependant, en dérivent. L'auteur démontre fort bien que le but originaire des icones était tout différent: elles servaient à orner les tombes et à apporter la consolation à ceux qui plaignaient la mort ou la disparition d'un saint.

Plus tard, elles deviennent des objets de dévotion et des reliques surtout si elles représentent des scènes de la vie d'un saint. Vers le VI^e siècle, le tableau-portrait se change en une relique vénérée qui devait former un lien entre l'existence terrestre et la vie posthume. En ce qui concerne le style des icones, elles devaient d'abord donner une image réaliste du saint tout en rendant ses relation à l'autre monde. Plus tard, l'image des saints devait rendre leur caractère humanitaire, leur délicatesse d'esprit et la force dramatique de leur destinée. Ensuite, le peintre s'attache à exprimer la vie psychologique du saint et, de nouveau, l'icone aspire à la fidélité du portrait. Dans la vie de l'Eglise byzantine, l'icone jouait un grand rôle, de même dans les Eglises orthodoxes en général. La question que les croyants se posaient, — s'il fallait vénérer les tableaux ou non — donna naissance aux fameuses luttes iconoclastes dans l'histoire de Byzance (dont les motifs furent, il va sans dire encore plus compliqués). Il fallait fournir un fondement dogmatique à la vénération des icônes. L'étude est un travail très utile, riche en documents instructifs que l'auteur analyse en détail, regrettant de n'avoir pu examiner plus profondément les tendances d'évolution parfois contradictoires à l'intérieur des différentes périodes. A. D.

M. CHEHAB, *Mosaïques du Liban.* Paris, 1958, texte, 189 p. (Bulletin du Musée de Beyrouth, t. XIV). Planches, Paris, 1959, CXV photos + 12 pl. (Bulletin du Musée de Beyrouth, t. XV). — L'auteur présente un riche matériel documentaire: les mosaïques récemment découvertes au Liban, conservées au musée de Beyrouth. Le texte comprend la description de chaque mosaïque, présentant les conditions de la découverte, l'explication et les discussions concernant la date. Une carte des localités, où ont été trouvés les mosaïques, accompagne le volume. L'album contenant CXV reproductions et 12 planches en couleur, d'une bonne qualité, contient toutes les mosaïques, ensemble et détails, en ordre chronologique depuis le III^e siècle jusqu'au VII^e siècle. C. N.

P. COMARNESCO, *Voroneţ, fresques des XV^e et XVI^e siècles.* Bucureşti 1959, pp. 31 + 185 pl. en couleurs. — Compte-rendu: C. BĂRBULESCO, Biserica Ortodoxă Română 1/2 (Bucureşti, 1960) 162—164. M. Ş.

O. I. DOMBROVSKIJ, *Фрески южного нефа Херсонесской базилики 1935 года.* Херсонес. сборник V (1959) 207—227, илл. — L'auteur date les fresques des VII^e—VIII^e siècles à la différence des dessins sur le stuc colonné que, à l'appui de certaines particularités paléographiques, il situe aux VIII^e—IX^e siècles. A. K.

V. DJURIĆ, *Solunsko reseavskog živopisa.* (Origine thessalonicienne des fresques du monastère de Ressava.) Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 111—128. — L'auteur affirme que l'ornementation du monastère de Ressava (début du XV^e siècle) avait été confiée à des peintres venus de Salonique. I. N. S.

M. L. GENGARO—F. LEONI—G. VILLA, *Codici decorati e miniati dell' Ambrosiana: ebraici e greci.* Milano, 1959, pp. 251 + 142 tavv. — Compte-rendu: C. SANTORO, La Bibliofilia LXII (1960) 52—54. E. Fo.

H. P. GERHARD, *Welt der Ikonen ...* (V. Byzantinoslavica XXI, 389.) — Compte-rendu: A. M. AMMANN, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 184—185. E. Fo.

A. GRABAR, *Quel est le sens de l'offrande de Justinien et de Théodora sur les mosaïques de Saint Vital?* Felix Ravenna, III S., XXX (1960) 63—77. — Rispondendo all' articolo di G. Stričevič sulla interpretazione dei mosaici imperiali di San Vitale, l' A. esclude, per motivi cronologici e liturgici, che essi rappresentino la « Grande Entrata », e riafferma che essi rientrano nella ben nota categoria delle rappresentazioni di donatori che presentano la loro offerta a una chiesa. E. Fo.

K. HAUCK, *Un' immagine imperiale a Ravenna non ancora identificata.* Felix Ravenna, III S., XXIX (1959) 28—40, 3 ill. — Nella « bulla » ornante il collare dell' « armigero » imperiale nel mosaico di Giustiniano a Ravenna l' A. riconosce la rappresentazione di un imperatore, identificabile con Giustiniano stesso. L' osservazione è interessante anche in relazione alla non risolta controversia « se gli imperatori bizantini, da Guistino II ..., in determinate circonstanze portassero il *torques* intorno al collo ». E. Fo.

F. KONTOGLOUS, Ἡ γέννησις τοῦ Χριστοῦ στὴ Βυζαντινὴ Ἁγιογραφία. Παρνασσός 1 (1959) 413-415. -„... στὴν εἰκόνα τῆς Γεννήσεως τοῦ Χριστοῦ δὲν ἀναπαριστάνει [scil. ἡ τέχνη] τὴν Γέννηση σὰν ἕνα ἱστορικὸ γεγονός, ἀλλὰ τὴν ζωγραφίζει σὰν ἕνα μυστήριο. Μὲ ἄλλα λόγια ἡ λειτουργικὴ εἰκόνα τῆς Γεννήσεως μᾶς ἀποκαλύπτει τὸν δογματικὸ χαρακτῆρα της" (S. 413). Irm.

Jacqueline LAFONTAINE, *Peintures médiévales dans le temple de la Fortune Virile à Rome.* (Etudes de Philologie, d'Archéologie et d'Histoire Anciennes publ. par l'Institut

Historique Belge de Rome, t. VI). Bruxelles-Rome, 1959, in 4°, pp. 79 + XXII pl. hors-texte. — Une analyse minutieuse de l'iconographie et du style de ces fresques trop peu connues amène à les dater du pontificat de Jean VIII (872—882). Elles ont été peintes aux frais d'un riche Romain, Stéphanus. Oeuvre d'une « école romaine » de peinture, elles montrent, dans leur inspiration comme dans leur exécution, la profondeur des influences orientales sur l'Occident. A. G.

V. LAZAREV, *I Mosaici e gli Affreschi della cattedrale di Santa Sofia a Kiev.* Corsi di cultura sull'arte Ravennate e Biz., 1959, 2e fasc., 123—135. — L'auteur, qui est un maître en la matière, présente de façon limpide les résultats des fouilles et restaurations entreprises à Sainte Sophie de Kiev depuis bientôt dix ans. Découvertes: le monument est une parfaite croix grecque; le cycle christologique des mosaïques comprend seize scènes (et non huit), toutes les scènes peintes dans les tribunes (Dernière Cène, Noces de Cana, Sacrifice d'Abraham, Hospitalité d'Abraham, etc.) forment un cycle eucharistique, Iaroslav et Irène enfin sont bien accompagnés de *tous* leurs enfants. Les dates sont désormais fixées: première consécration de l'église (mosaïque et fresques de la croix centrale achevées), 1046, donc après neuf années de travail; fresques des collatéraux vers 1060; fresques de la galerie extérieure, des tours et du baptistère, XIIe siècle. Nombreux sont les caractères stylistiques particuliers qui prouvent la collaboration d'artistes grecs avec les artisans russes locaux (même phénomène à Venise et en Sicile, dit l'auteur, et j'ajouterais peut-être à Ravenne et sûrement à Rome, pour ne parler que des centres le plus en vue). A. G.

R. LJUBINKOVIĆ, *Sur un exemplaire de vitraux du monastère Studenica.* Archeol. Yugoslavica 3 (1960) 137—141. — Dans l'église de la Ste Bogorodica à Studenica datant de la fin du XIIe siècle, une fenêtre ornée s'est conservée qui, avec une fenêtre analogue de Lesnovo (XIVe siècle) et d'autres exemples conservés dans un état beaucoup plus défectueux et que l'auteur décrit, montre que, dans la sphère de l'art byzantin médiéval, une pareille ornementation des fenêtres était courante. I. N. S.

J. MACAN, *Ohridskie ikoni.* (Les icones d'Ochride.) Kulturno nasledstvo 1959 (Skopje) 61—84. — Après la rénovation et la conservation, l'auteur analyse les fameuses icones d'Ochride que N. P. Kondakov avait déjà signalées. I. N. S.

G. MANGANARO, *Aspetti pagani dei mosaici di Piazza Armerina.* Archeol. Classica II II (1959) 241—252. — Observations qui apporteraient confirmation à la thèse favorable au IVe—Ve siècles. A. G.

D. MEDAKOVIĆ, *Pretstave antičkih filozofa i sivila u živopisu Bogorodice Ljeviške.* (Darstellung antiker Philosophen und Sibyllen in der Wandmalerei der Kirche „Bogorodica Ljeviška.") Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 43—57. I. N. S.

A. MUÑOZ, *Musaici della vecchia basilica vaticana nel museo di Roma.* Boll. dei Musei comunali di Roma 6 (1959) 8—13. — Trois fragments connus des mosaïques de l'ancienne basilique vaticane (façade et abside) sont entrés au Musée de Rome. Elles viennent du Palais Conti à Poli: le buste du pape Innocent III, celui de Grégoire IX et le Phénix (photographies p. 9, 11 et 13). A. G.

J. B. WARD PERKINS, *A new group of sixth-century mosaics from Cyrenaica.* Riv. di Archeol. Crist. 34 (1958) 183—192. — Ces mosaïques sont celles de l'église orientale et de l'église centrale d'Apollonia, de la cathédrale et de l'église centrale de Cyrène, de l'église orientale de Gasr el Lebia (30 kms E. Barca). Toutes sont du VIe siècle (Justinien): remarquable uniformité iconographique, très clairement d'origine syrienne. A. G.

N. G. PORFIRIDOV, *О путях развития художественных образов в древнерусском искусстве.* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 36—49. илл. — L'auteur suit la tendance à rendre le monde individuel des sentiments humains dans la littérature et la peinture russes anciennes. A son avis, la peinture des XIVe—XVe siècles offrait une caractéristique psychologique de l'homme plus profonde que la littérature. Aux XVIe—XVIIIe siècles par contre, la littérature occupe la première place dans la description du caractère humain. P. suit en détail l'iconographie de St. Nicolas de Myres, à partir des monuments de la peinture byzantine. En outre, il étudie l'évolution des peintures figurant Boris et Glèb et Cyrille Belozerskij. A. K.

I. PUIU, *Biserica sf. Nicolae din Rădăuți.* (L'église S. Nicolas de Rădăuți.) Mitropolia Moldovei 7/8 (Iași, 1959) 473—479. — La plus ancienne église voyévodale en pierre de la Moldavie, datant de 1360, a pour plan le type basilical et la peinture est byzantine. M. Ş

S, RADOJČIĆ, *Die serbische Ikonenmalerei vom 12. Jahrhundert bis zum Jahre 1459.* Jhb. d. Österr. Byz. Gesellsch. (1956) 61—83. — Der bedeutende, gut illustrierte Beitrag nennt sich bescheiden einen „ersten Versuch, das wichtige Material zur Geschichte der serbischen Ikonenkunst an einer Stelle zusammenzustellen, es zu datieren und in einer Art synchronisierter Zeittafel neben die Fresken zu stellen" (S. 83). Irm.

S. RADOJČIĆ, *Freska pokajanja Davidovog u ohridskoj Sv. Sofiji.* (La fresque de la pénitence de David à Sainte Sophie d'Ochride.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 133—136. — La précieuse composition iconographique figurant la Pénitence de David est mise en rapport, dans l'église Ste Sophie d'Ochride, avec le cycle des conciles œcuméniques. R. croit découvrir dans ce fait l'accentuation intentionnelle de l'humilité des souverains en face du pouvoir spirituel. I. N. S.

E. S. SMIRNOVA, *Новые работы Музея по реставрации произведений древнерусской живописи* Сообщ. Гос Рус. музея VI (1959) 50—62, илл. 3 — Information sur les icones les plus célèbres restaurées en 1954—1957, au Musée Russe de Léningrad et dont celles du monastère de Murom au lac d'Oniega, de Tichvini, Pskov, du monastère Kirilo-Belozerskij etc., datent des XIV^e—XV^e siècles. A. Bk.

Á. SOMOGYI, *Az esztergomi bizánci sztaurothéka.* (La staurothèque byzantine d'Esztergom.) Budapest, Müzeumok központi propaganda irodája, 1959, pp. 79 + 16 pl. (avec un résumé en allemand). — Cette étude décrit la staurothèque bien connue, gardée dans la trésorerie de la basilique d'Esztergom. En récapitulant les examens faits aux cours des travaux de sa restauration l'auteur résume dans ce qui suit ses vues sur cette question: La staurothèque fut fabriquée au tournant du XI. et du XII. siècle dans l'atelier impérial à Constantinople. Les émaux qui sont sur fond argent et non sur fond or, furent faits avec la même technique que les émails de la couronne de Constantin Monomaque. Le cadre d'argent qui témoigne de l'art provincial d'Athos-Ochrida fut construit plus tard au XIII^e siècle. Ces dates sont aussi appuyées par différents caractères des inscriptions. Le texte de celles-ci est publié dans l'étude conformé à ma lecture, mais déformé par de nombreuses fautes typographiques. Les noms grecs de l'étude souffrent en général de ce mal. Selon les explications pas très convaincantes de l'auteur la staurothèque n'est pas une acquisition des temps des Arpades. Il suppose que le primas Jean Kutassy l'a probablement acquise au cours d'un de ses voyages qu'il fit comme ambassadeur à l'étranger. Cela devait être avant 1609, car la staurothèque figure dans une liste de la trésorerie d'Esztergom datant de cette année. Gy. M.

D. SREJOVIĆ, *Dva kasnoantična portreta iz Srbije.* (Deux portraits découverts en Serbie et datant de la basse antiquité.) Živa Antika 9 (1959) 253—264. — S. publie les fragments de deux tableaux de porphyre dont il replace la naissance à l'époque de la Tétrarchie. I. N. S.

D. SREJOVIĆ—A. SIMOVIĆ, *Portret vizantiske carice iz Balajnca.* (Portrait d'une impératrice byzantine de Balajnac.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 77—87. — L'analyse du style du portrait et du diadème qui l'orne permet aux auteurs de le déclarer pour un portrait idéalisé de l'impératrice Théodore. Ils le datent d'avant 530. I. N. S.

I. D. ŞTEFANESCO, *Icoane de artă în Moldova.* (Les icônes d'art de la Moldavie.) Mitropolia Moldovei 9/12 (Iaşi, 1959) 589—599. — Remarques sur certaines icônes en bois de Văleni-Moldavie, qui avaient le rôle de remplacer les peintures murales (la fresque); leur style est byzantin, en présentation slavo-russe, grecque et roumaine du XVI^e siècle. M. Ş.

N. I. ŞTEFANESCO, *Chipul lui Iisus.* (L'icône de Jésus.) Studii Teol. 1/2 Bucureşti, 1960) 29—39. — Etude sur l'exécution du visage de Jésus, aussi par l'école byzantine. M. Ş

G. STRIČEVIĆ, *Iconografia dei mosaici imperiali a San Vitale.* Felix Ravenna, III S., XXIX (1959) 5—27, 5 ill. — Sviluppando un'ipotesi già formulata da F. Lanzoni, E. Tea, G. von Simson, l'A. sostiene — specialmente col sussidio dello Pseudocodino — che i due mosaici imperiali di S. Vitale rappresentano la processione ltiurgica dell' Offertorio denominata « la Grande Entrata », contro la teoria, sostenuta in particolare da A. Grabar, secondo cui le due composizioni musive raffigurano la coppia imperiale nell' atto di presentare un' offerta alla chiesa di S. Vitale. Si veda sopra, p. — , la replica di A. GRABAR. E. Fo.

Dj. STRIČEVIĆ, *Ikonografija kompozicija sa carskim portretima u San Vitale.* (The Iconography of the Composition containing imperial Portraits in San Vitale.) Starinar N. S. 9—10 (1958—1959) 67—76. I. N. S.

I. TRESTIAN, *Catedrala de la Roman.* (La cathédrale de Roman.) Mitropolia Moldovei 9/12 (Iaşi, 1959) 616—622. — Remarques sur le style et la peinture en forme byzantine de la cathédrale de l'évêché de Roman-Moldavie. M. Ş.

E. Arts mineurs

A. V. BANK, *Гребень из Саркела-Белой Вежи.* Матер. и исслед. по археол. СССР 75 (1959) 333—339, илл. — L'auteur publie un peigne en ivoire provenant des fouilles de Sarkel (Belaja Veža) et orné des représentations d'un paon (en face) et de Samson luttant contre un lion. L'auteur date le peigne du XI^e siècle et l'attribue à un atelier byzantin de la région Est de l'Empire. A. K.

J. E. CROME, *Due medaglioni di vetro dorato dell' anno 400.* Felix Ravenna, III S., XXX (1960) 115—124, 2 ill. — Descrive e commenta storicamente il vetro dorato delle Catacombe di S. Callisto, raffigurante Cronio Eusebio, che nel 399 fu « Consularis Aemiliae » e « Vicarius Italiae », e quello della Croce di Desiderio a Brescia, dovuto al medesimo artista, e recante le immagini di Galla Placidia, Eucherio e Termanzia. E. Fo.

M. ČOROVIĆ-LJUBINKOVIĆ, *Bijoux communs aux Slaves du Sud et leurs variantes locales. Boucles et pendants d'oreilles.* Archeol. Yougoslavica 3 (1960) 111—119. I. N. S.

A. FROLOW, *L'origine des miniatures du ménologe du Vatican.* Zbornik radova Viz. Inst. 6 (1960) 29—41+4 fig.+4 fascimilés. — L'auteur donne une analyse critique de tous les essais que, jusqu'à présent, les savants ont tentés pour déterminer le sens exact des noms figurant, à côté des miniatures, en marge du ménologe du Vatican (Cod. Vat. Gr. 1613), illustré, entre 979—989, sous le tzar Vasilij II. L'auteur croit qu'il s'agit ici des noms des peintres dont les œuvres avaient été, en copies, reprises par le ménologe. Selon Frolow, les miniatures du ménologe représentent le florilège de la peinture constantinopolitaine des dernières décades du X^e siècle. I. N. S.

A. GRABAR, *Ampoules de Terre Sainte* ... (V. Byzantinoslavica XX, 391.) — Comptes-rendus: G. BOVINI, Felix Ravenna, III S., XXV (1958) 75—77; P. A. FEVRIER, Riv. di Archeol. Crist. 34 (1958) 211—213. E. Fo.

A. GRABAR, *Émaux byzantins au trésor de Saint Marc à Venise.* Cahiers de la céramique et des arts du feu, 1958, nr. 12, pp. 164 + 73 + 12 fig. — Après des considérations d'ordre général sur l'émail byzantin pendant IX^e—XII^e siècles, l'auteur présente le trésor de Saint-Marc, en insistant sur deux splendides reliures de livre, datées du X^e—XI^e siècle. On remarque aussi quelques icones d'une valeur artistique exceptionnelle du X^e siècle et la célèbre Pala d'Oro. L'auteur souligne aussi l'influence de l'art de l'émail sur la peinture murale et les miniatures du XI^e—XII^e siècles. C. N.

R. V. KINŽALOV, *Резной сердолик Государственного Эрмитажа. Исследования по истории культуры народов Востока.* Сборник в честь академика И. А. Орбели. Изд. Акад. Наук СССР. Москва-Ленинград. 1960, 98—104, 2 илл. — Publication d'une intaille avec trois bustes-portraits et les inscriptions grecques des noms. Selon l'auteur, l'intaille provient de Géorgie et date de la fin du III^e ou de la première moitié du IV^e siècle. A. Bk.

A. LIPINSKY, *Enkolpia cruciformi orientali nel Museo Nazionale di Reggio Calabria. I. Dall' antico cenobio di S. Angelo o S. Arcangelo di Drapia (1955).* Arch. Stor. Cal. Luc. XXVIII (1959) 77—87 + tav. 1. — Descrizione del frammento di un enkolpion cruciforme in bronzo, di provenienza orientale, rinvenuto nel 1955 in un ossario annesso al cenobio di Sant' Angelo in Tropea, la bizantina Drapia (Calabria), e oggi nel Museo Nazionale della Magna Grecia di Reggio. E. Fo.

A. LIPINSKY, *La « Crux gemmata » e il culto della Santa Croce nei monumenti superstiti e nelle raffigurazioni monumentali.* Felix Ravenna, III S., XXX (1960) 5—62, 19 ill. — Dopo aver riepilogato la storia delle reliquie della Croce nel mondo bizantino, esamina i superstiti esempi di « Croci gemmate » (fra le quali sono di origine bizantina la Croce di Giustino II in Vaticano, qui particolarmente studiata, la Croce del tesoro della Cattedrale di Tournai, la Croce degli Zaccaria a Genova), e ne cita le raffigurazioni iconografiche (Roma, mosaico di S. Pudenziana; Ravenna, mosaici di S. Vitale e di S. Apollinare in Classe; ivi, pittura nella cupola del Mausoleo di Teodorico; ivi, mosaico nel Battistero degli Ariani; Roma, pitture nell' Oratorio dei santi XL Martiri, nel cimitero di Ponziano, ecc.). E. Fo.

A. LIPINSKY, *Enkolpia cruciformi orientali in Italia. IV. Sicilia* ... (V. Byzantinoslavica XIX, 389; XX 195; XXI, 211.) — Descrive: a) un frammento da Taormina ora nel Museo

Naz. di Palazzo Bellomo in Siracusa, del sec. VI—VIII; b) un calco di enkolpion dalla Sicilia centrale, del sec. VII—VIII (nel medesimo museo); c) l'enkolpion-lipsanotheke di Ragusa Iblea, del sec. XI—XII. E. Fo.

I. R. MIRCEA, *Citeva observaţii asupra unor broderii romîneşti de la Mănăstirea Dionisiu-Athos şi Tismana-Gorj.* (Quelques observations sur certaines broderies roumaines des monastères de Dionisiu-Athos et Tismane-Valachie.) Mitropolia Olteniei 7/8 (Craiova, 1959) 431—435. — Quelques corrections aux informations données par G. MILLET, *Broderies religieuses de style byzantin.* Paris, 1939, p. 3 et 45—46 et pl. XCIV, XCVII, CIV et CVIII. M. Ş.

Ch. R. MOREY, *The Gold-Glass Collection of the Vatican Library, with additional Catalogues of other Gold-Glass Collections,* ed. G. FERRARI (Catalogo del Museo Sacro della Biblioteca Apostolica Vaticana, vol. IV). Cité du Vatican, 1959. — Compte-rendu: A. M. AMMAN, Orient. Christ. Period. 26 (1960) 193. A. G.

P. Şt. NASTUREL, *Cuv. Nicodim cel Sfinţit şi odăjdiile mitropolitului Antim Critopol de la Tismana.* (B. Nicodème le Sanctifié et les vêtements du métropolite Antime Critopol de Tismane.) Mitropolia Olteniei 7/8 (Craiova, 1959) 419—430. — Nouvelles informations sur certains vêtements d'origine byzantine, conservés au monastère de Tismana-Valachie et datant de la fin du XIVe siècle. M. Ş.

S. PELEKANIDI, Τὰ χρυσὰ βυζαντινὰ κοσμήματα τῆς Θεσσαλονίκης. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας 4, 1 (1959) 55—77. — 1956 wurde in Thessaloniki ein Schatz von Münzen (insgesamt 62, aus dem 17. Jahrhundert) und goldenen Schmuckstücken gefunden. Bei letzteren handelt es sich um zwei Paar Ohrringer, ein lateinisches Kreuz zur Aufnahme von Reliquien, ein Berlocke aus einem harten Stein, einen kleinen Goldknopf und schließlich ein Paar Armbänder (περικάρπια). Diese werden ausführlich dargestellt und dem 10. Jahrhundert zugewiesen. Irm.

S. B. PEVZNER, *К вопросу о производстве тканей в Египте в XIII—XV вв.* Исслед. по ист. культуры народов Востока. Москва-Ленинград, 1960, 404—412, илл. A. K.

S. RADOJČIĆ, *Bronzani krstovi-relikvijari iz ranog Srednjeg veka u beogradskim zbirkama.* (Croix reliquaires en bronze du haut Moyen-Age dans les collections belgradoises.) Laurae F. Stelé = Zbornik za umetn. zgodovino 5—6 (1959) 123—134 + 13 fig. — R. publie plusieurs croix de reliquaires découvertes en Yougoslavie. Examinant les découvertes analogues en Hongrie et en Bulgarie, l'auteur démontre que les croix du type palestinien proviennent des VIIIe—IXe siècles. I. N. S.

D. STOJANOVIĆ, *Umetnički vez u Srbi od XIV—XIX veka.* (La broderie artistique en Serbie du XIVe—XIXe siècle.) Beograd, 1959, pp. 83 + 81 pl. — Catalogue d'une belle présentation destiné à l'exposition de la broderie serbe et suivi d'une étude sur l'évolution du style de la broderie ainsi que d'une complète bibliographie. I. N. S.

Marie THEOCHARI, Ἡ ἐνδυτὴ τοῦ ἁγίου Μάρκου. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 193—202. — « Voile liturgique » du Musée de St Marc avec une épigramme en grec. Le donateur serait Constantin Comnène Ange, fils du despote d'Epire Michel Ier; le voile daterait de 1210—1230; il est le premier exemple d'endytè au-dessus d'autel qui nous soit parvenu. R. G.

F. Musique

C. CAVARNOS, *Byzantine Sacred Music. The Traditional Music of the Orthodox Church, Its Nature Purpose, and Execution.* (Institute for Byzantine and Modern Greek Studies.) Belmont (Massachusetts), 1956, pp. 31. — Au sens de l'introduction, l'auteur a voulu donner une revue d'ensemble du chant religieux à Byzance, des conditions dans lesquelles la musique byzantine se développa, de la qualité des chanteurs, etc. Le point de départ pour ses considérations est surtout le Nouveau Testament rédigé par les Eastern Fathers, plusieurs autres textes et l'expérience personnelle que l'auteur a acquise dans de nombreuses églises ou monastères grecs. D'abord, il donne la caractéristique de la musique sacrée à Byzance, son importance, les conditions et les qualifications requises des chanteurs, des sentences choisies des Eastern Fathers sur la psalmodie, des annotations et un index de noms. Le livre de Cavarnos est un manuel bref et sommaire, mais systématique qui facilite grandement la connaissance de la musique sacrée à Byzance qui passa ensuite dans l'Eglise orthodoxe. Il s'agissait toujours d'une musique vocale. A. D.

G. DÉVAI, *Le manuscrit ekphonétique Cod. Graec. № 1 de la Bibliothèque Széchényi du Musée National Hongrois.* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 8 (1960) 221—254

(avec résumé russe). — Après avoir étudié minutieusement 186 manuscrits collationnés, C. Höeg considère un manuscrit rédigé en 1062 dans un couvent de Jérusalem comme spécimen classique de la notation ekphonétique (La notation ekphonétique, Copenhague 1935). Dévai compare soigneusement le manuscrit de Jérusalem et celui de Budapest (XII^e siècle) dont il publie trois pages en fac-similé et il constate que néanmoins le manuscrit de Budapest montre quelques divergences il atteint aussi le degré classique. Gy. M.

Monumenta Musicae Byzantinae. Series Principalis, IV. Contacarium Ashburnhamense, ed. cur. C. HØEG ... (V. Byzantinoslavica XX, 392—393.) — Compte-rendu: B. DI SALVO, Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIV (1960) 55—64. E. Fo.

B. DI SALVO, *Gli Asmata nella musica bizantina.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIII (1959) 45—50, 127—145 (continua). E. Fo.

N. TRUBETZKOJ, *Русское правосл. церковное пение.* Журнал Москов. Патриархии (Moscou, 1959) 10, 65—76; 11, 61—72 et 12, 42—53. — Une analyse du chant ecclésiastique russe, basé, à l'origine, sur les motifs byzantins. M. Ş.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES; RELATIONS AVEC D'AUTRES PAYS

A. Relations (byzantinoslaves) historiques et questions cyrillo-méthodiennes

M. ANDREJEV, *Является ли «Закон соудный людьмъ» древнеболгарским юридическим памятником.* Славянский архив (Москва, 1959) 3—22. — Objections critiques à l'hypothèse de J. Vašica (v. Byzantinoslavica XII, 154—174) et de A. Schmid postulant l'origine morave ou pannonienne du Zakonъ sudnyj ljudemъ. Selon l'auteur, il s'agit là d'un document juridique bulgare. A. K.

A. DOSTÁL, *Clozianus. Codex palaeoslovenicus glagoliticus, Tridentinus et Oenipontanus,* Praha, 1959, pp. 400. — Comptes-rendus: F. V. MAREŠ, Byzantinoslavica XXI (1960) 318—320; L. KOVAL, Вопросы языкознания (1960) № 4, 145—147. A. D.

F. DVORNÍK, *Byzantine Political Ideas in Kievan Russia* ... (V. Byzantinoslavica XVIII, 368—369.) — Compte-rendu: Ja. N. ŠČAPOV, Виз. Врем. XVI (1959) 293—300. — L'auteur du compte-rendu conteste à Dvornik d'avoir réussi à démontrer l'importance réelle des idées politiques byzantines pour l'évolution politique de la Russie kiévienne. A. K.

V. L. JANIN, *Междукняжеские отношения в эпоху Мономаха и «Хождение игумена Даниила».* Труды Отд. древнерус лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 112—131. — Analyse des noms de princes russes enregistrés par l'higoumène Daniel dans la Lavra de St. Sabbas à Jérusalem. Janin considère cette liste comme une source importante de renseignement sur l'histoire politique de l'ancienne Russie à la fin du XI^e et au début du XII^e siècle. A. K.

V. D. KOROLJUK—I. A. CHRENOV, *Итоги и задачи славистических исследований в СССР (1945—1959).* Вопросы ист. (1960) № 6, 117—135. — La revue concerne même les questions relatives aux rapports slavo-byzantins. A. K.

L. S. LUR'JE, *О возникновении теории «Москва — третий Рим».* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 626—633. — Analyse critique du livre de H. SCHAEDER, *Moskau, das Dritte Rom.* Darmstadt, 1957. L'auteur parvient à cette conclusion que la conception de l'idéologie propre à la Russie moscovite en tant qu'idéologie typiquement orientale — idéologie dont la naissance est due à la chute de l'empire Byzantin — ne correspond pas à la réalité. A. K.

T. V. NIKOLAJEVA, *К вопросу о связях Древней Руси с южными славянами.* Сообщ. Загорского гос. ист.-художественного музея-заповедника 2 (1958) 19—24. — Relations culturelles de la Russie avec les Slaves du Sud au XIV^e siècle. A. K.

N. Ja. POLOVOJ, *Русское народное предание и византийские источники о первом походе Игоря на греков.* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 105—111. — La narration des annales russes sur l'expédition d'Igor contre Byzance en 941 reflète la tradition qui naquit en Russie après le retour des armées. Les tentatives des annalistes russes de relier cette tradition à la version des sources grecques (dont la chronique de Georges Hamartole ou, plus exactement le continateur de la chronique de Georges Hamartole, c.-à-d. Syméon Logothète, et la « Vie de Basile le Nouveau ») ont mené à une série d'erreurs dans l'interprétation des événements. A. K.

M. N. TICHOMIROV, *Великий Новгород в истории мировой культуры.* Вопросы ист.

(1960) № 1, 42—52. — L'auteur examine aussi les relations culturelles et commerciales entre Novgorod et Byzance. A. K.

C. Relations (byzantinoslaves) littéraires

B. St. ANGELOV, *Заметки о «Слове о полку Игореве»*. Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 50—59. — Analyse de certains termes de la « Geste d'Igor » entre autres du terme *kъmeti*. A. K.

S. AZBELEV, *О художественном методе древнерусской литературы*. Рус. лит. (1959) № 4, 9—22. — Selon l'auteur, la vieille littérature russe ne connaît point de documents poursuivant de buts purement artistiques. Ses œuvres avaient toujours une fonction politique, une fonction de la didactique religieuse, de la science, etc. Azbelev caractérise donc la littérature vieille russe de syncrétiste et attribue ce trait particulier au manque de délimitation nette entre les différentes formes de la conscience sociale au Moyen-Age. A. K.

C. BĂRBULESCO, *Despre Macarie şi liturghierul slavon*. (Sur Macaire et le liturgicon slave.) Glasul Bisericii 3/4 (Bucureşti, 1959) 250—259. — L'auteur explique, en indiquant de nouveaux travaux, comment le liturgicon slave, de Macaire, paru en 1508 en Ungrovlahie, comme première publication d'art typographique roumaine, démontre l'ancienne communauté culturelle entre Byzance, les Slaves et les Roumains, encadrée dans la culture européenne. M. Ş.

Ju. K. BEGUNOV, *Время возникновения «Слова о погибели Рускыя земли» и понятие «погибели Рускыя земли»*. Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 147—160, илл. — L'auteur date le document de 1238—1246 et analyse son contenu. A. K.

B. L. BOGORODSKIJ—B. A. LARIN—D. S. LICHAČEV, *О словаре-комментарии «Слова о полку Игореве»*. Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 424—441. — Principes généraux pour l'établissement d'un dictionnaire commentatif à la « Geste d'Igor ». Les auteurs donnent des exemples de plusieurs mots du dictionnaire. A. K.

V. V. DANILOV, *«Слово о погибели Рускыя земли» как произведение художественное*. Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 132—142. — L'auteur confronte l'ouvrage intitulé *Slovo o pogibeli Russkoj zemli* avec certains monuments antiques et médiévaux. Il analyse surtout l'ancienne traduction russe du *Bellum Judaicum* de Josephus Flavius. A. K.

L. A. DMITRIJEV, *Принцип трехчленности в композиционном построении «Слова о полку Игореве»*. Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 606—610. — L'article se rattache à l'étude de B. N. Dvinjaninov du *«Слово о полку Игореве»*. Уч. зап. Тамбовск. пед. инст. XII, 1958, 137—182). — L. A. Dmitrijev considère comme très féconde l'idée de caractère tripartite de la composition dans le Slovo d'Igor. En même temps, il n'est pas entièrement convaincu que Dvinjaninov ait réussi à diviser parfaitement la Geste d'Igor selon le principe tripartite. L. A. Dmitrijev tient pour vraisemblable que le principe mentionné a été plusieurs fois violé dans la Geste. A. K.

I. S. DUJČEV, *Одно неясное место в древнерусском переводе Иосифа Флавия*. Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 415—423. — Quelques remarques sur le livre indiqué (v. Byzantinoslavica XX, 202; XXI, 214). A. K.

Iv. DUJČEV, *Обзор болгарских работ 1945—1958 гг. по изучению древнерусской литературы и русско-болгарских литературных связей XI—XVII в.* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 589—603. A. K.

N. M. DYLEVSKIJ, *«Утръ же воззни стрикусы оттвори врата Нову-граду» в «Слове о полку Игореве» в свете данных лексики и грамматики древнерусского языка*. Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 60—69. — A l'aide de nouveaux arguments, l'auteur corrobore la leçon et l'explication que R. Jakobson propose du passage litigieux dans la Geste l'Igor (cf. *La Geste du Prince Igor*. New York, 1948, vers 156). A. K.

N. K. GUDZIJ, *Geschichte der russischen Literatur 11.—17. Jahrh*. Slawische Bibliothek Nr. 10. Halle, VEB, M. Niemeyer Verlag, 1959, pp. VIII + 649. — Altrussische Beispieltexte, pp. 82. — Traduction, notes et index de Faira v. Lilienfeld. Les notes concernant les explications du traducteur, complètent la bibliographie d'œuvres récemment parues et contiennent également des renvois aux principales traductions des ouvrages russes, susceptibles de faciliter leur étude. L'index (pp. 619—648) contient tous les noms possé-

lant un certain intérêt pour le lecteur et une table de translittération de l'azbouka en :criture latine. La traduction très réussie et l'excellente présentation du livre rendent, ans nul doute, cet ouvrage fondamental sur l'ancienne littérature russe, accessible à des ecteurs et des savants étrangers. Les Beispieltexte adjoints comprennent les citations les vieux textes russes que Gudzij introduit dans son livre. Ils gardent la même forme iéorusse que G. emploie lui-même, ce qui facilite l'étude du livre. Au sujet de l'ouvrage le N. K. Gudzij, cf. le compte-rendu de A. DOSTÁL, Byzantinoslavica XIII (1952) 324—326.
A. D.

N. K. GUDZIJ, *Сравнительное изучение литератур в русской дореволюционной и советской науке.* Изв. АН СССР, Отд. лит. и яз. XIX (1960) вып. 2, 116—127. — L'auteur aborde aussi les questions ayant trait aux relations entre l'ancienne littérature russe et la littérature des peuples de l'Europe Occidentale et celle de Byzance (pp. 119—121).
A. K.

I. JEREMIN, *К спорам о реализме древнерусской литературы.* Рус. лит. (1959) № 4, 3—8. — Selon l'auteur, on ne saurait appliquer à la littérature vieille-russe le terme de « réalisme ». A. K.

Je. M. KARAVAJEVA, *Хронограф Спасо-Ярославского монастыря в списи 1788 г.* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 82—83, илл. — Dans la description de la propriété du monastère de Spaso-Jaroslav (de 1788), on trouve sous le № 286 un chronographe qui, selon Mme K., contenait le texte de la Geste d'Igor. En marge figure la remarque suivante: *«Оный хронограф за ветхостью и согнитием уничтожен».* (Le chronographe fut détruit étant trop vieux et pourri.) Mme K. prétend, cependant, que, loin d'avoir été détruit, le chronographe fut remis à A. I. Musin-Puškin. A. K.

M. M. KOPYLENKO, *Из исследований о языке славянских переводов памятников византийской литературы.* Виз. Врем. XVI (1959) 82—91. — Analyse des clauses hypothétiques dans la traduction russe d'*Alexandreia* (fin XIe—début XIIe siècle). L'auteur démontre que, dans les clauses hypothétiques, le traducteur d'*Alexandreia* maniait assez librement l'original grec. A. K.

Cv. KRISTANOV—Iv. DUJČEV, *Естествознанието в средновековна България.* София, 1954 (V. Byzantinoslavica XVIII, 329; XIX, 214.) — Compte-rendu: N. N. STARKOVA, Вопросы ист. естествознания и техники (1958) № 6, 210—211. A. K.

Vl. MOŠIN, *La rédaction slave du Prologue de Constantin, métropolite de Mokissou.* Actes du Xe Congrès d'Etudes Byzantines. Istanbul, 1957, pp. 232—233. — L'auteur estime que la rédaction slave du Prologue de Constantin, métropolite de Mokissou, n'est pas le produit du travail commun de quelques traducteurs slaves à Constantinople ou à la Sainte Montagne, mais que la rédaction slave initiale fut faite par des auteurs russes, et que plus tard cette rédaction slave pénétra chez les Slaves méridionaux. Cette traduction slave apparut chez les Slaves méridionaux en même temps que d'autres emprunts à la littérature russe et surtout à l'époque des relations entre la Serbie et la Bulgarie. Dans ce temps-là, la littérature russe ecclésiastique jouissait, selon l'auteur, de l'autorité canonique. A. D.

Vl. MOŠIN, *Slavenska redakcija Prologa Konstantina Mikisijskog u svijetlosti vizantijsko-slavenskih odnosa XII—XIII vijeka.* Zbornik Hist. inst. Jugosl. Akad. 2 (Zagreb, 1958—1959) 17—68 (avec un résumé en français). — Comme toutes les trois rédactions ne mentionnent que des saints russes et ne parlent guère des saints bulgares ou serbes, l'auteur adopte la supposition selon laquelle la version originale aurait été de rédaction russe. Il ne partage donc point l'hypothèse de Speranskij selon laquelle la traduction slave aurait pu sortir d'un travail commun de plusieurs traducteurs slaves à Constantinople ou à la Ste Montagne. Dans le fait que le Prologue apparaît également chez les Bulgares et les Serbes, l'auteur, voit un des emprunts littéraires à la vieille littérature russe qui deviennent fréquents à partir du XIIIe siècle. L'influence russe sur la vie religieuse des Slaves du Sud peut être attestée par de nombreux témoignages, tels que l'apparition d'ouvrages homilétiques et ascétiques chez les Slaves du Sud que ces derniers devaient sans nul doute à la littérature russe, l'ornementation des manuscrits, etc. L'auteur explique ces relations par la nécessité que les Slaves du Sud éprouvaient de réorganiser leur vie religieuse après la libération de la domination byzantine, au moment ou leurs Eglises devenaient autocéphales. La tradition de la communauté de l'orthodoxie byzantine et de la langue littéraire continuait, sans aucun doute, à persister et se trouva corroborée par les relations personnelles entre Jean Asène II Bulgare et

St Sava Serbe d'un côté et les Russes de l'autre. Dans ces circonstances, la littérature religieuse russe devint chez les Slaves du Sud, presque littérature canonique. A. D.

Gh. PISTRUI, *Primele monumente de literatură slavonă la ruşi şi legătura lor cu creaţia populară şi cultura bizantină.* (Les premiers monuments de littérature slavo-russe et leur rapport avec la création populaire et la culture byzantine.) Mitropolia Ardealului 7/8 (Sibiu, 1959) 584—593. — Histoire et notes informatives sur les anciens monuments de la littérature russe et leurs sources byzantines. M. Ş.

A. V. SOLOVJEV, *По поводу Рижского списка «Слова о погибели Рускыя земли».* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 143—146. A. K.

N. V. ŠARLEMAN', *Сергей Парамонов о «Слове о полку Игореве».* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. лит. XVI (1960) 611—616. — Analyse critique du livre de S. Lesnoj (S. Paramonov) intitulé *Slovo o polku Igoreve.* Paris 1951—1953. Š. insiste sur le caractère nuisible de l'ouvrage de S. Lesnoj. A. K.

M. V. ŠČEPKINA, *О личности певца «Слова о полку Игореве».* Труды Отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVI (1960) 73—79. — L'auteur de la Geste d'Igor est « le neveu de Bojan », trouvère du prince de Černigov Oleg Svjatoslavič (1076—1115). Dans son enfance, il avait appris son art chez son grand-père. A. K.

W. TASZYCKI, *Les formes patronymiques insolites dans le Slovo d'Igor.* Rev. des Et. Slaves XXXVI (1959) 23—28. — L'auteur examine les patronymiques du type de *Jaroslavič, Mstislavič, Vjačeslavič* et autres qui apparaissent dans le Slovo d'Igor et où le « l » intercalé est une particularité insolite. Ces formes, inhabituelles semblent accuser l'auteur d'avoir voulu prêter à son texte une allure archaïque ce qui — selon W. T. — confirmerait la théorie de M. A. Mazon et d'autres slavisants français sur l'origine tardive du Slovo. A. D.

N. P. ŽINKIN—V. K. MAZMAN'JANC, *Экземпляры первого издания «Слова о полку Игореве» в фондах Центральной научной библиотеки Харьковского государственного университета им. А. М. Горького.* Труди філол. фак. Харків. унив. 7 (1959) 315—317. — Les auteurs décrivent trois exemplaires de la première édition de la Geste d'Igor, conservés à la Bibliothèque Scientifique Centrale à l'Université de Charkov. A. K.

D. Relations de Byzance avec d'autres pays

N. ÅBERG, *The Occident and the Orient in the Art of the Seventh Century.* Bd. 3: The Merovingian Empire. Stockholm 1947, pp. 172. — Compte-rendu: H. PRZESŁAWSKA, Archeologia 7 (1955) 160—165. Irm.

H. A. R. GIBB, *Арабская литература. Классический период.* Москва, 1960, стр. 187. — Traduction du livre de H. A. R. GIBB, *Arabic Literature* (London, 1926) et de l'article du même auteur, *Taʿrikh* (The Encyclopaedia of Islam, Supplement, 1938, p. 233—245). A. K.

J. IRMSCHER, *Das Abendland und Byzanz.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Humboldt-Universität zu Berlin. Gesellschafts- u. sprachwissenschaftl. Reihe IX (1959—1960) 1/2, pp. 105—111 (avec résumés en allemand, russe, anglais et français). — « Bien que réfutée depuis longtemps dans la littérature réservée à ce domaine, il y a toujours, dans la conscience de larges couches (et, de même, dans nombre de manuels d'histoire à l'usage des écoles) une conception de l'histoire médiévale qui, excluant l'Empire de Byzance, se borne au composant occidental. La présente étude révèle les racines de cette fause conception, souligne le danger de conséquences politiques que certaines personnes intéressées en font dériver, et exige une popularisation plus large des résultats des recherches dans le domaine de l'histoire de Byzance pour faire face à de telles tentatives ». A. D.

Š. B. NOGMOV, *История адыгейского народа, составленная по преданиям кабардинцев.* Нальчик, 1958, стр. 239. — Nouvelle édition d'un ouvrage du savant kabardien Š. B. Nogmov (vers 1794—1844). Selon Nogmov, le nom de tribu des Adygej est Ante. La tradition adygéenne a conservé des légendes relatives à Justinien, à la principauté de Tmoutorakan et d'autres. Le livre est accompagné de plusieurs articles ayant trait à la vie et à l'œuvre de Nogmov, d'annotations et d'un index. A. K.

W. SZYMANSKI, *Kontakty handlowe Wielkopolski w IX—XI w.* (Les relations commerciales de la Grande Pologne au IX—X siècles.) Z Otchłani Wieków XXV/5 (1959) 317—322. — A cette époque, la Grande Pologne était en relations commerciales avec les autres parties de la Pologne et avec l'étranger. Les marchands juifs, normands et russes

servaient d'intermédiaires, en apportant des objets de luxe, dont la plupart provenait de Byzance. Les fouilles ont mis à jour des restes d'étoffes byzantines ainsi qu'une quantité considérable de pièces de monnaie arabes. On exportait probablement de la Grande Pologne les fourrures, la cire et les esclaves. Kap.

XI. VARIA

B. BILIŃSKI, *L'antico oplite-corridore di Maratona.* Conferenza tenuta nella Biblioteca di Roma dell' Accademia Polacca di Scienze e Lettere il 3 Marzo 1959. Accademia Polacca di Scienze e Lettere, Biblioteca di Roma, Conferenze; fasc. 8, pp. 32. — Vorfolgt die Überlieferung vom Marathonläufer bis in die spätantike und byzantinische Zeit. Irm.

Byzantinoslavica č. 1, ročník XXII. Vydává Slovanský ústav Československé akademie věd, Valentinská 1, Praha 1 v Nakladatelství ČSAV Vodičkova 40, Praha 1, Nové Město. — Rozšiřuje Poštovní novinová služba, objednávky a předplatné přijímá Poštovní novinový úřad — ústřední administrace PNS, Jindřišská 14, Praha 1. Lze také objednat u každého poštovního úřadu nebo doručovatele. — Tiskne Knihtisk 1, n. p., Praha 1, Karmelitská ul.

Vychází dvakrát ročně, předplatné 50,— Kčs, US $ 5,30; £ Stg 1,17,10.

© Copyright by Nakladatelství Československé akademie věd 1961.

Cena 25,— Kčs.

SOMMAIRE

V. Hrochová/Prague: *La révolte des Zélotes à Salonique et les communes italiennes* 1
O. Klíma/Prag: *Der Ortsname Dezeridan bei Anastasius Bibliothecarius* 16
D. Coučev—St. Stoilov/Plovdiv: *La forteresse d'Asên* 20
Kl. Benda/Prague: *Contribution à l'étude du style des parures de la Grande Moravie* 55
Comptes-rendus:
G. Soyter, *Griechischer Humor von Homers Zeiten bis heute* (I. Dujčev/Sofia) . . 65
M. V. Ščepkina—F. N. Protasjeva, *Сокровища древней письменности и старой печати* (A. Dostál/Prague) 66
H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek, Supplementum Graecum* (A. Dostál/Prague) 70
The Chester Beatty Library, Catalogue of the Armenian Manuscripts (A. Dostál/Prague) 71
P. Lehmann, *Eine Geschichte der alten Fuggerbibliotheken* (A. Dostál/Prag) . . . 72
B. Rubin, *Das Zeitalter Justinians* (R. Guilland/Paris) 73
Die Krone der Komnenen (= Byzantinische Geschichtsschreiber, Bd. VII)
Abenteurer auf dem Kaiserthron (= Byzantinische Geschichtsschreiber, Bd. VIII)
Die Kreuzfahrer erobern Konstantinopel (= Byzantinische Geschichtsschreiber, Bd. IX)
(I. Dujčev/Sofia) 76
R. Guilland, *Études byzantines* (E. Frances/Bucarest) 77
K. Onasch, *Das Weihnachtfest im orthodoxen Kirchenjahr* (I. Dujčev/Sofia) . . . 80
Ῥωμανοῦ τοῦ Μελῳδοῦ Ὕμνοι (N. Livadaras/Paris) 82
PHOTIUS. *Bibliothèque II. (« Codices» 84—185).* Texte établi et traduit par R. Henry. (R. Guilland/Paris) 84
E. Kirsten—W. Kraiker, *Griechenlandkunde. Ein Führer zu klassischen Städten. 3. Aufl.* (K. Janáček/Brno) 85
C. Nicolescu, *Inceputurile artei feudale din ţara noastră în lumina ultimelor descoperiri arheologice*
C. Nicolescu, *Ceramica smăltuită din sec. X—XV in lumina ultimelor cercetări arheologice* (E. Stănescu/Bucarest) 86
C. Mango, *The Brazen House. A study of the Vestibule of the imperial Palace of Constantinople* (R. Guilland/Paris) 88
Astrid Baecklund, *Personal Names in Medieval Velikij Novgorod. I. Common Names* (P. Trost/Prague) 89
M. Lascaris, *Byzantoserbica saeculi XIV, 1. Deux chartes de Jean Uroš, dernier Némanide* (Dj. Sp. Radojičić/Novi Sad) 90
W. Ohnsorge, *Abendland und Byzanz* (H. Evert-Kappesowa/Lódź) 93
Nécrologies:
Академик Е. А. Косминский (Ю. Р. Ульянов/Москва) 96
Л. А. Мацулевич (А. В. Банк/Ленинград) 99
Н. С. Лебедев (Б. Т. Горянов/Ленинград) 100
Bibliographie 102

Le 2 Novembre 1961 est le jour du 70e anniversaire du Mme Ph Dr M. Paulová, D. Sc. professeur à l'Université Charles IV et première des femmes tchèques et slovaques qui ait pris le grade d'agrégé, frayant ainsi, aux femmes tchécoslovaques, la voie vers le travail scientifique et la carrière universitaire. Son premier ouvrage scientifique déjà visait un sujet byzantinologique. Sa thèse d'agrégation intitulée *Jugoslavenski odbor* parue, en langue croate, à Zagreb (1925) étant rédigée, partie en traduction et partie, en langue croate directement, a éveillé, en son temps, l'attention très légitime des savants et des critiques du monde entier et reste, jusqu'à nos jours, l'ouvre fondamentale sur l'histoire de l'émigration yougoslave durant la première grande guerre.

L'activité scientifique de Mme Paulová porte surtout sur l'histoire moderne relative aux peuples slaves, tchèque, russe et surtout yougoslave. Les études byzantinologiques ne forment qu'un aspect de l'œuvre historique de Mme Paulová et de ses activités à la Faculté des Lettres de l'université Charles IV où, non encore sous forme d'une branche scientifique indépendante, ces études avaient été introduites, en 1912, dans le cadre plus large de l'histoire de l'Europe Orientale. En qualité de professeur de cette faculté, Mme Paulová a formé plusieurs élèves dont les lecteurs des Byzantinoslavica n'ignorent pas les noms (Mmes Zástěrová et Hrochová, M. Loos). La revue Byzantinoslavica doit à son initiative sa transformation d'une revue d'avant-guerre analysant uniquement les relations byzantino-slaves et publiée en langue tchèque, en une revue internationale de byzantinologie à laquelle Mme Paulová, rédacteur des cinq premier tomes d'après guerre, a su imprégner le caractère nettement défini que notre publication a gardé jusqu'à ce jour. C'est également grâce à l'initiative de Mme Paulová qu'a été convoquée à Prague, en Octobre 1957, la conférence des byzantinologues de l'Europe centrale et orientale. Les conclusions auxquelles cette conférence a abouti et les tâches futures qu'elle a formulées, ont été publiées dans les pages de notre revue.

Le premier travail scientifique relevant du domaine de la byzantinologie et qui est, en même temps, la thèse de licence de Mme Paulová, porte le titre *Styky českých husitů s Cařihradskou církví na základě církevních poměrů byzantských* (Relations des Hussites tchèques avec l'Eglise constantinopolitaine, d'après la situation ecclésiastique à Byzance — Časopis Musea král. Českého 1918 et tiré à part, pp. 74). Il examine les relations et les influences byzantino-tchèques, que l'auteur n'a plus cessé d'étudier désormais. Le problème plus étroit de l'arrivée d'un messager hussite et de son activité à Constantinople, entre 1451 et 1452, est examiné, dans le cadre plus large de l'histoire et de l'importance qu'accuse l'Union de Florence, depuis le concile jusqu'à la chute de Constantinople. L'ouvrage a nécessité plusieurs recherches relatives à des problèmes spéciaux. Ainsi, p. ex., la personnalité du messager (était-ce le célèbre réformateur anglais Peter Payne?), la controverse au sujet de la mort de Marc Eugénique et les problèmes du caractère ou authentique ou apocryphe des actes du prétendu synode constantinopolitain de 1450. Pareillement, la preuve démontrant que la fameuse lettre de l'Eglise constantinopolitaine adressée aux Tchèques n'était guère une charte de l'Eglise officielle, mais un document de l'opposition ecclésiastique, a demandé, étant donné le manque d'études dans le domaine de la diplomatique byzantine, une laborieuse étude comparative. Le travail, paru en langue tchèque, risquant d'échapper à l'attention plus générale des

byzantinologues, a été, pour cette raison, réimprimé, en forme partiellement adopt[é] et abrégée dans la revue Byzantinoslavica XIV (1953) sous le titre de *L'Empire byzant[in] et les Tchèques avant la chute de Constantinople.* — Le travail suivant intitulé *Účast Sr[bů] při třetí výpravě křižové* (La part des Serbes dans la troisième croisade, — Byzantin[o]slavica V [1933] 236—303) suit, dans le cadre plus large de l'histoire byzantine, et [en] basant sur les sources serbes et occidentales, les débuts de l'indépendance serbe, l'éla[b]gissement de l'Etat serbe et les relations fort originales de Frédéric Barberousse. L'auteur aboutit à des conclusions différantes de celles émises par Jireček, Zlatarski, et même Stanojević. — De 1922 à 1927, le célèbre historien belge Henri Pirenne avait publié plusieurs travaux dans le dernier desquels *Les villes du Moyen-Age* (Bruxelles 1927, traduit en tchèque en 1928), l'auteur, en vertu de sa conception originale des rapports de causalité entre l'empire de Charlemagne et l'Islam, se proposait de démontrer la thèse suivante: que c'était l'Islam qui, ayant troublé l'homogénéité de la vie intellectuelle des peuples entourant la Méditerranée, avait stimulé l'isolement et la formation d'une civilisation propre à l'Europe occidentale, où l'influence islamique avait contraint les peuples romano-germaniques habitant l'ancienne Gaule, à procéder à la création d'une civilisation alimentée de leurs propres fonds. M^me^ Paulová réagit contre cette thèse par son étude synthétique et analytique à la fois, intitulée *L'Islam et la civilisation méditerranéenne,* 1934 (tirage à part du Věstník Král. čes. společnosti nauk, Cl. I, t. 1933, pp. 188). Dans cette étude, elle montre, par l'analyse de la civilisation syncrétiste romaine, des influences gréco-orientales, des différences linguistiques, religieuses et juridiques et, ensuite, de la désagrégation du commerce méditérranéen et des rapports entre l'expansion arabe et le régime féodal des Carolingiens, que l'Islam ne signifie que l'achèvement et l'accélération du processus de différenciation. L'Islam exerça une grande influence sur l'isolement et l'évolution indépendante de la civilisation en Europe Occidentale, surtout par le fait que le centre politique du nouvel empire mondial et, par là même, du commerce universel, s'était transféré, de la Méditerranée, à une distance très considérable vers l'Est, à Baghdad.

Vers l'année 1930, la génération d'historiens tchèques de l'époque séparant les deux grandes guerres commença à publier, sous la rédaction de J. Šusta, une œuvre collective d'envergure, sur l'histoire universelle, sous le titre de *Dějiny lidstva* (Histoire de l'humanité). Au tome II (1936), p. 473—555 M. Paulová publia une étude intitulée *Politický rozklad imperia římského od Konstantina Velikého až do Justiniána* (Décadence politique de l'empire romain, de Constantin le Grand à Justinien I^er^), qui forme une introduction à l'histoire de Byzance présentée par J. Bidlo. Après la mort de ce dernier, M^me^ Paulová continua la description de l'histoire de Byzance par son traité, *Evropský sever a Východ na sklonku 13. věku* (L'Europe de Nord et de l'Est vers la fin du 13^e^ siècle — tome IV, partie 1, 1944, p. 345—422), qui embrasse la période s'échelonnant de l'avènement au trône des Comnènes jusqu'à la naissance du second empire byzantin des Paléologues en 1261. La partie 2, tome IV, contenant l'achèvement de l'histoire byzantine et que l'auteur a développée dans son article, *Evropský východ v pozdním středověku* (L'Europe de l'Est vers la fin du Moyen-Age) est restée en épreuve. — En 1933, commence à paraître à Prague la traduction de l'œuvre bien connue, portant le titre *Menschen, die Geschichte machten* (2^e^ édition par P. R. Rohden et G. Ostrogorsky) que l'édition tchèque (*Tvůrcové dějin*) enrichit de nombreux portraits de personnalités historiques, dus à des savants tchèques et étrangers. Au tome II (1934), M^me^ Paulová a publié la biographie du roi croate Tomislav, d'Etienne Nemanja de Serbie et de ses fils Etienne Prvovenčani et de St. Sava. C'est également à la byzantinologie

que se rattachent ses études, comptes-rendus et nécrologies parus avant la guerre. [*Une histoire générale des Slaves,* Le monde Slave 1929, 197—218; *L'art byzantin chez les Slaves,* Čas. Nár. musea 1931; le nécrologue *Milan Prelog,* ibid. 1932 et dans Ročenka Slovanského ústavu IV (1931); *Jaroslav Bidlo,* Čes. čas. hist. XLIV (1938); *Stanoje Stanojević,* Ročenka Slovanského ústavu X (1938); *Ferdinand Šišić* et *Vladimir Čorović,* ibid , t. XII (1939—1946)].

Après la guerre, Mme Paulová, en qualité de rédacteur des Byzantinoslavica, reprend les relations avec les byzantinologues soviétiques, français, belges, ceux des pays slaves et des Etats-Unis. En 1946, elle part, pour l'Angleterre, sur l'invitation du British Council; en 1947 pour Sofia: partout elle discute, avec les principaux représentants de la byzantinologie, la transformation méditée des Byzantinoslavica en une revue internationale et la coopération de savants étrangers. Les résultats de ces tentatives se reflètent dans la nouvelle série des Byzantinoslavica, à partir du tome IX, ainsi que dans les articles qui y ont alors paru sur les études byzantinologiques dans les différents pays durant la guerre et qui sont, à juste titre, appréciés des savants. Mme Paulová publie alors *Byzantine Studies in Czechoslovakia during the occupation of 1939—1945* (Byzantinoslavica IX [1947] 144—147). En 1950, elle revient aux problèmes des relations historiques par sa monographie intitulée *L'idée cyrillo-méthodienne dans la politique de Charles IV et la fondation du monastère slave de Prague* (Byzantinoslavica XI), étudiant non seulement l'activité des moines croates et la liturgie slave au monastère «Na Slovanech» à Prague, mais aussi le rôle que le monastère fondé par Charles IV, joua dans la conception étatique de l'empereur. En 1957, elle publie, en URSS dans Византийский Временник XII (1957) 291—304, une étude succincte, Византиноведение в Чехословацкой республике за последние годы, examinant surtout les résultats des fouilles archéologiques effectuées en Moravie et qui ont mené à des découvertes d'une extrême importance également pour l'époque cyrillo-méthodienne. Dans le tome XIV des Byzantinoslavica, édité en commémoration du 500e anniversaire de la chute de Constantinople, M. Paulová a publié à part son étude intitulée *L'Empire byzantin . . .,* en préface au tome. Parmi ses comptes-rendus de cette époque, citons: G. Ostrogorsky, *Geschichte des Byzantinischen Staates,* Byzantinoslavica VIII (1939—1946) 389—392; *Византийский сборник,* ibid. X (1949) 76—87; P. Charanis, *The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire,* ibid., 299—302; J. M. Hussey, *The Byzantine Empire in the Eleventh Century: Some Different Interpretations,* ibid. XII (1951) 272—277; *Сборник документов по социально-экономической истории Византии,* ibid. XIII (1952—1953) 137—138.

A la conférence des byzantinologues, tenue à Prague en Octobre 1957, Mme Paulová fut chargée de prononcer, au nom de la délégation tchécoslovaque, une communication qui reste la meilleure et la plus profonde analyse des rapports historiques tchéco-byzantins. La communication a paru dans Byzantinoslavica XIX (1958) 196—205, sous le titre de *Die tschechisch-byzantinischen Beziehungen und ihr Einfluß.*

Mme Paulová atteint son 70e anniversaire en plein épanouissement de ses multiples activités scientifiques. Nous lui exprimons à cette occasion, nos vœux sincères de santé et de plein succès dans la suite de ses travaux. Puisse-t-elle, pendant de longues années encore, continuer son si remarquable travail scientifique dont les résultats sont attendus par les savants avec une légitime impatience.

Rédaction.

P. CHARANIS / NEW BRUNSWICK

THE ARMENIANS IN THE BYZANTINE EMPIRE

In his account of the revolt of Thomas the Slavonian (820—823) against the Emperor Michael II (828—829), the Byzantine historian Genesius lists a variety of peoples from whom the armies of the rebel had been drawn: Saracens, Indians, Egyptians, Assyrians, Medes, Abasgians, Zichs, Vandals, Getae, Alans, Chaldoi, Armenians, adherants of the heretical sects of the Paulicians and the Athinganoi.[1] Some of these peoples are well known; the identity of others, despite efforts made to determine it, is by no means certain.[2] But in any case, their listing by the Byzantine historian illustrates vividly the multiracial character of the Byzantine empire. This was in the ninth century, but the situation was not different for the period before and it would not be different for the period after. The Byzantine empire was never in its long history, a true national state with an ethnically homogeneous population.

Among the various ethnic groups in the Byzantine empire, the Armenians constituted one of the strongest. At the end of the sixth century the Byzantine empire controlled the major part of Armenia. The events of the seventh century, the rise of the Arabs in particular, deprived it of this control, but it still retained some Armenian-speaking lands. The expansion of the empire which began late in the ninth century greatly increased the extent of these lands. By the middle of the eleventh century, all Armenia was in Byzantine hands, though shortly afterwards it was permanently lost to the Seljuk Turks.

The great source of the Armenian element in the Byzantine empire consisted, of course, of the Armenian-speaking lands under its control. Thus in the eighth century, when all Armenia was in Arab hands, the native Armenian population under the control of the empire was not very large; whereas, in the eleventh century when virtually all Armenia was annexed to the empire it was very considerable. But the Armenian element in the Byzantine empire was not restricted to the Armenian lands proper. It found its way into other regions of the empire.

Many Armenians came into the Byzantine empire even when Armenia was under foreign control. They came sometimes as adventurers, but more often as refugees. Thus in 571, following an unsuccessful revolt against the Persians, numerous Armenian noblemen, headed by Vardan Mamico-

[1] Genesius, *Historia*. Bonn, 1834, 33.

[2] A. A. Vasiliev—H. Grégoire, *Byzance et les Arabes*, I. Brussels, 1935, 31, Note 2 Cf. F. Hirsch, *Byzantinische Studien*. Leipzig, 1876, 131.

nian and accompanied by the Armenian Catholicus and some bishops, fled to Constantinople.[3] Vardan and his retinue entered the Byzantine army; the rest seem to have settled in Pergamon where an Armenian colony is known to have existed in the seventh century. It was from this colony that Bardanes came who, as Phillipicus, occupied the imperial throne from 711 to 713.[4]

The religious ferment in Armenia which in the seventh century gave rise to the Paulician sect had the effect of bringing more Armenians into the Byzantine empire. Armenian Paulicians, driven from their homes sometime before 662, settled in the empire, especially in the region of the junction of the Iris and the Lycus rivers in the territories of the Pontus. Their settlements extended almost as far as Nicopolis (Enderes) and Neocaesarea (Niksar).[5] These were regions where the Armenian element was already considerable. Comana, for instance, is referred to by Strabo as the market of the Armenians.[6]

The discontent which the conquest of Armenia by the Arabs caused forced other Armenians to seek refuge in the territories of the empire. Thus, about 700 a number of Nakharars with their retinue fled to the Byzantine empire and were settled by the Emperer on the Pontic frontier. Some of these later returned to Armenia, but others remained.[7] More Nakharars, completely abandoning their possessions in Armenia, fled to the Byzantine empire during the reign of Constantine V Copronymus.[8] Still more came about 790. It is said they numbered 12,000 and they came with their wives, their children, their retinue and their cavalry. They were welcomed by the Emperor and were granted fertile lands upon which to settle.[9] We are not told the location of the lands given to them. As their title implies these refugees belonged to the Armenian nobility, who were sometimes criticised for fleeing the country and thus abandoning the poor

---

[3] E. W. Brooks, *Iohannis Ephesini historiae ecclesiasticae pars tertia,* CSCO. Louvain, 1936, 61—62 (English Trans. R. Payne Smith. Oxford, 1860, 125—126); Theophanes, *Chronographia,* ed. C. de Boor, I. Leipzig, 1883, 245.

[4] H. Gelzer, *Pergamon unter Byzantinern und Osmanen.* (Abhandlungen der Königlich preußischen Akademie der Wissenschaften) Berlin, 1903, 42 f.

[5] H. Grégoire, *Précisions géographiques et chronologiques sur les Pauliciens,* Académie royale de Belgique: Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques, 5 Ser., 33 (Brussels, 1947) 294 f., 298 f.; S. Runciman, *The Medieval Manichee,* Cambridge, 1947, 34.

[6] Strabo, 12. 3. 36.

[7] Ghevond, *Histoire des guerres et des conquêtes des Arabes en Arménie,* tr. from Armenian by G. V. Chahnazarian. Paris, 1856, 22, 33—34; cf. J. Laurent, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886.* Paris, 1919, 184, note 4; I. Muyldermans, *La domination Arabe en Arménie* ... Paris, 1927, 98—99.

[8] Ghevond, 129.

[9] Ibid., 162.

to the mercy of the Arabs.[10] Mass migrations such as took place in the course of the seventh and eighth centuries seem to have subsided in the ninth, but individual Armenians continued to come into the Byzantine empire to seek their fortunes.

The Armenians, however, did not always come willingly. They were sometimes forcibly removed from their homes and settled in other regions of the empire. Justinian had already resorted to this practice, but the numbers involved were small, perhaps a few families.[11] Transplantations on a large scale took place during the reigns of Tiberius and Maurice. In 578, 10,000 Armenians were removed from their homes and settled in the island of Cyprus. "Thus," says Evagrius, "land, which had been previously untilled, was everywhere restored to cultivation. Numerous armies also were raised from among them that fought resolutely and courageously against the other nations. At the same time every household was completely furnished with domestics, on account of the easy rate at which slaves were procured."[12]

A transplantation on a vaster plan was conceived by Maurice and it was partially carried out. Maurice, who may have been of Armenian descent, though this is extremely doubtful,[13] found the Armenians extremely troublesome in their own homeland. The plan which he conceived called for the cooperation of the Persian king in the removal from their homes of all Armenian chieftains and their followers. According to Sebeos, Maurice addressed the Persian king as follows: The Armenians are "a knavish and indocile nation. They are found between us and are a source of trouble. I am going to gather mine and send them to Thrace; send yours to the East: If they die there, it will be so many enemies that will die; if, on the contrary, they kill, it will be so many enemies that they will kill. As for us, we shall live in peace. But if they remain in their country, there will never be any quiet for us." Sebeos further reports that the two rulers agreed to carry out this plan, but apparently the Persians failed to cooperate, for when the Byzantine emperor gave the necessary orders and pressed hard for their execution, many Armenians fled to

[10] Stephen (Asoghik) of Taron, *Histoire universelle* (1e partie), tr. from Armenian by E. Dulaurier. Paris, 1883 (Publications de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, XVIII), 162.

[11] Procopius, *De bello Gothico*, III, 32, 7; cf. R. Grousset, *Histoire de L'Arménie des origines à 1071*. Paris, 1947, 242. Grousset's statement concerning vast transfers of Armenians to Thrace by Justinian is not borne out by his references.

[12] Evagrius Scholasticûs, *Ecclesiastical History*, ed. J. Bidez and L. Parmentier. London, 1898, 215. The translation is taken from the English version of Evagrius which appeared in Bohn's Ecclesiastical Library: Theodoret and Evagrius, *History of the Church*. London, 1854, 444.

[13] N. Adontz has tried to prove the Armenian origin of Maurice: *Les légendes de Maurice et de Constantin V, empereurs de Byzance*, Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales, 2. Brussels, 1934, 1—12: but see P. Goubert, *Byzance avant l'Islam*, I. Paris, 1951, 34—41.

Persia.[14] The Byzantines, however, did carry out the deportation, though only in part. In ordering this removal, Maurice's real motive was, no doubt, the fact that he needed the Armenians as soldiers in Thrace.

Further deportations and settlement of Armenians in the Byzantine empire, especially in Thrace, are attested for the eighth century. During the reign of Constantine V Copronymus, thousands of Armenians and monophysitic Syrians were gathered by the Byzantine armies during their raids in the regions of Germanicea (Marash), Melitene and Erzeroum and were settled in Thrace.[15] Others, also from the environs of Erzeroum, were settled along the eastern frontiers. These, however, were subsequently seized by the Arabs and were settled by them in Syria.[16] During the reign of Leo IV, a Byzantine raiding expedition into Cilicia and Syria resulted in the seizure of thousands of natives, 150,000 according to one authority, who were settled in Thrace.[17] These, however, were chiefly Syrian Jacobites, though some Armenians may have also been included. Many of the Armenians settled in Thrace were seized by the Bulgar Krum (803—814) and carried away, but most of them eventually returned. According to tradition, the parents of the future Emperor Basil I and Basil himself were included among these prisoners, but there is reason to doubt the historical accuracy of this tradition.[18]

The diverse ethnic groups established in Thrace were reinforced by later arrivals. In the tenth century, during the reign of John Tzimiskes, a considerable number of Paulicians were removed from the frontier regions of the east and were settler in Thrace, more exactly in the country around Phillippopolis.[19] These Paulicians were most probably predominantly Armenians. A little later, perhaps in 988, Armenians were settled also in Macedonia. They were brought there from the eastern provinces of the empire by Basil II in order to serve as a bulwark against the Bulgarians and also to help increase the prosperity of the country.[20]

---

[14] Sebeos, *Histoire d'Héraclius,* tr. from Armenian by F. Macler. Paris, 1904, 30—31. Cf. F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches,* I. Munich, 1924, p. 13, № 108.

[15] Nicephorus, *Opuscula Historica,* ed. C. de Boor. Leipzig, 1880, 65, 66; Theophanes, I, 427, 429; Michael Syrus, *Chronique,* ed. and trans. J. B. Chabot, 2. Paris, 1901, 518, 521, 523; Agapius of Menbidj, *Histoire universelle,* tr. A. A. Vasiliev, *Patrologia Orientalis,* 8 (1912), 544; Ghevond, *op. cit.*, 126—127.

[16] Agapius of Menbidj, 531, 538; Dionysius I of Tell-Mahré, *Chronique,* tr. J. B. Chabot. Paris, 1895, 56—57. Cf. A. Lombard, *Etudes d'histoire byzantine. Constantin V, empereur des Romains (740—775).* Paris, 1902, 35.

[17] Theophanes, I, 451—452; Ghevond, *op. cit.*, 150; Michael Syrus, 3, 2.

[18] For a careful examination of this tradition see N. Adontz, *L'Age et l'origine de l'empereur Basil I,* Byzantion 8 (1933) 475—500; 9 (1934) 257 ff.

[19] Cedrenus, *Historiarum Compendium.* Bonn, 1839, 2, 382; Anna Comnena, *Alexiad,* 2. Bonn, 1878, 298 f.

[20] Stephen (Asoghik) of Taron, *Histoire universelle* (deuxième partie), tr. from Armenian by F. Macler. Paris, 1917, 74.

Meanwhile, other Armenians had been settled elsewhere in the empire. Nicephorus I used Armenians, among others, in his resettlement of Sparta at the beginning of the ninth century.[21] Some time earlier, about 792, an unsuccessful revolt among the Armeniacs, a corps which was no doubt predominantly Armenian, led to the settlement of a thousand of them in Sicily and other islands.[22] In 885 Nicephorus Phocas, grandfather of the tenth century Emperor by the same name, settled a multitude of Armenians in Calabria. These, as Grégoire suggests, may have been of the Paulician faith as Tephrike, the stronghold of that sect, had fallen to the imperial forces only a few years before and the Paulicians had been dispersed.[23] Armenians, among others, were also settled in Crete following the recovery of that island in 961 by Nicephorus Phocas, the future Emperor.[24] Two Armenian military settlements are known to have existed in western Asia Minor in the tenth century. These were the settlements at Prine and Platanion, which, according to Constantine Porphyrogenitus, furnished a number of Armenian troops in the expedition against Crete during the reign of Leo VI. Armenians, settled in the Thracesian theme, also participated in the expedition against Crete in 949.

It was through the army that the Armenian element in the Byzantine empire exerted its greatest influence. It is well known that the Armenian element occupied a prominent place in the armies of Justinian. Armenian troops fought in Africa, in Italy and along the eastern front. They were also prominent in the palace guard. Procopius mentions by name no less than seventeen Armenian commanders, including, of course, the great Narses.[26] But the Armenians were only one among the different ethnic elements which constituted the armies of Justinian. These elements include many barbarians: Erulians, Gepids, Goths, Huns, Lombards, Moors, Sabiri, Slavs and Antae, Vandals; some Persians, Iberians and Tzanis and among the provincials, Illyrians, Thracians, Isaurians and Lycaonians.[27] Under the immediate successors of Justinian, the ethnic composition of the Byzantine army remained very much the same. "It is said," writes Evagrius, "that Tiberius raised an army of 150,000 among the peoples that dwelt beyond the Alps around the Rhine and among those this side of the Alps, among the Massagetae and other Scythian nations, among those that

[21] P. Charanis, *The Chronicle of Monemvasia and the Question of the Slavonic Settlements in Greece,* Dumbarton Oaks Papers 5 (1950) 154—155.

[22] Theophanes, I, 469.

[23] H. Grégoire, *La carrière du premier Nicéphore Phocas,* Προσφορὰ εἰς Στίλπωνα Π' Κυριακίδην. Thessalonica, 1953, 251.

[24] Leo Diaconus, *Historia.* Bonn, 1828, 28.

[25] P. Charanis, *On the Ethnic Composition of Byzantine Asia Minor in the Thirteenth Century,* Προσφορὰ εἰς Στίλπωνα Π. Κυριακίδην, 142 ff.

[26] P. Charanis, *Ethnic Changes in the Byzantine Empire in the Seventh Century,* Dumbarton Oaks Papers 13 (1959) 31.

[27] *Ibid.,* 31.

dwelt in Paeonia and Mysia, and also Illyrians and Isaurians and despatched them against the Persians."[28] The figure given by Evagrius may perhaps be questioned, but the rest of his statement in its essentials cannot be doubted. It is confirmed by Theophanes, though the figure he gives is much smaller (15.000).[29] And John of Ephesus reports that following the breakdown of negotiations with Persia (575—577), a force of 60,000 Lombards was expected in Byzantium.[30] The same author states: "Necessity compelled Tiberius to enlist under his banners a barbarian people from the West called Goths—who were followers of the doctrine of the wicked Arius. They departed for Persia, leaving their wives and children at Constantinople."[31] In Constantinople, the wives of these Goths requested that a church be allocated to them, so that they might worship according to their Arian faith. Thus, it seems quite certain that the ethnic composition of the Byzantine army under Tiberius remained substantially the same as it had been during the reign of Justinian.

The situation changed in the course of the reign of Maurice, chiefly as a result of the Avaro-Slavic incursions into the Balkan peninsula. These incursions virtually eliminated Illyricum as a source of recruits and reduced the possibilities of Thrace. They cut communications with the West and made recruitments there most difficult. The empire, as a consequence, had to turn elsewhere for its troops. It turned to the regions of Caucasus and Armenia. In the armies of Maurice, we still find some Huns[32] and also some Lombards.[33] We find Bulgars too.[34] But the Armenian is the element which dominates. In this respect Sebeos is once more a precious source. He writes in connection with the war which Maurice undertook against the Avars after 591: Maurice "ordered to gather together all the Armenian cavalry and all the noble Nakharars skilled in war and adroit in wielding the lance in combat. He ordered also a numerous army to be raised in Armenia, an army composed of soldiers of good will and good stature, organized in regular corps and armed. He ordered that this army should go to Thrace under the command of Musele (Moushegh) Mamiconian and there fight the enemy."[35] This army was actually organized and fought in Thrace. Mamiconian was captured and killed,[36] whereupon, the raising of an Armenian force of 2,000 armed cavalry was ordered. This force, too, was sent to Thrace.[37] Earlier, during the Persian wars, important Armenian

[28] Evagrius, 209 f.
[29] Theophanes, I, 251.
[30] John of Ephesus, Smith, 407, Brooks, 234.
[31] *Ibid.*; Smith, 207, Brooks, 113.
[32] Theophylactus Simocatta, *Historia,* ed. C. de Boor. Leipzig, 1887, 67.
[33] *Ibid.,* 104.
[34] Michael Syrus, 2, 72.
[35] Sebeos, 35.
[36] Cf. Goubert, *op. cit.,* I, 197.
[37] Sebeos, 36—37. Cf. Goubert, *op. cit.,* I, 200; Dölger, *op. cit.* 12, № 94.

contingents under the command of John Mystacon operated on the eastern front.[38] In 602 Maurice issued the following edict: "I need 30,000 cavalrymen by way of tribute raised in Armenia. Thirty thousand families must be gathered and settled in Thrace."[39] Priscus was sent to Armenia to carry out this edict, but before he had time to do so the revolution which overthrew Maurice broke out and the edict apparently was not enforced. It is interesting to observe the correlation of the number of cavalry with the number of families which were to be transplanted to Thrace. Each family was obviously intended to furnish one cavalryman and no doubt each family was going to be given some land. Here we have perhaps an indication that Maurice sought to extend the system of military estates in Thrace.[40] But, however that may be, it is quite clear that under Maurice, Armenia became the principal source of recruits for the Byzantine army. The same was true under Heraclius, himself of Armenian descent[41] though that Emperor drew heavily also from among the people of the Caucasus — Lazes, Abasgians, Iberians — as well as on the Khazars.[42] All throughout the seventh century indeed the Armenians were one of the most prominent elements in the Byzantine army. And if by the end of the seventh century the conquest of Armenia by the Arabs made it difficult to draw upon that country for new recruits, Armenians continued nevertheless to occupy an important position in the army of the empire. This was not only because some Armenian-speaking lands remained within the boundaries of the empire, but also because a considerable number of Armenians had been integrated into its new military organization.

The dominant feature of the new military organization of the empire was the theme system, a new provincial organization, the essential element of which consisted of the army corps permanently stationed in each province and commended by an officer who served at the same time as governor of the province, exercising both military and civil authority. The troops constituting these provincial or thematic corps were often drawn from different ethnic groups and as a consequence their permanent assignment to any one province contributed in altering the ethnic composition of that province. The provinces brought into existence by the new organizations were called themes and differed from the old ones not only

---

[38] Theophylactus Simocatta, 205, 216.

[39] Sebeos, 54—55. Cf. Goubert, *op. cit.*, I: 209; Dölger, *op. cit.* 16, № 137.

[40] On some recent theories concerning the spread of military estates, see: Charanis, *Ethnic Changes in the Byzantine Empire in the Seventh Century,* 33, note 60a.

[41] The father of the Emperor Heraclius, also named Heraclius, who served as general during the reign of Maurice is said to have been a native of a city located in Armenia. Theophylactus Simocatta, 109—110. John of Nikiu calls the Emperor Heraclius a Cappadocian: *Chronique,* tr. H. Zotenberg. Paris, 1883, 431.

[42] Theophanes, I, 304, 309, 316; Nicephorus, 15; Agapius of Menbidj, 463. Cf. H. Grégoire, *An Armenian Dynasty on the Byzantine Throne,* Armenian Quarterly I (1946) 9.

in the form of their administration but also in extent and configuration. The theme system, whatever its origin, took definite form in the seventh century.[43]

Among the themes of Asia Minor the Armeniakon was one of the most important, in rank second only to the Anatolikon. It was a large territory, comprising in whole or in part six former provinces as these provinces are known to have existed in the sixth century. Cappadocia I and part of Cappadoncia II; Armenia I and what was still in the hands of the empire of Armenia II; Elenopontos and Pontos Polemoniakos. It was roughly in the form of a triangle whose two angles were located on the Black Sea, the one at Sinope, the other at a point not far to the east of Trebizond, and the third a little to the south of Tyana.[44] The theme had been organized perhaps as early as before 622[45] and remained a unit throughout the seventh and eighth centuries. In the course of the ninth century it was parcelled out into a number of smaller themes. By 863 there were four themes in the place of the previous one: the Armeniakon, a new and much smaller circumscription, the Charsianon, Chaldia and Koloneia. The new theme of Sebasteia, created about 912, was also formed out of territory which had formerly belonged to the Armeniakon.

According to an important source of the tenth century, the original Armeniakon theme was so called because of the neighboring Armenians and the Armenians who dwelled in it.[46] This is not to be interpreted to mean of course that the population of the theme was everywhere predominately Armenian. Along the Black Sea, especially in the region of Trebizond, the Greek-speaking element was certainly the most numerous. In the interior, in the region between the Iris and the Halys and in the loop which the latter river forms; i. e., the core of the lands which later came to constitute the small Armeniakon and the Charsianon themes, the old Cappadocian native population, by now reeply hellenized, most probably predominated. There were some Armenians, of course, but they were not in any considerable number. Quite different, however, was the situation in the eastern regions of the theme, the regions which were eventually detached from it to form the themes of Chaldia, Coloneia and Sebasteia. Here the Armenians were very numerous. In Chaldia, along the coastal

---

[43] For a detailed study of the theme system with references to the older literature see A. Pertusi, *Constantino Porfirogenito De Thematibus,* Studi e Testi, Vatican, 1952, 160.

[44] *Ibid.,* 117—120.

[45] This is the opinion of George Ostrogorsky which, though it has been recently contested, appears to me plausible. For a rejection of this view: J. Karayannopulos, *Die Entstehung der byzantinischen Themenordnung,* Munich, 1959; A. Pertusi, *La formation des thèmes byzantins,* Berichte zum XI. internationalen Byzantinisten-Kongreß. München 1958 (Munich, 1958) I, 1—40. But see G. Ostrogorsky, *Korreferat zu A. Pertusi, « La formation des thème byzantine »,* Ibid., I, 1—8.

[46] Constantin Porphyrogenitus, *De thematibus,* ed. Pertusi (Note 45 above), p. 63.

areas there were many Greeks, of course, but in the interior, in districts such as Keltzine, the Armenian element was very strong. It was strong also in the lands which later formed the themes of Coloneia and Sebasteia. These lands lay in the most part in Little Armenia where the Armenian language, despite the progress made by Hellenism, never ceased to be spoken.[47] Important Armenian elements were also to be found in the region of the Iris-Lycus rivers where Neocaesarea, Comana, Gaziura, Amaseia and Eupatoria were located.[48] This region was retained in the smaller Armeniakon theme.

The comparatively strong Armenian element in the population of these eastern themes reflected, and was reflected by, the ethnic composition of their military organization. The military corps of the original Armeniakon theme consisted primarily of Armenians.[49] Of the various themes into which it was broken predominately Armenian were the armies of Coloneia and Sebasteia,[50] and no doubt also of the smaller Armeniakon. The Armenian element must also have been considerable in the army of Chaldia.

It has been said that the Armenian element must have predominated in the Byzantine army from the ninth century to the Crusades.[51] The statistical information necessary for an exact evaluation of this statement does not exist. There are, however, some figures. They go back to about the middle of the ninth century and are given by Arabic sources. They cannot be regarded therefore, as official. These Arabic sources list thirteen themes altogether, two in Europe and eleven in Asia Minor and give figures of the military strength of each. According to one set of figures the total military strength of the thirteen themes mentioned numbered 90,000;[52] according to another set, it numbered 80,000.[53] The combined strength of the Armeniakon, which at this time still included Coloneia

[47] F. Cumont, *L'Annexion du pont polémoniaque et de la Petite Arménie*. Anatolian Studies Presented to Sir William Mitchell Ramsey. Manchester, 1923, 115.

[48] Bury, citing Adontz, says that in "the period after Justinian, and indirectly as a consequence of his policy" the Armenians expanded "westward towards Caesarea and northward towards the Black Sea": *History of the Later Roman Empire*. London, 1923, 2, 346, note 1. Cf. N. Adontz, *Armenia in the Epoch of Justinian*. St. Petersburg, 1908 (in Russian), 203. Adontz uses as his source the De Thematibus of Constantine Porphyrogenitus. As I know no Russian, I consulted Adontz's book with the aid of Cyril Mango.

[49] Theophanes, I, 469.

[50] For Sebasteia at the beginning of the tenth century: Constantine Porphyrogenitus, *De Ceremoniis*. Bonn, 1829, 652.

[51] G. Grégoire, *Les Arméniens entre Byzance et l'Islam*. Byzantion 10 (1935) 665.

[52] E. W. Brooks, *Arabic Lists of the Byzantine Themes*, The Journal of Hellenic Studies 21 (1901) 72—76 and note 5 on p. 75.

[53] Kodâma in M. J. de Goeje, *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, 6. Lugduni-Batavorum, 1889, 196—199. For an important amendation relating to the strength of the Armeniacs, H. Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*. Leipzig, 1899, 97—98. Cf. Pertusi, *Constantino Porfirogenito de thematibus*, p. 118, who is inclined to accept the amendation. Kodâma does not give the strength of Macedonia, but according to the source made available by Brooks, it numbered 5,000.

and Sebasteia, Charsianon and Chaldia is given in the first case as 23,000 or over twenty-five percent of the total; in the second case as 18,000 or over twenty-two percent of the total. As these armies, particularly those of the Armeniakon and Chaldia, were predominantly Armenian or of Armenian origin and as there were also Armenians in other thematic corps,[54] we have perhaps in one or the other of these percentages, a rough indication of the strength of the Armenian element in the army of the empire about the middle of the ninth century. This strength did not, of course, make the Byzantine armies Armenian, but it did give to the Armenians a considerable influence in the military structure of the empire.

The significance of the Armenian element in the political and military life of the empire may be further seen by the number of persons of Armenian descent who came to occupy influential positions. They served as generals, as members of the imperial retinue, and as governors of provinces.[55] Under Heraclius the Armenian Manuel was named praefectus augustalis in Egypt. Armenian generals served the same emperor in the field. One of these, Vahan, was actually proclaimed emperor by his troops just before the battle of Yermuk. He later retired to Sinai and became a monk. Armenian princes in Constantinople were very influential. They even plotted to overthrow Heraclius and to place on the throne his illegitimate son, Athalaric. In 641 it was the Armenian Valentinus Arsacidus who enabled Constans II to assume the throne following the death of his father. Valentinus was put in command of the troops in the East, but shortly afterwards, having failed in a plot to seize the throne for himself, he was executed. Other Armenian generals are known to have served under Constans II. Two of these, Sabour, surnamed Aparasitgan, and Theodore were commanders of the Armeniacs, as the troops stationed in the Armeniakon theme were called. After the violent death of Constans II, the Armenian Mizizius (Mjej Gnouni) was proclaimed Emperor and though he was not able to maintain himself, he should be included among the emperors of Armenian descent who occupied the Byzantine throne. Later his son John felt strong enough to rebel against Constantine IV, but he too failed and was destroyed. Many Armenians are known to have been prominent in the service of the Empire in the eighth century also. The Armenian Bardanes occupied the throne from 711 to 713. Artavasdos, son-in-law of Leo III and at one time general of the Armeniacs, also tried for the throne, and for a time was actually master of Constantinople. He was ably assisted by other Armenians: his cousin Teridates, Vahtan the patrician, and another Artavasdos. During the brief period

[54] As for instance the Anatolikon and the Thracesian: Constantine Porphyrogenitus, *De Ceremoniis*, 652, 657, 667.

[55] For the documentation of what follows see Charanis, *Ethnic Changes in the Byzantine Empire in the Seventh Century*, 34—36.

when he held Constantinople, he crowned his son Nicephorus co-emperor and made his other son, Nicetas, general of the Armeniacs. The Armeniacs, the vast majority of whom, as has been said, were Armenians, were Artavasdos' strongest suporters. Other eminent Armenians are known to have served the empire under Constantine V Copronymus. Tadjat Andzevatzik, who came to Byzantium about 750, proved to be a successful commander in the course of Constantine's Bulgarian campaigns. Under Leo IV we find him as general of the Bucellarii. He subsequently fled to the Arabs. Another Armenian, the prince Artavazd Mamiconian, who joined the forces of Byzantium about 771, was general of the Anatolikon under Leo IV. More Armenians are mentioned in connection with the reigns of Constantine VI and Irene. Vardas, one time general of the Armeniacs, was involved in a conspiracy to have Leo IV succeeded by his brother Nicephorus and not by his son Constantine. Another Vardas lost his life in the Bulgarian campaign which Constantine VI conducted in 792. Artaseras or Artashir was another Armenian general active during the reign of Constantine VI. Alexius Musele (Moushegh), Drungarius of the Watch and later general of the Armeniacs, seems even to have aspired to the throne. At least he was accused of entertaining this ambition, and was blinded. His family, as we shall see, achieved great distinction in the ninth and tenth centuries. Another great Byzantine family of Armenian descent, the Skleroi, made its appearance in Byzantium at this time or soon thereafter. Leo Skleros, governor of the Peloponnesus at the beginning of the ninth century, is the first member of this family known to us, but the family was already famous. A number of other persons who occupied important positions during the reigns of Constantine VI, Irene and Nicephorus I may also have been Armenians if one may judge from the Armenian name of Vardanes which they bore. These included: Vardanes, patrician and *domesticus scholarum;* Vardanes, general of the Thracesians; Vardanes, called the Turk, general of the Anatolikon, who made an attempt to overthrow Nicephorus I; Vardanes, called Anemas, a *spatharius.* Armenian also was the patrician Arsaber who was quaestor under Nicephorus I and who in the unsuccessful plot of 808 to overthow Nicephorus had been designated the new Emperor.

Illustrious personages of Armenian descent appear frequently also in the annals of the empire in the ninth century. They dominated the imperial throne. Leo V, known as the Armenian, occupied the throne from 813 to 820. He is referred to in one of the sources as *digenes,* 'twyborn', *i. e.,* born of two races, and these two races are given as Assyrian and Armenian.[56] The thourough and careful investigation of all the sources, however, has shown that there is no truth in the tradition.[57] Leo was an

[56] Symeon Magister. Bonn, 1838, 603.

[57] Adontz, *Sur l'origin de Léon V, empereur de Byzance,* Armeniaca, 2 (1927), 1—10.

Armenian who, while still young, hat settled in Pidra, an unknown place in the Anatolikon theme, and, like many others of his position, turned to the army for a career and this eventually brought him to the imperial throne. His wife Theodosia, was the daughter of Arsaber (Arschovir), patrician and quaestor, no doubt the Armenian Arsaber who, in the unsuccessful plot of 808 to overthrow Nicephorus, had been designated the new Emperor. Thus Leo V sprang from, and headed, an Armenian family, the Armenian nature of which is further illustrated by the Armenian names which its various members bore.[58]

Michael II, the man who in 820 overthrew Leo V, was a semi-hellenized native of the region of Amorion, probably of Phrygian descent,[59] but the dynasty which he founded eventually became in part Armenian in blood and fell under the domination of the Armenians. Theodora, the wife of Theophilus, son and successor of Michael II, was a native of Ebissa in Paphlagonia, but she was of Armenian descent at least from her father's side.[60] Thus Michael III who succeeded his father Theophilus was partly Armenian. His mother's family dominated his reign. During the early years of his reign, while he was still a minor, the imperial office was provisionally in the hands of his mother Theodora who was assisted by a regency composed of members of her family and Theoctistes, the Logothete of the Course. To be sure the members of Theodora's family were soon shoved into the background and for nearly fourteen years Theoctistes, of whose racial origins we have no definite information, was Theodora's most powerful minister. But his overthrow and murder in 856 brought to the fore Theodora's brother Bardas, who, until his violent death in 866, was the real ruler of the state. At the same time Petronas, Theodora's other brother, was entrusted with important commands in which he showed considerable ability. His son Marianus was later made prefect of the city by Basil I.[61] Important positions were also given to the two sons of Bardas, the younger of whom, Antigonos, was only ten years old, and also his son-in-law, whose name, Symbatius, betrays his Armenian origin.[62]

Meanwhile, other members of Theodora's family had been placed in positions of some importance. Her father Marinus had served as drunga-

---

[58] *Ibid.*, 9.

[59] According to one tradition Michael's grandfather was a Jew who had been converted to Christianity: Michael Syrus, 3: 72.

[60] The Armenian origin of Theodora is well known. Cf. G. Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*. New Brunswick, N. J., 1957, 195. Theophanes Continuatus, *Chronographia*. Bonn, 1838, 148, where Manuel, uncle of Theodora, is referred to as Armenian. Though there is some confusion about the career of this Manuel, this confusion does not affect the Armenian origin of Theodora's family. Cf. H. Grégoire, *Études sur le neuvième siècle*, Byzantion 8 (1933) 524.

[61] Symeon Magister, 687; Georgius Monachus. Bonn, 1838, 839.

[62] Theoph. Continuatus, 205; Georgius Monachus, 834.

rius and also as tumarch.[63] Her brother-in-law Constantine Babutzikos, married to the sister Sophia, bore the title of magister and was at one time Drungarius of the Watch. He was one of the forty-two Byzantine officers who were put to death by the Arabs following their capture of Amorion in 838.[64] Her other brother-in-law Aršavir, married to another of her sisters, Calomaria or Maria, was patrician and magister, titles which put him very high in the society of Byzantium.[65] Both Babutzikos and Aršavir were Armenians. Aršavir's two sons, Stephen and Bardas, both became magisters. Bardas married the daughter of Constantine Kontomytes who was governor of Sicily during the reign of Michael III, while Stephen served in the regency at the time of the minority of Constantine VII.[66]

Thus, the Armenian family of Theodora at various times occupied important positions and with the elimination of Theoctistos, it came to control the state. And when the overthrow of Bardas and the destruction of Michael III himself, a year later, brought this control to an end, it was another Armenian family that came to the throne. Basil, the man responsible for the elimination of the now partly Armenian Amorian dynasty was, as is well known, of Armenian descent. His progeny, if we discredit the gossip concerning the paternity of his successor, Leo VI, was to rule the Byzantine state for about 190 years. About this dynasty, more will be said below.

Other Armenians, both related and unrelated to the ruling houses, are known to have played important roles in the political and military life of the empire in the ninth century. Leo V, the Armenian, had a nephew, Gregory Pterotos, who served him as a general. When Leo was overthrown, Pterotos was exiled by Leo's successor, Michael II, to the island of Scyrus, but he managed to escape and join Thomas in his revolt against Michael II. In the course of the revolt, however, he tried to shift his allegiance to Michael, but before he could act decisively he was attacked, defeated and killed by Thomas.[67] More famous was the Armenian Manuel, known as Amalicites. Protostrator, general of the Armeniacs, Domestic of the Schools, patrician and magister, Manuel served, and served well it would seem, four different emperors, Michael I, Leo V, Michael II and Theophilus, though at one time, during the reign of Michael II, he fled to the Arabs.[68] It is this Manuel who is said to have been the uncle of the Empress

---

[63] Theoph. Continuatus, 89.

[64] Theoph. Continuatus, 175; Cedrenus, 2, 161. Cf. Vasiliev—Grégoire, *Byzance et les Arabes*, 1, 147, Note 1. On his Armenian descent, cf. P. Peeters, *Acta Sanctorum, Novembris, Tomus Quartus*. Brussels, 1925, 546; J. B. Bury, *A History of the Eastern Roman Empire*, 429.

[65] Theoph. Continuatus, 175; Cedrenus, 2, 161; Peeters, *op. cit.*, 546, Note 3; Vasiliev—Grégoire, *op. cit.*, 1, 221, Note 2.

[66] Theoph. Continuatus, 175, 354, 398.

[67] *Ibid.*, 57 f, 62 f.

[68] *Ibid.*, 18, 24, 110, 120—121, 127, 148; Genesius, 52, 68

Theodora, but, as there is some confusion in the sources concerning his career, it may be that Theodora's uncle was another Manuel or even some other person, perhaps the Sergius of Niketia who led an expedition against Crete towards the end of the reign of Michael III.[69] Another Armenian, Constantine, surnamed Maniakes, was Drungarius of the Watch, and later, during the reign of Michael III, Logothete. He was a man apparently conscious of his Armenian descent for he is said to have befriended Basil, the future Emperor, very early in his career because like himself, Basil was an Armenian. Constantine was the father of Thomas the Patrician who served as Logothete of the Course under the regency during the reign of Constantine VII early in the tenth century. As this Thomas was the father of Genesius the historian, Constantine was thus the grandfather of the latter.[70]

Armenian also in origin was Alexius Musele to whom the Emperor Theophilus gave his daughter Maria in marriage. Alexius, whose family was also known as the Krenitae, was most probably the son of the Alexius Musele who, as has already been pointed out, had held important administrative posts under Constantine VI and Irene. Alexius bore the high ranking titles of patrician, anthypatus, magister and Caesar. As Caesar, he became the heir presumptive to the throne, but the death of his wife and the birth of Michael, who later became Michael III, brought about a certain coolness between him and the Emperor and he retired to a monastery.[71] Alexius had a brother Theodosios who, judging from the title of patrician which he bore, must also have been an important personage.[72] As the brother of Alexius, Theodosios was of course, also Armenian. Armenian also was Theophiletzes, the rich courtier and important functionary who is said to have given employment to Basil, the future Emperor, when the latter first arrived in Constantinople. and later introduced him to the imperial court. Theophiletzes' Armenian descent may be inferred from the fact that he was a relative of Michael III and also of Bardas, the brother of the empress Theodora.[73]

The two crimes, the assassination of Caesar Bardas in 866 and that of Michael III in 867, which brought Basil I on the throne, illustrate still further the influential position which the Armenian element had come to have in the imperial court. The instigator of both crimes was, of course, Basil himself, but it was only with the assistance of a number of other

---

[69] Grégoire, *Études sur le neuvième siècle*. Byzantion 8 (1933) 524; F. Dvorník, *The Patriarch Photius and Iconoclasm*. Dumbarton Oaks Papers 7 (1953) 69 f.

[70] Theoph. Continuatus, 150, 194, 196, 229, 238; *Georgius Monachus*, 835; Cedrenus 2, 280; C. de Boor, *Zu Genesios*, Byz. Zeitschr. 10 (1901) 62—65.

[71] Theoph. Continuatus, 107 f.; Symeon Magister, 630; Cedrenus, 2, 118. Cf. Bury, *History of the Eastern Roman Empire*, 126, Note 3.

[72] Cedrenus, 2, 119.

[73] Theoph. Continuatus, 224 f., 226, 229.

important persons that he was able to bring them about. It has been said that all these personages, like Basil himself, were of Armenian descent.[74] But if for this view there is no absolute proof, it can be shown readily that the majority of Basil's accomplices were indeed Armenians. Among those involved in the assassination of Caesar Bardas three are definitely known to have been Armenians: Marianos, the brother of Basil; Symbatios, the Logothete of the Course, and son-in-law of the Caesar; and Bardas, the brother of Symbatios. One, John Chaldos, known also as Tziphinarites, may also have been Armenian. The racial antecedents of two, Peter Bulgarus and Constantine Toxaras, cannot be determined with any certainty. Another of the conspirators is called Leo the Assyrian by one source, Asylaeon, cousin of Basil, by another. The same person, a cousin of Basil, and as such as Armenian, is probably meant.[75] Marianos, John Chaldos, Constantine Toxaras and Asylaeon were also involved in the assassination of Michael III. As for the rest who took part in that conspiracy, there is some confusion in the sources. One of them, Symbatios, to be distinguished from the son-in-law of Caesar Bardas who had been mutilated not long after the death of the Caesar, was, like Marianos, the brother of Basil. Another, Bardas, identified further as the father of Basil the Rector, a personage about whom nothing else is known, may also have been the brother of Basil; or he may have been the brother of Caesar Bardas' son-in-law, who like the latter had participated in the murder of the Caesar. In either case, he was an Armenian.[76] Two others, Jacobitzes and Eulogios, are referred to as Persians. The latter is said to have addressed another of the conspirators, Artavasdos, captain of the Hetaireia, the foreign guard, in Persian. It has been suggested that all three, Jacobitzes, Eulogios and Artavasdos, were really Armenians, natives of those Armenian regions which had once been under the control of Persia, hence, the reference to them as Persians.[77] The suggestion is tempting, but, as thousands of Persians had deserted to the empire during the reign of Theophilus[78] it is not improbable that these persons, at least Jacobitzes and Eulogios, were indeed Persians. As for Artavasdos, the probability is that he was an Armenian who also knew Persian. Artavasdos is a name which we find borne by a number of persons who served the empire and who are known to have been Armenians. Marianos, the son of Petronas, may have also been invol-

[74] Adontz, *L'Age et l'origine de l'empereur Basil I,* Byzantion 9 (1934) 229.

[75] Symeon Magister, 678; Georgius Monachus, 830; Genesius, 106; Theodosius Melitenus, *Chronographia,* ed. T. L. F. Tafel. Munich, 1859, 170.

[76] Symeon Magister, 688; Georgius Monachus, 837, edition by E. de Muralt. St. Petersburg, 1861, 750; Theodosius Melitenus, 176. Cf. J. B. Bury, *History of the Eastern Roman Empire,* 458—479; Adontz, *L'Age et l'origine de l'empereur Basil I,* Byzantion, 9 (1934) 299 ff.

[77] Adontz, *ibid.,* 231.

[78] Grégoire, *Manuel et Théophobe ou la concurrence de deux monastères,* Byzantion 9 (1934) 185 ff.

ved in the conspiracy against Michael. He is not mentioned among those who actually committed the crime, but his involvement in it is suggested by the fact that Basil made him prefect of the city soon after the elimination of Michael. Marianos was at least partly Armenian. Thus, while not everyone involved in the crimes against Caesar Bardas and Michael III was Armenian, it was a predominantly Armenian group which put an end to the Amorian dynasty and placed on the throne the Armenian Basil. So influential had the Armenian element become in the imperial court!

The Armenian element was prominent also in the intellectual life of the empire in the ninth century. Intellectual activity in the Byzantine empire had never ceased to exist, but it had subsided considerably in the course of the seventh and eighth centuries and certain educational institutions, such as, for instance, the university which Theodosius II had established in the fifth century, had been allowed to decline. But there was a revival in the ninth century, giving a new impetus to learning which would continue now more or less until the final fall of Constantinople. In this revival a number of persons played an important role. Foremost among these was Photios, the future patriarch and no doubt the most ancyclopaedis erudite the Byzantine empire produced. John the Grammarian, patriarch from 837 to 843, was another of these persons. John, who had laid the theological foundations for the renewal of iconoclasm in 815, was reputed among his contemporaries to be well versed in the science of the ancients. He had also taught the emperor Theophilus who came to look upon the promotion of learning as an important aspect of his reign. The revival of learning culminated in the reestablishment of the University of Constantinople, housed in the palace of Magnaura and is for that reason known as the School of Magnaura. Caesar Bardas founded and Leo the Philosopher, whose fame as mathematician und master of the science of antiquity extend as far as Bagdad, headed the school. A number of others, for instance, Constantine the Philosopher, the apostle of the Slavs, are known to have contributed to the intellectual activity of the period, but John the Grammarian, Photios, Caesar Bardas and Leo the Philosopher seem to have been the prime movers. All four were, at least in part, of Armenian descent. Bardas's Armenian origin has already been pointed out; that of Leo can be inferred from the fact that he was a cousin of John the Grammarian of whose Armenian origins there can be little doubt,[79] and as for Photios, the fact is that his mother, Irene, was the sister of Aršavir, the Aršavir who had married

[79] Theoph. Continuatus, 154. Cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire* 13. Paris, 1832, 14, Note 3. Bury, *History of the Eastern Roman Empire*, 60, Note 3. His Armenian origin is further indicated by his father's name, Pancratius, and by that of his brother's, Aršavir. See further: Cyril Mango, *The Homilies of Photius, Patriarch of Constantinople, English Translation, Introduction and Commentary*. Cambridge, Mass., 1958, 240—243. Leo as relative or cousin of John: Theoph. Continuatus, 185; Cedrenus, 2, 166. For biographical references concerning the career of Leo see Mango, *op. cit.*, 161—162.

Calomaria, the sister of Bardas and the empress Theodora.[80] These people appear, of course, thoroughly hellenized. Indeed it will be preposterous to call Photios anything but a Greek. Yet it may be asked whether their hellenization was not unaffected by their original background, whether in being absorbed they did not modify the culture which absorbed them.

The number of Armenians subject to the Byzantine empire increased considerably in the period following the accession of Basil I to the throne. This was the result of two developments: the territorial expansion of the empire eastward and a movement westward by Armenians. The liquidation of the military resistance of the Paulicians effected finally in 872 by the destructions of Tephrike and the annihilation of the forces of Chrysochier, the Paulician chieftain, brought about the first important annexation. The Paulicians were a religious sect which must have included elements of divers ethnic origins, but the Paulician strongholds which were now incorporated in the empire, were no doubt predominantly Armenian. To be sure, the surviving Paulicians were dispersed or entered the military organization of the empire to serve elsewhere, but the lands which they had been forced to abandon were soon to be occupied, under the aegis of the empire, by other Armenians. Besides, not all of the original inhabitants were removed. The inhabitants of the stronghold of Taranta, the modern Derende, which came to terms with the empire, certainly stayed and probably also some of those of Locana.[81] Taranta is referred to as an Islamic city, but given its location in Paulician territory it must have also included Armenians among its inhabitants. As for Locana, it was no doubt inhabited predominantly by Armenians, for its chieftain was the Armenian Kourtikios (Kourterios) who now, together with his followers, entered the services of the empire.

Some years later, during the reign of Leo VI (886—912) additional Armenian territory was annexed, when the Armenian chieftain Manuel was induced to cede his lands, the region known as Tekis, to the empire. Located between the Euphrates and the Čimižgezek-sū and bounded on the south by the Arsanas, Tekis was inhabited entirely by Armenians. Manuel, accompanied by his four sons, moved to Constantinople where he was showered with honors; two of his sons were vested with important commands, while the other two were given new holdings in the neighborhood of Trebizond. His former possessions, augmented by the addition of two districts, Kelzene and Kamacha, the one taken from the theme of Chaldia, the other

[80] Theoph. Continuatus, 175. Cf. Bury, *History of the Eastern Roman Empire,* 156, Note 1. Aršavir, Photius' uncle, must not be confused with Aršavir, the brother of John the Grammarian. See Adontz, *Role of the Armenians in Byzantine Science,* Armenian Review, vol. 3, № 3 (1950) 66.

[81] Theoph. Continuatus, 268; Cedrenus, 2, 207; J. G. C. Anderson, *The Campaign of Basil I. Against the Paulicians in 872 A. D.* The Classical Review 10 (1896) 136 f.; E. Honigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches.* Brussels, 1935, 74.

from that of Coloneia, and both Armenian speaking, were organized, sometime between 899 and 912, into the theme of Mesopotamia.[83] The new theme was entirely Armenian.

In the meantime, a considerable Armenian element moved westward and settled in the territory formed by the regions along the upper Tocha-sũ where the so-called desert of Symposion seems to have been located; the territory north of Arabisos where several bodies of water join to form the Pyramos river (Ğaihan-sũ) and where the old fortress of Lycandos was most probably located; and the territory finally along the upper Karmalas river (Zamanti-sũ) where at a high point near the river, not far from Azizie, the Ariaratheia of the Greek, on the road which went from Caesareia to Gurun and thence to Melitene, the fortress of Tzamandos was built.[84] The initiative in this settlement was taken by several Armenian chieftains, chief among whom, and no doubt the ablest and most aggressive, was a certain Mleh, the Melias of the Byzantine sources.

Melias had entered the military service of the empire and had fought against the Bulgarians in the battle of Bulgarophygon in 896, but subsequently fell in disfavor and fled to the Arabs in Melitene. Some years later, Melias and four other Armenian chieftains, three of them brothers, who were with him in Melitene, were granted permission to return to the empire and were put in command of certain frontier districts, located in the territories referred to above. But as the four other Armenian chieftains soon passed from view—one was killed fighting the Arabs, another was exiled and nothing more is said of the two brothers of the latter — it was really Melias who reclaimed the country, whose grassy valleys, so favorable for the raising of cattle, are especially noted, and settled it with Armenians. It was he also who rebuilt the old fortress of Lycandos and founded the new one of Tzamandos. He was given the title of patrician, then that of magister and when about 914 the regions which he reclaimed were erected into a theme, the theme of Lycandos, he was made its first strategos or governor. Throughout the period after his return from Melitene, Melias served the empire loyally and well. His Armenian following never ceased to increase. By the time he died in 934 the theme of Lycan-

---

[82] Theoph. Continuatus, 268; Cedrenus, 2, 207.

[83] Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio,* ed. by Gy. Moravcsik and tr. into English by R. J. H. Jenkins. Budapest, 1949, 226—227; *De Thematibus,* ed. Pertusi, 73, and 139 f. for commentary by editor. Honigmann, *op. cit.,* 69.

[84] In the location of these regions I have followed Honigmann, *op. cit.* 55, 64—66, and Map II at end of book. For the road system of Asia Minor see J. G. C. Anderson, *The Road System of Eastern Asia Minor with the Evidence of Byzantine Campaigns,* The Journal of Hellenic Studies 17 (1897) 22—44 and plate I at the end of the volume. Honigmann does not agree with Anderson in the location of certain places..

dos, to use the words of Constantine Porphyrogenitus, was full of Armenians.[85]

The number of Armenians within the empire increased still more as a result of the Byzantine offensive along the eastern frontier, which began about 927. The most decisive event of this offensive in the annexation of new territory was the capture of Melitene in 934. Melitene was not Armenian country, though, at the time of its capture, some Armenians may have lived there. It was not long, however, before Melitene became an Armenian town.[86]

The capture of Melitene opened the way for the annexation of several territories across the Euphrates. As some of these territories belonged to the emir of Melitene, their occupation by Byzantium must have taken place shortly after the capture of that city. But no precise dates can be given. Included among these territories were: the country of Khanzit located south of the Arsanas in the loop formed by that river and the Euphrates and extending eastward in a southerly direction as far as the regions beyond Lake Gölgik (Buhairat Sumnin) where, near the point where the Arghana-sū, one of the sources of the Tigris, breaks through the Taurus, the fortress of Romanopolis was built; the city of Arsamosata (Asmosata, Šimšat), located on the southern banks of the Arsanas further east, and its surroundings; and the country north of the Arsanas and east of the Čimišgezek-sū. The Khanzit with Romanopolis was added to the theme of Mesopotamia,[87] but Arsamosata and the region east of the Čimišgezek-sū were organized into new themes known respectively as the Asmosaton[88] and Charpezikion themes, though the latter gave way shortly after 949 to the new theme of Chozanon which seems to have been established about this time and included the same general area.[89] The year 949 saw also an important new annexation. This was Theodosiopolis (Erzerum, Qāliqalā) which was made the center of a new theme consisting of the country about

---

[85] Const. Porphy., *De Administrando Imperio,* Moravcsik and Jenkins, 238—240. Bonn, 227—228; *De Thematibus,* Pertusi, 75—76, 143—146 (Bonn, 32—35); Honigmann, *op. cit.,* 64. On Melias: P. Kyriakides, Τὸ μολιβδόβουλον τοῦ στρατηγοῦ Μελίου, in 'Επιστημονικὴ 'Επετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης. Thessalonica, 1932, 320—326; Grégoire, *Notes épigraphiques,* VII, Byzantion 8 (1933) 79 ff. Cf. John Mavrogordato, *Digenes Akrites,* III. Oxford, 1956.

[86] M. Canard, *Histoire de la dynastie des H'amdanides de Jarîza et de Syrie.* Paris, 1953, 736.

[87] Const. Porphy., *De Administrando Imperio,* Moravcsik and Jenkins, 238 (Bonn, 226—227); *De Thematibus,* ed. Pertusi, 140. Honigmann, 70 and 90—92 for the location of Romanopolis.

[88] Const. Porhpy., *De Administrando Imperio,* ed. Moravcsik and Jenkins, 238 (Bonn, 226); Honigmann, *op. cit.,* 77; Canard, *op. cit.,* 737.

[89] On Charpezikion: Const. Porphy., *De Ceremoniis,* 662, 666, 667, 669; Honigmann, *op. cit.,* 75—77. On Chozanon, Const. Porphy., *De Administrando Imperio,* Moravcsik and Jenkins, 238 (Bonn, 226); Honigmann, *op. cit.,* 77—78; Canard, *op. cit.,* 762, Note 99.

the source waters of the Euphrates and the Araxes.[90] All these territories were Armenian speaking.

To these territories was added in 966 the country of Taron, situated in the regions where the Arsanas is joined by its tributary, the Qara-sū, which rises in the mountains of Nimrud to the west of Lake Van. Its capital was the city of Muš. The country was ceded, no doubt under pressure, to Byzantium in exchange for other lands located elsewhere in the empire by the Armenian brothers Gregory and Pancratios (Bagrat) who had inherited it from their father. The Byzantines probably did not consolidate their position until 975.[91] Taron was, of course, Armenian country.

Meanwhile the westward expansion of the Armenians continued. "During the patriarchate of Khatchik, patriarch of Armenia," writes the Armenian historian Asoghik, "the Armenian nation scattered and spread itself to the countries of the west to such an extent that he appointed bishops for Antioch of Syria, Tarsus of Cilicia, Soulndah (Lulnday) and for all these regions."[92] Soulndah is the fortress of Lulon situated south of Tyana and commanding the road which went through the Cicilian Gates.[93] It was anexed definitely by the Byzantines in 876—77.

Khatchik was the Armenian Catholicus from 972—992,[94] but the scattering and spreading of the Armenians for whom he saw fit to establish new bishoprics began somewhat earlier, a fact which can be established on the basis of other oriental sources. One of these sources, for instance, while describing the successful campaigns of Nicephorus Phocas against the Arabs, remarks that many Armenians, having fled to the frontiers of Byzantium, were settled by the Byzantines, some in Sebasteia of Cappadocia where they "multiplied exceedingly", others in the fortresses of Cilicia which had been captured from the Arabs.[95] This movement of the Armenians was no doubt encouraged, perhaps even forced, by the imperial authorities in order to repeople the various towns captured from the Arabs as, for instance. Melitene, Tarsus, captured in 965; Antioch, captured in 969 and others, which suffered considerable losses in population as the result of the departure of most of the Moslems. It is known, for instance,

---

[90] Yahyā Ibn Said, tr. into French by M. Canard in *Extraits des Sources Arabes*. Brussels, 1950 (= Vasiliev—Grégoire, *Byzance et les Arabes*, II, 2), 95; Honigmann, *op. cit.*, 79, note 2, 230.

[91] Cedrenus, 2, 375; Adontz, *Notes Armeno-Byzantines*, Byzantion 9 (1934) 374 f.; *La Taronites en Arménie et à Byzance*, Byzantion 10 (1935) 541 f.; Honigmann, *op. cit.*, 48 f.; Grousset, *op. cit.*, 493 f.

[92] Stephen (Asoghik) of Taron, tr. Macler, 141; German translation, H. Gelzer and A. Burckhardt (*Scriptores sacri et profani*, 4). Leipzig, 1907, 196.

[93] H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum*, K. Akademie der Wissenschaften, München, Phil.-hist. Abteilung, Abhandlungen 51, Munich, 1901, 563, Note 2. Cf. Honigmann, *op. cit.*, 68.

[94] Fr. Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*. Paris, 1900, 154.

[95] Bar Hebraeus, *Chronography*, tr. by E. A. W. Budge, Oxford, 1932, 1, 169.

that Armenians and Syrian Jacobites were used by Nicephorus Phocas to repeople Melitene which had become virtually deserted.[96] The spread of the Armenians into Byzantine territory in the tenth century was not restricted to the newly conquered Cilician and Syrian lands but extended, as the mention of Sebasteia in the reference quoted above indicates, into older provinces including the Cappadocian regions around Caesarea and Nazianzus where the existence of Armenian settlements in the tenth century has been confirmed by the investigation of modern scholars.[97]

A later oriental source in describing the spread of the Armenians into the Byzantine empire in the tenth century adds that in all the wars waged by the Romans "the foot soldiers of the Armenians marched and they aided them greatly".[98] There is nothing in this statement indicating the relative numerical strength of the Armenian element in the Byzantine army, but the statement does attribute to this element a role of major importance. The Byzantine army in the tenth century as in all other centuries to the very end of the empire was composed of different peoples. The army of 50,000 men, for instance, which Bardas Phocas, the father of Nicephorus, the future emperor, led against Saif al-Daula in 954, consisted, we are told, of Armenians, Turks, Russians, Bulgars, Slavs and Khazars.[99] To these we may add Georgians, [100] converted Saracens[101] and other peoples, who fiught on other occasions and whose numbers were by no means insignificant. Nevertheless, as one examines the various campaigns of the Byzantine forces in the tenth century, one is struck by the ever presence of the Armenian element. Armenians participated in every major campaign. They constituted about one third of the cavalry sent against Crete in the ill-fated expeditions of 911 and 949, and figured prominently among the forces of Nicephorus Phocas which succeeded in conquering the island in 960.[102] They are found fighting in Italy under the elder Nicephorus, grandfather of the conqueror of Crete, during the reign of Basil I, and again in 934 under the patrician Cosmas.[103] They fought in the Balkan

[96] Honigmann, *Malatya,* The Encyclopaedia of Islam 3. London, 1936, 194. Cf. Canard, *Histoire de la dynastie des H'amdanides . . .,* 736.

[97] Grégoire, *Notes epigraphiques,* 82 f.

[98] Bar Hebraeus, *op. cit.,* 169.

[99] Ibn Zāfir, tr. Canard, *Extraits des Sources Arabes,* 125; Ḏahabi, Ibid., 243 f.; Canard, *Histoire de la dynastie des H'amdanides . . .,* 779. For Turks, Khorasanians and Khazars in Constantinople at the beginning of the tenth century: A. A. Vasiliev, *Harum-Ibn Yahya and his Description of Constantinople,* Seminarium Kondakovianum 5 (1932) 158.

[100] Cedrenus, 2, 361.

[101] Masʿūdi, tr. Canard, *Extraits des sources arabes,* 34, 36, Tabari, *Ibid.,* 12, Ibn Ḥauqal, *Ibid.,* 419—421.

[102] Const. Porphy., *De Ceremoniis,* 1, 652 ff., 666 ff.; Leo Diaconus, *op. cit.,* 14; G. Schlumberger, *Un empereur byzantin au dixième siècle: Nicéphore Phocas.* Paris, 1890, 46.

[103] Grégoire, *La carrière du premier Nicéphore Phocas,* 235 f., 251; Const. Porphy., *De Ceremoniis,* 1, 661.

peninsula as, for instance, in 971 when they contributed greatly to the victory of John Tzimiskes against the Russians and again in 986 when they served under Basil II against the Bulgars.[104]

It was in the campaigns against the Arabs along the eastern frontiers, however, that the Armenian contingents in the Byzantine forces stand out most prominently. Their role can hardly be overestimated in the armies of John Curcuas whose appointment as generalissimo (Domestic of the Schools) of the Byzantine forces in the East in 923 may be said to mark the beginning of the brilliant general offensive against the Arabs. Melias and his Armenian followers were, for instance, a major factor in the capture of Melitene and the surrounding country in 934.[105] In the multinational army of 50,000 men which Bardas Phocas put in the field in 954 the Armenian contingents were among the most important. They are said to have suffered the greatest losses in the disaster which followed.[106] The Armenians are much in evidence too in the Cilician and Syrian campaigns of Nicephorus Phocas,[107] and they constituted the principal backers of Bardas Skleros when in 976 he rebelled against Basil II.[108] While it will be going too far to refer to the rebellion of Skleros as an Armenian national movement, there is no question at all about the Armenian composition of his forces. This prominence of the Armenian element in the forces of Byzantium along the eastern frontiers was no doubt the basis of the observation of the modern scholar which we have tried to analyze above that the Armenian (i. e., of Armenian origin) and the Armenian-speaking element must have been predominant in the Byzantine army from the ninth century to the Crusades. Predominant indeed it was if by predominant we mean it was more important than any other national group that served in the Byzantine army.

There is evidence in the sources to the effect that the Armenians serving in the Byzantine army did not constitute a disciplined lot. They could not be relied on to keep their posts; they often deserted; and they did not always obey orders.[108a] As these accusations come to some extent from official sources, they cannot be dismissed entirely. But lack of discipline often is associated with spiritedness and of the spiritedness, bravery and

---

[104] Stephen (Asoghik) of Taron, *op. cit.*, 45. Cf. Adontz, *Samuel l'Arménien, roi des Bulgares,* Mémoires de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres, 38 (1938) 49.

[105] Canard, *Histoire de la dynastie des H'amdanides . . .*, 731 ff.

[106] Mutanabbi, tr. Canard, *Extraits des Sources Arabes,* 323.

[107] Cedrenus, 2, 361; Bar Hebraeus, *op. cit.,* 168; Canard, *Histoire de la dynastie des H'amdanides . . .*, 807, 822.

[108] Cedrenus, 2, 419; Stephen (Asoghik) of Taron, tr. Macler, 56; Adontz, *Notes Armeno-Byzantines,* 380; Canard, *Histoire de la dynastie des H'amdanides . . .*, 844—845.

[108a] Nicephorus Phocas, *De velitatione bellica.* Bonn, 1828, with Leo Diaconus, 88; von Lingenthal-Zepos, *Ius Graecoromanum.* Athens, 1931, 1, 247; Canard, *Histoire de la dynastie des H'amdanides . . .*, 822; J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en* 1081. Nancy, 1913, 52, Note 1.

fighting qualities of the Armenian soldiers serving in the Byzantine army, there can be no question at all. There can be no question either about the great contribution which these soldiers made to the brilliant successes of this army in the tenth and eleventh centuries.

The role of the Armenians in the political and military life of the Byzantine empire, in the late ninth, tenth, and eleventh centuries appears still more impressive when one examines the leadership which guided the empire during this period. For virtually every major figure in that leadership was of Armenian origin.

First of all, there is the dynasty, the most brilliant in the history of the empire. The imperial house which ruled the state throughout this period is known as the Macedonian dynasty, but the term Macedonian as used here has no ethnic connotations. It refers rather to the place of the birth of Basil I, the founder of the dynasty. Basil was an Armenian, born in Macedonia where numerous Armenians had been settled. To be sure there are references found in Arabic sources which raise the question whether Basil may not have been a Slav. In some of these references he is called simply a Slav without any further explanations; in others he is called a Slav because his mother was a Slav.[109] Some modern scholars have taken these references seriously and as a consequence have given to Basil a Slavic or Armeno-Slavic origin.[110] But in view of the Byzantine and Armenian traditions both of which insist on the Armenian origin of Basil, their opinion is more than questionable. As for the Arabic references, they can best be explained as the result of a confusion arising from the fact that Basil's birthplace was Macedonia whose inhabitants were regarded by the Arabs as Slavs. That Basil I, the founder of the most brilliant dynasty of the Byzantine empire, was indeed Armenian and Armenian on both sides, can be regarded as an established fact.[111]

Thus, the dynasty which Basil I founded was Armenian by descent. There was some gossip recorded and passed on by the chronicles that Basil's successor, Leo VI, was actually sired by Michael III and as a consequence was not Basil's genuine son. The careful study of this gossip has shown that it has no basis in fact,[112] but even if it were true that Michael III was indeed the father of Basil's successor, that would still make Leo at least partly Armenian for, as the reader will recall, Michael's mother was the Armenian Theodora.

[109] Tabari, tr. Canard, *Extraits des Sources Arabes,* 6; Eutychius, *Ibid.,* 25; Masʿūdi, *Ibid.,* 38, 395; Hamza al-Isfahāni, *Ibid.,* 47; Ibn al-Atir, *Ibid.,* 139; Sibt Ibn al-Gauzi, *Ibid.,* 165.

[110] See for instance, A. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire,* 324—1453, 2nd ed. Madison, Wisconsin, 1952, 301.

[111] For a thorough study of the origin and early career of Basil I; Adontz, *L'Age et l'origine de l'empereur Basile I,* Byzantion 8 (1933) 475—550; 9 (1934) 223—260.

[112] Adontz, *La portée historique de l'oraison funèbre de Basile I par son fils Leon VI le Sage,* Byzantion 8 (1933) 508 ff.

The Armenian element in the Macedonian dynasty was strengthened by the marriage of Constantine Porphyrogenitus to Helen, the daughter of Romanus Lecapenus. Thus Basil II, no doubt the ablest military leader that the Macedonian dynasty produced, had as a grandmother an Armenian lady and as a grandfather an emperor who was himself the grandson of the Armenian founder of the dynasty. The dynasty was, of course, hellenized—byzantinized is perhaps a more appropriate term—but the form which this hellenization took was no doubt influenced by its Armenian antecedents, though the extent of this influence is a matter which the historian cannot really determine.

Three of the ablest emperors of the tenth century were not legitimate members of the Macedonian dynasty, but they were associated with it and respected the rights of its members to the throne, though in the case of one, he would have liked, and indeed tried to have his family prevail. Two of these Emperors, Romanus Lecapenus (919—944) and John Tzimiskes (969—976) are definitely known to have been of Armenian origins.

Romanus Lecapenus is said by the chroniclers to have been born in the Armeniac theme,[113] but a modern scholar places his birth at Lakape (Laqabin), a place south of Melitene; hence his birth at Lakape (Laqabin), a place south of Melitene; hence his name Lecapenus.[114] He was of obscure origin and of limited, if any, formal education. His father was a certain Theophylact, called Abastactus, who, as a simple soldier, once saved Basil I from being captured by the Saracens.[115] But the favor which was shown to him as a consequence of this feat apparently did not make him wealthy. In any case, the son is said to have been poor when he came to Constantinople and entered the naval services of the empire. But he was able and a good judge of men and so rose in rank until he became governor of the naval theme of Samos and then Grand Admiral (Drungarius) of the Fleet. The latter position enabled him to prevail in the struggle for power which took place during the minority of Constantine Porphyrogenitus, the son of Leo VI. In December 919 he was crowned Emperor to rule with young Constantine. Meanwhile, his daughter Helen was married to the young Emperor. Thus did this rustic Armenian become emperor and his daughter the wife of an emperor, himself the grandson of another Armenian. But this was not all. Romanus had four sons, three of them, Christopher, Stephen and Constantine, he raised to the throne to be his associates; the fourth, Theophylact, he eventually made patriarch. Thus, church and

---

[113] Theophanes Continuatus, 419; Georgius Monachus, 91.

[114] Grégoire, *Notules,* Byzantion, 8 (1933) 572 ff.

[115] Georgius Monachus, 841; Symeon Magister, 690; Theodosius Melitenus, 178. Constantine Porphyrogenitus calls Romanus "a common, illiterate fellow" and not one among those who "have followed the Roman national customs from the beginning", *De Administrando Imperio,* ed. Moravcsik and Jenkins, 72 (Bonn, 88). See further Lindprand of Cremona, *Works,* tr. by E. A. Wright. New York, 1930, 119 ff.; 127.

state fell completely into the hands of the son and grandsons of the simple Armenian soldier who had served under Basil I and whose granddaughter besides was married to the only surviving descendant of that Emperor. Though the son and grandsons of this Armenian eventually fell from power, his granddaughter, as the wife of Constantine Porphyrogenitus, remained Empress and gave to the empire its next Emperor, the man who sired the great Basil II.[116]

Quite different was the background of John Tzimiskes. He is said to have been born in the Armenian district of Khozan in a place called after him, Čèmškacagh.[117] John Curcuas, the commander (Domestic) of the *Hikanatoi* who served under and plotted against Basil I,[118] was Tzimiskes' direct ancestor. The name of Tzimiskes' father is not known, but his grandfather was Theophilos, an able provincial governor and military commander who distinguished himself in the wars against the Arabs during the reign of Romanus Lecapenus. Theophilos' brother was no other than the Armenian John Curcuas, the brilliant generalissimo (Domestic of the Schools) of the Byzantine forces in the East during the same period. Thus, Tzimiskes, one of the truly great soldier-emperors of Byzantium, belonged by birth to a distinguished Armenian family which had established itself among the military aristocracy of Byzantium. And through marriage he was related to other great families. His first wife Maria, who died before he became Emperor, was the daughter of Bardas Skleros, a member of an illustrious family of Armenian descent.[119] Through his mother he was related to the Phocades, one of the most powerful Byzantine families in the tenth century.[120] His second wife was Theodora, the daughter of Constantine Porphyrogenitus and the Armenian Helen.[121] It was his marriage to Theodora that gave to his occupation of the imperial throne an air of legitimacy. He had come to the throne through murder, a murder for which he was not innocent, but he added greatly to its lustre and preserved it for the grandsons of Constantine Porphyrogenitus, the great Basil II and his much less capable brother, Constantine VIII.

The third Emperor of the tenth century who was not a legitimate member of the Macedonian dynasty but was associated with it was Nicephorus

[116] On the reign of Romanus Lecapenus and the Lecapeni in general: S. Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus and His Reign*. Cambridge, 1929.

[117] Matthew of Edessa, *Chronique*, tr. from Armenian by E. Dulaurier (Bibliothèque historique Arménienne). Paris, 1858, 16, 374. Cf. Armenian version of Michael Syrus translated by V. Langlois, *Chronique de Michel le Grand*. Venice, 1868, 281; Leo Diaconus, *op. cit.*, 92.

[118] Theophanes Continuatus, 277; *Cedrenus*, 2, 213. Cf. A. Vogt, *Basile Ier empereur de Byzance (867—886) et la civilisation byzantine à la fin du IXe siècle*. Paris, 1908, 153.

[119] Leo Diaconus, 117; Cedrenus 2, 384.

[120] Leo Diaconus, 38, 99.

[121] *Ibid.*, 127.

Phocas (963—969), another of the truly great soldier-emperors of the empire. Phocas belonged to one of the most distinguished Byzantine families of the tenth century. Of the beginnings of this family nothing is known. The name Phocas appears as early as the fifth century; it is also attested for the sixth century; and there is of course, the Emperor Phocas, apparently of Cappadocian origin, who overthrew Maurice and was in turn overthrown by Heraclius early in the seventh century.[122] But there is no evidence connecting the great tenth century family with any of these early Phocades. To be sure there was a tradition in Byzantium that the Phocades of the tenth century were an old family, and this tradition, apparently sponsored by the family, connected them with the descendants of the great house of the Fabii, who, it was said, had originally been brought to Constantinople, along with other distinguished families, by Constantine the Great.[123] But no evidence corroborating this tradition exists. The fact of the matter is that the first known member of this family does not go further back than the second half of the ninth century.

This was a certain Phocas, Cappadocian, *i. e.,* born in Cappadocia, by origin, who became noted for his strength and courage and whom Basil I appointed tumarch.[124] Phocas had a son, Nicephorus by name, who as a young man attracted the attention of Basil I and so became a member of that Emperor's immediate entourage. This was the beginning of a brilliant carreer which extended well into the reign of Leo VI and in the course of which Nicephorus distinguished himself as provincial governor and general commander in the field.[125] His two sons Bardas and Leo followed in his footsteps. Leo, in his bid for the throne during the minority of Constantine Porphyrogenitus, lost out to Romanus Lecapenus,[126] but Bardas continued to serve the empire for many years. He was the father of the Emperor Nicephorus Phocas.[127]

Thus, the Phocades were by origin natives of Cappadocia where their possessions were also located. In Cappadocia in the ninth century the Greek-speaking element no doubt predominated,[128] a fact which, when taken in conjunction with the Greek name of the family, suggests a Greek origin for the Phocades. But this is not the view that has come to prevail. In the opinion of Adontz who is followed by Grégoire, the Phocades, like many other great families of Asia Minor in the tenth century, were Armenians. Their argument, based really on the fact that the Armenian name of Bardas was used by virtually every generation of the family, has

[122] Georgina Buckler, *A Sixth Century Botaniates,* Byzantion 6 (1931) 409 f.
[123] Attaliates, *Historia.* Bonn, 1853, 217 ff.
[124] Grégoire, *La carrière du premier Nicéphore Phocas,* 250.
[125] For details, *Ibid.,* 232—250.
[126] Cedrenus, 2, 285 f.
[127] *Ibid.,* 2, 285, 316, 327.
[128] Cf. Adontz et Grégoire, *Nicéphore au col roide,* Byzantion 8 (1933) 208.

something to recommend it. For in Byzantium where the tendency was definitely toward hellenization and changes in name assumed Greek forms, the retention of a non-Greek name should only mean that the person who bore it was, if not entirely, at least in part of non-Greek origins.

Now, among the Phocades there are two given names which appear frequently and with a remarkable regularity: Nicephorus and Bardas, the first Greek, the second Armenian. Thús Nicephorus Phocas, the famous general who served under Basil I, and Leo VI, named one of his sons Bardas, the other Leo. Bardas in turn named his sons, one Nicephorus, the future Emperor, the other Leo. The Emperor Nicephorus had a son who died before his father became Emperor, whose name was Bardas.[129] Had the boy grown to manhood and sired a son, he would have named him, no doubt, Nicephorus. The brother of the Emperor Nicephorus, Leo, had a numerous family. One of his sons was named Nicephorus, another Bardas, the famous Bardas Phocas who rebelled against Basil II. This Bardas Phocas had a son Nicephorus who in turn named his son Bardas.[130] When we next hear of the Phocades, it is in connection with the Emperor Botaneiates (1078—1081) who claimed descent from the Phocades and whose given name was Nicephorus.[131]

It is quite obvious that in their use of the names of Bardas and Nicephorus the Phocades followed a pattern which consisted in this: that grandfather and grandson usually bore the same name. And if we may judge from this pattern the first Phocas, the man who was named tumarch by Basil I, whose given name is not known, most probably was called Bardas, his father, judging from the name of his son, probably Nicephorus.

The frequency and regularity with which these names were used among the Phocades represents quite obviously, an important family tradition. And this tradition is perhaps not unrelated to the ethnic origin of the family. The Phocades of the tenth century were most probably of mixed origin. One side of them was Greek or deeply Hellenized, the other side was Armenian. Which side was Greek and which side was Armenian is, of course, impossible to say with any degree of certainty, but judging from the name of the family, the Greek side was probably the male one. Some Nicephorus Phocas, perhaps the father of the Phocas who was named tumarch by Basil I, married into an Armenian family whose head was a Bardas and so founded the great family of the tenth century.

This view, based entirely on the names used by the family, finds some corroboration in the tradition concerning the origin of the family to which reference has already been made. According to this tradition the Phocades, it will be recalled, descended from the Fabii whom Constantine the

---

[129] Cedrenus, 2: 351.

[130] On all this see Adontz et Grégoire, *Nicéphore au col roide,* 205 ff.

[131] Cedrenus, 2: 726; Attaliates, 229. Cf. Buckler, *op. cit.,* 407 ff.

Great had brought to Constantinople. But that was only one side the other side was Iberian in origin, going back to the Iberians whom Constantine, we are told, had brought from the west and settled in the country once inhabited by the Assyrians, then by the Medes and afterwards by the Armenians.[132] Is this a cryptic allusion to the Armenian origin of one side at least of the Phocades? It may be so interpreted especially since the Armenian name of Bardas was so frequently and with such a regularity used by them.

The Phocades then, if not entirely Armenian in origin were at least partially so. That means, of course, that Nicephorus Phocas. one of the three emperors of the tenth century who were not legitimate members of the Macedonian dynasty, but were associated with it, was also at least partially Armenian in origin.

Thus, every emperor who sat on the Byzantine throne from the accession of Basil I to the death of Basil II (867—1025) was of Armenian or partially Armenian origin. But besides the emperors there were many others among the military and political leaders of Byzantine during this period who were Armenians or of Armenian descent. Included among these were some of the ablest military commanders and administrative·functionaries in the history of Byzantium. Some of these commanders and officials belonged to families of Armenian origin long established in the empire; others were new arrivals; while still others, although appearing for the first time, may have had established antecedents about which nothing is known.

No doubt the ablest Byzantine commander in the field during the first half of the tenth century was the Armenian John Curcuas. Curcuas belonged to a well-to-do family established in the empire for some time. He was related to a metropolitan of Gangra, Christopher by name, who is said to have directed his early education. His grandfather, named also John, was the Curcuas who, as commander (Domestic) of the Hikanatoi served under, and plotted against, Basil I.[133] The younger John Curcuas came into prominence with the rise to power of Romanus Lecapenus. Appointed generalissimo (Domestic of the Schools) of the Byzantine forces in the East in 923, Curcuas served in that capacity for more than twenty-two years in the course of which he was almost continously engaged against the Arabs and almost always with striking success.[134] Almost as able and equally accomplished was his brother Theophilos, who, as it has already been observed, was the grandfather of the Emperor John Tzimiskes. John Curcuas was removed from his command in 944 and was

---

[132] Attaliates, 220 ff.

[133] Theophanes Continuatus, 426.

[134] *Ibid.*, 426 f. On the career of John Curcuas: Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus*, 135—150.

replaced by the patrician Pantherios, who, as a relative of Romanus Lecapenus, was probably also of Armenian origin.[135] Descendants of John Curcuas were prominent in the political and military life of the empire throughout the rest of the tenth and the beginning of the eleventh century.[136]

Romanus Lecapenus turned also to a member of a family of Armenian origin long established in the empire for his chief naval commander. This was the patrician Alexius Musele whose family was already prominent at the beginning of the ninth century. Alexius was named Admiral (Drungarius) of the fleet and as such, participated in the wars against the Bulgarian Symeon in which he lost his life.[137] Meanwhile Romanus had married one of his daughters to a member of the Musele family, perhaps to Alexius himself, thus strengthening the Armenian element in the family. Born of this union was the magister Romanus Musele who served as governor of the Opsikian theme during the reign of Constantine Porphyrogenitus following the overthrow of the Lecapeni and whose possessions in the region of Philomelion were so vast that Basil II saw fit to seize them.[138] Basil's act apparently impoverished the family. To the Musele family belonged also perhaps the Armenian Alexius who served as governor of Cyprus during the reign of Basil I.[139] Alexius was the favorite name in this family.

The Musele family is also referred to as that of the Krinitae. The name Krinites is used for the first time in connection with the Alexius Musele who, as has already been observed, was married to Maria, the daughter of the Emperor Theophilus. But the name was apparently older, for we are told that Alexius occupied the houses of Krenitissa, *i. e.,* the houses of the lady of the family of Krenites. Whether the Krinitae were identical with the main Musele family or were a branch of it is not quite clear. In any case, they were of Armenian origin. A number of them are known to have occupied important positions. These include: George, Procopius, Arotras, Arotras' son Abessalom, and Paschal. George served under Leo VI and was charged by him to pursue Samonas when the latter escaped. Procopius commanded the Byzantine troops sent against the Bulgarian Symeon in 894; he was defeated and killed. Arotras, a protospatharius, served as governor of the Peloponnesus and of Hellas during the reign of Romanus Lecapenus; Abessalom was implicated in the unsuccessful attempt in 913 of Constantine Ducas to seize the throne; he was blinded and exiled. Paschal served as the Byzantine governor of Longobardia during the reign

[135] Theophanes Continuatus, 429, Georgius Monachus, 917.

[136] Theophanes Continuatus, 428; Cedrenus, 2, 347—348, 405, 483.

[137] Theophanes Continuatus, 401; Georgius Monachus, 893—894.

[138] Cedrenus 2, 343; Theophanes Continuatus, 443. Cf. Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus,* 64. On the confiscation of the properties of Romanus Musele: von Lingenthal-Zepos, 1, 266, Note 48.

[139] Const. Porphy., *De Thematibus,* ed. Pertusi, 81.

of Romanus Lecapenus. Paschal also, as imperial ambassador to Hugh of Provence, negotiated the marriage between Hugh's daughter and the young son of the Emperor Constantine Porphyrogenitus. There is another Krenites, referred to simply as protospatharius, who was used by Romanus Lecapenus as interpreter in his negotiations with the Armenian princes of Taron. Who this Krenites was is impossible to say, but the information about him that he was an interpreter in negotiations with Armenian princes is interesting, for it shows, as Adontz has remarked, that the Krenitae, though long established in the empire, still spoke Armenian. The family seems to have retained its prominence past the middle of the eleventh century.[140]

The Skleroi, whose first known member, as had already been pointed out, was governor of the Peloponnesus at the beginning of the ninth century, was another established Armenian family of major importance in the political and military life of the empire in the tenth century. The patrician Nicetas Skleros served under Leo VI and was entrusted with the task of inciting the Hungarians against the Bulgarian Symeon, a task which he successfuly carried out.[141] No doubt the most famous member of the family was Bardas Skleros. As generalissimo of the Byzantine forces in the east during the reign of Tzimiskes,[142] Bardas distinguished himself in the field, but he is better known for his revolt against Basil II, a revolt in which, as has already been pointed out, his forces were predominantly Armenian, and which almost brought him on the throne.[143] The Skleroi were related by marriage to other powerful families. Bardas' sister Maria was married to John Tzimiskes; his brother Constantine, to a Phocas, niece of the emperor Nicephorus, and sister of Bardas Phocas, Skleros' antagonist;[144] and his own grandson Basil, to a member of the Argyri, Pulcheria, the sister of Romanus, who later became emperor.[145] The Skleroi were politically influential throughout the eleventh century. A Skleros was involved in the revolt of the military which put Issac Comnenus on the throne in 1057; [146] another took part in the conspiracy of the Anemas family against Alexius Comnenus.[147]

---

[140] For a study of the Krinitae; Adontz, *Les Taronites en Arménie et à Byzance,* Byzantion 10 (1935) 535—540.

[141] Theophanes Continuatus, 358; Cedrenus, 2, 255.

[142] Cedrenus 2, 417.

[143] For details of the revolt of Bardas Skleros: G. Schlumberger, *L'épopée byzantine,* 1. Paris, 1896, 354 ff.; 726 ff.

[144] Cedrenus, 2, 392.

[145] *Ibid.* 2.: 483, 501; Michael Psellos, *Chronographie,* ed., E. Renauld. Paris, 1926—1928, 125, 142 = Constantine IX, ch. 15, ch. 50. Basil's daughter was married to Constantine IX before he had become emperor. Basil's granddaughter was the beautiful Sklerina who served Constantine IX as his mistress. Psellos, *Idem.*

[146] Cedrenus, 2, 622.

[147] Anna Comnena, 2, 155 (Bonn Edition); 3, 70 (Ed., B. Leib, Paris 1945).

Reference has already been made to the magister Stephen, the son of Calomaria and the Armenian Aršavir, who served as a member of the regency appointed to guide the state during the minority of Constantine Porphyrogenitus.[148] But more important in the central administration of the empire were two other personages of Armenian or partially Armenian descent. One was Stylianos Zaoutzes, the other was Basil the *paracoemomenus*. Zaoutzes was an Armenian born in Macedonia whom we first find in the entourage of Basil I. He was apparently one of Basil's most trusted courtiers for just before he died he committed to Zaoutzes "the direction of all matters, ecclesiastical and political". Under Leo VI he became the most powerful imperial minister, directing indeed "all matters, ecclesiastical and political". The title of *basileopator,* 'father of the emperor', was expressly created for him even before his daughter Zoe, who was the mistress of Leo VI, became Leo's wife.[150] His death early in 896 was followed not long afterwards by that of his daughter. His family, threatened now with loss of power, plotted against the government but their plot was discovered and they were destroyed.[151] It was this plot of the family of Zaoutzes that first brought into prominence the Saracen Samonas, one of the most remarkable personages in the intelligence service of the imperial government.

Basil the *paracoemomenos* was the illegitimate son of the Emperor Romanus Lecapenus who, as the reader already knows, was an Armenian. His mother was a Slav.[152] Introduced into the government during the reign of Constantine Porphyrogenitus Basil became, beginning with the reign of Nicephorus Phocas, the real director of the civil administration of the empire. He was particularly effective during the early years of the reign of Basil II when his intelligence and cunning enabled the young Emperor to weather the various storms which threatened him with destruction. Basil was indeed very greedy, but he was not only an able administrator, but also a statesman.[153]

A number of personages, active during the late ninth and early part of the tenth century may have also been of Armenian origins. Included among these was Leo, surnamed Apostyppes, who, as governor of Macedonia was sent in command of his troops to fight against the Saracens in Italy in 880. The failure of the campaign resulted in his disgrace and exile. It is on the basis of the names of his sons, Bardas and David, that one may suppose that he was Armenian.[154] Another, this one certainly an Armenian, was

[148] See Note 66.

[149] *Vita Euthymii,* ed. C. de Boor. Berlin, 1888, 2; edited with an English translation, P. Karlin-Hayter, Byzantion 25—27 (1955—1957) 10.

[150] *Ibid.* 3, 24 (de Boor); 12, 52 (Karlin-Hayter).

[151] Cedrenus, 2, 258; Symeon Magister, 703.

[152] Leo Diaconus, 46 f.; 94.

[153] See the sketch drawn of Basil by Psellos, ed. Renauld, 1, 3, 12.

[154] Theophanes Continuatus, 305, 306, 307, 308.

Adrian the patrician. Adrian must have been a person of some importance, for Romanus Lecapenus married his son Constantine to his daughter.[155] Still another was Gregoras Iberitzes, who was Domestic of the Schools in 906—907. Iberitzes was the father-in-law of Constantine Ducas and was implicated in the revolt attempted by the latter in 913 to seize control of the government.[156] Implicated in the same revolt was another personage, Constantine Lips, who, judging from the name of his son Bardas, was probably also an Armenian. This Bardas, a patrician, was involved in the plot to overthrow Romanus II in 691. Lips had another son, named also Constantine who bore the title of anthypatos and patrician and was the great Hetaeriarch during the reign of Constantine Porphyrogenitus.[157] Kourtikes, known definitely to have been an Armenian and about whom more will be said below, was also a partisan of Ducas.[158] Indeed among the known partisans of Constantine Ducas there are so many who seem to have been Armenian that one may raise the question whether that powerful Byzantine family may not have been of Armenian origin.[159]

Among the Armenians who entered the services of the empire toward the end of the ninth century and established a place for themselves and their family the most famous no doubt was Mleh, the Melias of the Byzantines. Of this Melias and his activities along the eastern frontier reference has already been made. Melias was indeed a great figure whose deeds were later attributed to Digenes Akrites, the hero of the Byzantine epic in which, as Melimentzes, Melias himself appears as one of Digenes' opponents. Melias died in 934, but he apparently left a son who also distinguished himself in the service of the empire, first as provincial governor and finally, under John Tzimiskes, as Domestic of the Schools. He died before Amida in 973. It is this Melias who is represented in a fresco in one of the churches in Cappadocia not far from Caesarea, where he is referred to as magister.[160] What happened to the family after 973 is not known; but it is interesting to observe that there were still at the beginning of the twentieth century heterodox tribes in the region of Adana and Tarsus which bore the name of Melemenjii.[161]

Reference has also been made to another Armenian who entered the services of the empire in the last quarter of the ninth century. This was Kourtikios, called more often Kourtikes, who, it will be recalled, was the

---

[155] *Ibid.*, 423; Georgius Monachus, 914.

[156] Theophanes Continuatus, 382—383; Symeon Magister, 718—719; Georgius Monachus, 874—875. Cf. Adontz, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*, Byzantion 9 (1934) 737.

[157] Adontz, *Les Taronites en Arménie et à Byzance*. Byzantion 10 (1935) 532—534.

[158] Cedrenus, 2: 280; Theophanes Continuatus, 383.

[159] Cf. Adontz, *Les fonds historiques de l'épopée byzantine Digénis Akritas*. Byz. Zeitschr. 29 (1929—1930) 205 f.

[160] See Note 85 for the pertinent references.

[161] Mavrogordato, *op. cit.*, LIII.

chieftain of the fortress of Locana which he turned over to the empire following the destruction of Tephrike in 872 and, together with his Armenian followers, entered the services of the empire. It was this Kourtikes, no doubt, who as one of the commanders of the Byzantine troops sent against the Bulgarian Symeon in 894 lost his life.[162] But he had already established his family in the political and military life of the empire. For a Kourtikes, probably the son of the chieftain of Locana, was, as has already been observed, a partisan of Constantine Ducas and died in his attempt so seize power in 913.[163] A Manuel Kourtikes helped to dethrone Romanus Lecapenus in 944 and was later made patrician and Drungarius of the Watch by Constantine Porphyrogenitus.[164] Some years later a Michael Kourtikes was a naval commander and sided with Bardas Skleros in his revolt against Basil II.[165] Thus, throughout the tenth century the Kourtikes family played a role of some importance in the political and military life of the empire. This role continued into the eleventh century.

A high water mark of the Byzantine offensive on the eastern front in the second half of the tenth century was the capture of Antioch in 969. The commander of the Byzantine troops which took this famous Syrian city was Michael Bourtzes.[166] Bourtzes was an Armenian. In 976 he was named Duke of Antioch, but soon after joined the rebellous forces of Bardas Skleros, bringing along with him a contingent of Armenians. But by 992 we find him Duke of Antioch again. Meanwhile he had established his family in the political and military life of the empire. His elder son was already, as early as 976, active as military commander. The Bourtzes family remained prominent in the political and military life of the empire throughout the eleventh century. They seem to have been particularly active during the reign of Alexius Comnenus.[167]

Another Armenian family active in the military life of the empire in the late tenth and eleventh century, was that of Theodorokanos. The first known member of this family was the patrician Theodorokanos who served as general in the Bulgarian wars of Basil II. When he retired from active life in 1000—1001 because of old age, he was governor of Philippopolis. The last known member of the family, probably the grandson of the patrician Theodorokanos, was Constantine who died shortly after 1077. He had

[162] Theoph. Continuatus, 358; Cedrenus, 2, 254. On this encounter with Symeon, Cf. S. Runciman, *A History of the First Bulgarian Empire.* London, 1930, 144 ff.

[163] Cedrenus, 2, 280; Theoph. Continuatus, 383.

[164] Theoph. Continuatus, 435, 436; Cedrenus, 2, 327.

[165] Cedrenus, 2, 424, 427; *Nicephorus Bryennius Commentarii,* ed. A. Meineke, Bonn, 1836, 154, where a Basil Kourtikes is mentioned.

[166] *Ibid*, 365—367. Cf. Adontz, *Notes Arméno-byzantines.* Byzantion 10 (1935) 184; W. H. Buckler, *Two Gateway Inscriptions,* Byz. Zeitschr. 30 (1929—30) 647—648.

[167] Nicephorus Bryennius, 117; Anna Comnena, *The Alexiad,* ed. B. Leib, 1. Paris, 1937, 131; 3. Paris, 1945, 200 ff. The Bourtzes family used the Armenian name of Bardas: Anna Comnena, *op. cit.,* 3, 200.

opposed Nicephorus Bryennios in his attempt to become emperor, was captured by him and was sent into exile where he died. The other two members of the family known, George and Basil, were no doubt sons of the patrician. They both held important commands.[168]

The Dalassenoi, one of the more prominent Byzantine families in the eleventh century, may also have been of Armenian origin. The first known member of this family was Damianos whom we find Duke of Antioch in 995. He was killed in 998 fighting the Saracens. His four sons occupied important positions in the military and administrative organization of the empire. One of them, Constantine, apparently a popular figure, was twice considered for the throne, once in 1028 at the time of the death of Constantine VIII and again in 1042 following the overthrow of Michael V. His daughter became the wife of Constantine Ducas, the future Emperor. Another female member of the family, a descendant of Theophylact, a son of Damianos, became the mother of Alexius Comnenus. The family originally came from Dalassa, a place which, according to Adontz who has written the history of the family, was an Armenian center located in the montainous region to the east of Melitene known as Claudia. It is on this ground that he gives to the family an Armenian origin. His argument, if not entirely convincing, is, nevertheless, impressive.

Adontz has written the history of another Byzantine family, this one certainly of Armenian origin.[170] The Armenian district of Taron, it will be recalled, was ceded to the empire by the brothers Gregory and Pancratios (Bagrat) who were given other lands located elsewhere in the empire. Discontented with this arrangement at first, the Taronite brothers joined Bardas Skleros in his rebellion, but were subsequently reconciled with Basil II, were entrusted with important commands, and established themselves in the military and administrative life of the empire. The family of Gregory particularly prospered. His son Ashot was married to the daughter of the Bulgarian King Samuel. Ashot's descendants intermarried with the Melissenoi and the Comneni, two of the most prominent Byzantine families of the eleventh century.[171] They are known to have held important positions down to the middle of the twelfth century.

A branch of the Toronites, the Tornikios family, survived still longer,

---

[168] On this family, see Adontz, *Notes Armeno-byzantines,* Byzantion 10 (1935) 161—170.

[169] *Ibid.,* 171—185.

[170] Adontz, *Les Taronites en Arménie et à Byzance,* Byzantion 9 (1934) 715—738· 10 (1935) 531—551; 11 (1936) 21—42. Also, his *Observations sur la généalogie des Taronites,* Byzantion 14 (1939) 407—413.

[171] Nicephorus, Melissenos, according to the French translation of Bryennius by H. Grégoire, is said to have been related to the Bourtzes family on his father's side. This would indicate, that the Melissenoi were also of Armenian origin: H. Grégoire, *Nicèphore Bryennios: Les quatre livres des histoires.* Byzantion 23 (1953—1954) 480. It should be pointed out, however, that the Bonn edition of Bryennius (p. 24) has Μοσχίους not Bourtzes.

holding important military and administrative positions down to the beginning of the fourteenth century. We first meet with members of this family in 945 when a Nicolas and Leo Tornikios helped Constantine Porphyrogenitus to eliminate the Lecapeni from the throne. It is not until the eleventh century, however, that we find members of this family occupying important military posts. In 1047 one of them, Leo Tornikios, attempted to seize the throne. His failure was less heroic than that of another Armenian, George Maniakes, the famous general, who had attempted the same thing several years earlier (1042).[172] The John Tornikios who aided the imperial forces at the time of the rebellion of Bardas Skleros belonged to the Georgian branch of the family, in its origins also Armenian.[173]

Among those who supported Bardas Skleros at the time of his rebellion there was a certain Sachakios Vrachamios. Vrachamios was at the time, according to one source, an army general, according to another, the head of an important bureau. In any case, he was an important personage, already active during the reign of John Tzimiskes. A number of other persons, belonging to the same family and occupying positions of some importance, are known, but as all the information at our disposal is derived from seals, not much can be said about them. There is one, however who figures prominently in the literary sources. This is Philaretus who, following the Byzantine disaster at Mentzikert in 1071, carved out a principality for himself in the Taurus mountains which was eventually extended to include the cities of Melitene, Antioch and Edessa. His forces consisted almost entirely of Armenians. The Vrachamios family was, of course Armenian in origin.[174]

In this analysis of the Armenian element in the leadership of the empire for the period under consideration a number of other personages of Armenian origin might have been mentioned. For instance, the Machitars who appear in the service of the empire during the last quarter of the tenth century — the first Machitar seems to have been governor of Lycandos sometime after 973 — and continued until the end of the eleventh century,[175] or, the Kekaumenoi who produced two important personages in the eleventh century, Katakalon, one of the ablest Byzantine generals of the period, and the author Kekaumenos, the able and wise provincial administrator, whose work is no doubt the most original political treatise in the

---

[172] Adontz, *Les Taronites à Byzance*. Byzantion 11 (1936) 30—42.

[173] Paul Peeters, *Un Colophone géorgien de Thornik le moine*. Anal. Boll. 50 (1932) 370—371; A. Adontz, *Tornik le moine*. Byzantion 13 (1938) 143—164. But cf. M. Tarchnišvili, *Die Anfänge der schriftstellerischen Tätigkeit des hl. Euthymius und der Aufstand von Bardas Skleros*. Oriens Christianus 38 (1954) 117. See also R. P. Blake, *Some Byzantine Accounting Practices*. Harvard Studies in Classical Philology 51 (1940) 14—16.

[174] Adontz, *Notes Arméno-byzantines*. Byzantion 9 (1934) 377—382.

[175] *Ibid.*, 367—371.

literature of Byzantium.[176] One might mention also the Georgian-Armenian families of Apocapes and Pacurianus, members of both of which are known to have held important positions in the eleventh century.[177] Enough has been said, however, to show how important the Armenian element was among those who directed the destiny of the empire during what was the most brilliant period in its history.

In their relations with Armenian chieftains the Byzantines developed the practice of having them yield their possessions to the empire in return for lands located elsewhere in the empire and also for titles and offices. It was an effective way, at least in some instances, of extending the frontier eastward and at the same time integrating recalcitrant elements into the military and political life of the empire. The practice may already be noted under Basil I when, it will be recalled, the Armenian Kourtikios, who turned Locana over to the empire, was given a place in the military organization of the empire. It may be noted under Leo VI when another Armenian chieftain, Manuel, ceded Tekis to the empire, Manuel, it will be recalled, moved to Constantinople where he was showered with honors while two of his sons were given new holdings in the region of Trebizond and the other two, important military commands. It was in this way too that the district of Taron had been definitely annexed to the empire in 966. The dispossessed princes were not always happy with the new arrangement but they usually ended, as it has been pointed out above in connection with the Taronites, by integrating themselves into the military and political life of the empire.

This practice was applied on a large scale during the reign of Basil II and resulted in the annexation by the empire of virtually all Armenia. In most instances, the cessions were induced under pressure and not infrequently force was required to bring about actual annexation.

The first important annexation thus made was the domain of the Curopolates David, a Georgian potentate of Armenian origin. The region known

---

[176] M. Gyóni, *L'œuvre de Kekaumenos, sources de l'histoire romaine,* Rev. d'Hist. Comparée, nouvelle série, 3 (1945) 109—125. The relationship between Katakalon and the author Kekaumenos is not quite clear. See Gyoni's (*op. cit.*, 126—128) review of the question. Concerning the Armenian origin of the Kekaumenoi see further Paul Lemerle, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des «Conseils et Récits» de Kekaumenos* (= Acad. Royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques, Mémoires, 56). Brussels, 1960, 20 ff.

[177] On membres of the family of Apocapes, Vryonis, *The will of a Provincial Magnate, Eustathius Boilas (1059),* Dumbarton Oaks Papers, 11 (1957) 274 f. The most distinguished member of the family of Pacurianus was Gregory (d. 1086) who held very important positions and whose extensive properties are known in detail. Lous Petit, *Typikon de Grégoire Pacourianos pour le monastère de Pétritzos (Bačkovo) en Bulgarie,* Виз. Врем. 11 (Supplement 1) (1904). On the origins and career of Gregory: p. VI ff. Though he served the Byzantine empire and served it well, Pacourianus never forgot his Georgian-Armenian origins. The monastery of Petzitzos which he founded was to house only Georgian monks. Greeks were specifically forbidden to become members of it. *Ibid.*, 44.

as the Taik constituted the core of his territories, but the latter extended from Manzikert, north of Lake Van, to Erzerum on the upper Euphrates and northward to the district of Kola and Artans, northwest of Kars. David had aided Basil II at the time of the revolt of Bardas Skleros, but some years later he sided with Bardas Phocas when the latter rose in revolt against the same Emperor (987). It was no doubt in order to escape the vengeance of the victorious Emperor that David made him his heir so that when he died in 1000, apparently the victim of poison, administered perhaps at the instigation of the Emperor, his realm was annexed to the empire and became the theme of Iberia.[178]

The annexation of Taik was followed some years later (1022) by that of Vaspurakan. Vaspurakan, which extended from Lake Van to the Araxes and to the chain of mountains which today separates Turkey from Iran, was ceded to the empire apparently because its king, Senacherim, was no longer able to withstand the various foreign and internal pressures, especially the invasion of the Seljuk Turks. The newly annexed country was organized into a catepanate, *i. e.*, a frontier province.[179]

The annexation of Vaspurakan had hardly been completed when Basil II received a bequest which resulted eventually in the acquisition of another important Armenian territory. The bequest same from Sempad (Smbat) of Ani, King of Greater Armenia who, having sided with Georgi, the King of the nascent Georgian feudal monarchy, against Basil, had become rather uneasy concerning the intentions of the Byzantine Emperor. Its substance was that while Sempad would continue to rule his realm until his death, the Byzantine emperor was to be his successor. When Sempad died in 1041, however, he was succeeded by his nephew Gagik who, while ready to acknowledge the suzerainty of the emperor, refused to turn his kingdom over to the empire. But the pressures which were brought to bear against him were in the end too strong and he was forced to abdicate. Thus, Ani and the Kingdom of Greater Armenia were annexed to the empire in 1045.[180] About the same time Gregory Pahlavuni, a learned Armenian better known as Gregory the Magister, yielded to the empire the stronghold of Bgni, located some distance to the east of Ani on the

[178] Honigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches,* 155 ff.; R. Grousset, *Histoire de l'Arménie,* 529—535; Schlumberger, *L'épopée Byzantine,* 2. Paris, 1900, 159—165. But see Z. Avalichvili who denies that either Basil II or the pro-Byzantine faction in the entourage of David had anything to do with, the death of David. *La succession du Curopalate David d'Ibérie, dynaste de Tao.* Byzantion 8 (1933) 190 ff.

[179] Continuator of Thomas Ardzrouni, *Histoire des Ardzrouni,* tr. by M. Brosset, *Collection d'Historiens Armeniens,* 1. St. Petersburg, 1874, 248; Samuel of Ani, *Table Chronologique,* tr. by Brosset, *Collection . . .,* 2, 1876, 443; Cedrenus, 2: 464; Grousset, *op. cit.,* 553 ff.; Honigmann, *Die Ostgrenze . . .,* 168 ff.; Schlumberger, *Epopée . . .* 2: 500 ff.

[180] Matthew of Edessa, *op. cit.,* 78. Aristakes of Lastivert, *Histoire d'Arménie,* tr. by E. Prud'homme. Paris, 1864, 69—70; Continuator of Thomas Ardzrouni, *op. cit.,* 248; Cedrenus, 2, 559; Honigmann, *Die Ostgrenze . . .,* 175, n. 3; Grousset, *op. cit.,* 556 ff., 577 ff.

Churastan (Ḥurastan) river.[181] And in 1064 Gagik, prince of Kars, also ceded his possessions to Byzantium.[182]

Thus virtually all Armenia had now become an integral part of the Byzantine empire. The newly acquired land was, of course, inhabited predominantly by Armenians. There were also some Georgians and perhaps elements of other nationalities, but there were no Greeks. This at least, is the impression given by the statement of a native of the theme of Cappadocia, obviously Greek-speaking, who had migrated to Taik about the middle of the eleventh century. "I became an emigrant," he writes, "and I went a distance of one and one-half weeks from my fatherland. And I settled among alien nations with strange religion and tongue." Among the "alien nations" to which he alludes, he mentions only the Armenians.[183]

The Armenian princes whose territories were annexed were settled and given lands elsewhere in the empire. Thus Senacherim, the former king of Vaspurakan, together with his three sons, was settled in Sebasteia where he was given extensive possessions. Other lands located in Larissa on the upper Tochma-su, Abara or Amara, placed by Honigmann on the road from Sebasteia to Melitene, somewhat to the northeast of the latter, and Gabadonia, today Develi, south of Caesarea, were also given to him.[184] Gagik, the former king of Ani, was given extensive new possessions in the themes of Cappadocia, Charsianon and Lycandos.[185] Gregori Pahlavuni and Gagik of Kars were also similarly rewarded. The new lands given to Gregory were located in the theme of Mesopotamia,[186] while those of Gagik of Kars were scattered in various places, some located at Tzamandos, others at Larissa and still others at Amasia and Comana. Gagik fixed his residence at Tzamandos.[187] The Armenian princes were also honored with important titles. Senacherim was named patrician,[188] Gagik of Ani, magister,[189] Gregory Pahlavuni magister and dux of Mesopotamia and in addition was entrusted with the administration of a part of Taron, Sasun and Vaspurakan.[190]

The displaced Armenian princes took along with them to their new

---

[181] Aristakes of Lastivert, *op. cit.*, 67—68; Honigmann, *Die Ostgrenze . . .*, 175.

[182] Matthew of Edessa, *op. cit.*, 126; Honigmann, *Die Ostgrenze . . .* 188, n. 6.

[183] Vryonis, *The will of a Provincial Magnate . . .*, 264, 265. The existence of Greek dedicatory inscription in the regions to which this text refers does no alter meaningfully the ethnic situation which it indicates. Cf. Lemerle, *op. cit.*, 29 ff.

[184] Cedrenus, 2, 464; Honigmann, *Die Ostgrenze . . .*, 173, n. 4.

[185] Cedrenus, 2, 559; Matthew of Edessa, *op. cit.*, 78; Honigmann, *Die Ostgrenze . . .*, 175, n. 3.

[186] Aristakes of Lastivert, *op. cit.*, 67—68; Honigmann, *Die Ostgrenze . . .*, 175.

[187] Matthew of Edessa, *op. cit.*, 126; Honigmann, *Die Ostgrenze . . .*, 188, n. 6.

[188] Cedrenus, 2, 464; Aristakes of Lastivert, *op. cit.*, 31, n. 4.

[189] Cedrenus, 2, 559.

[190] Aristakes of Lastivert, *op. cit.*, 67—68; Honigmann, *Die Ostgrenze . . .*, 175.

domicile, besides their families, a numerous retinue consisting primarily of their nobility and the latter's following. So numerous indeed was the nobility that followed their princes that their going is said to have emptied Armenia of the most valiant elements of its population. The Greeks, wrote Matthew of Edessa, "Dispersed the most courageous children of Armenia."[191] "Their most constant care was to scatter from the orient all that there was of courageous men and valiant generals of Armenian origin."[192] Of the actual number involved in this displacement no figure can be given. The national Armenian historian Tchamtchian puts those who followed Senacherim to his new domicile at 400,000[193] and this figure has been repeated by others,[194] but there is nothing in the existing sources which bears this figure out. All that we have is the figure of a medieval Armenian historian who says that Senacherim was followed by 16,000 of his compatriots, not counting the women and children.[195] But whatever the final figure, there can be little doubt that the number of Armenians who left their homes and settled elsewhere in the empire was a large one. The repeated raids of the Seljuk Turks which began in earnest about this time increased this number still more, and gave to the movement of the Armenians away from their native homes the aspect of a mass migration. The chroniclers who report this movement no doubt exaggerate in their descriptions,[196] but their accounts, after allowance has been made for this exaggeration, remain nevertheless impressive. Armenians by the thousands left their homeland and went to settle in northern Syria, in Cappadocia, and in Cilicia where they laid the basis for the foundation later in the eleventh century of new Armenian principalities and, toward the end of the twelfth century, of the feudal kingdom of Little Armenia.

When the Armenians began to move into Cappadocia, Cilicia, and northern Syria sometime after the middle of the tenth century, they were, no doubt, as we have already observed, encouraged by the imperial authorities, anxious to repeople the various towns newly captured from the Saracens, particularly in Cilicia and northern Syria, which had suffered considerable losses in population as the result of the departure of most of the Moslems. Their displacement in the eleventh century served a similar purpose, but its primary objective was to assure the peaceful control of the newly acquired Armenian lands by removing the various elements that might be a source of trouble. This was traditional Byzantine

---

[191] Matthew of Edessa, *op. cit.*, 113.

[192] *Ibid.*, 114.

[193] Michael Tchamtchian, *History of Armenia* (In Armenian) 2. Venice, 1785, 903. I consulted Tchamtchian's work with the help of Professor Sirarpie der Nersessian.

[194] M. Brosset in Lebeau-Saint-Martin, *Histoire du Bas-empire* 14. Paris, 1838, 211. Tournebize, *Histoire politique et religieuse de L'Arménie*, 124.

[195] Continuator of Thomas Ardzrouni, *op. cit.*, 248.

[196] For instance Matthew of Edessa, *op. cit.*, 182.

policy which had often worked. This time, however, it proved to be one of the major factors in the breakdown of Byzantine authority in Asia Minor. For the displacement of the Armenians coming as it did at a time when their homeland was being subjected to the repeated raids of the Seljuks had removed the element which, fighting for its native land, might have checked these raids. But more important, the displacement of the Armenians weakened the position of the empire in the regions in which they were settled. For, in some of these regions as, for instance, in Cappadocia, their settlement disturbed the social and ethnic complexion and so created serious tensions, while in others, as for instance, Cilicia and northern Syria, the new settlers were ready to start separatist movements the moment the opportunity presented itself. What particularly contributed to the development of tension between the Armenian element and the rest of the population were the ecclesiastical problems which the annexation of the Armenian lands and the consequent dispersion of the Armenians had created. There had always been heretical groups in the empire, but orthodoxy, as it finally crystalized, had come to prevail as one of the unifying forces of the empire—the Greek language and the imperial tradition were the other two—but now for the first time since the loss of Egypt and Syria in the seventh century there was a powerful religious minority, dominant in certain regions of the empire, very strong in others. Both church and state were very much concerned about this situation and, as a consequence, brought pressure to bear upon the Armenians to accept the orthodox point of view. But the Armenians, whose cultural and national development was strongly associated with their religious beliefs and practices, resisted stubbornly. As a result, the efforts of the Byzantine church to bring them in line made of them dubious subjects.[198] The Armenian element in the Byzantine army was as dominant as ever, but one could no longer be sure of its loyalty.[199] Equally questionable was the loyalty of the civil population.[200] Still the number of Armenians holding important military commands in the eleventh is as impressive as that of

---

[197] On the expansion of the Armenians: Attaliates, 96—97, 137; Cedrenus, 2, 626; Matthew of Edessa, *op. cit.*, 182; Michael Syrus, 3, 133, 173, 187, 198; St. Narses of Lampron in Recueil des Historiens des Croisades: Documents Arméniens 1. Paris, 1869, 576.

[198] On the religious tension between Greeks and Armenians see now; Speros Vryonis, *Byzantinum: The Social Basis of Decline in the Eleventh Century,* Greek, Roman and Byzantine Studies 2 (1959) 169 ff. It must be pointed out, however, that there were Armenians even in the eastern regions of the empire, the so-called Tzatoi, who accepted Orthodoxy as defined by Constantinople: *Ibid.*, p. 169, n. 21; I. Doens, *Nicon de la Montagne Noire,* Byzantion 24 (1954) 134; P. Peeters, *Orient et Byzance. Le Tréfonds Oriental de l'hagiographie byzantine.* Brussels, 1950, 163.

[199] At Mentzikert the Armenian contingents in the Byzantine army deserted the Byzantine cause: Michael Syrus, *op. cit.*, 3, 169; cf. Attaliates, 113.

[200] Romanus IV Diogenes took special measures to protect his troops from the attacks of the Armenians; Attaliates, 135.

any other century.[201] And if many of them did not integrate themselves definitely into the social, political, and military life of the empire as in the past it was largely because of the changed political conditions in Asia Minor.

The defeat of the Byzantine army by the Seljuks at the battle of Mentzikert in 1071 coupled with the civil wars which followed in Byzantium resulted in the definite loss by the empire of eastern and central Asia Minor. This loss included, of course, the regions inhabited by the Armenians. To be sure a territory of considerable extent, stretching from Tarsus in Cilicia to the mountainous country of the upper Pyramus (Ğaihān) around Albistan and Maraš. (Germaniceia) and thence eastward to take in the Mesopotamian regions of the empire around Melitene, Rumanopolis and Edessa and also into Syria to include Antioch, remained for a while, at least nominally, under the jurisdiction of the empire. It was in this territory, it will be recalled, that the Armenians, who had left their homes in connection with the great migration of the late tenth and the eleventh century, had settled. The territory had been salvaged by the Armenian Philaretus who at the time of the battle of Mentzikert was in the service of the empire and bore the title of Great Domestic. Philaretus acted at first as an independent ruler, but, beginning with 1078, he seems to have acknowledged the suzerainty of the Byzantine emperor and was given in return the title of curopalates.[202] It was not long, however, before his domain disintegrated. Antioch fell to the Turks in 1084; Edessa and Melitene continued for some time longer to be ruled by Armenian potentates who bore Byzantine titles but who in reality had no effective connections with the empire. But these too were finally lost. Edessa fell to the Crusaders under Baldwin in 1098;[203] Melitene to the Danishmend Turks in 1101.[204] Only in Cilicia, where other Armenian chieftains had established themselves, were the Byzantines under the Comneni in the twelfth century able to reassert their authority, but even here, though Armenian barons might fight in their armies and Armenians might refer to their emperors as "our emperors",[206] their hold on the Armenian population was always precarious.

---

[201] Cf. J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en* 1081. Nancy, 1913, 38 ff.

[202] On Philaretus: J. Laurent, *Byzance et Antioche sous le curopalate Philarète,* Rev. des Et. Arméniennes 9 (1929) 61—72.

[203] J. Laurent, *Des Grecs aux Croisés. Etude sur l'histoire d'Edesse entre 1071 et 1098,* Byzantion 1 (1924) 367—449.

[204] Honigmann, *Malatya,* The Encyclopaedia of Islam 3 (1936) 195.

[205] Sempad, *Chronique de royaume de la Petite Arménie,* tr. E. Dulaurier, *Recueil des* Historiens des Croisades: Documents Arméniens 1. Paris, 1869, 619.

[206] Gregory the Priest, *Chronique,* tr. Dulaurier, *Ibid.,* 154. Also note 2 on same page for other references to sources to the effect that the Armenians of Cilicia recognized the suzerainty of the empire.

It may be said, therefore, that the battle of Mentzikert and the subsequent loss by the empire of eastern and central Asia Minor brought to an end the great role which, beginning with the end of the sixth century, the Armenians had played in the political and military life of the empire. But Armenians continued to live in the empire down to its very end. Two colonies of them, for instance, are known to have existed in western Asia Minor in the thirteenth century. One of them was located near Smyrna, the other around Abydus and in the valley of the Scamander.[207] About the origin of these two colonies nothing definite can be said. The one near Smyrna may have been old, going back perhaps to the Armenian settlement in the neighborhood of Priene which is known to have existed in the tenth century. That around Abydus and in the valley of the Scamander, judging from its bitter hostility to the Greeks, may have been more recent, the result perhaps of the transfer of Armenians from another region, as that, for instance, which was effected by John II Comnenus when he took Anazarbus in 1138.[208] When after the fall of Constantinople in 1204 Henry of Flanders crossed over into Asia Minor in an attempt to conquer this region for the Latin empire, the Armenians of this colony flocked to his standards and helped him take Abydus which he entrusted to an Armenian garrison. When, however, shortly afterwards, Henry crossed back over into Europe, the Armenians who had taken his side went there also. They followed him because they feared the vengeance of the Greeks, but in the end they did not escape this vengeance. Settled in Thrace, they were attacked and destroyed by the Greeks in that region. We are told that the Armenians who had followed Henry into Europe numbered 20,000 and that they took along with them their wives and children. Though this figure is, no doubt, an exaggeration, it does serve to indicate that the Armenian colony around Abydus and in the valley of the Scamander was a numerous one.[209]

Armenian colonies continued to exist also in the European provinces of the empire. The Armenians had come there for trade and other purposes, but primarily through the policy of forced transfers, a policy to which the Byzantines, as the reader already knows, resorted very frequently. Byzantine historians of the twelfth century often refer to Armenians inhabiting the country around Philippopolis, especially in order to emphasize their disloyalty to the empire. Though what these historians had in mind were the Paulicians of this region, many of whom at this time, were racially not Armenian in origin, there can be no doubt that the population of Philippopolis and the surrounding country included also Armenians.[210]

---

[207] P. Charanis, *On the Ethic Composition of Byzantine Asia Minor in the Thirteenth Century,* Προσφορὰ εἰς Στίλπωνα Π. Κυριακίδην. Thessalonica, 1953, 142 ff.

[208] Gregory the Priest, *op. cit.,* 152 f.

[209] P. Charanis, *On the Ethnic Composition of Byzantine Asia Minor . . .,* 144.

[210] Anna Comnena (Bonn) 2, 298 f.; Nicetas Choniates, *Historia.* Bonn, 1835, 527, 534;

There were Armenians in most of the large towns of the empire. They were particularly numerous in Constantinople[211] and also in Thessalonica where they are known to have possessed in the thirteenth century a church of their own.[212] But besides the Armenians who lived in Thessalonia there were others who dwelt in villages nearby. Armenian villages situated elsewhere in the European regions of the empire are known to have existed at least as late as the end of the twelfth century. An Armenian village was located in the Rila mountains not far south from Dupniça and Samokov in Bulgaria; another near Bitolj in the southwestern corner of what is now Serbian Macedonia; and there were Armenians in the towns of Stromitza and Moglena and along the river Pčinja.[213] Though nothing definite can be said about the origin of these Armenian villages, it is quite possible that they went back to the period of Basil II, who, it will be recalled, had settled numerous Armenians in Macedonia, some of whom deserted to the Bulgars.

The hostility to the Greeks shown by the Armenians of Abydus at the time when Henry of Flanders tried to conquer that region was not peculiar to that particular group, but reflects the attitude of the Armenians of the empire in general. Known instances of the expression of this attitude are very numerous. This has been noted and commented upon by modern scholars. "The Armenian", writes J. Laurent, "was never able to fraternize completely with the Greeks. However high he may have risen in the empire, however great his fortunes may have been, however devoted the services which he may have rendered in the army and in the administration, the Armenian never became a Byzantine like others. He kept at least for himself and his private life, his language, his habits, his customs and his national religion; grouped with him were other Armenians, immigrants like him; instead of hellenizing himself in Greece, he armenized the Greek territories where he settled; he remained in the Byzantine empire an unassimilated foreign element, which on occasions became dangerous."[214] And elsewhere in the same paper: "There it is how at the hour of danger,

Geoffrol de Ville-Hardouin, *La Conquête de Constantinople,* edited and translated into modern French by M. Natalis de Wailly. Paris, 1872, 239.

[211] For Armenians in Constantinople: Michael Syrus, *op. cit.,* 3, 185, 186.

[212] Fr. Miklosich et J. Müller, *Acta et Diplomata Graeca,* 3. Vienna, 1865, 89; cf. Charanis, *The Jews in the Byzantine Empire under the First Palaeologi,* Speculum, 22 (1947) 76 f.

[213] C. Jireček, *Geschichte der Bulgaren.* Prague 1876, 222. The presence of Armenians in the region of Moglena at least during the reign of Manuel Comnenus (1143—1180) is known from the Vita of St. Hilarios, bishop of Moglena, which was composed in the fourteenth century by Euphemius, the Bulgarian patriarch of Trnovo. It is stated there that Hilarios launched a violent persecution against numerous heretics, Manichaeans, Bogomiles and Armenians: Jireček, Review of G. Weigand's, *Vlacho-Meglen, Eine ethnographisch-philologische Untersuchung,* in Archiv f. sl. Philol. 15 (1893) 98.

[214] J. Laurent, *Les origines médiévales de la question Arménienne,* Rev. des Et. Arméniennes 1 (1920) 47.

when the Seljuk Turks were depriving the Byzantine empire of Asia Minor, Byzantium, instead of finding defenders in the Armenians whom it had established in its territories, saw them stand against it and contribute to the success of its ferocious adversaries."[215]

Another scholar who himself points out the distrust and dislike of the Armenians for the Byzantine empire has called this statement "fantastic nonsense". [216] Runciman touches upon the Armenians only incidentally and as a consequence, his studies concerning them are less exhaustive than those of Laurent, but his judgment in that matter is certainly closer to the truth. There is no doubt at all that Greeks and Armenians disliked each other and that at times this dislike turned into bitter hostility and found expression in atrocious deeds as, for instance, that of Gagik, the dispossessed king of Ani, who had the Greek bishop of Caesaria seized and put into a sack together with his large dog and then had his men beat bishop and dog until the maddened animal tore his master to shreds.[217] There is no doubt either, as the reader already knows and later generations among the Armenians acknowledged,[218] that this hostility between Greeks and Armenians was an important factor in the conquest of Asia Minor by the Seljuk Turks. But to say that "however high he may have risen in the empire, however great his fortunes may have been, however devoted the services which he may have rendered in the army and in the administration, the Armenian never became a Byzantine like others" is indeed to talk nonsense, as any one who knows something about the role of the Armenians in Byzantine society can readily see.

For something like five hundred years, Armenians played an important role in the political, military and administrative life of the Byzantine empire. They served as soldiers and officers, as administrators and emperors. In the early part of this period during the seventh and eight centuries, when the empire was figthing for its very existence, they contributed greatly in turning back its enemies. But particularly great was their role in the ninth and tenth centuries when as soldiers and officers, administrators and emperors they dominated the social, military and political life of the empire and were largely responsible for its greatness. So dominant indeed was their role during this period that one may refer to the Byzantine empire of these two centuries as Graeco-Armenian; 'Graeco', be-

---

[215] *Ibid.*, 49.

[216] Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus* . . ., p. 165, n. 2.

[217] Matthew of Edessa, *op. cit.*, 152—154. For a poem of the ninth century expressing the hatred of the Greeks against the Armenians: Vryonis, *Byzantium: The Social Basis of Decline in the Eleventh Century*, 173.

[218] F. Macler, *Erzeroum ou topographie de la haute Arménie*, Journ. Asiatique, 11th series 13 (1919) 223. Macler quotes an Armenian writer of the seventeenth century who says in effect: The Armenians hated the Greek, the Greeks hated the Armenians and so God sent the Turks.

cause as always, its civilization was Greek, 'Armenian' because the element which directed its destinies and provided the greater part of the forces for its defense was largely Armenian or of Armenian origin. It was a role, moreover, of world wide historical significance for it was during this period that the empire achieved its greatest success, when its armies triumphed everywhere, its missionaries spread the gospel and with it civilization among the southeastern Slavs, and its scholars resurrected Greek antiquity, thus making possible the preservation of this literature. Herein lies perhaps the most important part of the legacy of the Armenians to civilization.

But while all this may be true, the point should be made and made with emphasis that the Armenians in Byzantium who furnished it with its leadership were thoroughly integrated into its political and military life, identified themselves with its interest and adopted the principal features of its culture. In brief, like many other elements of different racial origins, as, for instance, Saracens, Slavs and Turks, who had a similar experience, they became Byzantines.

R. GUILLAND / PARIS

ETUDES SUR L'HISTOIRE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE BYZANTIN

Les fonctions des Eunuques

Le Préposite

L'histoire du titre de *préposite* avant le VI^e^ siècle est assez mal connue. On ignore même la date exacte à laquelle apparut le titre *praepositus sacri cubiculi,* qui remplaça le titre *a cubiculo* de l'époque de Dioclétien.[1] Tout ce que nous savons, c'est que les premiers Grands Chambellans datent de 326[2] et que le préposite devint rapidement un personnage important, mais nous ne connaissons rien de son activité alors.

Avant d'être élevés à l'illustrat, les préposites furent très certainement *respectabiles*[3] et ils devaient être auparavant *clarissimes.*[4] Les préposites étaient des personnages trop influents, au IV^e^ siècle, pour n'avoir pas obtenu ce titre. L'époque exacte de l'élévation des préposites à l'illustrat ne peut être établie d'une manière certaine. Une loi de Valentinien I, de 372, attribue au questeur, au Maître des Offices et aux deux comtes des largesses, la préséance sur les proconsuls.[5] Les préposites ne sont pas cités, mais Valentinien I, prince guerrier, ne semble pas s'être préoccupé de donner dans la hiérarchie officielle un rang élevé aux eunuques. Une loi de 380, de Théodose I^er^ le Grand,[6] attribue aux questeurs, aux maîtres des offices honoraires et aux deux comtes du Trésor les mêmes honneurs, réservés aux anciens préfets. On s'accorde à considérer cette loi comme reconnaissant aux quatre fonctionnaires cités la dignité d'illustre, dignité qu'avaient alors les préfets. Le rédacteur de la loi semble regarder les quatre dignitaires en question comme formant un groupe distinct, à peu près égal pour le rang. A leur retraite, toute distinction entre eux disparaissait: ils étaient *honore consimiles.* Cette loi de 380 ne cite pas les préposites; ce qui semble être une preuve qu'à cette époque les préposites ne faisaient pas encore partie de l'ordre dès illustres.

On admet généralement que les préposites, qui, depuis 382, compteut

[1] J. Dunlap, *The office of the grand Chamberlain in the later Roman and Byzantine Empire.* New York, 1924, p. 181 et W. Ensslin RE Pauly-Wissova-Kroll-Mittelhaus, Suppl. bd. VIII, Stuttgart, 1956, praepositus sacri cubiculi, col. 556—557.

[2] J. Dunlap, *op. cit., p. 183.*

[3] J. Dunlap, *op. cit.,* p. 194.

[4] J. Dunlap, *op. cit.,* p. 191, n. 6.

[5] *Cod. Theod.* VI, 9, 1, de quaestor.

[6] *Cod. Theod.* VI, 9, 2 (380), de quaestor.

parmi les plus hauts dignitaires, obtinrent l'illustrat, sous le règne de Théodose Ier le Grand (379—395). Une loi du 16 septembre 384 les range, en effet, parmi les hauts fonctionnaires illustres et leur accorde les mêmes immunités.[7] D'après cette loi, sont dispensés des charges de l'hospitalité dans l'une de leurs maisons, les ex-préfets et ex-maîtres de la Milice, ayant rempli réellement leur charge, les ex-comtes du Consistoire, dans les mêmes conditions et les ex-préposites de la Chambre Sacrée. Le texte ajoute que ces derniers par leurs services et par leur dévouement comptent parmi les premiers dignitaires, *inter primas dignitates*. Ainsi, en 384, les préposites figuraient dans le groupe des illustres, mais au dernier rang.[8] Il est probable qu'ils avaient été élevés à l'illustrat peu avant. Une loi de 382, en effet, exempte des charges sordides les hauts dignitaires, c'est-à-dire les préfets et les Maîtres de la Milice, les comtes du Consistoire, c'est-à-dire, les Maîtres des Offices, les questeurs et les deux comtes du Trésor, enfin les notaires impériaux et tous les cubiculaires et ex-cubiculaires.[9] Si les préposites sont compris sous la dénomination un peu vague de cubiculaires, ce que pourrait permettre un texte de Malalas,[10] on peut en conclure qu'ils n'étaient pas encore rangés parmi les illustres, mais assimilés pour le rang aux notaires impériaux et n'avaient probablement droit à ce moment qu'au titre de *respectabilis*.[11] L'élévation des préposites à l'illustrat se placerait, dans cette hypothèse, entre le 9 décembre 382 et le 16 septembre 384.[12] Le texte cité est, d'ailleurs, peu précis et il est difficile d'en tirer une conclusion.

Illustres, vers 384, mais placés à la suite des autres illustres, les pré posites dès 409, semblent avoir conquis la préséance sur le deuxième groupe des illustres. Une loi de 409 (ou de 412), en effet,[13] semble déjà placer les préposites au-dessus des Maîtres des Offices, des questeurs et des comtes du Trésor. Malheureusement, l'énumération donnée par ladite loi prête à l'équivoque. D'après la loi en question sont dispensés de fournir des recrues » illustres viros praefectos, magistros militum vel comites domesticorum, praepositum vel primicerium sacri cubiculi, castrensem, comitem sacrae vestis, ceteros cubicularios, magistrum officiorum, quaestorem vel comites sacri ac privati aerarii illustres. » Tous les personnages précités sont illustres, sauf le primicier de la Chambre, le « castrensis »,

---

[7] *Cod. Theod.* VII, 8, 3 (384) de metatis. Cf. J. Dunlap, op. cit., p. 183 et Em. Demageot, De l'unité à la division de l'Empire Romain, 395—410. Paris 1951, p. 10 et n. 40 et p. 12, n. 50.

[8] *Cod. Theod.* VII, 8, 3. Cf. Daremberg et Saglio. *Dict. d. Ant. gr. et rom.* III. Paris, 1900, s. v. illustres, p. 385—389; J. Dunlap, *op. cit.*, p. 185 et 194—195.

[9] *Cod. Theod.* XI, 16, 15 (382) de extraord. Mun.

[10] Malalas 361: τοὺς εὐνούχους κουβικουλαριους, τοῦτ' ἐστι, τοὺς ἀπὸ πραιποσίτων παλατίου.

[11] Cf. J. Dunlap, *op. cit.*, 184.

[12] Cf. J. Dunlap, *op. cit.*, 185.

[13] *Cod. Theod.* XI, 18, 1, quae a praebit. tiron.

le « comes Vestis » et les cubicularii: les deux premiers sont *respectabiles,* les autres très vraisemblablement clarissimes. L'auteur de la loi a cru devoir mentionner à la suite du préposite des fonctionnaires, qui directement ou indirectement relevaient de lui. Quant aux comtes des domestiques que l'auteur de la loi place après les maîtres de la Milice, ils figuraient en réalité au dernier rang des illustres. C'est peut-être parce qu'ils exerçaient une fonction militaire que le rédacteur de la loi les a rapprochés des maîtres de la Milice. L'énumération de la loi de 409 manque incontestablement de précision; toutefois, il semble très probable qu'à ce moment-là les préposites avaient la préséance sur le maître des Offices et sur les autres illustres à sa suite.

Enfin, en 422, les préposites entrent dans le premier groupe des illustres et sont placés sur le pied d'égalité avec les plus hauts dignitaires. En effet, dans cette loi, le préposite Macrobe est titré *vir illustris.*[14] D'après cette loi, les préposites ont la même dignité que les préfets du Prétoire et de la Ville et que les maîtres de la Milice. Ils forment une catégorie spéciale, où l'ancienneté de services décide du rang.[14a] Après leur retraite, ces fonctionnaires sont considérés comme égaux en dignité et les préséances sont fixées d'après la règle de l'ancienneté, c'est-à-dire d'après la date du brevet de nomination. Un ex-préposite pouvait donc avoir le pas sur un ex-préfet du Prétoire. Mais il faut bien le noter. Ce n'est qu'après leur retraite que les dits fonctionnaires étaient placés sur un pied d'égalité. Il est certain que les Préfets et les maîtres de la Milice en activité avaient la préséance sur les préposites en exercice. La loi de 422 en faveur du préposite Macrobe n'avait pas, d'ailleurs, d'effet rétroactif, en ce sens que les préposites, retraités avant Macrobe, n'avaient pas le droit de se prévaloir de l'antériorité de leur brevet pour réclamer la préséance sur les préfets et sur les maîtres de la Milice. Cette dernière disposition n'est pas reproduite dans le Code Justinien, car elle n'avait plus sa raison d'être. La loi de 422 ne confère pas l'illustrat aux préposites, car ils avaient déjà cette dignité. Une loi de Théodose II et de Valentinien III, vers 422, qualifie le préposite Araxis de *culmen tuum,* qualificatif réservé aux *illustres.*[15] La loi de 422 élève les préposites au premier rang des *illustres,* en les assimilant aux préfets et aux maîtres de la Milice et en les plaçant par conséquent au-dessus des maîtres des Offices, des questeurs et des comtes du Trésor et de la Garde.

Dans la Notitia Dignitatum, qui date du début du V^e^ siècle, le préposite est titré *vir illustris,* mais elle ne fait qu'enregistrer un état de choses antérieur.

---

[14] *Cod. Theod.* VI, 8, 1, (422) de praepos. sacri cubic. Cf. *Cod. Just.* XII, 5, 1, de praep. sacri cubiculi.

[14a] W. Ensslin, *op. cit.,* col. 559.

[15] *Cod. Just.* III, 26, 11, ubi causae fiscales.

Ainsi, le préposite, chef des eunuques et homme de confiance de l'empereur, était un personnage important et haut placé dans la hiérarchie nobiliaire. Il est très probable que l'empereur pouvait conférer la dignité de *préposite vacant* ou de *préposite honoraire* aux eunuques, qu'il voulait récompenser. Le *préposite vacant* avait les honneurs du préposite, dont il n'exerçait pas, en réalité, les fonctions; le *préposite honoraire* ou *codicillaire* était censé avoir exercé la charge de préposite et avait les honneurs réservés aux anciens préposites. Préposites vacants et préposites honoraires rentraient, du reste, dans la classe des *illustres,* mais prenaient rang après le préposite en fonction. Les préposites vacants rentraient dans la catégorie des *illustres vacants,* les préposites honoraires ou codicillaires, assimilés aux anciens préposites ou préposites en retraite, n'avaient droit qu'à l'illustrat honoraire et étaient rangés dans le dernier groupe des *illustres.* Le prépositat était un office palatin, une charge aulique, mais il n'était pas un titre nobiliaire spécial. Le préposite n'était, en effet, *vir illustris* de droit, comme les autres hauts fonctionnaires exerçant une magistrature dite *illustre,* que parce que celle-ci conférait l'illustrat.

A la fin du IV[e] siècle, les préposites, bien qu'eunuques, avaient accès au *patriciat.* Sous Arcadius, le fameux Eutrope, ancien préposite, le seul eunuque qui parvint au consulat, en 399, fut le premier, semble-t-il, à avoir été titré patrice, au grand scandale de la société. Après sa disgrâce, Eutrope fut, il est vrai, déchu du patriciat, rayé du consulat et privé de toutes ses dignités.[16] Sous Arcadius, encore, le préposite Fausus,[16a] et sous Théodose II (408—450) le préposite Antiochus[16b] furent titrés patrices. Après la disgrâce d'Antiochus, Théodose II promulgua une loi, interdisant d'élever au patriciat les eunuques anciens préposites.[17] Cette loi fut-elle appliquée? C'est possible, car jusqu'au règne de Justinier I[er] il n'est fait mention d'aucun préposite titré patrice. Une loi de Zénon (474—491) n'autorise l'accès du patriciat qu'aux consuls, aux préfets du prétoire ou de la Ville, aux maîtres de la Milice et aux maîtres des Offices.[18] Les préposites ne sont pas mentionnés, bien qu'ils eussent la préséance sur les maîtres des Offices.

Justinien I[er], en 537, accorda à tous les illustres le droit d'obtenir le patriciat.[19] Dans une inscription, le célèbre Narsès, qui joua sous Justinien I[er] un rôle important à la cour et aux armées, s'intitule: vir gloriosissimus, ex-praeposito sacri palatii, ex-consuli atque patricius.[20] Un autre Narsès,

---

[16] *Cod. Theod.* IX, 40, 17, de poenis (an 399).

[16a] Ps. Codin, *de signis,* 37, 19, ed. Bekker.

[16b] Malalas 361, Theoph. 148 B, 96, 18 de B.

[17] Priscus 227; Malalas 361; Theoph. 148 B, 96, 21 de B. Cedr. I, 600.

[18] *Cod. Just.* XII, 3, 3, de consul.

[19] *Novelle* 62, § 2, 5, de consult.

[20] CIL VI, 1199. Cf. W. Ensslin, *Praep. s. c.* Pauly-Wissowa RE Suppl. Bd. VIII, 1956, col. 560.

préposite eunuque fut également patrice, sous le règne de Justin II (565—578)[21] et Smaragdus, sous Phokas (602—610).[21a]

Dans sa loi de 422, Théodose II avait placé les préposites sur un pied d'égalité avec les préfets et les maîtres de la Milice, au point de vue des honneurs et du titre, mais l'interdiction de parvenir au patriciat mit les préposites dans une situation inférieure. Le titre de patrice assurait, en effet, au fonctionnaire, qui en était honoré, la préséance sur tous les autres fonctionnaires, qui n'étaient pas patrices. Sous Constantin I[er] le Grand les patrices avaient le pas sur les préfets du Prétoire.[22] Comme les préposites, en leur qualité d'eunuques, ne pouvaient parvenir au consulat réel, c'était une cause de plus d'infériorité pour eux. Le consulat était, en effet, considéré comme la plus haute dignité.[23] Le privilège que Théodose II avait accordé aux préposites, en les assimilant aux premiers illustres et en leur permettant d'avoir la préséance sur eux à certaines conditions, ne jouait plus lorsque les premiers illustres avaient obtenu le patriciat ou avaient géré le consulat.

Les préposites, à la haute époque, exerçaient une charge aulique. Le prépositat ne constituait pas en lui-même un titre nobiliaire, mais il donnait accès au Sénat et permettait à son titulaire d'entrer dans l'ordre nobiliaire des *illustres*.[23a] Le préposite était noble, comme *vir illustris*, mais non comme préposite. A sa sortie de charge, le préposite, comme les autres fonctionnaires, devenait ancien préposite, *ex prepositis*, ὁ ἀπὸ πραιποσίτων, mais il conservait son titre nobiliaire de *vir illustris*, avec tous les avantages attachés à ce titre. Plus tard, à une époque qu'il est difficile de préciser, le prépositat fut érigé en charge noble et collative de noblesse.[23b] Le préposite en exercice portait le titre nobiliaire de préposite et il gardait ce titre à sa sortie de charge. Rentré dans la vie privée, il restait πραιπόσιτος et non ἀπὸ πραιποσίτων. Le titre nobiliaire de préposite pouvait, d'ailleurs, être conféré par l'empereur à des eunuques exerçant une fonction quelconque ou même sans fonction. Le personnage titré préposite prenait rang dans la classe des préposites et conservait son titre sa vie durant Cette collation du titre de préposite était, en quelque manière, une collation *honoris causa*, dispensant d'en remplir les charges.

L'*ordre des préséances*, pour les *illustres* de I[ère] classe, avait été fixée comme suit par la Notitia Dignitatum: préfets du Prétoire, préfet de la

---

[21] *Patria* II, 249; Ps.-Cod. 104. Cf. Corippe, *De laud. Just.* III, 221; IV, 363.

[21a] CIL VI, 1200. Cf. W. Ensslin, *op. cit.*, col. 560.

[22] Zosime, 106.

[23] *Cod. Theod.* VI, 6, 1, *de consul.* (an. 382). Cf. *Cod. Just.* XII, 3, 1, *de consul.* (époque de Théodose II); J. Lydus, de magistr. 173; Procope, de Bel. Pers., 136.

[23a] *Cod. Just.* XII, 5, 5, post depositam administrationem senatorio ordini sociatus est, en parlant d'Anastase. Cependant, Théodose II semble avoir interdit, un moment donné, l'accès au Sénat aux ex-préposites (Malalas, 361).

[23b] Cf. note 253.

Ville, maîtres de la Milice, préposite. Lors de leur retraite, ces divers fonctionnaires étaient assimilés et prenaient rang d'après la règle de l'ancienneté. L'ordre hiérarchique, établi par la Notitia Dignitatum fut-il maintenu? Marcien faisait remettre, dans l'automne de 450, un exemplaire de sa Novelle II aux personnages suivants: Scripta Palladio viro illustri Pf. P. Orientis, Hermogeni v. ill., comiti sacrarum largitionum, Gennadio v. ill. comiti rerum privatarum, Maximino vir ill., comiti et praeposito sacri cubiculi.[24] L'énumération est-elle faite d'après l'ordre hiérarchique? C'est peu probable . Il est difficile d'admettre, en effet, que le préposite ait été brutalement rétrogradé du rang, qu'il occupait en 427, pour être rejeté à la suite des deux Comtes des largesses, illustres de seconde classe. Il y a lieu de remarquer, il est vrai, que les textes juridiques groupent parfois les fonctionnaires non d'après l'ordre hiérarchique, mais d'après la nature et l'importance de leurs fonctions.[25] De plus, des exemplaires d'une loi de 414 sont adressées à Martianos, comte des largesses sacrées et Musellios, préposite de la Chambre sacrée.[26] Le fait que le comte des Largesses sacrées soit mentionné avant le préposite n'indique pas que le premier ait eu la préséance sur le second et peut s'expliquer par la routine.[26a]

Dans une loi, vraisemblablement de 485—486[27] de Zénon où tous les illustres sont mentionnés, l'ordre hiérarchique n'est pas observé: « Quoties viro forte patricio, vel ex-patricio, vel ei quem praetorianae vel urbicariae ampliss. sedis administratio illustravit, vel consulari viro quem tam ordinaria professio quam sacra nostrae pietatis sublimavit oratio, quive magisteriae potestatis sudoribus clarus factus est, vel ei qui magistri officiorum vel quaestoris officio functus aut sacro nostrae pietatis cubiculo praepositus, post depositam administrationem senatorio ordini sociatus est, aut cui nostra serenitas domesticorum scholam regendam mandavit, cuive sacros nostri numinis thesoros aut res privatas nostrae pietatis vel serenissimae Augustae nostrae conjugis gubernandas injunxit . . . » En dehors des patrices et des consulaires, sont cités par cette loi tous les *illustres* dans l'ordre suivant: les préfets du Prétoire et de la Ville, les maîtres de la Milice, le maître des Offices, le questeur, le préposite de la Chambre, le comte des domestiques, le comte des Largesses et le comte des biens privés. Le

[24] Nov. II de Marcien, in fine. Sur le titre de « comes » attribué au préposite voir J. Dunlap, *op. cit.*, 196. Le titre de « comes » est une distinction personnelle qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec le prépositat. Les plus hauts dignitaires joignaient le titre de comte au titre de leurs fonctions, par ex. les maîtres de la milice s'intitulent souvent également comtes. Voir *Cod. Theod.* I, 7, 2 (393) de off. Mag. mil. *Cod. Theod.* VII, 7, 3 (398) de pascuis. *Cod. Theod.* IX, 7, 9 (393) ad leg. Jul. et passim.

[25] Cf. *Cod. Theod.* XI, 8, 1 (409 ou 412). Qui a praebit. tiron. Cf. W. Ensslin, *op. cit.*, col. 559.

[26] *Cod. Theod.* XI, 28, 9 (414) de indol. debit.

[26a] *Cod. Theod.* XI, 28, 1. Cf. W. Ensslin, op. cit., col. 559.

[27] *Cod. Just.* III, 24, 3, ubi senatores. Cf. J. Dunlap, *op. cit.*, 188.

préposite est placé ici après le maître des Offices et le questeur; d'autre part, le comte des domestiques est cité avant les deux comtes du Trésor. Si l'on se réfère à l'ordre hiérarchique établi par la Notitia Dignitatum, il y aurait là deux erreurs, mais il est fort possible qu'il y ait eu une modification dans la hiérarchie et que le maître des Offices et le questeur aient pris la préséance sur le préposite ou, du moins, aient été placés sur le même rang que lui.[28]

En ce qui concerne les *charges curiales,* les patrices, consuls, consulaires, maîtres de la Milice, préfets des prétoires d'Orient et d'Illyrie et les préfets de la Ville en étaient libérés. Quant aux comtes des biens princiers (de l'empereur ou de l'impératrice), aux comtes des largesses, aux comtes des domestiques, aux questeurs et aux maîtres des Offices, ils étaient soumis aux charges curiales, eux et leurs enfants. Toutefois, il leur était permis de se faire remplacer à leurs risques et périls. Avant Zénon, les fonctionnaires précités avaient l'immunité curiale. Zénon respecte, du reste, leurs privilèges et ne vise que les fonctionnaires nommés depuis son avènement.[29] Anastase I[er] modifia légèrement les dispositions de la loi de Zénon et accorda l'immunité curiale aux fonctionnaires précités, nommés après l'avènement de Zénon, mais avant la promulgation de la loi de Zénon; Anastase proclame, en effet, le principe de la non rétroactivité des lois.[30]

Les énumérations données par les lois de Zénon et d'Anastase I[er], sont dans l'ordre ascendant. La hiérarchie était alors ainsi établie: comte des biens privés, comte des largesses sacrées, comte des domestiques, questeur, maître des Offices. Il semble donc que depuis le règne de Marcien (450—457), les comtes domestiques avaient la préséance sur les deux comtes des largesses sacrées. Dans aucun des textes précédents, on ne voit cité le préposite. Cette omission peut sembler singulière, car le préposite comptait parmi les illustres. Etait-il ou non libéré des obligations curiales?

On peut supposer que depuis longtemps des décisions impériales avaient libéré les préposites des charges de la curie, si tant est qu'ils y aient jamais été soumis. Dans sa loi, Zénon déclare qu'il entend respecter tous les privilèges anciens relatifs à la curie: nam alia universa legitima vel ex constitutionibus data privilegia integra volumus illabataque servari. Il est probable que le privilège des préposites, au point de vue des immunités curiales, était assez solidement établi pour qu'on n'ait pas songé à le remettre en question.

Les nombreuses lois relatives au curionat ne font pas, en effet, expressément allusion aux préposites, voire même à leurs subordonnés, les cubiculaires. La curie était héréditaire. Or, les préposites ne pouvant avoir

[28] Cf. J. Dunlap, *op. cit.,* 189.

[29] *Cod. Just.* X, 31, 64 (Zenon) de decurion.

[30] *Cod. Just.* X, 31, 65 (Anastase) de decurion. Justinien n'accordera l'immunité curiale qu'aux patrices, consuls et consulaires, et parmi les illustres, aux préfets des prétoires et de la ville et aux maîtres de la milice (id. X, 31, 66). (Justinien).

d'enfants, il devenait dès lors inutile de les astreindre à une obligation éphémère. De plus, les préposites étaient souvent d'origine étrangère, souvent même d'origine servile ou recrutés dans les basses classes de la société; ils devaient donc rarement appartenir à des familles curiales. Il faut ajouter que les préposites étaient assez puissants pour avoir obtenu des empereurs, outre les privilèges communs à tous les illustres, des privilèges spéciaux et des immunités particulières. Les simples cubiculaires avaient des privilèges nombreux, même après leur sortie de service. Ils étaient exempts des charges sordides, des corvées et prestations diverses et leur maison n'était pas soumise aux règlements de l'hospitalité.[31] On peut supposer que les privilèges des préposites étaient plus importants encore.

La loi de 422, en assimilant les préposites aux illustres de première classe, leur conférait par ce fait même l'immunité de la curie.[32] Or, les lois ont toujours maintenu cette exemption, en faveur des premiers illustres. Sans doute, le préposite n'est pas expressément nommé par les diverses lois postérieures à celles de 422; mais cette omission ne doit pas être interprétée contre le préposite, qui, au surplus, n'est pas cité parmi les illustres, soumis aux charges curiales. La règle que toute ceinture libérant de la curie libère également de la puissance paternelle, ne vise que les patrices, les consuls, les consulaires, les préfets et les maîtres de la Milice.[33] Les préposites ne sont pas mentionnés et cette omission pourrait signifier que les préposites étaient soumis aux charges curiales; mais les préposites, vu leur qualité d'eunuques, semblent avoir eu dans la hiérarchie des titres et des offices une situation à part. La législation draconnienne sur le décurionat ne semble pas leur avoir été applicable. A ce point de vue, le silence des textes à leur égard est significatif.

Ainsi, à la fin du V^e siècle, le préposite est un personnage important bien qu'il n'occupe, en 485—486, dans la hiérarchie aulique, que le 6^e rang, alors qu'en 422, il occupait le 4^e rang.[34] Il eut même alors, sans qu'on puisse en retrouver les raisons, pendant un certain temps, le contrôle des domaines impériaux de Cappadoce, domus divina per Cappadociam, qui étaient jusqu'en 379, sous le contrôle du Comte des domaines de la Couronne, comes domorum per Cappadociam.[35]

---

[31] *Cod. Just.* XII, 5, 2 (Théodose II et Valentinien III) de praepos. sacri cubic. et de omnibus cubicul. et privilegiis eorum.

[32] *Cod Just.* XII, 5, 1 (422) de praepos. sacri cubiculi.

[33] Nov. 82 de Justinien. De emancipatione.

[34] J. Dunlap, *The grand Chamberlain,* p. 195.

[35] Not. or. X, 1—2. Cf. E. Stein, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches,* Stuttgart, 1919, 170—172, et J. Karayannopulos, *Das Finanzwesen des frühbyzantinischen Staates.* Südosteuropäische Arbeiten 52, München 1958, pp. 65, 68, 69, 70, 76.

Le préposite du VI^e au XII^e siècle

A partir du règne de Justinien I^er (527—565), le préposite devient un très important personnage aulique.

Le préposite est désigné dans les textes byzantins par de nombreuses expressions.[36] Au V^e siècle, l'historien Socrate traduit exactement l'expression Praepositus sacri cubiculi par τὸν προεστῶτα τοῦ βασιλικοῦ κοίτωνος.[37] ailleurs, il l'appelle πρωτότυπος τῶν κοιτώνων τοῦ βασιλέως εὐνοῦχος.[38] Sozomène emploie six expressions différentes: ὁ προεστὼς τοῦ βασίλεως οἴκου,[39] προειστήκει δὲ τότε τῆς βασιλικῆς οἰκίας,[40] ὁ τοῦ βασιλείου οἴκου εὐνοῦχος.[41] τῆς βασιλικῆς οἰκίας μείζων εὐνοῦχος,[42] μείζων τοῦ βασίλεως εὐνουχῶν,[43] et ὁ μείζων τῆς βασιλικῆς αὐλῆς,[44] enfin Palladius désigne le préposite par les deux expressions: πραιπόσιτος τοῦ εὐσεβεστάτου κοιτῶνος[45] et ἀφεντὴς τῶν βασιλικῶν κοιτῶνων[46] et Olympiodore par le mot πραιπόσιτος.[46a]

Au VI^e siècle, la terminologie est riche en termes et expressions nouvelles. Evagrius: εὐνοῦχος τοῦ τε παλατίου καὶ τοῦ βασίλεως κρατῶν,[47] ἄρχων τοῦ βασιλικοῦ κοιτῶνος.[48] τῶν βασιλικῶν κοιτώνων προεστώς.[48a] Procope emploie une expression semblable: ὁ τῶν ἐν παλατίῳ εὐνούχων ἄρχων.[49] Malalas conserve la primitive dénomination, ὁ κουβικουλάριος[50] et ὁ κουβικουλά-

---

[36] J. Dunlap, *op. cit.*, Appendice B, p. 313—314.

[37] Socrate, *Hist. eccl.*, 3, 1. A Byzance, il n'est pas possible de distinguer le « *praepositus sacri cubiculi* » *du* « *praepositus sacri palatii* ». La Not. dign. ne mentionne que le premier, mais le préposite maintes fois cité dans le Livre des Cérémonies est incontestablement le « *praepositus sacri cubiculi* ». Dans une inscription (Orelli I, 1162), Narsès, le célèbre général de Justinien est intitulé « *ex-praeposito sacri palatii* », mais Narsès est qualifié par les textes de « cubiculaire » et fut, sans doute, promu, par la suite, « *praepositus sacri cubiculi* ». Le préposite Amantios, que Marcellinus Comes (an. 519) appelle « *Palatii praepositus* », est qualifié par Evagrios de « „προεστὼς τῶν βασιλικῶν κοιτώνων» ce qui équivaut à « *praepositus sacri cubiculi* ». (Evagrius IV, 2; Migne, T. 86, col. 2704).

[38] Socrate, *op. cit.*, 222.

[39] Sozom. VIII, 2.

[40] Sozom. III, 2.

[41] Sozom. VI, 16.

[42] Sozom. VII, 21.

[43] Sozom. VIII, 7.

[44] Sozom. V, 5.

[45] Palladius, *Hist. Laus* (éd. Lucot, Coll. Hemmer. Lejay). Paris, 1912, p. 402[4].

[46] Palladius, *Vita s. Johan. Chrysost.* V; *PG* 47, col. 19[22], mais qui donne ἀφηγητής au lieu de ἀφεντής.

[46a] Olympiodore 452.

[47] Evagrius I, 9.

[48] Evagrius VI, 2.

[48a] Evagrius IV, 2.

[49] Procope, Anecd. 46, 13.

[50] Malalas 363, 4.

ριος καὶ πραιπόσιτος[51] à côté du terme ἀρχιευνοῦχος.[52] et l'expression διοικοῦντα τὸ παλάτιον[52a] Zosime innove. Il emploie bien les expressions déjà connues: τὸν τῶν βασιλικῶν προεστῶτα κοιτῶνων,[53] ὁ τῆς φυλακῆς τοῦ βασιλικοῦ κοίτωνος προεστώς[54] et εἷς τῶν περὶ τὴν βασιλικὴν θεραπείαν εὐνούχων,[55] mais les expressions suivantes sont nouvelles: ὁ τοὺς βασιλικοὺς φυλάττειν ἐπιτεταγμένος κοιτώνας,[56] φύλαξ τοῦ κοίτωνος,[57] τῶν ἐν τῇ αὐλῇ πραττομένων κύριος,[58] τὴν ἡγεμονίαν πάντων τῶν βασιλικῶν εἶχε κοιτώνων.[59]

Au VII^e siècle, la Chronique Pascale dit: ὁ πραιπόσιτος τοῦ παλατίου,[60] Théophylacte Simocatta: ὁ εὐνοῦχος κορυφαιότατος[61] et ὁ τοῦ βασίλεως νυμφεύτης[62]

Au IX^e siècle, Théophane innove dans une large mesure: ὁ πραιπόσιτος κουβικουλαρίων,[63] ὁ τῶν εὐνούχων πρωτεύων,[64] ὁ πρῶτος τῶν εὐνούχων,[65] ὁ πρῶτος τῶν βασιλικῶν εὐνούχων,[66] ou simplement ὁ εὐνοῦχος,[67] εὐνοῦχος τοῦ παλατίου μέγας ὑπάρχων,[68] πρωτοεὐνοῦχος[69] et ὁ εὐνοῦχος καὶ μεγιστανός.[70]

Au X^e siècle, le Ps.-Codinos dit ὁ πραιπόσιτος[71] et Leon Grammatikos πρῶτος ὁ βασίλειος εὐνοῦχος[72] et ὁ μέγας κοιτωνίτης,[73] comme le Continuateur de Théophane.[74]

Au XI^e siècle, on trouve une mention dans Cédrène: ὁ πρῶτος τῶν θαλαμηπόλων .[75]

---

[51] Malalas 408, 19.
[52] Malalas 340, non cité par Dunlap.
[52a] Malalas 339, 22.
[53] Zosime 313, 17. On retrouve la même expression chez Evagrius IV, 2.
[54] Zosime 296, 20.
[55] Zosime 249, 11.
[56] Zosime 217, 13.
[57] Zosime 314, 15.
[58] Zosime 256, 6.
[59] Zosime 257, 13.
[60] Chr. Pasc. 558, 1.
[61] Theoph. Simocatta 194, non cité par Dunlap.
[62] Theoph. Sim. 52, 12.
[63] Theoph. 308, 1.
[64] Theoph. 53, 14.
[65] Theoph. 61, 12.
[66] Theoph. 71, 15.
[67] Theoph. 121, 11.
[68] Theoph. 389, 1.
[69] Theoph. 562, 3.
[70] Theoph. 451—452.
[71] Ps.-Codin. 18, 3.
[72] Leo Gramm. 94, 8.
[73] Leo Gramm. 283.
[74] Theoph. Cont. 376, 869.
[75] Cedr. II, 480. Le mot κατακοιμίστης. (Julien, *Epist. ad Athenaios* 274 A), cité dans la liste par Dunlap, désigne non le préposite, mais le parakimomène.

Au XII^e siècle, Zonaras, appelle Antiochos, qui vécut sous Théodose II, ὃς τῶν βασιλικῶν εὐνούχων ὑπῆρχεν ὁ κράτιστος.[75a]

Le Livre des Cérémonies[76] nous a conservé le cérémonial de la *promotion* d'un préposite. L'empereur est assis sur son trône, en grand costume, au Salon d'Or, avec tout le personnel de la Chambre. L'empereur fait alors signe à un préposite, s'il y en a un, ou, à son défaut, au primicier. Le futur préposite est alors amené et placé au centre du groupe formé par le personnel de la Chambre. Il se prosterne et il est ensuite conduit au bas des marches du trône pour baiser les pieds et les genoux de l'empereur *autokratôr* et du jeune empereur. Le récipiendaire reçoit de l'empereur le diptyque, sans parchemin, insigne de sa nouvelle dignité, tandis que le personnel de la Chambre est rangé en forme de PI, Π. Le récipiendaire se retire ensuite à reculons, à quelque distance du trône, tandis que la Chambre rend grâces à l'empereur. Le récipiendaire est de nouveau conduit devant l'empereur, dont il baise les pieds et les genoux et qu'il remercie. Il se rend ensuite, entouré par les cubiculaires et par les ostiaires, dans le Tripéton, où se trouvent les dignitaires, auxquels il présente ses hommages. Revenant alors avec sa suite de cubiculaires au Salon d'Or, il se place près du trône, tenant en main son diptyque. Le nouveau préposite prend, sans tarder, son service et, sur un signe de l'empereur, il introduit, assistié par deux ostiaires, les dignitaires par voiles ou catégories. Lorsque tous les dignitaires sont entrés, le préposite, sur un signe de l'empereur, prononce la formule d'usage: « S'il vous plaît ». Toute l'assemblée acclame l'empereur et se retire. Si l'empereur veut élever le préposite au patriciat, il doit lui remettre un autre dyptique avec feuillets. La cérémonie se déroule, dans ce cas, comme pour la promotion d'un patrice.

De ce qui précède, il résulte que le préposite est promu en présence de la Chambre seule, autrement dit, en présence des seuls eunuques. Les dignitaires barbus ne sont introduits dans la salle qu'après la cérémonie de promotion. Ce n'est, du reste, qu'après sa promotion comme préposite, que ce dernier est promu patrice. La cérémonie se déroule alors devant les dignitaires, conformément à l'usage.

Il y avait au Grand Palais *plusieurs préposites* en service. La première mention, qui soit faite de deux préposites, est celle d'Urbicius et d'Olybrius,[76a] sous Constantin I^er le Grand (324—337); une inscription latine mentionne aussi les deux ex-préposites Antiochus et Parthénius. [76b] Il est vraisemblable que l'un d'eux était préposite de l'empereur, et l'autre, pré-

---

[75a] Zonar III, 102.

[76] Cer. I, 51, 261—263.

[76a] *Ps.-Cod. de orig. CP* 18, 1; cf. 181 n. 4.

[76b] CIL. 7131. (De) massa pontis veri Antiochi et Parteni v(irorum) c(larissimorum) ex p(rae)p(ositi)s s(acri) c(ubiculi).

posite de l'impératrice. Lors de l'élection d'Anastase Ier, en 491, deux préposites sont également mentionnés dont l'un est peut-être Antiochus.[76c] Au IXe siècle, les deux préposites Baanès, patrice et Théophile, protospathaire, souscrivent tous deux aux actes du IVe concile oecuménique de Constantinople de 869—870.[76d] Chaque empereur, en tout cas, avait chacun son préposite. De nombreux passages du Cérémonial de Constantin VII Porphyrogénète montrent la présence de plusieurs préposites, sans spécifier, du reste, leur nombre.[77] Lors de la promotion d'un préposite, le Cérémonial prévoit la présence d'un autre.[78] Dans certains cas, lorsque la présence de deux préposites est signalée, l'un introduit les dignitaires, tandis que l'autre reste dans la salle de réception.[79] Michel III couronna empereur Basile Ier en présence de divers hauts personnages, dont le préposite Michel Angourès, et Basile fut revêtu de ses insignes impériaux par les préposites.[80] Le Livre des Cérémonies parle aussi d'un *premier préposite,* πρωτοπραιπόσιτος, qu'il oppose aux autres préposites.[81] Il se pourrait que le premier préposite ait été le préposite de l'empereur *autokratôr,* car, lorsque le Cérémonial parle de préposite, il s'agit toujours de ce dernier.

L'impératrice avait, elle aussi, son préposite. Le premier, qui soit attesté, remonte au règne d'Anastase Ier (491—518),[81a] car l'ordonnance de Léon Ier (457—474), où il est question des *cubicularii tam sacri cubiculi mei quam venerabilis Augustae* ne permet pas d'affirmer d'une manière absolue l'existence alors d'un préposite de l'impératrice.[81b] Toutefois, Théophane,[81c]

[76c] Cer. I, 92, 418, 8: καὶ συνῆλθον αὐτῇ οἱ δύο πραιπόσιται. Cf. Cod. Just. XII, 5, 5; duobus viris illustribus praepositis utrisque sacri cubiculi tam nostrae pietatis quam nostrae serenissimae conjugis. Cf. J. Dunlap, The grand Chamberlain, p. 191—192.

[76d] Mansi XVI, 84. Cf. L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin.* Paris 1949, 132.

[77] Cer. I, 1, 5, 7, 8, 25; I, 10, 71; I, 17, 99; I, 19, 115, 116; I, 20, 118, 119, 120; I, 21, 121, 122; I, 30, 162; I, 31, 171; I, 35, 181; App. 472, 475, 485, 486; II, 3, 527; II, 4, 528, 529, 530; II, 9, 541, 542; II, 12, 551, 554; II, 15, 566, 567, 587; II, 21, 618; II, 24, 622, 623; II, 52, 708, 709, 742, 750, 764, 774, 778 et passim. Etant donné qu'il pouvait y avoir au Grand Palais plusieurs empereurs et plusieurs impératrices, le nombre des préposites en exercice pouvait être assez élevé.

[78] Cer. I, 46, 233; I, 48, 245; I, 50, 259; I, 51, 261.

[79] Cer. I, 48, 245. Ce préposite est désigné par les mots: ὁ ἐνδὸν πραιπόσιτος A. Vogt (Constantin Porphyrogénète. Le Livre des Cérémonies. Commentaire II (Paris 1940), p. 66—67) estime que l'empereur n'a jamais eu qu'un seul préposite et que le préposite « de l'intérieur » du Chrysotriclinos est le préposite et l'unique préposite de l'empereur régnant. Il admet, cependant, que avec un empereur et un co-empereur, une impératrice et une co-impératrice, il pouvait y avoir quatre préposites (id. p. 75—76) et, avec un protopréposite, plusieurs préposites (id. Comment. I, Paris, 1935, p. 14).

[80] Theoph. Cont. 832.

[81] Cer. II, 3, 527; II, 24, 623; II, 25, 625.

[81a] *Cod. Just.* XII, 5, 5, duobus viris illustribus utriusque sacri cubiculi tam nostrae pietatis quam nostrae serenissimae conjugis.

[81b] *Cod. Theod.* XII, 5, 3. Cf. H. Grégoire, *Inscriptions historiques Byzantines.* Byzantion IV (1929) 465, n. 1.

[81c] Theoph. 152 B, 98, 33—35 de B.

à supposer qu'il ne commette pas un anachronisme, signale que Pulchérie, soeur de Théodose II (408—450) avait un préposite, parce qu'elle se conduisait, en fait, en impératrice régnante. L'impératrice Eudocie, sa femme, ayant réclamé, pour son propre service, un préposite, Théodose II refusa, en déclarant qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul préposite attaché au service d'une impératrice. Eudocie n'eut de préposite que le jour où Pulchérie renonça à garder celui qui était à son service. Le préposite Paul, qui adresse une note à Cyrille d'Alexandrie, dans laquelle il est cité en même temps que Pulchérie, était très vraisemblablement, le préposite de celle-ci.[81d] Ainsi, il n'y eut, au moins jusqu'au X^e siècle, qu'un seul préposite, même s'il y avait plus d'une impératrice.[81e]

L'empereur choisissait son préposite parmi les eunuques; mais son choix pouvait se porter sur le plus humble d'entre eux. Celui-ci se trouvait élevé ainsi brusquement dans la hiérarchie, sans avoir eu à gravir les divers échelons. Le protocole voulait que le préposite fût au moins protospathaire. Il est probable que l'empereur lui conférait dans la même cérémonie, d'abord, le titre de protospathaire, puis celui de préposite. En général, le préposite était titré patrice, soit au moment de la promotion, soit après.

Le patrice-préposite avait la *préséance* sur tous les patrices eunuques et barbus, même si ces derniers joignaient au titre de patrice celui d'anthypatos et exerçaient les plus hautes fonctions.[82] Il venait immédiatement après le syncelle.[82a] Le préposite, qui n'était pas titré patrice, venait après les patrices, mais avant tous les protospathaires et même avant le stratège des Anatoliques, si celui-ci était protospathaire et non anthypatos.[83] Au IX^e siècle, des deux préposites, mentionnés par Philothée et par le Taktikon d'Ouspensky, Baanès et Théophile, le premier avait rang de patrice, qui lui donnait droit de faire partie du Sénat et avait les privilèges des plus hauts fonctionnaires, le second était seulement protospathaire.[84] Les préposites avaient au Lausiakos un banc spécial.[85] Les préposites-officiers avaient, suivant la tradition, le pas sur les préposites non-officiers.[86]

Le *rôle* du préposite au Grand Palais était un rôle très actif. Chef de la Chambre et investi de la confiance entière du souverain, le préposite, en toute occasion, au Palais, en dehors du Palais, à l'église, au Sénat, bref partout, se tenait à côté du souverain, dont il transmettait les ordres. Il

---

[81d] Schwartz, *Acta conc. œcumen.* I, IV, 223, 6. Cf. W. Ensslin, *Praepositus sacri cubiculi.* Pauly-Wissowa RE. Suppl. Bd. VIII, 1956, col. 562—563.

[81e] Cf. E. Stein, *Histoire du Bas-Empire* I, 1959, p. 571, n. 93.

[82] Cf. J. Dunlap, *The office of the grand Chamberlain,* p. 237—239.

[82a] Cer. 727 et 730.

[83] Cer. II, 52, 730.

[84] Cf. J. Dunlap, *op. cit.,* p. 237 et notes 5 et 7.

[85] Génésios 87.

[86] Cer. II, 52, 730.

assistait à toutes les cérémonies auliques. Ainsi, le préposite Eusèbe assiste à l'entretien entre Constance II et l'évêque de Rome, le pape Libère, en 355,[86a] entretien à la suite duquel Libère fut déporté en Thrace; de même Eutrope siègea comme juge au côté d'Arcadius, lors des poursuites intentées à Timasius.[86b] L'influence du préposite sur l'empereur était par suite considérable et souvent c'était le préposite qui gouvernait sous le nom de l'empereur. Dans le Livre des Cérémonies, le préposite apparaît presque à chaque page; il est le fonctionnaire le plus souvent cité.

Le chapitre I[er] du Livre I des Cérémonies donne un aperçu des fonctions du préposite. Le rôle du préposite consistait essentiellement à rappeler, en temps et lieux utiles, à l'empereur ce qu'il devait faire. Il lui indiquait que le moment de partir était venu, que tel rite devait être accompli, qu'il avait à recevoir tel haut dignitaire.[87] Parfois, mais très rarement, le préposite, au lieu de prévenir directement l'empereur, s'adressait à son représentant, le *paradynastès*.[88]

La veille du jour d'une procession à Ste-Sophie, le préposite venait prévenir l'empereur et prendre ses instructions. Il se retirait pour aviser les personnages qui devaient assister à la cérémonie et il veillait aux mesures à prendre pour celle-ci.[89] Le matin de la fête, il arrivait au Grand Palais avec le personnel de la Chambre et il venait présenter ses hommages au souverain, qu'il escortait à travers les salles du Grand Palais. Dans les oratoires palatins le préposite présentait à l'empereur un cierge, que lui avait passé un cubiculaire.[90] Lorsque l'heure du départ pour l'église était arrivée, le préposite prévenait l'empereur et il appelait à haute voix les habilleurs. Ceux-ci entraient, revêtaient l'empereur de son costume d'apparat et se retiraient. Le préposite ceignait alors son maître de la couronne en présence de la Chambre.[91] Sur un signe de l'empereur, le préposite, après avoir salué, faisait signe de sa chlamyde à l'ostiaire d'introduire les dignitaires. Lorsque la réception avait pris fin, sur un signe de l'empereur, le préposite, d'une voix claire et harmonieuse, lançait l'avertissement d'usage: « S'il vous plaît! » (κελεύσατε). C'était le signal du départ. Dans l'Onopodion, avait lieu une nouvelle réception, selon le même cérémonial.[92] Là, après la réception, sur un signe de l'empereur, le préposite faisait signe à un silentiaire, qui disait à haute voix la formule habituelle: « S'il vous plaît! »[93]

[86a] Cassiod. Hist. trip. 5, 17.

[86b] Zosime V, 9, 2.

[87] Cer. I, 1, 5—6; I, 1, 9; I, 1, 16; I, 9, 61; I, 14, 92; I, 18, 110, 113; I, 21, 122; I, 23, 134; I, 25, 140; I, 26, 143; I, 27, 148, 153; I, 30, 163; I, 32, 176; I, 64, 289; I, 66, 197; I, 68, 305, 308; I, 70, 346; I, 72, 361; I, 73, 364; II, 9, 543; II, 15, 567; II, 20, 614; II, 23, 641.

[88] Cer. II, 2, 523.

[89] Cer. I, 1, 5—6.

[90] Cer. I, 1, 6—7.

[91] Cer. I, 1, 9.

[92] Cer. I, 1, 9—10.

[93] Cer. I, 1, 11.

Au Tribunal, près de l'oratoire des Lampes, l'empereur recevait un placet des factions et le confiait à son préposite.[94] La remise d'un placet avait lieu à chaque station des factions.

Dans l'exonarthex de Ste Sophie, le préposite enlevait la couronne de l'empereur, derrière un rideau.[95] Pendant l'office, le préposite avertissait l'empereur des cérémonies auxquelles il devait prendre part et il lui présentait un cierge.[96] Après la collation dans les catéchumènes, le préposite, après avoir aidé l'empereur à revêtir son costume, introduisait le patriarche.[97] Avant de quitter l'église, l'empereur distribuait des aumônes et le préposite lui présentait les bourses destinées à ces libéralités.[98] C'est au préposite que l'empereur confiait les « eulogies », que lui remettait le patriarche.[99] Au retour de l'église, le préposite et la Chambre acclamaient l'empereur dans l'Augoustéon et dans le Salon d'Or.[100]

A Pâques, le recteur, les préposites et la Chambre venaient donner le baiser de paix à l'empereur, dans le tricline des XIX Lits.[101] Puis, sur un signe de l'empereur, le préposite, de sa chlamyde faisait signe à un ostiaire d'introduire divers personnages, selon le même cérémonial.[102] Les dignitaires étaient ensuite introduits par voiles, selon l'usage, et précédés par le préposite.[103] Lorsque tous étaient rassemblés, à l'issue de la cérémonie du baiser de paix, le préposite, sur un signe de l'empereur, congédiait l'assemblée avec les paroles habituelles. Le préposite revêtait alors l'empereur du loros, puis il couronnait celui-ci.[104] Enfin, lorsque l'empereur devait faire à l'église une offrande importante (un kenténarion d'or) un cubiculaire portait le sac contenant les pièces de monnaie, mais, à l'église, le préposite prenait ce sac et le passait à l'empereur, qui le déposait au pied de l'autel.[105] Tels sont les renseignements, transmis par le premier chapitre du Livre I du Livre des Cérémonies.

Le préposite jouait un rôle important, lors des *réceptions* de dignitaires. Etant donné le caractère immuable du cérémonial, l'empereur ne communiquait avec le préposite que par signes. Sur un signe de l'empereur, le préposite, après avoir salué le souverain d'une inclinaison de tête, faisait signe avec sa chlamyde d'introduire les dignitaires.[106] L'ostiaire, après

[94] Cer. I, 1, 12.
[95] Cer. I, 1, 14.
[96] Cer. I, 1, 16.
[97] Cer. I, 1, 18.
[98] Cer. I, I, 18.
[99] Cer. I, 1, 18.
[100] Cer. I, 1, 21—22.
[101] Cer. I, 1, 23.
[102] Cer. I, 1, 23.
[103] Cer. I, I, 23, 24, 25.
[104] Cer. I, 1, 25.
[105] Cer. I, 1, 34.
[106] Cer. I, 1, 9—10.

avoir salué l'empereur, agitait alors la portière, que des silentiaires soulevaient pour donner passage aux dignitaires appelés.[107] Le préposite lançait l'avertissement traditionnel: Κελεύσατε, s'il vous plaît, et les assistants connaissant la signification de l'expression, acclamaient l'empereur et se retiraient.[108] Souvent, du reste, le préposite ne prononçait pas lui-même la formule, mais faisait avec sa chlamyde un signe à un officier palatin, qui lançait à haute voix l'avertissement d'usage. Cet officier était généralement le maître des cérémonies,[109] mais souvent aussi un silentiaire.[110]

Le *cérémonial d'introduction des dignitaires* était assez compliqué; ils devaient être introduits, en effet, par voiles ou catégories. Sur un signe de l'empereur, le préposite sortait. Les deux ostiaires, qui l'accompagnaient, restaient à proximité des portières, dans la salle. L'un d'eux, après avoir salué l'empereur, agitait la portière, que les silentiaires tiraient. Le préposite faisait alors son entrée, précédant les dignitaires; la cérémonie se répétait pour chaque voile.[111] Souvent aussi, c'était l'ostiaire qui, sur un signe du préposite, devait introduire les dignitaires par voiles.[112]

C'était généralement le préposite, qui introduisait devant l'empereur les personnages de marque: la nouvelle impératrice,[113] le patriarche[114] le césar,[115] le nobilissime,[116] le curopalate[117] et les divers hauts dignitaires, lors de leur promotion. Ce fut le préposite, assisté de deux ostiaires, qui introduisit la princesse russe Olga, en 957.[118] Parfois, cette mission était confiée aux ostiaires,[119] en particulier, lorsqu'il s'agissait de dignitaires ecclésiastiques,[120] parfois, aussi, au maître des cérémonies.[121]

Le cérémonial d'introduction des dignitaires était parfois très compliqué et comportait l'emploi de la parole. Sur un signe de l'empereur, le préposite faisait signe au maître (des offices impériaux);[122] celui-ci

[107] Cer. I, 1, 34.

[108] Cer. I, 1, 25; I, 24, 139; I, 27, 154; I, 38, 193; I, 40, 203; I, 44, 226, 228; I, 47, 239; I, 48, 249; I, 66, 298 et passim. Sur le sens de κελεύσατε. Cf. Reiske II, 603.

[109] Cer. I, 1, 10, 32; I, 9, 63; I, 10, 72; I, 11, 86; I, 17, 101, 105; I, 18, 110; I, 23, 130; I, 27, 149; I, 32, 176; I, 38, 192 et passim.

[110] Cer. I, 1, 11; I, 23, 130; I, 30, 163; I, 35, 181; I, 38, 192; I, 46, 235—236; I, 64, 286 et passim.

[111] Cer. I, 1, 23—25; I, 9, 61—62; I, 40, 202; I, 44, 226; I, 47, 237; I, 48, 245—247; I, 49, 255—256; I, 50, 258.

[112] Cer. I, 24, 138—139; I, 32, 172—173; II, 9, 543; II, 15, 568.

[113] Cer. I, 41, 208.

[114] Cer. I, 18, 113; I, 20, 119; I, 26, 146; I, 27, 153.

[115] Cer. I, 43, 219, 224.

[116] Cer. I, 44, 227.

[117] Cer. I, 45, 229.

[118] Cer. II, 15, 596.

[119] Cer. I, 24, 138—139; II, 15, 568.

[120] Cer. I, 14, 92—94.

[121] Cer. I, 26, 144.

[122] Cer. I, 68, 306. Cf. A. Vogt, *Constantin Porphyrogénète. Le livre des Cérémonies II.* (Paris 1939) p. 114, note 1.

faisait signe, à son tour, au cérémoniaire, en disant: « Les comtes ». Le cérémoniaire s'approchait alors de la portière et disait: « Levez ». Les dignitaires étaient alors introduits. Ce cérémonial était usité, en particulier, pour l'éparque et l'apoéparque.[123] Certains personnages de marque, comme les ambassadeurs de l'empereur d'Occident, étaient reçus par le maître (des offices impériaux) et par le préposite.[124] Mais c'était presque toujours par un signe, que le préposite transmettait les ordres de l'empereur aux officiers palatins, au cours des réceptions. Sur un signe de l'empereur, le préposite, après avoir salué son souverain d'une inclinaison de la tête, faisait signe avec sa chlamyde à l'ostiaire d'introduire les dignitaires.[125] L'ostiaire, après avoir salué l'empereur, agitait alors la portière, que les silentiaires soulevaient, pour donner passage aux dignitaires.[126]

Le cérémonial de l'introduction des femmes des dignitaires auprès de l'empereur était le même.[127]

Lors des *réceptions dans les phiales,* le préposite, sur un signe de l'empereur faisait signe trois fois de la main, νεύει διὰ τῆς χειρός, pour imposer silence aux orgues, de manière à permettre aux factions de réciter leurs litanies coutumières. Sur un nouveau signe de l'empereur, le préposite faisait signe au maître des cérémonies d'inviter certains hauts dignitaires à descendre dans la phiale. Sur un nouveau signe de l'empereur, le préposite faisait signe au maître des cérémonies de prier les dignitaires de se retirer. Enfin, toujours sur un signe de l'empereur, le préposite faisait signe à un cubiculaire-chantre. Ce dernier, par un triple signe, imposait silence pour prononcer les voeux habituels. Les factions présentaient alors leurs quatre requêtes. Puis, sur un signe du préposite, le cubiculaire-chantre agitait trois fois la main, indiquant par là que les requêtes étaient acceptées.[128]

Lorsqu'il s'agissait non plus de cérémonies mais des affaires de service, l'empereur communiquait avec le préposite par de brefs commandements. Lorsque tout était prêt, l'empereur disait au préposite: « Donne le départ, δὸς μεταστάσιμον, et le préposite répétait ce commandement à haute voix.[129]

L'empereur était soumis par le protocole à un très grand nombre d'obligations et de formalités. Le rôle essentiel du préposite consistait à prévenir l'empereur des cérémonies, auxquels il devait assister. De là, le rôle très important du préposite dans toutes les cérémonies de la vie aulique.

1. Le préposite avait le privilège de *ceindre l'empereur de la couronne*

[123] Cer. I, 68, 306; I, 70, 34. Il semble, toutefois, que ces textes sont antérieurs au X^e siècle.
[124] Cer. I, 87, 394.
[125] Cer. I, 1, 9—10.
[126] Cer. I, 1, 23.
[127] Cer. I, 9, 67.
[128] Cer. I, 64, 287—288; 291, 292; I, 66, 299—300.
[129] Cer. I, 70, 342; I, 72, 361; I, 73, 365.

et de la lui enlever. Lors de l'avénement de Léon I^er^ (en 457), lors de la visite à l'église de Saint Jean Baptiste, le préposite prit la couronne, déposée par Léon dans le *mitatorion* et, les mains voilées, la transporta jusqu'à l'autel, sur lequel Léon I^er^ la déposa lui-même; il la reprit, l'office terminée, et la remit au préposite, qui la transporta de nouveau dans le *mitatorion,* où il la plaça sur la tête de l'empereur.[129a] La même cérémonie se répéta, lors de la visite à Sainte-Sophie[129b] de Léon I^er^, ainsi que lors du couronnement d'Anastase I^er^, en 491.[129c] De même, lorsque Léon I^er^ couronna co-empereur son petit-fils Léon II, Léon I^er^ prit des mains du préposite la couronne pour la déposer sur la tête de Léon II.[129d] Cette cérémonie avait lieu en présence seulement des eunuques, d'après une tradition très ancienne. Les *vestitors* n'étant pas eunuques, devaient se retier à ce moment.[130] Le proèdre qui, lors de la création du titre, était eunuque, avait le droit d'assister à la cérémonie.[131] C'est également le préposite qui enlevait la couronne de l'empereur défunt, pour la remplacer par un simple bandeau de pourpre.[132]

2. Lors de la *naissance d'un porphyrogénète*, le préposite désignait 50 hommes, pris dans les tagmata, 50 miliciens Bleus et 50 miliciens Verts ainsi que 50 citoyens, qui étaient chargés de proclamer le nom, que devait porter l'enfant impérial.[133]

3. Lors de la cérémonie de la *tonsure* d'un jeune porphyrogénète, le patriarche remettait au préposite la serviette brodée d'or, dans laquelle étaient recueillis les cheveux de l'enfant impérial.[134]

4. Le préposite assistait aux cérémonies du *mariage des empereurs et des impératrices.* Le préposite et toute la Chambre escortaient la nouvelle impératrice.[135] Le préposite amenait dans l'Augusteus la nouvelle impératrice[136] et la conduisait à l'héliacon du Tribunal, en présence de l'armée et des factions.[137]

5. Lors d'un *triomphe,* le préposite donnait le signal des cérémonies[138] et il invitait les factions à chanter les litanies triomphales.[139]

[129a] Cer. I, 91, 413.
[129b] Cer. I, 91, 414.
[129c] Cer. I, 92, 425. Même cérémonial le jour de Pâques, Cer. I, 9, 62.
[129d] Cer. I, 95, 432.
[130] Cer. I, 1, 14, 21, 32; I, 9, 62, 64, 69; I, 10, 84; I, 17, 107; I, 18, 109; I, 23, 129, 136; I, 26, 145, 146; I, 30, 169; I, 37, 188; I, 48, 224, 249; I, 64, 289, 292; I, 66, 298, 300; I, 68, 305, 307; I, 69, 342; I, 70, 346; I, 72, 361, 362; II, 15, 593, 594.
[131] Cer. I, 97, 443.
[132] Cer. I, 60, 276.
[133] Cer. II, 21, 617.
[134] Cer. II, 23, 621.
[135] Cer. I, 40, 205.
[136] Cer. I, 41, 208.
[137] Cer. I, 41, 211.
[138] Cer. II, 20, 614.
[139] Cer. II, 19, 611.

6. Lors des *cérémonies à l'Hippodrome*, le préposite avait un rôle particulièrement important. C'est au préposite que l'empereur donnait l'ordre de faire arborer le drapeau, annonçant des courses. Le préposite allait trouver le tesséraire et lui disait: « Va, arbore (le drapeau) », ἄπελθε, βάλε ἄνω.[140] C'est le préposite, qui transmettait aux intéressés l'ordre impérial de célébrer les courses, τὸ πέρατον, remplacé parfois par le maître des cérémonies.[141] Le préposite semble avoir eu la haute main sur le personnel de l'Hippodrome et avoir été chargé de maintenir l'ordre durant les courses.[142] Il faisait vérifier l'urne servant au tirage au sort des attelages qui devaient courir.[143] Devant lui se réglaient les conflits entre démarques, relatifs aux courses.[144] Le chapitre 56 du Livre II du Livre des Cérémonies,[145] chapitre malheureusement incomplet, montre que le préposite avait une autorité discrétionnaire sur le personnel de l'Hippodrome. Le préposite Joseph l'Ancien, vraisemblablement Joseph Bringas, laissa péricliter cette autorité, au grand mécontentement des empereurs. Suivant une tradition remontant à la haute époque, le préposite était parmi les rares privilégiés, qui avaient le droit d'assister aux spectacles de l'Hippodrome dans la tribune impériale.[146] Lorsque la course était commencée, le préposite quittait l'empereur et venait se placer sur une plateforme élevée. Il priait de là les patrices de venir saluer l'empereur, et de là aussi il leur enjoignait de rejoindre leur place.[147] Il semble, d'autre part, que le préposite surveilla tout d'abord la répartition des dons faits par les différents dignitaires au profit ds spectateurs des courses de l'Hippodrome. Mais cette mission semble aussi lui avoir été assez rapidement retirée et confiée aux chartulaires de l'Hippodrome.[148]

7. Lors d'une *réception dans les phiales*, c'est le préposite qui transmettait aux démarques l'ordre impérial, τὸ πέρατον, relatif à cette réception.[149] Le préposite dirigeait les différentes phases de la cérémonie, par signes. Il jetait d'en haut dans la chlamyde des démarques les bourses qui leur étaient destinées.[150] Ce jour-là, le préposite représentait l'empereur et recevait les hommages réservés au souverain.[151] En conséquence, chaque démarque présentait deux placets, un pour l'empereur, l'autre pour le préposite.[152]

[140] Cer. I, 69, 310.
[141] Cer. I, 68, 304; I, 69, 313; I, 70, 340—341; I, 72, 359—360; I, 73, 364.
[142] Cer. I, 72, 363.
[143] Cer. I, 72, 364.
[144] Cer. I, 69, 313.
[145] Cer. II, 56, 807.
[146] Cer. I, 92, 418.
[147] J. Dunlap, *The office of the grand Chamberlain ...*, p. 255.
[148] J. Dunlap, *op. cit.*, p. 255.
[149] Cer. I, 64, 284—285.
[150] Cer. I, 66, 300.
[151] Cer. I, 66, 297.
[152] Cer. I, 64, 285; I, 66, 297.

8. Lorsque *l'empereur sortait à cheval* du Grand Palais, le préposite l'escortait également à cheval.[153] Fait à noter, par contre, le préposite ne figure pas parmi les hauts dignitaires admis à monter dans le vaisseau impérial.[154] Lorsque l'empereur se rendait aux Blachernes, les préposites et les dignitaires l'accueillaient au débarcadère.[155] Lorsque, d'autre part, l'empereur se rendait par bateau dans un monastère du littoral, il était reçu au débarcadère par les préposites et par la Chambre. Seuls étaient montés sur le bateau impérial quelques hauts personnages: le logothète, le protoasecretis, le maître des suppliques, l'hétaireiarque et le drongaire de la Veille, ainsi que les gens du service privé de l'empereur.[156] Sans doute, comme l'empereur avait toujours le droit de faire monter sur son bateau qui il voulait,[157] il est vraisemblable que le préposite était souvent appelé à cet honneur, que le protocole ne lui accordait pas expressément.

9. C'est surtout lors des *promotions de dignitaires et de fonctionnaires,* que le préposite avait un rôle actif. Lorsque l'empereur voulait nommer un magistros, il indiquait au préposite le nom du dignitaire à promouvoir. Le préposite transmettait ce nom au maître des cérémonies, qui amenait le récipiendaire devant l'empereur. Le préposite présentait alors au souverain la tunique et le baudrier, insignes de la dignité magistrale, et l'empereur les remettait au nouveau magistros.[158] Le même cérémonial avait lieu pour la nomination d'un patrice, si ce dernier se trouvait dans la salle; dans le cas contraire, le préposite sortait et allait chercher le récipiendaire.[159] La même cérémonie était observée pour la nomination d'un anthypatos,[160] d'un césar,[161] d'un nobilissime[162] et d'une patricienne à ceinture.[163]

Le préposite intervenait aussi dans la promotion des hauts fonctionnaires. Il introduisait le recteur et l'aidait à revêtir le costume rectoral.[164] Les grands officiers de la Couronne, d'ordre militaire ou civil, domestiques, stratèges, drongaires, préfets, etc. étaient nommés par l'empereur par simple édit verbal, qu'il accompagnait d'une brève exhortation à bien remplir les devoirs de leur charge.[165] Le logothète confiait ensuite le nouveau promu aux préposites, auxquels il donnait lecture de l'édit d'investiture. Le premier préposite proclamait alors à haute voix, en présence des digni-

[153] Cer. I, 30, 167; II, 13, 557.
[154] *De adm. imp.* 234; Cer. II, 13, 160.
[155] Cer. II, 9, 542.
[156] Cer. I, 18, 108.
[157] Cer. I, 26, 143—144; cf. I, 46, 231—232.
[158] Cer. I, 46, 235. Cf. I, 26, 144.
[159] Cer. I, 48, 247—248.
[160] Cer. I, 49, 256.
[161] Cer. I, 43, 220.
[162] Cer. I, 44, 225.
[163] Cer. I, 50, 257.
[164] Cer. II, 4, 528—530.
[165] Cer. II, 3, 526.

taires assemblés, l'édit d'investiture et confiait le nouveau fonctionnaire au maître des cérémonies, qui allait le présenter dans l'Hippodrome du Palais, en répétant la formule d'investiture.

Lors de la nomination d'un préposite, le nouveau préposite était introduit, sur un signe de l'empereur, soit par le préposite en exercice soit par le primicier.[165a] Lors de l'investiture d'un nouveau référendaire, le préposite remettait lui-même à ce dernier son décret de nomination.[165b] Le préposite assistait aussi à la nomination par l'empereur d'un nouveau cubiculaire, qui avait lieu au Chrysotriklinos.[165c]

Le préposite, au moment de la présentation du nouveau préfet au corps municipal dans l'Onopodion,[166] prononçait quelques paroles, interprétant celles que l'empereur avait prononcées.[167] L'empereur, en effet, après avoir ratifié la nomination du nouveau préfet, disait au préposite: « Va et présente-le comme le Préfet de la Ville ».[168] Le préposite prenait avec lui le nouveau dignitaire, le revêtait de son costume officiel et le présentait au corps municipal rassemblé.

Le préposite présentait aussi le noveau questeur à ses subordonnés.[169] De même, le préposite présentait le nouveau démarque aux notables de sa faction.[170]

Le préposite prenait part aussi à la nomination du Président du Sénat; il recevait le proèdre, avec les autres membres du Sénat, au Lausiakon.[170a] Le préposite faisait partie, en effet, du Sénat;[170b] il était même compté parmi les plus hauts dignitaires du Sénat, μεγίστανας ἐκ τῆς βασιλικῆς συγκλήτου,[170c] qualifiés d'amis de l'empereur, τῶν βασιλέων φίλους ἐκ τῶν συγκλητικῶν, que distinguait une chaussure particulière.[170d] Le préposite comptait également parmi les ἄρχοντες τοῦ Λαυσιακοῦ, ou hauts fonctionnaires du Lausiakon.[170e]

Le préposite intervenait de la même façon, lors de la nomination des *fonctionnaires subalternes*.[171] Il transmettait aux intéressés l'avis de leur nomination.[172] Lors de la nomination d'un cubiculaire, le préposite, après

---

[165a] Cer. I, 51, 261.
[165b] Cer. I, 87, 384.
[165c] Cer. II, 25, 624; II, 52, 721.
[166] Cer. II, 3, 525—528.
[167] Cer. I, 52, 264.
[168] Cer. I, 52, 263.
[169] Cer. I, 54, 268.
[170] Cer. I, 55, 269—270.
[170a] Cer. I, 97. 15.
[170b] Cer. II, 52, 741.
[170c] Cer. II, 751.
[170d] Cer. II, 751.
[170e] Cer. II, 797.
[171] Cer. I, 56, 272; I, 57, 273; I, 58, 274.
[172] Cer. I, 86, 390.

avoir remis au récipiendaire ses insignes, prononçait une allocution d'exhortations et faisait au nouveau dignitaire les recommandations d'usage.[173]

Après sa nomination, le nouveau patriarche était conduit en grande pompe au patriarcat, soutenu par le préposite et par un silentiaire, et escorté par les archontes de la Chambre, les silentiaires et les dignitaires ecclésiastiques.[174]

Lorsque le préposite était absent ou empêché, il était remplacé par le primicier de la Chambre,[175] ou plus rarement par un cubiculaire, ὁ εὐνοῦχος τὴν τοῦ πραιποσίτου διέπων ἀρχήν[176].

10. Lorsque l'empereur se rendait *à l'église,* le préposite présentait à l'empereur des bourses que celui-ci distribuait aux bas officiers ecclésiastiques et aux pauvres.[177] Le préposite présentait à l'empereur le cierge, que le souverain devait tenir à la main pour prier ou pour suivre une procession. Lorsque l'empereur avait terminé ses dévotions, il passait son cierge au préposite.[178] Lors de certaines cérémonies, le préposite présentait à l'empereur l'encensoir,[179] l'encens,[180] le flabellum [181] et l'eau bénite [182] C'est également des mains du préposite que l'empereur recevait les offrandes, qu'il déposait sur l'autel ou au pied de l'autel.[183] Le jour des Rameaux, l'empereur recevait de l'orphanotrophe un exemplaire du symbole de la Foi et le confiait au préposite.[184] Lorsque l'empereur sortait de l'église, il recevait du patriarche les eulogies et les passait au préposite, qui remettait, du reste, à l'empereur les offrandes destinées au patriarche.[185] Enfin, le préposite représentait l'empereur dans des circonstances aussi importantes que les sessions d'un concile. Les Actes du IV[e] concile de 869 montrent en effet, le patrice *Baanès,* assistant, au nom de Basile I[er], à plusieurs séances du concile et prenant souvent une part active à celles-ci. Baanès parla souvent au nom du sénat[186] et au nom de l'empereur.[187]

---

[173] Cer. II, 25, 625—626.
[174] Cer. II, 14, 565.
[175] Cer. I, 11, 87, scolie; I, 50, 259; I, 51, 261.
[176] Zonar. III, 47, 9.
[177] Cer. I, 1, 18; I, 23, 135.
[178] Cer. I, 1, 7, 16; I, 17, 102; I, 21, 123; I, 22, 126, 127; I, 25, 141; I, 26, 145; I, 27, 150—151; I, 28, 158; I, 30, 164, 165, 166; I, 35, 185; I, 43, 224; II, 7, 537; II, 9, 544; II, 12, 554; II, 13, 558.
[179] Cer. II, 12, 552; II, 13, 558, 559, 563.
[180] Cer. II, 12, 554—555.
[181] Cer. II, 12, 553.
[182] Cer. II, 12, 555.
[183] Cer. I, 1, 34; I, 30, 166; I, 35, 182.
[184] Cer. I, 32, 172.
[185] Cer. I, 1, 18; I, 25, 142; I, 26, 145.
[186] Mansi XVI, 30 D; 34 A; 144 E; 152 A; 317 D.
[187] Mansi XVI, 99 D; 100 B; 135 B; 159 D. Cf. J. Dunlap, *The office of the Chamberlain,* p. 256.

11. Lorsqu'au cours d'une procession, l'empereur recevait les placets des factions, il les confiait au préposite.[188]

12. Avant Justinien Ier (527—565), le préposite était chargé *d'introduire les ambassadeurs* auprès de l'empereur.[189] Lors de la réception d'ambassadeurs de Perse, il embrassait chacun des membres de l'ambassade, suivant l'ordre hiérarchique.[189a] Après le VIe siècle, cette mission semble avoir été confiée au Logothète du drome. En 968, en effet, lorsque Liutprand se présenta à la cour de Nicéphore II Phokas, il s'adressa aux curopalates et aux logothètes pour obtenir d'eux une audience impériale.[190]

13. *En campagne,* les préposites accompagnaient les empereurs. Ils montaient ainsi que les magistroï et les patrices de leur choix dans le bateau impérial.[191]

Pendant les marches, les préposites précédaient l'empereur avec la Chambre.[192] En campagne, les préposites avaient le privilège, qu'ils partageaient avec les magistroï, les patrices et officiers, de dîner à la table impériale sans avoir besoin d'être spécialement invités.[193] Au retour d'une expédition victorieuse, les préposites, revêtus de la cuirasse dorée, précédaient l'empereur avec la Chambre.[194]

D'après l'ancienne tradition, restée en vigueur aux IXe—Xe siècles, l'empereur, partant en campagne, laissait dans la capitale son préposite, très vraisemblablement le premier préposite, pour le représenter et remplir les fonctions de Régent ou vice-empereur: ὁ διέπων τὴν ἐκ προσώπου τοῦ βασιλέως δουλείας ἀρχήν.[195] L'empereur déléguait au préposite tous ses pouvoirs. Pour l'aider dans sa lourde tâche, le préposite était assisté du magistros (des offices) et du préfet (de la Ville): ὁ διέπων σὺν τῷ μαγίστρῳ καὶ τῷ ἐπάρχῳ τῆς πόλεως.[196] Ces deux hauts fonctionnaires semblent n'avoir exercé que le pouvoir exécutif,sous le contrôle et la direction du préposite.[197] Constantin VII Porphyrogénète[198] donne un aperçu du rôle du représentant, ἐκ προσώπου, de l'empereur, appelé encore ὁ ἀπομονεύς[199] pendant l'absence du souverain. Lorsque Théophile revint, en 831, de sa campagne victorieuse sur les Arabes, qui lui permit de reconquérir Tarse, il fut reçu

[188] Cer. I, 1, 12.
[189] J. Dunlap, *op. cit.,* p. 253.
[189a] Cer. I, 87, 394.
[190] Liutprand, *Legatio* (ed. J. Becker. Script. rer. germ. ... Hannover u. Leipzig, 1915) ch. II, p. 176[25—27] et ch. XIII, p. 183[25—26].
[191] Cer. Append. 475.
[192] Cer. App. 485.
[193] Cer. App. 472.
[194] Cer. App. 506.
[195] Cer. App. 503, 8.
[196] Cer. App. 504, 4—5.
[197] Cer. App. 503.
[198] Cer. App. 449—450.
[199] Cer. App. 496, 8.

par le préposite-régent et par d'autres hauts dignitaires[200] et, lors de son entrée triomphale à Constantinople, les trois personnages, qui avaient administré l'Empire pendant son absence, le reçurent avec une couronne d'or, ornée de perles.[201] Le préposite précédait le cortège triomphal.[202] De même, lorsque Basile I^er^ revint de la campagne contre Téphrikè, en 872, le patrice, préposite et sacellaire, Baanès, ainsi que le Préfet de la Ville, vinrent le saluer, puis lui présentèrent une couronne d'or avec une branche de laurier, symbole de la victoire. Puis, Baanès accompagna Basile à l'église de la Théotokos.[203] Enfin, en 968, Liutprand mentionne dans son Rapport[204] Christophorus patricius eunuchus, *qui vicem Nicephori gerit.*

Absent, l'empereur déléguait ses pouvoirs souverains au préposite; présent, il le chargeait souvent de le représenter. Baanès, représente Basile I^er^ au concile de 869.[205] Le préposite, ὡς ἐκ προσώπου τοῦ βασιλέως, transmettait aux hauts fonctionnaires leur édit de nomination.[206] Il représentait l'empereur lors de la remise des placets par les démarques et recevait comme tel des honneurs spéciaux.[207]

Le préposite était bien l'homme de confiance de l'empereur et il est naturel qu'il ait été choisi par l'empereur pour administrer l'Empire en son absence. Toutefois, l'empereur n'était nullement lié dans son choix, malgré la tradition. Comme homme de confiance, le préposite avait le privilège d'entrer directement chez l'empereur, ἀμέσως[208] et sans formalités, ἀμηνυτί [209] et lors des grands banquets, il était souvent invité à la table personnelle de l'empereur.[210]

Le préposite payait comme *taxe,* s'il était créé en même temps protospathaire, une livre d'or; en outre, il versait au Deutéros ou vice-concierge 24 nomismata pour le diptyque.[210a] S'il était nommé en même temps patrice, il devait acquitter la taxe prévue pour les autres patrices « barbus », soit deux livres d'or pour le personnel du parakimomène et 8 livres pour le préposite et pour ses eunuques.[210b] Il devait également verser 12 nomismata à l'atricline, chargé des invitations à la table de l'empereur.[211] Il semble que le préposite n'était pas soumis à une taxe spéciale, en tant

[200] Cer. App. 504, 4.
[201] Cer. App. 506, 1.
[202] Cer. App. 506, 13.
[203] Cer. App. 502.
[204] Liutprand, *Legatio,* op. cit., ch. XLVI, p. 199[27–28].
[205] Mansi XVI, 99 D; 100 B; 135 B; 159 D.
[206] Cer. II, 52, 723.
[207] Cer. I, 66, 297.
[208] Cer. I, 97, 442.
[209] Cer. I, 47, 237.
[210] Cer. I, 91, 416; II, 18, 602, 604; II, 52, 742, 750, 753, 759, 764, 774, 778.
[210a] Cer. II, 52, 722.
[210b] Cer. II, 52, 723 et 710.
[211] Cer. II, 52, 788.

que préposite, mais qu'il n'avait qu'à acquitter les taxes afférentes aux titres de protospathaire et de patrice. Un protospathaire versait, en effet, 72 nomismata, soit une livre d'or.[211a] Le Cérémonial ne dit pas si un eunuque, déjà titre protospathiaire et ayant payé la taxe imposée aux protospathaires, avait une taxe nouvelle à payer, s'il était nommé préposite.

Les préposites touchaient vraisemblablement une part privilégiée dans la répartition des *largesses impériales* et les différentes *taxes,* versées par les nouveaux promus. Comme don de joyeux avènement, l'empereur distribuait aux dignitaires et aux fonctionnaires des sommes d'argent considérables, sur lesquelles les préposites prélevaient très vraisemblablement leur part; de plus, les préposites recevaient des titres et des fonctions, selon leur désir; les parents et amis des préposites étaient également comblés d'offices et de titres.

C'était le préposite, très probablement le premier préposite ou préposite de l'empereur, qui avisait les hauts fonctionnaires de leur nomination; à cette occasion, le préposite touchait 24 nomismata.[212] C'était là pour le préposite une source importante de revenus. Car, si le préposite versait, lors de sa nomination, certaines sommes comme étrennes, il recevait bien plus, au cours de l'exercice de sa charge. Tout personnage, auquel l'empereur conférait un titre nobiliaire, était tenu de verser à divers officiers palatins une certaine somme d'argent, qui variait d'importance avec le titre. Parmi le officiers palatins, les préposites étaient ceux qui touchaient les sommes les plus élevées.[213] Ils les partageaient, il est vrai, entre eux, le plus souvent et, dans certains cas, lorsque la somme touchée était très élevée, ils devaient, après avoir prélevé leur part, répartir le reste entre un grand nombre d'intéressés.[214]

En ce qui concerne la répartition des largesses impériales proprement dites, faites en diverses circonstances, les préposites étaient assimilés aux magistroï; les préposites simplement titrés protospathaires étaient assimilés aux patrices.[215] Les préposites touchaient, d'ailleurs, non seulement à titre de préposites, mais encore d'après les divers titres nobiliaires, qu'ils avaient obtenus et d'après les fonctions diverses qu'ils pouvaient remplir. Car, à Byzance, le cumul des fonctions était la règle, et bien souvent le préposite exerçait quelque office important. Anne Comnène fait allusion aux largesses impériales, faites à l'occasion de sa naissance.[216] Lors des distributions d'objets pieux, faites aux dignitaires, lors de certaines solennités, les préposites n'étaient pas oubliés. Ils participaient aux distributions

---

[211a] Cer. II, 52, 722.
[212] Cer. II, 52, 723.
[213] Cer. II, 52, 708—712; 721—722.
[214] Cer. II, 55, 798—799.
[215] Cer. II, 53, 784.
[216] An. Comn. I, 296 B; II, 61—62 Leib.

de croix, le jour des Rameaux,[217] à celles des piécettes de monnaie et de parfums, le jeudi saint[218] et à celles de palmes et de croix, la veille des Rameaux.[219]

Les préposites touchaient-ils un *traitement*, comme divers autres officiers palatins? Le fait est probable. En tout cas, comme tous les dignitaires titrés, les préposites touchaient, au moins une fois par an, une somme assez importante, selon le titre nobiliaire qu'ils avaient obtenu, car, à chaque titre semble avoir correspondu une dotation fixe, payée annuellement. Liutprand fait allusion à la remise de cette dotation aux dignitaires, pendant la semaine des Rameaux.[220] Les historiens et chroniqueurs mentionnent souvent eux aussi cette distribution annuelle d'argent aux dignitaires. Jean Ier Tzimiskès (969—976) augmenta la dotation, ῥόγας ἐπηύξησε, des sénateurs et de la noblesse, ἥ τε σύγκλητος καὶ τὸ τῆς πολιτείας εὐγενες καὶ ἐλλόγιμον. [221] Cédrène,[222] de son côté, parle d'un paiement des traitements des sénateurs, fait par Romain III Argyre (1028—1034), le jeudi saint 1034: ἡ διανομὴ τῆς τῶν συγκλητικῶν ῥόγας. Les termes σύγκλητος et σύκλητικοί sont vagues et désignent, en réalité, l'ensemble des dignitaires et fonctionnaires de rang élevé. Cédrène note encore[223] que, sous Michel VI Stratiotikos (1056—1057), une distribution semblable eut lieu pour Pâques. Alexis Ier Comnène (1081—1118), ayant conféré le titre de protosébaste au doge de Venise et la dignité d'hypertime au patriarche de Venise[224], assure à ces deux hauts personnages la dotation afférente à ces honneurs, μετὰ τῆς ἀναλόγου ῥόγας.[225] D'autre part, Alexis Ier Comnène s'engage à payer le traitement des vingt charges ou titres qu'il a octroyés à la noblesse allemande par l'intermédiaire du chancelier Burchard, ἡ ρόγα τῶν δοθέντων ἀξιωμάτων[226] Enfin, en maintenant les titres, dignités, charges et offices concédés par sa mère Anne Dalassène, Alexis Ier Comnène déclare également maintenir les traitements, avantages et privilèges divers qui y étaient attachés.[227] Déjà, sous Justinien Ier (527—565), le roi des Lazes, Gubazès, inscrit parmi les silentiaires palatins, réclamait à l'empereur dix ans d'ar-

---

[217] Cer. I, 32, 171.
[218] Cer. I, 33, 178.
[219] Cer. I, 31, 170—171.
[220] Liutprand, *Antapodosis* VI, 10, 157—158. Script. rer. germ. Hannoverae et Lipsiae, 1915, ed. J. Becker.
[221] Leon Diacre, 100.
[222] Cedr. II, 505. Cf. Glykas 585.
[223] Cedr. II, 614—615. Cf. Glykas 600.
[224] Sur la dignité d'hypertime, cf. V. Grumel, *Titulature de métropolites byzantins.* II. Métropolites hypertimes. Mémorial L. Petit (Archives de l'Orient chrétien, I, 1948, p. 152—184.
[225] An. Comn. I., 286 B; II, 54. Leib. Cf. V. Grumel, *op cit.*, 158.
[226] An. Comn. I, 175 B; I, 134 Leib.
[227] An. Comn. I, 159 B; I, 122 Leib.

rièré de solde. Justinien Ier était disposé à faire droit à cette réclamation, mais d'autres soucis lui firent oublier ses intentions.[228]

Vivant dans l'intimité du souverain, le préposite jouissait d'un immense crédit et on peut supposer qu'il savait en tirer parti. Les préposites étaient, en général, très riches: ils habitaient de magnifiques palais, vivaient dans le luxe, bâtissaient des églises, fondaient des couvents. Parfois, cependant, lorsqu'ils avaient dépassé la mesure et amassé par des moyens plus ou moins illicites une trop grande fortune, l'empereur confisquait leurs biens. Plus que tout autre, les préposites étaient exposés, par le caprice de leur maître, à de brusques et terribles déchéances.

L'*insigne* du préposite consistait en un diptyque de patrice, mais sans les précieux feuillets, remis par l'empereur en personne, au cours d'une cérémonie tenue au Salon d'Or.[229]

Les préposites n'avaient pas, à proprement parler, de costume ou uniforme officiel. Sur la tunique, ils portaient la chlamyde à tablion d'or[230] ou le sayon de pourpre,[231] parfois même la simple chlamyde blanche.[232] Leur chlamyde à tablions d'or pouvait être décorée de divers motifs, par ex., des têtes de lions, λεοντάρια.[233]

Au Ve siècle, le préposite était devenu un personnage très important. Il était à la tête d'un grand nombre de services. Une constitution de Théodose II, de 442, adressée au préposite Artaxes, spécifie que les colons et la domesticité de la *domus* impériale relèvent, pour les affaires criminelles et civiles de la juridiction du préposite et du *vir spectabilis comes domorum,*[234] qui est très vraisemblablement sous ses ordres.[235]

Le préposite a sous ses ordres les cubiculaires, ὁ πραιπόσιτος κουβικουλαρίων, dont il est le chef.[236] Il contrôle aussi le *castrensis* et le primicier de la Chambre;[237] le *comes vestis sacrae* dépendait également de lui.[238] Les silentiaires dépendaient aussi du préposite et, en 499, une circulaire d'Anastase Ier sur les privilèges des silentiaires est encore adressée au préposite Antiochus.[239] A côté de son service aulique, le préposite avait aussi des attributions financières. Il administrait les biens de la Couronne en

---

[228] Proc. Bel. Pers. 291.
[229] Cer. II, 52, 703.
[230] Cer. I, 10, 71.
[231] Cer. I, 17, 99.
[232] Cer. I, 32, 171.
[233] Cer. I, 35, 181.
[234] Cod. Just. III, 26, 11: non alibi quam tui culminis ac v. sp. comitis domorum petatur examen.
[235] Cf. W. Ensslin, *Praepositus sacri cubiculi.* Pauly-Wiss. Kroll RE. Suppl. bd. VIII, 1956, c. 561.
[236] Theoph. 380 B; 264, 16—17 de B.
[237] Cf. J. B. Bury, *The imperial admin. system in the ninth century.* London 1911, 123.
[238] Cod. Theod. XI, 18, 1.
[239] Cod. Just. V, 62, 25. Cf. J. E. Dunlap, *The office of the grand Chamberlain,* 220.

Cappadoce[240] ainsi que le *sacellum,* enlevé à la compétence du *Comes rerum privatarum,* ce qui le fit désigner parfois, mais non d'une manière officielle, comme sacellaire.[241] Enfin, le préposite intervenait encore dans la nomination de nouveaux membres de la schola des agentes in rebus.[242] Bref, au début du règne de Justinien Ier, le préposite était un très important dignitaire aulique. Il garde même cette importance pendant le règne de cet empereur. Il a toujours la haute direction sur les deux trésors particuliers de l'empereur, la *sacelle,* alimenté par les revenus des domaines et le *vestiaire sacré,* contenant les objets précieux et la garde-robe de l'empereur. Il garde le titre de sacellaire et, en 537, il est chargé spécialement de la haute direction de ces deux Trésors.[243] D'un autre côté, l'importante novelle du 18 mars 536, créant comme gouverneur de la province de Cappadoce Première un proconsul, avec juridiction d'appel sur les deux Cappadoces, soumet le proconsul au préposite, en ce qui concerne les domaines de la liste civile.[244]

Mais, au cours des VIIe et VIIIe siècles, d'importants changements sont intervenus dans la situation du préposite. Ses pouvoirs ont été littéralement démembrés. Un certain nombre de ses attributions sont passées à d'autres services et certains fonctionnaires, responsables devant lui jusque là, ont cessé de l'être. L'administration des biens de la Couronne lui fut retirée; les silentiaires, qui dépendaient de lui, passèrent sous la direction du Maître des Offices.[245] Le service de la garde-robe est devenu indépendant avec le protovestiaire, celui de la table impériale avec le ὁ ἐπὶ τραπέζης ou maître d'hôtel, celui de la conciergerie avec le Papias et le Deuteros.[246] Le service de la Chambre lui est également retiré en partie. Les cubiculaires sont répartis en deux catégories. Les cubiculaires de la Chambre à coucher impériale, les kitonites, κοιτωνῖται, sont sous la direction du parakimomène, dont l'influence va grandissant et qui finira par remplacer en tout le préposite et par devenir le premier ministre de l'em-

---

[240] Not. Dign. or. X, 1—2: sub dispositione viri illustris praepositi sacri cubiculi: domus divina per Cappadociam.

[241] E. Stein, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches,* 145—147, 160—164. Fr. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung,* 1927, 16; G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin.* Paris, 1956, 128, 169, 176.

[242] Cod. Theod. VI, 27, 8, de 398.

[243] W. Ensslin, *Praepositus sacri cubiculi.* Pauly-Wissowa-Kroll RE. Suppl. Bd. VIII, 1956, c. 563 et E. Stein, *Introduction à l'Histoire et aux Institutions byzantines.* Traditio VII (1949—1951) 145.

[244] E. Stein, *Histoire du Bas-Empire.* Tome second. Paris-Bruxelles-Amsterdam, 1949, p. 473. Cf. J. Dunlap, op. cit., p. 199—223.

[245] G. Ostrogorsky, E. Stein, *Die Krönungsordnungen des Zeremonienbuches.* Byzantion VII (1932) 207. Cf. J. E. Dunlap, *The office of the grand Chamberlain,* 230—231.

[246] Sur le protovestiaire cf. R. Guilland, *Fonctions et dignités des eunuques.* Etudes byz. II (1944) 202—220; sur le Maître d'hôtel id. III (1945) 179—187; sur le Papias et le Deutéros, ibid., 202—210.

pereur.[247] Les autres cubiculaires, οἱ κουβικουλάριοι τοῦ κουβουκλείου distincts des κουβικουλάριοι τοῦ βασιλικοῦ κοιτῶνος restent sous la direction du préposite avec leur chef, le primicier de la Chambre, mais leur service ne s'exerce que dans les cérémonies les moins intimes du Grand Palais.[248] Le préposite a perdu aussi toute autorité sur la garde du corps de l'empereur, dont il semble avoir été, vraisemblablement avant le VI^e^ siècle, ou tout au moins, avant le milieu du VI^e^ siècle, le chef direct.[249] Le soin de veiller à la sûreté de l'empereur a été confié au parakimomène. La réforme est réalisée, au début du X^e^ siècle, car le Cérémonial de Constantin VII Porphyrogénnète ne montre plus le préposite assumant la responsabilité de garder l'empereur. Le préposite est devenu Maître des cérémonies. Il reste un personnage considérable, malgré tout, jusqu'au milieu du X^e^ siècle et l'un des plus hauts dignitaires de la Chambre. Il est le premier des προεστῶτες τοῦ μυστικοῦ κουβουκλείου[250] et il a un rôle de tout premier plan dans les innombrables cérémonies auliques de cette époque. La première moitié du X^e^ siècle semble avoir été la période où le préposite a eu la plus grande influence. Il peut parvenir à toutes les grandes fonctions de l'Empire, sauf celles d'éparque, de questeur et de domestique,[251] le Cérémonial stipulant que la qualité de préposite n'était pas incompatible avec celle d'officier.[252]

Cette transformation dans les fonctions du préposite s'accompagna d'une autre, aussi profonde, de la nature même du titre. Le prépositat, en effet, était à la fois une charge et une dignité, ἡ τῶν λαμπροτάτων πραιποσίτων ἀξία.[253] Il était une charge aulique trop importante pour ne pas avoir été érigé en charge noble, la seule, du reste, des principales charges auliques, tenues par des eunuques. Les autres charges, si importantes fussent-elles, comme celles de parakimomène ou de protovestiaire, n'étaient pas en elles-mêmes collatives de noblesse, mais leurs titulaires étaient toujours pourvus d'un titre nobiliaire assez élevé.

La division de la noblesse en classes était, en effet, tombée peu à peu en désuétude et avait été remplacée par une autre organisation. Certaines charges, et plus particulièrement certaines charges auliques, furent érigées en charges nobles et le titre de ces charges valut comme titre nobiliaire distinct. Une seule exception eut lieu en faveur du titre de patrice;

---

[247] Sur le parakimomène cf. R. Guilland, *Fonctions et Dignités des eunuques.* Etudes byz. II (1944) 191—201.

[248] Cf. J. B. Bury, *The Imperial Administrative System,* p. 120. L. Bréhier, *Les Institutions de l'Empire byzantin.* Paris, 1949, 128—129.

[249] Theoph. Simokattès 194: εὐνοῦχον τῶν εἰς τὴν βασιλικὴν δορυφορίαν συντεταγμένων αὐτῷ καὶ κορυφαιότατον, ὃν πραιπόσιτον εἴθισται Ῥωμαίοις ἀποκαλεῖν. Cf. J. Dunlap, *op. cit.,* p. 242—259.

[250] Cer. II, 52, 750.

[251] Cer. II, 52, 725.

[252] Cer. II, 52, 722 et 730.

[253] Cer. II, 52, 722. Cf. plus haut note 23b.

il fut maintenu dans la hiérarchie, bien que ne correspondant à aucun service aulique ou public. Celui qui exerçait une charge noble faisait de droit partie de la hiérarchie nobiliaire et portait le titre de sa charge comme titre nobiliaire. L'officier qui cessait de remplir sa charge noble, en conservait le titre sa vie durant et gardait dans la hiérarchie nobiliaire le rang auquel ce titre lui donnait droit. Conformément, du reste, à la tradition, l'empereur avait toujours le droit de conférer le titre nu d'une charge noble comme récompense. Celui qui obtenait le titre nu d'une charge noble, n'exerçait pas, en réalité, les fonctions de ladite charge, mais en portait seulement le titre et prenait rang dans la hiérarchie nobiliaire d'après son titre. A côté d'officiers palatins exerçant une charge noble, dont ils portaient le titre, il y avait une multitude de personnages portant le titre d'une charge noble qu'ils n'exerçaient pas. Le plus souvent ces personnages exerçaient une fonction publique d'ordre civil ou militaire, n'ayant aucun rapport avec la charge noble dont ils portaient le titre, car, en règle générale, il n'existait aucune analogie entre le titre nobiliaire et la fonction, comme en témoignent les légendes des sceaux.

Jadis le préposite figurait dans la classe nobiliaire des *illustres,* mêlé aux divers hauts fonctionnaires exerçant des magistratures *illustres.* Au X^e^ siècle, le préposite compte dans un groupe, un ordre, τάξις, nobiliaire distinct, l'ordre des préposites. Il n'est plus noble en qualité d'*illustre,* mais en qualité de préposite. Le titre de préposite reste attaché à sa personne d'une façon permanente. A sa sortie de charge, il reste toujours préposite et non expréposite, ἀπὸ πραιποσίτων.

Le groupe nobiliaire, τάξις, des préposites comprenait, au X^e^ siècle, trois catégories de préposites: 1. *Les préposites en exercice* qui conservent leur titre, même à la retraite. 2. *Les préposites vacants* ou *retraités* ou *en disponibilité,* qui n'exerçaient pas les fonctions de préposite, tout en en portant le titre officiel. Ce sont eux qui étaient appelés ex-préposite, ἀπὸ πραιποσίτων. [254] 3. Les *préposites fictifs ou honoraires.* Ils étaient censés avoir exercé la charge de préposite, alors qu'ils ne l'avaient jamais exercée en fait. Ils étaient fictivement assimilés aux préposites en retraite et étaient appelés aussi pour cette raison ex-préposites, ἀπὸ πραιποσίτων. Si le nombre des préposites retraités devait être assez élevé, car les empereurs et impératrices changeaient assez souvent de préposite, celui des préposites fictifs devait être très élevé. Ibn Kordadbeh prétend qu'il y avait à Byzance 400 préposites. Le chiffre est manifestement exagéré, mais il est certain que les empereurs conféraient assez largement ce titre.[255]

Comme les titres nobiliaires pouvaient se cumuler, les préposites ajou-

---

[254] Malalas 361; Priscos 227; Theoph. 125, 127, 148; Patria II, 241; Cedr. I, 582, 600; Zonaras III, 100, 102 etc.

[255] A. Vogt, *Basile Ier, empereur de Byzance (867—886) et la civilisation byzantine à la fin du IXe siècle.* Paris, 1908, p. 78, n. 5.

taient à leur titre de préposite soit des titres nobiliaires inférieurs, comme celui de protospathaire, soit des titres supérieurs, comme celui de patrice.[256] Comme, d'un autre côté, les eunuques pouvaient, à quelques exceptions près, remplir toutes les fonctions publiques, un préposite qui avait une fonction soit civile, soit militaire, avait le pas sur un préposite qui n'avait aucun office.[257] Le préposite eunuque Joseph Bringas était titré patrice, il exerçait la charge aulique de parakimomène et en plus le commandement de la flotte, en qualité de drongaire de la Flotte (et il était, en outre, paradynaste ou vice-empereur.[258]

A partir du règne de Romain II (959—963), le nom des préposites apparaît de moins en moins souvent chez les historiens. Finalement, à partir du milieu du XI[e] siècle, il n'est plus question du préposite. En effet, parmi les nombreux eunuques, qui dirigèrent l'Etat et exercèrent de hautes fonctions civiles ou de grands commandements militaires, sous les règnes des porphyrogénnètes Zoè (1028—1054) et Théodora (1054—1056), les historiens ne mentionnent pas de préposite, sauf Constantin et Jean, sous le règne de Constantin IX Monomaque (1042—1054). Cependant, Michel VI Stratiotikos (1056—1057), dont la cour était peuplée d'eunuques, eut certains divers préposites. Sous les règnes également d'Isaac I[er] Comnène (1057—1059), de Constantin X Doukas (1059—1067), de Romain IV Diogène (1067—1071), de Michel VII Doukas (1071—1078) et de Nicéphore III Botaniate (1078—1081), les textes ne font allusion à aucun préposite. Bien des eunuques, toutefois, gravitaient autour des empereurs, dont ils accaparaient la confiance. Le fameux Niképhoritzès, qui joua un rôle important sous Constantin X Doukas et sous Romain IV Diogène, et qui devint le ministre tout-puissant sous Michel VII Doukas, passa-t-il par le prépositat avant de devenir logothète? Le fait est possible, mais les sources ne l'indiquent pas. Sous Nicéphore III Botaniate, l'eunuque Jean, en qui l'empereur avait assez de confiance pour lui confier un commandement important, est simplement désigné par sa qualité de protovestiaire, sans addition d'un titre nobiliaire, comme celui de préposite.[259]

Au XII[e] siècle, les historiens mentionnent parfois l'élévation des eunuques à la dignité de parakimomène, mais sans adjonction de titre nobiliaire spécial. Sous Andronic I[er] Comnène (1183—1185), l'eunuque Nicéphore fut créé parakimomène, en recevant le commandement d'une armée.[260] Sous Alexis III Ange (1195—1203), l'eunuque Eonopolita, chargé par l'empereur d'une mission, est nommé à cette occasion parakimomène.[261] Aux XI[e] et XII[e] siècles, les eunuques impériaux sont désignés sous

[258] Cer. II, 52, 722. Cf. Sceaux divers.
[257] Cer. II, 52, 730.
[258] Th. Cont. 469; Cedr. II, 339.
[259] Nic. Bryenne 159.
[260] Nicétas 412.
[261] Nicétas 608, 709.

le terme vague de θαλαμηπόλοι, dont certains devaient être très vraisemblablement titrés préposites. On peut supposer qu'au XII^e siècle, let itre de préposite tomba en désuétude, comme la plupart des autres titres nobiliaires des offices, lors de la réforme profonde que fit Alexis I^er Comnène (1081—1118). Le Ps.-Codinos, au XIV^e siècle, ne connaît pas le préposite, qui fut vraisemblablement remplacé par un officier similaire, le Préfet de la Chambre à coucher, ὁ προκαθήμενος τοῦ κοιτῶνος.[262]

Le protocole attachait au titre de préposite *des épithètes* officielles. Aux V^e et VI^e siècles, comme les *illustres* de première classe, les préposites avaient droit aux èpithètes distinctives le *magnificentissimus,* (μεγαλοπρεπέστατος) et de *gloriosissimus* (ἐνδοξότατος). En 422, le préposite Macrobe est titré *vir illustris*[263] et vers 450 de même le préposite Maximin.[264] Sous Anastase I^er (491—518) les préposites sont dits *viri illustres*;[265] sous Justinien I^er, les préposites sont qualifiés de *magnificentissimi,* μεγαλοπρεπέστατοι,[266] ou de *gloriosissimi,* ἐνδοξότατοι,[267] tels le célèbre Narsès[268] et Kalopodios.[269] Il est à peu près certain qu'après Justinien I^er, les préposites conservèrent l'épithète de *gloriosissimus,* ἐνδοξότατος, et qu'ils la portèrent jusqu'à la disparition de la répartition de la noblesse en classes. A ce moment-là, le prépositat fut érigé en charge noble et le titre de préposite devint un titre nobiliaire distinct. Pour prendre rang dans la hiérarchie nobiliaire, le préposite n'eut plus besoin d'un qualificatif quelconque; il lui suffit d'être préposite.

Dans les Actes du IV^e concile oecuménique de Constantinople (869) le préposite Baanès est qualifié de *magnificentissimus, famosissimus,* πανεύφημος,[270] *laudabilissimus,* θαυμασιώτατος[271]. Ce sont là de simples épithètes laudatives, des prédicats qui n'ont aucune signification spéciale, au point

---

[262] Ps.-Cod. de off. II.

[263] Cod. Th. VI, 8, 1, de praep. s. cub. Cf. J. Dunlap, *The grand Chamberlain* ... qui donne p. 313—314 la liste des épithètes qualifiant le préposite. La présente liste complète celle de Dunlap avec 9 épithètes nouvelles.

[264] Marcien: Nov. II, in fine.

[265] Cod. Just. XII, 5, 5, de praepos. sacri cubiculi.

[266] Edit VIII de Pontici tractu: magnificentissimorum eorum magistratuum, qui sacro nostro patrimonio, cubiculo etiam ... praefecti sunt. L'épithète μεγαλοπρεπέστατος, contrairement à ce qu'avance P. Koch, *Die byzantinische Beamtentitel von 400 bis 700.* Iena 1903, 51 est déjà employées pour le préposite, lors du concile d'Ephèse (431), ἡ ἡμετέρα μεγαλοπρεπεία (Schwartz, *Acta conc. œcum.* I, 1, 7, p. 133, 23, 29), dans un écrit de Cyrille d'Alexandrie (Schwartz, *op. cit.,* I, (I^ère éd.) 4, p. 37—38) et au concile de Chalcédoine (451) où les préposites Artaxès et Romanos sont qualifiés de ὁ μεγαλοπρεπέστατος καὶ ἐνδοξότατος ἀπὸ πραιποσίτων (Mansi 563 et Seek, Reg. 8 octobre 451). Cf. W. Ensslin, Praepositus sacri cubiculi. Pauly-Wissowa-Kroll. Suppl. Bd. VIII, 1956, c. 560.

[267] Nov. XXX, 7, I de procons. Capp. c. VI.

[268] Orelli n. 1162 an. 565.

[269] Theoph. 360 B.

[270] Cf. P. Koch, *op. cit.,* 94—95.

[271] Cf. P. Koch, *op. cit.,* p. 98—99.

de vue du rang. Baanès, en sa qualité de préposite-patrice, occupait un rang déterminé dans la hiérarchie officielle, et les épithètes variées dont on le parait, ne pouvaient en aucune façon modifier son rang. Au X^e siècle, Philothée, dans son Klétorologe, qualifie les préposites de λαμπρότατοι, *clarissimi* ou de περίφανοι, illustres.[272] Ces épithètes n'ont aucune signification précise. A la fin du IX^e siècle, la distinction entre *illustres, respectabiles* et *clarissimi* était complètement oubliée. Les préposites du VI^e siècle auraient été fort humiliés de n'être plus titrés que *clarissimi,* λαμπρότατοι.

Il y a lieu de noter, enfin, que jusqu'à Héraclius (610—642), le patriarche eut un préposite attaché à son service.[273] Une loi d'Héraclius décida, en effet, que le préposite du patriarche, s'il était diacre, aurait le second rang après le préposite de l'empereur et qu'il viendrait ainsi immédiatement après le préposite de l'impératrice; s'il était prêtre, il prendrait rang immédiatement après le préposite de l'empereur.[274] L'office de préposite du patriarche cessa d'exister, avant le X^e siècle, car Constantin VII le signale, comme n'existant plus de son temps.[275]

*

Grâce à l'énorme influence qu'ils surent prendre sur l'esprit des empereurs, les préposites jouèrent à certaines époques un rôle de premier plan dans l'Etat. Ils furent très souvent liés à lhistoire politique et religieuse de Byzance. aussi les historiens sont-ils appelés à citer assez souvent leurs noms.

Sous Constantin I^er le Grand (324—337) sont mentionnés les premiers préposites:[276] *Urbicius* et *Olybrius. Urbicius* seconda Constantin le Grand, lors de la construction de Byzance.[277] Il fit bâtir divers édifices avec l'aide du préfet Salluste[278] et il éleva peut-être à ses frais l'église de Saint Julien.[279] Quant à *Olybrius,* il seconda également Constantin le Grand, lors de la construction de Byzance.[280] Le préposite *Hilarion* est mentionné,

---

[272] Cer. II, 52, 722 et 742.

[273] Cer. II, 39, 637.

[274] Cer. II, 39, 637. Cf. J. Dunlap, *The office of the grand Chamberlain . . .,* 232.

[275] Cer. II, 39, 637.

[276] Cf. J. Dunlap, *op. cit.,* pp. 309—312, qui donne la liste des préposites de 324 au XII^e siècle. La présente étude complète la liste de J. Dunlap, en y ajoutant 18 nouveaux titulaires.

[277] Preger II, 143.

[278] Preger II, 149.

[279] Preger II, 216. Sur les diverses églises de St. Julien, cf. R. Janin. La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. Paris, 1953, p. 268—270.

[280] Preger II, 143, IV. Ensslin (Praepositus sacri cubiculi, Pauly-Wiss. Kroll. RE. Suppl. bd. VIII, 1956, c. 557) estime qu'il y a lieu de rayer de la liste des préposites, établie par J. Dunlap, Urbicius et Olybrius, étant donné la qualité très discutable de la source qui est seule à les mentionner

comme ayant eu sa statue à l'Octogone.[281] Enfin, le préposite *Festus* est cité comme préposite sous Constantin le Grand, par le Liber Pontificalis.[282]

Sous Constance II (353—361), le patrice *Eusèbe* est le premier sur lequel nous ayons des renseignements détaillés. Eusèbe exerça une influence considérable dans l'Etat. Il fut assez puissant pour entraîner l'impératrice et la Cour dans l'hérésie d'Arius, ce qui troubla profondément l'Empire.[283] Il joua un rôle louche, lors de l'assassinat du césar Gallus.[284] Envoyé en mission auprès du pape Libère, il tenta de le corrompre à prix d'argent.[285] Il fut mis à mort par Julien, qui chassa les eunuques du Grand Palais.[286]

Sous Julien (361—363), les textes mentionnent le préposite *Euthère.* D'origine arménienne, fait eunuque, Euthère devint préposite. Il était entré au service de Constance II, avant de devenir le préposite du césar Julien, qu'il défendit courageusement contre les attaques de ses ennemis. Dans sa vieillesse, Euthère se retira à Rome. C'était un personnage d'une haute intelligence et d'une remarquable droiture, dont Ammien Marcellin fait les plus grands éloges.[287]

Sous Valens (364—378), les sources mentionnent les préposites *Mardonius*[288] et *Heliodorus*.[289]

Au V^e^ siècle, in faut, tout d'abord, mentionner sous Arcadius (395—480), le fameux *Eutrope*, qui exerça une véritable dictature. Après s'être débarrassé de Rufin, Eutrope devint le maître absolu du Grand Palais;[290] il tenait l'empereur lui-même sous son joug.[291] Arcadius avait, en quelque sorte, abdiqué en faveur de son eunuque, Εὐτροπίῳ τὴν πᾶσαν ἔδωκε τῆς βασιλείας οἰκονομίαν.[292] Nommé consul, contre toutes les traditions, et le seul eunuque qui ait été consul, Eutrope, patrice, était parvenu au faîte de la puissance. Mais ses vices, ses cruautés, ses exactions lui avaient suscité un très grand nombre d'ennemis. Le général Goth Gaïnas exigea qu'Eutrope lui fût livré. Abandonné par Arcadius, Eutrope se réfuga à Sainte-Sophie, qui jouissait du droit d'asile. Poursuivi par la haine publique, Eutrope aurait été massacré; saint Jean Chrysostome le sauva.[293] Une

[281] Patria I, 23 et II, 200.

[282] *Liber Pontificalis* ed. Duchesne, vol. I, 174, 19.

[283] Socrate II, 2, *PG* 67, c. 187; Zonaras III, 56; Th. Scutariotès (Sathas, Μεσ. Βιβλ. VII, 54, 14).

[284] Zonaras III, 47 et 62.

[285] Theodoret, *Hist. eccl.* 2, B. Cassiodore, Hist. trip. 5, 17.

[286] Socrate III, 1, 171—172; Sozom. V, 5; Zonar. III, 62. Sur le préposite Eusèbe, cf. J. Dunlap, *op. cit.*, p. 260—270 et surtout E. Stein, *Hist. du Bas Empire* I, p. 470.

[287] Ammien Marc. XVI, 7. Sur Euthène, cf. J. Dunlap, *op. cit.*, p. 270—271.

[288] Socrate III, 1; Sozom. VII, 21; Cassiodore VI, 1, 9.

[289] Amm. Marcel. XXIX, 2.

[290] Zosime 256.

[291] Zosime 261.

[292] Zosime 263.

[293] Sozom. VIII, 7 et St. Jean Chrysostome, homélie pour Eutrope (ed. Gaume III, 454 A).

loi prononça la déchéance d'Eutrope, le raya du consulat et confisqua ses biens.[294] Exilé à Chypre, Eutrope fut peu après exécuté, malgré les promesses qui lui avaient été faites.[295] Le poète Claudien, dans ses *Invectives contre Eutrope,* nous a laissé d'intéressants détails sur sa vie. Dans cette poésie où il l'accable sous ses malédictions, Claudien reproche, en particulier, à Eutrope sa qualité d'eunuque et son élévation scandaleuse au consulat. Eutrope fut certainement préposite, car les témoignages de Socrate et de Sozomène paraissent concluants, Socrate, l'appelle, en effet, εὐνοῦχος προεστὼς τοῦ βασιλικοῦ κοιτώνος[296] et Sozomène προεστὼς τοῦ βασιλέως οἴκου.[297]

Lausus, préposite patrice vécut sous les règnes d'Arcadius et de Théodose II. Il exerça de hautes magistratures. Son palais, l'un des plus beaux de Byzance, se trouvait sur la Mésè, non loin du quartier d'Antiochus.[298]

Sous le règne de Théodose II (408—450), on cite les préposites suivants: *Antiochus* avait été choisi par Arcadius comme précepteur du jeune Théodose II.[299] Titré patrice, Antiochus dirigea l'Etat au début du règne de Théodose II; il était alors tout-puissant à la cour.[300] Mais il abusa de son autorité et Théodose II le destitua,[301] puis, après avoir confisqué tous ses biens, le força à entrer dans les ordres.[302] Théodose II édicta même une loi interdisant d'élever au patriciat les eunuques anciens préposites.[303] D'après Théophane, Antiochus était originaire de la Perse et il aurait été envoyé tout jeune à Théodose II par Isdigerd.[304] Toujours d'après Théophane, Antiochus aurait été condamné par Théodose II pour crime de lèse-majesté.[305] Selon les Patria, Antiochus aurait amassé une énorme fortune, mais il serait mort dans la misère, en châtiment de ses injustices et de ses crimes.[306] Antiochus habitait un magnifique palais, au nord-ouest de l'Hippodrome, transformé plus tard en institution de bienfaisance, qui servit de prison

---

[294] Cod. Theod. IX, 40, 17 de poenis (ann. 399).

[295] Zosime 268—269.

[296] Socrate VI, 2, *PG* 67, c. 664.

[297] Sozom. VIII, 2, *PG* 67, c. 1520. Cf. Eunape 87, 89, 102, 117. Sur Eutrope cf. J. Dunlap, *The grand Chamberlain . . .*, p. 272—284 et Em. Demougeot, De l'unité à la division de l'Empire romain, 395—410. Paris 1951, p. 149—150 et 159—160.

[298] Preger II, 170. Sur le Palais de Lausus, cf. R. Janin, *Constantinople byzantine.* Paris, 1950, p. 352.

[299] Patria II, 241. Ps.-Cod. 94.

[300] Malalas 361.

[301] Theoph. 127 B, 82, 4, de Boor.

[302] Theoph. 148 B, 96, 18, 19, de Boor.

[303] Malalas 361; Theoph. 148 B, 96, 21—22; Cedr. I, 600.

[304] Theoph. 125 B, 80, 9—14 de B.

[305] Theoph. 148 B, 96, 21—22, de Boor; Priscus 227. Cf. Cedr. I, 586, 587, 600; Zonaras III, 100, 101, 102.

[306] Patria II, 241.

aux soeurs de Romain III Argyre.[307] D'après Cédrène,[308] c'est Eutrope, qui aurait succédé à Antiochus dans les faveurs de Théodose II.

Le préposite *Macrobe, vir illustris,* est cité, en 422, dans le Code Théodose.[309] Il en est de même de *Musellios,* cité comme préposite, en 414,[310] de *Narcisse,* cité par les Patria[311] et par le Ps.-Codinos,[312] de *Kalopodios,* mentionné par Cédrène[313] parmi les eunuques favoris de Théodose II, mais que nous ne connaissons pas autrement. Il fut très vraisemblablement préposite. *Atarxis* est mentionné comme préposite par le Code Justinien[314] et il est très vraisemblablement l'ex-préposite, qui figure parmi les sénateurs, au IV[e] concile oecuménique de Chalcédoine, en 451.[314a]

Chrysaphios exerça une très grande influence sur Théodose II, à la fin du règne de cet empereur.[314b] Partisan d'Eutychès, Chrysaphios mit tout en oeuvre pour faire déposer le patriarche Flavien (447—449), et ses intrigues troublèrent profondément l'Empire. Pulchérie, soeur de Théodose II, dirigeait alors l'Etat. Chrysaphios réussit à jeter la discorde entre elle et l'impératrice Eudocie. Pulchérie dut se retirer et Eudocie prit le pouvoir. Elle obtint le droit d'avoir un préposite pour l'assister dans la direction des affaires de l'Etat. Chrysaphios devint alors tout-puissant.[314c]

Chrysaphios, dont le nom était Taiouma ou Zoumna[315] ou Ztommas[316] ou encore Tzoumas,[317] poursuivit sa lutte contre le patriarche Flavien. Selon Zonaras,[318] Chrysaphios réussit à décider l'empereur à nommer patriarche Anatole, en 449. D'après Priscus,[319] Chrysaphios aurait tenté de faire assassiner Attila. Mais le complot fut découvert et Attila exigea la tête du coupable. Théodose II éluda la demande et Chrysaphios apaisa la colère d'Attila, en lui envoyant une ambassade avec des présents.[320] Malalas prétend que l'influence de Chrysaphios sur Théodose II provenait de la passion violente qu'éprouvait l'empereur pour son eunuque.[321] Chry-

---

[307] Cf R. Janin, *Constantinople byzantine,* 291.
[308] Cedr. I, 587.
[309] Cod. Theod. VI, 8, de praep. sacri cubiculi.
[310] Cod. Theod. XI, 28, 9, de indulg.
[311] Patria I, 63.
[312] Ps.-Cod. 185. C'est peut-être à lui qu'est adressée une lettre de Théodoret (*PG* 83, let. 160, c. 1457—1458).
[313] Cedr. I, 587.
[314] Cod. Just. III, 26, 11, ubi causae fisc.
[314a] Schwartz I, 1, p. 55^{32}; I, 2, pp. 70^{6}, 84^{30}.
[314b] Priscus 227; Theoph. 150 B, 98, 11—12, de Boor.
[314c] Theoph. 151—154 B, 98—100, de Boor.
[315] Cedr. I, 601.
[316] Malalas 363.
[317] Patria II, 182.
[318] Zonar. III, 108.
[319] Priscus 147—150.
[320] Priscus 211—215.
[321] Malalas 363.

saphios était aussi le « patron », vraisemblablement le démarque, des Verts;[322] or, Théodose II était favorable aux Verts.[323]

Toutefois, Théodose II finit par exiler Chrysaphios. Eudocie fut éloignée de la Cour, où elle s'était compromise dans une intrigue sentimentale, et Pulchérie fut rappelée.[324] Devenue impératrice par son mariage avec Marcien, Pulchérie se vengea de Chrysaphios en le livrant à son ennemi mortel Jordanès, qui le fit exécuter.[325] Il est probable, cependant, que la condamnation de Chrysaphios eut aussi des raisons politiques. Partisan des Verts, Chrysaphios suscita peut-être des troubles contre Marcien, qui était favorable aux Bleus.[326]

La Chronique Pascale[327] donne à Chrysaphios le titre de spathaire, les Patria[328] et le Ps.-Codinos[329] le qualifient de parakimomène et Malalas[330] de cubiculaire. Bien qu'aucun historien ne donne expressément à Chrysaphios le titre de préposite, il est vraisemblable qu'il le fut au moins pendant un certain temps; au reste, le préposite n'était que le premier des cubiculaires.[331]

Sous Marcien (450—457) sont mentionnés le préposite *Romanos,* qui figure parmi les sénateurs, siégeant au IV[e] concile oecuménique de Chalcédoine, en 451[332] et le préposite *Maximin, vir illustris et praepositus sacri cubiculi.*[333]

Sous Léon I[er] (457—474), on connaît le préposite *Gratissimus.* Il fonda devant les remparts de Constantinople, à la hauteur de la Porte Dorée, le monastère de saint Cyriaque.[334] Il y prit l'habit monastique, sans cesser pour autant ses fonctions.[335]

Sous Zénon (474—491), le préposite *Cosmas* est cité dans le Code Justinien[336] ainsi que le préposite *Chryserotes.*[337] Le cubiculaire *Urbicius* avait été chargé par l'empereur ou peut-être par l'impératrice Ariadnè de la

---

[322] Malalas 368.
[323] Malalas 351.
[324] Theoph. 154—158 B, 99—102, de Boor.
[325] Theph. 160 B, 103—104, de Boor; Chr. Pasc. 390; Malalas 368.
[326] Malalas 368.
[327] Chr. Pasc. 390.
[328] Patria II, 182.
[329] Ps.-Cod. 47.
[330] Malalas 368.
[331] Sur Chrysophios, cf. P. Goubert, *Le rôle de Ste Pulchérie et de l'eunuque Chrysophios.* A. Grillmaier—H. Bacht, *Das Konzil von Chalkedon,* 1952, p. 305—321.
[332] Schwartz, I, 1, p. 55^{28}; I, 2, pp. 70^{1}, 84^{35}.
[333] Novelle II de Marcien, in fine. Cod. Theod. II, 187 (ed. Mommsen et Meyer).
[334] Sur le monastère de St. Cyriaque, cf. R. Janin, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin* III. Paris, 1953, p. 302—303.
[335] Theoph. 175 B, 113, 5, de Boor; Theoph. le Lect., *PG* 86, 1, 173.
[336] Cod. Just. XII, 16, 4, de silentiar.
[337] Cod. Just. XI, 69, 1.

délicate mission de faire assassiner Illus.[338] Sur la suggestion d'Urbicius, à la mort de Zénon, le Sénat pria Ariadnè de désigner elle-même le nouvel empereur. Elle déclara que son choix se portait sur Anastase, qui fut couronné le lendemain 11 avril 491.[339] Il y avait alors deux préposites.[340] Or, Urbicius était préposite avant 474 et il l'était encore en 505. Dès le 1er janvier 499, un autre eunuque était *praepositus sacri cubiculi.* Comme Urbicius agissait surtout dans l'entourage de Vérine et d'Adriadnè, il est très vraisemblable qu'Urbicius était *praepositus Augustae*, ce qui, au dire d'E. Stein[341] s'accorderait avec son activité charitable lors de sa mission à Edesse.

Sous Anastase Ier (491—518), deux préposites sont connus: *Antiochus,* à qui sont adressées deux lois, insérées dans le Code Justinien,[342] datées de 500. *Amantios* était préposite, à la fin du règne d'Anastase Ier. C'est à lui que l'empereur confia le récit d'une vision qu'il avait eue en rêve et qui l'avait profondément troublé.[343] Malalas qualifie Amantios de κουβικουλάριος καὶ πραιπόσιτος,[344] les Patria font de lui le parakimomène d'Anastase Ier,[345] Procope l'appelle τῶν ἐν παλατίῳ εὐνουχῶν[346] et Marcellinus, *comes Palatii praepositus,*[347] équivalent de *praepositus sacri cubiculi.* Amantios exerçait une énorme influence sur Anastase Ier.[348] A la mort de celui-ci, Amantios, qui espérait jouer le rôle qu'avait joué Urbicius, à la mort de Zénon, se crut assez puissant pour faire monter sur le trône l'une de ses créatures, le comte Théocrite, inconnu par ailleurs[349] et à qui Malalas donne le titre de δομέστικος.[350] Dans cette intention, Amantios avait même osé acheter à prix d'or l'appui de Justin, alors comte des Excubiteurs.[351] Mais le peuple et l'armée repoussèrent le candidat du préposite et proclamèrent empereur Justin. Le nouvel empereur s'empressa de faire mettre à mort le préposite Amantios et son complice le cubiculaire André Lausia-

[338] Theoph. 197 B, 127, 25—26, de Boor.
[339] Cer. I, 92, 421.
[340] Cer. I, 92, 418.
[341] E. Stein, *Hist. du Bas-Empire.* Tome II. Paris-Bruxelles-Amsterdam 1949, p. 77.
[342] Cod. Just. V, 62, 25 de excusat. C. J. XII, 16, 5, de silentiar.
[343] Theoph. 253 B; 164, 3 de Boor. Cf. Malalas 408.
[344] Malalas 408. Cf. Chr. Pasc. 610—611.
[345] Patria II, 249.
[346] Procope Anecd. 46.
[347] Marcell. comes (an. 519).
[348] Zonar. III, 144.
[349] Marcellus comes (an 519) le qualifie de *Amantii satelles.*
[350] Malalas fr. 43 de ins. 170. Cf. J. B. Bury, *History of the Later Roman Empire from the Death of Theodosius* I—II. London, 1923, 16 n. 2.
[351] Manassès v. 3104. Cf. Evagrius IV, 2 (Migne, *PG* 86, c. 2704), Th. Scutariotès (Sathas, Μεσ. Βιβλ. VII, 93, 21—24).
[352] Theoph. 255 B, 165, 24 de Boor. Cf. Malalas 410. Chr. Pasc. 610—612; Leo Gram. 123; Cedr. II, 636, 637; Zonaras III, 144—145; Theod. Scutariotès (Sathas, Μεσ. Βιβλ. VII, 94, 1); Chron. de Victor de Tunone, an. 519.

kos, ainsi que le prétendant Théocrite.[352] D'après Procope,[353] Amantios aurait été exécuté sur l'instigation de Justinien, sous prétexte qu'il avait calomnié le patriarche Jean Amantios construisit très vraisemblablement l'église de Saint Thomas d'Amantios, à Constantinople.[354]

Sous Justinien I[er] (527—565), les textes mentionnent les préposites suivants. *Léon* est cité en cette qualité dans les *Acta Sanctorum,* au 27 Juin.[354a] *Kalopodios,* cubiculaire et spathaire, était déjà vraisemblablement, en 532, lors de la sédition Nika, un personnage influent, car les Verts se plaignent à Justinien I[er] de sa tyrannie.[355] Plus tard, vers 558, il est question d'un Kalopodios, ὁ ἐνδοξότατος κουβικουλάριος καὶ πραιπόσιτος, qui semble être le même personnage.[356] Ederma, μειζότερος Καλοποδίου, devait être non le fils aîné, mais le frère aîné de Kalopodios.[357]

Le préposite le plus connu, sous le régne de Justinien I[er] est *Narsès.*[358] Il fut surtout un grand général victorieux, sur les victoires duquel Procope de Césarée, dans sa Guerre des Goths et Agathias, dans son Histoire, nous donnent d'abondants détails. Originaire d'Arménie, Narsès semble avoir été, au début de sa carrière, ταμίας ou trésorier impérial.[359] Il était alors simple cubiculaire.[360] Vers 527, à son retour d'Alexandrie, où il vint à bout d'une redoutable émeute, Justinien I[er], pour récompenser Narsès, modifia la compétence du sacellariat. Son titulaire eut désormais le rang et peut-être même celui de préposite. Par là, Narsès devenait l'égal du maître des milices en exercice.[360a] De plus, les chartulaires de la sacelle et du vestiaire sacré (les deux trésors particuliers de l'empereur) lui étaient subordonnés. C'était là une innovation, dont les conséquences devaient être très importantes, car elle fut, dans une certaine mesure, le point de départ de la transformation, que subirent les services financiers, au VII[e] siècle.[360b]

En 532, lors de la sédition Nika, Narsès contribua efficacement à la répression; il réussit à acheter les chefs des Bleus, ce qui facilita l'intervention de Bélisaire et de Mundus.[361] Il était alors cubiculaire et spathaire

---

[353] Proc. Anecd. 46.

[354] Patria II, 249; Zonaras III, 145. Theod. Scutariotès (Sathas, Μεσ. Βιβλ. VII, 93, 20—21). Cf. R. Janin, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin.* Paris, 1953, 257—260.

[354a] Acta Sanctorum 27 Juin V, 243 A, § 12.

[355] Chr. Pasc. 20; Theoph. 279 B; 181, 33, 182, 9, de B.

[356] Theoph. 360 B; 233, 8, de Boor. Cf. Malalas 490.

[357] Malalas 490.

[358] Sur Narsès, cf. J. Dunlap, *The office of the grand Chamberlain.* New York, 1924, p. 284—299.

[359] Proc. Bel. Pers. 59, 79. Il se pourrait, comme l'avance Dunlap (p. 285) que le trésorier impérial, spécialement affecté au service de l'empereur, soit devenu plus tard le sacellaire.

[360] Malalas, 469. Theoph., 285 B, 185, 13—14, de Boor.

[360a] E. Stein, *Histoire du Bas-Empire* II, 358.

[360b] E. Stein, *op. cit.,* p. 425.

[361] Malalas 476; Chr. Pasc. 626.

(spatharocubiculaire). En 538, Narsès, toujours trésorier impérial, fut placé à la tête d'une armée envoyée pour appuyer Bélisaire, qui luttait en Italie contre les Goths.[362] Rappelé à Byzance, Narsès rendit divers services à Justinien Ier, dont il sut s'attirer la faveur. C'est vraisemblablement à cette époque, que Narsès fut nommé préposite. Sa qualité de préposite est attestée par la Chronique de Victor de Tunone, où il est appelé *ex praeposito patricius*[363] et par une inscription latine de 565.[364] En 550, Narsès fut désigné pour conduire une importante expédition en Italie, au cours de laquelle il remporta d'éclatants succès.[365] En récompense, Narsès fut nommé patrice.[366] Narsès avait dû recevoir la dignité consulaire avant le patriciat. Le consulat avait bien été aboli en 541 et Narsès, étant donné sa qualité d'eunuque, ne pouvait aspirer au consulat, mais le titre de consulaire pouvait être accordé aux eunuques. Narsès mourut à Rome, vers 568, au début du règne de Justin II. Le nom de Narsès semble avoir été assez répandu, d'où les confusions entre les divers personnages qui portèrent ce nom.

On peut encore citer, sous Justinien Ier, le préposite *Euphratas,* appelé par Procope ἄρχων τῶν ἐν παλατίῳ εὐνούχων[367] et dont l'empereur confisqua l'héritage. De même, le sacellaire *Callinicos,* vieil eunuque, qui avait particulièrement favorisé Jean d'Ephèse, était préposite, bien qu'il soit seulement qualifié de cubiculaire dans une épigramme de Léonce le Scholastique. Seul parmi tous les grands de la Cour, en effet, il fut présent, lorsque Justinien Ier rendit le dernier soupir. Il put ainsi prendre aussitôt toutes mesures nécessaires, en déclarant que l'empereur mourant avait désigné son neveu pour lui succéder.[367a] Callinicos, fort âgé et peut-être patrice depuis un quart de siècle, avait le pas, en novembre 565, sur tous les sénateurs présents dans la capitale, mais sans être pour autant Premier senateur d'Orient.[367b]

Sous Justin II (565—578), les textes citent un préposite, du nom de *Narsès,* qui est certainement différent du Narsès, qui vécut sous Justinien Ier. Corippe fait allusion à un Narsès, familier de l'empereur Justin II:

> Armiger interea .... eminet excelsus super omnia vertice Narses
> Agmina ..... comptus caesarie formaque insignis et ore.
> ..... Lusipotens, membrorum robore constans, aspectu mentis non
> A gravitate benignus, adstabat Narses sedensque ornabat herilem.[368]

[362] Proc., *Bel. Goth.* 199.

[363] V. de Tunone, an XIV post Basil.

[364] Orelli I nº 1162 an. 565: Narses vir gloriosissimus, ex-praeposito sacri palatii, ex-consuli atque patricius.

[365] Proc., *Bel. Goth.* 570—571.

[366] V. de Tunone, an. 555. Cf. Theoph. 367 B, 237, 13, de Boor.

[367] Proc. *Anecd.* 157.

[367a] E. Stein, *op. cit.,* p. 745—746.

[367b] E. Stein, *op. cit.,* 788.

[368] Corippe, *De Caude Just.* III, 221—222; IV, 363—364.

Ce Narsès dont le poète vante la beauté, ne peut être sans aucun doute le vieux général de Justinien Ier, très vraisemblablement mort à cette époque. Théophane[369] fait allusion au cubiculaire et protospathaire Narsès qui construisit, vers 570—571, l'édifice, appelé ἡ οἰκία Ναρσοῦ[370] et le monastère des Cathares.[371] Ce Narsès, ajoute Théophane, était si cher à l'empereur Justin II, que la cour en jasait. Les Patria mentionnent également l' οἶκος Ναρσοῦ que son propriétaire, le patrice-préposite Narsès, fit transformer, à l'époque de Justin II et de Sophie, en hospice et en asile.[372] Narsès édifia aussi l'église des Saints Probus, Tarachus et Andronnic.[373] Le patrice-préposite Narsès des Patria est le même personnage que le cubiculaire et protospathaire Narsès de Théophane et que le Narsès de Corippe. Simple protospathaire, au début du règne de Justin II, Narsès fut sans doute titré patrice dans la suite. D'abord cubiculaire, il fut promu préposite, promotion naturelle, étant donné la faveur dont il jouissait auprès de l'empereur. Les Patria[374] font allusion au patrice-préposite Narsès, faussement appelé Manassès, qui aurait été chargé par Justin II d'aller chercher des marbres rares à Proconnèse, pour restaurer Sainte-Sophie, dont la coupole s'était effondrée le 7 mai 558, et qui fut inaugurée de nouveau le 23 décembre 563,[375] avant l'avènement de Justin II. Il y a manifestement erreur. Le Narsès cité par les Patria, n'est certainement pas le célèbre Narsès, mais, très vraisemblablement Narsès, patrice-préposite de Justin II et qui était, peut-être déjà alors, en faveur auprès de Justinien Ier. Le patrice-préposite Narsès fut chargé par Justin II de la réfection de l'ancien port de Julien, devenu le port de Sophie, vers 576, la onzième année du règne de Justin II.[376] Narsès eut l'honneur d'avoir sa statue près du port.[377]

Théophane[378] rapporte que Justin II, ayant fait corriger son frère Badouarios par les cubiculaires, s'en repentit et le fit chercher par le préposite des cubiculaires, ὁ πραιπόσιτος τῶν κουβικουλαρίων, dont il ne donne pas le nom, pour lui demander pardon de son emportement.

Sous Maurice (582—602), on mentionne le grand eunuque du Palais ὁ εὐνοῦχος τοῦ παλατίου μέγας *Margaritès* ou *Maritès*, qui fut paranymphe de Maurice, lors de son mariage avec la fille de Tibère II.[379] Margaritès

---

[369] Theoph. 376 B, 244, 2, de Boor.
[370] Cf. R. Janin, *Constantinople Byzantine*, 365—367.
[371] Cf. R. Janin, *Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 282.
[372] Patria II, 249; Ps.-Cod. 104.
[373] Cf. R. Janin, *La Géographie ecclésiastique*, p. 422—423.
[374] Préger I, 107: cf. Ps.-Cod. 104.
[375] Cf. R. Janin, *op. cit.*, p. 473.
[376] Cedr. I, 685.
[377] Patria II, 230.
[378] Theoph. 379—380 B, 246, 17, de Boor.
[379] Theoph. 388—389 B, 252, 26—27, de Boor.

était, au dire de Théophylacte Simocatta[380] un personnage considérable à la Cour, ἀνὴρ περίβλεπτος ἐν τῇ ἑστιᾳ.

Sous Phokas (602—610), on connaît deux préposites: *Léontios* et *Smaragdos*. Pour lutter contre le général Narsès qui s'était révolté et qui, après s'être emparé d'Edesse, avait partie liée avec Khosrau, roi des Perses, Phokas envoya une armée, sous les ordres de Léontios, grand eunuque, εὐνοῦχος καὶ μεγιστάνος αὐτοῦ.[381] Léontios se fit battre, ce qui irrita vivement Phokas, qui le fit charger de chaînes et amener à Constantinople.[382] Le terme, dont Théophane qualifie Léontios, indique clairement qu'il était préposite, autrement dit, le premier des eunuques.

Smaragdos, ex-préposite et patrice, fut exarque de Ravenne, en 585—589 et, dans la période de 603—611, il éleva une statue à Phokas. L'inscription fut gravée au bas de la colonne de Phokas, à Rome.[383]

Sous Héraclius (610—642), les textes nous font connaître, semble-t-il, deux préposites: *Philarètos* et *Marianos*. La fille d'Héraclius, Epiphanie-Eudocie, fut couronnée, en 612, à Saint-Etienne du Grand Palais, puis solennellement conduite à Sainte-Sophie. Elle était escortée par Philarètos, cubiculaire et chartulaire et par Synetos, *castrèsios*.[384] Ces deux hauts personnages étaient incontestablement eunuques. Il est peu probable que Philarètos ait été simplement cubiculaire. Il est vraisemblable qu'il était préposite, ce qui explique la mission officielle, dont il fut chargé. Le préposite n'était, en somme, que le premier des cubiculaires et, parfois les historiens mentionnent chez le même personnage la double qualité de cubiculaire et de préposite, ὁ κουβικουλάριος καὶ πραιπόσιτος.[385] Il se peut, surtout à la haute époque, que le préposite ait été simplement désigné par certains historiens ou chroniqueurs sous l'appellation générale de cubiculaire.

Le cubiculaire *Marianos* fut chargé par Héraclius, comme stratège d'arrêter les progrès des Arabes en Egypte. Il fut, d'ailleurs, battu et tué.[386] Il est possible que Marianos ait été simple cubiculaire. Sans doute, la qualité de cubiculaire était honorable: κουβικουλάριον παρὰ Ῥωμαίων τὴν ἀξίαν dit le chroniqueur. Toutefois, l'empereur confiait généralement les missions importantes à des personnages plus qualifiés, et, en particulier, à des préposites. Aussi, est-il vraisemblable que Marianos était préposite, tout comme Philaretos.

Sous le règne de Justinien II (685—695), *Etienne le Perse,* sacellaire et

---

[380] Th. Simocatta 52.
[381] Theoph. 451 B, 292, 15, de Boor.
[382] Theoph. 452 B, 292, 23—25 de B.
[383] Cf. Orelli nº 5597, an. 608.
[384] Chr. Pasc. 703.
[385] Malalas 408, Chr. Pasc. 610—611.
[386] Nicéphore de CP. 28.

premier eunuque, πρωτοευνοῦχος[387] ou préposite, fut le ministre tout-puissant de l'empereur, κύριος καὶ ἐξουσιαστής. C'était un être brutal et cruel, qui osa même se livrer à des voies de fait sur l'impératrice mère, Anastasie. Il fut chargé par Justinien II de faire bâtir un mur d'enceinte autour du Grand Palais et de construire le grand tricline; dit tricline de Justinien. Les ouvriers, qui travaillaient sous ses ordres, furent accablés d'injures et de coups. La tyrannie et les violences de Stéphane le Perse contribuèrent à soulever la haine du peuple contre l'empereur.[388] Après la déchéance et la mutilation de Justinien II, la populace s'empara d'Etienne le Perse et le traîna à travers les rues jusqu'au forum du Boeuf, où il fut brûlé vif.[389]

Justinien II, revenu sur le trône (705—711) confia au cubiculaire *Théophylacte,* la mission de conduire à Byzance l'impératrice Théodora et son fils Tibère.[390] Théophylacte n'est pas qualifié de préposite, mais la mission de confiance, dont il fut chargé, indique suffisamment qu'il n'était pas simple cubiculaire Au reste, les historiens et les chroniqueurs se contentent souvent de mentionner la seule qualité de cubiculaire, sans la faire suivre du titre, que pouvait porter le personnage cité par eux. Il est par suite possible que parmi les cubiculaires, dont font mention historiens et chroniqueurs, certains áient été également préposites.

Sous le règne de Léon IV le Chazar (775—780), Théophane mentionne les cubiculaires *Léon* et *Thomas,* persécutés par l'empereur comme partisans des images et qui semblent avoir été des préposites.[391]

Sous le règne d'Irène (797—802), parmi l'essaim d'eunuques, qui entourait l'impératrice, aucun préposite n'est mentionné par les chroniqueurs et historiens. Irène eut certainment divers préposites, mais aucun nom ne semble nous être parvenu.

Sous le règne de Théophile (829—842), on cite le préposite *Nicéphore.* Les Patria, en effet,[392] font allusion à ce personnage. Coupable d'avoir volé un bateau, appartenant à une veuve, Nicéphore fut assez puissant pour empêcher toute pl[a]inte d'aboutir. Théophile finit, cependant, par être informé, grâce à un intermède, joué par des mimes, à l'Hippodrome. Vivement irrité, l'empereur condamna Nicéphore à être brûlé vif sur le champ à l'Hippodrome même.

Sous Michel III (842—867), on cite le préposite *Michel Angourès,* qui assiste avec l'asèkrètis Léon Kastor au couronnement de Basile I[er], par Michel III, comme co-empereur et co-régent de l'Empire.[393] On possède un sceau de Michel (Angourès).[394]

[387] Theoph. 562 B, 367, 15—16, de Boor.
[388] Theoph. id.; Nicéphore de CP., 42; Cedr. I, 773; Zonar. III, 231.
[389] Theoph. 566 B, 369, 26—30 de B.; Nicéphore de CP. 44; Zonaras III, 233.
[390] Theoph. 575 B, 375, 26—28, de Boor.
[391] Theoph. 771 B, 453, 12, de Boor.
[392] Preger II, 223; Ps.-Cod. 80—81.
[393] Th. Cont. 832; Leo Gram. 246.
[394] V. Laurent, *Sceaux byzantins inédits.* Ech. d'Or. 38, 1933, 51.

Sous Basile Ier (867—886), les sources citent les préposites suivants.

Le patrice et préposite *Baanès,* lors du baptême du dernier fils de Basile Ier, Etienne ou Stéphane, portait dans ses bras le jeune prince et accompagnait l'empereur et l'impératrice à Sainte-Sophie, où le baptême fut célébré en grande pompe.[395] Baanès, sacellaire, fut certainement un personnage considérable. Il représenta l'empereur au concile de Constantinople de 869.[396] Il le représenta surtout, pendant ses campagnes, en qualité de Régent de l'Empire, ὁ διέπων τὴν ἐκ προσώπου τοῦ βασιλέως δουλείας ἀρχήν.[397] Il était, du reste, de tradition que le préposite remplaçât l'empereur, pendant son absence, ce qui est la preuve la plus éclatante de la haute autorité que le préposite avait dans l'Empire.

Après l'assassinat de Michel III, Basile Ier confia au préposite *Jean* le mission de conduire dans sa famille l'impératrice Eudocie, veuve de Michel III.[398] Il est probable que Jean était le préposite de Basile Ier, alors qu'il était co-empereur.

Les Actes du IVe concile de Constantinople de 869—870 mentionnent les préposites *Théodore*[399] et *Théophile,*[400] à qui Photios adresse une lettre.[401]

Du IXe siècle semble dater le sceau du préposite *Basile,*[402] qui n'est pas connu autrement.

Sous Léon VI (886—912), les sources ne citent pas de préposite. Elles font, cependant, mention d'un *grand kitonite,* sans indiquer son nom, qui était vraisemblablement préposite.[403] Constantin Doukas, donné par Du Cange[403a] comme préposite, était parakimomène.

Sous Constantin VII Porphyrogénète (913—959), sont mentionnés les préposites suivants:

Romanos. Vers 943, Romain Ier Lécapène songeait à fiancer son petit-fils Romain, fils de Constantin Lécapène, avec Euphrosyne, fille du célèbre Jean Kourkouas. Des jalousies de famille empêchèrent ce projet d'aboutir. Peu après, Romain Ier Lécapène était détrôné ainsi que ses fils. Le jeune Romanos, pris dans le désastre de sa famille, fut castré sur l'ordre de Constantin VII Porphyrogénète, mais, en compensation, il fut titré

---

[395] Leo Gramm. 254.

[396] Mansi XVI, 18 B, D; 19 D, E; 27 C; 30 C; 36 C; 54 B; 56 D; 80 B, E; 97 E; 309 E; 316 D ... Cf. C. A. Christophilopoulos: Ἡ σύγκλητος εἰς τὸ βυζαντινὸν κράτος. Athènes, 1949, 49. Photios lui adresse deux lettres (Migne *PG,* 102, 1, 122, col. 949 et l. 199, c. 952).

[397] Cer. App. 503.

[398] Th. Cont. 686, 838; Leo Gramm. 252.

[399] Mansi XVI, 18 B.

[400] Mansi XVI, 84 C.

[401] Migne *PG* 102, c. 953.

[402] G. Schlumberger, *Sigillographie,* 508.

[403] Th. Cont. 376, 869; Leo Gram. 283.

[403a] Du Cange, Fam. Byz. 160.

patrice et préposite.[404] Romanos vivait encore sous le règne de Jean Ier Tzimiskès et se distingua dans la guerre contre les Bulgares.[405] Il est vraisemblable que le titre de préposite, conféré à Romanos, était un simple titre nu.

Joseph *Bringas,* est vraisemblablement celui que Constantin VII Porphyrogénète désigne, dans son Cérémonial, sous le nom de Joseph l'Ancien, préposite.[406] Joseph Bringas fut-il le préposite de Constantin VII Porphyrogénète ou le préposite de Romain II, co-empereur? Il est bien difficile de le dire. Mais il est très probable que Joseph Bringas était déjà patrice-préposite et drongaire de la Flotte, lors de l'avènement de Romain II, qui lui confia la direction des affaires publiques, en qualité de paradynaste et qui le nomma parakimomène.[407] Il est, d'un autre côté, peu probable que Joseph Bringas ait exercé en fait les fonctions de préposite, sous le règne de Romain II, mais il en conserva très vraisemblablement le titre. En tout cas, Joseph Bringas était eunuque, comme l'indique son titre de préposite.[408]

Préposite et parakimomène, Joseph Bringas fut le véritable maître de l'Etat, car Romain II n'avait ni le temps ni le goût de s'occuper de choses sérieuses.[409] Joseph Bringas réprima durement la conspiration de Basile Péteinos et des patrices Pascal et Bardas Lips.[410] Après la mort de Romain II, Joseph Bringas continua à administrer l'Etat,[411] mais sa dureté, son avarice et son orgueil lui suscitèrent de nombreux ennemis. Joseph Bringas se méfiait surtout de Nicéphore Phokas, dont la popularité lui portait ombrage, mais celui-ci parvint à endormir ses soupçons. Peu après, Nicéphore Phokas était proclamé empereur par ses soldats.[412] Joseph Bringas chercha vainement à lutter. Le peuple se souleva contre lui, à l'instigation de l'ancien parakimomène Basile, fils bâtard de Romain Ier Lécapène. Sentant la partie perdue, Joseph Bringas ne songea plus qu'à pourvoir à son salut. Nicéphore II Phokas se contenta de l'exiler en Paphlagonie, puis de l'enfermer dans le couvent de l'Asekrètis, à Pythiae, où il mourut deux ans plus tard.[413]

Après la chute de Joseph Bringas, alors que Basile Lécapène retrouvait sa charge de parakimomène, un autre *Basile* fut nommé préposite, au

---

404 Th. Cont. 426; Cedr. 317—318.
405 Cedr. II, 410. Cf. du Cange, Fam. Byz. 147.
406 Cer. II, 56, 807.
407 Th. Cont. 469. Cf. Cedr. II, 339; Sym. Mag. 757; Glykas 514, 16; Zonar. III, 490, 17
408 Leo Diacre 31.
409 Cedr. II, 339.
410 Cedr. II, 342.
411 Cer. I, 96, 434.
412 Cedr. II, 345—348.
413 Cedr. II, 348—351.

dire de G. Schlumberger, qui ne donne aucune référence et que ne mentionne aucune source.[413a]

Sous Nicéphore II Phokas (963—969), on peut citer les préposites: *Jean, Michel* et vraisemblablement *Christophore.*

Lors de son avènement, Nicéphore II Phokas donna l'ordre au parakimomène Basile, fils bâtard de Romain I[er] Lécapène, et au préposite *Jean* de venir à sa rencontre, avec les dignitaires, au palais de Hiéria.[414]

Michel était le frère du protospathaire et patrice eunuque Nicétas, drongaire de la Flotte, qui dirigea l'expédition de Sicile, en 964.[415] Ce fut sans doute, sur l'intervention puissante du préposite Michel, que Nicétas, prisonnier des Arabes, fut racheté par Nicéphore II Phokas.[416]. Titré aussi *vestis,* titre créé par Nicéphore II Phokas, très vraisemblablement et supérieur au titre de patrice, Michel, comme préposite, était le chef des eunuques de la Chambre. C'est vraisemblablement à ce Michel, τοῦ κοιτῶνος κατάρχων, que fut remis par Nicéphore II Phokas le billet mystérieux, qui l'avertissait de son prochain assassinat. Chargé de faire une perquisition au gynécée, Michel s'acquitta mal de sa mission, soit par crainte de l'impératrice, soit par négligence.[417] Avec Léon Diacre, Cédrène[418] parle aussi du billet reçu par l'empereur et dit qu'après sa lecture, Nicéphore II Phokas donna l'ordre à son protovestiaire de faire une perquisition dans le Grand Palais. Or, le patrice-préposite, vestis Michel était protovestiaire.[418a] Il est très vraisemblablement le même personnage que ce Michel, fidèle serviteur de Nicéphore II Phokas avant son avènement. Ce dernier, amoureux de l'impératrice Théophano, correspondait avec elle par l'intermédiaire de ce Michel, qui, pour remplir sa mission, devait être eunuque.[419]

Lors de son ambassade, en 969, auprès de Nicéphore II Phokas, Liutprand eut plusieurs fois affaire avec le patrice eunuque *Christophore,* qui remplaçait l'empereur absent. *qui Nicephori vicem gerit.* C'est à lui qu'il s'adressa pour obtenir l'autorisation de partir. Quelques jours plus tard, Liutprand eut une nouvelle audience de Christophore, laquelle se termina

---

[413a] G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas,* 300.

[414] Cer. I, 96, 437. Cf. F. Dölger, *Regesten,* n° 696.

[415] Cf. Note à Léo Diacre p. 444. Sur l'expédition de Nicétas, cf. Léo Diacre 65, 67; Cedr. II, 360; G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas,* 443—444; J. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin (867—1071).* Paris, 1094, 290—291.

[416] Leo Diacre 76; Liutprand, *Legatio.* (Ed. J. Becker.) Hannover u. Leipzig, 1915, 198, 20—24.

[417] Leo Diacre 86.

[418] Cedr. II, 377.

[418a] Le manuscrit de son frère Nicétas, énumérant dans la suscription les titres de Michel, attribue à celui-ci le titre de préposite, en 967 (note à Léon Diacre 444, 5) et l'appelle « ex-protovestiaire de notre souverain philochrist Nicéphore ». Sur Michel, protovestiaire, Cf. R. Guilland, *Fonctions et Dignités des eunuques.* Et. Byz. II (1944) 208.

[419] Cedr. II, 348.

assez mal.[420] Christophore était très vraisemblablement préposite, car l'empereur se faisait représenter par son préposite.

Romain, fils du tsar de Bulgarie, Pierre, et surnommé Syméon, du nom de son aieul, avait été fait eunuque, sur l'ordre de Joseph Bringas.[421] Plus tard, Basile II nomma Romain stratège d'Abydos et le titra en même temps patrice-préposite.[422] Il est probable que Romain n'exerça pas les fonctions de préposite et qu'il ne reçut que le titre nu.

Au XI[e] siècle, les sources mentionnent un nombre relativement élevé de préposites. Sous Romain III Argyre (1028—1034) vécut le préposite *Jean* l'Orphanotrophe. Il avait commencé sa brillante carrière, au service de Romain III Argyre, avant que celui-ci parvînt au trône et il avait acquis une grande influence, grâce à son art de charlatan.[423] Titré préposite, après 1028, il mena l'interrogatoire de Constantin Diogène, impliqué dans un complot avec la porphyrogénète Théodora, avec laquelle ce dernier voulait s'enfuir en Illyrie. Pour échapper à la torture, Constantin Diogène se précipita du haut de l'une des tours du palais des Blachernes.[424] Jean l'Orphanotrophe favorisa habilement l'ascension de sa famille. Il réussit à faire monter sur le trône son frère Michel, le futur Michel IV, en exploitant la passion de l'impératrice Zoè pour le bel adolescent; pour les autres, il obtint de hauts postes: Nicétas fut nommé duc d'Antioche;[425] des deux autres, tous deux eunuques, Constantin fut nommé successivement stratège d'Antioche, domestique des Scholes d'Anatolie,[426] puis Grand Domestique[427] et Georges, protovestiaire.[428] A la fin du règne de Michel III, Jean embrassa vraisemblablement la vie monastique.[429] Tout en menant une existence peu édifiante,i l observait, du moins, lets pratiques extérieures, que lui imposait son costume monacal. Il abandonna alors, selon l'usage, son titre de préposite et ne porta, malgré sa haute situation, aucun titre nobiliaire. Il se contenta du titre d'orphanotrophe, ou Directeur des orphelinats, charge mi-civile et mi-ecclésiastique. Il était orphanotrophe, lorsque, selon Glykas[430] il aurait empoisonné Romain III et, le poison n'agissant pas assez vite, il l'aurait fait noyer dans son bain.

Sous le règne de son frère, Michel IV de Paphlagonie (1034—1041), il dirigea souverainement les affaires publiques, l'administration civile et

[420] Liutprand, *Legatio* (ed. J. Becker), ch. LVI, LVII, pp. 206—207. Cf. G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 648, 652.
[421] Cedr. II, 435.
[422] Cedr. II, 455. Cf. G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine* II, 231.
[423] Cedr. II, 504.
[424] Cedr. II, 498.
[425] Cedr. II, 510.
[426] Cedr. II, 512, 515.
[427] Cedr. II, 516.
[428] Cedr. II, 512.
[429] Glykas 581.
[430] Glykas 584.

les finances.[431] A la mort de Michel IV, Jean l'Orphanotrophe eut assez d'influence pour faire couronner empereur son neveu Michel V le Calfat (1041—1042).[432] Celui-ci montra tout d'abord une grande déférence pour son oncle, mais il l'obligea bientôt à quitter le pouvoir et à s'éloigner du Grand Palais.[433] Le régime policier instauré par Jean l'Orphanotrophe, dont furent victimes Cérulaire[434] et Constantin Monomaque,[435] sa cupidité, qui lui faisait vendre les magistratures et piller ses sujets, son injustice, qui causa la révolte des Bulgares[436] avaient provoqué contre lui une tentative d'empoisonnement.[437] Relégué au monastère des Monobates,[438] d'où il excitait son neveu Michel V contre Zoè, il fut exilé.[439] Jean l'orphanotrophe avait été assez puissant pour avoir songé un moment à se faire sacrer patriarche, mais l'énergie du patriarche Alexis avait fait échouer sa folle tentative.[440] Finalement, sous le règne de Constantin IX Monomaque, il fut déporté à Mitylène et aveuglé le 2 mai 1042, peut-être sur l'ordre de Théodora et mourut quelques jours plus tard, le 13 mai.[441]

Sous Michel IV de Paphlagonie (1034—1041), après le rappel de Georges Maniakès, l'eunuque préposite Basile *Pediaditès* fut adjoint comme collègue au beau-frère de l'empereur, à qui était confié la direction des opérations militaires en Sicile. L'incapacité de ces deux chefs entraîna la perte de la Sicile.[442] Basile avait peut-être exercé un certain temps la charge de préposite et il en avait, suivant l'usage, conservé le titre; mais il se peut aussi que Basile ait simplement obtenu le titre nu de préposite, valant comme titre nobiliaire.

Lorsque Constantin VIII (1025—1028) devint empereur, il s'empressa de distribuer à ses eunuques les hautes charges de l'Etat.

Nicolas, son premier eunuque, ὁ πρῶτος τῶν θαλαμηπόλων, fut nommé domestique des Scholes et parakimomène et titré proèdre.[443] Il est vraisemblable que Nicolas avait été auparavant préposite, car le qualificatif de premier eunuque ou de grand eunuque était généralement donné au préposite.

---

[431] Psellos I, 58—61, 64, ed. Renault. Cf. G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine* III, 111, 160, 180.

[432] Psellos I, 66—67; 87—88.

[433] Zonar. III, 607—608.

[434] Cedr. II, 530, 550.

[435] Cedr. II, 542.

[436] Cedr. II, 530—531.

[437] Cedr. II, 519.

[438] Cedr. II, 535.

[439] Zonar. III, 607—608.

[440] Cedr. II, 517—518.

[441] Cedr. II, 543.

[442] Cedr. II, 523—525.

[443] Cedr. II, 480. Sur Nicolas, cf. R. Guilland *Le Domestique des Scholes.* Rev. des Etudes Byzantines VIII, 1951, p. 41 et *Fonctions et Dignités des eunuques.* Etudes Byz. II (1944) 186, 197, 201.

Il est vraisemblable que le patrice-préposite, vestis et grand hetériarque *Nicéphore* vécut sous Constantin VIII. Son nom figure sur la mosaïque du narthex de l'église de la Dormition à Nicée.[444] Il n'est pas cité par les sources historiques. Peut-être vécut-il non sous Constantin VIII, mais sous Constantin X Doukas (1059—1067)?

Sous Constantin IX Monomaque (1042—1054), *Jean,* préposite ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος, ἐπὶ τοῦ κανικλείου est mentionné, dans un chrysobulle de 1052, comme curateur du couvent de S[t] Athanase de l'Athos.[445] Le chrysobulle met en lumière les qualités de Jean, son éloquence, sa culture et sa vertu.[446] Jean, à croire Psellos, n'était qu'un « petit jeune homme dépourvu d'intelligence, sorti des bas-fonds et des carrefours »,[447] ce qui n'empêchait pas Constantin IX d'en être entiché et de l'appeler son « très doux enfant ».[448] Il ne paraît pas, toutefois, possible d'identifier ce Jean préposite avec le favori de Constantin IX Monomaque.

L'eunuque *Constantin,* grand hétériarque, ὁ τῆς μεγάλης ἑταιρείας ἄρχων, [449] avait été rappelé d'Arménie à Byzance avec son armée, lors de la révolte de Tornikios, en 1047.[450] Dans la guerre contre les Petchénègues, après les défaites du magistros Constantin Arianitès, stratège d'Occident à Dampolis[451] et du recteur Nicéphore à Diakènè,[452] Constantin IX reconstitua une armée, qu'il mit sous le commandement du grand hétériarque Constantin, qui fut lui aussi battu.[453] Ces renseignements, que nous devons à Cédrène, sont confirmés par Michel Attaleiatès. A la suite du désastre du recteur Nicéphore, une nouvelle armée fut placée sous les ordres de l'eunuque Constantin préposite, qui fut battu.[454]

Le préposite Constantin eunuque, cité par Michel Attaleiates, ne peut être autre que l'hétériarque Constantin, cité par Cédrène,[455], que les deux historiens distinguent nettement. Cédrène distingue Constantin par sa fonction de chef de l'hétairie, tandis que Michel Attaleiates le distingue par son titre de préposite. La charge d'hétériarque, bien qu'importante, n'était pas par elle-même collative de noblesse. L'hétériarque Constantin,

[444] J. Ebersolt, *Sur les Fonctions et les Dignités du Vestiarium byzantin.* Mélanges Ch. Diehl, I. Paris, 1930, p. 88, n. 2. Cf. H. Grégoire, *Notes épigraphiques.* Rev. de l'Instruction Publique en Belgique 51 (1908) 283.

[445] F. Dölger, *Regesten* n° 907. S. Eustratiadès, Ἱστορικὰ Μνημεῖα τοῦ Ἄθω. Ἑλληνικά II, 1929, 351; G. Rouillard—P. Collomp, *Actes de Lavra* I. Paris, 1937, p. 68.

[446] G. Rouillard, *Note de prosopographie; le préposite Jean,* ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος et ἐπὶ τοῦ κανικλείου. Echos d'Orient 36 (1933) 445, n. 1.

[447] Psellos, Chr. CLXXVII, ed. Renauld, II, 58; Zonar. III, 649.

[448] G. Rouillard, *op. cit.,* p. 446.

[449] Cedr. II, 560.

[450] Cedr. II, 562.

[451] Cedr. II, 596—597. Cf. G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine* III, 577—578.

[452] Cedr. II, 596—600; cf. G. Schlumberger, *op. cit.,* 578—582.

[453] Cedr. II, 600—601; cf. G. Schlumberger, *op. cit.,* 583—585.

[454] M. Attal. 33—34.

[455] Cedr. II, 600.

vu sa haute situation, devait être certainement titré; or, le titre nu de préposite valait comme titre nobiliaire pour eunuques. Il est, d'ailleurs, impossible de confondre l'eunuque Constantin, préposite et grand hétériarque, avec le magistros Constantin Arianitès. Le titre de magistros n'était pas accessible aux eunuques. D'un autre côté, les *Conseils et récits* de Kékauménos font une allusion très nette à la défaite de Constantin, titré recteur.[456] Kékauménos attribue à Constantin la dignité de recteur. Le fait est possible. Le rectorat[457] n'était pas un titre nobiliaire conféré à vie par remise d'insignes, mais une charge dont le titulaire était révocable.[458] Après la défaite du recteur Nicéphore devant Diakènè, Constantin IX a fort bien pu lui retirer la dignité de recteur, pour en investir le nouveau généralissime, l'eunuque Constantin hétériarque, titré préposite, car le rectorat semble avoir été conféré plus particulièrement à des eunuques ou à d'anciens clercs.[459]

Sous Michel VII Doukas (1071—1078) est mentionné dans la *Diataxis* de Michel Attaleiatès de 1077 son secrétaire, γραμματικός, le préposite *Jean*.[460]

Enfin, sous Alexis Ier Comnène, un *pittakion* d'Anne Doukas Dalassène, mère d'Alexis Ier Comnène, en date du 15 juin 1087, confirmant une donation faite à saint Christodoule, on relève, parmi les noms des signitaires, les noms des trois préposites suivants: *Basile,* préposite ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος et chartophylax de son Sékrèton, représentant, ἐκ προσώπου de *Constantin,* préposite et notarios et *Léon,* préposite,[461] que nous ne connaissons pas autrement.

Il nous est parvenu quelques *sceaux* de préposites, datés, en général semble-t-il, du XIe siècle.

Nicolas, le préposite de Constantin VIII, dont nous avons deux sceaux.[462]

Stéphane, patrice-préposite, vestis et préteur de Macédoine et d'Andrinople,[463] attribué par J. Dunlap[464] au règne d'Isaac Ier Comnène (1057—1059).

---

[458] Il n'est pas question, comme le suppose Schlumberger (*L'Epopée byzantine ..., 578*), de la défaite de Dampolis, subie par le magistros Constantin Arianitès, mais bien de la défaite subie, en 1050, par le préposite et hétériarque eunuque Constantin, devant Andrinople.

[457] Sur le rectorat, cf. R. Guilland, *Etudes de titulature byzantine.* Le Rectorat Mémorial Louis Petit. Paris, 1948, 185—193.

[456] Cer. II, 52, 712. 713.

[459] Sur Constantin, préposite, et sur tous ces évènements. Cf. R. Guilland, *Le Rectorat,* p. 189—190.

[460] Mikl. et Müller, *Acta* V, 326. Cf. W. Nissen, *Die Diataxis des Michael Attaleiatès* von 1077. Iena 1894, 30.

[461] Mikl. et Müller, *Acta* VI, 33.

[462] G. Schlumberger, *Sigillographie,* 334 et V. Laurent, *La collection C. Orghidan.* Paris, 1952, sceau 216, p. 117. Sur Nicolas, cf. plus haut, note 443.

[463] G. Schlumberger, *Sigillographie,* p. 111.

[464] J. Dunlap, *The office of the grand Chamberlain,* New York 1924, p. 311. Cf. N. Ba-

Etienne *Katydites,* préposite, daté par G. Schlumberger[465] de l'époque des Doukas, Constantin X (1059—1067) ou Michel VII (1067—1078).

Léon ὁ Κορώνης, protovestis, préposite et ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος, « qui copia un homiliaire de saint Grégoire de Nazianze »;[466] et qui semble avoir vécu aux XI^{e}—XII^{è} siècles. Il en est de même de Basile *Strobilos.*[467]

Le sceau de Nicétas *Moschos* est attribué par Schlumberger[468] et par Pantchenko[469] aux XII^{e}—XIII^{e} siècles, ce qui est contestable, car il ne semble pas que le prépositat ait été en vigueur encore au XII^{e} siècle.

Les trois sceaux suivants ne sont pas datés:

Joseph, protospathaire préposite et décanos.[470] Il s'agit vraisemblablement d'un décanos d'ordre civil. Le décanos appartenait à l'officium du protoasecretis[471] et semble avoir été le référendaire.[472]

Nicéphore, préposite, *vestis* et grand économe de Saint Eugène.[473]

N., stratège de Samos, préposite, vestis et vestarque.[474]

Si l'on s'en rapporte à Schlumberger,[475] il nous serait parvenu un sceau de préposite, datant du VIII^{e}—IX^{e} siècle, d'un certain *Basile* pas autrement connu.

Enfin, on possède une tessère de *Pothos,* préposite, primicier, et non daté.[476]

---

nescu, *La signification des titres Praitor et Pronoètes.* Studi e Testi 123 (1946) 390, qui estime que πραιπόσιτος, dans le cas présent, a le sens de Gouverneur.

[465] G. Schlumberger, *Sigillographie,* p. 634.

[466] V. Laurent, *Les Bulles métriques dans la Sigillographie byzantine.* Athènes-Bucarest, 1932—1937; sceau 689, p. 231.

[467] G. Schlumberger, *Sigillographie,* p. 568.

[468] G. Schlumberger, *Sigillographie,* p. 567.

[469] Pantchenko, *Catalogue des molybdobulles.* Izvestija de l'Institut archéologique russe de Cp. VIII, 1903, sceau 33, p. 217.

[470] G. Schlumberger, *Sigillographie,* p. 291.

[471] Cer. II, 52, 719.

[472] Cer. I, 48, 246. Sur le *Dekanos,* cf. R. Guilland, *Le Décanos et le référendaire.* Rev. des Et. Byz. V (1947) 90—100.

[473] Constantinopoulos: Βυζαντιακὰ Μολυβδόβουλλα. Journ. Intern. d'Archéol. Numism. VI (1903) p. 64, sceau 252.

[474] G. Schlumberger, *Sigillographie,* p. 257.

[475] G. Schlumberger, *Sigillographie,* p. 568.

[476] G. Schlumberger, *Mélanges d'Archéologie byzantine.* Paris, 1895, 306.

INDEX

I. Index des noms de Personnes

Amantios, *comes Palatii praepositus,* parakimomène, préposite 278, 279.
Angourès, Michel, préposite 252, 283.
Antiochus (sous Anastase I), préposite 252 (?), 267, 278, ex-préposite 251
Antiochus (sous Théodose II), patrice 244, préposite 244, 275, 276, τῶν βασιλικῶν εὐνούχων κράτιστος 251.
Araxis, *culmen tuum,* préposite 243.
Arianitès, Constantin, magistros 290 et n. 456, stratège d'Occident 289.
Atarxis, préposite 267, 276, ex-préposite 276.

Baanès, *famosissimus, laudabilissimus, magnificentissimus* 272, 273, patrice 252, 253, 262, 264, 273, 284, préposite 252, 253, 262, 264, 273, 284. Régent de l'Empire 284, sacellaire 264, 284.
Bardas Lips, cf. Lips, Bardas.
Basile (sous Alexis I Comnène), chartophylax du *sekrèton* de l'Impératrice, préposite 290.
Basile (fils bâtard de Romain I Lécapène), parakimomène 286.
Basile, préposite 284.
Basile, préposite 285.
Basile, préposite 291.
Bringas, Joseph, cf. Joseph l'Ancien (?) 259, 285, drongaire de la Flotte, paradynaste, parakimomène 271, 283, patrice 271, patrice-préposite 285, préposite 259, 271, 285.

Callinicos, cubiculaire, patrice (?), préposite, sacellaire, sénateur d'Orient (premier) 280.
Christophore, patrice 286, préposite 286, 287.
Christophorus (voir Christophore), *patricius* 264, 287.
Chrysaphios, cubiculaire, démarque des Verts, parakimomène, préposite, spathaire 276, 277.
Chryserotes, préposite 277.
Constantin, domestique des Scholes d'Anatolie, grand domestique, stratège d'Antioche 287.
Constantin (sous Alexis I Comnène) *notarios;* préposite 290.
Constantin (sous Constantin IX Monomaque), grand hétériarque 289, 290, et n. 456, préposite 271, 289, 290, recteur (?) 290.
Constantin Arianitès, cf. Arianitès, Constantin.
Cosmas, préposite 277.

Doge de Venise, protosébaste 266.
Doukas Constantin, parakimomène 284.
Eonopolita, parakimomène 264.
Etienne le Perse, préposite, sacellaire 282, 283.
Euphratas, préposite 280.
Eusèbe, patrice 274, préposite 254.
Euthère, préposite 274.
Eutrope, consul 244, 274, 275, juge 254, patrice 244, 274, 275, préposite 274, 275, ex-préposite 244.

Festus, préposite 274.

Gallus, césar 274.
Gennadius, *comes rerum privatarum, illustris* 244.
Georges, protovestiaire 287.
Cratissimus, préposite 277.
Gubazès, roi des Lazes, silentiaire palatin 266, 267.

Heliodorus, préposite 274.
Hermogène, *comes sacrarum largitionum, illustris* 246.
Hilarion, préposite 273, 274.

Jean (sous Basile I), préposite 284.
Jean (sous Constantin IX Monomaque), curateur du couvent de St Athanase de l'Athos, préposite 271, 289
Jean (Sous Michel VII Doukas), préposite 290.
Jean (sous Nicéphore II Phokas), préposite 286.

Jean (sous Nicéphore III Botaniate), protovestiaire 271.
Jean, orphanotrophe ou directeur des orphelinats, préposite 287, 288.
Joseph, *decanos,* préposite, protospathaire 291.
Joseph l'Ancien (cf. Joseph Bringas?), préposite 259.
Julien, césar 274.
Justin, comte des excubiteurs 278.
Kalopodios (sous Justinien I), cubiculaire 279, *gloriosissimus, magnificentissimus* 272, préposite 272, 279, spathaire 279.

Kalopodios (sous Théodose II), préposite 276.
Kastor, Léon, *asecretis* 283.
Katydites, Etienne, préposite 291.

Lausiakos, cubiculaire 278, 279.
Lausus, patrice, préposite 244, 275.
Léon (sous Alexis I Comnène), préposite 291.
Léon (sous Justinien I), préposite 279.
Léon (sous Léon IV le Chazar), cubiculaire, préposite (?) 283.
Léon, préposite, *protovestis* 291.
Léontios, préposite 282.
Lips, Bardas, patrice 285.

Macrobe, *illustris (vir)* 243, 272, 276; préposite 243, 272, 276.
Mardonius, préposite 274.
Margaritès ou Maritès, paranymphe, préposite 281, 282.
Marianos, cubiculaire, préposite, stratège 282.
Maritès, cf. Margaritès.
Martianos, comte des largesses sacrées 246.
Maximin, *comes* 246, *illustris, praepositus sacri cubiculi* 246, 272, 277, préposite 277.
Michel, chef des eunuques de la Chambre, patrice-préposite 286, préposite 286 et n. 418 bis, protovestiaire 286 et n. 418 bis, *vestis* 286.
Moschos, Nicétas, préposite 291.
Musellios, préposite 276, préposite de la Chambre sacrée 276.

Narcisse, préposite 276.
Narsès (sous Justin II), cubiculaire 281, patrice, préposite 244, 245, 280, 281, protospathaire 281.
Narsès (sous Justinien I), consulaire 280, *consuli* (ex) 244, cubiculaire 279 et n. 37, *gloriosissimus (vir)* 244, 272, *magnificentissimus* 272, *patricius* 244, 280, *praepositus (ex) sacri palatii* 244 et n. 37, *praeposito (ex) patricius* 280, préposite 279, 280, sacellaire 279, spatharocubiculaire, trésorier impérial 279, 280.
Nicéphore (sous Andronic I Comnène), parakimomène 271.
Nicéphore (sous Constantin VIII ou Constantin X Doukas), grand hétériarque, patrice-préposite, *vestis* 289.
Nicéphore (sous Constantin IX Monomaque), recteur 289.
Nicéphore (sous Théophile) préposite 283.
Nicéphore, grand économe de St Eugène, préposite, *vestis* 291.
Nicétas, drongaire de la Flotte, patrice, protospathaire 286.
Nicétas, duc d'Antioche 287.
Nicolas (sous Constantin VIII), domestique des Scholes, parakimomène 288, préposite 288, 290, proèdre 288.
Nikephoritzès, logothète, préposite (?) 271.
Olybrius, préposite 251, 273.

Palladius, *illustris,* préfet du prétoire d'Orient 246.
Parthenius, préposite (ex) 251, 252.
Pascal, patrice 285.
Patriarche de Venise, hypertime 266.
Paul, préposite 253.
Pediaditès, Basile, préposite 288.
Philarètos, chartulaire, cubiculaire, préposite 282.
Pothos, préposite, primicier 291.

Romain, patrice-préposite, stratège d'Abydos 287.
Romanos (sous Constantin VII Porphyrogénète), patrice, préposite 284, 285.
Romanos (sous Marcien), préposite 277.

Salluste, préfet 273.
Smaragdos, exarque de Ravenne 282, patrice 245, 282, préposite 245, ex-préposite 282.
Stéphane (sous Isaac I Comnène), patrice-préposite, préteur de Macédoine et d'Andrinople *vestis* 290.
Strobilos, Basile, préposite 291.
Syméon (voir Romain).
Synètos, *castrèsios* 282.

Taiouma cf. Chrysaphios.
Théocrite, comte, δομέστικος 278.
Théodore, préposite 284.
Théophile, préposite 252, 253, 284, protospathaire 252, 253.
Théophylacte, cubiculaire, préposite (?) 283.
Thomas, cubiculaire, préposite (?) 283.
Tzoumas, cf. Chrysaphios.

Urbicius (sous Constantin I le Grand), préposite 251, 273.
Urbicius (sous Zénon), cubiculaire, *praepositus Augustae,* préposite 277, 278.

Zoumma, cf. Chrysaphios.
Ztommas, cf. Chrysaphios.

N., préposite 252.
N., grand *koitonite,* préposite 284.
N., préposite, stratège de Samos, vestarque, *vestis,* 291.

II. Index des Dignités et Fonctions

Agentes in rebus 268.
Anthypatos 253, 260.
Ἀφεντὴς τῶν βασιλικῶν κοιτώνων 249.
Ἀπονομεύς 263.
Ἀρχιευνοῦχος 250.
Ἄρχων τῶν ἐν παλατίῳ εὐνούχων: Euphratas 280.
Ἄρχων τοῦ Λαυσιακοῦ 261,
Ἄρχων τῆς μεγάλης ἑταιρείας: Constantin 289.
Archonte de la Chambre 262.
Asecretis: Kastor, Léon 283.
Atricline 264.
Ἀξία 269:
Ἀξίωμα 266.

Castrensis 242, 267.
Castrèsios, Synetos 282.
Cérémoniaire 257.
César 256, 260; Gallus 274; Julien 274.
Chambellan (grand) 241.
Chartophylax du *sekréton* de l'impératrice: Basile (sous Alexis I Comnène) 290, préposite 290.
Chartulaire: Philaretos 282, cubiculaire, préposite 282.
Chartulaire de l'Hippodrome 259.
Chartulaire de la Sacelle 279.
Chartulaire du vestiaire sacré 279.
Chef de la Chambre 253.
Chef des eunuques de la Chambre: Michel 286, patrice-préposite 286, préposite 286 et n. 418 bis, protovestiaire 286 et n. 418 bis, *vestis* 286.
Clarissimi 241, 243, 273.
Comes: n. 24; Maximin 246, *illustris, praepositus sacri cubiculi* 246, 272, 273, 277, préposite 277.
Comes domesticorum 242.
Comes domorum 267.
Comes domorum per Cappadociam 248.
Comes Palatii praepositus, cf. *praepositus sacri cubiculi:* Amantios 278, parakimomène, préposite 278.
Comes rerum privatarum: 268; Gennadius 246, illustris 246.
Comes sacrae vestis 243, 267.
Comes sacrarum largitionum: Hermogène 246, illustris 246.
Comes sacri aerarii 242.
Comes sacri privati aerarii 242.
Comte: 257 et n. 24; Théocrite δομέστικος 278.

Comte des biens privés 246, 247.
Comte du Consistoire 242.
Comte du Consistoire (ex) 242.
Comte des Domaines de la Couronne 248.
Comte des Domestiques 243, 246, 247.
Comte des Excubiteurs: Justin 278.
Comte de la Garde 243.
Comte des Largesses 241, 246, 247.
Comte des Largesses sacrées: 247; Martianos 246.
Comte du Trésor 241, 242, 243, 247.
Concierge (vice), cf. *Deutéros* 264.
Consul 244, 247, 248 et n. 30; Eutrope 244, 274, 275, juge 254, patrice 244, 274, 275, préposite 27, ex-préposite 244.
Consul (ex); Narsès (sous Justinien I) 244, consulaire 280, cubiculaire 279 et n. 37, *gloriosissimus, vir*, 244, 272, *magnificentissimus* 272, *patricius* 244, 280, *praepositus (ex) sacri palatii* 244 et n. 37, *praeposito (ex) patricius* 280, préposite 279, 280, sacellaire 279, 280, spatharocubiculaire, trésorier impérial 279, 280.
Consulaire 246, 247, 248 et n. 30; Narsès (sous Justinien I) 279, consuli (ex) 244, cubiculaire 279 et n. 37, *gloriosissimus, vir* 244, 272, *magnificentissimus* 272, *patricius* 244, 272, *praepositus (ex) sacri palatii* 244 et n. 37, *praeposito (ex) patricius* 280, préposite 279, 280, sacellaire 280, spatharocubiculaire, trésorier impérial 279, 280.
Consulat 245, 280.
Cubiculaire 242, 247, 248, 249, 251, 252, 254, 255, 261, 267, 268, 269, 281, 282, 283; Callinicos 280, patrice (?), préposite, sacellaire, sénateur d'Orient (premier) 280; Chrysaphios 276, 277, démarque des Verts, parakimomène, préposite, spathaire 276, 277; Kalopodios (sous Justinien 1er) 279, *gloriosissimus, magnificentissimus* 272, préposite 272, 279, spathaire 279, Lausakios 278, 279, Léon (sous Léon IV le Chazar) 283, préposite (?) 283; Marianos 282, préposite, stratège 282, Narsès (sous Justinien 1er) 279, consulaire 280, *consuli (ex)* 244, *gloriosissimus, vir* 244, 272, *magnificentissimus* 272, *patricius* 244, 280, *praepositus (ex) sacri palatii* 244 et n. 37, *praeposito (ex) patricius* 280, préposite 279, 280, sacellaire 279, spatharocubiculaire, trésorier impérial 279, 280; Philarétos 282, chartulaire, préposite 283; Théophylacte 283, préposite 283; Thomas 283, préposite (?) 283; Urbicius (sous Zénon) 277, 278, *praepositus Augustae*, préposite 278.
Cubiculaire (ex) 242.
Cubiculaire de la Chambre à coucher impériale 268.
Cubiculaire-chantre: 257.
Cubiculaire (premier): 277, 282.
Cubiculaire-préposite 282.
Cubicularius 242.
Cubicularius sacri cubiculi: 252.
Cubicularius venerabilis Augustae 252.
Cubiculo (a): 241.
Culmen Araxis 243, préposite 243.
Curateur du couvent de St Athanase de l'Athos: Jean (sous Constantin IX Monomaque) 289, préposite 271, 289.
Curionat 247.
Curopalate 256, 263.

Décanos 291; Joseph 291, préposite, protospathaire 291.
Décurionat 248.
Démarque 259, 261, 264.
Démarque des Verts: Chrysaphios 276, 277, cubiculaire, parakimomène, préposite, spathaire 276, 277.
Deutéros 264, 268.
Domestique 247, 260, 269.
Domestique (grand): Constantin 287, domestique des Scholes d'Anatolie, stratège d'Antioche 287.
Domestique des Scholes: Nicolas 288, parakimomène 288, préposite 288, 290, proèdre 288.
Domestique des Scholes d'Anatolie: Constantin 287, grand domestique, stratège d'Antioche 287.
Δομέστικος 278, comte Théocrite 278.
Duc d'Antioche: Nicétas 287.
Drongaire 260.

Drongaire de la Flotte: Bringas, Joseph 271, 285, paradynaste, parakimomène 271, 285, patrice 271, patrice-préposite 285, préposite 259, 271, 285.
Drongaire de la Veille: 260.

Econome de St Eugène (grand): Nicéphore 291, préposite, *vestis* 291.
ἐνδοξότατος 272.
Eparque 257, 269.
ἔπαρχος 263.
Eparque (apo) 257.
Ἐπιτεταγμένος ὁ τοὺς βασιλικοὺς φυλάττειν κοιτῶνας 250.
Εὐνοῦχος τοῦ βασίλεως οἴκου 249.
Εὐνοῦχος, ὁ τοῦ παλατίου μέγας: Margaritès-Maritès 281.
Εὐνοῦχος, ὁ περὶ τὴν βασιλικὴν θεραπείαν 250.
Εὐνοῦχος τὴν τοῦ πραιποσίτου διέπων ἀρχήν 262.
Εὐνοῦχος τῆς βασιλικῆς οἰκίας μείζων 249.
Εὐνοῦχος τοῦ παλατίου καὶ τοῦ βασίλεως κρατῶν 249.
Εὐνοῦχος τοῦ παλατίου μέγας ὑπάρχων 250.
Εὐνούχων μείζων τοῦ βασίλεως 249.
Εὐνούχων, ὁ πρῶτος τῶν 249.
Εὐνούχων, τῶν βασιλικῶν εὐ. ὁ κράτιστος: Antiochus 251.
Εὐνοῦχος. Cf. ἄρχων - κορυφαιότατος - κράτιστος - μεγιστανός - πρωτεύων - πρωτευνοῦχος - πρῶτος
Εὔφημος
Exarque de Ravenne: Smaragdos 282, patrice 245, 282, préposite 245, ex-préposite 282.

Famosissimus, Baanès 272, 273, *laudabilissimus, magnificentissimus* 272, patrice 252, 253, 262, 264, 273, 284, préposite 252, 253, 262, 264, 273, 284, régent de l'Empire 284, sacellaire 264, 284.

Gloriosissimus, vir: 272; Kalopodios (sous Justinien I) 272, cubiculaire 279, *magnificentissimus* 272, préposite 272, 279, spathaire 279; Narsès (sous Justinien I) 244, 272, consulaire 280, *consuli (ex)* cubiculaire 280 et n. 37, *magnificentissimus* 272, *patricius* 244, 280, *praepositus (ex) sacri palatii* 244 et n. 37, praeposito (ex) patricius 280, préposite 279, 280, sacellaire 279, spatharocubiculaire, trésorier impérial 279, 280.
Gouverneur de Cappadoce Première 268.

Habilleur 254.
Ἡγεμονία, τὴν ἡγεμονίαν πάντων τῶν βασιλικῶν ἔχων κοιτώνων 250.
Constantin 289.
Hétairiarque, cf. Hétériarque.
Hétériarque 260, 289.
Hétériarque (grand): Constantin (sous Constantin IX Monomaque) 289, 290 et n. 456, préposite 271, 289, 290, recteur (?) 290; Nicéphore (sous Constantin VIII ou Constantin X Doukas) 289, patrice-préposite, *vestis* 289.
Hypertime, patriarche de Venise 266.

Illustrat 241, 242, 243, 244.
Illustrat honoraire: 244.
Illustre: 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 270, 272, 273 et n. 30.
Illustre vacant: 244.
Illustris (voir illustre) 242, 243, 244, 245, 272, 273; Gennadius 246, *comes rerum privatarum* 246; Hermogène 246, *comes sacrarum largitionum* 246; Macrobe 243, 272, 276, préposite 243, 272, 276; Maximin 246, 272, 277, *comes* 246, *praepositus sacri cubiculi* 246, 272, 277, préposite 277; Palladius 246, préfet du Prétoire d'Orient 246.
Inlustris cf. *Illustris.*

Juge, Eutrope 254, consul 244, 274, 275, patrice 244, 274, 275, préposite 274, 275, ex-préposite 244.
κανικλείου, ἐπὶ τοῦ: Jean 289.

Kitonite 268.
Kitonite (grand): *N.* 34, préposite 284.
κορυφαιότατος, ὁ εὐνοῦχος 250.
κοιτωνίτης 268.
κοιτωνίτης, ὁ μέγας 250.
κοιτῶνος, κατάρχων τοῦ: Michel 286.
κοιτῶνος, ἄρχων τοῦ βασιλικοῦ 249.
κοιτῶνος, ἐπὶ τοῦ, Jean 289, Basile 290; ὁ Κορώνης 291.
κοίτων, Cf. ἀφέντης - ἄρχων - ἐπιτεταγμένος - εὐνοῦχος, ἡγεμονία - κορυφαιότατος - κουβικουλάριος - πραιπόσιτος - προεστώς - προκαθήμενος - πρωτότυπος - φύλαξ.
κουβικουλάριος 249 ,250, 282.
κουβικουλάριος, ὁ ἐνδοξότατος καὶ πραιπόσιτος, Kalopodios 279.
κουβικουλάριος, ὁ πραιπόσιτος τῶν 250, 267.
κουβικουλάριος καὶ πραιπόσιτος: Amantios 278.
κουβικουλάριος τοῦ βασιλικοῦ κοιτῶνος 269.
κουβικουλάριος τοῦ κουβουκλείου 269.
κουβουκλείου προεστὼς τοῦ μυστικοῦ 269.
κράτιστος ὁ τῶν βασιλικῶν εὐνούχων 251.
κύριος τῶν ἐν τῇ αὐλῇ πραττομένων 250.
λαμπρότατος 273.

Laudabilissimus, Baanès 272, *famosissimus, magnificentissimus* 272, patrice 252, 253, 262, 264, 273, 284, préposite 252, 253, 262, 264, 273, 284, régent de l'Empire 284, sacellaire 264, 284.
Logothète 260, 263; Nikephoritzès 271, préposite (?) 271.
Logothète du Drome 263.

Magister militum 242.
Magister officiorum 242, 246.
Magistros 260, 263, 265; Arianitès, Constantin 290 et n. 456, stratège d'Occident 289.
Magistros (des offices): 263.
μαγίστρῳ, ὁ διέπων σὺν τῷ 263.
Magnificentissimus 272; Baanès 272, *famosissimus laudabilissimus* 272, patrice 252, 253, 262, 264, préposite 252, 253, 262, 264, 273, 284, régent de l'Empire 284, sacellaire 264, 284,; Kalopodiōs (sous Justinien Ier) 272, cubiculaire 279, *gloriosissimus* 279, préposite 272, 279, spathaire 279; Narsès (sous Justinien I) 272, consulaire 280, consuli (ex) 244; cubiculaire 279 et n. 37, *gloriosissimus (vir)* 244, 272, *patricius* 244, 280, *praepositus (ex) sacri palatii* 244 et n. 37, *praeposito (ex) patricius* 280, préposite 279, 280, sacellaire 279, spatharo-cubiculaire, trésorier impérial 279, 280.
Maître des cérémonies 256, 257, 259, 261, 269.
Maître d'hôtel, cf. 21, cf. ἐπὶ τῆς τραπέζης.
Maître de la Milice 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 279 et n. 24.
Maître de la Milice (ex) 244.
Maître des Offices 241, 242, 243, 244, 246, 247, 268.
Maître des Offices honoraire 241.
Maître (des Offices impériaux) 256.
Maître des Suppliques: 260.
μεγαλοπρεπέστατος 272.
μεγίστανος ἐκ τῆς βασιλικῆς συγκλήτου 261
μεγίστανος: Léontios 282.
μεγίστανος, ὁ εὐνοῦχος καὶ 250.
μείζων τῆς βασιλικῆς αὐλῆς, ὁ 249.
Nobilissime 256, 260.
Notaire impérial 242.
Notarios: Constantin (sous Alexis I Comnène) 290, préposite 290.
Νυμφεύτης τοῦ βασίλεως ὁ 250.

Orphanotrophe 262; Jean, Directeur des Orphelinats 287, 288, préposite 287.
Ostiaire 251, 254, 255, 256, 257.

Papias: 268.
Paradynaste (cf. Vice-empereur): Bringas, Joseph 271, 285, drongaire de la Flotte parakimomène 271, 285, patrice 271, patrice-préposite 285, préposite 259, 271, 285.
Paradynastès 254.
Parakimomène 264, 268, 269, 271 et n. 75, Amantios 278, *comes Palatii praepositus,*

préposite 278, Basile (fils bâtard de Romain Ier Lécapène) 284, Bringas, Joseph 271, 285, drongaire de la Flotte paradynaste 271, 285, patrice 271, patrice préposite 285, préposite 259, 271, 285; Chrysaphios 276, 277, cubiculaire, démarque des Verts, préposite, spathaire 276, 277; Constantin Doukas 284; Eonopolita 266; Nicéphore (sous Andronic Ier Comnène) 271; Nicolas (sous Constantin VIII) domestique des Scholes 288, préposite 288, 290, proèdre 288.

Paranymphe, Margaritès 281, 282, préposite 281, 282.

Patrice 244, 245, 246, 247, 251, 253, 259, 260, 262, 263, 264, 265, 267, 269, 271, 286, 287 et n. 30, Antiochus (sous Théodose II) 244, préposite 244, 275, 276; τῶν βασιλικῶν εὐνούχων κράτιστος 251; Baanès 252, 253, 262, 264, 273, 284, *famosissimus, laudabilissimus, magnificentissimus* 272, 273, préposite 252, 253, 262, 264, 273, 284, régent de l'Empire 284, sacellaire 264, 284; Bringas, Joseph 271, drongaire de la Flotte, paradynaste, parakimomène 271, 285, patrice-préposite 285, préposite 259, 271, 285; Callinicos 280, cubiculaire, préposite, sacellaire, sénateur d'Orient (premier) 280, Christophorus (voir Christophore) 264, 287; Eusèbe 274, préposite 254; Eutrope 244, 274, 275, consul 244, 274, 275, juge 254, préposite 274, 275, ex-préposite 243, 275, Lausus 244, 275, préposite 244, 275; Lips, Bardas 285; Narsès (sous Justin II) 244, 245, 280, 281, cubiculaire 281, préposite 244, 245, 280, 281, protospathaire 281; Narsès (sous Justinien Ier) 244, 279, consulaire 279, *consuli (ex)* 244, cubiculaire 279 et n. 37, *gloriosissimus (vir)* 249, 272, *magnificentissimus* 272, *praepositus (ex) sacri palatii* 244 et n. 37, *praeposito (ex) patricius* 280, préposite 279, 280, sacellaire 279, spatharocubiculaire, trésorier impérial 279, 280; Pascal 285; Romanos (sous Constantin VII Porphyrogénète) 284, 285; préposite 284, 285; Smaragdos 245, 282, exarque de Ravenne 282, préposite 282, ex-préposite 282.

Patrice (ex): 246.

Patrice-anthypatos 253.

Patrice barbu 253, 264.

Patrice eunuque 253.

Patrice-préposite 253; Bringas, Joseph 285, drongaire de la Flotte, paradynaste, parakimomène 271, 285, patrice 271, préposite 259, 271, 285; Michel 286, chef des eunuques de la Chambre 286, préposite 286 et n. 418 bis, protovestiaire 286 et n. 418 bis, *vestis* 286; Nicéphore (sous Constantin VIII ou Constantin X Doukas) 289, grand hétériarque, *vestis* 289; Romain 287, stratège d'Abydos 287, Stéphane (sous Isaac I Comnène) 290, préteur de Macédoine et d'Andrinople, *vestis* 290.

Patriciat 244, 245, 251, 275, 280.

Patricienne à ceinture 260.

Patricius, cf. Patrice.

περίφανος 273.

φίλος τῶν βασιλέων, ἐκ τῶν συγκλητικῶν 261.

φύλαξ τοῦ κοιτῶνος 250.
voir préfet 242.

Praeposito (ex) patricius: Narsès (sous Justinien Ier) 280, consulaire 280, *consuli (ex)* 244, cubiculaire 30 et n. 279, *gloriosissimus (vir)* 244, 272, *magnificentissimus* 272, *patricius* 244, 280, *praepositus (ex) sacri palatii* 244 et n. 37, préposite 279, 280, sacellaire 279, spatharocubiculaire, trésorier impérial 279, 280.

κουβικουλάριος καὶ πραιπόσιτος Amantios: 278, 279, *comes Palatii praepositus,* parakimomène, préposite 278.

πραιτόσιτος κουβικουλαρίων, ὁ 250.

πραιπόσιτος τοῦ εὐσεβεστάτου κοίτωνος 249.

πραιπόσιτος τοῦ παλατίου, ὁ 250.

πραιποσίτων, ἀπὸ 245, 270.

Praepositus Augustae Urbicius (sous Zénon) 277, 278, cubiculaire, préposite 277, 278.

Praepositus sacri cubiculi 241, 242, 246, 249 et n. 37; Maximin 246, 272, 274, *comes* 246, *illustris* 246, 272, 277, préposite 277; n. 29.

Praepositus sacri palatii (ex) n. 37; *Narsès*

(sous Justinien I) 244 et n. 30, consulaire 280, *consuli (ex)* 244, cubiculaire 279 et n. 37, *gloriosissimus (vir)* 243, 272, *magnificentissimus* 272, *patricius* 244, 280, *praeposito (ex) patricius* 280, préposite 279, 280, sacellaire 279, spatharocubiculaire, trésorier impérial 279, 280.

Préfet 241, 243, 244, 245, 260, 261; Salluste 273.

Préfet (ex) 241.

Préfet de la Chambre à coucher 272.

Préfet du Prétoire 243, 244, 245, 247 et n. 30.

Préfet du Prétoire (ex) 243.

Préfet du Prétoire d'Illyrie 247.

Préfet du Prétoire d'Orient: Palladius 246, *illustris* 246.

Préfet de la Ville 243, 244, 245, 247, 261, 263 et n. 30.

Prépositat 244, 245, 266, 288 et n. 24.

Préposite 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 280, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291 et notes 37, 75, 77, 79; Amantios 278, *comes Palatii* praepositus, parakimomène 278; Augurès, Michel 252, 283; Antiochus (sous Anastase Ier) 252 (?), 267, 278, ex-préposite 251; Antiochus (sous Théodose II) 245, 275, 276, patrice 244; τῶν βασιλικῶν εὐνούχων κράτιστος 251; Araxis 243, *culmen* tuum 243; Atarxis 267, 276, ex-préposite 276; Baanès 252, 253, 262, 264, 273, 284, *famosissimus, laudabilissimus, magnificentissimus* 272, 273, patrice 252, 253, 262, 264, 273, 284, régent de l'Empire 284, sacellaire 264, 284; Basile (sous Alexis Ier Comnène) 290, chartofylax du *sekréton* de l'impératrice 290; Basile 284; Basile 285; Basile 291; Bringas Joseph 259, 271, 285, drongaire de la Flotte, paradynaste, parakimomène 271, 285, patrice 271, patrice-préposite 285; Callinicos 280, cubiculaire, patrice (?), sacellaire, sénateur d'Orient (premier) 280; Chrysaphios 276, 277, cubiculaire, démarque des Verts parakimomène, spathaire 277; Chryserotes 277; Constantin (sous Alexis Ier Comnène) 290; *notarios* 290; Constantin (sous Constantin IX Monomaque) 271, 289, 290, grand hétériarque 289, 290 et n. 456, recteur (?) 290; Cosmas 277; Constantin Doukas, parakimomène 284; Etienne le Perse 282, 283, sacellaire 282; Euphratas 280; Eusèbe 254; patrice 274, Euthère 274; Eutrope 274, consul 244, 274, 275, juge 254, patrice 244, 274, 275, ex-préposite 274, 275; Festus 274; Gratissimus 277; Heliodorus 274; Hilarion 273, 274; Jean (sous Basile Ier) 284; Jean (sous Constantin IX Monomaque) 271, 289, curateur du couvent de St Athanase de l'Athos 271, 289; Jean (sous Michel VII Doukas) 290; Jean (sous Nicéphore II Phokas) 286; Jean, orphanotrophe ou Directeur des orphelinats 287, 288; Joseph 291, *décanos* protospathaire 291; Joseph l'Ancien, cf. Joseph Bringas (?) 259; Kalopodios (sous Justinien Ier) 272, 279; cubiculaire 279, *gloriosissimus, magnificentissimus* 272, spathaire 279; Kalopodios (sous Théodose II) 276; Katydites, Etienne 291; Lausus 244, 275, patrice 244, 275; Léon (sous Alexis Ier Comnène) 291; Léon (sous Justinien Ier) 279; Léon (sous Léon IV le Chazar) (?) 283, cubiculaire 283; Léon 291, *protovestis,* ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος 291; Léontios 282; Macrobe 243, 272, 276, *illustris (vir)* 243, 272, 276; Mardonius 274; Margaritès 281, 282, paranymphe 281; Marianos 282, cubiculaire, stratège 282; Maximin 277, *comes* 246, *illustris praepositus sacri* cubiculi 246, 272, 277; Michel 286 et n. 418 bis, chef des eunuques de la Chambre, patrice-préposite 286, protovestiaire 286 et n. 418 bis, *vestis* 286; Moschos, Nicétas, 291; Musellios 276, préposite de la Chambre sacrée 246; Narcisse 276; Narsès (sous Justin II) 244, 245, 280, 281, cubiculaire 281, patrice 244, 245, 280, 281, protospathaire 281; Narsès (sous Justinien Ier) 279, 280, con-

sulaire 279, *consuli* (ex) 244, cubiculaire 279 et n. 37, *gloriosissimus (vir)* 244, 272, *magnificentissimus* 272, *patricius* 244, 280, *praepositus* (ex) sacri palatii 244 et n. 37, *praeposito* (ex) patricius 280, sacellaire 279, spatharocubiculaire, trésorier impérial 279, 280; Nicéphore 291, grand économe de St Eugène, *vestis* 291; Nicéphore (sous Théophile) 283, Nicolas (sous Constantin VIII) 288, 290, domestique des Scholes, parakimomène, proèdre 288; Nikephoritzès (?) 271, logothète 271; Olybrius 251, 273; Paul 253; Pédiaditès, Basile 288; Philarétos 282, chartulaire, cubiculaire 282; Pothos 291, primicier 291; Romanos (sous Constantin VII Porphyrogénète) 284, 285, patrice 284, 285; Romanos (sous Marcien) 277; Smaragdos 245, exarque de Ravenne 282, patrice 245, 282, ex-préposite 282; Strobilos, Basile 291; Théodore 284; Théophile 252, 253, 284, protospathaire 252, 253, Théophylacte (?) 283, cubiculaire 283; Thomas (?) 283, cubiculaire 283; Urbicius (sous Constantin Ier le Grand) 251, 273, Urbicius (sous Zénon) 277, 278, cubiculaire, *praepositus Augustae* 277, 278; N., 252; N., 284, grand koitonite 284; N., 291; stratège de Samos, vestarque, *Vestis* 291.

Préposite (ex) 243, 244, 245, 270, 276 et n. 23 bis; Antiochus (sous Anastase) 252, préposite 252 (?); Artaxis 276, préposite 267, 276; Eutrope 244, consul 243, 274, 275; juge 254, patrice 244, 274, 275, préposite 274, 275; Parthenius 251, 252; Smaragdos 282, exarque de Ravenne 282, patrice 245, 282, préposite 245.

Préposite de la Chambre sacrée: 246; Musellios 246, préposite 276.

Préposite de la Chambre sacrée (ex) 242.

Préposite codicillaire, cf. préposite honoraire 244.

Préposite des cubiculaires: 283.

Préposite en disponibilité, cf. préposite vacant, ou retraité, ou ex-préposite: 270.

Préposite de l'Empereur, cf. premier préposite 252, 265, 273.

Préposite en exercice 270.

Préposite fictif, cf. préposite honoraire ou ex-préposite 270.

Préposite honoraire, cf. préposite fictif ou ex-préposite 244, 270.

Préposite de l'Impératrice 252, 270.

Préposite « de l'intérieur » du Chrysotriclinos: n. 79.

Préposite officier 253.

Préposite du Patriarche 273.

Préposite, premier, cf. préposite de l'Empereur: 252, 260, 263, 265.

Préposite régent 264.

Préposite retraité, cf. préposite vacant ou en disponibilité, ou ex-préposite 270.

Préposite vacant, cf. préposite retraité ou en disponibilité, ou ex-préposite 244, 270.

Président du Sénat 261.

Préteur de Macédoine et d'Andrinople, Stéphane (sous Isaac I Comnène) 290, patrice-préposite 290, *vestis* 290.

Primicier 251, 261; Pothos 291, préposite 291.

Primicier de la Chambre: 242, 262, 267, 269.

Primicerius sacri cubiculi 242.

Proconsul 241, 268.

Proèdre 258, 261; Nicolas (sous Constantin VIII) 288, domestique des Scholes, parakimomène 288, préposite 288, 290.

προεστὼς, ὁ τῆς φυλακῆς τοῦ βασιλικοῦ κοιτῶνος 250.

προεστὼς τοῦ βασιλικοῦ οἴκου: Eutrope 275, consul 244, 274, 275, juge 254, patrice n. 3, 26, préposite n. 27, ex-préposite 244.

προεστὼς τοῦ μυστικοῦ κουβουκλείου 269.

πραιπόσιτος, *N.* 278; Amantios, 278, 279, *comes palatii praepositus,* parakimomène, préposite 278.

προεστὼς εὐνοῦχος τοῦ βασιλικοῦ οἴκου Eutrope 275; consul 244, 274, 275, juge 254, patrice 244, 274, 275, préposite 274, 275.

προεστὼς τοῦ βασιλικοῦ κοιτῶνος 249.

προεστὼς τοῦ βασιλικοῦ οἴκου 249.

προεστὼς τῶν βασιλικῶν κοιτώνων 250.

B. MENDL / PRAGUE*

LES CORPORATIONS BYZANTINES

(Οἱ μὴ ἐν τῇ ἀπογραφῇ ὄντες.)

Si nous nous demandons quelle était la nature des corporations à Byzance, une question se pose avant toutes autres: Les corporations étaient-elles obligatoires? Cette question semble superflue. Les corporations d'artisans ont pour caractère essentiel d'être obligatoires. C'était là la doctrine de G. v. Below[1] et cette doctrine est très juste. „Zunftzwang" distingue les corporations du Moyen-Age des confréries libres. Forcément, une corporation exige un principe de contrainte: impossible d'organiser le travail d'artisan par la corporation, si l'adhésion à celle-ci n'est pas obligatoire. Avant les corporations du Moyen-Age, les collegia, datant de la fin de l'époque romaine, connaissaient cette contrainte, certainement sous une forme différente, mais très impérieuse. Entre le collegium romain et la corporation du Moyen-Age se trouve — certainement au point de vue de l'époque, sinon au point de vue de l'évolution — le s y s t e m a byzantin.

Nous avons des renseignements relativement précis sur les corporations byzantines depuis que J. Nicole a découvert un recueil de prescriptions qu'il a publié (et traduit) sous le titre de *Livre du Préfet ou l'édit de l'empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople* (1893).[2]

---

*) L'année passée, a été commémoré le 20e anniversaire de la mort tragique de Bedřich Mendl, professeur à l'Université Charles IV de Prague et victime, de même que de nombreux savants tchèques, du régime nazi. Bedřich Mendl était un connaisseur éminent de l'histoire économique de l'Europe, qui, dans son travail, avait consacré une grande attention aux corporations médiévales. Parmi ses œuvres posthumes, une étude relative au système des corporations à Byzance a été découverte tout récemment. Elle ne constitue d'ailleurs pas l'unique contribution de l'auteur à ce thème (v. note 32). Le présent article a été écrit à Paris en 1928 ou 1929 déjà, mais il est resté en manuscrit. Si cet article paraît, à l'heure actuelle, dans notre revue Byzantinoslavica, ce n'est pas seulement pour honorer la mémoire d'un des plus célèbres historiens tchèques. Nous sommes persuadés que l'étude de Mendl, basée sur une exégèse pénétrante de la source et alimentée par une profonde érudition historique est susceptible, même de nos jours, de mettre en lumière certains problèmes difficiles relevant du *Livre du Préfet* byzantin.

La publication de l'étude a été confiée à M. L o o s, collaborateur de la section de la rédaction à l'Institut Slave. Le texte de l'étude de Mendl paraîtra sans changement. Les notes, par contre, ont été augmentées de renvois à la bibliographie récente (travaux parus depuis la composition de l'article) et par plusieurs remarques qui confrontent les conclusions de Mendl avec les résultats des recherches actuelles. Les additions de l'éditeur portent le chiffre *L*, afin de les distinguer des notes dues à l'auteur et qui sont marquées de *M*.

[1] Parmi les nombreux articles de l'auteur, le plus important a été réimprimé dans le livre *Probleme der Wirtschaftsgeschichte*, 1920, p. 258 sq. — *M*

[2] Λέοντος τοῦ Σοφοῦ τὸ Ἐπαρχικὸν βιβλίον. *Le Livre du Préfet ou l'Edit de l'Empereur Léon le Sage sur les Corporations de Constantinople*. Genève, 1893 (Mémoires de l'Institut

Après cette découverte importante de Nicole, on a beaucoup écrit sur l'organisation des métiers à Byzance et, cependant, il ne semble pas superflu de nous en occuper de nouveau. La meilleure étude sur les corporations de Constantinople est le livre de A. Stöckle.[3] Malgré les précieux renseignements sur beaucoup de choses que ce livre nous fournit, il n'est pas tout à fait clair sur une question fondamentale. L'Eparchikon biblion, le Livre du Préfet, comporte les règlements de plus de vingt métiers. Cela signifierait-il que l'Eparchikon biblion avait en vue tous les artisans exerçant à Byzance?

On a répondu à cette question de différentes façons Ch. Diehl était d'avis que par le chiffre, cité plus haut, le nombre de toutes les corporations de Byzance n'avait pas été épuisé. H. Gehrig pensait que tous les métiers à Byzance n'étaient pas organisés en corporations.[4] Ces avis sont soutenables tous les deux et c'est là une question qui intéressera les spécialistes. Il est fort possible que l'Eparchikon biblion ne nous ait pas conservé les règlements de toutes les corporations qui existaient à Byzance et que tous les métiers ne fussent pas organisés en corporations. L'époque postérieure a connu ce parallélisme, cette coexistence des métiers, organisés en corporations, et des métiers "libres", sans que le fond même de l'organisation des corporations en fût touché. Celle-ci n'exigeait pas l'organisation de tous les artisans en corporations, mais elle exigeait, si telle ou telle organisation existait déjà, l'adhésion de tous les artisans de ce métier à la corporation. Nous voilà devant la question fondamentale. A celle-ci, le livre de Stöckle ne nous donne qu'une réponse incertaine et même le livre plus récent de Chr. M. Macri[5] n'est pas plus instructif à ce propos, non plus que — autant que je sache — aucune œuvre postérieure aux livres précités.

National Genevois, t. 18). Nous en possédons même une traduction en français, de J. Nicole (Genève et Bâle, 1894). — *M.*

Ont été publiées également deux traductions en anglais: A. E. R. Boak, *The Book of the Prefect*. Journ. of Economic and Business Hist. I (1929) 597—619; E. Freshfield, *Roman Law in the Later Roman Empire*. Cambridge 1938. La traduction russe (avec un riche commentaire) est due à M. Ja. Sjuzjumov (*Книга эпарха,* Свердловск 1949 [Учен. зап Свердл. гос. пединст. 6]). — *L.*

[3] *Spätrömische und byzantinische Zünfte. Untersuchungen zum sogenannten* ἐπαρχικὸν βιβλίον *Leos des Weisen*. Leipzig 1911 (Klio, Beiträge zur alten Geschichte, 9. Beiheft). — *M.*

[4] Ch. Diehl, *Etudes Byzantines*. Paris 1905, p. 143: «Le livre du préfet... nous fait connaître les principales de ces corporations...». K Gehrig, *Das Zunftwesen Konstantinopels im 13. Jahrhunderte*. Conrad's Jahrbücher f. Nationalökonomie u. Statistik, III. Folge, Bd. 38 (1909) 580. — J. Nicole, *op. cit.*, p. 11 sq., a fait déjà remarquer que l'Eparchikon biblion ne contenait pas tous les règlements concernant les artisans et que, peut-être, il y avait des métiers non organisés. Cf. aussi M. Je. Černousov, *Римские и византийские цехи.* Журн. Мин Нар. Просвещ., nouv. série 52 (Sept. 1914) 159. — *M.*

[5] Chr. M. Macri, *L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie de Macédoine*. Univ. de Paris, Faculté de droit, 1925. — *M.*

A. Stöckle dit: „Andererseits brauchten nicht alle, die denselben Beruf ausübten Mitglieder der Zunft zu sein,“[6] et, pour appuyer son opinion, il renvoie au chapitre VII, § 2 de l'Eparchikon biblion dont les paroles les plus importantes figurent en sous-titre de cette étude.

Le texte de l'alinéa est le suivant:

Οἱ εὐτελέστεροι καταρτάριοι καὶ ἀπὸ τῶν μεταξαρίων οἱ μὴ ἐν τῇ ἀπογραφῇ ὄντες, εἴτε ἄνδρες εἴτε γυναῖκες, μὴ δυνάμενοι ἐκ τῆς ἔξωθεν μετάξης ἐξωνεῖσθαι καὶ ἀπὸ τῶν μεταξοπρατῶν ἐξωνούμενοι, ὀφείλουσιν οὐγγίαν μόνην ἀπολείπεσθαι ἐν τῷ ἀπὸ τῆς ἐξωνήσεως τῶν μεταξοπρατῶν νομίσματι.

Voici la traduction de Nicole: Pauperiores confectorum, item ex metaxae mercatoribus ii qui in collegiatorum numero non sunt, sive homines, sive feminae, si metaxam aliunde advectam ipsi emere non possunt, sed a metaxopratis emunt, singulis tantum unciis cedere debent pro singulis aureis, quos metaxopratae in emptione solverint.

Selon la traduction de Nicole, il y avait des "metaxae mercatores" qui n'étaient pas "in collegiatorum numero", ou, comme il dit en un autre endroit, qui n'étaient pas "inscrits sur la liste des membres du collège". Si la traduction de Nicole est exacte, A. Stöckle, lui aussi, avait raison en disant que tous les marchands de soie n'étaient pas obligés de faire partie de leur corporation, ou, comme l'avait formulé Gehrig, „daß auch hier die Ausübung des Gewerbes nicht von der Zugehörigkeit zu einer Zunft abhängig gemacht ist.“[7] Mais alors, en fait, nous ne pourrions parler avec A. Stöckle des „byzantinische Zünfte“, ni avec Gehrig du „Zunftwesen Konstantinopels“, car, si nous voulons nous exprimer en termes exacts, nous sommes obligés de réserver le nom de „Zunft“ aux corporations obligatoires. Naturellement, il ne s'agit pas là du nom: il s'agit de la chose elle-même. Nous ne pouvons guère concevoir le caractère essentiel de la corporation, quand nous ne savons pas si tous ceux qui faisaient un métier déterminé, étaient ou n'étaient pas obligés d'en faire partie. Par conséquent, il faut se demander si la traduction autrement excellente de Nicole est exacte même dans ce passage et si ce passage n'admet pas d'autres interprétations. Il faut l'examiner dans l'ensemble des règlements auxquels il s'attache, c.-à-d. dans l'ensemble des prescriptions réglant l'achat de la soie.

A Constantinople, la soie jouait le même rôle que la laine, dans les siècles postérieurs. Comme plus tard dans les centres classiques de la draperie, à Byzance, nous trouvons, côte a côte, des marchands qui achetaient et vendaient la matière première d'une part et des artisans qui la travaillaient d'autre part. Non seulement, ils se trouvaient là côte à côte, mais, forcément, leurs intérêts étaient opposés, et c'était au législateur de décider des intérêts des deux groupes. La question qui se posait d'abord,

[6] *Op. cit.*, p. 8. — *M.*

[7] Das Zunftwesen . . ., l. c., p. 580. — *M.*

était de savoir qui avait le droit d'acheter et de vendre la matière première, si les artisans pouvaient l'acheter à l'importateur ou si cela n'était permis qu'aux marchands.[8] Il fallait aussi décider, si les marchands pouvaient faire travailler la matière première moyennant salaire, si les artisans avaient le droit de vendre la soie non travaillée, et ainsi de suite. En somme, il s'agissait de différencier les droits des artisans et des marchands.

L'Eparchikon biblion attribue le droit d'acheter la matière première et aux artisans et aux marchands, mais il différencie les deux groupes. Les marchands ne peuvent pas travailler la soie: Οἱ μεταξοπράται μὴ ἐχέτωσαν ἐξουσίαν καταρτίζειν μέταξαν, ἀλλ' ἢ μόνον ἐξωνεῖσθαι καὶ ἀπεμπολεῖν.[9] Ceux qui agiraient contrairement à cette prescription, doivent être punis, fouettés, et tondus ras (Chap. VI, § 14). Par contre, l'artisan n'a pas le droit de faire le commerce de la soie grège. Certainement, un artisan peut être reçu parmi les marchands, s'il est libre, mais il doit abandonner son métier.[10] Cependant même les artisans ont le droit d'acheter la matière première chez l'importateur, mais seulement pour ce qu'il leur fallait à eux-mêmes pour leur travail et par leurs propres moyens. Celui d'entre eux qui vendrait la matière première non travaillée ou, en l'achetant, aurait recours à l'aide d'un tiers, sera fouetté, tondu ras et privé de son métier. Aussi, tous les artisans n'ont-ils pas ce droit; en principe, seulement les καταρτάριοι ou μέταξαν καταρτίζοντες.[11]

---

[8] Stöckle se trompe certainement en croyant (p. 27) qu'il était indifférent aux marchands (μεταξοπρᾶται), si les artisans achetaient la soie grège sans leur intermédiaire. « Aber auch die μεταξοπρᾶται selbst konnten unter Umständen davon Nutzen haben: je mehr Leute sich am Einkauf beteiligten, desto mehr Betriebskapital war vorhanden und desto eher konnten sie die größten Posten an Seide aufkaufen und dadurch den Markt und die Preise überhaupt beherrschen (!). Die Konkurrenz der καταρτάριοι brauchten sie dabei nicht zu fürchten, diese erhielten ja von ihnen die Einkaufspreise genau vorgeschrieben und die eingekaufte Seide durften sie ja auch nicht in unerlaubter Weise verwenden, d. h. unverarbeitet wieder verkaufen ... » Cette affirmation est juste, mais si l'artisan achetait chez le marchand, cela signifiait un gain pour le dernier. Autrement, s'il n'y avait plus de gain pour le marchand, pourquoi se serait-il efforcé de « dominer le marché »? — *M.*

[9] Černousov, *Рим. и виз. цехи* ..., l. c., 163, pensait que καταρτίζειν signifiait le lavage de la soie brute. C'est une erreur: καταρτίζειν = constituer, organiser, former (A. Vlachos, Λέξικον ἑλληνικο - γαλλικὸν 1897), κατάρτιον = tela, toile, tissu (Henr. v. Herwerden, *Lexicon Graecum Supletorium et dialecticum,* 2e éd., 1910. — *M.*

Cf. Sofokles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine periods:* κατάρτισις, εως (καταρτίζω) = an adjusting, a fitting of fitness, preparing; κατάρτιον (κατάρτιος)=ἱστός, mast; loom = ἱστός — *L.*

[10] Ὅστις καταρτάριος μέλλει καταγαγῆναι τοῦ συστήματος τῶν μεταξοπρατῶν, μὴ ὢν οἰκέτης, πρότερον ἐμφανιζέσθω τῷ ἐπάρχῳ καὶ διδότω τὰς μαρτυρίας ἀποτιθέμενος τὸ κατεργάζεσθαι τὴν μέταξαν, καὶ τότε ἐνταττέσθω τῷ συστήματι διδοὺς καὶ τὴν κατὰ τύπον συνήθειαν, τὰ δύο νομίσματα (chap. VII, § 3). — *M.*

[11] Οἱ μέταξαν καταρτίζοντες ἐμπορευέσθωσαν ὅσην ἐργάζεσθαι δύνανται ἀπὸ τῆς ἔξωθεν ἐρχομένης μετάξης... (chap. VII, § 1). — *M.*

A part ceux-là, il y avait des σηρικάριοι. Les derniers avaient le droit d'acheter la soie seulement chez les marchands.[12] Donc, nous sommes en présence de deux sortes d'artisans, travaillant la soie, sans savoir précisément quelle était la différence entre les deux, au point de vue technique. Dans le chapitre περὶ σηρικαρίων, on parle du tissage de la soie colorée,[13] en conséquence de quoi, A. Stöckle pensait que les serikarioi étaient des tisserands, tandis que, selon son interprétation, les katartarioi faisaient la torsion des fils.[14] Cependant, nous avons vu que même les serikarioi achetaient la metaxa. Alors, A. Stöckle a recours à une autre interprétation, à savoir que dans le chapitre περὶ σηρικαρίων, metaxa signifie la soie tordue. Cependant, il n'y a pas de raison pour avoir recours à une interprétation aussi forcée. Si metaxa signifie la soie grège partout ailleurs, elle doit avoir la même signification au chapitre VIII, et les sérikarioi ne continuaient pas le travail des katartarioi, mais commençaient le procédé de fabrication de nouveau. Il semble que les serikarioi et les katartarioi ne représentent pas deux phases de la fabrication, mais deux procédés de fabrication parallèles: les serikarioi, la fabrication des tissus de grande valeur, colorés,[15] les katartarioi celle des tissus plus modestes.[16] Il semble que nous avons là, à Byzance, un document de la spécialisation du travail qui, à la différence de la division, était le caractère essentiel de la fabrication du Moyen-Age.[17] Nous ne notons ceci qu'en passant: ce qui nous

[12] Οἱ σηρικάριοι ἀπὸ τῶν μεταξοπρατῶν τὴν μέταξαν ἐξωνείσθωσαν. εἰ δὲ [εὑρεθῶσιν] ἀπὸ ἐξωτικῶν προσώπων ἐξωνούμενοι, τυπτόμενοι καὶ κουρευόμενοι τῆς πραγματείας ἐμπιπτέτωσαν. (chap. VIII, § 8). — *M.*

[13] Chap. VIII, § 1, 2 (éd. Nicole, p. 35—36). — *M.*

[14] Stöckle, *op. cit.*, p. 26, 28. — *M.*

[15] Cf. F. I. Uspenskij, *Константинопольский эпарх.* Изв. рус. археол. инст. в Константинополе IV, 2 (1899) 94: les serikarioi tissaient les toiles de pourpre. — *M.*

[16] Le Livre du Préfet ne mentionne guère que les serikarioi auraient acheté de la soie tordue chez les katartarioi, ce qui a mené Stöckle à adopter l'hypothèse selon laquelle les katartarioi devaient vendre leur soie tordue aux metaxopratai et que ceux-ci la vendaient aux serikarioi. Cependant, cette hypothèse ne saurait se baser sur le Livre du Préfet selon lequel les metaxopratai vendaient aux serikarioi de la metaxa. Cette hypothèse de Stöckle a déjà été critiquée par E. Mayer, Byz. Zeitschr. 21 (1912) 531 sq. — *M.*

[17] L'interprétation de Mendl rattachant les serikarioi et les katartarioi, respectivement, à deux procédés parallèles dans la production de la soie, est unique en son genre. Les autres savants ayant examiné cette question, ont mis les katartarioi plutôt en rapport avec les phases préparatoires précédant le tissage de la soie exécuté par les serikarioi. A. Stöckle, partant de l'interprétation traditionnelle de « metaxa » en tant que « soie grège » (cf. J. Yates, *Textrinum antiquorum*. London 1843, p. 223; E. Pariset, *Histoire de la soie*. Paris 1862, vol. I, p. 196 sq.), croyait que le devoir des katartarioi consistait en la torsion du fil — en allem. « das Zwirnen » (pratiqué d'une façon primitive à l'aide d'un fuseau). Ces « Seidenzwirner » exerçaient donc le même métier que les ouvriers que l'édit de Dioclétien relatif aux prix maximum désigne du terme de οἱ τὸ σηρικὸν λύοντες. Ainsi s'apprêtaient les fils à tisser, autres pour la chaîne et autres pour la trame. Au sujet de la torsion du fil, cf. La Grande Encyclopédie, t. XXX, v. *Soie* par L. Sagnet, p. 201. A l'opposé de Stöckle, le savant finlandais G. Mickwitz a soutenu que la soie était importée à Constantinople, non sous forme de soie grège mais de cocons. Aux

intéresse ici, c'est que les serikarioi ne devaient acheter la soie grège que chez les marchands.

---

katartarioi devait donc incomber non seulement la torsion du fil, mais aussi le procédé précédant la torsion, donc le dévidage des cocons (en allem. « das Haspeln ») (cf. G. Mickwitz, *Die Organisationsformen zweier byzantinischen Gewerbe im X. Jh.* Byz. Zeitschr. 36 [1936] 71, n. 3). Pareillement A. P. Chritofilopoulos (op. cit., 85) et F. Koukoules, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός II, 1, Athènes 1948, p. 187, 233, caractérisent le travail des katartarioi en tant que dévidage des cocons. En ce qui concerne les serikarioi, il découle du chap. VIII du Livre du Préfet qu'il s'agissait là de tisserands de soie. (Une preuve en est à voir, entre autres, dans la mention relative aux inspections du μιτωτής dans leurs ateliers. cf. le Livre du Préfet VIII, § 3, éd. J. Nicole, p. 37. Au sujet de la fonction du μιτωτής et du rapport entre cette dénomination et le tissage, cf. G. Spyridakis, Τὸ ἔργον τοῦ μιτωτοῦ κατὰ τὸ Ἐπαρχικὸν Βιβλίον Λέοντος τοῦ Σοφοῦ. Mélanges O. et P. Merlier II, Athènes 1953, p. 417—423). Selon l'opinion commune de tous les savants, les serikarioi fabriquaient les tissus avec de la soie tordue préparée par les katartarioi. Au chapitre relatif aux serikarioi, le mot de metaxa est interprété à l'opposé du chapitre relatif aux katartarioi, dans le sens de soie tordue. (En plus de l'interprétation de Stöckle citée par Mendl, cf. également Sjuzjumov, *Книга эпарха,* p. 61: « Метакса » шелк сырец, а также пряжа (souligné par nous). Il reste cependant à expliquer pourquoi le Livre du Préfet, au lieu de mentionner que la soie tordue aurait été vendue aux serikarioi par les katartarioi, instituait que les serikarioi devaient acheter la « metaxa » des metaxopratai. C'est ce que Stöckle s'efforçait d'expliquer à l'aide de l'hypothèse citée ici par Mendl (note 16) et presque communément admise par les spécialistes. Ainsi Stöckle a-t-il abouti à la conclusion que les metaxopratai avaient formé une corporation de rang supérieur et avaient « exercé le contrôle suprême sur toute la soie non encore travaillée ». (Cf. op. cit., p. 28). Les katartarioi avaient une position subordonnée, car ils étaient autorisés à ne vendre la soie tordue qu'aux metaxopratai (donc nullement aux tisserands directement) et ne pouvaient participer à l'achat direct de la matière première importée qu'avec la permission des premiers.

Cette conception a été généralement adoptée par les savants. L'intéressante modification que G. Mickwitz en a donnée dans son article, l'a poussée à l'extrême. Ce savant, partant des conclusions de Stöckle et de son interprétation fort originale de plusieurs articles du Livre du Préfet, a abouti à dresser certains parallèles entre la production de soie à Byzance et celle des tissus en Europe occidentale au Moyen-Age. Il croyait découvrir à Byzance des éléments d'une activité d'entrepreneurs qui, cependant, ne pouvaient nullement s'y développer étant donné le caractère passif du commerce byzantin. L'hypothèse de Mickwitz peut être résumée comme suit: les metaxopratai n'étaient pas autorisés à travailler la matière première chez eux, mais rien ne les empêchait de confier ce travail, moyennant salaire, aux artisans groupés dans la corporation des katartarioi. Qu'il en ait été réellement ainsi, la preuve nous en est fournie par le paragraphe 2 du chapitre relatif aux metaxopratai (éd. Nicole, p. 31). On y dit qu'un marchand de soie, engageant un μισθωτός, ne doit pas conclure avec ce dernier un contrat dépassant la durée d'un mois et ne doit pas non plus lui payer d'avance un salaire outrepassant celui de 30 jours. Le salaire mensuel, payé d'avance et fixé d'après la quantité du travail accompli (Stücklohn) postule nécessairement un travail artisanal et nullement une aide prêtée dans la vente. Les katartarioi engagés par les marchands étaient, évidemment, parmi les gens les plus pauvres dont cette corporation abondait dans une mesure supérieure à toute autre corporation. La position des katartarioi — μισθωτοί était pratiquement partagée par les εὐιελέστεροι καταρτάριοι qui, selon le paragraphe 2 du chap. VII du Livre du Préfet, achetaient la matière première chez les metaxopratai. La loi ne fixant nullement le taux de leur gain lors de la vente de la soie tordue, ils

Des prescriptions plus détaillées s'attachent à ces principes généraux.

dépendaient entièrement du bon plaisir des metaxopratai, et ceci d'autant plus que, dans la plupart des cas, ils achetaient des cocons à crédit (cf. Mickwitz, l. c. 73).

On peut supposer que, dans de pareilles conditions, le gain que pouvaient acquérir les katartarioi autorisés à acheter la matière première directement, sans l'intermédiaire des metaxopratai, était plutôt insignifiant. Les marchands rachetaient les cocons en masse et pouvaient (selon la théorie de Mickwitz) les faire travailler par des artisans pauvres. Ainsi, ils disposaient d'une réserve suffisante de soie tordue. Les katartarioi „enregistrés sur la liste" (pour l'achat direct de cocons) dépendaient, pour la vente de la soie tordue, également des metaxopratai, et devaient se contenter du prix que ceux-ci proposaient. Mickwitz lui-même admet que la voie vers le bien-être chez ces katartarioi était « lente ». Leur seul avantage, par rapport à leur compagnons plus pauvres encore, consistait en ce que, lors de la vente de la soie tordue, ils pouvaient choisir le client, et qu'ils profitaient d'un douzième du prix que, autrement, les metaxopratai recevaient pour la vente de la matière première déjà (Mickwitz, l. c., p. 73). Si un katartarios avait accumulé une propriété suffisante pour se lancer dans l'activité d'entrepreneur, la loi empêchait, par de strictes institutions, la naissance de formes transitoires entre la corporation des marchands et celle des katartarioi et qui pussent menacer le « Abnahmemonopol » des metaxopratai (Ibid., p. 74). Si le katartarios voulait devenir marchand, il devait renoncer à la production. Mickwitz démontre, de l'autre côté, que les institutions légales du Livre du Préfet freinaient même l'élan d'entrepreneur chez les marchands, en soutenant l'indépendance des katartarioi (de même qu'elles séparaient les tisserands — serikarioi des marchands de vêtements — vestiopratai et qu'elles empêchaient la fusion des serikarioi et des metaxopratai en une seule couche (Cf. ibid., p. 76. Cf. aussi du même auteur, *Un problème d'influence: Byzance et l'économie de l'Occident médiéval.* Annales d'hist. économique et soc. VIII [1936] 26 sq.). On vient de constater cependant qu'à la lumière de l'hypothèse émise par Mickwitz, l'existence indépendante des katartarioi possède un caractère plutôt illusoire, tout ces artisans dépendant étroitement des metaxopratai. L'idée que Mickwitz se fait de la production de la soie à Byzance au 10e siècle, diffère aussi considérablement de la production de la soie à Venise des 13e—15e siècles où, pourtant, l'auteur est allé chercher une analogie très proche. A Venise, il existait, incontestablement, des marchands-entrepreneurs qui achetaient les cocons dans les pays étrangers et les faisaient travailler successivement par différents artisans spécialisés en matière de dévidage des cocons, de torsion des fils, de cuisson, de teinture, d'ourdissage et de tissage. En plus ces artisans, ils engageaient également des ouvriers (cf. K. Broglio d'Ajano, *Die Venetianische Seidenindustrie und ihre Organisation.* Münchener volkswirtschaftl. Studien. Zweites Stück. Stuttgart 1893, surtout p. 33 sq.). Les teinturiers, les tisserands et les fileurs vénitiens étaient propriétaires d'ateliers, ils engageaient des ouvriers et les corporations indépendantes qu'ils avaient réussi à établir, les protègeaient d'une façon efficace, contre les marchands. La situation des artisans faisant partie des autres branches de la production de la soie et dont la plupart étaient des femmes, apparaît moins favorable. Ils n'avaient pas créé leurs propres corporations et restaient dans le cadre plus large de la grande corporation des producteurs de soie, dominée par les marchands. Ce tableau diffère considérablement de celui que Mickwitz a brossé de la Byzance du 10e siècle.

L'hypothèse de Mickwitz est, en plus, en contradiction avec la source historique elle-même. L'emploi d'ouvriers salariés pour le procédé de dévidage des cocons et de torsion des fils ne signifie, d'une façon ou de l'autre, que de faire travailler la matière première dans sa propre régie — ce que le Livre du Préfet défendait expressément aux marchands (cf. chap. VI, § 14, éd. Nicole, p. 33). L'interprétation que Mickwitz donne du 2e paragraphe du chapitre VI n'est guère convaincante. L'activité des misthotoi travaillant dans les services des marchands, n'est point spécifiée dans l'institution mentionnée, ce qui

En principe, on empêchait la revente de la soie grège. C'est pourquoi

ne nous autorise guère à les identifier avec les katartarioi. Ainsi que Sjuzjumov et Každan l'ont bien démontré, les katartarioi, au lieu de recevoir la matière première pour la travailler moyennant salaire, l'achetaient soit directement, soit par l'intermédiaire des metaxopratai. Les misthotoi du chap. VI, § 2, étaient, sans nul doute, des ouvriers en dehors des corporations (Cf. Sjuzjumov, *Книга эпарха*, p. 64; *Ремесло и торговля . . .*, l. c., p. 22—23; Každan, *Цехи и государственные мастерские . .*, l. c., 145). Rejetant la théorie extrémiste de Mickwitz, Sjuzjumov et Každan reviennent à la base originale constituée par la théorie de Stöckle. Cependant, même cette dernière théorie accuse certains défauts qui, nous semble-t-il, n'ont guère été signalés auparavant. Selon le savant allemand, la principale activité commerciale et celle qui rapportait le plus des metaxopratai consistait en la vente de la soie tordue et nullement de la soie grège). Par là, Stöckle s'explique le fait que les marchands avaient admis à l'achat de la soie grège même les katartarioi (*op. cit.*, p. 28). Selon Stöckle les marchands recevaient cette soie tordue de la part des katartarioi. Stöckle ne se pose point la question de savoir ce que devenaient les provisions de soie grège que les metaxopratai achetaient en gros chez les marchands étrangers. Il découle du chap. VI, § 9 (éd. Nicole, p. 32) et du chap. VII, § 2 (ibid., p. 34), qu'ils en revendaient une certaine quantité (avec un taux de gain fixé à 1 miliarision par nomisma du prix d'achat) aux marchands plus pauvres et aux εὐτελέστεροι καταρτάριοι, donc à ceux qui n'étaient pas ἐν τῇ ἀπογραφῇ. Si l'on n'admet pas l'hypothèse de Mickwitz postulant les misthotoi travaillant la matière première pour les marchands, reste à résoudre le problème de savoir quel était l'emploi du reste des provisions achetées par les metaxopratai.

Cette difficulté n'a pas été résolue non plus par l'interprétation que nous donne E. Mayer, dans son compte-rendu du livre de Stöckle. Même ce dernier savant part du postulat que les katartarioi étaient des « Seidenzwirner » et que les serikarioi achetaient de la soie tordue. Ils l'obtenaient cependant, selon Mayer, directement des katartarioi et nullement par l'intermédiaire des metaxopratai, ainsi que l'admettait Stöckle. Mayer conçoit le terme de *metaxopratai* au chap. VIII, § 8, dans un sens plus large que celui d'une corporation de marchands. Cette dénomination sert à désigner selon Mayer, tous les marchands de soie indigènes (y compris les katartarioi), par antithèse avec les marchands étrangers, auprès desquels il était défendu aux serikarioi d'acheter. [Cf. Byz. Zeitschr. 21 (1912) 532.] — Cependant, le Livre du Préfet ne manque jamais de distinguer nettement entre les metaxopratai et les katartarioi. Ce fait a été dûment signalé par A. P. Christofilopoulos, op. cit. 86). A part ceci, Mayer également ne donne pas de réponse claire à la question relative à l'emploi de la plus grande partie de la soie grège achetée par les metaxopratai.

Or, c'est justement l'interprétation de Mendl qui est susceptible de surmonter cette difficulté. Selon Mendl, les serikarioi achetaient, chez les metaxopratai, de la soie grège. Tel est, selon Mendl, le sens du mot *metaxa* au chap. VII (relatif aux katartarioi) ainsi qu'au par. 8 du chap. VIII ayant trait aux serikarioi. Personnellement, je crois qu'on ne saurait se baser uniquement sur le mot de *metaxa:* il n'existe, me semble-t-il, aucune preuve de ce que le terme de *metaxa* devait nécessairement se borner à désigner la soie grège et renoncer entièrement à une acception plus large que μέταξα, μετάξι possède d'ailleurs en grec moderne. Cette réserve ne saurait, cependant, porter atteinte à l'essence même de la théorie de Mendl, qui rend fidèlement le sens du texte du Livre du Préfet. Ce document nous dit nettement que les metaxopratai étaient autorisés à faire le commerce seulement de la soie non travaillée (τὴν μὴ κατειργασμένην - - - μέταξαν, cf. chap. VI, § 13, éd. Nicole, p. 33). De l'autre côté, les katartarioi ne devaient pas vendre la soie non travaillée (ἀνέργαστον — cf. chap. VII, § 1, éd. Nicole, p. 34). Quiconque désirait devenir membre de la corporation des metaxopratai devait renoncer à travailler la soie (κατεργάζεσθαι τὴν μέταξαν, cf. chap. VII, § 3, éd. Nicole, p. 34). Le même article

l'Eparchikon biblion ordonne qu'au moment du marché, tous les marchands doivent se réunir et se cotiser pour l'achat. La matière première achetée

---

qualifie les katartarioi de οἱ μέταξαν καταρτίζοντες et la même expression apparaît au chap. VI, § 14, sus-mentionné: Οἱ μεταξοπράται μὴ ἐχέτωσαν ἐξουσίαν καταρτίζειν μέταξαν . . ., éd. Nicole, p. 33). Il s'ensuit que la soie dont disposaient les metaxopratai n'avait guère subi le procédé technologique exécuté par les katartarioi. Les marchands vendaient la soie telle qu'ils l'achetaient. Ainsi, même la *metaxa* que, selon le chap. VIII, § 8, les serikarioi achetaient chez les metaxopratai, était de la soie non-travaillée — telle qu'on l'obtenait du dehors. S'agissait-il des cocons (à l'instar de Venise) où de la soie grège? A mon avis, la réponse nous est fournie, indirectement, par l'institution du Livre du Préfet, relative aux *melathrarioi* (cf. le chap. VI, § 15, éd. Nicole, p. 33). Ce terme a connu plusieurs interprétations. Selon A. Heisenberg (cf. Stöckle, *op. cit.*, 26, n. 2), dont l'interprétation a été adoptée par A. P. Christofilopoulos (*op. cit.*, p. 83) le mot de μελαθράριοι n'était qu'une leçon crronée du terme de μεταξάριοι. Au point de vue paléographique, une pareille erreur pourrait facilement être admise. Cependant, la formulation: Οἱ λεγόμενοι μελαθράριοι au chap. VI, § 15 sus-mentionné, témoigne de ce qu'il s'agit là d'un terme technique spécial et nullement d'un mot couramment employé tel que μεταξάριοι. Inacceptable est également la leçon de Sjuzjumov: Οἱ λεγόμενοι μὲν λαθράριοι, dans laquelle l'expression de λαθράριοι serait liée à l'adverbe λάθρα (« secrètement ») et signifierait donc des marchands « illégaux » (*Книга эпарха*, p. 64—65). Cette leçon se trouve réfutée par le contexte, le § 15 défendant aux *melathrarioi* d'acheter de la soie « pure » soit secrètement, soit publiquement (μήτε λαθραίως μήτε φανερῶς). Ils pouvaient donc se procurer de la soie « impure » sans difficultés. A la différence des savants mentionnés, A. Stöckle a tenté d'interpréter le sens du terme μελαθράριοι, en se basant, au lieu de l'étymologie du mot, sur l'analyse de l'acception « soie pure ». Il croyait que les melathrarioi recevaient de la soie endommagée, salie, alors que les metaxopratai pouvaient l'acheter seulement à l'état de perfection et de pureté (Stöckle, *op. cit.*, p. 26). Or, il est connu que la soie endommagée ou salie lors du transport par la suite d'un emballage abîmé devient inutilisable pour la fabrication des tissus. (Voir F. di Balduccio Pegolotti, *Pratica della mercatura*, éd. Evans, Cambridge, Mass. 1936, p. 382; cf. R. S. Lopez, *China silk in Europe in the Yuan Period*. Journ. of the Amer. Orient. Soc. 72 [1952]75). La distinction entre la soie « pure » et « impure » qui apparaît au paragraphe mentionné du Livre du Préfet, visait sans doute la classification des brins dévidés des cocons en fils grossiers provenant de la surface du cocon et désignés par le terme technique français *frisons*, et en soie à proprement parler, d'une qualité impeccable (cf. Pariset, *op. cit.*, p. 2, n. 1). Telle est l'interprétation de G. Mickwitz selon lequel les melathrarioi travaillaient les déchets résultant du dévidage des cocons (donc d'un procédé réalisé par les katartarioi) (l. c., p. 74). L'institution relative aux melathrarioi fait, cependant, partie du chapitre VI relatif aux metaxopratai. Il faut donc considérer les melathrarioi comme une catégorie spéciale de m a r c h a n d s achetant de la soie de qualité inférieure (frisons) (soit directement de l'extérieur, soit des metaxopratai) alors que les metaxopratai faisaient le commerce de la soie de haute qualité.

Si cette interprétation est juste, la soie parvenait à Constantinople sous forme de soie grège et les artisans de la capitale ne s'occupaient guère du dévidage des cocons, mais uniquement de la torsion des fils et du tissage. Selon Mendl, ces deux phases de la production n'étaient point divisées entre des corporations différentes, ainsi qu'il en était à Venise, à une époque postérieure (cf. Broglio d'Ajano, op. cit., p. 25 sq.). Les serikarioi obtenaient des metaxopratai la soie grège et devaient donc procéder d'abord à la torsion des fils. Le problème de la t e i n t u r e de la soie peut être considéré comme résolu, en ce sens que ce travail était exécuté également par les serikarioi (cf. à ce sujet l'interprétation fort convaincante de Christofilopoulos, *op. cit.*, p. 86 et de Sjuzjumov, *Книга эпарха*, p. 69). Des fils ainsi préparés, ils fabriquaient des tissus

devait être distribuée proportionnellement aux cotisations respectives.[18] De même, les artisans n'étaient pas libres non plus pour l'achat de la soie. Au contraire, on leur ordonne de se conformer aux prix, déterminés par les marchands et même à d'autres points de vue. Il est évident que, pendant l'achat de la matière première chez l'importateur, les artisans ne devaient jouer qu'un rôle subordonné.[19] Du reste, tous les katartarioi n'avaient pas le droit d'acheter la matière première chez les importateurs, quelques-uns ne pouvaient l'acheter que chez les marchands: nous en parlerons plus bas.

---

colorés de haute valeur à l'exception de ceux dont la fabrication était réservée aux ateliers d'Etat.

La conclusion de Mendl selon laquelle les serikarioi et les katartarioi se seraient occupés parallèlement du tissage (avec la précédente torsion des fils) dérive logiquement de l'interprétation que l'auteur donne du terme de *metaxa* au chap. VIII, § 8. La spécialisation du travail des tisserands s'expliquerait facilement par l'évolution de la production de la soie à Byzance laquelle, à l'époque en question, disposait déjà de réserves suffisantes de matières premières et pouvait, à part les besoins de l'Etat, couvrir aussi largement la demande des particuliers. Les anciennes lois fort strictes, défendant à des particuliers de porter certaines espèces de tissus précieux, avaient, sous la dynastie macédonienne, perdu beaucoup de leur rigueur (cf. Lopez, *Silk Industry* . . ., l. c., 12 sq.; Heichelheim, *Seidenhandel* . . ., l. c., 3135). L'usage plus fréquent de tissus colorés d'une haute valeur aurait pu mener à la naissance, au sein du métier des tisserands, d'une corporation nouvelle spécialisée dans la fabrication de ces tissus. Le terme de *serikarioi* qui, à l'époque du Bas-Empire, servait à désigner les tisserands des différentes sortes de tissus de soie (voir *Edictum Diocletiani de pretiis rerum venalium,* éd. Th. Mommsen, erläutert v. H. Blümner, Berlin 1893, p. 158; cf. M.-Th. Smitter-Picard, *Sericarii.* Mélanges Picard II [Paris, Presses Univ., 1949] 951—957), avait ainsi acquis une nuance nouvelle. Selon Mendl, les katartarioi fabriquaient des tissus plus simples, non colorés. Le terme de καταρτάριος n'est, bien-sûr, guère attesté, à part le Livre du Préfet, de même que le verbe καταρτίζω en tant que terme technique pour le tissage (et pour le dévidage de cocons ou pour la torsion des fils non plus). L'hypothèse de Mendl ne saurait donc être appuyée par le témoignage d'une autre source. Nous avons, cependant, essayé de montrer que Mendl partait d'une interprétation plus exacte du texte du Livre du Préfet que d'autres savants, et que son argumentation apparaît, au point de vue de la méthode, plus juste. Son interprétation suggère, en tout cas, la nécessité d'une révision des hypothèses émises jusqu'à présent (Stöckle, Mickwitz, Mayer) et qui, on l'a vu, se heurtent à des difficultés insurmontables. Si l'on réfute ces hypothèses, bien des idées qui en découlent, apparaissent alors dépourvues de fondement (le rôle principal des marchands, tendances à l'activité d'entrepreneurs dans la production de soie à Byzance). C'est là où, à mon avis, le travail de Mendl nous fournit son apport le plus précieux. — *L.*

[18] Πᾶσα ἡ κοινότης τοῦ συστήματος ἐν καιρῷ ἀγορᾶς καταβαλλέσθω, καθὼς εὐπορεῖ τίς. Καὶ οὕτως ἀναλόγως τῇ ἑκάστου καταβολῇ ἡ διανομὴ γινέσθω (chap. VI, § 8). — *M.*

[19] Μὴ ἐξέστω τοῖς καταρταρίοις ἀναιδῶς τὴν ἐξάνησιν τῆς μετάξης ποιεῖσθαι, ἀλλὰ παρακλήσει τῶν μεταξοπρατῶν κοινωνίαν μετ' αὐτῶν ποιοῦντες καὶ ἐξωνούμενοι τὴν μέταξαν κατὰ τὴν συμφωνίαν, μὴ αὐξάνοντες ἢ ἐλαττοῦντες τὴν τιμὴν chap. VII, § 4). Stöckle (p. 27) dit: « Es steht demnach vollständig in dem Belieben der μεταξοπρᾶται, ob sie die καταρτάριοι zum Einkauf von Rohseide zulassen wollen . . . ». Ceci n'est pas complètement exact. Il est évident que, selon la prescription, les artisans devaient attendre d'être appelés par les marchands, mais il n'est dit nulle part que les marchands n'eussent pas été obligés de les appeler. — *M.*

Le second groupe de prescriptions concerne l'achat de la soie chez les marchands. Ceux-ci ne pouvaient pas en vendre à n'importe qui, car la soie, nécessaire à l'industrie à Byzance ne devait pas devenir objet de spéculation ou être achetée par quelqu'un qui l'aurait exportée secrètement ensuite.[20] En pratique, cela voulait dire que le marchand devait vendre avant tout aux artisans. L'Eparchikon biblion admet aussi qu'un marchand vende de ses réserves à un marchand plus pauvre qui ne pouvait se procurer la soie directement.[21]

Cette prescription semblerait inutile, puisque tous le marchands avaient le droit de participer à l'achat en commun. Mais, comme l'Eparchikon biblion contient cette prescription, c'est sans doute la preuve que les marchands plus pauvres, bien qu'ayant le droit de participer à l'achat en commun, étaient empêchés pratiquement, par leur pauvreté, de profiter de ce droit et étaient obligés d'acheter la soie par l'intermédiaire des marchands plus riches. Pour qu'ils ne soient pas trop exploités par ce fait, l'Eparchikon biblion fixe la somme que le marchand peut gagner dans la vente de la soie faite dans ces conditions. De même, il est dit à combien le marchand peut vendre à l'artisan, et nous voici devant cet article important du chapitre VII, § 2.

Cet alinéa a été cité plus haut. La majeure partie en est claire: le marchand, en vendant de la soie à l'artisan, a le droit de gagner un miliarision par nomisma du prix d'achat. De même, il est clair, que ceux qui achètent la matière première de cette façon, sont les artisans plus pauvres. Mais qui sont les ἀπὸ τῶν μεταξαρίων οἱ μὴ ἐν τῇ ἀπογραφῇ ὄντες, qui se trouvent là placés à côté des artisans plus pauvres? Est-ce que ce sont aussi des artisans ou sont-ils marchands? *Metaxarios,* comme plus tard le drapier, a une signification incertaine. Du Cange a trouvé des preuves indiquant que ce mot pouvait signifier et le marchand, vendant la soie, et l'artisan qui la travaillait.[22] Il est difficile d'en déterminer la signification dans le cas qui se présente. L'Eparchikon biblion ne se sert de ce mot que dans ce passage seul et le sens du texte admet les deux interprétations. On peut être d'avis, avec Nicole, Gehrig et Stöckle, que le mot de *metaxarios* signifie le marchand, mais on peut croire aussi que *metaxarios* signifiait, l'artisan et que la prescription concerne les artisans plus pauvres et les artisans "qui n'étaient pas inscrits sur la liste". Il faut donc examiner de plus près ces deux possibilités d'interprétation.

1. Donc, Nicole pensait que *metaxarios* signifiait le marchand. Ἀπὸ τῶν μεταξαρίων οἱ μὴ ἐν τῇ ἀπογραφῇ ὄντες signifiait pour lui les marchands qui n'étaient pas inscrits sur la liste de la corporation des metaxopratai:

---

[20] Chap. VI, § 16. — *M.*

[21] Chap. VI, § 9: Ὁ ἐν εὐπορίᾳ, εἰ τυχὸν ἀπὸ ἐξωτικῶν προσώπων ἐξωνησάμενος ἑτέροις πενεστέροις ἀπεμπολῆσαι ὀφείλει, αὐγγίαν μίαν ἐν τῷ νομίσματι ἀποκερδαινέτω. — *M.*

[22] *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis* t. I, p. 918. — *M.*

„Μεταξάριοι désigne, d'une manière générale, tous ceux qui font le commerce de la soie brute, qu'ils rentrent ou non dans la grande corporation des μεταξοπρᾶται, cette dernière appelation étant réservée aux μεταξάριοι inscrits sur la liste des membres du collège."[23] Nicole cherchait à expliquer, par une hypothèse intéressante, quelle était à peu près l'activité de ces marchands qui n'étaient pas inscrits dans la corporation des marchands.[24] Il est cependant inutile de s'occuper de cette hypothèse, car il est tout à fait invraisemblable qu'il y ait eu des marchands qui auraient vendu la soie sans faire partie du systema en question. Le commerce de la soie était organisé minutieusement. Quiconque vendait de la soie en sous — main, et, en général, toute personne agissant contrairement aux prescriptions, était rayé de la liste du systema pour "ne pas vendre la soie".[25] Ceci, il est vrai, ne vient qu'après les prescriptions concernant les artisans, mais c'est dit d'une façon si générale qu'il est difficile de croire que le commerce de la soie aurait été permis à quiconque n'aurait été inscrit dans aucun systema. Il serait par conséquent difficile de placer "ceux parmi les metaxarioi qui ne sont pas inscrits sur la liste" et achètent la matière première chez les marchands, tout de suite en dehors du systema. — Et heureusement, ce n'est nullement nécessaire, car il n'est dit nulle part que la liste — ἀπογραφή — désigne toute la corporation. Pour la corporation, l'Eparchikon biblion emploie le terme de σύστημα.[26] En même temps, il faut savoir qu'il y avait des marchands qui achetaient chez les marchands (et non chez l'importateur) et faisaient cependant partie de la corporation des

---

[23] Le Livre du Préfet, p. 80. — *M.*

[24] Voir les objections de Stöckle, *op. cit.*, p. 27, objections justifiées, bien que, dans l'interprétation positive de ce passage, même l'adresse philologique de Stöckle ait échoué. Voir aussi E. Mayer, l. c. et Černousov, *Рим. и виз. цехи* ..., l. c., 163. Stöckle pensait que *metaxarios* était la même chose que *metaxoprates*. Mayer voulait de nouveau admettre que *metaxarios* était une notion plus large que *metaxoprates*. Son argumentation prouve toutefois qu'on ne saurait faire de distinction nette entre ces deux notions, si l'on admet que le metaxarios vendait la soie. Sans recourir à des hypothèses très vagues, on doit se résigner à considérer que la fonction économique de metaxarios était ou de vendre la soie comme le metaxoprates, ou de la travailler comme le katartarios. — *M.*

[25] Ὅστις δὲ φωραθείη καπηλεύων τὴν μέταξαν καὶ παρὰ τὰ διατεταγμένα ποιῶν, ἢ στωμύλος ἢ ἀγοραῖος ἢ ταραχώδης τυγχάνων ἢ λάλος, μετὰ πληγῶν καὶ ὕβρεων ἐκδιωκέσθω τοῦ συστήματος, ὡς μὴ ταύτην ἀπεμπολεῖν (chap. VII, § 6). A mon avis, l'interprétation de cet article devient très facile, si on l'applique aux metaxopratai. C'est à ceux-ci qu'était réservé le commerce de la soie, l'exclusion de leur corporation signifiait donc la défense de vendre. L'article se trouve à la fin du chapitre VII, consacré aux katartarioi, mais les différentes institutions du chapitre se rattachent plutôt au chapitre précédent, car elles stipulent les rapports entre les katartarioi et les metaxopratai. — *L.*

[26] La corporation des notaires est appelée σύλλογος, les autres métiers sont appelés toujours σύστημα. Stöckle, *op. cit.*, p. 8 et 9 cite aussi les termes de ὁμήγυρις et οἱ ἐν τῇ ἀπογραφῇ ὄντες. Mais ὁμήγυρις — Stöckle l'avoue lui-même — veut dire l'assemblée et οἱ ἐν τῇ ἀπογραφῇ ὄντες ne se trouve même pas dans le texte. Nous n'y trouvons que le terme de οἱ μὴ ἐν τῇ ἀπογραφῇ ὄντες, dont nous examinons ici la signification. — *M.*

marchands. Au chapitre VI, § 9, on parle de ces marchands plus pauvres et, en effet, ce paragraphe rappelle la prescription du chapitre VII, § 2, dont il est question.

Au chapitre VI, § 9, le marchand οὐγγίαν μίαν ἐν τῷ νομίσματι ἀποκερδαινέτω, dans le chap. VII, § 2 les acheteurs ὀφείλουσιν οὐγγίαν μόνην ἀπολείπεσθαι ἐν τῷ ἀπὸ τῆς ἐξωνήσεως τῶν μεταξοπρατῶν νομίσματι.

Il semble que, dans ces deux paragraphes, il soit question de la même chose. Nous savons déjà comment les marchands achètent la matière première. Ils mettent leur argent en commun et la marchandise achetée est partagée ensuite selon les cotisations. Celui qui n'a pas participé à l'achat en commun, est obligé d'acheter la soie par l'intermédiaire d'un autre marchand. On peut penser que l'on dressait une liste pour tous les achats en commun. Quand le nombre des marchands était un peu plus grand, comment aurait-on pu savoir quelle était la cotisation de chacun, combien chacun avait payé et combien il devait recevoir — si l'on n'avait pas dressé une liste? Ceux qui n'étaient pas sur la liste, étaient naturellement obligés d'acheter la soie chez les marchands car ils n'avaient pas acheté directement la soie importée. Ce peuvent être donc justement ceux-là que visent les mots du chapitre VII, § 2: οἱ μὴ ἐν τῇ ἀπογραφῇ ὄντες, εἴτε ἄνδρες εἴτε γυναῖκες, μὴ δυνάμενοι ἐκ τῆς ἔξωθεν μετάξης ἐξωνεῖσθαι καὶ ἀπὸ τῶν μεταξοπρατῶν ἐξωνούμενοι.

Comme l'on voit, on peut très vraisemblablement interpréter ces mots, sans considérer l' ἀπογραφή comme liste du collège. Nous ne sommes pas obligés ainsi de placer ceux qui ne figurent pas sur la liste, selon la manière de Stöckle ou de Gehrig, tout de suite en dehors de la corporation, et en déduire des résultats à grande portée.[27]

2. L'explication exposée ici, n'est qu'une interprétation vraisemblable. nullement une interprétation certaine. Comme nous avons dit, *metaxarios* admet aussi une autre interprétation: il peut désigner également l'artisan. Alors, on ne peut que considérer les termes μεταξάριοι et μέταξαν καταρτίζοντες comme synonymes. Et puisqu'on parle de ceux qui ne sont pas sur la liste et doivent acheter la soie grège chez les marchands, il faut chercher, s'il y a, dans le recueil des prescriptions, une liste des artisans qui pouvaient acheter la soie directement sans l'entremise des marchands. Heureusement, nous l'y trouvons. Le chapitre VII, § 5, dit:

Οἱ καταρτάριοι ἐξωνεῖσθαι βουλόμενοι τὴν μέταξαν ὅσην ἐργάζονται, ἀπογραφέσθωσαν πρότερον παρὰ τῷ ἐπάρχῳ μὴ εἶναι οἰκέται ἢ παντελῶς ἄποροι καὶ διαβεβλημένοι, ἀλλὰ τῶν χρησίμων - - -

Ceux d'entre les artisans qui voulaient acheter de la soie grège, devaient

[27] Une interprétation analogue du terme de ἀπογραφή de Ep. bibl. VII, § 2 à celle que nous donne Mendl provient de Christofilopoulos (*op. cit.*, p. 84) et de Sjuzjumov (*Книга эпарха*, p. 67—68), alors que Lopez (*Silk Industry . . .*, l. c., 16) s'en tient encore à l'hypothèse de Stöckle et parle des «metaxarioi not enrolled in the guild of the metaxopratai» — *L.*

être sur une liste dressée par l'éparque, et aucune personne qui n'était pas libre, ne devait y figurer; de même ceux qui étaient tout à fait pauvres, et les personnes d'une mauvaise réputation; au contraire, on ne devait admettre à l'inscription sur la liste que des personnes estimées. Naturellement, il faut se demander quelle était la signifiçation de cette liste. Se rapportait-elle à l'achat de la soie en général ou seulement à l'achat direct? Les termes de la prescription témoigneraient peut-être en faveur de la première hypothèse, mais le sens de la décision réclame l'autre. On ne peut nullement imaginer que seulement les artisans de marque pouvaient se procurer la matière première et qu'on empêchait entièrement les pauvres de travailler. Au contraire, nous pouvons établir une liaison étroite entre le chapitre VII, § 5 et le chapitre VII, § 2. Au chapitre VII, § 5, on parle d'une liste où figurent les artisans riches, au chapitre VII, § 2, on parle des artisans moins aisés et ceux-ci ne peuvent acheter la matière première importée directement, mais sont obligés de l'acheter chez les marchands. Dans le même sens, nous retrouvons là "ceux qui ne sont pas inscrits sur la liste". Y aurait-il quelque chose de plus vraisemblable que l'hypothèse selon laquelle ces mots se rapportent à la liste dont on parle au paragraphe 5 ? Les artisans qui ne sont pas inscrits sur la liste, hommes et femmes, sont nommés là à côté des artisans pauvres. C'est fort compréhensible: la pauvreté, il est vrai, était une raison pour laquelle l'artisan ne figurait pas sur la liste, mais ce n'était pas la seule raison. Le paragraphe 5 en connaît plusieurs.

La corporation se divise ainsi en deux classes économiques et sociales: on réserve aux plus riches et aux plus estimés certains avantages que ne peuvent et ne doivent pas posséder les autres artisans. Pour assurer ceci, l'éparque rédige une liste de la classe supérieure. Il est clair que l'on ferait fausse route à vouloir identifier cette liste, liste des artisans de marque, avec la liste du métier entier, avec la liste de tous les artisans.

Nous nous rendons parfaitement compte des difficultés que rencontre notre interprétation. Elle ne peut satisfaire entièrement. Comme il ne nous était pas possible de donner une signification unique et bien déterminée au mot de *metaxarios,* nous ne pouvons pas la donner à la phrase entière non plus et nous sommes obligés de faire appel aux spécialistes linguistes et d'attirer leur attention sur la question.[28] Mais si notre explication, de

[28] Il semble cependant que le texte même du chap. VII, § 2 témoigne en faveur de l'interprétation du mot *metaxarios* en tant que marchand de soie. S'il s'agissait d'un terme désignant un artisan travaillant la soie, donc un katartarios dans le cas donné, on pourrait difficilement expliquer pour quelle raison on employait, parallèlement, deux expressions pour une seule notion: Οἱ εὐτελέστεροι καταρτάριοι καὶ ἀπὸ τῶν μεταξαρίων οἱ μὴ ἐν τῇ ἀπογραφῇ ὄντες. Ceci a déjà été signalé dûment par Sjuzjumov, *Книга эпарха,* p. 66. — Parmi toutes les interprétations du mot, la plus fondée nous paraît celle de Stöckle selon qui μεταξάριος et μεταξοπράτης ne sont, dans la source analysée, que des synonymes, comme σηρικάριος et σηρικοπράτης (*op. cit.,* p. 25). — *Metaxarios* dans le sens de marchand de soie figure, entre autre, même dans la novelle

son côté positif, n'a pas la valeur d'une interprétation définitive, cette interprétation est rigoureusement stricte de son côté négatif. Que nous interprétions le sens du mot de *metaxarios* d'une façon ou de l'autre, jamais il n'y aura raison de croire que c'étaient des marchands ou des artisans situés en dehors de la corporation. Et cette certitude négative suffit pour supprimer l'argument qui prouvait à Gehrig et à Stöckle que les corporations byzantines n'étaient pas obligatoires.

On sait que c'était la question que nous avions posée au commencement. Nous venons de voir que la prescription de l'Eparchikon biblion, selon laquelle Gehrig et Stöckle répondaient à cette question, ne nous donne pas la réponse requise. Il nous reste à voir si l'Eparchikon biblion ne fournit pas une réponse à cette question dans d'autres prescriptions. En effet, il en est ainsi. Du moment qu'on se débarasse du point de vue erroné vers lequel nous entraîne l'erreur de Gehrig et Stöckle, la vraie signification de beaucoup de prescriptions apparaît tout de suite, prescriptions que Gehrig et Stöckle n'ont pas suffisamment examinées.

Commençons par le chapitre premier, celui sur les notaires: Qui va être admis parmi les notaires, doit être reçu avec le consentement du primikerios et des autres notaires. Ὁ μέλλων προχειρισθῆναι ταβουλλάριος, ὀφείλει ψήφῳ καὶ διαγνώσει τοῦ τε πριμμικηρίου καὶ τῶν σὺν αὐτῷ ταβουλλαρίων προχειρίζεσθαι... (chap. I, § 1). Est-il possible de comprendre cette prescription en ce sens, que quelqu'un aurait pu gagner sa vie comme notaire sans avoir été admis parmi les notaires? — A la fin des prescriptions concernant les orfèvres, nous lisons que celui qui agirait contre ces prescriptions, doit être rayé de la liste des orfèvres. Εἰ δέ τι τούτων φωραθεῖεν διαπραττόμενοι, τυπτόμενοι καὶ κουρευόμενοι τοῦ καταλόγου αὐτῶν ἐκδιωκέσθωσαν. (chap. II, § 12). Cette punition était efficace seulement dans le cas où un orfèvre rayé de la liste ne pouvait plus exercer cette profession. Celui qui allait être reçu parmi les banquiers devait présenter le témoignage de bons témoins, qu'il n'agirait en rien contre les prescriptions. Ὁ τραπεζίτης προβληθῆναι μέλλων μαρτυρείσθω παρ' ἐντίμων τε καὶ χρησίμων ἀνδρῶν οἰκειουμένων αὐτὸν μηδὲν πράττειν παρὰ τὰ διατεταγμένα... (chap. III, § 1). Cette prescription n'aurait aucune raison d'être, s'il n'était pas certain que celui qui n'avait pas été admis parmi les banquiers, ne pouvait exercer ce métier. — C'est de la même façon seulement que l'on peut comprendre aussi la pres-

---

Περὶ μετάξης dont la datation est litigieuse (cf. Zachariae v. Lingenthal, *Eine Verordnung Justinians über den Seidenhandel*. Mémoires de l'Acad. imp. de S. Pétersbourg, sér. VII, t. IX, № 6 (1865); E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, II. Paris-Bruxelles-Amsterdam 1949, p. 770 sq.; N. V. Pigulevskaja, *Византийская дипломатия и торговля шелком в V—VII вв.* Виз. Врем. I (1947) 194 sq.; Lopez, *Silk Industry*..., l. c., 13; *The Role of Trade in the Economic Readjustment of Byzantium in the Seventh Century*. Dumbarton Oaks Papers XIII (1959) 77, 78, n. 21. Lopez, datant cette loi d'une époque comprise entre Justinien Ier et Héracléios, suppose qu'il s'agissait là, probablement, d'une corporation de marchands de soie déjà. — *L.*

cription concernant l'admission parmi les marchands de vêtements. On ne peut croire qu'une personne se serait soumise à une enquête minutieuse et aurait versé des droits d'inscription si, même sans avoir rempli ces conditions, elle avait pu exercer son métier. Du reste, la façon dont la prescription est formulée n'admet aucun doute: Ὁ ὀφείλων ἐν τῇ βεστιοπρατικῇ καταλεχθῆναι ἐπιστήμῃ μαρτυρείσθω πρότερον ἐν τῷ ἐπάρχῳ παρὰ πέντε προσώπων τῶν ἐκ τῆς αὐτῆς ἐπιστήμης τοῦ εἶναι ἄξιον ἐν τῇ αὐτῇ τέχνῃ, καὶ τηνικαῦτα συναριθμείσθω [συν]ιστῶν ἀρμάριον καὶ ἐμπορευόμενος. παρεχέτω δὲ τῷ συστήματι νομίσματα ἕξ (chap. IV, § 5). Je ne voudrais pas fatiguer le lectuer en accumulant les preuves. Au chapitre XII, § 2, on fixe les conditions pour l'admission parmi les marchands de savon (ὁ τοῖς σαπωνοπράταις καταριθμεῖσθαι μέλλων). Celui qui ne se conformerait pas aux prescriptions ou qui agirait contre elles, doit etre expulsé de la corporation. De ceci on doit conclure que quiconque veut exercer un métier est inscrit dans la corporation. On ordonne que les savonniers qui fabriqueraient du savon dans le temps interdit, soient privés de leur métier (ἀποπαυέσθω τῆς πραγματείας (chap. XII, § 8). L'effet de la punition devait être dans tous les deux cas assurément le même: être exclu d'une corporation signifiait en pratique être privé de son métier. — De même on ordonne, à propos des marchands de soieries et des épiciers, expressément, qu'on ne permet pas d'exercer le métier à ceux qui agiraient contre les prescriptions (chapitre VIII, § 2, chap. XIII, § 5). Ailleurs, ceci n'est pas dit aussi expressément. Mais toute la logique de l'Eparchikon biblion nous mène à comprendre la chose en ce que les prescriptions strictes, concernant les métiers respectifs, devaient être valables pour tous les artisans du métier en question, et obligatoires pour tous. En d'autres termes: les artisans ne sont pas libres de participer ou non à la corporation. Celui qui voulait faire un métier devait demander d'être reçu dans le systema.[29] Autrement, il était impossible de réaliser le principe: Ὑποκείσθω δὲ ἐν πᾶσιν ἡ κεφαλαιωδεστάτη διάταξις — *que tout soit selon le meilleur ordre disposé.*[30] J'ai cité la définition de G. V. Below, à savoir que la corporation est caractérisée par cela qu'elle est obligatoire. L'analyse des prescriptions de l'Eparchikon biblion nous a montré que même le systema byzantin était obligatoire. De ce côté, il n'y a pas de différence entre la corporation du Moyen-Age et le systema

[29] Après Mendl, même d'autres savants admettent que, dans les professions organisées par corporations, l'adhésion à la corporation constituait une condition indispensable à l'exercice du métier ou du commerce (cf. Christofilopoulos, *op. cit.*, p. 36; A. Sideris. Ἱστορία τοῦ οἰκονομικοῦ βίου. Ἡ οἰκονομία τοῦ Βυζαντίου. Ἐν Ἀθήναις 1947, p. 280; Sjuzjumov, *Ремесло и торговля* . . ., l. c., 24). L'interprétation de Mendl attachant une attention particulière à cette question, n'en perd nullement de son importance, surtout en raison des passages du Livre du Préfet, que Mendl cite à l'appui de sa thèse. A ces témoignages, il faut ajouter encore le très convaincant § 13, chap. VIII, que Sjuzjumov cite à ce propos (*Ремесло и торговля* . . ., l. c., 24). — *L.*

[30] Le chap. XVIII, § 5, est traduit chez Nicole comme suit: « Optimo ordine omnia sint disposita . . . ». — *M.*

byzantin. L. Brentano a même écrit à propos de Byzance: "Sehen wir hier schon die Zunftorganisation wie sie im Abendland während des späteren Mittelalters bestand vollkommen (!) ausgebildet..."[31] Mais ces mots exagèrent évidemment. A côté de la concordance essentielle, nous trouvons aussi des différences importantes. Je rappelle qu'à Byzance, même les esclaves pouvaient faire partie d'une corporation, je rappelle le manque complet d'autonomie et de droits politiques, je rappelle la règlementation rigoureuse de l'Etat; nous ne trouvons rien d'aussi strict dans la vie économique des villes du Moyen-Age en Europe occidentale, que p. ex. le chapitre IX, § 6 ou le chapitre XVIII, §§ 1 et 4 de l'Eparchikon biblion. La comparaison nous apprend qu'il n'y a pas seulement le principe du "Zunftzwang" qui caractérise l'organisation des corporations de la fin du Moyen-Age. Ce principe, Byzance le connaissait aussi; ce qu'elle ne connaissait pas, c'était une organisation plus libre qui non seulement mettait la corporation du Moyen-Age en service de l'Etat, mais encore en faisait un instrument servant l'intérêt des artisans eux-mêmes.

Nous avons besoin d'une typologie exacte dans toute la sphère de l'histoire économique et sociale, pour mieux comprendre le développement des corporations d'artisans. Seule une typologie fondée sur les sources et logiquement établie, peut, à mon sens, nous renseigner sur la marche de l'évolution depuis le collège antique jusqu'à la corporation du Moyen-Age, en passant par le systema byzantin.[32] Créer cette typologie n'est pas le but

---

[31] L. Brentano, *Die Byzantinische Volkswirtschaft* (Schmollers Jhb. f. Gesetzgebung, Verwaltung u. Volkswirtschaft im Deutschen Reiche, t. 41, 1917.) — *M.*

[32] Naturellement, il existe encore beaucoup d'historiens qui croient que ce développement n'existait pas et que la corporation du Moyen-Age était une création toute neuve, surgie « ex nihilo ». Je considère cette opinion comme non fondée. Voir mon article sur les débuts des corporations du Moyen-Age et l'Eparchikon biblion byzantin. (Bidlův sborník, Prague 1928, p. 77 sq.) — *M.*

Il nous est impossible d'examiner ici en détail toutes les questions de principe que l'auteur soulève dans la conclusion de son étude. On sait que les recherches plus récentes ont abouti, en matière de règlementation, par l'Etat, des métiers et du commerce à Byzance, à des résultats différents de la conception de Nicole, adoptée également par Mendl. Cf. deux comptes-rendus importants sur le livre de Macri, L'organisation de l'économie urbaine...: F. Dölger, Byz.-Neugriech. Jahrbücher 5 (1927) 236 sq.; F. L. Ganshof, Byzantion 4 (1927) 658 sq. — A. M. Andreadis, *Byzance, paradis du monopole et du privilège.* Byzantion 9 (1934) 171—181. — G. Mickwitz, *Die Kartellfunktionen der Zünfte und ihre Bedeutung bei der Entstehung des Zunftwesens.* Helsingfors 1936 (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes Humanarum Litterarum VIII, 3), voir p. 205 sq. (cf. cependant les réserves de H. Seeveking formulées dans le compte-rendu de l'ouvrage de Mickwitz, Deutsche Litztg. 59 (1938) 928—930). — P. Charanis, *On the Social Structure of the Later Roman Empire.* Byzantion 17 (1944—1945) 50. — Après la 2e grande guerre, le caractère des corporations byzantines a fait l'objet de nombreuses discussions parmi les byzantinologues soviétiques. Cf. M. Ja. Sjuzjumov, *Ремесло и торговля...*, l. c., A. P. Každan, *Цехи и государственные мастерские...*, l. c.; Z. V. Udal'cova — A. P. Každan, *Некоторые нерешенные проблемы истории Византии* Вопросы ист. (1958) № 10, 91 sq.; M. Ja. Sjuzjumov, *Некоторые проблемы истории Ви-*

de ce modeste article, qui se propose une tâche moins grande, mais non sans importance: lever l'obstacle qui barrait le chemin vers toute typologie claire.

зантии. Вопросы ист. (1959) № 3, 112 sq.; A. P. Každan, *Деревня и город в Византии IX—X вв.* Москва 1960, p. 301 sq. — Au sujet de la continuité entre les corporations des villes italiennes et celles de Byzance, que Mendl analyse dans l'article précité, paru dans Bidlûv sborník, cf. F. Dölger, *Die frühbyzantinische und byzantinisch beeinflußte Stadt*. Atti 3o Congresso di Studi sull' Alto Medio Evo (Benevento ecc. 14—18 Ott. 1956) Benevent 1958, p. 91 sq. — *L.*

A. FROLOW / PARIS

LE CULTE DE LA RELIQUE DE LA VRAIE CROIX A LA FIN DU VI^e- ET AU DÉBUT DU VII^e- SIECLES*

La structure et l'organisation de l'Etat byzantin ont été profondément modifiées entre la fin du VI^e siècle et le début du VII^e. D'un Empire « mi-antique, mi-latin » s'est dégagée, au cours de cette période, une Byzance nouvelle, à la fois plus hellénistique et plus médiévale.[1] On est *a priori* en droit de supposer des transformations parallèles sur le plan de la vie religieuse. Envisagé dans sa totalité, le problème se présenterait sous un aspect multiforme et difficile à cerner. L'analyse d'un phénomène isolé mais marquant peut suffire à déterminer le jugement. Dans le cas présent, la pierre de touche appropriée semble être constituée par l'examen de l'évolution du culte des reliques.

La démonstration sera limitée au culte de la relique de la Vraie Croix. André Grabar a rassemblé des témoignages archéologiques qui prouvent que l'ambiance générale au VI^e et au VII^e siècles n'était guère favorable à la vénération des saints locaux, tandis qu'elle encourageait toutes les formes du culte du Christ et de sa mère Marie, celle-ci étant considérée comme le trône et — à la lettre — comme la demeure de Dieu.[2] Dès lors, un intérêt spécial devait s'attacher aux souvenirs christologiques, avant tout à ceux de l'Enfance et de la Passion. Une étude d'ensemble sur l'expansion de la relique de la Vraie Croix a mis entre mes mains les éléments qui permettent d'apprécier ce qu'il en fut à l'époque plus ou moins rapprochée du règne d'Héraclius. Il eût été intéressant de mettre en regard une liste d'observations correspondantes sur la dévotion aux reliques de la Vierge et, incidemment, à ses icones dont plusieurs avaient, — croyait-on, — délivré Constantinople des sièges de 619 et de 626, si bien que la cité fut placée sous le patronage de la Mère de Dieu.[3] Mieux vaut cependant serrer la question de plus près et s'en tenir exclusivement à l'examen du

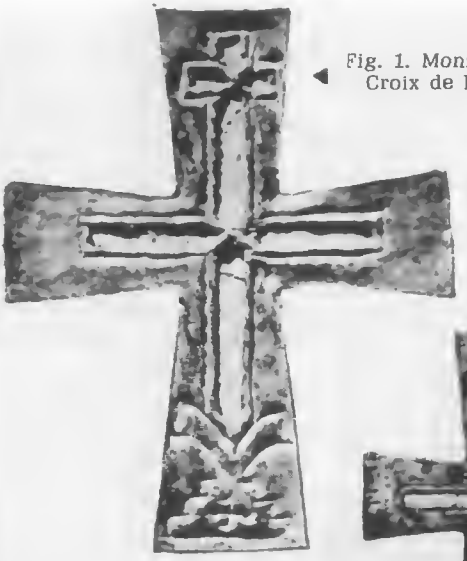
---

* Communication présentée en 1957, au Symposium annuel de The Dumbarton Oaks Library and Collection consacré à l'art et à l'histoire de Byzance au début du VII^e siècle. Le sujet m'a été proposé par le directeur du Symposium M. E. Kitzinger que je prie de trouver ici l'expression de ma reconnaissance. Une version anglaise de ce texte est parue dans St. Vladimir's Quarterly II, 1 (1958) 13 sq.

[1] Cf. G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates,* Munich, 1952, 66 sq. et 75 sq. et *The Byzantine Empire in the World of the Seventh Century,* Dumbarton Oaks Papers XIII (1959) 3 sq.

[2] A. Grabar, *Martyrium, Recherches sur le culte des reliques et de l'art chrétien antique,* Paris, 1946, I, 377 sq., II, 354.

[3] Cf. Revue de l'Histoire des Religions CXXVII (1944) 93 sq.



◀ Fig. 1. Monza, Saint-Jean, Croix de l'archiprêtre. ▶

Fig. 2. Athènes, Musée Bénaki. Croix pectorale. ▶

◀ Fig. 3. New York, Métropolitan Museum. Reliquaire, intérieur du couvercle. Fig. 4. Washington, Musée de Dumbarton Oaks. Croix de Romain II et de Basile II. (Photo Dumbarton Oaks Collections.)

◀ Fig. 5. Kijev. Croix de Marc le Fossoyeur (d'après Prochorov).

◀ Fig. 6. Monastère de Martivili. Revers d'un triptyque.

culte de la relique de la Croix. Les reliques d'une autre nature seront évoquées seulement dans la mesure où ce sera l'occasion d'apporter des compléments d'information qui se rapportent directement à notre sujet.

Précisons encore. C'est bien de la relique de la Croix qu'il sera question, et non point de sa figure et de son symbole. Il s'agit, en effet, de données religieuses différentes, dont l'évolution ne coïncide pas dans le temps. Saint Paul et, dès le I^er^ siècle, les Pères apostoliques de l'Orient qui ont subi son influence,ont reconnu dans la croix la forme distinctive et comme le synonyme du christianisme. Vers le milieu du II^e^ siècle, saint Justin, originaire de Samarie, a apporté à Rome les mêmes idées en les développant. A partir de ce moment, la pensée suit une évolution régulière, dont l'aboutissement fut la reconnaissance, en quelque sorte officielle, de la puissance surnaturelle de la figure de la croix, proclamée pour la première fois, semble-t-il, vers l'an 248, par saint Cyprien.[4] Or, à cette époque, il n'était encore nullement question du bois de la Vraie Croix. Aucun témoignage certain se rapportant à cette relique n'est antérieur aux Catéchèses prononcées par saint Cyrille de Jérusalem, en 348 au plus tôt.[5] Il y a un décalage d'un siècle entre l'étape finale du culte du signe de la croix et l'apparition du culte de son bois. Une nouvelle forme de dévotion commence à une époque où une forme apparentée a déjà trouvé son expression complète. Là encore, on peut observer une évolution, et il semble qu'il faille en situer le point culminant vers la fin du VI^e^ siècle ou le début du VII^e^ siècle.

Mais il ne s'agit pas seulement d'une évolution d'ordre spéculatif. Du moment où les fidèles et les pèlerins ont commencé à adorer le bois de la Vraie Croix, il ont commencé aussi à en détacher des parcelles, si bien que suivant l'expression de saint Cyrille de Jérusalem « l'univers presque entier » en était rempli.[6] La recherche se situe ici sur un plan très concret dont les deux principaux aspects peuvent être résumés de la façon suivante: 1^0^ le nombre des témoignages relatifs à la diffusion de la relique est-il demeuré toujours le même au cours des âges? 2^0^ s'il y a eu des changements, dans quelle mesure peut-on les rattacher à un contexte historique déterminé?

Ici, apparaît la première difficulté susceptible de faire envisager le problème sous un jour négatif. Les données dont nous disposons dans ce domaine sont assez nombreuses pour pouvoir faire l'objet d'une statistique. Certes, il y a lieu de tenir compte des lacunes de la connaissance. La loi des grands nombres n'en garantit pas moins les conclusions d'ordre gé-

---

[4] Voir pour cette évolution: M. Sulzberger, *Le symbole de la Croix et les monogrammes de Jésus chez les premiers chrétiens*, Byzantion II (1925) 349 sq.

[5] Cyrille de Jérusalem, *Catecheses mystagogicae*, IV, 10; X, 19; XIII, 4 (Migne, *PG*, XXXIII, 469, 688, 776).

[6] *Op. cit., ibid.*

néral qui se dégagent de l'examen de l'ensemble des renseignements recueillis. L'assurance serait plus grande encore si l'on reportait le total de ces renseignements sur un graphique destiné à en exprimer, siècle par siècle, la répartition chronologique. Le schéma ainsi obtenu serait effectivement caractérisé par une certaine régularité, qui doit correspondre à un état de faits réel, plutôt qu'à un simple effet du hasard.

Quelques chiffres permettront de fixer les idées. La courbe chronologique que nous venons d'imaginer se composerait, en gros, de deux parties distinctes. La première, qui va du IV^{e} au X^{e} siècle inclusivement, serait établie sur un nombre de témoignages limité: de dix à soixante pour chaque période de cent ans. La seconde partie reposerait sur un nombre de témoignages plus important, et serait caractérisée en conséquence par un mouvement ascendant beaucoup plus accusé. Il y a un écart de soixante-sept points entre le X^{e} et le XI^{e} siècles. La progression continue d'une façon régulière à une époque plus récent encore. Le XII^{e} siècle fournit cent soixante-douze témoignages, le XIII^{e} siècle jusqu'à deux cent soixante. Ces chiffres traduisent incontestablement une véritable flambée de la dévotion à la relique, qui doit correspondre elle-même, d'une part, à la reprise massive des pèlerinages vers l'an mil, et, d'autre part, au mouvement des croisades qui en fut le prolongement naturel.

Mais rien de pareil ne saurait être observé en ce qui concerne la période qui nous intéresse immédiatement. Je n'ai guère pu enregistrer plus de vingt-deux textes ou monuments qui se rapportent au culte de la Vraie Croix pendant le VII^{e} siècle. Le total, inférieur d'un point à ce qui a été fourni par le VI^{e} siècle, est à peine supérieur de dix points aux données recueillies pour le V^{e} siècle. A ne considérer que les chiffres, le fait cultuel est demeuré sans changement à une époque au cours de laquelle les transformations les plus graves s'opéraient sur le plan politique, lorsque Maurice et Héraclius faisaient surgir des décombres de Rome un État nouveau, qui fut Byzance. La constatation peut paraître décevante si l'on cherche à établir une relation de cause à effet entre les grands mouvements de l'histoire et l'évolution du culte des reliques.

Même déception si l'on se place au point de vue plus limité de l'histoire de l'art. La question se présente, il est vrai, d'une façon un peu spéciale. Le nombre des reliquaires attribués à la fin du VI^{e} siècle et au début du VII^{e} aurait pu laisser supposer une plus grande habitude de culte et plus palpable, en quelque sorte, que ne le montre notre statistique. De ces monuments, il n'a pas été tenu compte, parce qu'en y regardant de plus près il m'a semblé qu'il fallait revoir aussi les dates qui ont été avancées à leur propos. C'était renoncer, du même coup, à l'argument le plus convaincant dont on puisse disposer pour juger du passé: l'argument des choses que l'on voit et que l'on touche.

Il en est ainsi, tout d'abord, d'une série de croix pectorales, le plus

souvent en bronze, formées de deux volets qui se rabattent l'un sur l'autre. On a parfois voulu reconnaître, dans les plus anciens de ces petits monuments, des staurothèques du VI^e ou du début du VII^e siècle.[7] Rien n'est moins certain. Seules des reliques de saints sont mentionnées dans un témoignage historique précis qui se rapporte à un encolpion de cette espèce, formé, ainsi que le spécifie le texte, de deux volets en bronze.[8]. Les dates proposées sont également sujettes à caution. Des considérations de style peuvent aussi bien témoigner en faveur du IX^e siècle.[9] Il faut descendre au XII^e siècle, si l'on tient compte de la façon dont sont constitués les trésors où plusieurs de ces croix ont été trouvées.[40]

Un examen plus détaillé s'impose en ce qui concerne deux reliquaires d'une forme différente, autour desquels il est convenu de grouper la plupart des staurothèques attribuées, d'une façon ou d'une autre, à l'époque qui forme l'objet de notre étude. Il s'agit, premièrement, d'une croix pectorale conservée au trésor de la basilique de Monza, et qui a été identifiée à un phylactère envoyé, en 603, par le pape Grégoire le Grand à Adulouvald, le fils de la reine de Lombardie Theodelinde.[11] Le second reliquaire

---

[7] E. King, *The Date and Provenance of a Bronze Reliquary Cross in the Museo Cristiano*, Atti della Pontif. Accad. Romana di Archeologia, S. III, Memorie II (1928) 193 sq. Cf. R. Garrucci, *Storia dell' arte cristiana nei primi otto seculi della Chiesa*, Prato, 1872 sq., VI, 43; P. Orsi, *Staurotheca bizantina in bronzo di Ragusa inferiore (Sicilia)*, Römische Quartalschrift XV (1901) 348 sq. King énumère seize exemplaires. Voir pour l'ensemble des objets de cette catégorie: N. Kondakov, *Русские клады, Исследование древностей великокняжеского периода*, I, S. Pétersbourg, 1896, 43 sq. et *Иконография Богоматери*, II, Petrograd, 1915, 259 sq.; J. Reil, *Die frühchristlichen Darstellungen der Kreuzigung Christi*, Leipzig, 1904, 100 sq.; Kr. Mijatev, *Палестински кръстове в България*, Annuaire du Musée National de Sofia (1921) 59 sq.; J. Květ, *Enkolpion Městského muzea v Lounech*, Niederlův sborník, Prague, 1925, 130 sq.; J. Braun, *Die Reliquiare des christlichen Kultes und ihre Entwicklung*, Freiburg i./Br., 1940, 460.

[8] Σταυρὶν χαλκοῦν διπλοῦν ἔχον ἐντὸς λείψανα κομμάτια πέντε, Ch. Diehl, *Le trésor et la bibliothèque de Patmos au commencement du XIII^e siècle*, Byz. Zeitschr. I (1892) 513 sq. Suivant une tradition tardive, une croix de cette espèce contenait seulement des cendres des apôtres Pierre et Paul (Orsi, *op. cit.*, 346). Le Vraie Croix ne figure pas davantage parmi les reliques enchâssées dans un autre exemplaire tardif, d'origine russe (N. Leopardov et N. Černev, *Сборник снимков с предметов древности, находящихся в г. Киеве в частных руках*, Kiev, 1891 sq., S. II, 1, n° 15, pl. II et IV). L'argument que King tire de la présence d'un baume dans une croix de cette espèce trouvée en Catalogue n'est pas décisif: ce pouvait être, en effet, un moyen de protéger aussi bien le bois de la Croix que des reliques de saints (cf. peut-être la désignation *chrismaria* appliquée à des reliquaires: Braun, *op. cit.*, 28).

[9] La différence des datations est déterminée essentiellement par un jugement subjectif sur l'évolution de la technique. Suivant King, les croix ornées de figures en relief seraient les plus anciennes; pour Kondakov et Mijatev, l'antériorité chronologique reviendrait aux croix gravées. Aucun argument décisif n'a été avancé ni dans un sens, ni dans l'autre.

[10] G. Korzuchina, *О памятниках «корсунского дела» на Руси (По материалам медного литья)*, Виз. Врем., N. S. XIV (1958) 129 sq.

[11] M. Rosenberg, *Geschichte der Goldschmiedekunst auf technischer Grundlage*, Frankfurt a./M., 1910 sq.: *Niello bis zum Jahre 1000 nach Chr.*, 53 sq., fig. 43—46.

que nous aurons à connaître se trouve au Metropolitan Museum de New York; on le désigne d'ordinaire du nom de ses deux possesseurs les plus connus: Fieschi, l'un des parents du pape Innocent IV, qui le rapporta de la Croisade, et Morgan, le collectionneur américain qui en fit présent au Musée. L'objet a été daté, par divers savants, du VI^e^ au IX^e^ siècles. Le meilleur spécialiste de la question, Marc Rosenberg, l'attribue aux environs de l'an 700, et c'est cette date qui a été généralement retenue.[12]

Commençons par la croix de Monza (fig. 1). L'objet est composé de deux parties distinctes: d'une part, un boîtier en forme de croix dont la face antérieure est une lame de cristal, d'autre part, une lamelle métallique cruciforme logée à intérieur du boîtier et que l'on distingue par transparence à travers le cristal. L'une des faces de cette lamelle est niellée; elle représente la scène du Crucifiement. L'autre face est gravée et figure le Calvaire surmonté d'une croix dont le corps a été évidé de façon à pouvoir contenir une ou plusieurs parcelles de la Vraie Croix. L'arrangement est assez particulier, il convient d'en tenir compte pour discuter de la date.

L'attribution à Grégoire le Grand a déjà soulevé des objections. Assez curieusement toutefois, les savants continuent le plus souvent à en tenir compte, comme si le prestige du nom du grand pape l'emportait sur toute autre considération.[13] Cependant il semble qu'il faille se résigner à l'abandonner définitivement. Adulouvald, le fils de Theodelinde, a bien reçu une croix de Grégoire le Grand, — il en est question dans une lettre de celui-ci,[14] — mais le rapprochement entre cet objet et la croix conservée à Monza repose seulement sur deux inventaires tardifs du trésor de la basilique, dont l'un date du XVII^e^ siècle, et, l'autre, du XVIII^e^ siècle.[15] Les plus anciens textes de la même catégorie, qui remontent au X^e^ siècle, ne contiennent aucune indication analogue, et, d'une façon générale, il n'y est pas du tout question de la relique de la Vraie Croix.[16] Deux fragments de celle-ci sont mentionnés dans un inventaire dressé en 1042, un autre dans un inventaire du XIV^e^ siècle, mais là encore on ne parle ni d'Adulouvald, ni de Grégoire le Grand.[17] La tradition qui désigne ces personnages est donc d'origine tardive, et il faut y renoncer.

Par contre, un autre texte retiendra davantage l'attention. Il s'agit de la

---

[12] Rosenberg, *Geschichte . . .: Zellenschmelz,* III, 31 sq., fig. 53—57 et *Niello . . .,* 61 sq., fig. 50—57. Cf. O. von Falke et H. Frauberger, *Deutsche Schmelzarbeiten des Mittelalters,* Frankfurt a./M., 1904, 3 sq., pl. 2.

[13] Voir la bibliographie réunie par Rosenberg, *Niello . . .,* 54. L'auteur accepte l'attribution à Grégoire le Grand. C'est également le point de vue de King, *The Date,* 200. La faiblesse de cette hypothèse a été cependant observée dès le XVIII^e^ siècle, dans l'ouvrage de S. Borgia, *De Cruce Veliterna commentarius,* Rome, 1780, 140.

[14] Grégoire le Grand, *Regestri,* XIV, 12 (*MGH, Epist.,* II, 431).

[15] X. Barbier de Montault, *Le trésor de Monza,* Bulletin Monumental XLVI (1880) 24 sq.

[16] *Ibid.,* 450 sq.

[17] *Ibid.,* 476 sq. et XLVII (1881) 736.

description, étonnament précise pour l'époque, d'une croix pectorale que le patriarche de Constantinople Nicéphore I^er^ avait envoyée, en 811, au pape Léon III, avec une lettre destinée à lui faire connaître son élection.[18] La face principale de l'objet était formée, de même que sur la croix de Monza, par une lame de cristal. Une croix métallique plus petite, garnie de plusieurs parcelles de la relique insigne, était pareillement enfermée à l'intérieur. Enfin, le décor était composé, toujours comme à Monza, d'images niellées, ainsi qu'en témoigne le terme technique εἰκονισμένη δι ἐγκαύσεως employé dans la lettre de Nicéphore. La ressemblance était donc de part et d'autre considérable, toutefois l'exemple sûrement daté, c'est à dire la croix destinée à Léon III, était du début du IX^e^ siècle et non pas du début du VII^e^ siècle.

On serait tenté d'attribuer la croix de Monza à la même époque, si un petit détail n'engageait à abaisser encore cette date. Cette fois, le point de comparaison est offert par une croix pectorale conservée au Musée Bénaki, à Athènes, et qui est certainement apparentée, en raison de son agencement, à l'encolpion de Monza, si bien que l'on est forcé de l'en rapprocher aussi dans le temps (fig. 2).[19] Il importe d'observer le *titulus* de la croix découpée sur la lamelle intermédiaire de l'encolpion du Musée Bénaki, et qui présente la forme assez particulière d'une sorte de feuille tréflée. Or, ce détail caractérise aussi une lamelle de la même espèce fixée sur le revêtement de l'icone de Chachuli, en Géorgie, qui devait pareillement faire partie, à l'origine, d'une croix pectorale, mais qui date presque sûrement du XI^e^ siècle.[20] Cette fois, la technique employée est l'émail et non pas le nielle. La comparaison demeure cependant valable dans la mesure où il n'existe pas, à ma connaissance, d'autres monuments qui présenteraient la même particularité. Malgré l'opinion généralement admise, il est donc permis de dater la croix du Musée Bénaki, et partant la croix de Monza, d'une époque plus ou moins rapprochée de l'an mil.[21]

La question se pose de la même façon en ce qui concerne le reliquaire du Metropolitan Museum. Il s'agit d'une petite boîte rectangulaire divisée à l'intérieur par des cloisons dessinant une croix, ce qui laisse supposer,

---

[18] Mansi, *Concilia,* XIV, 56. Cf. V. Grumel, *Les Regestes des Actes du Patriarchat de Constantinople,* II, 1936, n° 385.

[19] Musée Bénaki, Salle III, vitrine 32, n° 15. Cf. *Benaki Museum Athens, Guide,* Athènes, 1936, 31.

[20] W. Dchobadze-Zizichwili, *Los esmaltes del icono de Jájuli,* tirage à part de Archivo Español de Arte XXV, n° 97 (1952) 11, pl. VI, b.

[21] Voir aussi une autre croix pectorale dont la forme rappelle beaucoup celle de l'encolpion du Musée Bénaki et que l'on a proposé de dater du XI^e^ siècle: *Collection Hélène Stathatos, Les objets byzantins et post-byzantins,* s. 1., 1957, pl. VI bis, fig. A. Au même groupe se rattache une croix publiée par R. Berliner, *A Palestinian Cross of about 590, Museum Notes,* Museum of Art, Rhode Island School of Design, Providence, IX, 3, 1952. La date trop précise qui nous est offerte dans ce cas, n'inspire pas confiance. On ne saurait, du reste, affirmer, à défaut de lamelle intermédiaire, que c'était une staurothèque.

avec beaucoup de vraisemblance, que c'était une staurothèque. La tranche et l'extérieur du couvercle sont décorés d'émaux cloisonnés dont le style a fait soutenir à Marc Rosenberg la date de 700 environ. Ce n'est toutefois qu'une hypothèse, et il semble que celle-ci soit infirmée par l'examen de l'intérieur du couvercle, qui est orné de nielles, ainsi que le sont les croix de Monza et du Musée Bénaki (fig. 3).

On distingue successivement quatre scènes: l'Annonciation, la Nativité, le Crucifiement et la Descente aux Limbes. Une indication chronologique précise est offerte, dès le premier abord, par l'iconographie de la dernière composition, c'est à dire la Descente aux Limbes axée autour de la figure du Christ qui relève Adam et Eve, tout en foulant aux pieds la personnification de Hadès terrassé, tandis que, un peu à l'écart, les rois bibliques David et Salomon attendent leur tour d'être délivrés. Le sujet apparaît dans l'art chrétien à partir du début du VIII[e] siècle,[22] ce qui rendrait acceptable le point de vue de Rosenberg si les plus anciennes images analogues n'offraient un choix de personnages différent. Sur le premier exemple connu, — une mosaïque de l'oratoire de Jean VII au Vatican (705—707), — il n'y avait probablement ni Eve, ni les deux rois bibliques.[23] Les rois apparaissent, au début du IX[e] siècle, dans la chapelle de Saint-Zénon à Sainte-Praxède, à Rome, mais là aussi la composition est différente, l'artiste ayant figuré un ange à côté du Christ.[24] Dans les autres monuments du IX[e] siècle, aussi bien à Rome, — dans les fresques de Saint-Clément[25] et de Sainte-Marie-Antique,[26] — qu'à Byzance, représentée par les psautiers à illustrations marginales,[27] les rois manquent et l'ensemble est toujours plus ou moins différent de ce que l'on voit sur le reliquaire Fieschi-Morgan. Il faut descendre au X[e] siècle pour trouver une série de compositions absolument identiques à celle du Metropolitan Museum, soit dans les arts mineurs, comme sur émail byzantin conservé à Chémokédi, en Géorgie,[28] soit dans la peinture monumentale de la Cappadoce, à Gueurémé, à El Nazar et à Toqale Kilissé.[29]

Des indications convergentes sont fournies par l'examen de l'épigraphie et du style. La comparaison avec une croix niellée de la collection de Dumbarton Oaks, à Washington, offre l'occasion de formuler plusieurs observa-

---

[22] Cf. E. Kosteckaja, *К иконографии Воскресения Христова,* Seminarium Kondakovianum II (1928) 61 sq.

[23] W. de Grüneisen, *Sainte Marie Antique,* Rome, 1911, pl. LXVI.

[24] J. Wilpert, *Die römischen Mosaiken und Malereien,* Freiburg i./Br., 1917, III, pl. 114,4.

[25] *Ibid.,* IV, pl. 209.

[26] Grüneisen, *op. cit.,* fig. 94.

[27] Kosteckaja, *op. cit.,* pl. IX, 2—3.

[28] A. Grabar, *L'empereur dans l'art byzantin,* Paris, 1936, fig. 11. Cf. N. Kondakov, *История и памятники византийской эмали,* S. Pétersbourg, 1892, p. 149, fig. 43.

[29] G. de Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce,* I, Paris, 1925, pl. 31,3; 34,2; 41,4; 67,2.

tions particulièrement intéressantes dans ce sens, puisqu'il s'agit d'un objet daté avec précision du règne conjoint de Romain II et de Basile II, c'est-à-dire des années 960—963 (fig. 4).[30] Les ressemblances avec le reliquaire Fieschi-Morgan sont considérables. Notons, d'abord, la forme des lettres, leur aspect général de petites capitales carrées et trapues, l'*épsilon* avec la barre horizontale qui vient à l'alignement des extrémités de la boucles, celles-ci étant terminées elles-mêmes par des « hyphens » (observation qui s'applique aussi au *sigma*), le *delta* avec sa base élargie, le *rho* avec la barre verticale oblique et la boucle trop grande. La comparaison est valable, d'autre part, en ce qui concerne le visage du Christ représenté sur le reliquaire Fieschi-Morgan et sur la croix de Dumbarton Oaks avec une barbe fournie et ronde, les sourcils dessinés d'un seul trait, les yeux trop rapprochés et placés trop haut dans le visage. Le dernier détail distingue également l'image du Christ sur la croix de Monza, exécutée, — ainsi que l'on vient de le préciser, — à une époque relativement tardive, et où l'on reconnaît la même façon de cerner le muscle du bras par deux traits qui se rencontrent sous un angle aigu et sont accompagnés de deux traits verticaux plus petits. Les yeux placés trop haut, — sur le front plutôt que sous le front, — caractérisent pareillement la représentation du Christ sur une autre croix pectorale, moins connue et sur laquelle il a semblé d'autant plus intéressant d'attirer l'attention (fig. 5). Cette fois, il s'agit d'un bijou trouvé à Kiev, en Russie, dans le tombeau du bienheureux Marc le Fossoyeur qui vivait au XI^e^ siècle, et cette incation chronologique mériterait d'être retenue.[31] D'autres rapprochements sont, enfin, suggérés par un triptyque du monastère géorgien de Martivili, qu'il y a de bonnes raisons de dater du XI^e^ siècle, et dont le revers est niellé comme l'intérieur du reliquaire Fieschi-Morgan, le choix et la distribution des scènes étant, du reste, à peu de choses près identiques de part et de d'autre.[32] A moins de tenir pour fortuite une série de rencontres aussi continue, il semble bien qu'il faille attribuer la staurothèque du Metropolitan Museum à une époque beaucoup plus récente que cela n'a été admis jusqu'ici.

---

[30] *The Dumbarton Oaks Collection, Harvard University, Handbook,* Washington, 1955, n^os^ 135, pp. 56 et 66, et, pour la date, V. Laurent in Revue des Etudes Byzantines XIV (1956) 299.

[31] N. Zakrevskij, *Описание города Киева,* II, Moscou, 1868, p. 634, pl. 10; V. Prochorov, *Христианские Древности,* S. Pétersbourg, 1875, pl. XI. Un médaillon niellé avec des représentations de personnages très semblables est conservé à Baltimore; M. C. Ross le considère comme contemporain de la croix de Dumbarton Oaks: *An Emperor's Gift and Notes on Byzantine Silver Jewelry in the Middle Period,* The Journal of the Walters Art Gallery XIX—XX (1956—1957) 26, fig. 2.

[32] G. Tchubinaschwili, *Ein Goldschmiedtriptychon des VIII.—IX. Jahrh. aus Martivili,* Zeitschrift für bildende Kunst LXIV (1930—1931) 81 sq., fig. 4. L'auteur soutient, — ainsi que l'avait fait N. Kondakov, — une date trop ancienne. Les arguments en faveur d'une datation plus récente sont présentés par Ch. Amiranašvili, *История грузинского искусства,* Moscou, 1950, 230 sq.

Tels sont les côtés négatifs du problème. D'une part, le nombre des données relatives au culte de la Vraie Croix n'a pas augmenté au cours de la période comprise entre la fin du VI^e^ et le début du VII^e^ siècles. D'autre part, les staurothèques les plus importantes au point de vue de l'histoire de l'art que l'on croyait être de cette époque, doivent très probablement dater des environs de l'an mil ou être plus récentes encore. Reste à savoir si la carence numérique n'est pas compensée, ici, par un changement dans la nature du culte. En effet, l'attitude des fidèles vis-à-vis de la relique compte certainement davantage que le nombre des fragments qui en ont été détachés. Montrer qu'il en a été ainsi, serait faire valoir le côté positif de la question.

Or, une transformation a effectivement eu lieu dans cet ordre d'idées. Du IV^e^ au VII^e^ siècles, la dévotion au bois de la Croix a changé d'aspect. La comparaison porte essentiellement sur le point de départ et sur le point d'aboutissement. Parfois, il semble possible de serrer le problème de plus près, de compter par dizaines d'années plutôt que par siècles. L'époque de Maurice et d'Héraclius prend alors une importance capitale.

D'abord les origines. Il est bien entendu, qu'en présence d'un fragment de la Vraie Croix, une âme d'élite pouvait toujours bénéficier d'une expérience d'ordre mystique. A la fin du IV^e^ siècle, saint Jérôme décrit l'émotion de sainte Paule prosternée en larmes devant la croix du Saint-Sépulcre « comme si elle y voyait le Seigneur crucifié ».[33] La vision rappelle celle des grands mystiques italiens, François d'Assise ou Catherine de Sienne. Mais en s'adressant à de simples fidèles, qui n'étaient pas des saints, comme Desiderius et sa soeur Serenilla, le même saint Jérôme les encourageait à entreprendre le voyage de la Terre Sainte uniquement parce qu'ils pouvaient y voir divers vestiges de la Passion, — et notamment la Croix, — mais certes pas le Christ lui-même.[34] Souvenirs historiques sans valeur absolue, c'était avant tout, pour le commun des pèlerins, un moyen pratique de diriger la pensée vers les évènements décrits dans les Evangiles. Le culte rendu au bois de la Croix ne pouvait être, dans ces conditions, que « relatif » ou « d'honneur », suivant les définitions du concile de Nicée, deuxième de ce nom.[35]

Nul doute que la restriction n'ait été particulièrement valable à l'époque la plus ancienne. Au IV^e^ siècle, pour saint Jean Chrysostome, les fragments de la Vraie Croix que ses contemporains portaient au cou, dans des sertissures en or, constituaient une profession de Foi, mais en même temps, et peut être encore davantage, une parure personnelle, καλλωπισμός.[36] Plus

[33] S. Jérôme, *Peregrinatio sanctae Paulae,* 6 (T. Tobler, *Itinera Hierosolymitana et descriptiones Terrae Sanctae bellis sacris anteriora,* I, Genève, 1877, 32).

[34] S. Jérôme, *Epistolae,* XLVII, *ad Desiderium* (Migne, *PL,* XXII, 493).

[35] *Actio VII* (Mansi, *Concilia,* XIII, 405); cf. *Actio IV (ibidem,* 132).

[36] Jean Chrysostome, *Homilia quod Christus sit Deus* (Migne, *PG,* XLVIII, 826).

catégorique, saint Jérôme blâmait l'usage de ces phylactères qui lui paraissaient être tout simplement une « superstition de femmelettes *(mulierculae)* ».[37] Il est non moins suggestif d'observer le caractère abstrait des arguments que l'on pouvait avancer alors en faveur du culte du bois de la Croix. Pour saint Cyrille de Jérusalem, l'existence en était seulement un témoignage de la réalité de l'Incarnation et de l'oeuvre du Salut: si nous voyons la Croix, c'est que le Christ a été véritablement crucifié pour nous.[38] La même démonstration devait encore être développée, vers le milieu du V^e^ siècle, par le pape Léon le Grand.[39] Ainsi, pour les théologiens de cette époque, il s'agissait d'un culte plus ou moins sujet à caution. On pouvait douter de l'efficacité de sa pratique; si on l'acceptait, c'était avant tout parce que l'on y trouvait matière à une démonstration dogmatique.

Une attitude pareille doit être considérée dans le cadre de la réaction contre le paganisme. Il eut été difficile aux apologètes d'oublier que le gibet du Calvaire était, avant tout, bois et matière inerte. Le récit que saint Ambroise de Milan a laissé, en 396, de l'Invention de la Croix par sainte Hélène fournit une indication précise dans ce sens.[40] L'impératrice aurait été partagée entre le sentiment et la raison. Elle aurait voulu embrasser ce bois où elle reconnaissait « le remède de l'immortalité, le sacrement du Salut ». Pourtant elle savait aussi que c'eut été « erreur des païens et vanité des impies » que d'adorer autre chose que le Christ-roi. Rien ne pouvait mieux résumer la plus ancienne doctrine relative au culte de la Vraie Croix.[41]

Cependant, à en juger d'après les textes conservés, une nouvelle étape dans l'évolution de ce culte devait commencer vers la même époque. L'information est fournie par une lettre de Paulin de Nole datée de 402. Cette fois, la pensée peut être résumée comme suit: le sang incorruptible du Christ a imprégné l'instrument de son supplice d'une puissance vivante, *vis viva,* il ne s'agit donc pas d'une matière inerte.[42] L'argument était de poids. Des théologiens comme Jean Damascène[43] et Théodore Studite.[44]

---

[37] S. Jérôme, *Commentaria in Evangelium S. Matthaei,* 4 (Migne, *PL,* XXVI, 168).

[38] *Op. cit., ibid.*

[39] Léon le Grand, *Epistolae,* CXXXIX (Migne, *PL,* LIV, 1105 sq.).

[40] S. Ambroise, *De obitu Theodosii,* 46 (Migne, *PL,* XVI, 1401).

[41] La même doctrine a été professée en ce qui concerne les images: J. Bidez, *Philostorgius Kirchengeschichte,* Leipzig, 1913, 78 (GCS, XXI). Cf. les remarques de E. Kitzinger, qui note d'intéressants antécédents dans l'apologétique du paganisme (*The Cult of Images in the Age before Iconoclasm,* Dumbarton Oaks Papers VIII [1954] 137). Le texte de Philostorge ayant été rédigé au plus tôt en 426, on conclura que dans ce cas, comme dans bien d'autres, le culte des reliques a évolué plus rapidement que celui des icones.

[42] Paulin de Nole, *Epistolae,* XXXI, 6, *ad Severum* (*CSEL,* XXIX, 274).

[43] Jean Damascène, *De Fide Orthodoxa,* IV, 11 (Migne, *PG,* XCIV, 1129 sq.). Cf. Patriarche Nicéphore, *Antirretica contra Constantinum* (Migne, *PG,* C, 429).

[44] Théodore Studite, Canon du 3^e^ dimanche du Carême, ôde 4 Τριῴδιον κατανυκτικόν, éd. M. Saliberos, Athènes, 1930, 219).

l'ont soutenu, à leur tour, au temps de la Querelle des Iconoclastes. C'était désormais la doctrine officielle. La métaphore de saint Ambroise « remède de l'immortalité » pouvait être prise à la lettre: la relique constitue effectivement un gage de la vie éternelle, il est digne de l'adorer.

De cette participation à la divinité, la Vraie Croix devait tout d'abord recevoir les attributs essentiels de ce qui est divin, l'Eternité et la Permanence. Pour un pèlerin du VI[e] siècle, Théodose, la partie de la croix sur laquelle s'est appuyé le corps du Christ a été enlevée au ciel, afin d'y demeurer intacte jusqu'au Jugement Dernier.[45] Suivant Paulin de Nole, même ce qui est resté entre les mains des hommes avait acquis une sorte d'intégrité indestructible. Les fidèles pouvaient en détacher d'innombrables parcelles, sans que la relique souffrit le moindre dommage, ni que le volume en diminuât.[46] Il y a dans ce sens, une différence notable entre le culte de la Vraie Croix et la vénération des reliques de saints. L'Eglise admet que l'éclat d'un os, une poignée de cendres, conservent la grâce entière qui résidait dans le corps d'un martyr.[47] En ce qui concerne le bois de la Croix, la permanence — plus prodigieuse encore — se concrétise et est transposée du plan spirituel au plan matériel. L'existence même de ce bois devient un miracle.

Dès lors, il fallait aussi que les miracles se multiplient tout autour. Paulin de Nole en fut, du reste, l'un des premiers bénéficiaires. Un incendie s'étant déclaré auprès de sa demeure, il le maîtrisa en présentant aux flammes un fragment de la relique insigne:

Omnia ligna uorans ligno crucis uritur ignis.[48]

Le phénomène était assurément assez singulier et pouvait prêter à des effets oratoires. Pour notre propos, il suffit d'observer que cette possiblité de l'intervention du surnaturel constituait déjà un phénomène en soi, et que ce phénomène était nouveau.

Un classement chronologique des textes relatifs à la légende de l'Invention de la Croix est de nature à mettre en lumière le changement intervenu, sous ce rapport, dans le développement d'un culte, qui soudain se trouva placé sous le signe du prodige. Les témoignages les plus anciens, comme celui de saint Ambroise que l'on vient de rappeler ou un autre, analogue, de Jean Chrysostome,[49] ne font état d'aucun miracle qui aurait permis

[45] *De situ Terrae Sanctae,* 8 (Tobler, *Itinera,* I, 64). La tradition a pu se former en partant du verset de Matthieu XXIV, 30; cf. Jean Chrysostome, *Homilia de Cruce et de Latrone* (Migne, *PG,* XLIX, 403 et 413).

[46] *Op. cit., ibid.* L'affirmation a été reprise par des théologiens plus récents, par exemple Constantin Doukakès, Μέγας Συναξαριστης, Septembre, Athènes, 1894, 168.

[47] Grégoire de Nazianze, *Oratio IV contra Julianum* (Migne, *PG,* XXXV, 589); Théodoret de Cyr, *De martyribus* (Migne, *PG,* LXXXIII, 1012); Victrice de Rouen, *De laude sanctorum* (Migne, *PL,* XX, 451).

[48] Paulin de Nole, *Carmina,* XXVIII, vv. 110—137 (*CSEL,* XXX, 296 sq.).

[49] Jean Chrysostome, *In Joannem homilia* LXXXV, 1 (Migne, *PG,* LIX, 461).

à sainte Hélène d'identifier le gibet du Christ enseveli avec les gibets des deux larrons. La présence du *titulus* avait suffi, suivant ces auteurs, à déterminer le choix. Il faut descendre jusqu'aux environs de l'an 400 pour trouver, sous la plume de Rufin, la version définitive de la légende, généralement acceptée dans la littérature et dans l'art du moyen âge, avec la guérison d'un malade ou la résurrection soit d'un mort, soit d'une morte.[50] L'évolution de la pensée cultuelle ne fait pas de doute, dans ce cas.

On tiendra compte, d'autre part, des miracles dont le retentissement fut moindre, mais qui peuvent pareillement illustrer la nouvelle direction imprimée, à partir du début du V^e^ siècle, à la dévotion à la relique insigne. L'incendie éteint par Paulin de Nole en fournit, peut-être, le premier exemple. D'autres, toujours plus nombreux, viendront s'y joindre au cours du siècle suivant. La lacune de la connaissance d'environ cent ans que nous sommes forcés d'enregistrer ici est probablement due à un simple hasard. Les reproches que saint Jérôme adressait, en 398, à ses contemporains qui portaient des parcelles de la Vraie Croix en guise de phylactères, laissent supposer, en effet, que déjà en ce moment les esprits, — les plus simples du moins, — étaient pénétrés de la notion du pouvoir thaumaturgique de la relique.

La série débute avec la Vie de saint Pierre l'Ibérien, fils d'un roi de Géorgie, reçu vers 421 à la cour de Théodose II, et dont la biographie fut rédigée aux environs de l'an 500. Le saint conservait, dans une cassette en or, un morceau de la Vraie Croix que lui avaient apporté des clercs venus de Jérusalem. Les jours de fête, il le sortait de son reliquaire pour l'adorer et l'embrasser. Un jeune homme, animé de bonnes intention mais en état d'impureté, ayant voulu imiter son exemple, la relique se transforma aussitôt en une blanche colombe qui s'envola par la fenêtre du Palais; jamais plus on ne la revit.[51] Cependant, Pierre l'Ibérien dut se procurer, par la suite, un second fragment de la Croix, qu'il emporta avec lui en Terre Sainte. En cours de route, une sorte d'huile en découlait en abondance. Pierre l'Ibérien enduisait son corps de ce baume miraculeux, et retrouvait de nouvelles forces.[52]

Ce texte est intéressant dans la mesure où il permet d'apprécier une espèce de véritable animisme que l'on pouvait attribuer, à cette époque, au bois de la Croix susceptible de se transformer en oiseau et de voler. Il existe d'assez nombreux récits hagiographiques plus ou moins analogues, relatifs à des crucifix et à des simples croix dépourvus les uns et les autres de reliques, qui, dans certaines circonstances déterminées, ont manifesté

[50] Rufin, *Historia Ecclesiastica*, I, 7—8 (Migne, *PL*, XXI, 475 sq.). On trouvera une copieuse bibliographie des ouvrages relatifs à la légende de l'Invention dans les Dictionnaires de Dom Cabrol et de Vigouroux, s. v. « *Croix* ».

[51] R. Raabe, *Petrus der Iberer, Ein Charakterbild zur Kirchen- und Sittengeschichte des fünften Jahrhunderts*, Leipzig, 1895, 29 sq.

[52] *Ibidem*, 41 sq.

un semblant de vie.[53] Les témoignages parallèles concernant la Vraie Croix sont plus rares. On pourrait rappeler une légende occidentale tardive où il est question de la houlette qui s'élança un jour à la rencontre de Moise et dont, plus tard, devait se former le gibet du Calvaire.[54] Le rapprochement est plus justifié encore avec les théories des docètes orientaux qui soutenaient, dès le IIe siècle, que — pareille à l'âme du monde en forme de *chi* dont il est question dans le *Timée* de Platon (VIII, 36, BC) — la Croix du Christ possédait une existence propre, et pouvait en conséquence agir, se mouvoir et même parler.[55] N'était-ce pas dépasser les limites de ce que l'on pouvait raisonnablement accepter? Suivant Anastase le Sinaite, qui écrivait au VIIe siècle, le seul élément incréé présent au moment de la Crucifixion était le Verbe; le bois de la Croix ne l'était pas davantage que le soleil qui éclairait la scène.[56] Si la Vie de Pierre l'Ibérien ne s'accorde pas avec une affirmation aussi péremptoire, il faut admettre qu'au début du VIe siècle les croyances les plus paradoxales pouvait l'emporter sur ce qui cent ans plus tard devenait une vérité rigoureusement établie. Et ceci fournit une preuve nouvelle du cheminement progressif du culte de la Vraie Croix, où même parmi les prodiges, on peut observer une sorte d'évolution logique de la pensée.

Mais à défaut de vie à proprement parler, il y avait la « puissance vivante » que les docteurs ont su découvrir dans le bois de la relique. Les témoignages les plus anciens se groupent, ici, en plusieurs catégories qui feront connaître les principaux aspects d'une dévotion que l'on pouvait pratiquer sans faillir à l'orthodoxie. Nous examinerons séparément une catégorie particulière, qui ne semble guère avoir été attestée avant le règne de Maurice.

Un point de départ approprié est offert par la croyance en la vertu pro-

---

[53] Par exemple: *Vita B. Irmgardis virginis* (*AA. SS., Septembre,* II, 277); *Vita S. Thomae Aquinatis,* VI, 35 (*AA. SS., Mars,* I, 669); *Vita B. Dodonis de Hascha,* 4 et 7 (*AA. SS., Mars,* III, 852); *Vita S. Joannis Gualberti,* I, 3 (*AA. SS., Juillet* III, 328). Voir aussi Antoine de Novgorod, *Книга Паломник,* éd. Chr. Loparev, S. Pétersbourg, 1899, pp. LXXVIII, 15 et 48 (*Правосл. Палест. Сборник,* fasc. 51).

[54] Fr. Kampers, *Mittelalterlichen Sagen vom Paradiese und vom Holz des Kreuzes Christi,* Cologne, 1897, 89 sq. On ne saurait tenir compte, ici, des usages liturgiques et des textes d'un caractère plus littéraire que dogmatique d'où il ressort que la relique de la Vraie Croix pouvait recevoir, dans certaines circonstances, les attributions d'une personne vivante, par exemple, présider les conciles (Mansi, *Concilia,* XVI, 309) ou être baptisée (S. Der Nersessian, *Image Worship in Armenia and its Opponents,* Armenian Quarterly, I (1946) 76 sq.; H. Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae,* Bruxelles, 1902, 856 et 860). Nul doute qu'il ne faille avant tout faire la part de la métaphore dans ces exemples.

[55] Cf. W. Bousset, *Platons Weltseele und das Kreuz Christi,* Zeitschrift für Neutestamentliche Wissenschaft, XIV (1913) 273 sq. et les exemples de la littérature apocryphe réunis par E. Kantorowitch, *The "King Advent" and the Enigmatic Panels in the Door of Santa Sabina,* The Art Bulletin XXVI (1944) 225 sq.

[56] Anastase le Sinaite, *Viae Dux,* 12 (Migne, *PG,* LXXXIX, 200).

phylactique du bois de la Croix. Dans la lettre d'envoi qui accompagnait la staurothèque dont il fit présent à Adulouvald, Grégoire le Grand qualifie cet objet de phylactère salutaire et curatif, *filacta curavimus*.[57] Déjà une trentaine d'années plus tôt, Grégoire de Tours avait décrit avec beaucoup de détails les guérisons opérées par un fragment de la relique que sainte Radegonde avait fait déposer dans son monastère de Poitiers.[58] Des renseignements du même ordre sont fournis par les dédicaces gravées sur les staurothèques, et qui font souvent allusion à la propriété que ces reliquaires avaient d'assurer la sauvegarde de ceux qui les possédaient ou les avaient fait faire. Le plus ancien exemple semble être offert par une poésie du patriarche Méthode sur une croix exécutée aux frais d'un certain Michel — peut-être l'empereur Michel III — qui avait acquis de la sorte « un gardien puissant dans la vie ».[59] Des prières pour obtenir une « aide » et un « secours » providentiels reviennent constamment dans d'autres textes de la même espèce. Il y a toutefois lieu de noter que ces demandes ont le plus souvent trait à la vie future et à la rémission des péchés. Une allusion à la victoire sur l'Esprit du mal est déjà contenue dans les vers gravés sur la croix que l'empereur Justin II et sa femme Sophie avaient envoyée, entre 565 et 578, au pape Jean III: « Justin avec sa compagne a donné à Rome le splendide trésor du bois sur lequel le Christ a soumis l'ennemi des hommes ».[60] La dévotion à la relique se situe ainsi sur un plan spirituel où les pratiques superstitieuses des contemporains de saint Jérôme eussent été assurément déplacées.[61]

Ce n'était pas renoncer, pour autant, à attribuer à la puissance de la Vraie Croix des manifestations immédiatement perceptibles aux sens. Il en est ainsi du baume curatif dont il est question dans la Vie de Pierre l'Ibérien, et que le pèlerin Arculf devait signaler, de son côté, au VII[e] siècle, à propos d'un autre fragment de la relique conservé à Sainte-Sophie de Constantinople.[62] Des indications convergentes sont fournies par divers autres textes, avec cette seule différence qu'il y est question de quelque substance intermédiaire d'une origine plus commune, et tout d'abord, de l'huile qui soit provenait des lampes allumées devant la Vraie Croix, soit était directement versée dans des ampoules que l'on approchait de cette relique et que l'on distribuait ensuite aux pèlerins.[63] Plusieurs

---

[57] *MGH, Epistolae,* II, 431.

[58] Grégoire de Tours, *In Gloria Martyrum,* I, 5 (*MGH, SS. rer. merov.,* I, 2, p. 490 sq.).

[59] S. Mercati, *Note d'epigrafia bizantina,* Bessarione XXIV (1920) 195 sq.

[60] E. Diehl, *Inscriptiones latinae christianae veteres,* Berlin, 1925, p. 379, n° 1954.

[61] Pour le développement ultérieur des deux thèmes apparentés, mais non identiques, de la victoire sur l'Esprit du mal et de la défaite des ennemis matériels, voir Revue des Etudes Slaves XXI (1944) 104 sq.

[62] Adamnanus, *Arculfi relatio de locis sanctis,* III, 3 (Tobler, *Itinera,* I, 193 sq.).

[63] Par exemple, Grégoire le Grand, *Regesti,* VIII, 3 (*MGH, Epist.* II, 36). Des ampoules du VII[e] siècle destinées à contenir cette huile sont conservées, on le sait, dans les

passages de la Vie de saint Sabas rédigée dans la première moitié du VI[e] siècle, en font connaître les propriétés surnaturelles, qui permettaient de purifier les lieux hantés, de guérir les blessures et d'exorciser les possédés.[64] Quelques années plus tard, Grégoire de Tours[65] et Antonin de Plaisance[66] ont décrit l'étrange façon dont cette huile pouvait entrer en ébullition sans avoir été chauffée. Grégoire de Tours fait connaître encore, du reste, une autre substance grâce à laquelle pouvait se manifester la même puissance. Cette fois, c'était simplement l'eau qui avait servi à laver une pièce de soie où l'on avait enveloppé jadis un fragment de la Vraie Croix. Le liquide ainsi sanctifié par l'intermédiaire d'un intermédiaire était considéré comme un remède souverain contre la fièvre.[67]

Une autre manifestation de la vertu quasiment divine du bois de la Croix consistait en une apparition de lumière qui pouvait en jaillir en certaines circonstances. Au temps de Justinien, à Apamée sur Oronte, en Syrie, était conservé un grand fragment de la Vraie Croix que l'on exposait une fois par an à l'adoration des fidèles. Lorsque, vers 540, Khusrō I[er] s'empara d'Antioche, les habitants d'Apamée furent, à juste titre, inquiets pour leur propre sort. On décida de procéder à une exaltation propiatoire exceptionnelle. Pendant la cérémonie, un halo de flammes entoura la relique, ce qui fut interprêté comme un heureux présage. En effet, Apamée fut épargnée, les ennemis s'étant contentés d'une forte rançon.[68] Le récit peut être rapproché d'une indication de Grégoire de Tours, suivant laquelle la nuit du Vendredi saint l'église du monastère de Poitiers était inondée d'une clarté mystérieuse qui jaillissait du morceau de la Croix apporté par sainte Radegonde.[69] Le même thème d'une clarté surnaturelle revient dans plusieurs autres textes. Antonin de Plaisance lui a donné sa forme la plus poétique en décrivant une étoile qui suivait, dans le ciel, la relique conservée au Saint-Sépulcre, lorsque celle-ci était emportée dans quelque

---

trésors de Monza et de Bobbio; A. Grabar en a fait récemment une étude nouvelle accompagnée de photographies de Denise Fourmont: *Ampoules de Terre Sainte,* Paris, 1958.

[64] Cyrille de Scythopolis, *Vita S. Patris nostri Sabae,* 27, 45 et 63 (J. B. Cotelier, *Ecclesiae Graecae Monumenta,* Paris, 1686, III, 254, 291 et 392).

[65] Grégoire de Tours, *op. cit.,* I, 5, p. 490 et peut-être I, 14, p. 498.

[66] Antonin de Plaisance, *Perambulatio Locorum Sanctorum,* 20 (Tobler, *Itinera,* I, 102 et 125 sq.).

[67] Grégoire de Tours, *op. cit.,* I, 6, p. 491 sq.

[68] Procope, *De bello Persico,* II, 11 (Bonn, I, 200 sq.); Evagrius, *Historia Ecclesiastica,* IV, 26 (J. Bidez—L. Parmentier, 173). Cf. la description, par les mêmes auteurs, de la délivrance d'Edesse assiégée en 544 (Kitzinger, *op. cit., 103 sq.*). Toutefois, dans ce cas, les textes ne concordent pas. Evagrius, qui écrivait vers 593, attribue l'évènement à des flammes qui auraient jailli d'une icone du Christ. Procope, dont le récit a été rédigé en 550 ou 551, ne fait état d'aucun miracle. Il faudrait en conclure que ce qui était admissible vers le milieu du VI[e] siècle pour la relique de la Croix, ne le devint qu'une cinquantaine d'années plus tard pour les icones (cf. ci-dessus, note 41).

[69] Grégoire de Tours, *op. cit.,* I, 5, p. 490.

procession.[70] Ailleurs, il est question seulement d'une lumière éclatante. Ainsi, suivant l'historien arménien Sebêos, cette clarté a permis de reconnaître sur le champ d'une bataille livrée, en 595, dans l'Atropatène, le cadavre d'un soldat qui portait sur lui une staurothèque. [71]

Les exemples qui viennent d'être passés en revue laissent apprécier à la fois la diversité et un certain manque d'originalité des prodiges que l'on se plaisait à attribuer, à partir d'une époque relativement ancienne, au bois de la Vraie Croix. Sous le rapport de la Grâce et de la Permanence, les docteurs distinguaient, — nous l'avons déjà observé, — entre la relique dominicale majeure et les cendres des saints. Pourtant la différence s'efface dans le domaine de la thaumaturgie proprement dite. A l'instar de Paulin de Nole, qui avait maîtrisé un incendie au moyen d'un fragment de la Vraie Croix, Grégoire de Tours en avait éteint un autre en présentant aux flammes un reliquaire contenant des restes de la Vierge, des apôtres et de saint Martin.[72] Le second évènement eût lieu quelques cent cinquante années après celui qui semble l'avoir préfiguré. Mais ailleurs, c'est bien aux reliques de saints que revient la priorité chronologique. Vers la fin du IV[e] siècle, le nombre des guérisons opérées par leur vertu engageait saint Augustin à proposer l'ouverture de régistres spéciaux, les *libelli miraculorum,* dont l'idée pouvait être, du reste, inspirée des descriptions de cures divines que les Anciens faisaient graver dans les temples d'Esculape.[73] L'emploi d'une huile curative recueillie devant les tombeaux des martyrs est attesté à partir de la même époque;[74] le thème hagiographique

[70] Antonin de Plaisance, *op. cit., ibid.*

[71] Sebêos, *Histoire d'Héraclius,* 16, trad. Fr. Macler, Paris, 1904, 45.

[72] Grégoire de Tours, *op. cit.,* I, 10[a], p. 495. Cf. un texte d'une époque plus récente, où il est question d'un incendie éteint, dans des circonstances absolument analogues, grâce à une lettre de Théodore Studite: *Vita S. Theodori Studitae,* 55 (Migne, *PG,* XCIX, 312). On doit à G. Millet une étude d'ensemble sur le thème des flammes « agissant à dessein »: *Sainte-Sophie avant Justinien,* Orient. Christ. Per. XIII (1947) 603 sq. La recherche pourrait être étendue aux témoignages relatifs à la puissance des choses saintes sur d'autres éléments, notamment sur l'eau: voir, par exemple, Grégoire de Tours, *op. cit.,* I, 5, p. 491; Delehaye, *Synaxarium,* 231 (Grégoire le Thaumaturge) et 876 sq. (Miron de Chypre), et l'étude de G. Politis, dans Λαογραφία, III, 172.

[73] H. Delehaye, *Les premiers « Libelli miraculorum »,* Anal. Bolland. XXIX (1910) 427 sq. Cf. déjà *Actes des Apôtres,* XIX, 12.

[74] E. Lucius, *Les origines du culte des saints dans l'Église chrétienne,* Paris, 1908, 410 et 440; H. Delehaye, *Saints et reliquaires d'Apamée,* Anal. Bolland. LIII (1935) 237 sq. Voir aussi V. Laurent, *L'emblème du lis dans la numismatique byzantine . . .,* Centennial Volume of the American Numismatic Society, New York, 1958, 418 sq. (huile de la lampe allumée devant le tombeau de saint Tryphon, à Nicée) et les exemples réunis dans Rev. des Et. Slaves XXV (1949) 47, à propos de l'huile exsudée par des images saintes. Divers rapprochements sont également offerts en ce qui concerne l'eau que Grégoire de Tours employait pour transmettre la vertu curative de la Vraie Croix. Ainsi, on pouvait guérir les malades en leur faisant boire de l'eau où avait trempé l'anneau de sainte Théophano: Ed. Kurtz, *Zwei griechische Texte über die hl. Theophano,*

très commun, qui fait une source de clarté ineffable du corps d'un saint, voire de tout lieu consacré par quelque souvenir de l'histoire biblique, est plus ancien encore.[75] Plus tard, les mêmes croyances et les mêmes pratiques se sont cristallisées autour de la relique de la Croix. On ne saurait rien dire de plus à propos de la plupart des témoignages qui ont été réunis jusqu'ici.

Or, la question se pose différemment à propos d'une dernière catégorie de manifestations de la puissance surnaturelle de la Vraie Croix, dont les plus anciens témoignages remontent à la fin du VI[e] siècle seulement. Il s'agit de la croyance en la vertu nicéphore du bois sur lequel le Christ est mort pour vaincre la Mort et l'Esprit du mal. Les dédicaces gravées sur les staurothèques ont déjà fait connaître ce que les fidèles pouvaient attendre individuellement, dans ce sens, de la croix secourable et salutaire. Rien ne pouvait mieux garantir, non plus, le salut d'un Etat chrétien. La victoire impériale, attribut et corollaire du pouvoir suprême, a été symbolisée par un signe cruciforme pratiquement au lendemain de l'établissement de la Paix de l'Eglise.[76] A une époque plus récente, on a pu substituer la relique de la Croix à son symbole. En 593, au départ d'une expédition en Thrace, l'empereur Maurice en avait fait porter devant son armée un fragment fixé au sommet d'une lance en or, comme l'avait été le labarum constantinien.[77] La même lance figurait peut-être dans la première campagne dirigée, en 622, par Héraclius contre les Perses.[78] Plus tard, la lance fut remplacée par un véritable reliquaire confié à l'un des dignitaires du Palais, mais l'usage d'emporter la relique dans les expéditions militaires n'en fut pas moins maintenu. Au X[e] siècle, Constantin Porphyrogénète le codifia dans le Livre des Cérémonies.[79] A partir du siècle suivant, les souverains du Saint-Empire Germanique[80] et, plus tard, les princes slaves[81] et les empereurs latins de Constantinople[82] s'en inspirèrent, de leur côté. Ainsi s'était formée une tradition qui devait se maintenir au

die Gemälin Kaisers Leo VI, Mémoires de l'Acad. imp. des Sciences de St.-Pétersbourg, S. VIII, III, 2 (1898) 10.

[75] J. B. Lightfoot, *The Apostolic Fathers,* I, 2, Londres, 1889, 614. Pour l'étoile dont fait état Antonin de Plaisance, et qui tire probablement son origine du récit du voyage des rois Mages, cf. Grégoire de Tours, *op. cit.,* I, 1, p. 488 (le puit de l'Annonciation) et Jean Moschos, *Pratum Spirituale,* 6 et 104 (Migne, *PG,* LXXXVII, 2857 et 2961: convoi funèbre d'un hermite; saint en prière).

[76] Grabar, *L'Empereur,* 32 sq. Cf. A. Alföldi, *The Helmet of Constantine with the Christian Monogram,* The Journ. Rom. Stud. XXII (1932) 9 sq.

[77] Théophylacte Simocatta, *Historiae,* V, 16 (De Boor, 220).

[78] Georges Pisidès, *De Expeditione Persica,* II, v. 252 sq. (Bonn, 107). Cf. Rev. des Et. Byz. XI (1953) 92.

[79] *De Cerimoniis,* Append. ad lib. I (Bonn, 485).

[80] Par exemple, *Annales Altahenses maiores,* s. a. 1044 (*MGH, SS,* XX, 800).

[81] Par exemple, *AA. SS., Octobre,* XI, 192; Rev. des Et. Slaves XI (1944) 97 sq.

[82] Par exemple, Comte Riant, *Exuviae Sacrae Constantinopolitanae,* Genève, 1877 sq., I, 154 sq.

cours de tout le moyen âge, et dont la première manifestation sûrement datée est de la fin du VI^e siècle, à moins de tenir compte des textes relatifs au prodige survenu en 540, à Apamée sur Oronte, où il est cependant question plutôt d'un danger évité que d'une véritable victoire.

Certes, la notion d'un triomphe demeure inséparable de toute manifestation de la Foi. Les saints qui ont soutenu le bon combat, ont été victorieux, comme le fut leur Maître, et leurs reliques devenaient pareillement une garantie pour la cité qui les avait abritées. Dès le IV^e siècle, Jean Chrysostome et Basile de Césarée ont comparé les corps des martyrs de Sébaste et des martyrs de l'Egypte à des remparts et à des tours puissantes, contre lesquelles devaient se briser tous les assauts des ennemis.[83] Là encore, on aurait pû admettre que la priorité chronologique revient au culte des reliques des saints.

Mais que l'on ne s'y trompe pas. La dédicace de la staurothèque de Justin II et de Sophie, à Saint-Pierre de Rome, a déjà permis d'apprécier le caractère intemporel de la victoire que le Christ avait obtenue par sa croix sur l'Esprit du mal. La croyance en la vertu nicéphore que celle-ci pouvait exercer ici-bas se situe pareillement sur un plan qui paraîtra particulièrement étendu si l'on prend pour terme de comparaison les mêmes fonctions attribuées aux cendres des martys. Les *Miracula* de saint Démetrius de Salonique, dont le premier livre a été rédigé vers 615 ou 620,[84] témoignent qu'à cette époque encore la question se posait, même pour le plus illustre des saints militaires, dans le cadre relativement restreint d'un culte municipal. Par contre, le culte de la relique de la Croix, considérée en tant qu'instrument et gage des victoires du basileus, se situe, aussitôt son apparition à la fin du VI^e siècle, sur un plan plus vaste, qui intéresse l'ensemble de la population de l'Empire.

La différence est considérable, et un dernier exemple permettra d'apprécier le rôle exceptionnel que la relique de la Vraie Croix a été appelée désormais à jouer dans les destinées de Byzance. Il s'agit de l'un des épisodes les plus mémorables du règne d'Héraclius, marqué d'une sorte de triomphe religieux au cours duquel fut restituée au Saint-Sépulcre la pièce de la Vraie Croix que l'un des généraux de Khusrō II y avait enlevée en 614.[85] Une tradition tardive a fait de cet évènement comme le couronnement des guerres persanes d'Héraclius, qui ont prises, de ce fait, un aspect de véritable pré-croisade destinée à délivrer la plus insigne des reliques de la chrétienté. Il est cependant probable que la réalité a été différente.

[83] Jean Chrysostome, *Laudatio Martyrum Egyptiorum*, 1 (Migne, *PG*, L, 694); Basile de Césarée, *Homilia in Sanctos XL Martyres* (Migne, *PG*, XLVI, 784). Cf. Evagrius, *op. cit.*, 13, p. 23 (à propos des reliques de Siméon Stylite).

[84] P. Lemerle, *La composition et la chronologie des deux premiers livres des Miracula S. Demetrii*, Byz. Zeitschr. XLVI (1953) 349 sq.; F. Barišić, *Чуда Димитрија Солунског као историски извори*, Beograd, 1953, 33 sq.

[85] Pour la démonstration suivante, voir plus en détail Rev. des Et. Byz. XI (1953) 88 sq.

Les Byzantins avaient attaqué la Perse en 622, c'est à dire huit ans après que la relique fut enlevée; la cérémonie de la restitution eut lieu en 630, c'est à dire deux ans après la victoire. Ce manque d'empressement peut paraître suspect s'il faut admettre que tout a eu lieu à cause de la Croix. Les circonstances dont font état les historiens les plus anciens laisseraient supposer, du reste, que cette nouvelle exaltation reposait sur une supercherie. Le coffret dans lequel la relique fut apportée était encore muni de ses sceaux et avait les serrures intactes. Or, les mêmes sources précisent que les Perses avaient ouvert ce coffret et foulé aux pieds son contenu sacré. On est forcé d'admettre qu'il y a eu en 630, à Jérusalem, une mise en scène plus ou moins habile. Il est également possible qu'Héraclius y a eu recours afin de consolider son autorité religieuse compromise par un mariage incestueux, ce qui n'était pas sans danger pour l'intégrité d'un Empire où tout ce qui touchait à l'union conjugale prenait une importance spéciale. Les provinces orientales, à peine reconquises, n'en demandaient pas tant pour passer à l'ennemi: le succès foudroyant de l'Islam en est la meilleure preuve. Mais, ici, il importe seulement d'observer que le remède choisi pour rétablir la situation fut la relique de la Vraie Croix. Il fallait donc que l'on y attachât un prix tout particulier. L'historien Sebêos a conservé un souvenir vivant de l'émotion provoquée par le geste opportun d'Héraclius: « Il y eut beaucoup d'allégresse ce jour-là à Jérusalem: bruit des pleurs et des soupirs, larmes abondantes, une immense flamme dans les coeurs, un déchirement des entrailles du roi, des princes, de tous les soldats et des habitants de la ville; et personne ne pouvait chanter les hymnes du Seigneur à cause du grand et poignant attendrissement . . . ».[86]

Un pareil texte, même si l'on y fait la part de la rhétorique, — or Sebêos écrivait plutôt avec simplicité, — témoigne de l'emprise que le culte de la Vraie Croix exerçait désormais sur les hommes.La faiblesse des données de la statistique, l'absence peut-être totale des reliquaires conservés de cette époque, importent relativement moins. Si les fragments de la Vraie Croix que nous font connaître les témoignages du temps de Maurice et d'Héraclius ne sont pas plus nombreux que par le passé, il semble qu'on y ait attaché davantage d'importance, et que chaque parcelle de ce bois soit devenue comme plus lourde sur les balances de la Foi. Au cours du IV^e^ siècle, saint Cyrille de Jérusalem y trouvait, avant tout, l'occasion d'une démonstration dogmatique, tandis que saint Jérôme pouvait en proposer le spectacle comme un but de voyage édifiant, tout en blâmant ceux qui s'en servaient en guise d'amulettes. Les miracles que l'on s'était plu à leur attribuer un siècle plus tard, pouvaient encore être rapprochés par instant d'opérations purement magiques, ou bien ne se distingaient guère des prodiges opérés par toute autre substance sacrée. Cependant, à partir

[86] Sebêos, *op. cit.*, 29, p. 91.

du règne de Maurice, la Vraie Croix apparaît aussi comme un instrument nicéphore destiné à assurer le salut de l'Empire entier. Le progrès est plus accusé encore au temps d'Héraclius, qui avait su tirer parti de la dévotion à la relique à des fins de politique intéreure. Le texte de Sebêos que l'on vient de citer semble donner la raison de cette vertu renouvelée. Le culte du bois de la Croix n'était plus seulement du ressort des théologiens et des foules avides de miracles; il avait pénétré aussi la sensibilité et le coeur des hommes. Les maîtres de l'univers chrétien ne pouvaient l'ignorer.

Une conclusion pareille peut offrir davantage qu'un simple complément à l'histoire des religions. On y trouvera, en effet, une illustration précise du nouvel esprit dont fut pénétrée Byzance à la fin du VI^{e} et au début du VII^{e} siècles. Plus que jamais, les questions de la Foi ont été à l'ordre du jour dans un Empire dont les destinées s'étaient confondues avec celles de la chrétienté. Il fallait aussi qu'à partir de ce moment, la relique dominicale majeure en devienne comme la défense suprême et sa vénération comme une institution de l'Etat. Le néologisme « étatisation » conviendrait pour désigner la transformation du culte de l'instrument de la Passion utilisé désormais en guise d'instrument de propagande impériale. Malgré son caractère en partie négatif, notre recherche fera mieux connaître ainsi le climat psychologique d'un monde naissant.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

H. Follieri, *Initia hymnorum ecclesiae graecae. Vol. I. A—Z.* Studi e testi 211. Roma, 1960, pp. XXVIII+590.

L'école byzantine à l'Université de Rome, fondée jadis par le philologue classique Nicolò Festa et représentée successivement « con splendore » par des savants éminents comme S. G. Mercati, le feu C. Giannelli et, depuis peu de temps, par G. Schirò, était toujours dirigée — si une telle caractéristique est permise — vers des études dans le domaine de la philologie byzantine. Parmi les élèves assez nombreux de cette école c'est justement Mlle Enrica Follieri qui, pendant les dernières années, grâce à ses publications variées et solides, a pu se conquérir une place remarquable dans le champ de la byzantinologie. C'est avec admiration qu'on suit la marche de sa production scientifique. En 1956 elle publia son étude préparatoire *I commenti al «Teseida» del Boccaccio ed un codice Corsiniano* (Accad. Nazionale dei Lincei. Rendiconti della Classe di scienze morali, stor. e filol., s. VIII, vol. XI, fasc. 11—12, pp. 351—357). Pendant la même année furent publiées encore deux études importantes: *Epigrammi sugli evangelisti dai codici Barberiniani greci 352 e 520* (Boll. d. Badia greca di Grottaferrata, N. S., v. X, 2—3, pp. 61—80; fasc. 4, pp. 135—156) et *L'originale greco du una leggenda in slavo su San Pietro* (Anal. Bolland., LXXIV, 1—2, pp. 115—130), la dernière étant déjà notée dans Byzantinoslavica (XVIII [1957] 369—370) en raison de son importance particulière pour l'étude de la littérature paléoslave. En 1957, l'auteur publia encore une contribution sur le texte de l'œuvre de Boccaccio: « Gli elementi originali nella versione neogreca del Teseida del Boccaccio » (Hellenika, Parart. 9. Athènes 1957, pp. 292—298), tandis que, deux années plus tard, fut publiée une partie du texte du Teseida: *Il Teseida neogreco. Libro I. Testi e studi bizantino-neoellenici,* I (Roma—Atene, 1959, pp. 47. Il faut mentionner encore trois autres études parues au cours des années suivantes: *Un carme giambico in onore di Davide* (Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati. Roma, 1957, pp. 101—116), *THC AMEINΩ* (Rev. des Et. Byz. XVI [1958] pp. 237—243), et *Il calendario giambico di Cristoforo di Mitilene* (Anal. Bolland. LXXVII, 3—4 [1959] 245—304), une vaste étude très bien composée, sur le poète byzantin, dont on découvre quelques traces aussi dans la littérature slave médiévale (cf. le manuscrit slave de 1583 avec ses poésies: P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei RPR* I, Bucureşti, 1959, p. 313: cod. 217, ff. 228′—240′: Opera lui Hristofor patriciul din Mitilene. Stihuri pentru toate lunile, începînd cu luna septembrie pînă la august). La byzantiniste italienne a donné, de cette façon, des preuves tangibles d'intérêts profonds pour la poésie byzantine et d'une rare préparation linguistique, et, en même temps, d'une maîtrise réelle en codicologie et paléographie byzantines. C'était une voie qui la porta tout naturellement à son œuvre volumineuse « Initia hymnorum ecclesiae graecae ». Conçue sur le plan des œuvres bien connues de M. Vattasso (*Initia patrum aliorumque scriptorum ecclesiasticorum latinorum, I—II.* Roma 1906—1908) pour la littérature latine médiévale et de rature byzantine en général, le livre se proposait un but tout spécial, de donner les *initia* de la poésie byzantine liturgique, ou, comme le disait E. Follieri il y a une année et demie, d'être « un incipitario della poesia liturgica bizantina » (v. E. Follieri, *Sulla preparazione di un incipitario della poesia liturgica bizantina.* Akten des XI. Internation. Byz.-Kongresses 1958. München 1960, p. 160 sqq.). Etant consacrée à un genre spécial

de la littérature byzantine, cette œuvre visait à donner les moindres détails, c'est-à-dire à donner « gli inizi non solo dei singoli componimenti, ma di tutti i tropari che li costituiscono: vale a dire tutte le strofe dei contaci, dei canoni e degli svariati carmi che ricorrono nell' uffi_ciatura bizantina, oltre ai rispettivi irmi, agli acrostici e ai sinassari metrici, contraddistinti con caratteri speciali ». L'auteur a ramassé tous les textes de ce genre datés jusqu'à 1453 et seulement en cas exceptionnels après cette date, en étudiant les livres officiels liturgiques byzantins, de même que plusieurs autres recueils de textes. De cette manière, l'auteur a recueilli plus de 100,000 « schedia » avec des *initia,* et tout le matériel a été distribué en trois volumes d'un contenu respectable. Le premier volume paru jusqu'ici contient les *initia* de la lettre A jusqu'à la lettre Z. Après une préface, un index des sigles et une bibliographie des ouvrages utilisés. il contient au moins 18,000 *initia,* dont chacun est accompagné d'une ou quelque fois de plusieurs indications bibliographiques des sources. Dans la mention des *initia,* ont été prises en considération toutes les variantes, même les plus légères, de manière donner un recueil complet. Les textes grecs et les autres indications bibliographiques sont données, il faut le reconnaître comme un mérite particulier, d'une façon impeccable. Cet ouvrage, réalisé avec une érudition profonde, avec une précision rare et une patience admirable, servira désormais comme un manuel indispensable à tous ceux qui s'occupent de la poésie byzantine. Inutile d'ajouter que le vaste et riche champ de la production poétique byzantine reste toujours à explorer et que les manuscrits grecs cachent encore de nombreux textes inédits ou peu connus, dont l'édition sera facilitée énormement par l'ouvrage de la byzantiniste de Rome. Non moins important est ce manuel pour l'analyse des œuvres poétiques byzantines quant à leur originalité ou interdépendance. Plus d'un savant devra feuilleter avec confiance complète cette publication, avant de décider de publier une découverte dans les manuscrits, pour établir s'il est question d'une œuvre déjà publiée ou inédite. La poésie slave médiévale, étant en relation très étroite avec la poésie byzantine, en bénéficiera aussi: son étude est facilitée singulièrement grâce à cette publication importante.

I. Dujčev / Sofia

А. П. Каждан — Г. Г. Литаврин, *Очерки Истории Византии и южных славян.* Москва, 1958, p. p. 325.

Le volume dont nous nous occupons ici est une synthèse solide de l'histoire de Byzance et des Slaves méridionaux au moyen âge. Dans ses 325 pages, les auteurs présentent, d'une manière assez complète, les principales étapes du développement de ces peuples. De nombreuses citations, judicieusement choisies parmi les sources contemporaines pour illustrer ce qui est caractéristique, ainsi que les données offertes par les découvertes archéologiques, rendent l'exposé vif et coloré. Selon l'intention des auteurs, ce volume est destiné aux professeurs d'histoire de l'enseignement secondaire et aux cercles larges des lecteurs désirant s'initier à l'histoire médiévale des peuples balkaniques. Le livre intéresse également les spécialistes, qui y trouveront des points de vue souvent nouveaux et personnels, des prises de position concernant de nombreux problèmes controversés.

Il est normal que, vu le nombre restreint de pages, il n'ait pas été possible de faire un exposé méthodique et complet sur l'histoire des peuples étudiés. Certaines étapes historiques sont présentées sommairement, par contre d'autres sont beaucoup plus déve-

loppées. D'ailleurs il semble que ce fut là précisément l'intention des auteurs, des lors qu'ils ont intitulé leur ouvrage « Esquisses de l'histoire de Byzance et des Slaves méridionaux ». Pourtant ceci est, sans doute, au détriment de l'unité de l'exposé et de la possibilité d'avoir une vision sur l'ensemble du processus historique. Surtout, l'histoire des Slaves et spécialement celle des Serbes est présentée d'une manière trop fragmentaire.

Le premier chapitre établit les caractéristiques des relations agraires de l'Empire aux IVe—Ve siècles: prédominance du colonat avec survivance de l'esclavage et des communautés libres. Dans les villes, la position des curiales est continuellement minée par la nouvelle aristocratie bureaucratique, qui était liée à la cour impériale.

On présente également les rapports de l'Empire avec les divers peuples migrateurs. La faible résistance opposée par l'Empire romain d'Occident est expliquée surtout par une forte tendance centrifuge, tandis qu'en Orient, l'aristocratie esclavagiste bénéficiait de l'appui de l'appareil d'Etat, qui était puissant et très ramifié. En réalité, la crise qui s'approfondissait de plus en plus en Occident amena l'affaiblissement de l'Etat, le reste n'en étant que ses conséquences.

Comme l'a montré M. V. Levčenko, en Orient, l'existence de villes ayant leur propre vie économique encore assez développée, a assuré les moyens matériels nécessaires pour la résistance aux attaques des ennemis de l'intérieur et du dehors. De fortes souches intéressées à soutenir le régime esclavagiste s'étaient maintenues dans les villes et, enfin, les villes fortifiées de l'Orient purent résister plus facilement aux « barbares ».

La tentative de restaurer l'Empire romain sous Justinien, est considérée comme un effort pour concentrer toutes les forces en vue de soutenir l'Etat esclavagiste. Sa législation reflète la même tendance, celle de conserver les institutions esclavagistes. Cependant, les tentatives de rétablir ces institutions en Afrique du Nord et en Italie, se heurtent à une forte résistance: la révolte de Stotzas en Afrique et la guerre menée par Totila en Italie. La conquête de l'Occident se solde finalement par un approfondissement de la crise aussi à Byzance.

Les auteurs considèrent que, à partir de la seconde moitié du VIe siècle, les institutions esclavagistes se désagrégèrent. Le problème de la fin de la formation esclavagiste dans l'Empire romain d'Orient a provoqué de nombreuses discussions. Récemment E. E. Lipšic soutint que le colonat représentait aux IVe—Ve siècles la forme initiale de la dépendance féodale.[1] Nous ne pouvons partager le point de vue exprimé par E. E. Lipšic. Le facteur déterminant qui rapproche le colon plutôt de l'esclave que du paysan serf, c'est le fait que ni l'esclave ni le colon n'étaient propriétaires des moyens de production. D'autre part, jusque vers la moitié du VIIe siècle, la ville byzantine conservait encore la structure de la polis esclavagiste.

Les auteurs considèrent qu'à partir de la fin du VIIe siècle, la production de marchandises aurait cessé presque totalement, que les villes furent dévastées, et beaucoup d'entre elles réduites à de simples agglomérations agraires. Il est incontestable que le VIIIe siècle fut une période de transformations profondes dans le monde byzantin; pourtant on ne saurait se prononcer si catégoriquement au sujet d'une disparition presque complète de la production de marchandises. Des recherches récentes ont établi que la circulation de la monnaie d'or n'avait pas diminué à cette époque, et il existe aussi des preuves concernant une certaine activité dans les centres urbains de l'Asie

[1] E. E. Lipšic, *О путях формирования собственности и феодальной зависимости в балканских и малоазиатских провинциях Византии.* Вяз. Врем. XIII (1958) pp. 28—54.

Mineure.[2] Bien plus, les villes européennes de l'Empire, qui étaient plutôt des centres administratifs, ayant un caractère parasitaire assez prononcé, passent à une activité productive.

Ce qui constitue une caractéristique indiscutable de cette époque — comme le montrent les auteurs — c'est l'affaiblissement de l'appareil d'Etat, la croissance et l'affermissement de l'appareil des fonctionnaires provinciaux, et surtout la slavisation de l'Empire. La colonisation slave dans l'Empire byzantin est particulièrement importante sous deux aspects: le nombre des agriculteurs libres organisés en communautés s'est accru, ce qui amène une régénération de l'économie de l'Empire; la migration slave a détruit l'ancien appareil d'Etat esclavagiste, ce qui réduit les charges qui grevaient la masse des producteurs directs. Autrement dit, on peut affirmer qu'à partir de la fin du VII^e siècle commence le processus de la féodalisation.

Un chapitre s'occupe de la formation des principautés slaves, de l'établissement des Protobulgares et de leur absorption dans la masse des Slaves.

On fait une description détaillée de la communauté rurale byzantine aux VIII^e—X^e siècles, de même qu'une analyse du code agraire, considéré comme un document du droit coutumier, qui parut probablement en Cappadoce. Sa large circulation dans tout l'Empire, son utilisation durant plusieurs siècles avec certaines adaptations aux nouvelles conditions, certaines rassemblances avec le droit coutumier égyptien, nous font croire que, dans sa forme initiale, le code agraire fut le résultat d'une législation basée sur les différentes coutumes des peuples établis dans l'Empire.

La réforme militaire, qui amena la création des troupes de stratiotes, est liée à la révolution agraire du VIII^e siècle. Cependant, même l'un des auteurs, A. P. Każdan, dans un ouvrage postérieur, est d'avis qu'au VIII^e siècle, le service militaire ne constituait pas une obligation spécifique, particulière pour une certaine souche sociale.[3] Nous pensons que cette dernière opinion se rapproche davantage de la réalité et que la formation d'une catégorie de soldats, de militaires soumis à un régime spécial, doit être admise, alors que le processus des différenciations à l'intérieur de la communauté faisait d'importants progrès. Nous en trouvons une preuve dans l'une des vexations de Nicéphore, telle qu'elle est présentée par l'historien Ţheophanès. En tout cas, les grands succès militaires de Byzance au VIII^e siècle ne peuvent être séparés des changements dans la composition ethnique et dans les relations agraire, qui eurent lieu dans l'Empire. Mais ces succès sont de nature à renforcer la puissance centrale et à amener une augmentation de la rente centralisée. Comme une conséquence de l'augmentation de la rente centralisée, le processus des différenciations dans l'intérieur des communautés rurales s'approfondit. En même temps, les paysans libres sont transformés en parèques de l'Etat, comme l'indiquent les auteurs du volume, sans que cette affirmation puisse cependant faire exclure l'existence d'un processus simultané d'asservissement des paysans, directement par les éléments féodaux, surtout dans les régions de l'Asie Mineure. On ne peut pas affirmer avec certitude que dans ces siècles, la production des grands domaines fut basée uniquement sur le travail des esclaves et le travail salarié.

Les auteurs montrent ensuite qu'à partir du XI^e siècle les éléments féodaux ayant obtenu une partie de la rente centralisée, agrandissent de plus en plus leurs domaines et que, par cession de la rente, des groupes isolés de paysans tombent sous l'autorité

[2] G. Ostrogorsky, *Byzantine Cities in the Early Middle Ages*. Dumbarton Oaks Papers XIII (1959) 47—68.

[3] A. P. Każdan, *Деревня и город в Византии IX—X вв.* Москва, 1960, pp. 154—155.

des seigneurs féodaux, de sorte que l'on arrive ainsi à rompre les liens dans les communautés. Les changements produits dans les relations agraires ont pour conséquence une réorganisation de l'armée — la cavalerie lourde acquiert un rôle prépondérant dans l'armée byzantine. Elle est formée de stratiotes aisés, séparés de la masse des stratiotes. Ces stratiotes devinrent les éléments de la petite féodalité byzantine. Nous croyons pourtant qu'un rôle important dans la transformation de la cavalerie revint aux unités de mercenaires et qu'elle fut due aux conflits de plus en plus fréquents entre Byzance et les Normands. En tout cas, la conclusion des auteurs, que l'armée byzantine qui avait été une milice paysanne fut transformée en une armée professionnelle, est parfaitement justifiée.

L'existence de deux formes d'exploitation des paysans, l'une par voie de la rente centralisée, l'autre directement par les propriétaires féodaux, détermina l'existence de deux groupes distincts dans la féodalité byzantine: un groupe était formé par l'aristocratie bureaucratique liée à la cour impériale, l'autre par la féodalité provinciale. Les rivalités entre ces deux groupes se reflètent dans les novelles des empereurs macédoniens.

En caractérisant le commerce byzantin, les auteurs montrent que celui-ci ne tendait pas à acquérir des marchés, mais se limitait à satisfaire la consommation locale. Cette constatation est valable en ce qui concerne la petite production des ateliers de Constantinople, mais nullement pour les manufactures de l'aristocratie provinciale, situées dans les villes de la périphérie de l'Empire.

Dans l'analyse de la structure sociale des villes, on souligne le caractère instable de la plèbe des villes, qui n'avait pas une position bien précisée et était toujours disposée à aider tout démagogue. Le développement des villes provinciales aurait amené la décentralisation et l'émancipation de la féodalité. Selon notre avis, à Byzance le processus fut inverse: l'affermissement de la féodalité provinciale amena la transformation des villes en de petits centres dans lesquels était concentrée l'activité politique et économique de cette féodalité.

Dans un chapitre, on présente d'une manière assez complète l'organisation de l'appareil administratif et la culture byzantine aux IX^{e}—XII^{e} siècles. D'autres chapitres s'occupent de l'évolution historique de la Bulgarie aux IX^{e}—XI^{e} siècles, avec une courte incursion dans l'histoire de la Grande Moravie et dans l'activité missionnaire des frères Méthode et Cyrille. On y trouve des appréciations justes concernant la Bulgarie sous la domination byzantine et le rôle du bogomilisme, de même qu'au sujet de la lutte vigoureuse menée par les peuples opprimés de la Péninsule Balkanique pour leur affranchissement.

C'est par la politique de Jean Vatatzès, qui s'appuyait sur la petite noblesse et sur les villes, qu'on explique l'accroissement de la puissance de l'empire de Nicée. En ce qui concerne le rôle des éléments citadins, les preuves sont insuffisantes. Les villes de l'Asie Mineure se trouvaient dans un état de décadence économique indiscutable, et pour la reprise des villes européennes, Vatatzès fut aidé par une partie des éléments féodaux grecs établis dans les villes mécontents du rôle qui leur était assigné dans l'Empire Latin.

La révolte des zélotes est présentée d'une manière détaillée. En ce qui concerne la situation de l'agriculture à Byzance, aux XIII^{e}—XIV^{e} siècles, les auteurs estiment que les terres arables prirent de l'extension et que Byzance devint le principal fournisseur de blé pour Gênes. En réalité, après 1261 les Génois pénètrent dans le bassin de la Mer Noire, d'où ils s'approvisionnent en céréales, et ce sont eux qui vendent des céréales

à Byzance, dont la production des domaines était désorganisée, par suite des guerres et des pillages fréquents.[4]

En outre, on examine les conditions dans lesquelles s'accroît la propriété féodale et sont élargis les droits des seigneurs féodaux sur la personne des parèques.

Les auteurs considèrent que le trait spécifique du développement économique de Byzance aux XIII^e—XIV^e siècles, consiste dans le fait que l'accroissement de la production de marchandises n'a pas contribué à affermir les éléments citadins. Bien au contraire, les puissants éléments féodaux, qui s'appuyaient sur les républiques italiennes, furent seuls à tirer profit de cet état de choses. Les féodaux triomphèrent dans la lutte contre les villes et subjuguèrent complètement les villes, tant politiquement qu'économiquement.

C'est la même conclusion à laquelle, en partie, nous étions arrivés dans l'un de nos ouvrages, avec la seule objection — comme nous l'avons déjà mentionné plus haut — que, dans les derniers siècles de l'existence de Byzance, l'élément féodal byzantin se rapproche plutôt des Turcs et s'éloigne des républiques italiennes.

Un chapitre consacré à Doubrovnik semble complètement isolé du reste. Il eut été normal que les auteurs s'occupassent de toutes les villes commerciales des côtes de l'Adriatique, chacune d'elles ayant son propre caractère tout en indiquant dans quelle mesure elles s'intégrèrent dans la vie de la Péninsule Balkanique.

Il me semble que le développement de l'Etat serbe au XIV^e siècle est présenté d'une manière trop succinte.

Les conclusions du volume se réfèrent spécialement à Byzance, tout en soulignant son importante contribution à l'histoire de la culture humaine, particulièrement comme conservateur des monuments de l'ancienne civilisation grecque. Mais en même temps, on ne saurait pas négliger l'apport propre de la culture byzantine au développement de la culture médiévale, arabe et occidentale.

E. Frances / Bucarest

Historia mundi V, Frühes Mittelalter. Bern, Francke-Verlag 1958, pp. 518 + 9 cartes + tableau chronologique.

A propos de la conception de l'histoire slave.

Le manuel d'histoire universelle intitulé *Historia mundi* fondé par F. Kern et paraissant après sa mort par les soins de F. Valjavec en coopération avec l'Institut d'histoire européenne de Mayence, est divisé en dix volumes et se propose pour tâche d'étudier l'histoire universelle depuis l'aube de l'humanité à l'époque paléolithique, jusqu'au seuil de la seconde grande guerre. Le livre est destiné non seulement aux historiens, mais aussi à un public plus large ne possédant pas d'érudition historique spéciale. Pour cette raison, les auteurs ont renoncé à l'apparat critique, s'étant contentés d'ajouter, à la fin de chaque tome, une liste des sources historiques et de la bibliographie la plus importante, ayant trait aux différents chapitres de chaque livre.

Après les quatre volumes précédents *(I. Frühe Menschheit, II. Grundlagen und Entfaltung der ältesten Hochkulturen, III. Der Aufstieg Europas, IV. Römisches Weltreich und Christentum)* le V^e tome intitulé *Frühes Mittelalter* aboutit à l'histoire du Moyen-Age primitif. Le but de ce tome est de brosser à grands traits, le tableau des nouveaux groupes ethniques qui, après la désagrégation du monde antique, pénètrent au premier plan de l'histoire en Europe et en Proche-Asie. La division du tome est la suivante:

[4] Gregoras, Bonn II, p. 683, 686 et 766.

Das Frühe Germanentum (B. Nerman, H. Schneider, W. Ensslin, R. Buchner), pp. 11—172, *Die Reitervölker Eurasiens: Türken und Mongolen* (M. de Ferdinandy, F. Altheim, W. Haussig), pp. 175—248, *Das frühe Slawentum* (G. Vernadsky, Lj. Hauptmann) pp. 251—331, *Die Araber und der Islam* (F. Gabrieli, R. Tschudi), pp. 335—390, *Die Grundlegung des Abendlandes* (G. Tellenbach, H. Steinacker), pp. 393—487, *Anhang* (Schrifttum, Personenregister, Sach- und Ortregister), pp. 491—524.

Tenant compte de l'orientation de notre revue, nous voudrions attirer l'attention des lecteurs sur l'histoire primitive des Slaves à laquelle ce tome a consacré deux chapitres. Le premier intitulé de *Das frühe Slawentum — Das Ostslawentum bis zum Mongolensturm* (pp. 251—300) est dû à G. Vernadsky et l'autre intitulé *Die Frühzeit der West- und Südslawen* (pp. 301—331), est de Lj. Hauptmann. Les travaux de synthèse d'un genre analogue accusent, en général, la tendance de familiariser le lecteur avec l'état actuel des recherches relatives aux problèmes de principe et de souligner en même temps, les résultats obtenus ainsi que les problèmes non encore résolus et auxquels l'exégèse devrait encore se consacrer. Les deux auteurs renommés se sont, cependant, bornés à résumer, dans le chapitre en question, les conclusions auxquelles ils ont abouti dans la période séparant les deux grandes guerres (sinon antérieurement), sans tenir compte de l'apport pourtant essentiel que les fouilles archéologiques et la nouvelle historiographie des dernières décades nous a fourni. En principe, ils partent des théories, dépassées et réfutées par les générations précédentes de savants et qui agrandissent et surestiment l'importance des nomades et des Germains pour l'histoire primitive des tribus slaves. Dans la partie due à G. Vernadsky, cette conception se trahit déjà dans la division des chapitres: 1. Älteste Umwelt der Slawen, 2. Die sarmatisch-gotische Zeit, 3. Die hunnische und urbulgarische Periode, 4. Die awarisch-chazarische Zeit, 5. Die frühslawische Kultur, 6. Das Zeitalter des Reiches von Kiew (Staats- und Reichsbildung, Sozialgefüge und Gesittung). Vernadsky ne cherche donc guère les critères pour l'interprétation de l'histoire des Slaves de l'Est dans leur propre évolution historique, mais ses tentatives de périodisation et d'appréciation visent uniquement le monde entourant les Slaves, les tribus nomades avec lesquelles les Slaves entrèrent, successivement, en contact et, ensuite, les Gothes et les Varègues germaniques. Le but principal de cette histoire sommaire des Slaves de l'Est, laquelle est, en somme, un résumé des travaux précédents de Vernadsky *Ancient Russia* (New Haven 1943[1]) et *Kievan Russia* (New Haven 1948) consiste à montrer le rôle principal que les nomades ont joué dans l'ethnogenèse et l'histoire des Slaves, surtout dans l'évolution de l'Etat et de la civilisation chez les Slaves. A la base de combinaisons fort incertaines et qu'un nombre insuffisant de témoignages historiques ne saurait attester et partant d'interprétations étymologiques plutôt douteuses, Vernadsky présente les problèmes des rapports génétiques des Antes, des Serbes et des Croates avec les tribus nomades du Caucase, non en tant qu'hypothèses de certains savants mais en tant que faits indiscutables. Il a même tenté de prouver l'origine alane de la tribu des Rus, rattachant le nom de Hrus, conservé dans la chronique de Pseudo-Zaccarie de Mytilène du 6e siècle, aux Rukhs-As (originairement Dukhs-As) mentionnés chez Ibn-Ruste (cf. p. 260) et à la tribu sarmate des Roxolani, Rukhs-Alani. Le caractère insoutenable de cette hypothèse a pourtant été démontré par N. V. Pigulevskaja (*Имя «Русь» в сирийском источнике VI в. н. э.*, Академику Борису Дмитриевичу Грекову ко дню семидесятилетия, Сборник статей, Москва 1952). A l'histoire économique, sociale et culturelle des Slaves de l'Est et, plus tard, de la Russie kiévienne, l'auteur a consacré une place extrêmement restreinte sans tenir compte, une fois de plus, des résultats des recherches récentes.

A l'instar de Vernadsky, Lj. Hauptmann n'a pas davantage essayé non plus de présenter l'histoire primitive des Slaves de l'Occident et du Sud à la lumière des recherches actuelles. A la lecture de son traité, un tableau, connu depuis longtemps par les travaux de Hauptmann, se déroule devant nos yeux. On sait que Lj. Hauptmann a enrichi l'interprétation de la plus ancienne histoire slave et des rapports avaro-slaves par des connaissances factographiques issues d'une analyse ingénieuse et fort précieuse des sources historiques, et par quelques suggestions que les savants n'ont pas encore fini de discuter. De l'autre côté, ses opinions et ses conclusions plus larges sont entièrement pénétrées par la conception de son maître J. Peisker qui, dans l'histoire primitive des Slaves, croyait démêler une alternance de l'asservissement exercé par les Germains et par les Turco-tatares et qui cherchait à interpréter l'évolution de la vie politique et culturelle chez les Slaves presqu'uniquement par l'influence exercée par les envahisseurs étrangers sur le milieu slave. De pareilles opinions ont été réfutées déjà par les générations précédentes de savants. L. Niederle en a donné une caractéristique très frappante, ayant constaté que « ce que Peisker a construit, ce n'est guère l'antiquité des sources historiques et archéologiques, c'est l'antiquité des conjectures et du jeu d'imagination".

L'expansion slave, l'arrivée des Slaves de l'Occident et du Sud dans leurs sièges historiques, sont traitées, chez Hauptmann, selon une conception née à une époque où l'on ne disposait que de documents écrits très restreints. Hauptmann n'y tient pas compte de l'énorme progrès des recherches archéologiques qui ont désormais considérablement éclairci les questions relatives à l'extension géographique des Slaves et à la datation de leur apparition, surtout en Bohême, en Moravie et en Slovaquie, mais aussi en Allemagne de l'Est, sur les territoires de la Transylvanie, de la Valaquie et de la Moldavie.

Dans l'esprit de la conception sombre de Peisker, Hauptmann présente les anciens Slaves sous un joug ininterrompu et sous une ascendance persistante d'envahisseurs étrangers. Ainsi, la première période des rapports entre Avares et Slaves, dans la 2e moitié du 6e et au début du 7e siècle, est décrite chez Hauptmann comme suit: « Das einzige Band, das sie vom Dnjestr bis an die oberste Drau verknüpfte, war die Knechtschaft, jedoch nicht die individuelle, die den Einzelnen an einen bestimmten Herrn fesselte, sondern eine kollektive, beruhend auf dem Gefühl absoluter Ohnmacht und Rechtlosigkeit gegenüber dem herrschenden Volke ». Par contre, la plupart des savants, depuis Šafařík et Niederle jusqu'à nos jours, ont abouti, grâce à un examen objectif des sources, à la conclusion selon laquelle les rapports entre les différentes tribus slaves et les Avares auraient varié au cours de l'histoire et qu'ils auraient été influencés par plusieurs circonstances, surtout par la situation historique et la distance entre les groupes des Slaves et les sièges centraux des Avares. De pareilles opinions ont été, d'une façon très convaincante, exprimées déjà par certains historiens slovènes dont M. Kos, vers l'année 1930, et viennent d'être confirmées par les résultats d'un examen détaillé des problèmes avaro-slaves que G. Labuda (*Pierwsze państwo słowiańskie — państwo Samona,* Poznań 1949) et B. Grafenauer (*Nekaj vprašanj iz dobe naselivanja južnich Slovenov,* Zgodovinski časopis IV [1950] 90—123) ont accompli. L'énergique révolte des Slaves de l'Occident et du Sud contre les Avares vers l'année 620, est expliquée, chez Hauptmann, par des raisons purement extérieures. (« ... Ihr Terror wirkte nur so lange, als der Ruf ihrer Überlegenheit das schreiende Mißverhältnis zwischen der Zahl der Herrscher und Beherrschten übertönte ».) Et pourtant c'est en Yougoslavie que, récemment, on a tenté d'expliquer des relations entre les Avares et les Slaves et le conflit auquel elles aboutirent, par l'analyse de l'évolution économique et sociale des deux groupes

de tribus hétérogènes. (B. Grafenauer, *op. cit.* Les résultats de ce travail ont été insérés dans le manuel intitulé *Istorija naroda Jugoslavije,* Beograd, 1953.)

L'évolution ultérieure des Slaves de l'Ouest et du Sud est également traitée, chez Hauptmann, par référence à des théories réfutées depuis longtemps. Dans chaque manifestation d'un élan culturel ou politique des Slaves, Hauptmann croit découvrir l'intervention d'un leader étranger ou d'une « Überschichtung ». Pour voir dans quelle mesure cette conception contredit la réalité historique, il suffit d'examiner l'histoire de la Grande-Moravie. Un témoignage arabe selon lequel Svatopluk aurait consommé le lait de jument suffit à Hauptmann pour attribuer l'extraordinnaire épanouissement de cet ancien Etat slave à « ein Awarensplitter ». Il n'a, par contre, point mentionné l'étonnante richesse culturelle de la Grande Moravie que les recherches archéologiques ont dégagée et qui porte l'empreinte d'une civilisation typiquement slave. Déjà des publications antérieures ont révélé au monde l'épanouissement de cette civilisation slave (J. Poulík, *Staroslovanská Morava,* Praha 1948 et *Jižní Morava — země dávných Slovanů,* Brno 1948—1950 et V. Hrubý, *Staré Město,* Praha 1956). Une confirmation encore plus éclatante de l'effervescence culturelle en Moravie nous a été fournie par les dernières fouilles réalisées à Staré Město et surtout à Mikulčice. Sur l'emplacement d'une grande formation urbaine fortifiée, ont été découvertes dans les dernières années six églises en pierre, datant, en général, d'avant Cyrille et Méthode, donc de la 1ère moitié du 9e siècle. — A part la littérature slave en Bulgarie, Hauptmann a consacré très peu d'attention à l'épanouissement des premiers Etats slaves et à leur civilisation. La même tendance anime son interprétation de l'histoire politique des Slaves de l'Ouest et du Sud, que l'auteur a examinée jusqu'à la fin du 11e siècle.

En conclusion, on peut constater que le tableau que Vernadsky et Hauptmann ont donné de l'histoire primitive des Slaves dans *Historia mundi V,* n'offre qu'un résumé de leurs travaux antérieurs. A la lumière de l'exégèse actuelle, la conception générale de leurs traités et plusieurs conclusions partielles s'avèrent insoutenables.

B. Zástěrová / Prague

O. Pritsak, *Die bulgarische Fürstenliste und die Sprache der Protobulgaren.* Wiesbaden, 1955, pp. 101 (1) + 3 tabl. (= Ural-altaische Bibliothek, I).

Parue tout d'abord dans Ural-Altaische Jahrbücher XXVI (1954) 61—77, 184—239, étude d'O. Pritsak, enrichie de quelques suppléments et corrections, apparaît comme une publication à part et de cette manière devient plus accessible. La Liste des souverains protobulgares (*Imennik*) constitue, en réalité, une des sources historiques les plus importantes pour l'étude de l'histoire bulgare initiale et, en même temps, quoique composée originairement en grec, une œuvre précieuse de l'ancienne littérature bulgare. Bien qu'on lui ait consacré jusqu'à présent plusieurs études, on ne pourrait quand même affirmer que tous ses problèmes soient résolus d'une façon définitive. O. Pritsak a sans doute le mérite d'avoir entrepris, sur la base de ses connaissances des langues et de l'histoire turque anciennes, encore une fois l'étude du texte mentionné. Ses intérêts sont portés principalement sur les éléments d'origine turque dans l'Imennik, mais en cherchant une solution, il a contribué à éclaircir certains problèmes de l'histoire bulgare ancienne et, d'autre part, de l'histoire des relations byzantino-bulgares, de même qu'à la critique des données des sources byzantines sur cette période. L'auteur connaît fort

bien les publications existantes et l'on trouvera citée chez lui presque toute la bibliographie y relative, au moins les contributions les plus importantes. Dans son introduction O. Pritsak a fait une revue de l'histoire du texte, des manuscrits et des éditions. Il estime que l'Imennik fut probablement composé en grec et fixé à l'aide de l'alphabet grec, en deux périodes distinctes, tandis que la version en vieux-bulgare fut faite à l'époque du roi bulgare Syméon (893—927), c'est-à-dire qu'il a confirmé en lignes générales la théorie la plus sérieuse déjà connue. On doit s'acorder avec Pritsak quand il affirme (ib., p. 14, *n.* 1) qu'à l'époque de Syméon « der Übersetzer das Protobulgarische noch kannte », et en donne quelques preuves pour cela. Si l'on accepte que l'élément ethnique et certaines particularités de la civilisation protobulgares se soient maintenues jusqu'au XI^e siècle, il faut penser que parmi cet héritage païen, la chronologie conservait sa place. Pour s'approcher davantage d'une interprétation juste du texte de l'Imennik, conservé en copies du XVI^e siècle, Pritsak a analysé soigneusement la paléographie russe de l'époque, s'est efforcée d'établir la valeur phonétique de certaines lettres de l'alphabet cyrillique et grec, en somme de reconstruire un texte aussi proche que possible de l'original. L'auteur reconnaît tout le mérite du savant finnois J. J. Mikkola (1866—1948) pour l'interprétation du monument: « Mikkola zeigte nicht nur den richtigen Weg; er hatte auch mehr als die Hälfte der fraglichen Wörter im allgemeinen richtig gedeutet, wenn auch seine Deutungen von altaistischer Seite aus einiger Korrekturen bedürfen » (ib., p. 23). Tout en manifestant une reconnaissance profonde envers le grand historien bulgare V. N. Zlatarski (1866—1935) et en soulignant ses contributions pour l'interprétation de l'Imennik, il faut approuver avec Pritsak quand il rejette le système chronologique proposé par lui (ib., p. 22 sq.) — ce système est, en effet, « sehr kompliziert » et ne donne pas une solution persuasive. Pritsak a ensuite (ib., p. 23—24) donné beaucoup d'éclaircissements sur la chronologie protobulgare de Zwölftierzyklus: son origine, sa composition et son emploi. Pour satisfaire les intérêts scientifiques généraux, ces renseignements sont, il faut le relever, plus qu'utiles. Il était nécessaire cependant, à mon avis, de préciser sa valeur pratique, c'est-à-dire par une soigneuse confrontation avec l'usage des peuples qui employaient le même système, montrer les correspondances avec les systèmes byzantins usités et, par conséquent, avec notre système commun. Faute de l'avoir fait cela d'une manière satisfaisante, en déclarant seulement (ib., p. 27) « daß ursprünglich (und in dem uns interessierenden Zeitraum: 7.—8. Jh.) in der ganzen eurassichen Steppe dieselbe Reihenfolge der Tiere obligatorisch war, und daß ein bestimmtes Jahr in der ganzen Steppe nach demselben Tier benannt wurde », les conclusions de sa chronologie appliquée restent sujettes à des doutes. On doit relever que ces conclusions ont trait à quelques événements parmi les plus importants de l'histoire bulgare du moyen âge, et on ne peut les accepter avec une telle facilité. Sans entrer ici dans le détail et discuter les choses, on doit dire que la date de la conversion officielle des Bulgares au christianisme, selon l'auteur « ca. April—Mai 866 » (ib., p. 34), la date de la naissance d'Asparouch en 630—631 (ib., p. 36), la mort de Kubrat en 665 (ib., p. 36), les années du gouvernement d'Asparouch comme prince de la Bulgarie Danubienne (679—691) (ib., p. 42, 47 passim), la date de « Landnahme » des Protobulgares —679 (ib., p. 43, n. 2), les dates du gouvernement de Tervel (691—719) (ib., p. 49 sqq.), ainsi que certaines d'autres dates (ib., p. 48) etc. doivent être vérifiées au fond, avant d'être acceptées par les historiens. Pour montrer, au moins à l'aide d'une date unique, l'élément trop hypothétique des explications d'O. Pritsak, il faut rappeler que la date 679 de la fondation de l'Etat protobulgare, selon son terme de « Landnahme », a été depuis bien longtemps abandonnée, et remplacée par une date

basée sur des indications plus sûres de nos sources —681 (cf. au moins les notes chez G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Reiches.* München, 1952², p. 103, n. 4, avec la bibliographie; cf. aussi B. Z., L [1957] p. 527). On doit, d'un autre côté, approuver Pritsak quand il parle de « Unzuverlässigkeit » de certaines sources historiques, comme Chronica Alberici monachi ou Sigebert, utilisées quelque fois pour résoudre des problèmes de la chronologie bulgare du VIII^e siècle (ib., p. 46, n. 2): les chroniqueurs cités écrivaient quelques siècles après les événements et disposaient seulement d'informations indirectes, de sorte que leur données sont toujours fortement suspectes. En bref, les problèmes de la chronologie protobulgare, en tant qu'on n'aurait pas précisé la valeur de l'Imennik comme source de chronologie appliquée, restent encore ouverts. Les explications données par O. Pritsak, dans la dernière partie de son livre (ib., pp. 57—70) sur l'étymologie et le sens de quelques expressions énigmatiques de l'Imennik, sont une bonne contribution qui a préparé les possibilités d'entreprendre une vaste étude comparative, où les secrets de la chronologie appliquée se trouveraient résolus définitivement. Les suppléments ajoutés à la fin du livre, surtout les divers tableaux comparatifs, sont certainement d'une importance particulière. Rappelons que le feu historien bulgare J. Todorov avait déjà établi un tableau comparatif de ce genre (v. Я. Тодоров, *Източно-азиатският животински цикъл от гледище на астрологическите вярвания. Към въпроса за Именника на първите български ханове.* Годишник на Соф. унив., ист.-фил. фак, XXVII, 8, 1931, pp. 26—27).

I. Dujčev / Sofia

Perikles Joannou, *Die Illuminationslehre des Michael Psellos und Joannes Italos.* (Christliche Metaphysik in Byzanz I.) Studia patristica et Byzantina, 3. Heft. VIII+152 S. Buch-Kunstverlag Ettal 1956.

Eines der Ziele, welche sich der Verfasser dieses Buches beim Schreiben setzte, war zu zeigen, daß es in der byzantinischen Zeit keine so verzweifelte Gedankenöde gab, wie man gewöhnlich annimmt. Prüfen wir die Werke der Schriftsteller jener Zeit nach ihrem Gedankeninhalt, so begegnen wir mancher Idee, die Originalität ihres Urhebers bezeugt. Wenn vielleicht jene Denker in ihren Werken die von den alten griechischen (heidnischen) Philosophen geborgte Begriffsausrüstung gebrauchen, so ist damit zu rechnen, daß sie die alte Terminologie mit neuem Gehalt gefüllt hatten!

Um diese seine These zu beweisen, wählt der Verfasser zwei Persönlichkeiten aus der 2. Hälfte des 11. Jhs., Michael Psellos u. Joannes Italos, und analysiert diejenigen von ihren Texten, welche sich zum Beleuchten ihrer sogen. Illuminationslehre verwerten lassen. Weil er sich aber dessen bewußt ist, daß einzelne Denker nicht aus dem Gedankenkontext ihrer Zeit herausgenommen werden dürfen, beginnt er die Einleitung seines Buches mit einer kurzen, bündigen Übersicht der damals als richtig geltenden Ansichten über einzelne philosophischen Begriffe. Er will damit beweisen, daß die beiden Denker aus der gleichzeitigen Problematik erwachsen sind. So, meint er, erzielt man „die Einsicht in die Kontinuität des christlichen Denkens" (S. 6) — was für ihn das Hauptziel des Buches ist.

Die Werke dieser Denker, besonders aber des Joannes Italos für diesen Zweck anzuwenden, kann jedoch als verdächtig erscheinen, da gegen Italos eine Anklage wegen Ketzerei erhoben wurde, welche sein Aburteilen u. Verdammung zur Folge hatte. Darum überschaut er im zweiten Kapitel der Einleitung (9—30) Joannes Italos' Leben u. Wirken. Auf diesem Wege, so glaubt er, kann man zum Schlusse kommen, daß dieser Ketzer-

prozeß einen rein politischen Hintergrund gehabt hat, so daß Italos' Ansichten nicht als die eines Ketzers angesehen werden müssen (charakteristisch für die Rechtgläubigkeit des Verfassers!). Im 3. Kap. der Einleitung (Philosophie als Lebensanschauung, S. 31—34) teilt er dem Leser mit, daß Philosophie eine Wegweiserin zum Gottähnlichwerden des Menschen ist, u. zw. so, daß man nicht unterscheiden kann, ob er seine eigene Anschauung oder die des Italos ausspricht (dem Tone des ganzen Buches nach herrscht unter ihnen beiden eine volle Übereinstimmung).

Dann kommt schon die Illuminationslehre an die Reihe. (Diese Lehre stellt nämlich den Kern der Metaphysik beider Denker dar, denn sie lehrt uns, daß nur die Erleuchtung der menschlichen Vernunft [Nus] durch den ewigen Logos Gottes uns ermöglicht, die Hierarchie des Seienden kennenzulernen!). Der Plan dieses Hauptteiles ist äußerst klar: er zerfällt in zwei Abteilungen (Die Illumination im kosmischen Geschehen, S. 35—86; die Illumination in der Menschenseele, S. 87—146), wozu noch eine kurze dritte hinzutritt (Die Illumination in der Progression-Regressionlehre, S. 147—148). Jede der zwei großen Abteilungen wird dann in Kapitel, diese dann in Absätze mit selbständigen Überschriften verteilt, so daß der Stoff übersichtlich ausgelegt wird. (Ein wenig komplizierter wird der Plan dadurch, daß am Ende jeder Abteilung mehrere Anhänge angehängt sind, die spezielleren Problemen gewidmet sind, z. B. „Daß es keine Materie gibt" u. ä).

Psellos' u. Italos' Lehre wird womöglichst mit ihren eigenen Worten (in einer gut lesbaren Übersetzung) gegeben, wobei der Verfasser strebt, die griechischen philosophischen Termini mit entsprechenden modernen Ausdrücken wiederzugeben (soweit ich urteilen kann, sehr ansprechend). Daß er dabei den Existenzialismus bevorzugt, entspringt daraus, daß er dem „antiken Essentialismus" den „christlichen Existenzialismus" gegenüberstellt (S. 6), d. h. er glaubt an eine innere Verwandtschaft des christlichen Glaubens u. der existenzialistischen Philosophie. — Noch ein positiver Zug: der Verfasser interpretiert den Stoff belehrt (u. belehrend), keineswegs aber „gelehrt".

Die Objektivität jedoch, deren Anschein er auf jene Weise (daß er die beiden Byzantiner selbst meistens sprechen läßt) anstrebt, ist nicht wirklich objektiv, denn er kritisiert zuweilen Italos' Lehre von einem vorgefaßten (christlich-idealistischen) Standpunkt aus (z. B. S. 134 seine Auffassung, daß die Seele zu einer unmittelbaren, intuitiven Erkenntnis von sich selbst gelangen könne; dabei fußt er auf einer als autoritativ aufgefaßten Stelle Gregors von Nyssa). Seinen idealistischen Ausgangspunkt verhüllt der Verfasser jedoch keineswegs (z. B., wenn er, S. 1, in der Kultur „eine einheitliche Gestaltung des menschlichen Daseins, die unter dem Formgesetz des Denkens steht", sieht).

Nichtsdestoweniger, wenn wir auch die (apologetische) Tendenz des Buches ablehnen müssen, müssen wir zugeben, daß es dem Leser manche Belehrung über die byzantinische theologische Philosophie *(philosophia ancilla theologiae!)* oder vielleicht philosophierende Theologie beiträgt.

L. Varcl / Prague

Ludwig Budde, *Die Entstehung des antiken Repräsentationsbildes.* Berlin (Walter de Gruyter and Co.) 1957, pp. 19+82 figs on 66 half tone plates.

This short study of late antique and early Christian portrait sculpture starts off from the basis of previous work undertaken by Rodenwaldt and Sas-Zaloziecky, and has the

object of showing that the point of departure of the distinctive styles of the pure antique and that which is represented by such works as the base of the obelisk of Theodosios II in the Hippodrome at Constantinople or the mosaic portraits of Justinian and Theodora in San Vitale at Ravenna is to be found in work of the Severan age. He shows that anti-classical principles of form had penetrated Rome from the East at an early date; their effects are to be distinguished from the non classical results that come about as the result of provincialism and a primitive outlook and lack of competence. Severan art was, however, distinguished by something more than the intrusion of eastern elements; it was an art that had already developed an independent and characteristic style of its own, to a great extent thanks to the penetration of the eastern elements, and it represents a very important phase in artistic developments between the first and the fifth centuries. The survey is very brief, only 19 pages, but it is very fully illustrated and is well documented. It is, however, surprising that there is no reference to Swift's book, "Roman Sources of Christian Art"; though Swift does not specifically deal with sculpture, his researches cover much the same period as those of Mr Budde.

D. Talbot Rice / Edinburgh

Constantine Cavarnos, *Byzantine Sacred Art.* New York, Vantage Press, pp. 105+11 plates.

The text of this pamphlet — for it is a pamphlet rather than a book — is really the work of the Greek icon painter Fotis Kontoglous; Mr Cavarnos has collected together material from Mr Kontoglous' writings and conversations and has arranged it in a series of 22 chapters, some of them six or eight pages in length, some not more than a page. The gist of Mr Kontoglous' thought, which is brought out all through the pamphlet, is the spiritual basis of Byzantine art. He regards it as both basically different from and indeed opposed to the arts of the Classical world and the Renaissance; these arts are, in fact, the very antithesis of Byzantine. For him Byzantine art is something like a religious faith which must be accepted with conviction; it is, indeed, an almost essential branch of the faith. He stresses the independent character of the art, insisting that it is as idiotic to attempt to explain the mosaics and frescoes of such churches as Kayrie Camii at Constantinople as the result of Italian influence on the art as it is to attempt to apply classical canons to the mosaic of Ravenna or Salonica. He insists further that the later manifestations of Byzantine art, even those produced as late as the nineteenth or twentieth century, are often of real significance, and that scholars who have written that Byzantine art of quality ceased to be produced soon after the Turkish conquests of the mid fifteenth century have been definitely incorrect. His apologia for this later work is supported by reference to a number of actual wall paintings and to the names of individual icon painters.

There is not very much factual information in the book and it is not likely to be of much use to specialists; nor, indeed, is it intended for such readers. It is, rather, almost a confession of faith by a painter, who seeks to tell these who do not know that Byzantine painting is worthy of the most serious consideration as an art.

D. Talbot Rice / Edinburgh

БИБЛИОГРАФИЯ
BIBLIOGRAPHIE
BIBLIOGRAPHY

Rédacteur en chef: A. Dostál (A. D.). — Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Bank (A. Bk.), M. Berta (M. B.), A. Boecke van Rijnbach (A. B. R.), H: Boge (H. B.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), H. Ditten (Ditt.), R. Dostálová-Jeništová (D.-Je.), Iv. Dujčev (I. D.), J. Dummer (J. D.), E. Dvořáková (Dv.), S. Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), E. Follieri (E. Fo.), E. Frances (E. Fr.), A. Frolow (A. F.), R. Guilland (R. G.), A. Guillou (A. G.), A. Hadjinikolaou (A. Ch.), G. Hansen (G. H.], J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmscher (Irm.), K. Janáček (K. J.), E. A. Jurčenko (E. A. J.), K. N. Juzbašjan (Juz.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), A. Každan (A. K.), H. Köpstein (H. Kö.], J. Kurz (Kz.), M. Loos (L.), F. V. Mareš (F. V. M.), J. Milojković-Djurić (M. J. D.), M. Mineemi (Mine.), Gy. Moravcsik (Gy. M.), C. Nicolescu (C. N.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Pieknіewski (Piekn.), A. Pitterová (A. P.), E. Rechenberg (E. R.), Ilse Rochow (I. Roch.), F. Sbordone (Sb.), J. Sedláček (J. S.), M. Şesan (M. Ş.), A. R. Sodano (A. R. S.), E. Stănescu (E. St.), K. Treu (Tr.), U. Treu (U. Tr.), J. Vašica (jv.), R. Vulpe (R. V.), B. Zástěrová (Zst.].

I. BYZANTINOLOGIE

Actes du X^e Congrès international des études byzantines... (V. Byzantinoslavica XIX, 329; XX, 110; XXI, 135.) — Compte-rendu: C. BĂRBULESCO, Studii Teol. 5—6 (1960) 463—464. M. Ş.

Š. R. ARUTJUNJAN, *Армянская советская историография за сорок лет.* Вопросы ист. (1960) № 7, 101—120. — Dans l'aperçu de l'historiographie soviétique arménienne, l'auteur s'occupe également d'ouvrages concernant l'histoire de l'Arménie médiévale (pp. 102—109), l'archéologie et l'épigraphie (p. 119). A. K.

V. I. ASTACHOV, *Курс лекций по русской историографии...* (V. Byzantinoslavica XXI, 343). — Compte-rendu: A. M. SACHAROV, Научн. докл. высш. школы. Ист. науки (1960) № 3, 187—195. A. K.

N. A. BEES, *Zu den englischen Reisenden Twedel und Hope.* Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 48. — Laut „Neuen teutschen Merkur" von 1799 verstarb Twedel auf dem Athos und bereiste Hope Kleinasien. Irm.

A. A. BELECKIJ, *Манолис Триандафиллидис (1883—1959).* Изв. АН СССР, Отд. лит. и яз. XIX (1960) вып. 3, 271—272. — Nécrologie. A. K.

Berichte zum XI. Internationalen Byzantinistenkongreß... (V. Byzantinoslavica XXI, 344; XXII, 102). — Compte-rendu: R. DOSTÁLOVÁ—V. VAVŘÍNEK, Listy filol. 8 (83) (1960) 184—188. Irm.

Библиография Турции (1917—1958). Москва 1959, стр. 190. — La bibliographie des travaux concernant la Turquie, édités en URSS au cours des années 1917—1958 et composée par A. K. Sverčevskaja et T. P. Čerman, contient une partie consacrée à l'histoire de la Turquie au moyen âge (pp. 56—58). Quelques ouvrages se rapportent à l'histoire de Byzance aux XIII^e—XV^e siècles. A. K.

Byzantinoslavica XII—XXI. — Compte-rendu: M. ŞESAN, Mitropolia Ardealului 1—2 (Sibiu 1960) 140, indiquant les auteurs roumains transylvans, cités par la revue. M. Ş.

B. Câmpină, Kwartalnik Hist. Kult. Material. VIII/1 (1960) 164. — Obituaire. Kap.

L. DEMÉNY, *Изучение истории средневековой Румынии в Румынской Народной Республике (1945—1959).* Средние века XVIII (1960) 219—236 (avec une résumé en franç.). A. K.

Iv. DUJČEV, *Ciro Gianelli (1905—1959).* Byzantinoslavica XXI, 327—331. — Nécrologie. A. D.

B. G. GAFUROV, *Ассамблея востоковедов мира.* Совр. Восток (1960) № 7, 2—3. — Ср. там же «Мысли о конгрессе» (стр. 6—13): высказывания ряда советских востоковедов в связи с XXV международным конгрессом востоковедов в Москве. A. K.

V. G. GAFUROV, *Международный форум ориенталистов (К итогам XXV Международного конгресса востоковедов)*. Вопросы ист. (1960) № 11, 3—18. Английское резюме — стр. 217—218. A. K.

B. de GAIFFIER, *Delehaye Hippolyte*. Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. XIV, 83 (1960) col. 1490—1492. — Vie et œuvre du célèbre Bollandiste. R. G.

Gottes ist der Orient. Festschr. f. Prof. D. Dr. Otto EISSFELDT, DD zu seinem 70. Geburtstag am 1. September 1957. Berlin: Evang. Verlagsanst. 1959, pp. 197. — Von den zahlreichen Aufsätzen, die dem Hallenser Alttestamentler dargebracht werden, ist hier vor allem von Interesse: K. ONASCH, *Der Psalter in der byzantinisch-slavischen Orthodoxie* (S. 106—128). Daneben sind zu erwähnen: A. BÖHLIG, *Zur Berliner achmimischen Proverbienhandschrift* (S. 40—41); W. SCHUBART, *Die Schreiber der griechischen Papyri* (S. 139—141); W. SCHULZ, *Zur Ableitung der Goldhörner von Gallehus* — ein religionsgeschichtlicher Beitrag (S. 152—160, mit Abb. 1—6). Tr.

Je. V. GUTNOVA—N. V. SIDOROVA, *Научные труды и деятельность Е. А. Косминского (1886—1959 гг.)*. Научн. докл. высш. школы. Ист. науки (1960) № 3, 153—167. A. K.

Hochschulführer der Deutschen Demokratischen Republik. Hrsg. vom Staatssekretariat für das Hoch- und Fachschulwesen. Berlin, 1960, pp. 328. — Die Byzantinistik begegnet unter den zugelassenen Studienfächern an drei Stellen: 1. als Beifach für Diplomanden der klassischen Philologie (S. 269), 2. als spezielle orientalische Altertumswissenschaft (S. 272), 3. innerhalb des theologischen Faches „Konfessionskunde der Orthodoxie" (S. 309). Sie fehlt als selbständige Disziplin und fehlt als Spezialfach innerhalb des historischen und des kunsthistorischen Studiums. Irm.

J. M. HUSSEY, *Dr. N. H. Baynes. Obituary*. The Times 13. 2. 1961. — Le professeur N. H. Baynes est décédé le 12 Février 1961. A. D.

A. A. IJESSEN, *Л. А. Мацулевич*. Совет. археол. (1960) № 3, 354—355. — Nachruf. A. K.

Історія Києва. Бібліографічний покажчик, т. I, вип. 1: Історія Києва з найдавніших часів до 1861 р. Склала Н. М. ШЕЛІХОВА. Київ 1958, стр. 329 (стеклографированное издание). — Bibliographie des travaux russes d'avant la Grande Révolution et soviétiques (en russe et en ukraïnien, pour la plupart) concernant l'histoire de Kiew depuis son origine jusqu'en 1861. La littérature est traitée jusqu'en 1956 inclusivement. L'index se trouve dans le fasc. 2. A. K.

Jahrbuch der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1959. Berlin, Akad.-Verl. 1960, pp. XII, 599. — S. 61 ff. der von Johannes Irmscher erstattete Bericht über die Tätigkeit des Instituts für griechisch-römische Altertumskunde (darin die Arbeitsgruppen Byzantinistik und Kommission für spätantike Religionsgeschichte). Irm.

K. JU(ZBAŠJAN), *Вопросы византиноведения на страницах «Вестника Матенадарана»*. Виз. Врем. XVII (1960) 236—240. — Aperçu d'articles sur la byzantinologie, publiés dans un journal scientifique arménien «Vestnik Matenadarana» III (1956) et IV (1958). Ces articles sont pour la plupart mentionnés dans la revue Byzantinoslavica XXI, 354, 355, 376, 380, 394. Cf. également K. N. Juzbašjan, *Об одном разночтении «Истории» Аристакеса Ластивертци*. Вестник Матенадарана IV, 72—82. « Les assises d'Antioche », traduction russe par A. A. Papovjan et K. N. Juzbašjan (Вестник Матенадарана IV, 331—375). A. K.

P. LEMERLE, *Etudes byzantines*. Rev. des Et. Slaves 30 (1959) 107—115. — Principales études byzantines et leur intérêt pour les slavisants. R. G.

B. LOTH—A. MICHEL, *Grumel (François, en religion Venance)*. Dict. de Théol. Cath. Tables Générales 17. Paris 1959, col. 1970. R. G.

Л. А. Мацулевич (1886—1959). Сообщения Государственного Эрмитажа XVIII (1960) 74—75. A. Bk.

IV Международный съезд славистов Отчет. Москва 1960, стр. 374. — Matériaux des séances plénières du IV[e] Congrès International des Slavisants; programme, liste des congressistes, guides des expositions et renseignements sur les excursions. A. K.

К XXV Международному конгрессу востоковедов. Вопросы ист. (1960) № 7, 3—13. A. K.

XXV Международный конгресс востоковедов. Изв. АН Уз. ССР. Сер. обществ. наук (1960) № 4, 5—7. A. K.

XXV Международный конгресс востоковедов. Проблемы востоковед. (1960) № 5, 206—220. A. K.

K. A. OSIPOVA, *Conférence des byzantinistes soviétiques.* Byzantinoslavica XXI, 332—342. A. D.

K. A. OSIPOVA, *Сессия Отделения исторических наук АН СССР по проблемам византиноведения.* Виз. Врем. XVII (1960) 357—366. — Conférence byzantinologique (Cf. Byzantinoslavica XXI, 332—342). A. K.

Poland at the XIth International Congress of Historical Sciences in Stockholm. Warszawa, 1960, pp. 335 (The Polish Acad. of Sciences. The Inst. of Hist.). — Der dem XI. Internationalen Historikerkongreß vorgelegte Sammelband berücksichtigt nur die polnische Geschichte, läßt also die beachtliche Aktivität der polnischen Historiker auf anderen Arbeitsfeldern bedauerlicherweise außer acht. Infolgedessen werden in dem einleitenden Forschungsbericht von K. Lepszy, T. Manteuffel und K. Piwarski auch nur solche althistorische und byzantinische Publikationen genannt, welche Beziehungen zur polnischen Geschichte aufzeigen. Irm.

Полная библиография печатных работ по арменоведению, грузиноведению, кавказоведению Л. М. Меликсет-Бека. Тбилиси 1960, стр. 89 + портрет. — Courte biographie, éditée à l'occasion du 70e anniversaire de L. M. Melikset-Bek, professeur à l'Université de Tbilisi (rédigée par I. I. Šilakadze). Dates marquantes de sa vie et de son activité et catalogue de ses œuvres, qui ont également une certaine importance pour la byzantinologie. A. K.

Rapports II. Antiquité. Comité International des Sciences Historiques (International Commitee of Historical Sciences). XIe Congrès International des Sciences Historiques. Stockholm, 21—28 août 1960. Göteborg, Stockholm, Uppsala, Almquist & Wiksell 1960, pp. 142. — Die „Rapports" bildeten die Grundlage der Diskussionen auf dem Stockholmer Historikerkongreß. In unserem Zusammenhang interessieren die Beiträge von S. Mazzarino, La demokratizzazione della cultura nel «Basso Impero», S. 35 ff.; J. Guey, Les monnaies frappées sous l'empire romain, S. 55 ff.; S. Lauffer, Die Sklaverei in der griechisch-römischen Welt, S. 71 ff.; C. Daicoviciu u. I. Nestor, Die menschliche Gesellschaft an der unteren Donau in vor- und nachrömischer Zeit, S. 117 ff. Irm.

Rapports III. Moyen Âge. Comité International des Sciences Historiques (International Committee of Historical Sciences). XIe Congrès International des Sciences Historiques. Stockholm, 21—28 août 1960. Göteborg, Stockholm, Uppsala, Almquist & Wiksell 1960, pp. 139. — Wir heben hervor den Bericht von W. Ullmann, Law and the Medieval Historian, S. 34 ff. Irm.

N. DEL RE, *Trent' anni di ricerche e di studi in Italia.* Bibliografia degli scritti del P. M.-H. LAURENT. Roma, 1960, pp. 40. — Notizia biografica e bibliografia ragionata (ricca di 134 numeri) del noto studioso francese residente in Italia dal 1930. Interessano gli studi bizantini i nn. 25 (L'activité d'André Chrysobergès, O. P., sous le pontificat de Martin V, in Echos d'Orient XXXIV, 1935, 414—438), 78 (Georges le Métochite, ambassadeur de Michel VIII Paléologue auprès du b. Innocent V, in Studi e testi 123, 1946, 136—156), 80 (Le bienheureux Innocent V et son temps, in Studi e testi 129, 1947), 96 (Les monastères basiliens de Calabre et la décime pontificale de 1274—1280, in Revue d'ascétique et de mystique XXV, 1949, 334—355), 124 (Charles II d'Anjou et l'abbaye du Patir . . ., v. Byzantinoslavica XIX, 346), 133 (Le Liber Visitationis d'Athanase Chalkéopoulos [1457—1458]. Contribution à l'histoire du monachisme grec en Italie méridionale [in collaborazione con A. Guillou], in Studi e testi 206, 1960). E. Fo.

Список работ профессора И. П. Петрушевского. Кратк. сообщ. Инст. востоковед. XXXVIII (1960) 99—103. A. K.

N. B. TOMADAKIS, *La filologia bizantina: dalla ricerca storica all' interpretazione estetica.* Riv. di cult. class. e medievale II (1960) 278—299. — Testo di due conferenze tenute nella Facoltà di Lettere dell' Università di Roma nel maggio del 1960. In esse l' A. riassume la storia delle ricerche nel campo dela bizantinistica, passa in rassegna i principali problemi relativi al mondo bizantino, e traccia un quadro dello stadio attuale degli studi di bizantinologia. E. Fo.

R. VULPE, *Un pionnier des sciences archéologiques en Roumanie: Grigore G. Tocilescu (1850—1909).* Dacia III (1959) 607—612. — Note sur la vie et l'œuvre du grand historien et archéologue roumain Gr. Tocilescu, accompagnée d'une bibliographie de ses ouvrages limités seulement à l'antiquité. C. N.

II. LANGUES

A. Grec

J. ANDRÉ, *Notes de lexicographie botanique grecque.* Pp. 76. Paris: Champion, 1958. — Rev. by D. E. EICHHOLZ, Class. Rev. N. S. 10 (1960) 123—124. J. M. H.

G. BÖHLIG, *Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner mit besonderer Berücksichtigung der Schriften des Michael Psellos.* Berlin, 1956, pp. 278. — Compte-rendu: K. JANÁČEK, Byzantinoslavica XXI, 288—289. A. D.

D. CHATZIS, Τὰ ἑλληνικὰ στοιχεῖα στὸ μυθιστόρημα „Διήγησις ἐξαίρετος Βέλθανδρος τοῦ Ῥωμαίου. Berliner Byz. Arbeiten 16 (1960) 93—111. — Etude sur un certain nombre de termes et d'expressions, exprimant les éléments grecs du roman: Βέλθανδρος ὁ Ῥωμαῖος, βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων, μέγας βασιλεύς.

V. FAVIS, Ἀνάπτυξις φωνήεντος ὡς συνοδίτου φθόγγου. Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 154—169. — Die wichtigsten Schlüsse des Verfassers (S. 169):
1.) Ἡ ἀνάπτυξις τοῦ φωνήεντος ο εἰς τὸ ἀκμὴ) ἀκόμη ἔχει τὸν αὐτὸν λόγον πρὸς τὴν ἀνάπτυξιν τοῦ αὐτοῦ φωνήεντος εἰς τὸ Τμάρος) Τόμαρος κτλ.
2.) Τὸν αὐτὸν λόγον πρὸς ταῦτα ἔχει καὶ ἡ ἀνάπτυξις τῶν φωνηέντων α, ο, ι μεταξὺ δύο συμφώνων, τῶν ὁποίων τὸ ἕτερον τοὐλάχιστον εἶναι ὑγρὸν ἢ ἔνρινον.
Irm.

M. M. KOPYLENKO, *Рукописная греческая грамматика братьев Лихудов.* Виз. Врем. XVII (1960) 85—94, илл. — Un court manuel complet de grammaire grecque, rédigé par les frères Leichoudes vers 1687 et 1705, dont il existe plusieurs manuscrits. A. K.

Gr. MARCU, *Viaţa şi opera învăţatului V. Gheorghiu* (Vie et œuvre du savant V. Gheorghiu). Mitropolia Ardealului 11—12 (Sibiu 1959) 830—849. — Est souligné son apport à la révision du texte grec du Nouveau Testament, présenté en manuscrit, plus complet que l'édition de Nestle (p. 848) . M. Ş.

C. MUGLER, *Dictionnaire historique de la terminologie géometrique des Grecs* (Études et Commentaires, XXVIII, XXIX.) 2 vol. Paris: Klincksieck, 1958, pp. 456. — Rev. by I. BULMER-THOMAS, Class. Rev. N. S. 10 (1960) 121—123; by G. J. TOOMER, Isis 51 (1960) 231—233. J. M. H.

G. E. PANGALOS, Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ἰδιώματος τῆς Κρήτης 2. Ἐν Ἀθήναις 1959, pp. 559. (Cf. Byzantinoslavica XX, 117, 350.) — Der Band, dessen Vorrede in penetranter Ausführlichkeit über die Entstehungsgeschichte des Werkes und die persönlichen Schwierigkeiten des Verfassers berichtet, umfaßt die Buchstaben Alpha bis Kappa des kretischen Glossars. Möge es dem Autor, der die ihm angebotene Unterstützung des Instituts für griechisch-römische Altertumskunde der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin glaubte ausschlagen zu sollen, vergönnt sein, den Druck seines Lebenswerkes zum Abschluß zu bringen! Irm.

C. A. TRYPANIS, *Early medieval Greek* ἵνά. Glotta 38 (1960) 312—313. — Se basant sur l'emplacement de la conjonction ἵνά dans le vers et la prose rythmique, l'auteur démontre que cette conjonction portait, au bas Moyen-Age l'accent. Cette forme avec accent mène au néogrec νά. D.-Je.

B. Latin

2ème Congrès international pour le Latin vivant. Lyon-Villeurbanne, du 8 au 10 Septembre 1959. Avignon 1960, pp. 180. — Das Protokoll gibt die Verhandlungen des Kongresses wieder, welcher im September 1959 in Lyon stattfand. Auch wer den Bemühungen, das Latein als Sprache der internationalen Verständigung neu zu beleben, mit Skepsis begegnet, wird einige Empfehlungen des Kongresses für beachtenswert ansehen müssen: 1) lateinische Resümees bei allen wissenschaftlichen Publikationen, 2) lateinische Inhaltsverzeichnisse bei wissenschaftlichen Büchern, 3) Zulassung des Lateins als Kongreßsprache. Irm.

R. HAKAMIES, *Glossarium latinitatis medii aevi Finlandicae.* Helsinki, Acad. Scient. Fennica 1958, pp. XVI, 188 (Suomalaisen Tiedeakatemian Julkaisemia. Pohjoismaiden Historiaa. Valaisevia Asiakirjoja. — Documenta Historica quibus res nationum septentrionalium illustrantur. Ed. Acad. Scient. Fennica 10). — J. SCHNEIDER, Deutsche Litztg. 81 (1960) 42—45. Irm.

F. I. LUCKAJA-LITVAK, *Из истории слов, обозначающих понятие «народ» в латинском языке раннего средневековья.* Учен. зап. Харьков. унив. CXI. Труды филол. фак. 8 (1960)

171—185. — Значение слов populus и gentes сближается, оба термина обозначают «народ» и «войско». A. K.

F. I. LUCKAJA-LITVAK, *Из истории латинской социально-политической лексики.* Учен. зап. Харьков. унив. CXI. Труды филол. фак. 8 (1960) 187—189. — L'auteur examine l'évolution sémantique des mots, pour « la ville » et « le village », en latin du bas Moyen-Age (principalement selon les chroniques des VI^e—VIII^e siècles). A. K.

M. VERHEIJEN, *En marge de Late Latin d'Einar Löfstedt.* Bull. de l'Assoc. G. Budé 4 (1960) 297 f. — Über Löfstedts posthumes Werk (1959): « Pour ceux qui connaissent l'œuvre de Löfstedt, Late latin aura surtout la valeur d'un résumé authentique. Pour ceux qui ne la connaîtraient pas encore, ce livre posthume constituera une excellente introduction à la pensée du grand maître » (p. 298). Irm.

C. Langues slaves

L. E. GIGLAN, *Система склонения заимствованных слов в «Хождении за три моря» Афанасия Никитина.* Вопросы рус. языкозн. [Львов. унив.] 4 (1960) 212—218. A. K.

V. A. ICKOVIČ, *К истории вводных слов и предложений в русском языке.* Вопросы рус. языкозн. [Львов. унив.] 3 (1958) 35—80; 4 (1960) 91—126. A. K.

A. S. L'VOV, *Работа И. И. Срезневского над древнерусским словарем.* Лексикограф. сборник IV (1960) 132—150 A. K.

Gy. MORAVCSIK, *Zur Frage der Хинове im Igor-Lied.* Internat. Journ. of Slavic Linguistics and Poetics 3 (1960) 69—72. — Les sources byzantines attestent que le nom Хинове — Huns se rapporte aux Hongrois (cf. Οὖννοι 15, et Χούναβοι, Byzantinoturcica II², 235, 347). Gy. M.

Ja. A. SPRINČAK, *Очерк русского исторического синтаксиса (простое предложение).* Киев 1960, стр. 256. A. K.

O. Je. ŠELEPINA, *К истории именных основ на согласные в древнерусском языке (имена существительные среднего рода).* Вопросы рус. языкозн. [Львов. унив.] 3 (1958) 81—103. A. K.

A. VAILLANT, *L'Eucologe du Sinai: particularités de la langue du texte.* Byzantinoslavica XXI, 75—87. A. D.

D. Autres langues

V. I. BELJAJEV, *И. Н. Винников.* Арабистика и семитология на восточном факультете. Востоковедение в Ленинградском университете (= Учен. зап. Ленингр унив. № 296, сер. востоковед наук, вып. 13), Ленинград 1960, стр. 98—110. — Un court précis de l'histoire des études des langues arabe, hébraïque et d'autres langues sémitiques à l'Université de Léningrad dès 1818. A. K.

A. A. KOVALEV—G. Š. ŠARBATOV, *Учебник арабского языка.* Москва, 1960, стр. 687. A. K.

III. BELLES LETTRES ET FOLKLORE; METRIQUE

A. Histoire de la littérature byzantine

H. G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich.* München, 1959, pp. XVI + 835. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 297—300. A. D.

C. M. BOWRA, *Palladas on Tyche.* Class. Quart. 54, NS 10 (1960) 118—128. — Analyse des épigrammes de Palladas sur Tyche en tant qu'elles reflètent le développement et les changements de l'idéologie. D.-Je.

V. BUCHHEIT, *Feigensymbolik im antiken Epigramm.* Rhein. Mus. f. Philol. NF 103 (1960) 200—229. — L'auteur analyse quelques épigrammes antiques et byzantines contenant le motif du figuier et de ses fruits, conçu en un sens érotique. D.-Je.

E. CORSINI, *La questione areopagitica* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 113.) — Compte-rendu: S. ROSSI, Giorn. ital. di filol. XIII (1960) 84. E. Fo.

P. DEMPE, *Die syrischen Hymnen von Ephrem.* Phil. Diss. Jena vom 15. 3. 1958, pp. III, 501 (Maschinenschr.). — Der Verfasser, der sowohl Theologie als auch Musikwissenschaft studiert hat, legt als Frucht langjähriger Arbeit eine umfangreiche Dissertation vor, die von dem Musikwissenschaftler H. Besseler und dem Alttestamentler und Semitisten

R. Meyer betreut wurde. Die Einleitung behandelt Entstehung und Ursprung des syrischen Hymnus vor Ephrem, Ephrems Leben (Kap. 1) und die Überlieferung der Hymnen-Texte und -Melodien (Kap. 2). Im 1. Hauptteil werden die Texte untersucht (Kap. 3—4), im zweiten die Melodien eingehend analysiert und mit vielen Notenbeispielen dargestellt, wobei die Formstruktur (Kap. 5), der Rhythmus (Kap. 6) und die Melodik vorgeführt werden (Kap. 7). Den Schluß bildet ein historischer Rückblick (Kap. 8), dem sich mehrere Register anschließen. Ergebnis: In Ephrem kulminiert die vermutlich von Bardaisan (Bardesanes) geprägte syrische Musiktradition, die jüdische und griechische Elemente verarbeitet und die sich in ihren Grundzügen bis zur Gegenwart erhalten hat. Tr.

A. DILLER, *Aurispa and Aristarchus*. Class. Philol. 55 (1960) 35—36. — D. puts the case for identifying Aurispa's two volumes of Aristarchus on the *Iliad* with Laur. LIX 2 and 3, i. e. the commentary on the *Iliad* by Eustathius. J. M. H.

P. E. EASTERLING, *The manuscript A of Sophocles and its Relation to the Moschopulean Recension*. Class. Quart. 54, NS 10 (1960) 51—64. — L'auteur accepte la théorie du Turyn selon lequel le manuscrit Parisinus gr. 2712 (A), contenant des tragédies de Sophocle, est, au texte d'Aias, Elektra et Oidipos Tyr, dépendant de la recension de Moschopoulos de cette triade. D.-Je.

C. E. FINCH, *The Greek Source of Lorenzo Valla's Translation of Aesop's FABLES*. Class. Philol. 55 (1960) 118—120. J. M. H.

V. S. FOTIJEVA, *Материалы о лирических поэтах омейядского периода (поэты-бедуины)*. Вопросы ист. и лит. стран зарубежн. Востока. Изд Моск. унив. (1960) 24—43. — Характеристика мировоззрения ряда поэтов-бедуинов конца VII—перв. пол. VIII в. A. K.

C. GALLAVOTTI, *Planudea (II)*. Accad. Naz. dei Lincei, Bollett. Comit. per la preparaz. dell'ed. naz. dei class. greci e latini, N. S. VIII (1960) 11—23. — Proseguendo nella rassegna delle Sillogi minori degli epigrammi greci (iniziata nel numero precedente del Bollettino; v. Byzantinoslavica XXII, 113), l'A. descrive due altre raccolte. La prima, che egli denomina « Silloge Vaticana, è contenuta in mss. del XIV—XV sec. conservati soprattutto nella Biblioteca Vaticana — donde il nome — (i Vatt. grr. 18, 20, 87, 98, 100, 123, 926, 1404, il Vat. Urb. gr. 152; ed inoltre l'Ambr. gr. 295, il Laur. LV 7 e il Laur. LXXIV 13; il Marc. gr. XI 1, il Paris. gr. 2562, il Paris. Coisl. gr. 341); essa fu redatta al principio del sec. XIV, e deriva dall'Antologia planudea già in forma « fusa »; gli scolii che la corredano vanno forse attribuiti al discepolo prediletto di Planude, Manuele Moscopulo. La seconda raccolta, la « Silloge Barberina », fu già pubblicata da L. Sternbach nel 1890, dai codd. Vat. gr. 240 e Vat. Barb. gr. 123: in quest'ultimo la Silloge è dovuta non alla mano di Fulvio Orsini, come ritenne lo Sternbach, ma a quella di Giano Lascari; e probabilmente fu appunto il Lascari colui che, agli inizi del 1500, compilò la Silloge Barberina, utilizzando l'Antologia Palatina (forse dallo stesso codice Palatino). E. Fo.

† C. GIANNELLI, *Epigrammi di Teodoro Prodromo in onore dei santi megalomartiri Teodoro, Giorgio e Demetrio*. Studi in onore di L. Castiglioni. Firenze, Sansoni I (1960) 331—371. — In questo studio postumo del valentissimo bizantinista e slavista così prematuramente scomparso (v. Byzantinoslavica XXI, 327—331) sono pubblicati i tetrastici di Teodoro Prodromo sui più illustri fra i « santi militari », nelle due serie giambica ed esametrica (questa seconda inedita e pressocchè sconosciuta). Al testo critico degli epigrammi (in tutto 37), contenuto nelle pp. 361—369, sono premessi: una accuratissima descrizione dei codici utilizzati (Vat. gr. 1702; Laurent. Acquisti e Doni 341; Vat. gr. 1126; Laurent. XXXII 19); lo studio dei loro rapporti di dipendenza, che permette di ricostruire due stesure diverse degli epigrammi; ed importanti osservazioni di carattere metrico (notevole soprattutto quella relativa alla cesura « mediana » dell'esametro, la presenza della quale si riscontra anche in epigrammi di età più tarda). E. Fo.

L. HADROVICS, *A délszláv Nagy Sándor-regény és középkori irodalmunk* (Le roman yougoslave sur Alexandre le Grand et notre littérature médiévale). A Magyar Tudományos Akadémia nyelv- és irodalomtudományi osztályának Közleményei 16 (1960) 235—293. — Après avoir comparé minutieusement les variantes grecques et serbocroates l'auteur constate qu'il devait exister aussi une traduction hongroise datant probablement du temps du roi Béla III (XII^{e} s.), qui fut augmentée sous le règne du roi Louis le Grand (XIV^{e} s.) par des détails pris des sources latines et des épisodes et des noms propres de l'histoire hongroise. On a fait de ce roman hongrois une traduction serbe qui a servi

de modèle pour toutes les variantes slaves. Le roman néo-hellénique, par contre, fut traduit du slave en grec. L'étude paraîtra également en langue étrangère. Gy. M.

Iamblichi Babyloniacorum reliquiae, edidit Elmar HABRICH. Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri 1960, pp. XII, 83 (Acad. Scient. Germanica Berolinensis. Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana). — Die „Babyloniaca" sind enthalten in einem Auszug des Photios und 126 Fragmenten, die im wesentlichen der Suda entstammen. Die Neuausgabe ersetzt gründlich das von Hercher Gebotene. Irm.

J. IRIGOIN, *Les scholies métriques de Pindare* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 350.) — Rev. by L. P. E. PARKER, Journ. Hell. Stud. 80 (1960) 204—205. J. M. H.

История греческой литературы, т. III. Литература эллинистического и римского периодов. Москва 1960, стр. 439. — A la byzantinologie se rapporte le chap. XIII: *Prose oratoire aux IV^e—V^e siècles de notre ère* (auteur: M. E. Grabar-Passek) et quelques paragraphes du chap. XIV (*La poésie grecque aux I^er—V^e siècles de notre ère*), ainsi que le chap. XV (partie III: *La prose philosophique pré-platonicienne*) écrits le premier par M. E. Grabar-Passek et le dernier par A. F. Losev. Les auteurs ont renoncé à dessein à l'analyse de la patristique (v. p. 146); la caractéristique des épigrammes proto-byzantines est, on ne sait pourquoi, donnée dans la partie *La littérature de l'époque de l'Hellénisme* (p. 131—132); en outre, l'auteur (F. A. Petrovskij) mentionne même Agathias en sortant des cadres chronologiques acceptés dans le livre (V^e siècle). La chronographie des IV^e—V^e siècles, non seulement l'ecclésiastique, mais aussi la profane, est complètement omise. Le plus grand prosateur des IV^e—V^e siècles, Sinésius, est mentionné seulement comme « adorateur passionné de Dion » (p. 212) etc. A. K.

W. J. W. KOSTER, *Autour d'un man. d'Aristophane écr. p. D. Triclinius.* (V. Byzantinoslavica XX, 124; XXI, 350; XXII, 115.) — Rev. by G. F. OSMUN, Class. Philol. 54 (1959) 212—213. J. M. H.

Fr. LEFHERZ, *Studien zu Gregor von Nazianz* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 350.) — Compte-rendu: N. SCIVOLETTO, Giorn. ital. di filol. XIII (1960) 368. E. Fo.

A. LESKY, *Geschichte der griechischen Literatur.* Bern: Francke, 1957—1959, pp. 827. — Rev. by H. L. HUDSON-WILLIAMS, Class. Rev. N. S. 10 (1960) 124—127. — Cited here for literature from the 4th to the 6th century A. D. J. M. H.

LONGOS, *Hirtengeschichten von Daphnis und Chloe.* Griechisch und deutsch v. Otto Schönberger. Berlin 1960, pp. VI, 185, 8 tab. (Schriften u. Quellen d. Alten Welt, hrsg. v. d. Sektion f. Altertumswiss. bei d. Deutschen Akad. d. Wiss. zu Berlin, 6). — Die für einen weiten Leserkreis gedachte Ausgabe bringt S. 27 ff. einen Überblick über das Nachleben des griechischen Romans (auch in Byzanz) und S. 36 ff. Angaben über die handschriftliche Überlieferung des Werkes. Irm.

G. METAXAS, Τοῦ Γαβρᾶ ἡ τραγωδία. Πελοποννησιακά (1959) 5075—5077. R. G.

J. MEYENDORF, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas.* Paris, 1959, pp. 431 + 1 pl. h. t. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 294—297. A. D.

Gy. MORAVCSIK, Ἀνώνυμον ἀφιερωτικὸν ποίημα περὶ τοῦ αὐτοκράτορος Βασιλείου Α'. Εἰς μνήμην Κ. Ι. Ἀμάντου, Athènes, 1960, p. 1—10. — Les savants ont négligé jusqu'à présent ce poème écrit entre 867 et 872 et publié par A. Brinkmann (Alexandri Lycopolitani contra Manichaei opiniones disputatio, Lipsiae 1895, p. XVI—XXII) d'un manuscrit florentin, dans lequel est souligné le fait que nous connaissons déjà d'après d'autres sources que Basile I était issu d'une famille humble. Gy. M.

Gy. MORAVCSIK, *Anonim dedikációs költemény I. Basileios császárról* (Un poème anonyme dédicatoire sur l'empereur Basile I). Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 7 (1960) 53—59. — Traduction hongroise de l'étude précédente. Gy. M.

Š. I. NUCUBIDZE, *К происхождению греческого романа «Варлаам и Иоасаф» (обзор критических замечаний).* Виз. Врем. XVII (1960) 250—257. — Objections à F. Dölger et P. Devos à propos de la question de l'auteur de « Barlaam et Joasaph » (voir Byzantinoslavica XX, 125). A. K.

D. PAPAS, Πότε ἀρχίζει ἡ νεοελληνικὴ λογοτεχνία. Συμβολὴ στὴ λύση τοῦ ζητήματος τῶν διαχωριστικῶν ὁρίων τῆς μεσαιωνικῆς καὶ νεοελληνικῆς λογοτεχνίας. Tiré à part des „Berliner Byzantinische Arbeiten", Bd. 14, Akad.-Verl., Berlin 1959, pp. 106—126. — L'auteur de cette étude s'appuyant principalement sur le contenu des œuvres littéraires fixe les commencements de la littérature néogrecque au début du 18^e siècle, quand apparaissent dans certaines œuvres littéraires des traits caractéristiques de l'esprit et de la pensée de la nouvelle ère comme le retentissement des processus sociaux dans la société grecque vivantes sous la domination turque. A. D.

PARATERETOS, Τὸ ᾄσμα τοῦ Γαβρᾶ. Πελοποννησιακά (1959) 5366—5368. R. G.

H. PERI [PFLAUM], *Der Religionsdisput der Barlaam-Legende, ein Motiv abendländischer Dichtung* (Untersuchung, ungedruckte Texte, Bibliographie der Legende). [Acta Salmanticensia. Filosofía y Letras, Tom. 14, № 3]. Salamanco: Univ. de Salamanca, 1959, pp. 274, 13 pl. — Rev. by D. M. LANG, Bull. School Or. and Afr. Stud. Univ. London 23 (1960) 598—599. — Cited here for references to the Greek Barlaam. J. M. H.

F. PETROSINI, *Poeti cristiani scelti e commentati*. Napoli, Morano, 1959, pp. 222. — Compte-rendu: N. SCIVOLETTO, Giorn. ital. di filol. XIII (1960) 368—369. E. Fo.

PORFIRIO, *Lettera ad Anebo, a cura di* A. R. SODANO. Napoli, 1958, pp. LIII + 77. — Compte-rendu: K. SVOBODA, Byzantinoslavica XXI, 289. A. D.

J. RYPKA, *Iranische Literaturgeschichte*. Unter Mitarbeit von O. Klíma (u. a.). Leipzig: VEB Otto Harrassowitz 1959, pp. XXI, 672 + 3 Taf., 28 Abb., 1 Karte. (Iranische Texte u. Hilfsbücher 4). — Compte-rendu: R. HARTMANN, Deutsche Litztg. 81 (1960) 980—987. — Die deutsche Fassung der 1956 erschienenen Geschichte der persischen und tadshikischen Literatur ist von H. F. J. Junker ergänzt und wesentlich erweitert worden. Der Schwerpunkt des Werkes liegt auf der neueren und neuesten Zeit, während der alt- und mittelpersischen Zeit nur ein einführender Abriß von O. Klíma gewidmet ist. Auf Griechisches und Byzantinisches wird nur beiläufig Bezug genommen (vgl. z. B. S. 54). U. Tr.

A. TURYN, *The bizantine Manuscript Tradition of the Tragedies of Euripides* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 148.) — Compte-rendu: A. TOVAR, Emerita 27 (1959) 163—165. D.-Je.

C. Littérature populaire

P. GRYSPOS, Πραγματιστικὲς παρατηρήσεις στὸν Πουλολόγο. Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 16 f. — Bemerkungen zu Vers 436 f. (S. 108 der Ausgabe von St. Krawczynski, Berlin 1960, wo die Miszelle im Kommentar nachzutragen ist). Irm.

K. ROMAIOS, Ἡ πάλη τοῦ Διγενοῦς καὶ τοῦ Χάρου. Ἀρχεῖον Πόντου (1958) 167—178. R. G.

A. Ja. SYRKIN, *К истории изучения «Дигениса Акрита»*. Виз. Врем. XVII (1960) 203—226. — Обзор литературы, посвященной «Дигенису Акриту» (до 1958 г. включительно). A. K.

D. Folklore

G. P. BLAKE, *A Georgian Menaion from Palestine*. Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 97—104. — Ausführliche Beschreibung eines im Besitze von Eric-Matson befindlichen Menaions in georgischer Sprache, das gegen Ende (oder Mitte) des 9. Jahrhunderts in Palästina aufgezeichnet wurde. Irm.

J. Th. KAKRIDIS, *Neugriechische Sagen über die alten Griechen*. Živa antika 9 (1959) 3—14. — Idées antiques sur les Grecs anciens dans la tradition grecque populaire. D.-Je.

R. LIPEC—M. RABINOVIČ, *К вопросу о времени сложения былин (Вооружение богатырей)*. Совет. этнография (1960) № 4, 30—43 (with an English summary). — A consideration of the different types of armour and weapons mentioned in the epics warrants the conclusion that the main types of defensive weapons in the bylinas are characteristic of 10th—12th centuries Russia. A. K.

B. N. PUTILOV, *Об очередных задачах изучения истории русского фольклора*. Совет. этнография (1960) № 4, 17—29 (с англ резюме). A. K.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIQUES

A. Sources narratives et travaux monographiques

M. N. ANDREJEV, *O niektórych ciekawych klauzulach w traktacie kniazia Dobrudży Iwanki z Genuą*. (Sur quelques clauses du traité entre le prince Ivanko de Dobrudja et Gênes.) Czasopismo Prawno-hist. XII/2 (1960) 151—175. — Analyse d'un traité conclu entre le prince Ivanko et Gênes en 1387. Ce document fut publié à plusieurs reprises, pour la première fois par S. de Sacy dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, VII, Paris, 1824, ensuite par Zlatarski et Kačarov dans Izvestija na istoričeskoto družestvo 1911, III, et récemment par I. Dujčev dans Iz starata b'lgarska

knižnina, II, 1944. Ce traité, de caractère purement commercial, était très favorable aux Génois: il leur était permis d'acheter et d'exporter sans aucune restriction — hormis une période de famine — les produits agricoles de Dobrudja. En outre les marchands génois devaient jouir de certains privilèges. L'auteur cherche à expliquer les motifs qui ont amené Ivanko à accepter de pareilles conditions: à cette époque, les invasions turques dévastaient les Balkans et il était préférable tant au prince qu'à son entourage de disposer plutôt de l'argent que de la marchandise. Il était impossible de sauver, le cas échéant, la récolte, ou de la dissimuler, tandis qu'on parvenait toujours à cacher l'argent, sinon en entier au moins en partie. Quant aux Génois, cette transaction était entièrement à leur profit, car le prix des produits agricoles augmentait sans cesse, justement à cause des invasions. Le texte du traité, selon l'édition de Sacy, est inséré à la fin de l'étude. Kap.

G. BAADER, *Überlieferungsprobleme des A. Cornelius Celsus.* Forsch. u. Fortschr. 34 (1960) 215—218. — Weist u. a. auf die Wichtigkeit der lateinischen Oribaseius-Übersetzung für die Gestaltung des Celsus-Textes hin. Irm.

M. Ju. BRAJČEVSKIJ, *По поводу одного места из Константина Багрянородного.* Виз. Врем. XVII (1960) 144—154. — B. analyse le terme connu de adm. imp. chap. 9—107: τὰ πολύδια ἃ (Moravcsik: ὃ λέγεται γύρα et conclut que πολύδια signifie « petites villes » et γύρα est le terme russe correspondant. A l'aide d'un matériel archéologique, il soutient sa thèse de l'existence en Russie au Xe siècle d'un grand nombre de lieux fortifiés et rejette l'idée du « poljudie », c.-à-d. de campagnes que les princes de Kiev auraient entreprises pour la perception de l'impôt. Toutefois, il est à remarquer que γύρα n'est pas mentionné uniquement dans l'Ecloga VII, 8 — voir par ex. κατεπανικὴ γύρα dans la nouvelle d'Alexis II Comnène, juillet 1181) (Jus III, 506,4) — mais justement employé dans le sens de « круговые объезды » (d'une tour). A. K.

M. BRAUN, *Lebensbeschreibung des Despoten Stefan Lazarević von Konstantin dem Philosophen im Auszug herausgegeben und übersetzt.* Wiesbaden, 1956, pp. 69. — Compte-rendu: A. DOSTÁL, Byzantinoslavica XXI, 97—99. A. D.

L. BREYER, *Bilderstreit* ... (V. Byzantinoslavica XX, 354). — Compte-rendu: M. Ja. SJUZJUMOV, Виз. Врем. XVII (1960) 257—260. A. K.

W. M. CALDER, III, *Libanius, De Socratis Silentio,* 35. Am. Journ. Philol. 81 (1960) 314. — The received text (V, p. 144, P. 1—4, Foerster) is emended by changing one letter so that ἀλλὰ Θηβαῖοι is read for ἀλλ' Ἀθηναῖοι, thus bringing out the antithesis and irony. J. M. H.

L. S. CHAČIKJAN, *Памятные записи армянских рукописей как исторический источник.* XXV Междунар. конгресс востоковед. Докл. делегации СССР. Москва 1960, стр. 12. — L'auteur s' occupe des mentions marginales dans les manuscrits arméniens des XIVe—XVIe siècles, qui contiennent très souvent des témoignages précieux concernant l'Arménie et des Etats voisins. A. K.

W. R. CHALMERS, *Eunapius, Ammianus Marcellinus, and Zosimus on Julian's Persian Expedition.* Class. Quart. N. S. 10 (1960) 153—160. — C. accepts Photius' statement (cod. 98) that Zosimus based his work closely on that of Eunapius, who followed the memoir of Oribasius, but he considers that Zosimus did not make use of Ammianus. He suggests that Eunapius may have published on Julian earlier than commonly supposed so that this was available to Ammianus. J. M. H.

M. E. COLONNA, *Gli storici* ... (V. Byzantinoslavica XVIII, 327; XIX, 341; XX, 129; XXI 355.) — Compte-rendu: Je. Č. SKRŽINSKAJA, Виз. Врем. XVII (1960) 260—263. A. K.

P. E. EASTERLING, *The Manuscript A of Sophocles and its Relation to the Moschopulean Recension.* Class. Quart., N. S. 10 (1960) 51—64. J. M. H.

ФЕОФИЛАКТ СИМОКАТТА, *История* ... (V. Byzantinoslavica XX, 129; XXI, 355.) Compte-rendu: Iv. DUJČEV, Byzantinoslavica XXI, 293—294. A. D.

A. GALSTJAN, *Новые армянские источники о монголах.* XXV Междунар. конгресс востоковед. Доклады делегации СССР. Москва 1960, стр. 9. A. K.

R. GUILLAND, *A propos d'un texte de Michel Psellos.* Byzantinoslavica XXI, 1—37. A. D.

R. A. GUSSEJNOV, *Сирийские источники XII—XIII вв. об Азербайджане.* XXV Междунар. конгресс востоковед. Докл делегации СССР. Москва 1960, стр. 6. — Краткое изложение книги того же автора. (Cf. Byzantinoslavica, XXII, 122.) A. K.

R. HENRY, Photius. Bibliothèque, t. I. (V. Byzantinoslavica XXI, 154; XXII, 122.) — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 90—91. A. D.

Иордан, О происхождении и деяниях гетов. Вступительная статья, перевод, комментарий Е. Ч. СКРЖИНСКОЙ. Москва 1960, стр. 436. — E. Skržinskaja a publié dans le troisième volume de la série « Monuments de l'histoire des peuples de l'Europe Centrale et Orientale au Moyen Age » le texte latin et la traduction russe des Getica de Jordanes. L'édition contient une introduction, un commentaire très détaillé et soigneusement composé, ainsi que des annotations. A. K.

W. JAEGER, *Studia in Photium.* Rhein. Mus. 103 (1960) 168—171. — Analyse critique du texte p. 208 b, 12 sq., 208 b, 17, 209 a 22 sq., 209 a 33 sq., 210 b 22). D.-Je.

Nic. KALLERGIS, Λαόνικος Χαλκοκονδύλης ὁ ἱστορικὸς Ἀθηναῖος. Ἀθηναϊκὰ 12 (1959) 37—41. R. G.

P. O. KARYŠKOVSKIJ, *Лев Диакон о Тмутараканской Руси.* Виз. Врем. XVII (1960) 39—51. — Léon le Diacre ne parle jamais du retour des guerriers d'Igor vers le Bosphore Cimmérien et ne nous donne pas lieu de croire qu'Igor possédait des domaines aux bords du détroit de Keretch. Selon l'opinion de K., la source probable de Léon le Diacre pour son récit de la campagne d'Igor, fut la *Vie de Basile le Jeune.* A. K.

T. LEVICKIJ, *«Китаб ар-Рауд ал-миᶜтар» ибнᶜАбд ал-Мунᶜима ал-Химйари (XV в.) как источник сведений о Восточной, Центральной и Северной Европе.* Пробл. востоковед. (1960) № 3, 129—136 (with an English summary). — The "Kitab ar-Raud al-miᶜtar" (the XV century composition of Ibn ᶜAbd al-Munᶜim al-Himyari), contains some data concerning the Black Sea, Slavs, Khazaria and other peoples and countries of Eastern Europe. A. K.

R. MARICHAL, *La construction de Sainte-Sophie de Constantinople dans l'Anonyme grec (Xᵉ siècle?) et les versions vieux-russes.* Byzantinoslavica XXI, 238—259. A. D.

J. MEYENDORFF, *Grégoire Palamas. Défense des saints hésychastes. Introduction, texte critique, traductions et notes.* Louvain, 1959, pp. L + 383. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 88—89. A. D.

Gy. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica I ...* Probleme de Istorie (Acad. de la R. P. R., Inst. des ét. roumano-soviétiques) 6 (1960). — Traduction en langue roumaine de l'ample compte-rendu d'A. P. Każdan paru dans Виз. Врем. XVI (1959) (V. Byzantinoslavica XXI, 357.) E. St.

Gy. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica I, II ...* (V. Byzantinoslavica XXI, 357.) — Rev. by P. WITTEK, Eng. Hist. Rev. 76 (1960) 717; K. CZEGLÉDY, Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 8 (1960) 455—460; R. GUILLAND, Byzantinoslavica 21 (1960) 311—313; IZEDDIN, Journ. Asiatique 248 (1960) 139—140; L. LIGETI, Acta Orient. Acad. Scient. Hung. 10 (1960) 301—307. J. M. H.

B. NEDKOV, *България и съседните и земи през XII в. според Идриси* (Bulgarien und seine Nachbarländer im 12. Jh. nach der Beschreibung von Idrisi). София 1960, 1—152. — Kritische Ausgabe des arabischen Textes mit XLV Faksimiles und 2 Karten nach den fünf besten Handschriften mit bulgarischer Übersetzung und Kommentar der drei Kapitel des bekannten Werkes des arabischen Geographen Idrissi, die sich auf die bulgarischen und balkanischen Länder beziehen. D. A.

N. T. NIKOLAOS, Τὸ Χρονικὸ τοῦ Μοναχοῦ Ἡσαΐου. Σερραϊκὰ Χρονικὰ 3 (1959) 240—248. R. G.

Fr. PRINGSHEIM, *Zum Plan einer neuen Ausgabe der Basiliken. Begründung ihrer Notwendigkeit und Gesichtspunkte für ihre Herstellung.* Berlin, 1956, pp. 51. — Compte-rendu: K. SVOBODA, Byzantinoslavica XXI, 290. A. D.

G. Ch. SARKISJAN, *О хронологической канве «Истории Армении» Мовсеса Хоренаци* (Über den chronologischen Zusammenhang in der „Geschichte Armeniens" von Moses Chorenazi). Moskau 1960, pp. 24. — Das Moses Chorenathsi auf die Chronologie besonderen Wert legte, ist bekannt; dennoch vermissen wir in seinem Geschichtswerk eine Zeittafel von der Art, wie sie etwa Eusebios vorlegte. Daß diese sich jedoch aus den in diesem enthaltenen Angaben rekonstruieren läßt, macht Sarkisjan durch seine Abhandlung deutlich. Irm.

G. Ch. SARKISJAN, *О хронологической канве «Истории Армении» Мовсеса Хоренаци.* XXV Международ. конгресс востоковед. Докл. делегации СССР. Москва 1960, стр. 15. A. K.

B. SCHLEISSHEIMER, *Kosmas Indikopleustes, ein altchristliches Weltbild.* Phil. Diss. München vom 27. 2. 1959. München: Verl. W. u. J. M. Salzer 1959, pp. 134. — Im Unter-

schied zur bisherigen Forschung, die sich vorwiegend den interessanten geographischen kultur- und religionsgeschichtlichen Details zugewendet habe, will Verfasser das Weltbild des Kosmas als Ganzes würdigen. Kosmas stehe unter dem Einfluß der antiochenischen Theologie, sein „Weltbild in seiner Gesamtkonstruktion ist syrisch-nestorianisch" (p. 112). U. Tr.

Scriptores historiae augustae ... Вестник древн. ист. (1960) № 2, 179—211. — Оглавление и указатель. (Cf. Byzantinoslavica XX, 132; XXI, 155.) A. K.

I. ŠEVČENKO, *Alexios Makrembolites and his "Dialogue between the Rich and the Poor."* Зборник радова LXV. Византолошки инст. 6 (1960) 187—228. — Compte-rendu: A. P. KAŽDAN, Вопросы ист. (1960) № 10, 193—194. A. K.

Thucydidis Historiae. Post Carolum Hude edidit Otto Luschnat. Vol. 1, libri 1—2. Editio altera correctior. Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri 1960, pp. 26, 213 (Academia Scientiarum Germanica Berolinensis. Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana). — Der Zweitauflage sind 11 Seiten Addenda et Corrigenda hinzugefügt, von denen sich ein nicht geringer Teil auf die Handschriftenbeschreibungen der Präfation bezieht. Der zweite Band der Edition wird hoffentlich bald folgen. Irm.

M. N. TICHOMIROV, *Русские летописи, вопросы их издания и изучения.* Вестник АН СССР (1960) № 8, 69—73. — Caractéristique générale des chroniques russes (en partie, l'auteur s'occupe aussi de la question de leur importance en tant que source de l'histoire de Byzance), histoire de la recherche et des éditions de ces chroniques. A. K.

E. VANDERPOOL, *News Letter from Greece.* Am. Journ. Archaeol. 64 (1960) 265—271. — Cited for a reference to the *Lexicon* of Photius. Professor Politis has found a complete MS of this in the Holy Nicanor Monastery at Zavorda near Kozani in Western Macedonia. He is preparing a catalogue of the 190 MSS in this monastery and the Classical Faculty of the University of Thessalonica has undertaken a critical edition of the whole *Lexicon.* J. M. H.

Vizantiski izvori za istoriju naroda Jugoslavije. (Sources byzantines pour l'histoire des peuples de Yougoslavie, I, II.) Beograd, 1955 et 1959. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 329; XX, 354.) — Compte-rendu: R. KATIČIĆ, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. XXIX (1959) 487—490. R. G.

D. A. ZAKYTHINOS, Βυζαντινὰ κείμενα. Βασικὴ Βιβλιοθήκη № 3. Athènes 1957, pp. XIX + 358. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 96—97. A. D.

B. Manuscrits et documents, papyrologie

D. ANGELOV, *Интересен изворов материал за богомилството в архивите и библиотеките на Москва и Ленинград.* (Interessantes Quellenmaterial in den Archiven und Bibliotheken in Moskau und Leningrad.) Ист. преглед XVI, кн. 2 (1960) 90—101. D. A.

Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete. Unter Mitwirkung mehrerer Fachgenossen hrsg. v. U. Wilcken 14 (1941) 240. — Der im Buchhandel vergriffene Band wurde von B. G. Teubner — Leipzig 1960 in einem unveränderten Nachdruck wieder zugänglich gemacht. Irm.

N. D. BOGOLJUBOVA—L. I. TAUBENBERG, *О древнерусских памятниках XIII—XIV вв. Рижского городского архива.* Учен. зап. Латвийского унив. XXXVI, вып. 6 A (1960) 7—22, илл. — Catalogue des documents de Smolensk, Polock, Novgorod, qui se trouvent dans les Archives municipales de Riga (dont 13 documents du XIII^{e} s.). A. K.

A. DAIN, *D'un répertoire des papyrus littéraires.* Bull. de l'Assoc. G. Budé, № 3 (1959) 395—400. — Observations et remarques sur l'établissement d'un nouveau répertoire, remplaçant celui de R.-A. Pack, paru en 1952. R. G.

J. DAY and S. B. PORGES, *Financial Transactions of Aurelia Titoueis.* Am. Journ. Philol. 81 (1960) 155—175. — The text of the three papyri in the Columbia collection (Nos. Inv. 59, 181 (28), 181 (30), dated respectively Febr. 3 (?) 372 A. D., Nov. 4, 372 A. D. and Dec. 17, 372 A. D. is published here with a translation and notes. J. M. H.

C. GIANELLI, *Alcuni formolari relativi alla « manumissio in ecclesia » tratti da eucologi italo-greci e slavi.* Riv. di cultura classica e medievale I, 2 (1959) 127—147. — Compte-rendu: I. DUJČEV, Byzantinoslavica XXI, 105—106. A. D.

B. T. GORJANOV, *Греческая рукопись № 25 фонда иноязычных памятников Матенадарана (Государственное хранилище древних рукописей при Совете Министров Армян-*

ской ССР). Виз. Врем. XVII (1960) 354—356, илл. — Description du chronographe grec du XVI^e s. (Matenadaran, collection des monuments en langues étrangères № 25) allant jusqu'en 1453. A. K.

J. E. GRANSTREM, *Палимпсесты Государственной публичной библиотеки.* Виз. Врем. XVII (1960) 78—84. — Г. характеризует некоторые палимпсесты Государственной публичной библиотеки, в том числе древнеболгарскую рукопись F. p. I, № 101 (XII в.), написанную по смытому греческому тексту X. в., содержащему, в частности, схолии к «Житию Евстратия». Работу по восстановлению палимпсестов осуществляет Д. П. Эрастов. A. K.

M. GUBOGLU, *L'importance des documents orientaux existant dans les archives, bibliothèques et collections roumaines.* Studia et Acta orientalia II (1960) 107—118. — Certains documents mentionnés se rapportent à l'histoire byzantine et post-byzantine (surtout les inscriptions de Dobroudja). E. St.

B. HEMMERDINGER, *Euthaliana.* Journ. Rom. Stud. 11 (1960) 349—355. — H. has already shown (XI Byz. Congress 1958 [Munich 1960] 227—231) that Evagrius of Antioch in the mid. 4th Century was the author of the "euthalian" edition of the acts, catholic epistles and pauline epistles. He gives here notes on (1) Le jour du martyre de Paul d'après Evagrius d'Antioche, given in the prologue to the pauline epistles, and in the *Martyrium Pault;* (2) Evagrius d'Antioche et les chiffres attiques; (3) le manuscrit "euthalien" du scribe Ephrem. H. discusses Paris arm. 27 which is tri-lingual — greek, armenian and italian, and the oldest armenian ms. of the acts and the epistles. J. M. H.

A. P. KAŽDAN, *Об одной южноитальянской грамоте XI в.* Средние века XVII (1960) 319—320. — Conjectures se rapportant au texte du testament grec (XI^e s.) de Bari (Codice diplomatico Barese IV, 1900, № 46) et remarques ayant trait à la libération des esclaves aux X^e—XI^e siècles. Au sujet de la libération des esclaves à Byzance au XI^e siècle, v. les testaments de Symbatios et de Kalè Bakouriani (G. G. Litavrin, Болгария и Византия в XI—XII вв., Москва 1960, p. 187 sq.; ibid., p. 102, n. 92). A. K.

L. KOENEN, *Ein theologischer Papyrus der Kölner Sammlung: Kommentar Didymos' des Blinden zu Zach. 9, 11 u. 16.* Archiv f. Papyrusforsch. u. verwandte Gebiete 17 (1960) 81—105. — 1940 wurden bei Tura Papyruskodizes mit Schriften des Origenes und Didymos' des Blinden gefunden, darunter auch ein umfangreicher Kommentar des letzteren zu Sacharja. Dieser Text befindet sich jetzt zum größten Teile in Kairo, wo er von J. L. Doutreleau zur Edition vorbereitet wird, lediglich die Seiten 227/8—241/2 kamen nach Köln. Sie legt Koenen in kommentierter Edition vor. Anhangsweise behandelt er das Verhältnis des Kommentars zu der Schrift De trinitate, die er im Unterschied zu Doutreleau dem Didymos zuweist und gegen dessen Lebensende, frühestens 395 entstanden sein läßt. Irm.

Wł. KOWALENKO, *Znowu o Dagome Iudex (na tle pracy Augusta Steffena: Ślady greckie w regeście Dagome Iudex).* Rocznik Hist. XXIV (1958) 233—251. — Compte-rendu: H. EVERT-KAPPESOWA, Byzantinoslavica XXI, 106—107. A. D.

C. J. KRAEMER, Jr., *Nessana. Excavations at Nessana.* III *Non-literary papyri.* Princeton: U. P. 1958, pp. XXIII, 355, with 8 pl. — Rev. by B. R. REES, Journ. Hell. Stud. 80 (1960) 218—219. — This collection of nearly 200 documents from early 6th—end of the 7th centuries A. D. gives a picture of a small Hellenistic community S. W. of Jerusalem on the main road to Egypt, providing valuable material for historian, philologist and lexicographer. J. M. H.

U. LAMPSIDIS, Οἱ ἀθηναϊκοὶ κώδικες τῆς Χρονικῆς Συνόψεως Κωνσταντίνου τοῦ Μανασσῆ. Ἀθηναϊκά 13 (1959) 17—32. R. G.

Fr. LASSERRE, Étude sur les extraits médiévaux de Strabon suivie d'un traité inédit de Michel Psellos. Ant. Class. 28 (1959) 32—79. — L'étude des excerpta de la Géographie de Strabon révèle l'existence d'une tradition manuscrite utilisée entre le IX^e et le XII^e siècles dont les leçons particulières correspondent souvent aux variantes interlinéaires des manuscrits conservés. Ces manuscrits ont donc eu dans leur ascendance commune un ancêtre dans les interlignes duquel avait été collationné le manuscrit étranger, en l'espèce l'exemplaire même de Photios. Un opuscule inédit de Psellos apporte les éléments décisifs dans la comparaison des deux traditions. D.-Je.

N. LEWIS, *Two Terminological Novelties.* Am. Journ. Philol. 81 (1960) 186—188. — Cited here for discussion of the term ἀπό στρατηγίων found in the New York University papyrus collection, Inv. № XV, 14 (unpublished), a loan document of 329 A. D. J. M. H.

L. R. MENAGER, *Notes critiques sur quelques diplômes normands de l'Archivio Capi-*

tolare di Catania. Boll. dell' Archivio Paleografico Italiano, N. S., II—III (1956—1957); 2e partie, pp. 145—174, avec deux facsimilés. — Compte-rendu: A. GUILLOU, Byzantinoslavica XXI, 99—105. A. D.

V. A. MOŠIN, *Сербская редакция Синодика в неделю православия.* Виз. Врем. XVII (1960) 278—353. — Suite (v. Byzantinoslavica XXII...). M. édite ici le texte de la rédaction serbe du Synodikon d'après le manuscrit du monastère Trojickij près de la ville de Plevalja en respectant également des variantes d'autres copies serbes ainsi que celles du Synodikon bulgare et russe. Parallèlement, il publie le texte grec (surtout d'après Vatic. 1600, XIIe siècle). A. K.

A. H. R. E. PAAP, *Nomina Sacra in the Greek papyri of the first five centuries A. D.* — Rev. by C. H. ROBERTS, Journ. Theol. Stud. 11 (1960) 410—412. J. M. H.

N. V. PIGULEVSKAJA, *Каталог сирийских рукописей Ленинграда* [= Палест. сб. 6 (1960)], стр. 230. — Après une courte caractéristique des recueils de manuscrits syriens à Leningrad, P. donne une description détaillée de 78 manuscrits (en ordre systématique). Dans l'annexe sont caractérisés des filigranes d'écrits syriens. Le livre est muni d'index commodes. A. K.

M. RICHARD, *Les inventaires de manuscrits grecs, état de la question.* Akten des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongresses 1958. München 1960, pp. 511—514. — Erste Nachträge zur 2. Auflage des von Richard verfaßten „Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs" (Paris 1958). Der S. 514 geäußerte Wunsch nach Neudrucken noch brauchbarer älterer Handschriftenkataloge beginnt inzwischen durch Zusammenarbeit des Zentralantiquariats der Deutschen Demokratischen Republik in Leipzig und einer internationalen Kommission verwirklicht zu werden. Irm.

F. THIRIET, *Régestes des délibérations du sénat de Venise...* (V. Byzantinoslavica XX, 137.) — Compte-rendu: B. GEREMEK, Kwartalnik Hist. Kult. Material. VIII, 1 (1960) 134—135. Kap.

Th. St. TZANNETATOS, Τὸ Πρακτικὸν τῆς Λατινικῆς Ἐπισκοπῆς Κεφαλληνίας τοῦ *1264.* Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 170—184. — Das Dokument liegt vor im Original, einer Kopie sowie einem Auszug, welche sämtlich im Archiv der St. Markus-Kirche zu Zakynthos verwahrt werden. Der Autor beschreibt — in kritischer Auseinandersetzung mit den früheren Editoren — die drei Fassungen, deren übersichtliche Herausgabe Desiderat bleibt. Irm.

N. A. VEIS (Bees), Καταστατικὸν γράμμα τῆς μονῆς τῆς Θεοτόκου ἐν τῷ σπηλαίῳ τοῦ Γραδιστίου. Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 79—96. — Der Verfasser macht — mit der ihm eigenen Umständlichkeit — mit einer Urkunde des 14. Jahrhunderts bekannt, die als Nr. 14 im Archiv des zu den Meteora gehörenden Klosters τῆς Μεταμορφώσεως verwahrt wird. Irm.

N. WILSON, *Some Palaeographical Notes.* Class. Quart. N. S. 10 (1960) 199—204. — W. describes MS. Paris. gr. 2935 (Demosthenes), part of which was written by the same calligraphic hand of the 10th century as the Vatican Plato (Vat. gr. 1). He gives a note on MS. Brit. Mus. Burney 95 (codex Crippsianus) which he thinks was written by a 14th century chancery scribe. W. briefly discusses collation and contamination by Byzantine editors, citing instances from Constantinople as well as distant monasteries e. g. on Mt Sinai and in Jerusalem. J. M. H.

Fr. ZUCKER, *Urkundenreferat.* Archiv f. Papyrusforsch. u. verwandte Gebiete 17 (1960) 110—114. — Bespricht V. Bartoletti, Papiri Greci e Latini, 14, Firenze 1957. Davon sind herauszuheben die Nr. 1423, ein Brief aus dem 4. Jahrhundert; 1424, eine kaufmännische Deklaration aus dem 4.—5. Jahrhundert; 1425, die Bittschrift eines Klosters aus dem 5. Jahrhundert; 1428, ein Entschuldigungsschreiben aus dem 6. Jahrhundert. Irm.

C. Bibliothèques et archives

G. B., *La bibliografia dell' Archivo Vaticano.* Tirage à part: Riv. di storia della Chiesa in Italia 14 (1960) 3—5. — Seit der Öffnung der vatikanischen Archive im Jahre 1881 ist eine Vielzahl von Veröffentlichungen aus diesen hervorgegangen. Um diese bibliographisch zu erfassen, wurde 1931 eine „Commissione Internazionale per la Bibliografia dell' Archivo Vaticano" konstituiert über deren Tätigkeit informiert der Bericht. Irm.

V. N. PERETC, *Описание собрания рукописей проф. И. А. Шляпникова, принесенного в дар владельцем Саратовскому государственному университету.* Археограф. Ежегодник за 1959 г. (Москва 1960) 361—466. — Première partie du catalogue des manuscrits faisant

partie de la collection I. A. Šljapnikov. La collection comprend 451 manuscrits, dont 9 du XV^e siècle. A. K.

V. HISTOIRE

A. Travaux historiques en général

M. ALEXANDRESCU-DERSCA, *L'expédition d'Umur Beg d'Aydin aux bouches du Danube (1337 ou 1338).* Studia et Acta Orientalia II (1960) 3—23. — Commentaire se rapportant à l'histoire du Sud-Est Européen, d'un passage de la chronique rimée *Düsturname,* œuvre de l'un des plus anciens poètes et chroniqueurs turcs, Enveri. L'auteur considère que le récit d'Enveri concorde, dans ses grandes lignes, avec la situation de l'Empire Byzantin qui, menacé de toutes parts et surtout par l'Etat ottoman, était contraint de faire appel aux Turcs d'Umur Beg. Selon l'auteur, le récit de *Düsturname* concorde avec les données existantes sur le déclin de la domination byzantine aux bouches du Danube, l'expansion valaque vers l'Est, l'importance économique de la région du delta due à l'abondance des céréales et à la traite des esclaves. E. St.

M. ALEXANDRESCU-DERSCA, *Contribution à l'étude de l'approvisionnement en blé de Constantinople au XVIII^e siècle.* Studia et Acta Orientalia I (1958) 13—37. — L'auteur montre comment, disposant d'une forte organisation héritée de Byzance, les sultans cherchèrent la solution du problème de l'approvisionnement en blé de Constantinople dans une règlementation rigoureuse du commerce des grains, ainsi que dans une politique de monopole et de stockage, en vue de constituer des réserves de céréales suffisantes pour satisfaire la consommation de la population constantinopolitaine en cas de besoin. E. St.

M. ANDREEV—V. KUTIKOV, *Договорът на добруджанския владетел Иванко с генуезците 1387 г.* (Der Vertrag des dobrudshanischen Fürsten Ivanko mit den Genuesern vom Jahre 1387.) Годишник на Софийския държавен унив., юрид. фак. 52 (1960) 1—110. — Eine ausführliche rechtsgeschichtliche Untersuchung des wichtigen Vertrages zwischen dem bulgarischen Fürsten Ivanko und der genuesischen Republik, der am Vorabend der türkischen Eroberung geschlossen wurde. Am Schluß der Abhandlung folgt der lateinische Text des Vertrages mit einer bulgarischen Übersetzung versehen. D. A.

D. ANGELOV, *Аграрните отношения ...* (V. Byzantinoslavica XX, 139.) — Compte-rendu: M. M. FREJDENBERG, Виз. Врем. XVII (1960) 241—249. A. K.

D. ANGELOV, *Въпроси на феодализма в българските земи през XIII—XIV в.* (Probleme des Feudalismus in den bulgarischen Ländern während des 13. und 14. Jh.) Ист. преглед XVI кн. 6 (1960) 61—90. — Der Aufsatz besteht aus folgenden Teilen: 1. Allgemeine Übersicht über die Quellen, wobei d. V. betont, daß außer den Chrisovulen der bulgarischen Könige als Quellenmaterial für die feudalen Verhältnisse in Westbulgarien auch die Urkunden der serbischen Herrscher zu benützen sind. 2. Entwicklung und Wesen der Großgrundherrschaft weltlicher und kirchlicher Feudalen. 3. Die Lage des Bauern und die feudale Rente. D. A.

D. ANGELOV, *Zur Frage des Feudalismus auf dem Balkan im 13. bis 14. Jahrhundert.* (Recueil des Etudes historiques à l'occasion du XI^e congrès international des sciences historiques, Stockholm 1960.) Sofia, 1960, 108—129. — Zusammenfassender Überblick über die wichtigsten Probleme der Entwicklung des Feudalismus in den balkanischen Staaten im Laufe des 13. und 14. Jh. Es wird vorwiegend das Anwachsen der Großgrundherrschaft verfolgt sowie die Lage des Bauerntums und das Wesen der feudalen Rente. Man stellt unleugbare Ähnlichkeit in den feudalen Verhältnissen in den drei balkanischen mittelalterlichen Staaten — Byzanz, Bulgarien und Serbien und zugleich spezifische Eigentümlichkeiten für jedes einzelne Land fest. D. A.

D. ANGELOV, *Despre unele probleme ale istoriei social-economice a Bizanțului.* Analele Romino-Sovietice (seria Ist.) 3 (1960) 82—96. — Traduction en langue roumaine d'un article paru dans Вопросы Ист. (1960) № 2: *О некоторых вопросах социально-экономической истории Византии.* E. St.

A. V. ARCIHOVSKIJ, *Новгород Великий в XI—XV веках.* Вопросы ист. (1960) № 9, 26—31. — Novgorod était non seulement une ville de commerçants, mais aussi avant tout, d'artisans, de même que les villes occidentales médiévales. Ses traits caractéristiques consistaient en ce que la domination était, du point de vue économique et politique, entre les mains des féodaux. A. K.

P. P. ARGENTI, *The Occupation of Chios by the Venetians...*, I—III. (V. Byzantinoslavica XXI, 362; XXII, 131.) — Rev. by C. A. TRYPANIS, Journ. Hell. Stud. 80 (1960) 246. J. M. H.

St. ARTEMAKIS, Ὁ αὐτοκράτωρ Κωνσταντῖνος. Νέα Ἑστία 65 (1959) 799—801. R. G.

E. ASHTOR, *Prolegomena to the Medieval History of Oriental Jewry*. Jewish Quart. Rev. 50 (1959) 55—68; 147—166. J. M. H.

J. M. AUBERT, *Moyen âge et culture antique*. Bull. de l'Assoc. G. Budé 4 (1960) 250—264. — Beachtet Byzanz — ungerechtfertigt — nur im Zusammenhang mit der Justinianischen Kodifikation des römischen Rechts. Irm.

F. BABINGER, *Mehmed der Eroberer und seine Zeit. Weltenstürmer einer Zeitenwende*. München: F. Bruckmann, 2. Aufl. (4.—5. Tausend) 1959, pp. XIV, 592, 34 Abb. u. Karten auf 16 Taf. u. im Text. (Cf. Byzantinoslavica XVI, 385; XVII, 160; XVIII, 137.) — Das 1953 erschienene Werk, das inzwischen auch ins Französische (1954) und Italienische (1957) übersetzt worden ist, liegt jetzt in einer zweiten, wohlfeileren Auflage vor. Einige Zusätze und Berichtigungen haben den Inhalt kaum verändert, die Zahl der Abbildungen wurde reduziert, dabei jedoch einige neue zugefügt. Zu bedauern ist, daß der fertiggestellte Ergänzungsband mit Quellen und Belegen noch nicht gedruckt werden konnte. U. Tr.

G. M. BACHTADZE, *К вопросу о происхождении Древнерусского государства*. Тбилиси 1960, стр. 86 (на груз. яз.). — Краткий очерк историографии вопроса о возникновении Киевского государства A. K.

Al. BĂRCĂCILĂ, *Dacia şi Dania în istoriografia medievală* (« Dacia » et « Dania » dans l'historiographie et la cartographie du Moyen-Âge). Studii şi Cercetări de Ist. Medie (Etudes et Recherches d'Histoire Médiévale) III. Bucarest 1959, pp. 341—358. — L'auteur traite de la confusion qui existe chez les chroniqueurs et les cartographes du Moyen-Age au sujet de Dania (le Danemark) et Dacia (La Dacie), confusion due à leur ignorance des réalités de la région du Danube et de la Mer Noire et à la ressemblance de ces deux noms. Il s'occupe également de la manière dont les territoires situés au Nord du Danube sont représentés sur les cartes de Turin, de St. Severin et d'Albis, ainsi que sur la carte anglo-saxonne et sur celle d'Ebstorf. Les cartes fournissent de nouvelles données relatives à la population romanisée au nord du Danube et au sud, dans le territoire de l'Empire Byzantin. E. St.

M. BERZA, *Haraciul Moldovei şi Ţării Româneşti în sec. XV—XIX* (Le Haradj de la Moldavie et de la Valachie aux XV^{e}—XIX^{e} siècles). Studii şi Cercetări de Ist. Medie (Etudes et Recherches d'Histoire Médiévale) II (1957) 7—47. — La plus ample et la plus profonde étude sur cette matière dans la littérature historique roumaine. Pour l'histoire de Byzance au temps de l'offensive ottomane qui aboutit à la conquête de Constantinople. E. St.

J.-P. BRISSON, *Autonomisme et christianisme dans l'Afrique romaine...* (V. Byzantinoslavica XXII, 132.) — Rev. by S. L. GREENSLADE, Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 181—184. J. M. H.

G. CANKOVA-PETKOVA, *О територии Болгарского государства в VII—IX вв.* Виз. Врем. XVII (1960) 124—143. — A son origine, l'état bulgare, pendant environ un siècle et demi, n'avait qu'un territoire assez restreint. Sous le nom de Bulgarie étaient comprises les terres occupées par les Protobulgares, tandis que les régions occupées par les Slaves étaient généralement nommées « Slavinia ». A. K.

G. CANKOVA-PETKOVA: *Феодалното земевладение в южните и югозападните български земи под византийско владичество* (Die feudale Großgrundherrschaft in den südlichen und südwestlichen bulgarischen Ländern während der byzantinischen Herrschaft). Известия на Инст. за бълг. ист. 8 (1960) 273—305. — Auf Grund zahlreicher Quellen verfolgt die Verfasserin die Entwicklung der Großgrundherrschaft in den bulgarischen Ländern im Laufe des 11. und 12. Jh. und untersucht speziell das Wesen des Pronoia-Systems des sogenannten ktitorischen Rechts, der „Exkussia" und der „Immunität". D. A.

B. CVETKOVA, *Геройчната съпротива на българите против турското нашествие*. София 1960. — Populäre Darstellung des hartnäckigen Kampfes des bulgarischen Volkes gegen die ottomanischen Eindringlinge in der zweiten Hälfte des 14. Jh. D. A.

C. DAICOVICIU, E. PETROVICI u. Gh. STEFAN, *Zur Frage der Entstehung der rumänischen Sprache und des rumänischen Volkes*. Nouvelles Et. d'Hist., publiées à l'occasion du XI^{e} congrès des sciences historiques, Stockholm 1960. Bucarest 1960, p. 91—134. —

Mit anthropologischen, archäologischen und linguistischen Argumenten unterstreichen die Verfasser die Feststellung, daß das rumänische Volk und die rumänische Sprache „Ergebnis der Romanisierung des autochthonen dakisch-moesischen Elementes" (S. 134), durch allmähliche Assimilation der Slawen und anderer auf dem Territorium des heutigen Rumäniens siedelnder Völkerschaften während des 8. und 9. Jahrhunderts entstanden sind. Irm.

H. DANNENBAUER, *Die Entstehung Europas. Von der Spätantike zum Mittelalter.* Bd. I: *Der Niedergang der alten Welt im Westen.* Stuttgart, W. Kohlhammer, 1959, pp. XI, 410, 2 maps. — Rev. by A. H. M. JONES, Eng. Hist. Rev. 76 (1961) 83—84 who points out that D.'s attitude is that of a "western" historian and that, though excellent on intellectual and religious problems, he is poor on economic and administrative questions. J. M. H.

Ch. DIEHL, *Byzance, Grandeur et Décadence.* Paris, Flammarion, 1961, pp. 332. — Nouvelle édition (troisième), après la première en 1919 et la seconde en 1926, de l'ouvrage de l'éminent byzantinologue Charles Diehl. M. R. Guilland qui s'est chargé de cette tâche dit à vrai titre dans la préface (pp. 5—7) qu'il s'agit plutôt d'une brillante synthèse de toutes les questions byzantinologiques que d'une histoire de Byzance au sens courant du mot. Ce livre a rendu et rendra encore d'importants services aux études byzantinologiques surtout en tant que « le meilleur ouvrage d'initiation à l'histoire de cet Empire ». On ne saurait être assez reconnaissant de ce que ce livre, épuisé depuis longtemps, vient de nouveau à la portée des jeunes byzantinologues. La bibliographie (pp. 317—328) est complétée par les travaux principaux des dernières années (avant 1959). Cette édition ou plutôt réimpression n'est pas aussi représentative que l'édition américaine (Ch. Diehl, Byzantium Greatness and Decline, New Brunswick, 1957, préparée et complétée par Mr. P. Charanis), mais l'on ne peut pas douter qu'elle ne rende de fort bons services aux études byzantinologiques. A. D.

G. DOWNEY, *Julian and Justinian and the Unity of Faith and Culture.* Church Hist. 28 (1959) 339—349. — D. shows how both these rulers believed in the necessity for agreement between religious belief and cultural activities. J. M. H.

G. DOWNEY, *Constantinople in The Age of Justinian.* Norman, Univ. of Oklahoma Press, 1960, pp. XIII, 181 (The Centers of Civilization Series). — Der bekannte amerikanische Byzantinist gibt in diesem Buche einen für weitere Kreise bestimmten Überblick über die inneren und äußeren Schicksale Konstantinopels in der Zeit von 527 bis 565. Irm.

G. DOWNEY, *The Size of the Population of Antioch.* Trans. and Proc. Am. Philolog. Ass. 89 (1958) 84—91. — D. examines all the texts known to him offering evidence between 301 B. C. and A. D. 588. J. M. H.

I. DUJČEV, *Un nouveau témoignage de Jacques de Bulgarie.* Byzantinoslavica XXI, 54—61. A. D.

I. DUJČEV, *Последният защитник на Срем в 1018 г.* (Der letzte Verteidiger von Srem im Jahre 1018). Изв. на Инст. за бълг. ист. 8 (1960) 309—323. — Der Verfasser versucht nachzuweisen, daß der letzte uns bekannte Verteidiger gegen die Byzantiner der Stadt Sirmium, der in der Erzählung von J. Scylitzes — G. Cedrenus — unter dem Namen Sermon erwähnt worden ist, in Wirklichkeit nicht so geheißen hat. Der Name Sermon (Σέρμων) sei eine korrupte Form der Benennung der Stadt Sirmium (Σιρμίον). D. A.

T. EHRHARDT, *Constantine, Rome and the Rabbis.* Bull. John Rylands Libr. Manchester 42 (1959—1960) 288—312. — The value of the so-called *Actus Sylvestri* for our knowledge of Constantine is discussed by E., with special reference to Sylvester's dialogue with the Rabbis and other evidence of anti-Judaism. J. M. H.

I. F. FICHMAN, *К характеристике корпораций византийского Египта.* Виз. Врем. XVII (1960) 17—27. — Traduction et analyse de deux papyrus byzantins: PSI XII, 1265 (426 ou 441) et SB 6266 (= SB 6704) (année 538); dans le premier, il s'agit de la corporation des changeurs, gens libres, dans le second, de la corporation des « chasseurs » (ἀγρευταί) qui dépendaient du propriétaire de terres. Selon l'opinion de F., ces documents reflètent l'existence de deux types de corporations en Egypte aux Ve—VIe siècles. A. K.

D. J. GEANAKOPLOS, *Emp. Michael Palaeologus and the West 1258—1282.* (V. Byzantinoslavica XXI, 163; XXII, 134.) — Rev. by S. RUNCIMAN, History 45 (1960) 138—139; by F. HALKIN, S. J., Journ. Eccles. Hist. 11 (1960) 114—115; by D. M. NICOL, Journ. Theol.

Stud. N. S. 11 (1960) 199—202; by J. G. ROWE, Church Hist. 29 (1960) 214—215; by R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 107—108; by W. ULLMANN, Heythrop Journal 1 (1960) 245—247, and D. P. WALEY, who criticises G's apparent lack of knowledge of the western world. J. M. H.

M. GUBOGLU, *A propos de la monographie du professeur Franz Babinger: Maometto il Conquistatore e il suo tempo.* Studia et acta orientalia II (1960) 217—237. — L'auteur apporte au livre de Fr. Babinger, quelques rectifications au sujet des relations turco-balkaniques et turco-byzantines à l'époque de la conquête de Constantinople. E. St.

F. HAMPL, *Die Gründung von Konstantinopel.* In: Festgabe, dargebracht Harold Steinacker zur Vollendung des 80. Lebensjahres, 26. Mai 1955 (Red.: H. Rößler). München, Oldenbourg 1956, p. 10—21. (Cf. Byzantinoslavica XIX, 350—351.) — Die erst kürzlich wieder von Alföldi und Vogt vertretene Meinung, Konstantinopel sei als spezifisch christliches Gegenstück zum alten heidnischen Rom von Konstantin gegründet worden, wird vom Verfasser besonders unter Hinweis darauf bestritten, daß ein Teil der Constantinopolis-Münzen auf der Rückseite das Bild der Stadtgöttin Tyche trage und Konstantin in Konstantinopel auch heidnische Tempel bauen ließ. Kö.

Historische Forschungen in der DDR. Analysen und Berichte. Zum 11. Internationalen Historikerkongreß in Stockholm 1960. Berlin 1960, pp. 634 (Zeitschr. f. Geschichtswiss. 8 [1960] Sonderheft). — In dieser Zeitschrift von Interesse sind die Beiträge von R. Günther und G. Schrot über wirtschafts- und sozialhistorische Forschungen zur Geschichte des Altertums (S. 22 ff.), von J. Irmscher über das Institut für griechisch-römische Altertumskunde der Deutschen Akademie der Wissenschaften (S. 53 ff.) und, partiell, von B. Spiru über Arbeiten zur Geschichte der europäischen Volksdemokratien (S. 474 ff.). Eine speziell byzantinistische Information fehlt! Irm.

A History of the Crusades, vol. I ... (V. Byzantinoslavica XVII, 384; XVIII, 141.) — Compte-rendu: M. A. ZABOROV, Виз. Врем. XVII (1960) 263—273. A. K.

J. M. HUSSEY, *Ascetics and Humanists in Eleventh-Century Byzantium.* London 1960, pp. 21 (Friends of Dr. William's Library). — Ausgehend von C. Neumann, die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen (Leipzig 1894, 2. Aufl. Amsterdam 1959), kennzeichnet die Verfasserin unter Heranziehung der letzten Textausgaben und Monographien die geistige Situation in Byzanz am Vorabend der Kreuzzüge, die trotz aller kirchlichasketischen Einflüsse sichtbar von dem „perennial hellenism" (E. Kitzinger) Zeugnis ablegt. Irm.

J. KABIERSCH, *Untersuchungen zum Begriff der Philanthropia bei dem Kaiser Julian.* Wiesbaden: Harrassowitz in Komm. 1960, pp. 96 (Klass.-philol. Stud. 21). — Philanthropia umfaßt für das Herrscherideal Julians die beiden Aspekte der Milde (clementia) und Freigebigkeit (liberalitas). Verfasser untersucht, über das Thema hinausgreifend, auch die Vorbilder, die Julian angeregt haben und betont vor allem den Einfluß des Themistius. Tr.

I. KAWAR, *Procopius and Arethas.* Byz. Zeitschr. 50 (1957) 39—67; 362—382. — K. versucht an Hand der Darstellung des Arethas, des Ghassanidenfürsten, und besonders dessen Tätigkeit während des 1. und 2. persischen Krieges unter Justinian bei Prokop nachzuweisen, daß dieser keineswegs sine ira et studio schreibt. Arethas wird bei 2 Gelegenheiten, der Niederlage von Callinicum (J. 531) und dem assyrischen Feldzug (J. 541) als Verräter an der römischen Sache dargestellt. Arethas wird hier von Prokop in falschem Lichte gezeigt; so erwähnt Prokop nicht seine engen politischen Beziehungen zum römischen Reich, seine monophysitische Einstellung, seine Tätigkeit für die Römer. Hierzu führt ihn nicht eine persönliche Abneigung gegen Arethas (etwa, weil dieser Monophysit ist), sondern der „Verrat" des Arethas dient einerseits dazu, Belisar von der Schuld an den beiden Niederlagen freizusprechen, andererseits Justinians politisches Urteil (er hatte Arethas zum Oberphylarchen von Arabien ernannt) und seine arabische Politik zu diskreditieren. Die Entdeckung dieser Technik Prokops ist wichtig für die Beurteilung seiner Angaben. I. Roch.

A. P. KAŽDAN, *Деревня и город* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 365.) — Compte-rendu. G. G. LITAVRIN, Вопросы ист. (1960) № 9, 141—144. A. K.

A. P. KAŽDAN—G. G. LITAVRIN, *Очерки* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 164 sq.) — Compte-rendu: D. ANGELOV, Виз. Врем. XVII (1960) 226—236. A. K.

G. G. LITAVRIN, *Болгария и Византия в XI—XII вв.* Москва 1960, стр. 472 + карта. — Se basant sur des sources abondantes, y compris des données archéologiques, numismatiques et sigillographiques de Théophylacte, et en prenant scrupuleusement en consi-

dération la littérature. L. donne une caractéristique très complète de la production et des conditions sociales en Bulgarie sous la domination byzantine, ainsi que de la structure politique des terres conquises et de l'histoire de la lutte du peuple bulgare pour son indépendance. Le manque de matériel oblige l'auteur, dans plusieurs cas, à dépasser le cadre chronologique qu'il s'était désigné (1018—1087) et d'avoir recours à des données du commencement du XIIIe siècle; parfois il se voit obligé d'utiliser des matériaux concernant d'autres parties de l'empire et de résoudre des problèmes « généraux byzantins ». L'auteur pose beaucoup de questions qui pratiquement n'avaient pas été traitées précédemment; il rassemble par d'infimes détails des données concernant l'agriculture et l'artisanat en Bulgarie du XIe—XIIe siècles (p. 11—24), la rente féodale (p. 201—219) et la vassalité (p. 237—246). L. examine toute une série de problèmes litigieux: a) la question des paysans d'Etat (p. 41—57): L. considère les paysans payant des impôts au fisc comme libres et situe la conversion des rentes d'Etat en une rente féodale centralisée, aux XIe—XIIe siècles; b) la pronoïa (p. 144—156): selon L. elle évolua de la propriété purement conventionelle à la propriété héréditaire; c) l'immunité (p. 220—237): L. admet que « l'exkusseia » des XIe—XIIe siècles comportait les droits de juridiction; d) la question de « l'autonomie » de la Bulgarie (p. 253—258): L. rejette la thèse soutenue par V. Zlatarskij de « l'autonomie » bulgare sous la domination byzantine, spécifiant que le terme ὑπόσπονδος signifie « subjugué »; e) l'organisation administrative des thèmes bulgares (p. 260—283): d'après l'opinion de L., la Bulgarie était divisée en trois grands districts qui eux-mêmes se composaient d'unités plus petites; f) la question de la datation des évènements des années 1185—1187 (p. 437—439): L. accepte la datation indiquée par I. Dujčev, quoique avec certaines réserves, etc. Ces questions litigieuses ayant été tranchées, la valeur de celles-ci consiste en l'explication que L. nous donne de ces problèmes compliqués sachant qu'il a pesé rigoureusement toutes les opinions contraires et qu'il ne nous impose pas son opinion personnelle comme dogme. L'auteur arrive à la conclusion générale que les relations productives en Bulgarie aux XIe—XIIe siècles avaient un caractère féodal. Ceci me paraît incontestable. Plusieurs questions particulières, celles de la pronoïa, de l'exkusseja et des paysans d'Etat, restent encore à discuter. A. K.

D. MIOC, H. CHIRCĂ et St. STEFĂNESCU, *L'évolution de la rente féodale en Valachie et en Moldavie du XIVe siècle au XVIIIe siècle*. Nouvelles Et. d'Hist., II (1960) 221—252. — Les auteurs distinguent les périodes suivantes dans l'évolution de la rente féodale: 1) Xe—XIVe siècles — il est fort probable que la forme prédominante ait été la rente en travail sans que celle en produits ait fait défaut; 2) XIVe—1ère moitié du XVe siècle — coexistence de la rente-travail et de la rente-produits avec une tendance à la prédominance de cette dernière; 3) Du milieu du XVe — au milieu du XVIe siècle la rente produits devient prédominante; 4) du milieu du XVIe au milieu du XVIIe siècle — lutte des seigneurs pour imposer le travail comme forme dominante de la rente et résistance des paysans; 5) du milieu du XVIIe au milieu du XVIIIe siècle, coexistence des trois formes de la rente avec prédominance de la rente-produits. Les conclusions des auteurs sont importantes pour une meilleure connaissance des institutions féodales de l'Europe du sud-est et de Byzance, lesquelles accusent de nombreux traits communs. E. St.

MUSTAFA A. MEHMET, *De certains aspects de la société ottomane à la lumière de la législation (kanunname) du sultan Mahomet II (1451—1481)*. Studia et Acta Orientalia II (1960) 127—160. — Selon l'auteur, les kanunnamés de Mahomet II, dans la mesure où ils reflètent le passé, représentent la consécration juridique de l'évolution de la société ottomane, dans son ensemble, jusqu'au moment envisagé (c'est la période historique où le féodalisme ottoman se trouvait en pleine évolution, avec des relations sociales et une organisation d'Etat nettement cristalisées). Il faut regretter que l'auteur, considérant la conquête ottomane non seulement comme une conquête militaire, mais aussi comme une conquête sociale et politique, néglige le fait que le territoire conquis avait été organisé auparavant à la façon byzantine, et qu'il était historiquement impossible que la législation byzantine n'exerçât aucune influence sur la législation ottomane. E. St.

V. MUTAFČIEVA, *Откупуването на държавни приходи в Османската империя през XV—XVII в. и развитието на паричните отношения*. Ист. Преглед (1960) кн. 1, 40—74. — Compte-rendu: K. V. CHVOSTOVA, Вопросы ист. (1960) № 12, 188—189. A. K.

C. NEUMANN, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen*. Amsterdam 1959, pp. X, 121. — Der verdienstvolle Verleger A. M. Hakkert legt einen

Offset-Neudruck des noch immer wichtigen Werkes nach der Ausgabe von 1894 vor. Irm.

A. D. NOVIČEV, *Крестьянское восстание в Турции в начале XV в.* Проблемы востоковед. (1960) № 3, 67—81 (with an English summary). — On the basis of Turkish and Byzantine sources ("History" of Ducas was used in Russian translation). N. describes the popular uprising in 1416, led by Sheikh Bedreddin. A. K.

K. A. OSIPOVA, *Аллиленгий в Византии в X веке.* Виз. Врем. XVII (1960) 28—38. — Aux VIII^e—IX^e siècles, l'allèlengyon (obligation de payer des impôts pour des terres tombées en déshérence) n'existait pratiquement pas. Au X^e siècle, l'allélengyon était perçu sur toute la communauté pour les terres dont les propriétaires bénéficiaient d'un allègement et d'un dégrèvement. Et même temps, selon O., la somme globale des impôts était augmentée. La perception de l'allèlengyon sur toute la communauté entraînait celle-ci peu à peu vers le servage. N. G. Svoronos n'est pas de cet avis: voir *Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XI^e—XII^e siècles.* Paris, 1959, p. 120. Selon lui, la compensation de ce dégrèvement ne retombait sûrement pas sur la communauté. A. K.

G. OSTROGORSKIJ, *Byzantine cities in the early middle ages.* Dumbarton Oaks Papers 13 (1959) 47—66. — Compte-rendu: A. P. KAŽDAN, Вопросы ист. (1960) № 8, 208—209. A. K.

A. D. PAPAZJAN, *Иноземное господство в Араратской области (XV в.).* Изв. АН Армянской ССР 7—8 (1960) 21—40. — Vom Ende des 14. bis zum Ende des 15. Jahrhunderts stand Ostarmenien unter turkmenischer Herrschaft, deren Formen im einzelnen der Veränderung unterlagen. Die Abhandlung befaßt sich mit chronologischen Spezialfragen dieses Geschichtsabschnittes. Irm.

V. T. PAŠUTO, *Очерки истории СССР, XII—XIII вв.* Москва 1960, стр. 220. — Esquisse de vulgarisation. Les relations byzantinorusses — pp. 73—75; les relations de Byzance avec les peuples du Nord du Caucase et de la Crimée — pp. 96—98. A. K.

Ju. A. PETROSJAN, *Об одном издании Турецкого исторического общества.* Проблемы востоковед. (1960) № 4, 227—229. — Compte-rendu sur le livre de I. H. Uzunçarşili, Osmanli tarihi, I cilt. Ankara, 1947, où l'auteur s'occupe de l'histoire des Turcs jusqu'à la chute de Constantinople. A. K.

P. PETROV, *Въстанието на Ивайло* (Der Aufstand von Ivailo). София 1 (1960) 1—70. — Populäre Darstellung des Bauernaufstands in Bulgarien im Jahre 1277—1280. D. A.

P. PETROV, *Към въпроса за българо-византийските отношения през втората половина на XIII в.* (Zur Frage der byzantinisch-bulgarischen Beziehungen in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts.) Ист. преглед XVI, кн. 1 (1960) 83—91. — Chronologisch-faktologische Untersuchungen auf Grund einer wenig benützten Urkunde des ungarischen Königs Bela IV. vom 8. 4. 1269. D. A.

P. PETROV, *Поражението на латинците при Ордин и неговото историческо значение* (Die Niederlage der Lateiner bei Adrianopel und ihre geschichtliche Bedeutung). Ист. преглед XVI кн. 4 (1960) 26—52. — Populäre Schilderung auf Grund der bekannten Quellen der Schlacht zwischen Bulgaren und Lateinern bei Odrin am 14. April 1205 mit Hinsicht auf die verhängnisvollen Folgen für die lateinische Herrschaft auf dem Balkan. D. A.

P. PETROV, *Въстанието на Константин и Фружин* (Der Aufstand von Konstantin und Fružin). Изв. на Инст. за ист. 9 (1960) 187—215. — Auf Grund der von M. Dinič herausgegebenen Schrift des ungarischen Königs Sigismund an den burgundischen Fürsten Philipp vom 16. 4. 1404 versucht der Verfasser nachzuweisen, daß der Aufstand des bulgarischen Fürsten Konstantin im Jahre 1404 im Zusammenhang mit einer umfangreichen antitürkischen Koalition von Bulgaren, Serben, Bosniern, Wallachen und Ungarn unter der Führung des ungarischen Königs Sigismund stand. D. A.

P. PETROV, *Образуване и укрепване на Западната българска държава, част първа, към хронологията на периода 966—986 г.* (Die Gründung und Verstärkung des Westbulgarischen Staates), I. Teil, Zur Chronologie der Periode zwischen 966—986. Годишник на Софийския унив. III, кн. 2, фил. ист. фак. (1960) 1—58. — Auf Grund kritischer Untersuchung der byzantinischen Ereignisse in der bulgarischen Geschichte in den letzten Jahren der Regierung des Königs Peter und in der ersten Phase der Entwicklug des westbulgarischen Staates, macht der Verfasser Feststellungen wobei er oft die von V. N. Zlatarski festgesetzten Daten bestreitet. D. A.

Dem. PHYLIZIS, Τὰ ὀστᾶ τοῦ αὐτοκράτορος Τραπεζοῦντος Ἀλεξίου Δ' Κομνηνοῦ. Πελοποννησιακά (1959) 5054—5055. R. G.

Résumés des communications. Comité International des Sciences Historiques (International Commitee of Historical Sciences). XI^e Congrès International des Sciences Historiques, Stockholm, 21—28 août 1960. Göteborg, Stockholm, Uppsala, Almquist & Wiksell 1960, pp. 234. — Von den Kommunikationen des Stockholmer Historikerkongresses berührte ein nicht geringer Teil die byzantinische Geschichte. Wir heben besonders hervor 1. aus der Sektion „Antiquité": Dobiáš, Das tschechoslowakische Gebiet zur Zeit des römischen Kaisertums, S. 58 ff.; Bruun, Roman Imperial Administration as mirrored in the Early Fourth Century Coinage, S. 66 f.; Stojčević, De l'esclave romain au colon, S. 70 f.; Vittinghoff, Die Bedeutung der Sklaven für den Übergang von der Antike in das abendländische Mittelalter, S. 71 ff.; Condurachi, L'activité des ateliers monétaires de la région danubienne — source de l'histoire romaine, S. 77 f.; Labuda, Die Einwanderung der Slawen auf den Balkan im 6.—7. Jahrhundert, S. 70 ff.; 2. aus der Sektion „Moyen Âge": Die Christianisierung Rußlands als Forschungsproblem, S. 94 f.; Grafenauer, Die Gesellschaftsstruktur der Südslawen im Frühmittelalter, S. 96 f.; Ostrogorsky, La ville byzantine, S. 112; 3. aus der Sektion „Histoire moderne": Stadtmüller, Formen der Selbstverwaltung in Südosteuropa, S. 130 f. Irm.

P. ROMANELLI, *Storia delle province romane dell' Africa* (V. Byzantinoslavica XXII, 139.) — Rev. by B. H. WARMINGTON, Journ. Rom. Stud. 50 (1960) 269—270. J. M. H.

B. RUBIN, *Das Zeitalter Justinians.* Bd. I. Berlin, W. de Gruyter, 1960, pp. XIV, 539, 16 pl., 11 maps. — Rev. by P. J. ALEXANDER, Am. Hist. Rev. 65 (1960) 875—876. J. M. H.

S. RUNCIMAN, *The Sicilian Vespers.* (V. Byzantinoslavica XXI, 169, 366; XXII, 139.) — Rev. by J. G. ROWE, Church Hist. 28 (1959) 330—331. J. M. H.

B. A. RYBAKOV, *Проблемы истории Древней Руси в свете новейших археологических исследований* Вестник АН СССР (1960) № 8, 27—32. — 1) L'important développement de l'artisanat russe aux IX^e—XIII^e siècles (à ce propos, R. s'en rapporte à Jean Tzetzes qui rendit célèbre la gravure russe sur os); 2) le problème de l'origine des Slaves et de l'ancienne Russie; 3) le problème de l'enseignement des citadins russes; 4) l'architecture russe au Moyen-Age (suivant les paroles de R., « les architectes russes ont adopté très rapidement la nouvelle technique byzantine de constructions en briques »). A. K.

B. A. RYBAKOV, *Спорные вопросы образования Киевской Руси.* Вопросы ист. (1960) № 9, 18—26. — Critiquant la théorie normande de l'origine de l'ancien Etat russe, R. attire notre attention sur deux points: 1. les auteurs des annales russes au XII^e siècle ont utilisé un récit oral des Varègues concernant Rurik et ses « frères » et ont de ce fait inséré dans les annales une conception novgorodo-varègue tendancieuse; 2. la première forme du partage administratif de la Russie à Kiev fut constituée par des alliances de peuplades formées aux VI^e—VII^e siècles, c.-à-d. bien avant l'apparition des Varègues en Russie, ce qui témoigne de leur force. Les Varègues n'ont eu aucune influence prépondérante dans le développement de la formation des classes dans la Russie de Kiev. A. K.

G. L. SEIDLER, *Soziale Ideen in Byzanz.* Berlin, Akad.-Verl. 1960, pp. 70 (Berliner Byzantinistische Arbeiten, 24). — Der Verfasser, derzeit Rektor der Marie-Curie-Skłodowska-Universität in Lublin, ist mit einer umfassenden Geschichte der politischen Lehrmeinungen beschäftigt. Den auf Byzanz bezüglichen Teil bringt der vorliegende Band. Er ist für ein weites Leserpublikum geschrieben und fußt verständlicherweise weithin nicht auf den Quellen, sondern auf modernen Darstellungen; sein Verdienst ist es, in der Sicht des marxistischen Historikers der politischen Ideologien Bekanntes neu durchdacht und unter bisher übersehenen Aspekten zur Diskussion gestellt zu haben. Irm.

K. M. SETTON, *The Archbishop Simon Atumano and the Fall of Thebes to the Navarrese in 1379.* Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 105—122. — Der Übergang Thebens von der Herrschaft der katalanischen Kompanie in die der navarresischen im Jahre 1379 bedeutete den Wendepunkt hinsichtlich der katalanischen Macht in Griechenland. Der Aufsatz gibt eine ausführliche Übersicht über die Ereignisse, ausgehend von der Persönlichkeit des thebanischen Erzbischofs Simon Atumano (inthronisiert 1366), dessen Wirksamkeit Setton weit positiver beurteilt als A. Rubió i Lluch. Irm.

M. Ja. SJUZJUMOV, *К вопросу об особенностях генезиса и развития феодализма в Византии.* Виз. Врем. XVII (1960) 3—16. — Exposé approfondi des particularités du développement social et économique de Byzance. Selon l'opinion de S., les conditions sociales de la formation de l'Etat byzantin peuvent être caractérisées (en les comparant

avec l'Ouest) par les traits suivants: 1) par une puissante superstructure qui résista à l'envahissement des Slaves. (Il s'agit, selon S., du système d'Etat, des vues juridiques, de la culture séculaire); 2) « la ville est passée dans la période de féodalisme pour ainsi dire « toute faite »; 3) La communauté byzantine est entrée dans le moyen âge « toute faite », les formes de propriété étant déjà établies et, surtout, la propriété foncière privée étant bien développée. On pourrait comprendre ces thèses dans le sens que S. soutient la théorie de l'adoption complète de l'ordre social de l'empire romain par Byzance, mais en vérité ceci n'est pas le cas, car S. souligne très justement qu'à Byzance au VII^e siècle se cristallisait une « période de prédominance de la commune rurale » qui se distinguait par de grandes familles et des liens de parenté (p. 8—9); S. reconnaît la décadence de l'organisation municipale du VII^e au IX^e siècle du fait que beaucoup de villes étaient anéanties. Ainsi, même si Byzance se différenciait de l'Espagne, de l'Italie et de la Gaule du Sud, la similitude de l'ordre social était grande (prédominance de la commune rurale, décadence des villes). Abordant la question de la genèse du féodalisme, S. analyse les points de vue de G. Ostrogorskij et les miens et trouve qu'il est impossible de supposer l'existence à Byzance du X^e siècle d'une « rente centralisée ». A mon avis, il ne s'agit là que d'une contestation à propos de mots, étant donné que S. admet que la commune rurale donnait son surplus en produits à l'Etat (surtout sous forme d'impôt). Il reconnaît l'existence d'une couche sociale de la classe dominante, protégeant le despotisme fondé sur le fait que les terres étaient propriété d'Etat. Je note en passant qu'Ostrogorskij et moi, nous identifions l'impôt avec la rente centralisée parce que les formes de l'impôt correspondaient à l'exploitation allodiale, c'est-à-dire qu'entre la rente d'une propriété privée et l'impôt, il n'y avait pas de différence. S. ne doute pas de cet état de choses. Ses réflexions concernant, d'une part l'absence à Byzance d'une alliance entre le pouvoir central et les villes et, d'autre part, les actions entreprises pour créer une telle alliance sous Alexis Apocaucos, ne manquent pas d'intérêt (selon l'opinion de S., c'est par ce fait que s'explique la tendance légitimiste des Zélotes de Salonique; cependant, il ne peut pas oublier que les Zélotes visaient non pas l'unité du pays mais les privilèges urbains). A la p. 5, S. propose la périodisation suivante de l'histoire de Byzance: 1^ère étape (celle de transition) (IV^e—début du IX^e siècle): a) 324—602: ordre esclavagiste, b) 602—824: crise révolutionnaire mettant fin à la propriété esclavagiste. 2^ème étape: monarchie de l'époque du féodalisme naissant (du début du IX^e jusqu'au début du XIII^e siècle): a) 824—1081: periode de croissance intensive de la propriété féodale, b) 1081—1204: période du développement des institutions féodales. 3^ème étape: épanouissement du système féodal et période du démembrement féodal. Enfin un fait de haute importance est la constatation — p. 11 — de trois tendances dans l'évolution du féodalisme byzantin (qui correspondent à l'existence de trois groupes à l'intérieur de la classe régnante). A. K.

A. V. SOLOVIEV, *Le nom byzantin de la Russie*. Mouton & Co. S.-Gravenhage 1957, pp. 54. — Compte-rendu: Iv. DUJČEV, Byzantinoslavica 315—318. A. D.

E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire I* (V. Byzantinoslavica XXI, 367.) — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 300—301. A. D.

Gy. SZÉKELY, *Ungarns Stellung zwischen Kaiser, Papst und Byzanz zur Zeit der Kluniazenserreform*. Atti del II Convegno del Centro di Studi sulla spiritualità medievale. Todi 1960, p. 311—325. — L'auteur nous présente l'influence byzantine dans la vie politique, religieuse et culturelle de la Hongrie du XI^e siècle sous la perspective des tendances européennes. Il observe que les Hongrois étaient engagés considérablement dans les luttes et les controverses en Europe et dans le sein de l'Église, et que dans la première époque du christianisme officiel en Hongrie, on trouve des rapports grecs de même que des rapports clunistes. La Hongrie a servi d'intermédiaire entre les deux mondes chrétiens, et pris part aux tentatives tendant à réunir l'église orientale avec celle de l'Occident. Gy. M.

M. ŞESAN, *La flotte byzantine à l'époque des Comnènes et des Anges (1081—1204)*. Byzantinoslavica XXI, 48—53. A. D.

Ih. ŠEVČENKO, *Nicolas Cabasilas' "Anti-Zealot" Discourse. A Reinterpretation*. Dumbarton Oaks Papers, № 11, Harvard Univ. Press Cambridge, Mass., 1957, pp. 79—171. — Compte-rendu: V. HROCHOVÁ, Byzantinoslavica XXI, 91—95. A. D.

P. F. ŠEVČENKO, *Об основных формах феодальной собственности и организации феодального хозяйства Болгарии в XIII—XIV вв.* Учен. зап. Шахтинск. пединст. III (1960) вып. 2, 28—44. — L'auteur caractérise succinctement le niveau du développement

des forces productives en Bulgarie aux XII^e—XIV^e siècles, les formes de la propriété féodale (bachtina et pronoïa), les différents groupes sociaux de paysans bulgares, ainsi que la structure du domaine féodal. Malheureusement, l'auteur n'a pas eu connaissance des articles et du livre de D. Angelov (voir Byzantinoslavica XIX, 348; XX, 139; XXI, 159) dans lesquels ces questions sont traitées avec plus d'exactitude, ni de l'article de G. G. Litavrin sur la paysannerie bulgare aux XI^e—XII^e siècles (voir Byzantinoslavica XX, 149—150). L'emploi des matériaux est arbitraire: ainsi, pour caractériser les paysans dépendants bulgares au XIV^e siècle, l'auteur s'appuie sur les données du magistros Cosmas (page 35) sans même spécifier que cet auteur écrivait sur Byzance au X^e siècle. Le typikon du monastère de Bačkovo du XI^e siècle et les monuments serbes sont amplement utilisés; par contre les actes du monastère de Zographou sont passés sous silence, ainsi que les documents du XIII^e siècle. En ce qui concerne la question de la pronoïa byzantine, l'auteur suit F. I. Uspenskij et B. T. Gorjanov, sans analyser d'ailleurs les données des sources; les nouveaux travaux concernant la pronoïa, entre autres ceux de G. Ostrogorskij et de P. Lemerle, sont restés inconnus à l'auteur. A. K.

F. THIRIET, *Régestes des Délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie (1400—1430)*, vol. II... (V. Byzantinoslavica XXII, 140.) — Rev. by D. M. NICOL, Slav. and E. Eur. Rev. 39 (1960) 250—251. J. M. H.

F. THIRIET, *La Romanie Vénitienne au Moyen-Age. Le développement et l'exploration coloniale vénitienne (XII^e—XV^e siècles)*. Paris, 1959, pp. 471 + 16 cartes, dont 8 h. t. et VI pl. h. t. — R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 108—109. A. D.

P. TIVČEV, *Към въпроса за селското население във Византия през XII в. (К вопросу о крестьянском населении Византии в XII в.)* Годишник на Софийския универ. I—III, 2, фил.-ист. фак. (1960) 505—524. — На основе значительного материала исторических источников автор рассматривает категории крестьянского населения Византии в XII в. В этот период там имелись две главные группы крестьянского населения — государственные крестьяне и частновладельческие парики. D. A.

P. TIVČEV, *Нарастването на едрото земевладение във Византия през XII в.* (Das Anwächsen der Großgrundherrschaft in Byzanz im 12. Jh.). Известия на Инст. за ист. 9 (1960) 215—244. — Ausführliche Schilderung der fortwährenden Entwicklung der feudalen Großgrundherrschaft im Byzantinischen Reich im Laufe des 12. Jh. Es wird dabei speziell die Entwicklung des Pronoia-Systems untersucht. D. A.

Z. V. UDAL'COVA, *Италия и Византия*... (V. Byzantinoslavica XXI, 368.) — Compte-rendu: M. L. ABRAMSON, Вопросы ист. (1960) № 7, 168—171. A. K.

I. UMNJAKOV, *Из истории международных отношений Средней Азии с Западной Европой в начале XV в.* XXV Международ. конгресс востоковед. Докл. делегации СССР Москва 1960, стр. 11. — L'auteur traite des relations entre l'Asie Centrale et la Byzance au XV^e siècle. (V. Byzantinoslavica XX, 156.) A. K.

V. VELKOV, *Градът в Тракия и Дакия*... (V. Byzantinoslavica XXI, 171.) — Compte-rendu: M. ČIČIKOVA, Zentralblatt d. bulg. wissenschaftl. Lit. Gesch. u. Archäol. 2 (1959) 63 f. Irm.

G. VERNADSKY, *The Origins of Russia*... (V. Byzantinoslavica XXII, 141.) — Compte-rendu: A. D. STOKES, Eng. Hist. Rev. 76 (1960) 665—667. J. M. H.

G. VERNADSKY, *The Russo-Byzantine war of 1043*. Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 123—143. (Cf. Byzantinoslavica XVII, 401.) — Der russische Angriff auf Byzanz im Jahre 1043 hat trotz der welthistorischen Bedeutung, die ihm zukommt, in der Fachliteratur nicht die gebührende Behandlung gefunden; lediglich G. Schlumberger, L'Épopée byzantine, 3, Paris 1905, 460 ff. ist zu nennen. Vernadsky ist bemüht, diese Lücke zu füllen, vor allem auch dadurch, daß er, über Schlumberger hinausgehend, die russischen und orientalischen Quellen heranzieht. Irm.

G. VERNADSKY, *Essai sur les origines russes*. « L'Orient Ancien et Haut Moyen-Age illustrés », nos. 1—2, Paris Librairie A. Maisonneuve 1959, 2 vols., a trans. of V's *The Origins of Russia*, Oxford, Clarendon Press, 1959, pp. X, 354, 1 pl. — Rev. by D. M. LANG, Slav. and E. Eur. Rev. 38 (1960) 564—567 who severely criticises it. This version omits the preface to the original as well as most of the scholarly apparatus. J. M. H.

S. VRYONIS, Jr., *Byzantium: The Social Basis of the Eleventh Century*. Greek, Roman and Byz. Studies 2 (1959) 157—175. — V. analyses relations between Greeks and Armenians particularly in Asia Minor, and stressing the important role played by ecclesiastical differences. J. M. H.

R. VULPE, *Le vallum de la Moldavie inférieure et le « mur » d'Athanaric*. La Haye

(éd. Mouton & Co. s'Gravenhage) 1957, pp. 57 + 2 cartes h.-t. — Le vallum antique qui traverse la Moldavie inférieure dans la direction nord-ouest—sud-est depuis la rivière du Seret dans les environs d'Adjud jusqu'au Prut, fut exploré pour la première fois par C. Schuchhardt en 1885, mais d'une façon imparfaite. Dans sa jeunesse, le savant allemand parcourut seulement la moitié occidentale de ce remblai de terre, pour la partie orientale, qu'il n'eut plus le temps de chercher, se contentant d'imaginer un tracé hypothétique qui devait aboutir selon lui à Folteşti sur le Prut. Bien qu'il ne manquât point de remarquer l'orientation exacte de cette fortification, dont le fossé se trouve constamment du côté sud, il l'attribua aux Romains, en la rattachant au vallum inférieur de la Bessarabie, à l'est du Prut, dont le fossé se trouve pourtant du côté nord. Ces données, en dépit de leurs défauts essentiels, firent autorité jusqu'à nos jours. En procédant à de nouvelles recherches, entre 1948 et 1951, l'auteur du présent ouvrage réussit à identifier sur le terrain la moitié orientale du remblai, à une distance appréciable du tracé proposé par Schuchhardt. Son extrémité fut constatée à Stoicani, sur le Prut, au sud le Folteşti, à 6 km loin du vallum romain de la Bessarabie, avec lequel il n'a rien de commun, ni par son orientation, ni par son aspect, ni par son tracé, ni par son origine. — Les vallums de cette espèce, dépourvus de champs, de tours et d'autres travaux secondaires, ne constituaient que de simples obstacles matériels, passifs, destinés à barrer l'accès des aggresseurs, surtout des cavaliers et des chars, à retarder leur action et à démasquer la direction de leur attaque. L'auteur repousse l'interprétation romaine du vallum Ploscuteni-Stoicani. Le tracé de cette fortification, ainsi que la position de son fossé du côté sud, prouvent qu'elle servait à assurer une population des forêts du plateau central de la Moldavie contre les surprises venues de la steppe méridionale. En procédant par élimination, l'auteur arrive à limiter la construction du vallum à la période des migrations germaniques, ce qui correspond au renseignement fourni par Ammien Marcellin (XXXI, 3, 4) à l'égard d'une ligne de fortification (*muros*) que le roi des Tervinges, Athanaric, fit construire *a superciliis Gerasi fluminis ad usque Danubium,* en 376, lors de l'invasion des Huns. — A la nouvelle de la débâcle des Greutunges d'Ermanaric et de la poussée des Huns vers l'ouest, Athanaric s'était transporté avec son armée sur le Dniestr (*Danastius*), prenant position devant un des gués du fleuve, non loin du *Greuthungorum vallum.* C'est, très probablement, le vallum supérieur de la Bessarabie, entre Leova et Chircaieşti-Copanca. Le gué mentionné ne pourrait être mieux localisé qu'à Bender. Malgré les mesures de défense qu'il avait prises, Athanaric avait été battu par les envahisseurs et forcé de chercher refuge dans un pays à hauteurs escarpées (*effugia montium praeruptorum*). C'est ce pays qu'il fit défendre par le « mur » mentionné, qui partait de la berge du Seret (*Gerasus*) et se dirigeait vers le Danube. Une telle région ne pouvait être que le plateau central de la Moldavie, au relief si accidenté, dont l'accès n'était facile que du côté sud. Une ligne de barrage interdissant cet accès, sous la forme d'un vallum de terre accompagné d'un fossé, semblait un moyen de défense très efficace. C'est précisément la position du vallum de la Moldavie inférieure, allant obliquement du nord-ouest au sud-est, entre Ploscuteni et Stoicani. Cette dernière localité, située sur le Prut près du lac danubien de Brateş au sud de Galatz, convient à l'expression *ad usque Danubium,* qui, par rapport au contexte, n'a qu'une acception vague, indiquant seulement la direction. Il est inutile de chercher la région des *montes praerupti* dans les Carpates, car ces montagnes sont mentionnées expressément par la même source, dans le même chapitre, sous le nom de *Caucalandensis locus,* comme un second refuge du roi tervinge, après l'échec de sa tentative de se défendre à l'abri du vallum précité. R. V.

G. WALTER, *La ruine de Byzance, 1204—1453.* Paris, 1958, pp. 418. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 114—116. A. D.

E. WERNER, *Народная ересь или движение за социально-политические реформы? Проблемы революционного движения в Солуни в 1342—1349 гг.* Виз. Врем. XVII (1960) 155—202. — L'auteur analyse les conditions sociales et économiques en Macédoine, de la première moitié du XIVe siècle (à la campagne et en ville). Il donne également une périodisation de la domination des Zélotes à Salonique: selon l'opinion de W., pendant la première période (1342—1343) la ville était dominée par de riches commerçants, des artisans et des entrepreneurs; lors de la seconde période (1343—1345) l'influence des pauvres de Salonique et des campagnes environnantes va en s'accroissant; la troisième période (1345—1349) est caractérisée par l'hégémonie d'éléments radicaux citadins; la quatrième période (1349—1350) fut une décadence du mouvement révolu-

tionnaire du fait que les marchands et les artisans qui prédominaient à Salonique s'efforcèrent de s'allier au gouvernement de Constantinople et que les Zélotes ne se sentaient plus soutenus par les campagnards. En étudiant les influences idéologiques du XIVe siècle W. démontre que la foi des hésychastes et des bogomiles tardifs ne pouvait servir de fondement pour une idéologie des Zélotes, ceux-ci étant indifférents à la religion. Pour terminer, W. établit l'analogie et les divergences qui existaient entre l'action des Zélotes et les insurrections en Italie au XVIe siècle (surtout à Gênes et à Florence) et arrive à la conclusion que le soulèvement des années 1342—1349 n'était pas une véritable révolution, mais seulement un mouvement révolutionnaire qui n'avait pas encore atteint l'ampleur du mouvement hussite. A. K.

D. A. ZAKYTHINOS, Βυζαντιναὶ Σπουδαί; Βυζαντινῆς ἱστορίας Πηγαί; εἰσαγωγὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν ἱστορίαν; ἐπισκόπησις τῆς βυζαντινῆς ἱστορίας. Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία, Supplément. Tome II.Athènes 1959, pp. 176—267 + de nombreuses illustrations dans le texte. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 291—292. A. D.

B. Histoire de la culture matérielle (Archéologie, technique, etc.)

D. ALADŽOV, *Накити от могилно погребение при с. Овчарево.* (Schmuckstücke aus einer Hügelgrabstätte beim Dorfe Ovčarevo.) Археология I (1959) 69, 1 tab. — Compte-rendu: T. IVANOV, Zentralblatt d. bulg. wissenschaftl. Lit. Gesch. u. Achäol. 2 (1959) 65. Irm.

D. ANGELOV, *Към въпроса за средновековния български град* (Zur Frage der Stadt im mittelalterlichen Bulgarien). Археология II, кн. 3 (1960) 9—23. — Auf Grund schriftlicher und archäologischer Quellen schildert der Verfasser die äußere Aussicht, die wirtschaftliche Entwicklung und die soziale Struktur der mittelalterlichen bulgarischen Stadt besonders im 12.—14. Jh. Es wird noch einmal bestätigt, daß die bulgarische Stadt zu dieser Zeit bereits ein bedeutendes Zentrum von Gewerbe und Handel war und daß sich die ökonomische und politische Gewalt in den größeren Städten in den Händen der feudalen Klasse befand. D. A.

Kl. BENDA, *Le trésor des vases d'or de Nagyszentmiklos sous une lumière nouvelle.* Byzantinoslavica XXI, 282—287. A. D.

S. BOJADŽIEV, *Принос към историята на крепостната стена на Сердика.* (Beitrag zur Geschichte der Festungsmauer von Serdika.) Археология I (1959) 35—45. — Compte-rendu: T. IVANOV, Zentralblatt d. bulg. wissenschaftl. Lit. Gesch. u. Archäol. 2 (1959) 56 f. Irm.

M. CHISVAŞI-COMŞA, *Contribuţii la cunoaşterea culturii stră-romîneşti în lumina săpăturilor de la Bucov* (*reg. Ploieşti*) (Contributions à la connaissance de la culture protoroumaine à la lumière des fouilles de Bucov). Studii şi cercetări de Ist. Veche X (1959) № 1, 81—94 + 6 fig. — Les fouilles exécutées à la station de Bucov, village situé dans la région subcarpathique de la Valachie et datant des IXe—Xe siècles, ont dégagé d'importants monuments qui prouvent l'existence, à cette date, d'une culture-roumaine originale. Les habitations de surface avec des âtres dont les murs sont construits en poutres, sont considérées par l'auteur comme l'héritage des anciennes maisons daces. — La céramique présente aussi des particularités originales, au point de vue de la forme, du décor et des procédés techniques. Elle est représentée par des vases à anse, façonnés au tour rapide; elle conserve les traits caractéristiques de la céramique romaine provinciale. Elle est tout à fait différente des exemplaires slaves, tant par les procédés techniques que par les formes. — Les nouvelles recherches de Bucov ont permis à l'auteur de définir la civilisation protoroumaine qui diffère de la civilisation slave, au point de vue du type d'habitation et de la céramique. — Ainsi, les découvertes de Bucov, de même que celles de Dridu, autre site important, nous offrent la possibilité de mieux définir et de comprendre les débuts de la civilisation matérielle roumaine. C. N.

M. CLAGETT, *The Science of Mechanics in the Middle Ages.* Madison: Univ. Wisconsin Press 1959, pp. XXIX, 711, with figs. and plates. — Rev. by C. WILSON, Isis 51 (1960) 234—236. J. M. H.

E. CONDURACHI — G. FLORESCU — V. CANARACHE — S. DIMITRIU — D. M. PIPPIDI. *Histria,* vol. 1... (V. Byzantinoslavica XVI, 393). — Compte-rendu: J. KARYŠKOVSKIJ, Матеріали з археол. Північного Причорномор'я III (1960) 279—281 (на укр. яз.) A. K.

.M. ĆOROVIĆ-LJUBINKOVIĆ, *Досадашња ископавања у Брестовику у локалитету Висока Раван* (résumé: Fouilles effectuées jusqu'à présent à Brestovik dans la localité de Visoka Ravan). Зборник радова Нар. музеја I (1956—1957) 325—333. — Ont été trouvées aussi des monnaies byzantines provenant du 12e siècle, dans un cimetière vieux serbe. ZV.

G. DAUX, *Chronique des fouilles et découvertes archéologiques*. Bull. de Corr. Hell. 83 (1959) 567—793. — Informations sur les fouilles et découvertes de l'époque byzantine et sur de nouvelles acquisitions du Musée byzantin à Athènes. D.-Je.

P. DETEV, *Материали за праисторията на Пловдив*. (Funde aus der Vorgeschichte Plovdivs.) Годишник на Нар. археол. музей 3 (1959) 3—80, 105 tab. — Compte-rendu: A. BALKANSKA, Zentralblatt d. bulg. wissenschaftl. Lit. Gesch. u. Archäol. 2 (1959) 50 Irm.

P. DIACONU, *In legătură cu datarea olanelor cu semne în relief descoperite în aşezările feudale timpurii din Dobrogea* (A propos de la date des tuiles portant des signes en relief, découvertes dans les stations féodales de la première époque en Dobroudja). Studii şi Cercetări de Ist. Veche X (1959) № 2, 490—494+2 fig. — Les fouilles réalisées dans les cités danubiennes Dinogetia—Garvăn Noviodunum—Isaccea, Capidava, Ibida—Slava Rusa, et Păcuiul lui Soare, ont dégagé des tuiles creusées portant des signes semblables aux signes figurant sur la poterie locale ainsi que sur les tuiles trouvées en Bulgarie et à Cherson. Les tuiles appartenant à ce type n'ont jamais été dans la couche de la civilisation du VIe siècle. L'auteur conclut donc que les tuiles appartiennent aux Xe—XIe siècles, aussi bien que les exemplaires provenant de Bulgarie et de Cherson. C. N.

C. DREMSIZOVA, *Проучване в местността «Аргатово», Преславско...* (V. Byzantinoslavica XXII, 146.) — Compte-rendu: M. ČIČIKOVA, Zentralblatt d. bulg. wissenschaftl. Lit. 2 (1959) 58. Irm.

G. B. FEODOROV, *Rezultatele şi problemele principale ale cercetărilor arheologice din sud-vestul U. R. S. S. referitoare la primul mileniu al e. n.* (Résultats et principaux problèmes des recherches archéologiques du sud-ouest de l'URSS, touchant le premier millénaire de notre ère). Studii şi cercetări de Ist. Veche X (1959) № 2, 371—403 + 20 fig. — Riche analyse des matériaux archéologiques concernant l'époque des tribus thraco-gètes, la culture de Tcherneakhov et celle des Slaves. L'auteur signale les traits caractéristiques de la civilisation de la fin du IXe siècle jusqu'au début du XIIe siècle, qui représente l'épanouissement de l'ancienne culture russe. A cette période, le nombre des sites fortifiés « gorodiste », augmente, par rapport à la période antérieure. C. N.

G. B. FEDOROV, *Работы Прутско-Днестровской экспедиции*. Кратк. сообщ. Инст. археол. АН СССР 81 (1960) 38—42, илл. — Fouilles sur le territoire de Moldavie, y compris celles qui ont été faites près du village d'Alčedar. A. K.

V. GAJDUKEVIČ, *Виноделие...*; его же, *Раскопки Тиритаки...* (V. Byzantinoslavica XXI, 174.) — Compte-rendu: D. B. ŠELOV, Совет. археол. (1960) № 2, 285—288. A. K.

A. H. M. JONES, *The Cloth Industry under the Roman Empire*. Econ. Hist. Review, 2nd series 13 (1960) 184—192. — A reconstruction from evidence going down to the 7th century A. D. J. M. H.

K. G. KAFADARJAN, *Раскопки города Двина*. XXV Междунар. конгресс востоковед. Доклады делегации СССР. Москва 1960, стр. 7. — L'auteur s'occupe, en partie, des relations économiques de Dvin avec Byzance. A. K.

M. D. MATEI, *Le troisième colloque mixte roumano-soviétique d'archéologie et d'ethnographie*. Dacia III (1959). — Compte-rendu détaillé sur les travaux présentés au colloque mixte roumano-soviétique, qui eut lieu à Bucarest, du 26 au 30 Décembre 1958. Furent examinés des problèmes variés d'un grand intérêt, parmi lesquels la question de l'histoire des Slaves sur le territoire roumain suscita les plus vives discussions. L'auteur souligne les résultats très fructueux du coloque. C. N.

S. MICHAJLOV, *Първата славянска столица, Плиска, в светлината на последните археологически раскопки* (La première capitale slave — Pliska; récentes fouilles archéologiques). Slavia Antiqua VI (1957—1959) 325—368. — Une étude contenant un abrégé de l'histoire de la découverte des ruines de Pliska par les archéologues, une description de ses fortifications, de ses demeures, de son système de canalisation, le tout pourvu de plans et de photos. Les fouilles de Pliska fournissent des renseignements précieux sur la vie et la civilisation des Bulgares pendant la période où Pliska était un centre important et une place bien fortifiée. Kap.

S. B. PEVZNER, *О росте производительности труда в текстильном производстве Египта конца XII—XV вв. (по материалам техники украшения тканей).* XXV Международ. конгресс востоковед. Докл. делегации СССР. Москва 1960, стр. 7. A. K.

D. POPESCU, *Les fouilles archéologiques dans la République Populaire Roumaine en 1958.* Dacia III (1959) 587—599. — Liste des localités ayant fait l'objet de fouilles, suivant la succession des grandes périodes historiques. Pour chaque localité, on indique les principaux résultats et la date des fouilles. Une carte accompagne cette chronique. C. N.

H. S. ROBINSON and S. S. WEINBERG, *Excavations at Corinth 1959.* Hesperia 29 (1960) 225—253, with 4 pl. and 5 figs. — Part I discusses Byzantine buildings in the S-W corner of the Agora. Finds include 4 two-roomed apartments dated to the end of the 11th c. to the early 13th c. To the S. is an earlier and more substantial building. Two other rooms (12th c.) have not been completely excavated. A number of these rooms were apparently used as bronze-working shops. 12th c. and 13th c. pottery was found and some details of this are given. The coins (c. 2500) found have not yet been examined in detail. J. M. H.

Советская археологическая литература. Библиография, 1941—1957. Составили Н. А. ВИНБЕРГ, Т. Н. ЗАДНЕПРОВСКАЯ и А. А. ЛЮБИМОВА. Москва-Ленинград 1959, стр. 773 (с франц. оглавлением). — Bibliographie soigneusement composée d'œuvres éditées en URSS (années 1941—1957) concernant l'archéologie, la numismatique, l'histoire de l'art et l'épigraphie. A la byzantinologie se rapportent trois parties: *Le secteur européen de l'URSS, Les monuments du moyen âge* (pp. 230—333, 624—645), *Le Caucase, monuments médiévaux* (p. 383—435, 661—670) et *Travaux sur l'archéologie à l'étranger* (p. 539—558, 704—710). Le livre contient d'utiles index. Il est à regretter que ceux-ci ne fassent pas mention de Byzance: la recherche des travaux concernant l'archéologie byzantine s'en trouve plus compliquée (bien que l'épigraphie et la numismatique byzantines y soient traitées séparément). Compte-rendu: N. M. ČEREMISIN, *Nouvel indicateur de la littérature soviétique archéologique.* История СССР (1960) № 3, 170—171. A. K.

B. Ja. STAVISKIJ, *«Ампула св. Мины» из Самарканда.* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 80 (1960) 101—102, илл. — S. publie un rapport concernant un petit vase en terre glaise, orné de l'image de St Ménas, trouvé à Samarkand et conservé à l'Ermitage. De tels vases (nommés Menas-Ampullen) étaient exécutés aux IV^e—VII^e siècles, au monastère de St Ménas, près d'Alexandrie. Cette trouvaille est la preuve de l'existence de relations entre l'Asie centrale et l'Egypte byzantine. A. K.

Dj. STRIČEVIĆ, *Répertoire d'archéologie, d'art et d'histoire culturelle. Publications parues en 1955 sur les monuments historiques, stations archéologiques et recherches scientifiques en Yougoslavie.* Старинар VII—VIII (1956—1957) 429—468. ZV.

V. A. ŠIŠKIN, *К вопросу о древних культурных связях народов Средней Азии с другими странами и народами.* Материалы Второго совещания археологов и этнографов Средней Азии. Москва-Ленинград 1959, 20—27. — На стр. 25 Ш. отмечает сходство орнаментальных мотивов на тканях, изготовлявшихся в коптском Египте и в Византии, с одной стороны, и в Средней Азии и Китае — с другой. A. K.

D. L. TALIS, *К характеристике византийской керамики IX—X вв. из Херсонеса* Труды Гос. ист. музея 37 (1960) 125—140, илл. — T. distingue sept groupes de céramique vernie et peinte de Cherson du début du Moyen Age et arrive à la conclusion que cette céramique fut exportée de Byzance. T. est d'avis que l'importation de la céramique vernie était peu importante au IX^e siècle, mais qu'elle s'accrut au X^e siècle (surtout dans la seconde moitié de celui-ci). Les découvertes d'objets perses ou syro-mésopotamiens dans les couches se rapportant à cette période, ont peu d'importance. A. K.

H. A. THOMPSON, *Activities in the Athenian Agora: 1959.* Hesperia 29 (1960) 327—368, with pl. and figs. — Cited for some references to Byzantine evidence, mainly 4th—6th century A. D., such as the rebuilding of the aqueduct bordering on the Panathenaic Way. J. M. H.

N. V. TUCHTINA, *Средневековые славянские гончарные клейма.* Труды Гос. ист. музея 37 (1960) 148—155. — Selon l'auteur, les marques sur les vases provenant des IX^e—XIII^e siècles constituaient des marques de maîtres portant un nom magique. A. K.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit, histoire militaire

D. ANGELOV, *О некоторых вопросах социально-экономической истории Византии.* Вопросы ист. (1960) № 2, pp. 91—103. — Continuation de la discussion (cf. Byzantinoslavica XXI, 180 sq.). A. présume qu'aux IVe—VIe siècles « certaines tendances de la méthode féodale de production » commencent à se manifester. Une preuve en est, selon l'auteur, le pécule dont les esclaves étaient rémunérés. Dans le colonat, A. voit « des forme féodales ». Une telle conception se heurte toutefois à un problème fort difficile et dont l'auteur ne tient point suffisamment compte, problème qui consiste à savoir, pourquoi les colons romains de l'Orient différaient des λαοί βασιλικοί hellénistiques. Angelov admet une révolution agraire au VIIe siècle, mais ils affirme qu'au VIIIe siècle, l'Eglise restait grand propriétaire. La décadence d'une grande partie des villes byzantines est attribuée par l'auteur à l'influence d'agents extérieurs. Il nous semble cependant qu'une simple influence étrangère ne saurait expliquer le fait que les villes, détruites au VIIe siècle, restaient en ruines durant des siècles on n'étaient que d'insignifiants centres agraires. En ce qui concerne la période finale de l'histoire byzantine, Angelov affirme que, aux XIIIe—XIVe siècles, « les symptômes de désagrégation et le féodalisme byzantin sont plutôt faibles encore ». L'article analyse également plusieurs problèmes d'importance relatifs à l'histoire sociale et économique de Byzance. A. K.

E. F. BRUCK, *Kirchenväter u. soz. Erbrecht* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 372.) — Rev. by W. H. C. FREND, Journ. Eccles. Hist. 11 (1960) 109—110. J. M. H.

I. CALABI LIMENTAN, *Studi sulla società romana. Il lavoro artistico.* Milano 1958, pp. 198 (Biblioteca Storica Universitaria 2, 9). — Compte-rendu: M. FUHRMANN, Gnomon 32 (1960) 256—258. Irm.

M. COLOTELO, *Nomocanonul slav* (Le Nomocanon slave). Studii Teol. 5—6 (Bucureşti 1960) 381—392. — L'auteur s'occupe des traductions et des éditions slaves du Nomocanon byzantin, ignorant toutefois le problème de la traduction de la Syntagme de Jean le Scholastique par Méthode en Moravie. M. Ş.

Man. DEMAKIS, Τινὰ περὶ τῆς λήξεως τῆς πατρικῆς ἐξουσίας κατὰ τὸ βυζαντινὸν δίκαιον. Δίκαιον τῶν Μακεδόνων. Ἐφημ. ἑλλ. καὶ ἀλλοδ. Νομολογίας 78 (1959). R. G.

H. GLYKATZI-AHRWEILER, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IXe—XIe siècles.* Bull. de Corr. Hell. 84 (1960) 1—91. — L'auteur divise cette étape en deux: 800—950 (développement à prévalence du système thématique) et après 950 — à l'arrivée au trône de la dynastie des Comnènes (centralisation de l'administration militaire, naissance de l'armée composée de soldats mercenaires; le mot de thème perd sa signification administrative et, se change en terme géographique). D.-Je.

R. GUILLAND, *Etudes byzantines* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 372). — Compte-rendu: H. EVERT-KAPPESOWA, Kwartalnik Hist. LXVII/4 (1960) 1117—1120. Kap.

B. LEIB, *Quelques aspects de l'éducation à Byzance au XIe siècle.* Byzantinoslavica XXI, 38—47. A. D.

Le livre de comptes de Giovanni Piccamiglio homme d'affaires génois 1456—1459. Ed. J. HEERS, Université de Paris, 1959, pp. 376. — Compte-rendu: H. SAMSONOWICZ, Przegląd Hist. LI/4 (1960) 764—766. Kap.

A. G. LUNDIN, *Йада*ᶜ *ʾил Зарих сын Сумху*ᶜ *а лай му кариб Сада*ʾ. *(Yada*ᶜ *ʾil Ḏarih, fils de Sumhu*ᶜ *alay, mukkarib de Saba*ʾ.) XXV Международный конгресс востоковедов Доклады делегации СССР. Москва 1960, pp. 13 (25e Congrès Internat. des Orientalistes. Conférences présentées par la délégation de l'URSS). — « On peut caractériser les mukkarib de Saba' comme une institution basée sur la tribu et le clan ... et qui comportait d'une part, les fonctions d'administration: érection de constructions servant à l'irrigation, d'édifices ..., d'autre part, des fonctions de nature sacrale: cérémonies rituelles, consacrées à ʿAṯtar » (S. 8). Irm.

P. MELONI, *L'amministrazione di Sardegna* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 373.) — Rev. by S. I. OOST, Class. Philol. 54 (1959) 205—206. J. M. H.

A. MUNTEANU, *Chestiuni de cult în sf. canoane* (Questions du culte dans les s. canons). Biserica Ortodoxă Romînă 3—4 (Bucureşti 1960) 258—285. — Sont indiquées les formes du service divin qui ont été affectées par les dispositions du droit canonique byzantin. M. Ş.

Nikê PERDIKAS, Οἱ βυζαντινοὶ Νομοκάνονες καὶ τὰ σημερινὰ Σκυριανὰ ἤθη καὶ ἔθιμα. Ἀρχεῖον Εὐβοϊκῶν Μελετῶν VI (1959) 313—323, 503—512. R. G.

J. REINACH, *« Controverse » et « litige »: comparaison de CTh 2. 1. 10 et de CI 1. 9. 8.* Iura XI ((1960) 184—188. — Contro l'ipotesi sostenuta da M. Berger (in Iura X; v. Byzantinoslavica XXII, .), secondo cui andrebbe spiegata con una interpolazione la divergenza tra CI e CTh nei luoghi citati a proposito della giurisdizione propria degli Ebrei, J. Reinach sostiene che fra i due testi non vi è contraddizione, ma che la soppressione del « non » in CI ha avuto il solo scopo di rendere più agevole l'applicazione della regola giuridica contenuta in CTh. E. Fo.

M. Ja. SJUZJUMOV, *О трактате Юлиана Аскалонита.* Античная древность и средние века. — Учен. зап. Уральск. унив. 38 (1960) ч. 1, 3—34, илл. — Introduction et traduction russes du traité de Julien Ascalonite (le commentaire sera publié dans le prochain numéro). Selon S., le traité d'Ascalonite (VI^e siècle) servait à l'origine de manuel aux architectes, mais plus tard il fut modifié conformément aux nouvelles exigences; ses normes devinrent des lois en vigueur à Constantinople et le traité fut incorporé dans le « Livre du Préfet ». Le traité d'Ascalonite se montra favorable au nouveau développement de la ville byzantine au X^e siècle étant donné les larges possibilités de relations commerciales existant avec les états slaves. Au XIV^e siècle, lorsque les villes entrèrent dans une période de prospérité et quand certains éléments du capitalisme commencèrent à se développer (en s'associant à des influences étrangères), Harmenopoulos à Salonique, essaya de créer un code acceptable pour le système économique basé sur l'échange des marchandises et se servit également du traité d'Ascalonite. Le manuscrit de Genève № 23 servit de base à la traduction. A. K.

L. STAN, *Pravila lui Alexandru cel Bun şi vechea autocefalie a Mitropoliei Moldovei* (Le code d'Alexandre le Bon et l'ancienne autocéphalie de la Métropolie Moldave). Mitropolia Moldovei 3—4 (Iaşi 1960) 170—189. — Recherches détaillées relatives à l'émission, sous Alexandre le Bon de Moldavie (1400—1432) d'un Code des lois d'après les Basilicales et à la Métropolie Moldave qui avait, en 1424, reçu du Patriarcat byzantin le droit d'autocéphalie. M. Ş.

S. V. TROICKIJ, *Из истории спора Старого Рима с Новым.* Вестник Запад. европейского патриарша 1959. Paris, pl. 23. — Compte-rendu: J. VAŠICA, Byzantinoslavica XXI, 313—315. A. D.

V. VELKOV, *Au sujet du Codex Theodosianus.* Byzantinoslavica XXI, 274—281. A. D.

J. VERPEAUX, *Nicéphore Choumnos homme d'Etat et humaniste byzantin (ca. 1250/1255—1327).* Paris, 1959, pp. 216. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 109—110. A. D.

D. Histoire de l'Eglise

Athanase d'Alexandrie. Apologie à l'emp. Constance. Apologie pour sa fuite. Introduction, texte critique, traduction et notes de J.-M. SZYMUSIAK. [Sources Chrétiennes, 56]. Paris, Ed. du Cerf, 1958, pp. 192, 1 pl. — Rev. by J. STEVENSON, Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 171—172. J. M. H.

E. BENZ, *Die Bedeutung der griechischen Kirche für das Abendland.* Mainz, Akad. d. Wiss. u. d. Lit., Abh. d. geistes- u. soz. wiss. Kl. (1959) Nr. 5; Wiesbaden: F. Steiner Verl. i. Komm. 1959, pp. 31. — Knapper, aber anregender historischer Abriß vom Altertum über das Mittelalter bis zur Gegenwart, wobei unter „Abendland" die römische Kirche und der Protestantismus zusammengefaßt sind. U. Tr.

Theodora BÜTTNER—Ernst WERNER, *Circumcellionen und Adamiten. Zwei Formen mittelalterlicher Haeresie.* [Forschungen zur mittelalterlichen Geschichte, 2.] Berlin, Akad.-Verlag, 1959, pp. VIII, 141, 1 pl., 1 facs. pl. — Rev. by W. H. C. FREND, Journ. Eccles. Hist. 11 (1960) 111—112. J. M. H.

P. CANIVET, *Histoire d'une entreprise.* (V. Byzantinoslavica XXI, 375; XXII, 158.) — Rev. by E. A. de MENDIETA, Journ. Hell. Stud. 80 (1960) 243—245. J. M. H.

H. CHADWICK, *Faith and Order at the Council of Nicaea: a Note on the Background of the Sixth Canon.* Harvard Theol. Rev. 53 (1960) 171—195. J. M. H.

P. CHRISTOU, Ὁ Γρηγόριος Παλαμᾶς καὶ ἡ θεολογία εἰς τὴν Θεσσαλονίκην κατὰ τὸν δέκατον τέταρτον αἰῶνα. Ἑτ. Μακεδ. Σπουδ. (1959) № 33, pp. 20. — Texte d'un exposé prononcé par l'auteur à Thessalonique, dans lequel il a exposé l'activité théologique déployée dans cette ville byzantine au 14^e siècle par Balaam, Grégoire Palamas, Grégoire

Akindynos, Démètre Cydonès et Nicolas Cabasilas en relation spécialement avec la question hésychastique. Pap.

Ja. CINCADZE, *Българска езическа богиня от XI в. сподер един грузински извор* (Eine bulgarische heidnische Göttin vom 11. Jahrhundert nach einer grusinischen Quelle). Ист. преглед XVI кн. 2 (1960) 86—90. — Es handelt sich um die bekannte Angabe von einem slawischen Marmoridol in der Nähe vom Dorfe Livadija (in Südmakedonien) die im Heiligenleben des grusinischen Mönches Georgi, Hegumen vom Kloster Iveron auf Athos zu finden ist. D. A.

C. H. COSTER, *Christianity and the Invasions: Synesius of Cyrene.* Class. Journ. 55 (1960) 290—312. — This is a study for the general reader with some documentation. J. M. H.

I. CRACIUNAS, *Arhiepiscopia Cipru* (L'Archevêché de Chypre). Mitropolia Moldovei 5—6 (Iaşi 1960) 414—419. — Histoire succinte. M. Ş.

V. P. DARKEVIČ, *Символы небесных светил в орнаменте Древней Руси.* Совет. археол. (1960) № 4, 56—67, илл. — Символические изображения, связанные с космическими верованиями, встречаются на протяжении всего домонгольского периода истории Древней Руси, а возможно и позже; их еще наделяли магическими функциями, хотя с упрочением христианства эти символы либо переосмысляются в рамках христианского культа (крест), либо приобретают чисто декоративный характер. A. K.

F. DVORNÍK, *The Idea of Apostolicity in Byzantium* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 375.) — Rev. by G. FLOROVSKY, Church Hist. 29 (1960) 96—97; by I. ŠEVČENKO, Am. Slav. and E. Eur. Rev. 19 (1960) 134—137. J. M. H.

Euth. ELEUTHERIADIS, Μακάριος ὁ Ἱεροσολύμων. Ἐκκλησία 36 (1959) 413—414. R. G.

Euth. ELEUTHERIADIS, Ὁ ἅγιος ἱερομάρτυς Εὐστάθιος, ἐπίσκοπος Ἀντιοχείας. Ἐκκλησία 36 (1959) 75—78, 94—96. R. G.

A. J. FESTUGIERE, *Antioche païenne et chrétienne, Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie.* [Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, 194.] Paris, E. de Boccard, 1959, pp. 540, 3 pl. — Rev. by G. DOWNEY, Am. Journ. Archaeol. 64 (1960) 303. — F. considers the relationship between Christianity and paganism especially where this touches education, and he examines the part played by monasteries in education. He translates 9 orations and 5 letters of Libanius on educational topics; the *Vita* of St Symeon Stylites the Elder by Antonius, and part of Libanius, *Or.* 11, *In praise of Antioch* (§§ 196—271; for a transl. of the whole of this *oratio,* see G. DOWNEY, Proc. Phil. Soc. 103 (1959) 652—662). F's views are based almost entirely on a personal interpretation of the literary texts and D. points out that he might have also drawn on other evidence such as the mosaics. D. considers that F's book, though useful, still leaves further work to be done in this field, especially on the relationship between Libanius and John Chrysostom. — Rev. by G. MANGANARO, Orpheus 7 (1960) 199—200. J. M. H.

J. GAUDEMENT, *L'église dans l'empire romain (4e—5e siècles)* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 158.) — Rev. by E. KEMP, Journ. Eccles. Hist. 11 (1960) 110. J. M. H.

T. GERASIMOV, *Сведение за един мраморен идол у българските славяни в Солунско. Езиковедски-етнографски изследвания в памет на акад. Ст. Романски.* София, 1960, 557—561. — Der Verfasser untersucht die Nachricht über das slawische Marmoridol in der Nähe vom Dorfe Livadija (in Südmakedonien), die in dem Heiligenleben des grusinischen Mönches Georgios Agiriot, Hegumen des Klosters Iveron zu finden ist. D. A.

J. GILL, *The Council of Florence* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 301; XXII, 158.) — Rev. by A. CABANISS, Journ. Relig. 30 (1960) 216; by J. J. RYAN, Cath. Hist. Rev. 46 (1960) 59—60; by J. M. HUSSEY, Heythrop Journ. 1 (1960) 147—149. J. M. H.

J. GILL, *The Greeks in the Council of Florence.* Blackfriars 41 (1960) 155—164. — An Eng. trans. of *I Greci al Concilio di Firenze,* La Civiltà Cattol. 110 (1959) 47—58. J. M. H.

B. T. GORJANOV, *Виссарион Никейский.* Философская Энциклопедия, т. I. Москва 1960. Ju.

T. A. GRITSOPOULOS, Οἱ πατριάρχαι Ἱεροσολύμων Σωφρόνιος καὶ Θεοφάνης. Δέλτιον Ἱστορικῆς Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας XIII (1959) 218—240. R. G.

V. GRUMEL, *L'envoyé de Photios au catholicos Zacharie: Jean de Nikè.* Rev. des Et. Byz. 14 (1956) 169—173. — Der Name des Gesandten des Photios bei dem Katholikos Zacharias ist in verschiedener Form überliefert. Er wird teils als Erzbischof teils als

Metropolit von Nikaia bezeichnet. In einem noch unveröffentlichten Brief des Photios in einer Athener Handschrift nennt dieser ihn ἀρχιεπισκόπου Νίκης. Aus einer Prüfung der einzelnen Texte ergibt sich, daß wir es hier mit der richtigen Namensform zu tun haben. Bei Nike handelt es sich um die von Konstantin gegründete Stadt in der Nähe von Adrianapolis, die auch in der Taktik Leos des Weisen als Erzbistum genannt wird. I. Roch.

J. GUTHEIL, *Magyarság és kereszténység Szent István elött* (Les Hongrois et le christianisme avant Saint Étienne). Vigilia 25 (1960) 459—466. — L'auteur donne un compte-rendu, écrit pour le grand public, des résultats des recherches concernant le rôle de l'église byzantine dans la conversion des Hongrois. Gy. M.

G. HAENDLER, *Epochen karolingischer Theologie. Eine Untersuchung über die karolingischen Gutachten zum byzantinischen Bilderstreit.* Theol. Arbeiten, hrsg. v. H. Urner, Bd. X, Evang. Verl. Berlin, 1958, pp. 168. — Compte-rendu: E. WERNER, Byzantinoslavica XXI, 125—128. A. D.

O. HALECKI, *From Florence to Brest 1439—1596.* (V. Byzantinoslavica XXI, 183, 376; XXII, 159.) — Rev. by R. R. BETTS, Hist. Journ. 3 (1960) 87—89; by B. L. MARTHALER, Cath. Hist. Rev. 46 (1960) 60—64. J. M. H.

J. JEREMIAS, *Die Kindertaufe in den ersten vier Jahrh.* (V. Byzantinoslavica XXI, 376.) — Rev. by W. F. FLEMINGTON, Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 152—153. J. M. H.

A. H. M. JONES, *Church Finance in the Fifth and Sixth Centuries.* Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 84—94. — J. discusses the various sources of ecclesiastical revenues, and examines the evidence for the legal position of *tituli* and *parochiae.* J. M. H.

P. KAWERAU, *Die Jakobitische Kirche im Zeitalter der syrischen Renaissance. Idee und Wirklichkeit.* 2. ergänzte Aufl. Berlin 1960, pp. VIII, 153, 3 tab. Berliner Byzantinistische Arbeiten, 3.) — Die Neuauflage des 1955 erstmals erschienenen Werkes ist trotz Beibehaltung der Grundkonzeption durchgängig — im Text wie in den Anmerkungen — erweitert und durch Abbildungen bereichert worden. Irm.

Ier. KOTSONIS, Προβλήματα τῆς „ἐκκλησιαστικῆς οἰκονομίας". Athènes, 1957, pp. 278. — Compte-rendu: D. PAPAS, Byzantinoslavica XXI, 128—130. A. D.

H. LIETZMANN, *Kleine Schriften. Bd. 1: Studien zur spätantiken Religionsgeschichte.* (V. Byzantinoslavica XXI, 184, 377.) — Compte-rendu: P. WINTER, Deutsche Literaturztg. 81 (1960) 106—108. Irm.

Maja MILETIĆ, *I « Krstjani » di Bosnia alla luce dei loro monumenti di pietra.* Orient. Christ. Analecta 149. Roma 1957, pp. 185 + X Tabl. — Compte-rendu: E. WERNER, Byzantinoslavica XXI, 119—124. A. D.

T. MINISCI, *Bartolomeo da Simeri.* Almanacco Calabrese 1960, 95—103. — Sulla base del « bios » contenuto nel cod. Messanensis gr. 29, l'A. esamina i fatti salienti della vita di Bartolomeo da Simeri (Catanzaro), fondatore, all'inizio del sec. XII, della Badia del Patirion a Rossano; e dopo aver sottolineato i rapporti di Bartolomeo con i principi normanni e con l'ambiente constantinopolitano, ne mette in risalto l'importanza per la restaurazione del monachesimo basiliano nell'Italia meridionale. E. Fo.

Gh. I. MOISESCU, *Dependenţa religioasă a Ţării Romîneşti în veacul întemeierii Mitropoliei Ungrovlahiei* (La dépendance religieuse de la Terre Roumaine aux temps de la fondation de la Métropolie de l'Ungrovlahie). Glasul Bisericii 7—12 (Bucureşti 1959) 517—526. — Indications sur l'ancienne dépendance de l'Eglise roumaine du Patriarcat œcuménique. M. Ş.

P. S. NASTUREL, *Insemnări despre sinodul de la Florenţa* (Notes sur le concile de Florence). Mitropolia Olteniei 9—12 (Craiova, 1959) 643—648. — Est souligné le rôle du métropolite moldave Damien à Florence. M. Ş.

B. PRIMOV, *Medieval Bulgaria and the Dualistic Heresies in Western Europe* (Recueil des Etudes historiques à l'occasion du XI[e] congrès international des sciences historiques, Stockholm, Août 1960). Sofia, 1960, 89—103. — Zusammenfassende Darstellung über die ideologischen und organisatorischen Zusammenhänge zwischen den balkanischen Bogomilen und den westlichen Katharern mit besonderer Hinsicht auf die Frage der beiden Arten des Dualismus. D. A.

B. PRIMOV, *България като център на антицърковна и еретическа дейност в средновековна Европа.* Ист. Преглед XV, 2 (1959) 36—72. — Compte-rendu: E. WERNER, Byzantinoslavica XXI, 116—119. A. D.

В. Ja. RAMM, *Папство и Русь* . . . (V. Byzantinoslavica XXI, 185.) — Comptes-rendus:

S. A. ASINOVSKAJA—V. I. BUGANOV, Средние века XVIII (1960) 249—256; A. F. GRABSKI, Kwartalnik Hist. LXVII/3 (1960) 762—764. Kap.

J. G. ROWE, *The Papacy and the Greeks (1122—1153)* Pt. II. (V. Byzantinoslavica XXI, 185.) Church Hist. 28 (1959) 310—327. J. M. H.

J. G. ROWE, *The Papacy and the Ecclesiastical Province of Tyre (1100—1187).* Bull. John Rylands Library Manchester 43 (1960) 160—189. J. M. H.

SOZOMENUS, *Kirchengeschichte.* Hrsg. im Auftrage d. Kommission f. spätantike Religionsgesch. d. Deutschen Akad. d. Wiss. zu Berlin v. J. Bidez †. Eingeleitet, zum Druck besorgt und mit Registern versehen v. G. Ch. Hansen. Berlin 1960, pp. LXVII, 525 (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, 50.) — Im Jahre 1902 übernahm Bidez den Auftrag, eine kritische Ausgabe der Kirchengeschichte des Sozomenus zu besorgen; bei seinem Tode am 20. September 1945 lag der Text konstituiert vor — neben mehreren Abhandlungen über seine Geschichte und Überlieferung. Diese Untersuchungen aufnehmend und weiterführend, verfaßte G. Ch. Hansen die Präfation. Ihm oblag weiter die Überwachung des Druckes des Textes und des vierfachen Apparates. Ferner gehen die vier Register (Stellen-, Namen-, Wort- und grammatikalisches Register), welche die bedeutsame Edition erschließen helfen, auf ihn zurück. Irm.

C. J. SPEEL, *The Disappearance of Christianity from North Africa in the Wake of the Rise of Islam.* Church History 29 (1960) 379—397. — S. considers the main reason for the disappearance of Christianity in N. Africa to have been the introduction of teutonic Arianism by the Vandals which by reason of affinities with the Islamic faith offered an easy bridge to the conversion of the native population to Mohammadanism. This religious cause was supported by cultural, economic, military and political factors. J. M. H.

M. ŞESAN, *Contribuţii la creştinismul carpatic* (Contributions au christianisme carpathique). Mitropolia Ardealului 1—2 (Sibiu 1960) 135—137. — Considérations sur certaines nouvelles données historiques concernant les régions carpatho-valaques et l'influence byzantine, depuis le V^e^ jusqu'au XIII^e^ siècle. M. Ş.

M. ŞESAN, *Iliricul între Roma şi Bizanţ* (L'Illyrique entre Rome et Byzance). Mitropolia Ardealului 3—4 (Sibiu 1960) 202—224. — Continuant son exposé sur le problème de l'Illyrique, commencé dans la même revue № 11—12, 1959, l'auteur divise sa recherche en sections: 1. Le commencement de la hiérarchie ecclésiastique; 2. la christianisation de la région d'Illyrique; 3. L'organisation métropolitaine autonome en Illyrique; 4. Entre Rome et Byzance; 5. L'Illyrique sous Byzance; 6. L'Illyrique aux temps de Justiniana prima; 7. La fin de l'autonomie illyrique; 8. Les réminiscences illyriques. En conclusion, l'auteur constate qu'en effet, il n'y avait pas de juridiction romaine en Illyrique oriental, mais qu' à cause de certaines prétentions papales, le patriarcat œcuménique supprima l'autonomie ecclésiastique de l'Illyrique à son profit. Or, il ne serait point justifié de prétendre que se soit détaché au détriment de Rome. M. Ş.

G. K. VAGNER, *О зооморфных изображениях на древнерусских хоросах.* Кратк. сообщ. Инст. археол. АН СССР 81 (1960) 25—30, илл. — На древнерусских осветительных приборах, так наз. хоросах, XI—XIII вв. сохранились языческие изображения, восходящие, по мнению В., к языческим верованиям. A. K.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie et épigraphie

G. ARNAKIS, *The Names of the Months in the History of Georgios Pachymeres.* Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 144—153. — Bekanntlich verwendet Pachymeres die klassischen Monatsnamen, einer Zeittendenz folgend. Der Aufsatz untersucht die Art dieser Verwendung und kommt S. 153 zu einer Reihenfolge, welche die früheren Forschungen von Possinus und Tannery bestätigt. Irm.

I. BARNEA, *Monumente de artă creştină descoperite pe teritoriul R. P. R.* (Les monuments d'art chrétien découverts sur le territoire roumain). Studii Teol. 3—4 (1960) 201—220. — Il s'agit des inscriptions de Parolissum, Sucidava, Noviodunum, Histria, Tomis, Calatis, Ibida, Basarabi (avec une église datée de 992), et surtout de Bucov-Ploeşti, où une inscription cyrillique a été découverte qui peut être datée entre 902—911, étant la plus ancienne inscription slave provenant du territoire roumain et contenant un texte laïque. M. Ş.

G. V. CERETELI, *Древнейшие грузинские надписи из Палестины* (= G. TSERET'ELI, The most ancient Georgian inscriptions from Palestine). Tbilisi 1960, pp. 94 and plates. Text in Georgian, Russian and English. — The Georgian inscriptions from the monastery in the region of Bi²r al Ḳutt are the most ancient monuments of Georgian writing: in the author's opinion, they were written not in the VIth (this date gives P. V. Corbo), but in the Vth century. C. identifies some names from the inscriptions of Bi²r al Ḳutt with the names of the ancestors of Peter the Iberian and with his own name. According C., there can be no doubt that the monastery was built by Peter the Iberian himself. A. K.

Griechische Grabgedichte. Griechisch u. deutsch von Werner Peek. Berlin 1960, pp. XII, 379 (Schriften u. Quellen d. Alten Welt. Hrsg. v. d. Sektion f. Altertumswiss. bei der Deutschen Akad. d. Wiss. zu Berlin, 7). — Die Sammlung setzt die „Griechischen Vers-Inschriften" des gleichen Verfassers (Bd. 1, Berlin 1955) voraus, hat jedoch diesen gegenüber auch ein gewisses Eigengut. Im Unterschiede zu jener Edition wendet sie sich an einen weiteren Leserkreis, was in der Fassung der Einleitung und der Erläuterungen sowie in der Beigabe deutscher Übertragungen seinen Niederschlag findet. Die systematisch geordneten Grabschriften gehören der klassischen Epoche wie der hellenistisch-römischen Zeit (bis zum 6. Jahrhundert) an. Irm.

A. G. LUNDIN, *Южноарабская строительная надпись начала VI в.* Эпиграфика Востока XIII (1960) 78—94, илл. — Texte, traduction et commentaire de l'inscription Šaraḥ-bi' ila (Répertoire d'épigraphie sémitique 4069), concernant le système de l'irrigation des terres, L. date inscription de l'an 515. A. K.

R. MacMULLEN, *Inscriptions on Armour and the Supply of Arms in the Roman Empire.* Am. Journ. Archaeol. 64 (1960) 23—40. — Cited here for evidence relating to the 4th and 5th centuries A. D. J. M. H.

M. MANOUSAKAS, Ἡ χρονολογία τῆς κτιτορικῆς ἐπιγραφῆς τοῦ Ἁγίου Δημητρίου τοῦ Μυστρᾶ. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, Δ, 1 (1960) 71—79, 2 Pl. — L'auteur invoque des raisons historiques et paléographiques pour prouver l'authenticité de l'inscription de l'église de Saint Démètre, cathédrale de Mistra, que l'on avait autrefois contestée. Il prouve que l'inscription porte la date (1291—1292), année de la construction de cette première église de la capitale du Despotat grec de Morée. A. Ch.

L. M. MELIKSET-BEK, *Работы по армянской эпиграфике после Великой Октябрьской социалистической революции (до 1955 г.).* Эпиграфика Востока XIII (1960) 131—138. — Coup d'œil rapide des travaux concernant l'épigraphie arménienne des années 1917—1955. A. K.

J. M. REYNOLDS, *The Christian Inscriptions of Cyrenaica.* Journ. Theol. Stud. 11 (1960) 284—294. — R. gives the text and description of 25 Christian inscriptions (all so far found); the majority of datable ones come from the 6th century A. D., and seem to be connected with the revival of cities sponsored by Justinian. Their paucity may be due partly to a Cyrenaican tendency to paint rather than cut texts in Byzantine times, partly to the transfer of strength from the cities to the more inarticulate rural provinces. And in any case the remains of Christian buildings show a populous and reasonably prosperous country in the 5th and 6th century A. D. J. M. H.

L. ROBERT, *Les inscriptions grecques en Bulgarie.* Rev. de Philol. 33 (1959) 165—230 + 4 pl. R. G.

S. A. VYSOCKIJ, *Надписи в Софии Киевской времени княжения Святополка Изяславича.* История СССР (1960) № 6, 139—146, илл. — V. publie deux graffiti de la cathédrale de Sainte-Sophie à Kiev, en donne l'analyse paléographique et les utilise pour expliquer des événements historiques. Selon lui, les deux inscriptions datent du temps de Svjatopolk Izjaslavič (1093—1113). Dans l'une des dites inscriptions il s'agit de la paix conclue à Želan (un endroit près de Kiev) le 4 décembre (1097?) entre Svjatopolk, Vladimir (Monomach) et Oleg (Svjatoslavič, prince de Černigov). A. K.

B. Numismatique, sphragistique (sigillographie), héraldique

I. L. BALA, *Київські гривни з нумізматичної колекції Одеського державного археологічного музею.* Материали з археології Північного Причорномор'я III (1960) 253—259, илл. (на укр. яз.). — L'auteur suppose (p. 257) que la grivna kiéwienne prit sa naissance sous l'influence des relations commerciales avec Byzance.

A. R. BELLINGER—D. M. METCALF, *A Hoard of Scyphate Bronze Coins from Arcadia* (with 1 pl.). Num. Chron. 19 (1959) 155—164. — A hoard of over 200 coins, apparently

discovered in the spring of 1958 in Arcadia, which consists chiefly of Manuel I, Types 11 and 13; Isaac II, Type 4; and Alexius III, Type 4, Wroth, *Catalogue of Imperial Byz. Coins.* J. M. H.

J. D. BRECKENRIDGE, *Numismatic Iconography of Justinian II. (685—695, 705—711 A. D.)* [Numismatic notes and monographs, 144], New York, Am. Num. Soc. 1959, pp. X, 104 with 10 pl. J. M. H.

R. A. G. CARSON and J. P. C. KENT, *Bronze Roman Coinage of the Late Empire* (contd). Numism. Circular 67 (1959) 93—95. (Cf. Byzantinoslavica XX, 373; XXI, 379.) J. M. H.

R. A. G. CARSON, *Roman Coins acquired by the British Museum 1939—1959* (with 3 pl.). Num. Chron. 19 (1959) 1—22. J. M. H.

R. A. G. CARSON, P. V. HILL and J. P. C. KENT, *The Late Roman Bronze Coinage.* London: Spink and Son, 1960. — Rev. by P. BRUUN, Num. Circ. 68 (1960) 239. J. M. H.

D. H. COX, *Coins from the Excavations at Curium, 1932—1953* [Numismatic Notes and Monographs 145]. New York: Am. Num. Soc., 1959, pp. XII, 125 with 10 pl. — C. gives a catalogue and commentary and is cited here for late Roman and Byzantine coins (4th—12th century A. D.). J. M. H.

M. ĆOROVIĆ-LJUBINKOVIĆ, *Прокупачки налаз српског средњевековног накита* (résumé: Bijoux serbes du moyen-âge trouvés à Prokuplje). Зборник радова Нар. музеја I (1956—1957) 145—160. — Dans ce trésor contenant des monnaies et des bijoux, datant de l'époque de 1418 à 1428, il y a quelques bagues et clous (?) connus par des trouvailles slaves, en Yougoslavie dès le XI^e siècle. Les parures sont toutes d'origine byzantine. ZV.

G. A. FEDOROV-DAVYDOV, *Клады джучидских монет.* Нумизматика и эпиграфика I (1960) 94—192, карты A. K.

Th. GERASIMOV, *Домонетни форми на пари у тракийското племе асти.* Археология I (1959) 85—87. — Compte-rendu: G. KACAROVA, Zentralblatt d. bulg. wissenschaftl. Lit. 2 (1959) 75. Irm.

Th GERASIMOV, *Sceaux bulgares en or des XIII^e et XIV^e siècles.* Byzantinoslavica XXI, 62—74. A. D.

P. H. K. GRAY, *A Further Report on the Southsea Find of Fourth-Century Silver Coins* (with 1 pl.). Num. Chron. 19 (1959) 89—91. J. M. H.

P. GRIERSON, *Solidi of Phocas and Heraclius: The Chronological Framework* (with 4 pl. and 5 tables of issues). Num. Chron. 19 (1959) 131—154. J. M. H.

V. L. JANIN—B. A. RYBAKOV, *По поводу так называемых «открытий» Н. В. Энговатова.* Совет. археол. (1960) № 4, 239—240. — Une critique rigoureuse (du point de vue d'un numismate) des informations concernant une « découverte » de N. V. Engovatov (pour les détails voir G. Gorjačev, *Причудливая надпись.* Молодая гвардия [1960] № 9 211—214) qui établirait la présence sur les monnaies russes aux X^e—XI^e siècles d'un alphabet inconnu jusque-là et précédant l'alphabet glagolitique et cyrillique. Aux remarques des auteurs, il conviendrait d'ajouter que les témoignages historiques donnés par N. V. Engovatov sont loin d'être complets; il est d'ailleurs, en particulier, fort risqué d'entreprendre une recherche scientifique en se basant sur le témoignage de la légende pannonienne relatif aux livres liturgiques employant un ancien alphabet et existant à Cherson au IX^e siècle. A. K.

S. A. JANINA, *Куфические серебряные монеты с Болгарского городища (1957 год).* Матер. и исслед. по археол. СССР 80 (1960) 224—225, илл. — 7 куфических серебряных монет начала X в. и одно подражание. A. K.

J. P. C. KENT,, *The Antiochene Coinage of Tiberius Constantine and Maurice 578—602* (with 1 pl.). Num. Chron. (1959) 99—103. J. M. H.

J. P. C. KENT, *An Introduction to the Coinage of Julian the Apostate (A. D. 360—363)* (with 2 pl. and 1 fig. in text). Num. Chron. 19 (1959) 109—117. J. M. H.

V. V. KROPOTKIN, *Лукашевский клад бронзовых римских монет IV века.* Нумизматика и эпиграфика I (1960) 215—222, илл. — Description d'un trésor consistant en monnaies de bronze, découvert en 1953 près de Lukaševka (SSR de Moldavie). Entre autres s'y trouvent: une monnaie de Constantin I^er, une de Constantius Galle, 31 de Constantius II, 7 de Julien; trois monnaies ne sont pas définies. L'article contient, en annexe, une carte géographique indiquant l'emplacement des trésors de monnaies bas-romaines et protobyzantines existant en Europe orientale. A. K.

B. MITREA, *Découvertes récentes de monnaies anciennes sur le territoire de la R. P. R.* Dacia III (1959) 603—605. — Continuant la chronique des découvertes monétaires, com-

mencée au numéro précédent de la même revue, l'auteur signale, par ordre chronologique, les découvertes de l'année 1958, ainsi que certaines monnaies dont l'identité précise a été établie dans le cours de la même année. Parmi les monnaies byzantines, il y a seulement deux exemplaires, l'une d'or de Justinien, et l'autre, également d'or du XI^{e} siècle. C. N.

Je. A. PACHOMOV, *Роль нумизматических материалов в деле изучения истории.* Материалы по истории Азербайджана = Труды Музея истории Азербайджана III (1960) 129—137. — A la page 132, l'auteur caractérise les monnaies byzantines, il s'occupe surtout des monnaies musulmanes. A. K.

B. Ja. STAVISKIJ, *О международных связях Средней Азии в V—середине VIII вв.* Проблемы востоковед. (1960) № 5, 108—118; с ратким англ. резюме. — S. s'occupe en particulier des relations entre l'Asie centrale et Byzance du V^{e} siècle à la moitié du VIII^{e} s. Il note les découvertes de monnaies byzantines et de différents objets, entre autres d'une lampe de bronze provenant d'Urgut (elle se trouve à l'Ermitage). S. signale des imitations de monnaies d'or byzantines du VI^{e} siècle trouvées à Sinczjan. Il analyse des informations concernant les liens qui attachaient l'Asie centrale à la Syrie et à l'Europe de l'Est. Cf. encore I. A. Anbojev, *Древний несторианский клад...* (voir Byzantinoslavica XXII, .). A. K.

A. VEGLERY—G. ZACOS, *More about the bronze coinage of Maurice.* Num. Circ. 68 (1960) 258—260, 8 figs. in text and a table. — The Antiochene issues of 589—592 are analysed and 8 coins described, 5 of which appear to be unpublished. V. and Z. support the view of J. P. C. Kent (v. Num. Chron. 19 [1959] 99 ff.) that several bronze coins of Antioch should be transferred from Tiberius II to Maurice. J. M. H.

A. VEGLERY—G. ZACOS, *New Light on the Solidus of Leo IV.* Num. Circ. 69 (1961) 30—31, 2 figs. in text. — V. and Z. present further evidence for reading the letters as ΓΓ and not as CC, and discuss the relation of *loros* to *chlamys* with special reference to the solidi of Leo IV, where the obverse represents the busts of Leo III and Constantine V. J. M. H.

G. ZACOS—A. VEGLERY, *C for Σ on Coins of the Eleventh Century.* Num. Circ. 68 (1960) 154—157 with 7 figs. in text. — Z. and V. maintain that the letter *C* should be read as K and not as Σ on four coins of the 11th C., i. e. a miliaresion of Romanos IV and three bronze coins of Romanos IV, Nikephoros III and Alexios I respectively. This is an answer to V. LAURENT's opinion in his review of H. GOODACRE, *A Handbook of the Coinage,* in Rev. Et. Byz. 17 (1959) 286. J. M. H.

G. ZACOS—A. VEGLERY, *An Unknown solidus of Anastasius I.* Num. Circ. 67 (1959) 154—155 with 5 figs in text.

VII. PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE

A. Philosophie byzantine

J. BOURKE, Gnosticism and Christianity: the Nag-Hammadi Discoveries. Blackfriars 42 (1961) 4—19. — Cited here for references to the religious community flourishing at Nag-Hammadi in the 4th century A. D. where 49 treatises written in Coptic of this date were found in 1945 or 1946. J. M. H.

A. M. CERVI, *Introduzione alla estetica neoplatonica, 1.* Roma 1951, pp. 95. — Vor allem unter dem Einfluß von Benedetto Croce wird die Ästhetik in Italien als eine „moderne" Wissenschaft betrachtet, in bezug auf die die einschlägigen antiken Bemühungen nur als „prähistorisches" Stadium angesehen werden. Im Gegensatz dazu geht es dem Verfasser um die Herausarbeitung einer neuplatonischen, speziell Plotinischen Ästhetik. Im Hinblick auf diese Aufgabe haben die Kapitel des vorliegenden ersten Bandes introduktiven Charakter: „La storiografia filosofica e l' esigenza dell' obiettività" (S. 21 ff.) und „La genesi mistica della filosofia" (S. 51 ff.). Irm.

A. A. T. EHRHARDT, *Politische Metaphysik von Solon bis Augustin.* Bd. II: *Die christliche Revolution.* J. C. B. Mohr (Paul Siebeck): Tübingen 1959, pp. X, 308. — Rev. by H. E. W. TURNER, Journ. Eccl. Hist. 11 (1960) 107—108. J. M. H.

V. T. GORJANOV, *Византийская философия.* Философская Энциклопедия, т. I. Москва 1960, стр. 256—258. Ju.

G. M. HARTMANN, *Der Materialismus in der Philosophie der griechisch-römischen Antike.* „Lebendiges Altertum". Populäre Schriftenreihe für Altertumswissenschaft, Berlin, Bd. I, 320 S. — Вопросы филос. (1961) № I, 174. Ju.

Š. NUCUBIDZE, *История грузинской философии.* Тбилиси 1960, стр. 591. — A l'histoire de la philosophie byzantine se rapportent directement les chapitres consacrés au pseudo-Denys l'Aréopagite, identifié par N. avec Pierre Iver, savant géorgien du Ve siècle (chap. 5—8), et aux savants géorgiens bilingues (écrivant en géorgien et en grec): Jean Moschos, Euthyme Iver et Jean Petrici (chap. 9); selon N., la « Sagesse de Balavar » fut écrite par Jean Moschos (Meschos) en géorgien et en grec (chap. 14—15) et refaite par Euthyme Iver (chap. 19—20). N. fait valoir également le travail d'Ephrem Mzire qui traduisit en langue géorgienne des œuvres des théologiens grecs ((chap. 18). A. K.

B. Questions théologiques en général

SAINT BASILE, *Lettres,* éd. et trad. par Y. COURTONNE. (V. Byzantinoslavica XX, 375.) — Rev. by A. F. NORMAN, Class. Philol. 55 (1960) 149. J. M. H.

N. A. BEES, *Zur Apostelgeschichte 19, 1.* Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 122. — Der Formulierung τὰ ἀνωτερικὰ μέρη werden unter Beziehung auf Byz.-Neugriech. Jahrbücher 16 (1939—1940) 209 und 17 (1939—1944) die κατωτικὰ-κάτω μέρη gegenübergestellt. Irm.

N. A. BEES, *Zur Mansis amplissima Coll. Concil.* Byz.-Neugriech. Jahrbücher 18 (1945—1949) 153. — In Bd. 24, S. 596 wird für κλινοτετής „κλινοπετής" gelesen. Irm.

E. J. BICKERMAN, *The Septuagint as a Translation.* American Acad. for Jewish Research, Proceedings 28 (1959) 1—39. — Materialien zur Bekräftigung der Feststellung des Verfassers: "The translaters of the Septuagint practised the traditional art of translation as it was understood in their time". Irm.

L. BOUYER, *La spiritualité du Nouveau Testament et des Pères.* [Histoire de la spiritualité chrétienne, 1.] Paris: Aubier, 1960, pp. 635. — Rev. by H. CHADWICK, Journ. Theol. Stud. 11 (1960) 400—401. J. M. H.

H. v. CAMPENHAUSEN, *The Fathers of the Greek Church.* Trans. by S. GODMAN. New York, Pantheon 1959, pp. 170. — Rev. by R. BAEPLER, Church Hist. 29 (1960) 210—211. (Cf. Byzantinoslavica XVII, 172; XVIII, 161; XIX, 376; XX, 375.) J. M. H.

B. L. DENTAKIS, *Jean Cyparissiotès. Exposé sommaire de sa théologie.* Θεολογία 30 (1959) 492—502. R. G.

DENYS L'ARÉOPAGITE, *La Hiérarchie Céleste ...* (V. Byzantinoslavica , .) — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 95—96. A. D.

R. DEVREESSE, *Les anciens commentateurs grecs de l'Octateuque et des Rois* [Studi e Testi, 201]. Vatican City: Bibl. Apost. Vat., 1959. — Rev. by R. P. C. HANSON, Journ. Theol. Stud. 11 (1960) 404—405. J. M. H.

Dictionnaire de Théologie Catholique. Tables Générales. Hefner-Innocent XII. Paris 1960, col. 2033—2288. — On aura intérêt à se reporter aux rubriques suivantes: col. 2948, Heraclius; col. 2071—2072, Hésychius de Jérusalem; col. 2074, higoumène; col. 2112—2113, Honorius Ier pape; col. 2116—2117, Hormisdas, pape; col. 2143—2145, Humbert cardinal; col. 2154—2155, Hypathius d'Ephèse; col. 2174, Ignace II, patriarche d'Antioche; col. 2174—2175, Ignace, patriarche de Constantinople; col. 2186—2192, culte des Images; col. 2280—2285, Innocent III, pape. R. G.

A. J. FESTUGIERE, *Antioche païenne et chrétienne, Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie.* [Bibl. des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, 194]. Paris, E. de Boccard, 1959, pp. 540, 3 pl. — Rev. by A. F. NORMAN, Journ. Rom. Stud. 50 (1960) 259—260; A. H. M. JONES, Journ. Theol. Stud. 11 (1960) 405—407. J. M. H.

J. GILL, *The Definition of the Primacy of the Pope in the Council of Florence.* Heythrop Journal 2 (1961) 14—29. J. M. H.

R. M. GRANT, *The Appeal to the Early Fathers.* Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 13—24. — G. briefly discusses the development of the appeal to the early fathers during th period from the late 2nd century to John of Damascus. From the 5th century onwards both orthodox and heterodox had texts from the Apostolic Fathers modified to meet dogmatic needs and in addition "aggressive forgeries" were also made use of. J. M. H.

W. P. HAUGAARD, *Arius: twice a heretic? Arius and the Human Soul of Jesus Christ.* Church Hist. 29 (1960) 251—263. J. M. H.

W. A. JURGENS, *A Letter of Meletius of Antioch.* Harv. Theol. Rev. 53 (1960) 251—260. — St Basil (Ep. 120) wrote to Meletius of Antioch, telling him that Eusebius had asked him to write to the bishops of the West, but requesting Meletius to do this. J. puts

forward the suggestion that the letter in question is Ep. 92 in St Basil's *corpus* and thinks that there is a strong probability that this was in effect written by Meletius and not by Basil. J. M. H.

A. KENNY, *Was St John Chrysostom a Semi-Pelagian?* Irish Theol. Quart. 27 (1960) 16—29. J. M. H.

F. M. MÄRZ, *Anhropologische Grundlagen der christlichen Ethik bei Nemesios von Emesa.* Phil. Diss. München vom 17. 12. 1959. München: Verl. W. u. J. M. Salzer 1959, pp. 181. — Verfasser referiert die bisherige Forschung zu Leben und Werk des Nemesios, wobei er die gängige Datierung auf das Ende des 4. Jahrhunderts akzeptiert, und stellt dann in drei Kapiteln die Ansichten des N. über das Wesen des Menschen und seine Stellung in der Schöpfung, über das Leib-Seele-Problem und über Willensfreiheit, Schicksal und Vorsehung dar, wobei er die Linie über das Mittelalter bis hin zur katholischen Theologie der Gegenwart auszieht. Er findet in N.'s Werk, mit den Worten seines Lehrers A. Dempf, die „scharfsinnigste Verteidigung des christlichen Menschenbildes gegen seine Verzerrungen" in der Antike. Tr.

B. PRIMOV, *Богомилският дуализъм, произход, същност и обществено-политическо значение* (Der bogomilische Dualismus — Ursprung, Wesen und sozialpolitische Bedeutung). Изв. на Инст. за ист. 8 (1960) 73—157. — Der Verfasser schließt sich der Ansicht an, daß in der bogomilischen Lehre nur der gemäßigte Dualismus vorhanden war und daß die Berichte von strengem Dualismus nur auf die Paulikianische Häresie zurückzuführen sind. Die Ecclesia Dragovicia sei keine bogomilische sondern eine paulikianische Gemeinde. Demgemäß muß man den paulikianischen Einfluß auf die Katharer stärker betonen als man dies bisher getan habe. D. A.

P. SCAZZOSO, *Considerazioni metodologiche sulla ricerca pseudo-dionisiana a proposito della recente identificazione dello pseudo-Dionigi con Pietro il Fullone da parte di Utto Riedinger.* Aevum XXXIV (1960) 139—147. — Dopo aver messo in evidenza l'innegabile bontà degli argomenti in base ai quali U. Riedinger, nell' XI Congresso intern. di Studi Bizantini (Monaco di Baviera 1958) ha sostenuto l'identificazione dello pseudo-Dionigi con Pietro il Fullone, l'A. osserva che, allo stato attuale della questione pseudo-dionisiana, il problema fondamentale non è quello della identificazione storica dell'autore e del suo ambiente, ma quello della esatta interpretazione della sua dottrina: per raggiungere la quale la ricerca deve partire dall'interno stesso dell'opera pseudo-areopagitica, e soprattutto « da quel carattere del suo insegnamento che maggiormente colora di sè tutto il Corpus »: la dottrina mistica. E. Fo.

E. SCHWARTZ, *Gesammelte Schriften.* Bd. 3. *Zur Geschichte des Athanasius.* Berlin, W. de Gruyter, 1959, pp. XI, 334. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 120; XXI, 195; XXII, 167.) — Rev. by W. TELFER, Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 168—171. J. M. H.

V. TATAKIS, Ἡ συμβολὴ τῆς Καππαδοκίας στὴ χριστιανικὴ σκέψη. Ἀθήνα 1960, pp. 284 (Ἐκδόσεις τοῦ Γαλλικοῦ Ἰνστ. Ἀθηνῶν, 111). — Der bekannte Historiker der byzantinischen Philosophie ist bemüht, die drei Väter Basileios, Gregor von Nyssa und Gregor von Nazianz in ihren spezifisch kappadozischen Zügen und Eigenheiten darzustellen. Zu diesem Zwecke behandelt er ausführlich in den Eingangskapiteln die politische, Geistes- und Kirchengeschichte Kappadoziens, für welche man sein Werk ebenfalls mit Nutzen verwenden wird. Im übrigen ist er bestrebt, die Texte weitestmöglich selbst sprechen zu lassen. Irm.

J. VANNESTE, *Le Mystère de Dieu* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 167.) — Comptes-rendus: E. v. IVÁNKA, Anz. f. Altertumswiss. 13 (1960) 47; A. H. ARMSTRONG, Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 190—191. J. M. H.

Πανηγυρικὸς Τόμος, ἑορτάσμου τῆς ἑξακοσιοστῆς ἐπετείου τοῦ Θανάτου τοῦ ἁγίου Γρηγορίου τοῦ Παλαμᾶ, ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης. *1359—1959.* Thessalonique 1960, pp. 291 — Volume commémoratif à l'occasion du 600ème anniversaire de la mort du grand théologien byzantin Grégoire Palamas. Ce beau volume est fait de 16 études, précédées d'un Prologue et d'un exposé détaillés de la célébration du 600ème anniversaire de Grégoire Palamas (pp. 9—46). R. G.

F. W. WINKELMANN, *Die Vita Constantini des Eusebius. Ihre Authentizität, ihre Textbezeugung.* Theol. Diss. Halle 1959, maschinenschriftl., pp. VIII, 398. — Verfasser hält nach ausführlicher Erörterung der bisherigen Forschung die Vita Constantini für echt,

schließt aber einzelne spätere Veränderungen nicht aus. Im 2. Teil untersucht er die Textbezeugung und bietet das Ergebnis seiner Neukollation der wichtigsten Handschriften. Danach erscheinen Modifikationen gegenüber der Ausgabe von Heikel, GCS 7, 1902, erforderlich. — Der 2. Teil soll erweitert in den „Texten und Untersuchungen" erscheinen. — Autorreferat in: Theol. Litztg. 85 (1960) 946. Tr.

C. Dogmatique, liturgie, etc.

G. BONNER, *The Greek East and the Latin West.* East. Churches Quart. 13 (1959) 144—153. — A critical discussion of P. SHERRARD (V. Byzantinoslavica XXII, 160—161). J. M. H.

E. BOULARAND, *L'Eucharistie d'après le Pseudo-Denys l'Aréopagite.* Bull. de Litt. eccl. 59 (1958) 129—169. R. G.

I. B. BRIA, *Hristologia Sf. Grigore de Nazianz* (Christologie de St Grégoire de Nazianze). Ortodoxia 2 (Bucureşti 1960) 197—211. — Exposé sur la théologie byzantine christologique, à laquelle participe également Grégoire par ses thèses. M. Ş.

G. HABRA, *Symeon the New Theologian: "Chapitres Théologiques, Gnostiques et Pratiques".* East. Churches Quart. 13 (1959) 113—128. — A discussion of S's spirituality with special reference to his indebtedness to earlier writers, notably St Gregory the Theologian. J. M. H.

E. HAMMERSCHMIDT, *Die kopt. Gregoriosanaphora.* (V. Byzantinoslavica XIX, 379.) — Rev. by J. M. PLUMLEY, Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 191—192. J. M. H.

J. A. JUNGMANN, *The Early Liturgy.* Trans. F. A. Brunner. London: Darton, Longman and Todd, 1960, pp. X, 314. — Rev. by C. HOWELL, Heythrop Journ. 1 (1960) 340—343 and cited here for oriental liturgies. J. M. H.

E. LANNE, *Le Grand Euchologie du Monastère Blanc: Texte copte édité avec trad. française.* [Patrologia Orientalis, t. 28, fasc. 2], Paris 9, Firmin-Didot et Cie., 1958, pp. 143. — Rev. by J. BARNS, Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 192—194. B. makes textual emendations and other suggestions. J. M. H.

C. MANGO, *The Homilies of Photius* ... (V. Byzantinoslavica XX, 185—186; XXI, 383.) — Rev. by M. V. ANASTOS, Church Hist. 29 (1960) 213—214; by R. BROWNING, Journ. Hell. Stud. 80 (1960) 245—246. J. M. H.

L. M. MELIKSET-BEK, *Об армяно-грузино-латино-русской версиях греческих гомилий, связываемых с именем Иоанна Златоуста.* Виз. Врем. XVII (1960) 70—77. — Le Dit de Grégoire l'Illuminateur, attribué à Jean Chrysostome, fut traduit du grec en arménien en 1141. Le Dit se conserva en deux versions et en de nombreuses copies. Du XVIII[e] siècle datent les versions géorgienne et latine et plus tard une traduction en russe. A. K.

Al. MOISIU, *Ce învaţă fer. Augustin despre Maica Domnului* (L'enseignement du b. Augustin sur la Mère de Dieu). Mitropolia Ardealului 3—4 (Sibiu 1960) 231—252. — L'analyse de la théologie augustinienne ne fournit à l'auteur aucune argumentation en faveur des dogmes mariologiques catholiques. M. Ş.

C. D. G. MUELLER, *Die Engellehre der koptischen Kirche: Untersuchungen zur Geschichte der christlichen Frömmigkeit in Ägypten.* Wiesbaden: Otto Harrassowitz, 1959, pp. XII, 324. J. M. H.

P. SHERRARD, *The Greek East and the Latin West* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 160.) — Rev. by W. N. PITTENGER, Journ. Relig. 30 (1960) 145—146; by G. BONNER, Sobornost, series 4, № 3 (1960) 134—140 criticising S. for lack of historical method and other defects; by A. EHRHARDT, Journ. Eccl. Hist. 11 (1960) 229—230; by F. J. E. RABY, Journ. Theol. Stud. 11 (1960) 416—418. J. M. H.

D. Hagiographie

R. AUBERT, *Démétrius (Saint) de Thessalonique.* Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. XIV, 83 (1960) col. 1493—1499. — 1. La légende; — 2. Origine et développement du culte; — 3. Les recueils de miracles. Bibliographie: sources, travaux. R. G.

N. A. BEES, *Zum Synaxarium des hl. Nikon des sogenannten Metanoitès.* Byz.-Neu-

griech. Jahrbücher 18 (1945—1949 143. — Emendationen zu der Ausgabe von Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων 3 (1906) 129 ff. Irm.

G. B. BRONZINI, *La leggenda di S. Caterina d'Alessandria* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 169.) — Compte-rendu: S. JANNACCONE, Giorn. ital. di filol., XIII (1960) 372—373. E. Fo.

A. J. FESTUGIERE, *Lieux communs littéraires et thèmes de folk-lore dans l'hagiographie primitive.* Wiener Studien 73 (1960) 123—152. — L'auteur cite des exemples des » topoi « littéraires de l'hagiographie primitive: a) aux formules d'introduction: découverte d'un manuscrit ancien, inspiration surnaturelle dans le rêve, méconnaissances et manque d'érudition de l'auteur, matière trop vaste; b) aux textes: puer senex, anecdotes sur les moines, miracles, coupable forgé à la terre, prisonnier délibéré, ennemi poussé par l'orage. D.-Je.

B. T. GORJANOV, *Варлаамиты.* Философская Энциклопедия, т. I. Москва 1960. Ju.

B. T. GORJANOV, *Варлаам Калабрийский.* Философская Энциклопедия, т. I, Москва 1960. Ju.

B. T. GORJANOV, *Григорий Синаит.* Философская Энциклопедия, т. I. Москва 1960. Ju.

B. T. GORJANOV, *Акиндин, Григорий.* Философская Энциклопедия, т. I. Москва 1960. Ju.

B. T. GORJANOV, *Георгий (Геннадий) Схоларский.* Философская Энциклопедия, т. I, Москва 1960. Ju.

V. GRUMEL, *Homélie de Saint Germain sur la délivrance de Constantinople.* Rev. des Et. Byz. XVI (1958) 183—205. — Compte-rendu: I. DUJČEV, Byzantinoslavica XXI, 89—90. A. D.

E. Apocryphes

J. BARNS, *A Coptic Apocryphal Fragment in the Bodleian Library.* Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 70—76. The Sa'hidic text and as far as possible a translation are given of MS. Bodl. Copt. f. 103 (P). B. assigns this to the 4th century, and he accepts Professor Chadwick's suggestion that the first leaf is from the *Acts of Andrew.* J. M. H.

A. D. NOCK, *The Apocryphal Gospels.* Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 63—70. — A review article on E. HENNECKE †, *Neutestamentliche Apokryphen,* ed. W. SCHNEEMELCHER. (V. Byzantinoslavica XXI, 198.) — N. is particularly concerned with H. C. Puech's contribution on the Gnostic gospels. J. M. H.

W. C. van UNNIK, *Evangelien aus dem Nilsand.* Mit einem Beitrag *Echte Jesusworte?* v. J. B. BAUER und mit einem Nachwort *Die Edition der koptisch-gnostischen Schriften* von Nagᶜ Hammadi v. W. C. TILL. Frankfurt am Main: Scheffler 1960, pp. 223. — Die erste gemeinverständliche Darstellung der Funde von Nagᶜ Hammadi, die in Buchform in deutscher Sprache vorliegt, ist eine Übersetzung des holländischen Werkes des Verf., Openbaringen uit Egyptisch zand, erweitert durch die im Titel angegebenen Beiträge. Hinzuweisen ist auf den Anhang, in dem die Übersetzungen des Thomas-Evangeliums, des Evangeliums der Wahrheit und des Apokryphon des Johannes sowie eine ausgewählte Bibliographie geboten werden. Tr.

VIII. GEOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE; ETHNOGRAPHIE

J. FITZ, *Gorsium a táci rómaikori ásatások.* Székesfehérvár 1960, pp. 60. — Gorsium, nahe Székesfehérvár gelegen, war im 1./2. Jahrhundert ein wichtiges Zentrum der Erawisker. Im 2. Drittel des 4. Jahrhunderts erlebte es eine Nachblüte und hielt sich mindestens bis zum Awareneinfall. Irm.

R. GOODCHILD, *Cyrene and Apollonia, an Historical Guide.* Antiquities Department of Cyrenaica, United Kingdom of Libya. Produced by G. Freebairn, Portsmouth St., London, W. C. 2, 1959, pp. 84 + 8 pl. + 4 folding maps, 4 s. 6 d. — An enlarged version of the 1953 edition. J. M. H.

Haifa in Israel's tenth year. Haifa, published by the Haifa Municipality, 1958, pp. 144, ill. — Das Tafelwerk, das die Stadt Haifa in ihrer Gegenwart zeigen möchte, berücksichtigt im Text wie in den Bildern natürlich auch das geschichtliche Werden und damit auch die mittelalterliche Epoche. Irm.

R. JANIN, *Ecasalos*. Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. XIV, 83 (1960) col. 1410. — Evêché de la province de IIe Palestine, dépendant de Scythopolis. R. G.

R. JANIN, *Echinos*. Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. XIV, 83 (1960) col. 1359. — Evêché de la province de Ière Thessalie, dépendant de Larissa. R. G.

R. JANIN, *Ecdamauva*. Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. XIV, 83 (1960) col. 1350. — Evêché de la province de Lycaonie, dépendant d'Iconium. R. G.

R. JANIN, *Edesse*. Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. XIV, 83 (1960) col. 1420—1421. — Evêché de la province de Ière Macédoine, dépendant de Thessalonique, puis métropole. R. G.

C. MANGO, *The Brazen House: A study of the vestibule of the Imperial Palace of Constantinople*. [Arkaeol. Kunsthist. Medd. Dan. Vid. Selsk. Bd. 4, № 4, 1959], Copenhagen 1959, pp. 197, 37 figs., 1 plan. J. M. H.

F. Van der MEER and C. MOHRMANN, *Atlas of the Early Christian World*. (V. Byzantinoslavica XX, 380; XXII, 172.) — Rev. by W. M. CALDER, Journ. Theol. Stud. N. S. 11 (1960) 158—162. J. M. H.

D. NIKOLOV, *Нови данни за миналото на Стара Загора*. Археология I (1959) 74. — Compte-rendu: T. IVANOV, Zentralblatt d. bulg. wissenschaftl. Lit. 2 (1959) 74—75. Irm.

V. VELKOV, *Принос към античната география на Мизия* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 385; XXII, 173.) — Compte-rendu: T. IVANOV, Zentralblatt d. bulg. wissenschaftl. Lit., Gesch. u. Archäol. 2 (1959) 64. Irm.

IX. ART BYZANTIN; MUSIQUE

A. Généralités

A. V. BANCK, *Byzance et l'Orient d'après quelques données de l'art appliqué du 11e et du 12e siècles*. Moscou 1960, pp. 8 (25 Congrès Internat. des Orientalistes. Conférences présentées par la délégation de l'URSS). — Der gut dokumentierte Vortrag setzt es sich zur Aufgabe, „de montrer la coexistence d'éléments byzantins et orientaux sur quelques objets d'argent, conservés à l'Hermitage" (S. 2). Irm.

A. V. BANCK, *Искусство Византии в собрании Государственного Эрмитажа*. Альбом. Фотографии А. П. Булгакова. Ленинград 1960, стр. 132. — Le livre contient une introduction en langue russe (p. 3—11), des résumés en anglais et en français (p. 12—15), 110 planches, notes en langues russe, anglaise et française (p. 121—129) et une bibliographie (p. 130—131). Un frontispice et trois planches en couleurs. — L'album est destiné à faire connaître aux spécialistes ainsi qu'au large public les spécimens les plus remarquables de l'art byzantin conservés à l'Ermitage. Plusieurs d'entre eux ont été reproduits en détail et agrandis. A. Bk.

T. BARNAVELI, *Памятники культуры Грузинской ССР, взятые государством под охрану*. Предисловие Г. Н. Чубинашвили. Тбилиси 1959, стр. 341 с илл. avec le texte en géorgien et en russe. A. Bk.

G. N. ČUBINAŠVILI, *Georgian Repoussé Metal Work. VII to XVIII Centuries*. Album of 200 pl. with Introd. and analytical catalogue. Tbilisi, State Press of the Georgian SSR 1960. — Rev. by D. TALBOT RICE, Burlington Mag. 102 (1960) 84. J. M. H.

A. GONČAROV—O. ZONOVA—A. CHAMCOV, *Древние соборы Кремля*. 2-ое дополненное издание. Москва 1960, стр. 99 с илл. A. Bk.

A. GRABAR, *L'iconoclasme byzantin* ... (V. Byzantinoslavica XIX, 383; XXI, 386; XXII, 173.) — Compte-rendu: G. OSTROGORSKIJ, Byzantinoslavica XXI (1960) 110—114. A. D.

Из истории русского и западноевропейского искусства. Материалы и исследования. Москва 1960, стр. 420 с илл. — Le recueil est dédié au 40e anniversaire de l'activité scientifique de V. N. Lazarev. Une courte biographie et une liste des travaux de V. N. Lazarev, rédigée par V. N. Graščenkov, précèdent le recueil. Une série d'articles est consacrée à l'ancien art russe et un article à l'art byzantin. A. Bk.

Lj. KARAMAN, *O putovima bizantskih crta u umjetnosti istočnog Jadrana* (avec résumé en anglais). Starohrvatska prosvjeta 6 (1958) 61—76. — L'auteur analyse la voie des influences byzantines sur l'architecture, la plastique et la peinture du littoral dalmatique et constate qu'une grande partie de ces éléments y pénétra par l'Italie; ce

fut surtout dans l'iconographie, aux motifs décoratifs. Moins fort on peut trouver les influences directes de Byzance et très peu les influences, transmises par l'intermédiaire des pays balkaniques. ZV.

M. I. KRESAL'NYJ, *Софийский заповедник в Киеве. Архитектурно-исторический очерк.* Киев, 1960, стр. 426 с илл. и 9 цветных таблиц. — Texte en langues ukrainienne et russe. Une partie considérable du livre est consacrée à la cathédrale de Sainte Sophie (son architecture, ses mosaïques, fresques, etc.); différentes parties sont consacrées au clocher, au réfectoire, à la demeure du Métropolite, à la porte de l'Ouest, à la » boursa « de Ste Sophie, à la tour d'entrée Sud, etc. Le livre est muni d'une bibliographie très abondante. A. Bk.

W. OAKESHOTT, *Classical Inspiration in Medieval Art.* London, Chapman and Hall, 1960, pp. X, 146 with 143 pl. — Cited here for consideration of Byzantine art as an intermediary between the classical world and the West. — Rev. by J. BECKWITH, Burlington Mag. 102 (1960) 124. B. regrets that no chapter as such is devoted to Constantinople's contribution and he makes criticisms of detail on Byzantine art. J. M. H.

S. PELEKANIDIS, Βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Πρέσπας. Thessalonique, 1960, pp. 135—150, pl. I—LIII. — M. Pélékanidès, bien connu par sa publication des églises byzantines de Castoria, présente dans ce livre les monuments byzantins et post-byzantins de Prespa; l'étude se rapporte surtout aux dix églises, qui se trouvent dans la région grecque, et qui datent du 11e au 19e siècle. A. Ch.

W. F. VOLBACH—M. HIRMER, *Arte paleocristiana* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 175.) — Compte-rendu: P. E. ARIAS, Siculorum Gymnasium, N. S. XIII (1960) 127—128. E. Fo.

N. N. VORONIN, *Любите и сохраняйте памятники древнерусского искусства.* Москва, 1960, стр. 46 + 26 илл. — Livre de vulgarisation dont le but est d'attirer l'attention des lecteurs sur les monuments de l'art russe médiéval de manière à assurer au mieux leur conservation. A. Bk.

Всеобщая история искусств, т. II. Искусство Средних веков, книга первая. Москва 1960, стр. 508, илл. и карты в тексте + 17 цветных таблиц + 413 таблиц + XXIII стр.; В. ПОЛЕВОЙ, *Искусство Византии* (25—72); В. ШЛЕЕВ, *Искусство Армении и Грузии* (73—102); А. БАНК, *Искусство южных славян* (103—120); О. СОПОЦИНСКИЙ, *Искусство древней Руси* (121—182); Л. КАЛИНИЧЕНКО—Ф. УМАНЦЕВ, *Украинское искусство 14—17 веков* (182—193); М. КАЦЕР—В. МАКАРЕВИЧ, *Искусство Белоруссии 14—17 веков* (194—198). Последующие главы посвящены искусству Западной и Центральной Европы в эпоху переселения народов и образования «варварских» королевств и в эпоху развитого феодализма. A. Bk.

B. Architecture

S. BALLANCE, *The Byzantine Churches of Trebizond.* Anatolian Studies 10 (1960) 141—175, 23 figs and 7 pl. — B. gives an architectural survey of the following existing churches in Trebizond — 2 unnamed buildings (Church C and Chapel D), the Chrysocephalos (the cathedral), Nakip Cami (a church converted into a mosque, dedication lost, ? St Andrew), St Anne, St Basil, St Eugenios, St Philip, St Sophia. Certain buildings in the neighbourhood of Trebizond are also included, i. e. St Michael Akçaabat, Orta Mahalle (Akçaabat), Castle Church (Bayburt), Fetoka, the Armenian Monastery of Kaymakli, St Barbara (on the coast 4 miles W. of Trebizond). This analysis of the characteristics of Trapezuntine architecture reveals a distinct absence of Constantinopolitan influence. J. M. H.

V. BERIDZE, *Итоги изучения грузинской архитектуры раннехристианского времени.* Доклады делегации СССР. XXV международный конгресс востоковедов. Москва 1960, стр. 9. — En russe et en français. A. Bk.

Dj. BOŠKOVIĆ, *Улцињ. Богородична црква (?) у доњем делу Старог града* [résumé: Ulcinj. Église de la Vierge (?) dans la partie inférieure de la vieille ville]. Старинар VII—VIII (1956—1957) 416—417. — Trouvailles à Ulcinja, de fragments démontrant l'existence d'une église chrétienne de l'époque du Bas-Empire byzantin. ZV

N. ČUBINAŠVILI, *Трехнефная пещерная базилика в древнем городе Уплисцихе (К истории грузинской архитектуры).* Сообщ. Акад. наук Грузинской ССР, т. 24, № 4 (1960) 507—512. A. Bk.

K. KALOKYRIS, Ἡ Βασιλικὴ τῆς Βυζαντινῆς Συβρίτου. Κρητικὰ Χρονικά. ΙΓ, I—II (1959) 6—38 + 14 Pl. —Δημοσίευσις τῆς εἰς Σύβριτον Κρήτης τρικλίτου Βασιλικῆς ἑλληνιστικοῦ τύπου μὲ κόγχας προθέσεως καὶ διακονικοῦ, τὴν ὁποίαν ὁ σ. ἀνάγει εἰς τὸν VIII—IX αἰῶνα. A. Ch.

B. LOMINADZE, *Гелати (архитектурный путеводитель).* 2-ое дополненное издание. Тбилиси, 1959, стр. 62 с илл. — Résumé en anglais. A. Bk.

L. PETROV, *Историко-архитектурный заповедник имени Андрея Рублева (о реконструкции зданий Спасо-Андроникова монастыря в Москве).* Архитектура СССР 9 (1960) 47—51. A. Bk.

L. D. RČEULIŠVILI, *Тигва. Строительство ширванской царицы Тамары (Очерк из истории грузинского зодчества XII в.).* Тбилиси 1960. — En géorgien, avec résumés en russe et en allemand. A. Bk.

E. B. SMITH, *Architectural Symbolism of Imperial Rome and the Middle Ages.* Princeton Univ. Press 1960, pp. X + 219, with 175 ill. — Rev. by P. VERDIER, Am. Journ. Archaeol. 64 (1960) 115—118. J. M. H.

E. STIKAS, Ὁ ναὸς τῶν Ἁγίων Ἀσωμάτων Θησείου. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, Δ, 1 (1960) 115—126, 12 Pl., 8 Fig. — Le Directeur des Anastyloses des monuments de la Grèce explique comment il a procédé pour donner à l'église des Incorporels d'Athènes, monument du IIe siècle, son aspect primitif en la nettoyant de toutes les déformations et adjonctions postérieures. A. Ch.

L. A. ŠERVAŠIDZE, *Церковь в с. Акапа (Одиши) около Сухуми (памятник средневековой архитектуры).* Труды Абхазского института Языка, литературы и истории 30 (1959) 115—120 с илл A. Bk.

D. TALBOT RICE, *The Great Palace of the Byzantine Emperors.* Second Report 1958. (V. Byzantinoslavica XXI, 388.) — Rev. by R. SCRANTON, Am. Journ. Archaeol. 63 (1959) 412—413; by J. BECKWITH, Burlington Mag. 101 (1959) 357—358. J. M. H.

S. VUČENOVIĆ, *Липљан. Рановизантиска базилика* (résumé: Lipljan. Basilique paléobyzantine). Старинар VII—VIII (1956—1957) 414—415. — Informations sur les recherches relatives à l'architecture byzantine à Lipljan. ZV.

C. Sculpture

J. DÉÉR, *The Dynastic Porphyry Tombs of the Norman Period in Sicily.* (V. Byzantinoslavica XXI, 205.) — Rev. by M. LAWRENCE, Am. Journ. Arch. 64 (1960) 87—88. J. M. H.

C. NICOLESCU, *La céramique roumaine émaillée du Moyen-Age, à la lumière des dernières recherches.* Byzantinoslavica XXI, 260—273. A. D

D. Peinture et iconographie

M. ALPATOV, *Гениальный живописец Древней Руси.* Искусство 9 (1960) 52—58 с илл., 1 цветная. A. Bk.

V. I. ANTONOVA, *Иконографический тип Перивлепты и русские иконы богоматери в XIV веке.* Из истории русского и западноевропейского искусства. Москва 1960, 103—117. — D'après les modèles de plusieurs icônes russes du XIVe siècle, l'auteur étudie les changements qu'a subi sur le sol russe le type byzantin iconographique de la Vierge « Peribleptè ». A. Bk.

A. V. BANCK, *Мозаичная икона из собрания Н. П. Лихачева.* Из истории русского и западноевропейского искусства. Москва 1960, 185—194 с 5 илл. — Publication d'une icône en mosaïque provenant de la collection de N. P. Lichačev et représentant quatre saints évêques. L'icône occupait la partie centrale de l'icône composée, montée au XIXe siècle; elle fut restaurée après son admission à l'Ermitage. Ses traits stylistiques et iconographiques permettent de la dater du début du XIVe siècle. Comme la plupart des icônes en mosaïque, elle fut exécutée vraisemblablement à Constantinople. A. Bk.

H. BUCHTHAL, *Miniature Painting in the Latin Kingdom of Jerusalem.* (V. Byzantinoslavica XXI, 207.) — Rev. by O. PÄCHT, Medium Aevum 29 (1960) 151—154; V. N. LAZAREV, Виз. Врем. XVII (1960) 273—277. J. M. H.

Sp. CÂNDEA, *Pictura creştină* (La peinture chrétienne). Mitropolia Ardealului 5—6 (Sibiu 1960) 413—427. — Information générale concernant l'iconographie byzantine. M. Ş.

M. CHATZIDAKIS, Βυζαντινὲς τοιχογραφίες στὸν Ὠρωπό. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, Δ, 1 (1960) 87—107, 7 pl. — Etude des peintures murales qui décoraient autrefois l'église de Saint Georges à Oropos (Béotie) et ont été récemment transportées au Musée Byzantin d'Athènes. Six Hiérarques et un jeune Diacre y sont représentés de face, alignés, en figures isolées comme des icones. L'auteur examine d'abord l'évolution de l'icônographie des Hiérarques et leur place dans l'Eglise, ensuite la technique et le style des peintures; il les date du commencement du XIII^e siècle. A. Ch.

A. CHATZINIKOLAOU, Ἡ ψηφιδωτὴ εἰκόνα τῆς Πάτμου. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, Δ, 1 (1960) 127—134, 2 pl. — Présentation d'une petite icône en mosaïque avec encadrement en argent conservée dans le Trésor du Couvent de Saint Jean de Patmos. Après avoir insisté sur la signification du mot σαρουτη, l'auteur identifie cette icône avec l'icône de Saint Nicolas σαρούτη, mentionnée dans l'inventaire de 1201 de Patmos. L'icône et une partie de l'encadrement datent du 11^e siècle, tandis que le reste de l'encadrement, avec des médaillons de Saints et l'Hétimasie, datent du 13^e—14^e siècle. A. Ch.

N. ČERNYŠEV, *Об Андрее Рублеве (К 600-летию со дня рождения художника).* Декоративное искусство СССР 8 (1960) 2—4 с илл. A. Bk.

I. Je. DANILOVA, *Иконографический состав фресок Рождественской церкви Ферапонтова монастыря.* Из истории русского и западноевропейского искусства. Москва 1960, стр. 118—129. — Comparant le traitement des fresques du cycle des dessins de la Vierge dans les églises yougoslaves avec celles du monastère de Théraponte, l'auteur dénote l'originalité des dernières, de ce fait que, au premier plan sont non pas des motifs de récits, mais les explications théologiques des principaux dogmes de la religion orthodoxe. A. Bk.

N. DEMINA, *Фрески Андрея Рублева во Владимире.* Декоративное искусство СССР 8 (1960) 5—9 с илл. A. Bk.

D. EVANGUELIDES, Ὁ ζωγράφος Φράγκος Κατελᾶνος ἐν Ἠπείρῳ. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, Δ, 1 (1960) 40—54, 15 pl. A. Ch.

The Greek Herbal of Dioscorides, ed. R. T. GUNTHER (Illustrated by a Byzantine 512 A. D.). New York: Hafner Publishing Co. 1959, pp. IX, 701 + 396 ill. — Rev. by J. LEVY, Isis 51 (1960) 588—590. J. M. H.

I. IVANOV, *Андрей Рублев.* Журнал московской патриархии 6 (Moscou 1960) 40—53 et № 7, 32—40. — Publié à l'occasion du 600^e anniversaire du grand peintre russe A. Rubliev, avec illustrations. M. Ș.

I. A. IVANOVA, *Андрей Рублев.* Художник 9 (1960) 46—50 с илл. A. Bk.

I. A. IVANOVA, *Андрей Рублев — живописец Древней Руси.* Москва 1960, стр. 40 с илл. A. Bk.

A. G. JAGODOVSKAJA, *Андрей Рублев.* Троица. Москва 1960, стр. 23 с илл. A. Bk.

A. G. JAGODOVSKAJA, *Андрей Рублев.* Творчество 9 (1960) 3—6. A. Bk.

A. G. JAGODOVSKAJA, *Андрей Рублев.* Москва 1960, стр. 11 и 18 илл. — Краткий научнопопулярный очерк. A. Bk.

N. KUZ'MIN, *Андрей Рублев (К 600 летию со дня рождения художника).* Новый мир 10 (1960) 204—210. A. Bk.

K. LASSITHIOTAKIS, Ἅγιος Γεώργιος ὁ Ἀνυδριώτης. Κρητικὰ Χρονικά ΙΓ, I—II (1959) 143—170, 18 pl. —

Ὁ σ. παρουσιάζει τὸν σταυρεπίστεγον ναὸν τοῦ Ἁγίου Γεωργίου τοῦ Ἀνυδριώτη εἰς τὴν Κρήτην, ὅστις φέρει τοιχογραφίας τοῦ Ἰ. Παγωμένου, τοῦ ἔτους 1323, γνωστοῦ ἀπὸ τὴν διακόσμησιν ἄλλων ἑπτὰ ἐκκλησιῶν τῆς Κρήτης. A. Ch.

V. N. LAZAREV, *Андрей Рублев.* Москва 1960, стр. 25 + 62 табл., в числе которых 21 цветных. — Научно-популярный очерк жизни и творчества Андрея Рублева, предваряющий хорошнй подбор таблиц. A. Bk.

V. N. LAZAREV, *Приемы линейной стилизации в византийской живописи X—XII веков и их истоки.* Доклады делегации СССР. XXV международный конгресс востоковедов. Москва 1960, стр. 11. — En russe et en français. L'auteur constate un brusque changement dans le style de la peinture byzantine, qui évolue d'une manière libre vers une stylisation linéaire sur les miniatures à la fin du X^e siècle; au XI^e siècle on remarque ce fait dans les mosaïques et les fresques; au XII^e siècle on observe l'accroissement de l'ornementation. C'est en Russie que la stylisation linéaire s'est le plus répandue. A. Bk.

Ju. LEBEDEVA, *Андрей Рублев и живопись Москвы первой половины XV века.* Искусство 9 (1960) 64—71 с илл. A. Bk.

A. MARGARITOF, Ἔκθεση καθαρισμοῦ τῆς ἀμφιπρόσωπης εἰκόνας τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας Δ, 1 (1960) 144—148, 2 fig. — Le nettoyage et la restauration du revers d'une icône du Musée Byzantin, provenant d'Epire, a découvert un Crucifiement de haute qualité que l'auteur, après en avoir étudié le style et la technique, date au commencement du 13e siècle. — A. Margaritof, le restaurateur du Musée Byzantin, explique comment il a été amené à découvrir et à restaurer l'icône de Crucifiement. A. Ch.

H. Je. MNEVA—V. V. FILATOV, *Икона Петра и Павла Новгородского Софийского собора.* Из истории русского и западноевропейского искусства. Москва 1960, стр. 81—102 с 12 илл. — Lors des travaux exécutés en 1946 et au cours des années suivantes, on découvrit une peinture primitive et considérée comme perdue, de l'icône de Pierre et de Paul de la cathédrale de Sainte Sophie à Novgorod. Elle s'est bien conservée sous sa garniture d'argent. Se basant sur les données des annales, l'analyse technologique de la peinture, les particularités de son style et l'iconographie, les auteurs datent l'icône de la moitié du XIe siècle et supposent qu'elle fut peine par un Grec de passage, ou plutôt par un élève russe d'un de ces maîtres. Il est regrettable qu'en datant le revêtement d'argent, on ne l'ait pas comparée avec les monuments byzantins qui lui ressemblent extraordinairement (voir A. BANCK, *Византийские серебрянные изделия XI—XII вв. в собрании Эрмитажа.* Виз. Врем. XIII, XIV. A. Bk.

Je OSETROV, *Андрей Рублев и современность.* Нева (Ленинград 1960) № 9, 187—192. A. Bk.

V. V. POZNANSKIJ, *Андрей Рублев.* Преподавание истории в школе 5 (1960) 83—96. A. Bk.

V. PRIBYTKOV, *Андрей Рублев.* Москва 1960, стр. 220 с илл. — Серия «Жизнь замечательных людей». A. Bk.

M. SCOROBET, *Andrei Rubliev.* Mitropolia Ardealului 11—12 (Sibiu 1959) 918—932. — Exposé documenté sur la vie et l'œuvre du renommé peintre russe A. Rubliev. M. Ş.

P. SOKOLOV-SKAL'A, *Андрей Рублев.* Наука и религия 9 (1960) 85—87. A. Bk.

M. G. SOTIRIOU, Παλαιολόγειος εἰκών τοῦ Ἀρχαγγέλου Μιχαήλ. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, Δ, 1 (1960) 80—86, 2 pl. — M. S. étudiant le style d'une belle icône de l'Archange Michel, nouvelle acquisition du Musée Byzantin d'Athènes, prouve que cette icône appartient à l'école de Constantinople et qu'elle date du milieu du 14e siècle. A. Ch.

M. G. SOTIRIOU, Ἀμφιπρόσωπος εἰκὼν τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας Δ, 1 (1960) 135—143, 4 pl. A. Ch.

G. A. SOTIRIOU, Ἡ ζωγραφικὴ τῆς Σχολῆς τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας Δ, 1 (1960) 11—23, 6 pl., avec 24 fig. — L'auteur de cette importante étude admet que l'Ecole de Constantinople, dans sa longue vie depuis l'époque paléochrétienne jusqu'à la dernière Renaissance des Paléologues, n'a jamais cessé de produire des œuvres où survivait la tradition léguée par l'antiquité; il détermine les caractéristiques de chaque époque en particulier. A. Ch.

I. D. ŞTEFANESCU, *Natura şi clasicismul în arta creştină* (La nature et le classicisme dans l'art chrétien). Glasul Bisericii 3—4 (Bucureşti 1960) 246—256. — Considérations sur la nature et l'art byzantin d'après les dernières recherches en liaison avec l'iconographie, les erminiés byzantins et les podlinniki slavo-russes, à la lumière des nouvelles découvertes archéologiques. M. S.

Государственная Третьяковская Галерея. Юбилейная выставка Андрея Рублева, посвященная 600-летию со дня рождения великого художника Древней Руси. Составлен Е. Ф. КАМЕНСКОЙ, М. А. РЕФОРМАТСКОЙ и Н. Б. САЛЬКО, под ред. и со вступительной статьей В. И. АНТОНОВОЙ. Москва 1960, стр. 48 + 24 илл. A. Bk.

N. N. VORONIN, *Андрей Рублев и его время.* История СССР 4 (1960) 53—65 с илл. A. Bk.

A. XYNGOPOULOS, Μερικαὶ παρατηρήσεις εἰς, τὰς ἠπειρωτικὰς τοιχογραφίας. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας Δ, 1 (1960) 108—114. —

Τοιχογραφίαι τοῦ 16ου αἰ. δύο ἐκκλησιῶν τῆς Ἠπείρου τῶν ἀδελφῶν ζωγράφων Φράγκου καὶ Γεωργίου Δικοτάρη, οἱ ὁποῖοι ἀδελφοὶ φέρουν τὸ ὄνομα Κατελᾶνος εἰς τὴν μίαν τῶν ἐκκλησιῶν, συμφώνως πρὸς τὴν ἀνάγνωσιν τοῦ ἀποθανόντος καθηγητοῦ Δ. Εὐαγγελίδου.

Διὰ τὰς ἰδίας αὐτὰς τοιχογραφίας ὁ κ. Ξυγγόπουλος παρατηρεῖ ὅτι εἶναι ἐσφαλμένη ἡ ἀνάγνωσις τῆς ὑπογραφῆς Κατελᾶνος, ἡ ὁποία δέον νὰ ἀναγνωσθῇ Δικοτάρης. Ἐπανέρχεται εἰς τὴν ἄλλοτε διατυπωθεῖσαν γνώμην τοῦ ὅτι δέον νὰ διακρίνεται ὁ Φράγκος Κατελᾶνος ἀπό τὸν σύγχρονον καὶ συμπατριώτην αὐτοῦ Φράγκον Δικοτάρην καὶ τὸν ἀδελφόν του ἱερέα Γεώργιον.

A. Ch.

A. ZOTOV, *Народность искусства Андрея Рублева.* Искусство 9 (1960) 60—63 с илл., 1 цветная. A. Bk.

E. Arts mineurs

V. F. LENZEN, *The triumph of Dionysos on textiles of late antique Egypt.* Univ. of California Publications in class. archeol., vol. 5, 1, Univ. California Press. Berkeley and Los Angeles, 1960, pp. 23 + 11 tab. — Analyse de tissus coptes portant des scènes de la campagne de Dionysos contre les Indes (les tissus se trouvent à l'Ermitage à Léningrad et au Museum of Art à New York). Les scènes représentent le triomphe de Dionysos — qui donne la Lumière à ce monde et gagne sa place dans les cieux. L'auteur compare les scènes en question avec les Dionysiaques de Nonnos. D. Je.

A. LIPINSKY, *Enkolpia cruciformi orientali nel Museo Nazionale di Reggio Calabria.* Arch. Stor. Calabria Lucania XXIX (1960) 107—115 (continuazione e fine da Arch. Stor. Calabria Lucania XXVIII [1959] 77—87; v. Byzantinoslavica XXII, 186). — Descrive una valva di croce pettorale in bronzo da Calanna (Reggio Calabria), ascrivibile al periodo più tardo dell'arte siro-copta, ed una crocetta argentea da Reggio, anche essa di tipo copto-siriaco: prodotti artigianali che appartengono ad un periodo estendentesi in complesso dal VII al X secolo. E. Fo.

Maria S. THÉOCHARI, Ἐκκλησιαστικὰ ἄμφια τῆς Μονῆς Τατάρνης. Tiré à part de Θεολογία KZ' (1956) 26 + 1 + 16 tabl. ΙΣΤ. — Etude de broderies du culte religieux conservées au couvent de Tatarna (Théotokos Faneromeni) en Etolie: un épitathios daté de 1583, deux épitrachilia, l'un brodé à Constantinople, l'autre à Proussa au 17e siècle, une paire d'épinikia du 16e siècle et un épigonation du 17e siècle. Pap.

F. Musique

Monumenta musicae Byzantinae. V. Fragmenta Chiliandarica palaeoslavica. Ed. R. JAKOBSON. *A. Sticherarium codex. monasterii Chiliandarici 307. B. Hirmologium codex monasterii Chiliandarici 308.* 2 pts. Copenhagen, E. Munksgaard, 1957, pp. 25, with 220 pl.; pp. 14, with 144 pl. — Rev. by H. J. W. TILLYARD, Journ. Hell. Stud. 80 (1960) 247. J. M. H.

Собрания Д. В. Разумовского и В. Ф. Одоевского. Архив Д. В. Разумовского. Описания. Под редакцией И. М. Кудрявцева. Москва 1960, стр. 263, илл. — Publication du catalogue des manuscrits de musique de V. F. Odoevskij et D. V. Razumovskij (section des manuscrits à la bibliothèque d'Etat V. I. Lenin, Moscou). Entre autres sont transcrits 14 manuscrits musicaux grecs des XVIIe—XIXe siècles (p. 128—133, 154). A. K.

Byzantinoslavica č. 2, roč. XXII. Vydává Slovanský ústav Československá akademie věd, Valentinská 1, Praha 1 v Nakladatelství ČSAV Vodičkova 40, Praha 1, Nové Město. — Rozšiřuje Poštovní novinová služba, objednávky a předplatné přijímá Poštovní novinový úřad — ústřední administrace PNS, Jindřišská 14, Praha 1. Lze také objednat u každého poštovního úřadu nebo doručovatele. — Tiskne Knihtisk 1, n. p., Praha 1, Karmelitská ul.

Vychází dvakrát ročně, předplatné 50,— Kčs, US $ 5,30; £ Stg 1,17,10.

© Copyright by Nakladatelství Československé akademie věd 1961.

Cena 25,— Kčs.

OBSAH XXII. ROČNÍKU

ČLÁNKY

V. HROCHOVÁ/PRAHA: Vzpoura Zelotů v Soluni a italské městské republiky . . . 1
O. KLÍMA/PRAHA: Místní jméno Dezeridan u Anastasia Bibliothecaria 16
D. CONČEV—ST. STOILOV/PLOVDIV: Asěnova pevnost 20
K. BENDA/PRAHA: Příspěvek ke studiu stylu velkomoravských ozdob 55
Věnování prof. M. Paulové 193
P. CHARANIS/NEW BRUNSWICK: Arméni v byzantské říši 196
R. GUILLAND/PAŘÍŽ: Studie o historii byzantské administrativy 241
B. MENDL/PRAHA: Byzantské cechy (Οἱ μὴ ἐν τῇ ἀπογραφῇ ὄντες) 302
A. FROLOW/PAŘÍŽ: Kult ostatků pravého kříže koncem VI. a na počátku VII. stol. 320
Recenze 65, 340

NEKROLOGY

Akademik Je. A. Kosminskij (Ju. R. Ul'janov/Moskva) 98
L. A. Maculevič (A. V. Bank/Leningrad) 99
N. S. Lebedev (B. T. Gorjanov/Leningrad) 100
Akademik Je. A. Kosminskij (Ju. R. Ul'janov/Moskva) 98
L. A. Maculevič (A. V. Bank/Leningrad) 99
N. S. Lebedev (B. T. Gorjanov/Leningrad) 100

BIBLIOGRAFIE 102, 353

TABLES DES MATIERES DE LA XXIIe ANNEE

ARTICLES

V. HROCHOVÁ/PRAGUE: La révolte des Zélotes à Salonique et les communes italiennes 1
O. KLÍMA/PRAG: Der Ortsname Dezeridan bei Anastasius Bibliothecarius 16
B. CONČEV—ST. STOILOV/PLOVDIV: La forteresse d'Asên 20
KL. BENDA/PRAGUE: Contribution à l'étude du style des parures de la Grande Moravie 55
Dédication à Mme M. Paulová 193
P. CHARANIS/NEW BRUNSWICK: The Armenians in the Byzantine Empire . . . 196
R. GUILLAND/PARIS: Etudes sur l'histoire administrative de l'empire byzantin . . 241
B. MENDL/PRAGUE: Les corporations byzantines 302
A. FROLOW/PARIS: Le culte de la relique de la Vraie Croix à la fin du VIe—et au début du VIIe siècles 320

COMPTES-RENDUS

G. SOYTER, Griechischer Humor von Homers Zeiten bis heute (I. Dujčev/Sofia) 65
M. V. ŠČEPKINA—F. N. PROTASJEVA, Сокровища древней письменности и старой печати (A. Dostál/Prague) 66
H. HUNGER, Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek, Supplementum Graecum (A. Dostál/Prague) 70
The Chester Beatty Library, Catalogue of the Armenian Manuscripts (A. Dostál/Prague) 71
P. LEHMANN, Eine Geschichte der alten Fuggerbibliotheken (A. Dostál/Prague) 72
B. RUBIN, Das Zeitalter Justinians (R. Guilland/Paris) 73
Die Krone der Komnenen (= Byzantinische Geschichtsschreiber, Bd. VII) Abenteurer auf dem Kaiserthron (= Byzantinische Geschichtsschreiber, Bd. VIII), Die Kreuzfahrer erobern Konstantinopel (= Byzantinische Geschichtsschreiber, Bd. IX) (I. Dujčev/Sofia) 76
R. GUILLAND, Etudes byzantines (E. Frances/Bucarest) 77
K. ONASCH, Das Weihnachtsfest im orthodoxen Kirchenjahr (I. Dujčev/Sofia) 80
Ῥωμανοῦ τοῦ Μελῳδοῦ Ὕμνοι (N. Livadaras/Paris) 82
PHOTIUS. Bibliothèque II. (« Codices » 84—185). Texte établi et traduit par R. Henry (R. Guilland/Paris) 84
E. KIRSTEN—W. KRAIKER, Griechenlandkunde. Ein Führer zu klassischen Städten. 3. Aufl. (K. Janáček/Brno) 85
C. NICOLESCU, Inceputurile artei feudale din ţara noastră în lumina ultimelor descoperiri arheologice . . . . . .
C. NICOLESCU, Ceramica smăltuită din sec. X—XV în lumina ultimelor cercetări arheologice (E. Stănescu/Bucarest) 83

C. MANGO, The Brazen House. A Study of the Vestibule of the Imperial Palace of Constantinople (R. Guilland/Paris) 88
ASTRID BAECKLUND, Personal Names in Medieval Velikij Novgorod. I. Common Names (P. Trost/Prague) 89
M. LASCARIS, Byzantinoserbica saeculi XIV, 1. Deux chartes de Jean Uroš, dernier Némanide (Dj. Sp. Radojičić/Novi Sad) 90
W. OHNSORGE, Abendland und Byzanz (H. Evert-Kappesowa/Łódź) . . 93
H. FOLLIERI, Initia hymnorum ecclesiae graecae. Vol. I. A—Z (I. Dujčev/Sofia) 340
А. П. КАЖДАН—Г. Г. ЛИТАВРИН, Очерки истории Византии и южных славян (E. Frances/Bucarest) 341
Historia mundi V, Frühes Mittelalter. A propos de la conception de l'histoire slave (B. Zástěrová/Prague) 345
O. PRITSAK, Die bulgarische Fürstenliste und die Sprache der Protobulgaren (I. Dujčev/Sofia) 348
PERIKLES JOANNOU, Die Illuminationslehre des Michael Psellos und Johannes Italos (Christliche Metaphysik in Byzanz I.) (L. Varcl/Prague) 350
LUDWIG BUDDE, Die Entstehung des antiken Repräsentationsbildes (D. Talbot Rice/Edinburgh) 351
CONSTANTINE CAVARNOS, Byzantine Sacred Art (D. Talbot Rice/Edinburgh) 352

NÉCROLOGIES

Академик Е. А. Косминский (Ю. Р. Ульянов/Москва) 96
Л. А. Мацулевич (А. В. Банк/Ленинград) 99
Н. С. Лебедев (Б. Т. Горянов/Ленинград) 100
BIBLIOGRAPHIE 102, 353

LISTE DES AUTEURS*

Aalst van 102
Abajev 104
Åberg 62, 191
Abramjan 130
Abramowicz 107
Abramson 374
Achmedov 151
Akritas 172
Aladžov 376
Aland 112, 124
Alberti 115, 130
Alekperov 143
Aleksova 143
Aleškovskij 143
Alexander 157, 372
Alexandrescu-Dersca 366
Alexandru 103, 106
Alföldi 60, 62, 63
Alijev 119, 120
Alivisatos 104
Alpatov 393
Altaner 165
Aly 113
Amandžov 111
Amelotti 155
Ammann 159, 175, 183, 187
Anastos 389
Anbojev 143, 386
Ančabadze 131
André 356
Andrejev 188, 360, 366
Angelov, B. St. 189
Angelov, D. 131, 363, 366, 369, 376, 379
Antonova, I. A. 102
Antonova, V. I. 143, 393, 395
Arbman 56, 57, 63
Arcichovskij 366
Argenti 131, 367
Arias 392
Armstrong 388
Arnakis 383
Aršaruni 130
Artamonov 145
Artemakis 367
Artemov 131
Arutjunjan 353
Arvat 109
Ashtor 367
Asinovskaja 383
Astachov 353
Astachova 119
Ataneliśvili 131
Aubert, J. M. 367
Aubert, R. 172, 389
Audet 112
Avdusin 143
Azbelev 120, 189

Baader 361
Babinger 367, 369
Babudzi 161, 181
Bachrušin 136
Bachtadze 367
Baecklund 89 sq.
Baepler 387
Baffioni 112
Bagatti 182
Bakradze 152
Bala 384
Baldassare 182
Balkanska 377
Ballance 392
Banck (Bank) 99 sq., 151, 181, 186, 391, 392, 393, 395
Banducco 166
Barbarossa 167
Bărbulescu 183, 189, 359
Bărcăilă 367
Barišić 131
Barnaveli 391
Barnea 107, 143, 144, 159, 161, 383
Barns 389, 390
Baron 109
Barré 115
Barthold 104
Bartikjan 124
Bartoletti 365
Bascape 163
Basilikopoulou 117
Basler 175
Bartunskij 102
Bauer 390
Bavel van 112
Baynes 354
Bazili 106
Beck, E. 112
Beck, H.-G. 357
Beckwith 392, 393
Bees (Veis) 103, 353, 365, 387, 389
Begunov 189
Beleckij, A. A. 353
Beleckij, V. D. 151
Belenickij 139
Beljajev 102, 357
Bellinger 384
Bellocchio 165
Belov 144, 182
Belova 167
Benda 55 sq., 376

* Les noms des collaborateurs de ce volume sont imprimé espacés.

Benedicty 131
Benz 380
Berdzenišvili 132
Berger 152
Beridze 392
Berki 168
Bernard 102
Berza 367
Beševliev 102, 132
Betts 382
Beyschlag 168
Bezborod'ko 109
Bezborodov 150
Bickerman 387
Bidez 383
Bieler 112
Biliński 192
Biondi 152
Birjukov 151
Birnbaum 109
Blake 360
Blavatskij 148
Bockisch 103
Bodogae 107
Bogoljubova 363
Bogorodickij 189
Böhlig, A. 354
Böhlig, G. 356
Böhringer 179
Boinet 182
Bojadžjev 376
Bolognesi 107
Bonfioli 182
Bonicatti 124, 182
Bonner 112, 389
Boon 165
Borisova 144
Borkovskij 109
Borovoj 157
Borodzin 105
Bošković 173, 392
Botušarova 175
Bouboulidis 103, 107
Boularand 389
Bourke 386
Bouyer 387
Bovini 175, 182, 186
Bowra 357
Brajčevskij 120, 132, 145, 361
Branişte, E. 105, 107
Branişte, M. 107
Bratu 167
Braun 361
Breckenridge 385
Brentjes 145
Breyer 361
Bria 107, 167, 389
Brisson 132, 367
Bronzini 169, 390
Browning 113, 389
Bruck 379
Brunner 389
Brusin 132, 145, 175
Bruun 372, 385
Bruyne de 174
Buchheit 357
Buchtal 393
Budagov 103
Budde 351 sq.
Budovnič 157
Buganov 383
Bulner-Thomas 356
Bunijatov 132
Bunina 110
Burghardt 112
Burguiere 107
Burzachechi 161
Buslajev 110
Büttner 380

Cabaniss 381
Căciulă 104, 107, 160
Cadiou 123
Calabi Limentan 379
Calder 361, 391
Campenhausen v. 170, 387
Câmpina 132, 140, 353
Canarache 376
Canart 120
Candal 165, 166
Cândea 103, 167, 393
Canivet 158, 380
Cankova-Petkova 367
Capanaga 112
Cappelli 158
Caracansi 109, 119
Carson 385
Cataudella 114
Cavarnos 187, 352
Ceremuchin 158
Cerepin 158
Cereteli 384
Cervi 386
Chačikjan 361
Chadwick 380, 387, 390
Chalmers 361
Chalpachčjan 152
Chamcov 391
Charanis 134, 142, 195, 196 sq
Charlamov 158
Chatzidakis 174, 182, 394
Chatzinikolaou 394
Chatzis 356
Chavoutier 158
Chehab 183
Cherestesiu 133
Cherniavsky 158
Chircă 370
Chivași-Comșa 145, 376
Chițescu 167
Chodova 110

Choisy 175
Cholostenko 175
Chrankovskij 111
Chrenov 188
Chrestos 165, 168
Christou 173
Chvostova 120, 370
Cilento 165
Concadze 381
Cincik 125
Clagett 152, 376
Classen 165
Colonna, A. 112, 113, 124, 361
Colotelo 379
Coman 168
Comarnesco 183
Coučev 20 sq., 145, 161, 162
Condurachi 145, 372, 376
Constantiniu 132
Cook 113
Coppens 166
Corbett 177
Corneanu 168
Corsini 113, 357
Cortelazzo 107
Cossu 165
Costanza 120
Coster 381
Courtois 163
Courtonne 387
Cox 385
Craciunaş 158, 381
Crome 186
Cronţ 121, 153
Cvetkova 367
Czeglédy 133, 362

Čangova 146
Čchetija 133
Čeremisin 378
Čerepnin 161
Čerman 353
Černov 130
Černyšev 394
Čerškov 146
Čičikova 374, 377
Čirković 103
Ćorović-Ljubinković 146, 186, 377, 385
Čremošnik 146
Čubinašvili, G. N. 176, 391
Čubinašvili, N. 181, 392

Daicoviciu 103, 133, 355, 367
Dain 363
Danilov 189
Danilova 394
Dankanits 146
Dankov 110
Dannenbauer 368
Darkević 381
Darrouzes 167
Daux 377
Day 363
Debec 102
Déér 393
Deichmann 176
Delatte 107
Delvoye 176
Demakis 379
Demény 353
Demetrainas 117
Demina 394
Dempe 357
Demus 176
Dennis 121, 158
Dentakis 387
Der Nersessian 71
Descamps 166
Detev 377
Dévai 187
Devos 359
Devreesse 387
Diaconu 377
Diehl 153, 175, 368
Diligenskij 133
Diller 358
Dimand 62
Dimitriu 376
Dinić 103, 153
Djomin 174
Djurić 183
Dmitrijev 125, 189
Dmitrijevskij 102
Dobiáš 372
Doldobanova 103
Dölger, F. 108, 122, 163, 164, 359
Dombrovskij 146, 183
Donadoni 161
Dorn 103
Dostál 66 sq., 70 sq., 71, 72 sq., 118, 129, 188, 190, 361
Dostálová 353
Downey 176, 368, 381
Dragomir 133
Dremina 130
Dremsizova 146, 377
Drexler 116
Dubrovina 102
Duda 124
Dujčev 49, 65 sq., 76 sq., 80 sq., 82, 121, 125, 133, 189, 190, 340 sq., 348 sq., 353, 361, 363, 368, 373, 390
Dumon 112
Dumortier 125
Dunst 161
Dvinjaninov 189
Dvornik 188, 381
Dyggve 176
Dylevskij 189
Dzis-Rajko 146
Džambazov 147
Džambov 163

Easterling 358, 361
Eckhardt 133
Ehrhardt 368, 386, 389
Eichholz 356
Eisner 141
Eissfeldt 354
Ekkert 110
Eleutheriadis 381
Elian 107, 159
Emmi 166
Engovatov 385
Evanguelides 394
Evert-Kappesowa 93 sq., 158, 364, 379
Every 157

Falus 114
Favis 356
Fecioru 107, 126
Fedorov-Davydov 163, 385
Fehér 134
Feldhans 157
Felenkovskaja 120
Fernandez 166
Ferrari 187
Ferrua 147, 161
Festugière 381, 387, 390
Fevrier 186
Fichman 368
Filatov 395
Filin 110
Finch 358
Finnegan 139
Finocchiaro 113
Fiocco 174
Fischer 112
Fisković 181
Fitz 390
Flemington 382
Florescu 147, 376
Florovsky, G. 381
Flückiger 168
Follieri 118, 170, 340 sq.
Formozov 138
Fotijeva 358
Frances 77 sq., 106, 341 sq.
Franceschini 120
Francovich 181
Frejdenberg 121, 366
Frend 132, 158, 379, 380
Fritz 114
Frolow 186, 320 sq.
Fück 104
Fuhrmann 379
Fülep 176
Furlan 175

G. B. 365
Gabachvili 139
Gafton 107
Gafurov 104, 353, 354
Gaiffier de 354
Gajdukevič 147, 377
Gallavotti 113, 358
Galstjan 361
Gardanov 153
Garitte 165
Garzya 114, 126
Gaudemet 158, 381
Geanakoplos 134, 368
Gengaro 183
Georgescu, Al. 153
Georgescu, I. I. 158
Georgescu, M. 168
Georgiev, Vl. 102
Gerasimov 381, 385
Geremek 365
Gerhard 183
Gerke 181
Gerov 172
Gerstinger 126
Gheorghiu 356
Ghinis 153
Giannelli 104, 106, 118, 353, 358, 363
Gibb 191
Gigante 114, 126
Giglan 357
Gilevič 163
Gill 131, 158, 165, 381, 387
Giovanelli 158
Gitakos 177
Giurescu 107, 159
Gjaurov 158
Gjuzal'jan 151
Glykatzi-Ahrweiler 379
Godeanu 174
Godman 387
Golenko 163
Golubev 126
Gončarov 391
Goodacre 163, 386
Goodchild 390
Gordillo 166
Gordlevskij 134
Gorjačev 385
Gorjanov 100 sq., 363, 381, 386, 390
Gose 161
Goubert 134, 136, 150, 165, 180
Gouillard 115
Grabar, A. 167, 173, 183, 186, 320, 391
Grabar', I. E. 173, 179
Grabar-Passek, M. E. 359
Grabler 76 sq., 120
Grabski 105, 383
Grafenauer 347, 348, 372
Graffin 112
Granić 105
Granstrem 126, 161, 162, 364
Grant 387
Graščenkov 391
Gray 385

Grbić 174
Grecescu 122
Grecu 107
Greenslade 367
Grierson 163, 385
Gritsopoulos 177, 381
Grondijs 129
Gross 159
Grumel 165, 381, 390
Gryspos 360
Gualandi 154
Guarducci 162
Guboglu 364, 389
Gudzij 189, 190
Guey 355
Guilland 73 sq., 77 sq., 84 sq., 88 sq., 93, 154, 172, 241 sq., 357, 359, 361, 362, 363, 368, 369, 373, 374, 375, 376, 379, 380, 387
Guillou, A. 125, 126, 134, 164, 355, 365
Gumilev 134
Gunther 394
Günther 369
Gurević 137
Guryčeva 109
Gusejnov 122, 361
Gutheil 382
Gutnova 106, 354
Györffy 134

Haas 102
Habra 389
Habrich 359
Hadrovics 358
Haendler 382
Hahn 134
Hakamies 356
Halecki 159, 382
Halkin 135, 170, 171, 368
Hamman 112
Hammerschmidt 166, 389
Hampl 369
Hanga 153
Hansen 383
Hanson 387
Hanssens 108, 168
Harder 163
Hartmann, G. M. 386
Hartmann, R. 360
Hauck 183
Haugard 387
Hauptmann 346 sq.
Hausherr 165, 166, 167
Heers 379
Heidenreich 174
Hemmerdinger B. 364
Hemmerdinger-Illiadou, D. 112
Hennecke 390
Henry 84 sq., 122, 123, 362
Hess 159
Heussi 159
Hiepe 177
Hill 385
Hirmer 175, 392
Høeg 188
Houssiou 166
Howell 389
Hristov 168
Hrochová 1 sq., 135, 373
Hrubý 348
Hubert 116
Hudson-Williams 359
Hunger 70 sq., 135, 164
Hussey 157, 195, 354, 369, 381

Ickovič 357
Ignatov 177
Ijessen 147, 151, 354
Iliescu 165
Inber 118
Ionaşcu 147
Iordachescu 168
Irigoin 359
Irmscher 104, 112, 117, 135, 191, 369
Isačenko 111
Isajev 104
Isermeyer 177
Iskanderov 104
Isljamov 111
Ivánka v. 388
Ivanov, I. 394
Ivanov, S. N. 111, 152
Ivanov, T. 376, 391
Ivanova, I. A. 394
Ivanova-Mavrodinova, V. 174, 177
Izeddin 362

Jacotă 120, 121, 174
Jaeger 362
Jagodovskaja 394
Jahn 174
Jakobson, A. L. 147, 151, 172, 177
Jakobson, R. 189, 398
Jaksche 154
Jakubinskij 130
Jakubovskij 139
Jampol'skij 151, 177
Janáček 85 sq., 356
Janin, R. 172, 391
Janin, V. L. 188, 385
Janina 385
Jannaccone 390
Jelkina 110
Jenny 174
Jeremias 382
Jeremin 190
Jeremjan 138
Jireček 104
Joannou 135, 350 sq.
Jones 164, 287, 377, 382, 387
Josi 177
Jovanović 162

Jungmann 389
Junker 360
Jurgens 387
Juzbašjan 154, 354

Kabiersch 369
Kacarov 104
Kacarova 385
Kafadarjan 377
Kahane, H. 108, 111
Kahane, R. 108, 111
Kahle 126
Kakridis 360
Kaliničenko 392
Kallergis 362
Kalogeros 104
Kalokyris 393
Kamenskaja 395
Kapanadze 164
Kapsomenos 109
Karakulakov 104
Karaman 181, 391
Karasimeonov 178
Karavajeva 190
Karayannopulos 136
Karyškovskij, J. 376
Karyškovskij, P. O. 362
Katičić 122, 363
Katuškin 130
Kawar 136, 369
Kawerau 382
Kazarinova 178
Každan 102, 118, 120, 124, 136, 138, 141, 155, 341 sq., 362, 363, 364, 369, 371
Keller 175
Kemp 381
Kenny 388
Kent 385, 386
Konžalov 186
Kirchmeyer 112
Kirsten 85 sq., 105, 137
Klaffenbach 106
Klauser 174
Klibanov 159
Klijn 168
Klíma 16 sq., 360
Kočin 130
Koenen 364
Kojčev 148
Kolias 136
Kominis 114
Komjáthy 126
Kondakov 184
Kononov 104
Kontoglous 183, 352
Kontosopoulos 117
Köpstein 119
Kopylenko 126, 190, 356
Korolevskij 105
Koroljuk 188
Korsunskij 136
Kosminskij 96 sq., 106, 134, 136, 354
Koster 115, 359
Kostočkin 179
Kotkov 130
Kotsonis 382
Koval 188
Kovalev, A. A. 357
Kovalev, C. I. 140
Kowalenko 149, 364
Kračkovskij 104
Kraemer 364
Kraiker 85 sq.
Krandžalov 178
Krause 127
Krautheimer 177
Krawczyński 119
Krekić 137
Kresal'nyj 174, 392
Kriaras 107, 115
Krikotun 174
Kristanov 190
Kristeller 127
Kropotkin 164, 172, 385
Krupčanov 104
Krupnov 148
Kulcsár 137
Küppers 173
Kuprejanova 109
Kurbatov 117, 137, 155
Kutikov 366
Kutzeba-Pojnarowa 104
Kuttner 159
Kuziščin 148
Kuz'min 394
Kuz'mina, I. B. 110
Kuz'mina, V. D. 122
Kuznecov 148
Kyriakidis 137, 155

Labuda 149, 347, 370
Lacko 172
Ladas 150
Ladinskij 118
Lafontaine 183
Lamboglia 148
Lampsidis, U. 364
Lang 360, 374
Lanne 389
Laourdas 115, 118
Larin 189
Laskaris 90 sq., 104
Lasserre 364
Lassithiotakis 394
Lattre de 105
Lauffer 355
Laurent, M.-H. 355
Laurent, V. 163, 386
Lavagnini 115, 119
Lawrence 393
Lazarev 173, 179, 184, 391, 393, 394
Lazzati 167

Lebedev, N. S. 100 sq.
Lebedev, V. I. 131
Lebedeva 395
Le Bonnardière 112
Ledjajeva 110
Lefherz 359
Lehmann 72 sq.
Lehr-Spławiński 137, 149
Leib 379
Leixner 105
Lekvinadze 148
Lemerle 82, 115, 121, 136, 354
Lemoine 116
Lenzen 396
Leoni 183
Leroux 112
Leschi 163
Lesky 359
Lesnoj 191
Levčenko 117, 121, 124, 342
Levenok 151
Levickij 362
Levy 394
Lewicki 149
Lewis 364
Lichačev 105, 189
Liebeschuetz 155
Lietzmann 382
Ligeti 362
Lilienfeld v. 141, 161, 189
Lipec 360
Lipinsky 186, 396
Lipšic 121, 137, 138, 155, 342
Lisičar 172
Lišev 137
Litavrin 136, 141, 341 sq., 364, 369
Livadaras 82 sq., 122, 127
Ljapuškin 145
Ljubarskij 118
Ljubimova 378
Ljubinković 160, 178, 184
Ljublinskij 130
Loenertz 138
Löfstedt 357
Logvin 174
Lominadze 393
Loos 302 sq.
Losev 359
Lot-Borodine 166, 168
Loth 354
Lowmiański 105
Luckaja-Litvak 356, 357
Ludšuvejt 134
Lundin 379, 384
Lur'je 188
Luschnat 363
Luttrell 138
L'vov 110, 111, 357
L'vova 151

Macan 184
Mac Mullen 384
Macrea 148
Maculevič 99 sq., 354
Maksimovič 181
Małowist 105
Mamboury 88 sq.
Manafis 124, 125
Manandjan 133
Mandilaras 108
Manganaro 184, 381
Mango 88 sq., 115, 389, 391
Man'kov 130
Manousakas 105, 119, 127, 384
Mano-Zisi 178
Manselli 129
Marconi 148
Marcu 356
Mareš 141, 188
Margaritof 395
Marichal 362
Marioni 172
Marthaler 382
Marušić 178
März 388
Massaux 166
Mašet 110
Matei 377
Mathew 149
Matsis 115
Mathiae 178
Mathieu 115
Maull 106
Mavrodinov 60, 174
Mazman'janc 191
Mazzarino 138, 355
Mazzotti 178
Mec 164
Medaković 81, 184
Medvedev 148
Meer van der 172, 391
Meersseman 115
Melikset-Bek 122, 355, 384, 389
Meloni 379
Menager 364
Mencl 178
Mendieta de 380
Mendl 302 sq.
Mercati 108, 127
Meščerskij 106
Metaxas 359
Metcalf 384
Meyendorff 359, 362
Mgeladze 105
Michailidis 117
Michajlov, St. 162, 377
Michel 354
Michelis 173
Mijatev 178
Mikragiannanitis 126
Milčev 148
Miletić 382

Miljković-Pepek 149
Millet 187
Minisci 118, 160, 382
Minkevič-Mustafajeva 151
Mioc 370
Mioni 127
Mircea 187
Mirčev 110
Mitre 149
Mitrea 385
Modzejewski 156
Mohrmann 172, 391
Moisescu 107, 160, 382
Moisiu 389
Momigliano 106, 138, 139, 157
Mommsen, Th. 106
Mondésert 112
Mongait 149
Morariu 133
Moravcsik 165, 357, 359, 362
Morey 187
Moskalenko 105
Moszyński, K. 104
Moszyński, L. 82
Mošin 127, 128, 166, 190, 365
Moutsoupoulos 178
Mueller 389
Mugler 356
Müller 134
Munoz 184
Munteanu 379
Murav'jev 162
Mustafa A. Mehmet 370
Mušnov 163
Mutafčieva 155
Mutinelli 172

Naldini 124, 128
Namysłowski 149
Nápravník 128
Nasledova 120
Năsturel 107, 187, 382
Nedkov 362
Nemčenko 110
Nenadović 179
Nestor 149, 355
Neugebauer 115
Neumann 370
Nicol 157, 368, 374
Nikić 105
Nikolajeva 188
Nikolaos 362
Nikolov, D. 391
Nikolov, L. 179
Nikolovski 179
Nikonov 172
Nissen 175
Nock 390
Nogmov 191
Nöldeke 136
Norman 387

Novičev 371
Novožilov 130
Nucubidze 359, 387

Oakeshott 392
Ohnsorge 93 sq.
Onasch 80 sq., 354
Oost 379
Opselt 166
Orlandos 179
Ortiz de Urbina 112, 118, 158, 170
Osetrov 395
Osipova 355, 371
Osmun 359
Ostrogorskij 124, 138, 155, 195, 371, 372, 373, 391

Paap 365
Pachomov 151, 386
Pächt 393
Pack 363
Păcurariu 159
Pallas 179
Panaitescu 120
Pandurski 82
Pangalos 356
Papadimitriou 114
Papas 359, 382
Papazjan 371
Papovjan 354
Paraskeuaidis 105, 179
Parateretos 360
Parisi 105
Parker 359
Parlangeli 108, 118
Paršina 105, 146
Parthenios 160
Pascu 133, 153
Pasquali 114
Pašuto 371
Patrinelis 134, 158
Paulová 193 sq.
Pavljuk 111
Peek 384
Pelekanidis 179, 187, 392
Pellegrino 116
Perdikas 380
Peretc 365
Preterskij 156
Peretto 172
Peri (Pflaum) 360
Perichanjan 105
Perrat 163
Pertusi 105, 116, 120, 128
Petković 105
Petrenko 174
Petreuța 167
Petrosini 360
Petrosjan 371
Petrov, L. 393
Petrov, P. Ch. 156, 371

Petrov, P. I. 139
Petrov, V. A. 130
Petrova-Zavgorodnaja 130
Petrovici, W. 367
Petrović, N. 180
Petrovskij 114, 359
Petrů 128
Petrucci 129
Petruševskij 105, 138, 139, 355
Petta 129
Pevzner 149, 187, 378
Pezanna 156
Philippson 86
Phylizis 372
Pigulevskaja 105, 106, 119, 138, 139, 346, 365
Piotrovskij 111
Pippidi 376
Pirenne, J. 139
Pisani 111
Pistrui 191
Pittender 389
Pitterová 141
Pletneva 151
Plezia 112, 149
Plumley 389
Pohlenz 116
Polevoj 392
Politis 115, 124, 363
Poljakova 120
Polovoj 188
Popa 162
Popescu D. 149, 378
Popescu, N. M. 107
Popovici, E. 107
Popović, J. 139
Popović, Lj. 146
Popović, P. 123
Porfiridov 164, 184
Porges 363
Poulík 348
Poznanskij 395
Prandi 180
Pratesi 129
Preda 146
Prelipcean 169
Press 104
Prete 116, 135, 170
Pribytkov 395
Primov 382, 388
Pringsheim 362
Pritsak 348 sq.
Protasjeva 66 sq., 129
Przesławska 191
Puiu 184
Putilov 360

Rabinovič 360
Raby 389
Radcig 117
Radčenko 174
Radeka 127
Radojčić, N. 123, 129
Radojčić, S. 105, 185, 187
Radojičić, Dj. Sp. 90 sq., 139
Raes 165, 168
Ragimov 151
Rajt 172
Ramm 382
Rămureanu 107, 159, 160
Rapoport, M. V. 126
Rappoport, P. A. 151
Rayez 112
Rčeušvili 393
Re del 355
Rees 364
Reformatskaja 395
Reinach 380
Reiske 104
Reynolds 162, 384
Richard 365
Riedinger 166
Robert 384
Roberts 365
Robinson 378
Rochow 123
Rodenwalt 351
Rohlfs 108
Romaios 360
Romanelli 139, 372
Rosalia de 129
Roschini 166
Rosenthal 139
Rosetti 109
Rossi, S. 357
Rossi Taibbi, G. 109, 119, 171
Rouet de Journel 112
Rousseau, A. 112
Rowe 369, 372, 383
Rozemond 166
Rozov 129
Rubin 73 sq., 372
Ruggini 139, 156
Runciman 139, 368, 372
Rutenburg 130
Ruzicka 111
Ryan 381
Rybakov 64, 123, 138, 372, 385
Rypka 360

Sacerdoţeanu 159
Sacharov 353
Sadikov 130
Sal'ko 395
Salmina 121
Salmony 62
Salvo di 188
Samsonowicz 379
Santoro 183
Sarkisjan 139, 362
Sas-Zaloziecky 351
Saumagne 163
Savel'ev 130

Scazzoso 108, 129, 167, 388
Schaeder 188
Scheltema 109
Schirò 106
Schleissheimer 362
Schlumberger, D. 145
Schmid, A. 188
Schmidt, H. F. 138
Schneemelcher 112, 390
Schneider, A. M. 148, 180
Schneider, J. 356
Schönberger 359
Schreiner 119
Schrot 369
Schubart 354
Schultze 166
Schulz 354
Schwartz 167, 388
Schweitzer 168
Scivoletto 359, 360
Scorobet 395
Scranton 149, 393
Seidl 129
Seidler 372
Sejbal 164
Semenov 151
Şerbănescu 159
Sergejev 136
Sergejevski 180
Serjeant 171
Serra Zănetti 123
Şesan 105, 107, 160, 169, 353, 373, 383
Setton 372
Seviciu 169
Seyfarth 139
Sheldon-Williams 105
Sherrard 160, 389
Sidorova 106, 354
Sil'čenko 151
Simonescu 122
Simović 185
Sinnigen 140
Sîrbu 169
Sjuzjumov 124, 137, 361, 372, 380
Skazkin 103
Skiba 109
Skržinskaja 145, 361, 362
Smiljanskaja 106
Smirnov 138
Smirnova 185
Smith 393
Smol'skaja 111
Soaze 107
Sobolevskij 105
Sodano 360
Sokolov, N. P. 106
Sokolov, V. S. 123
Sokolov'skal'a, P. 395
Sokolova, K. F. 144
Sokol'skij 149
Solazzi 157
Soloducho 106
Solovjev, A. V. 191, 373
Somogyi 185
Sopocinskij 392
Sorokin 151
Sotiriou, M. G. 395
Soyter 65 sq.
Spanneut 167
Spasskij 164
Speck 114
Speel 383
Spegal'skij 180
Spiru 369
Sprinčak 357
Spyridakis 161
Strejović 185
Sreznevskij 111, 357
Stadtmüller 372
Stahl 174
Stam 165
Stamatis 117
Stamiris 164
Stan 107, 380
Stănescu 86 sq., 102, 140
Stará 141
Starkova, K. B. 106
Starkova, N. N. 190
Staviskij 378, 386
Stefan 367
Ştefanescu, I. D. 185, 395
Ştefănescu, St. 140, 370
Stefanides 103
Stein 373
Stephanou 120
Stephanov 157
Stevanović 117
Stevenson 380
Stewart 180
Stikas 393
Stoilov 20 sq.
Stojanović 187
Stojčević 372
Stokes 374
Stričević 149, 161, 185, 378
Strojeva 139
Strželeckij 150
Stuiber 112, 174
Stürzel 107
Subotić 149
Svencickaja 140
Sverčevskaja 353
Svoboda, K. 360, 362
Svoronos 371
Syrkin 360
Székely, Gy. 373
Székely, S. 150
Szymanski 191
Szymusiak 380

Šandrovskaja 150
Šarbatov 106, 357

Šarlemań 191
Šaskol'skij 140
Ščarpov 129, 188
Ščapova 150
Ščepkina 66 sq., 129, 191
Ščerbak 111, 151
Šelepina 357
Šelichova 354
Šelkovnikov 150, 151
Šelov 150, 377
Šervašidze 393
Ševčenko, I. 2, 10, 117, 363, 373, 381
Ševčenko, P. F. 373
Ševelenko 174
Šidenko 174
Šiškin 378
Šlejev 392
Štajerman 140
Štefan 150
Šulc 114

Tabachowitz 109
Talăzin 169
Talbot Rice 175, 351 sq., 391, 393
Talis 378
Tăpkova-Zaimova 141, 157
Tarangul 120, 121
Taszycki 191
Tatakis 388
Taubenberg 363
Telfer 388
Teodorescu 159
Teodoru 152
Testiŕi 145, 150, 172
Testuz 112
Theocharis 173, 187, 396
Thiriet 5, 140, 165, 365, 374
Thompson, H. A. 180, 378
Throop 139
Tichomirov 103, 123, 131, 141, 162
Tietze 111
Till 129, 390
Tillyard 396
Tiracjan 150
Tivčev 106, 374
Tocilescu 355
Tod 163
Todoran 167
Tolkačev 110
Tomadakis 82, 83, 106, 109, 129, 355
Toomer 356
Töpfer 141
Toumanoff 157
Tovar 360
Trapš 151
Trestian 186
Treu, K. 123
Triantaphyllopoulos 157
Troickij 380
Tropin 106
Trost 89 sq.

Trubeckoj 188
Trumpf 173
Trypanis 356, 367
Tuchtina 378
Tuilier 118
Turcu 169
Turčaninov 162, 163
Turner 113
Turyn 129, 360
Tveretinova 124, 141
Tzannetatos 365
Tzaras 124

Udal'cova 106, 130, 136, 374
Ul'janov 96 sq.
Ullmann 355, 369
Umancev 392
Umnjakov 141, 374
Umnova 109
Unnik van 390
Uspenskij, N. 169
Uzunçarşili 371

Vagner 180, 383
Vaillant 357
Valentini 175
Valkin 130
Vanderpool 363
Vanneste 167, 388
Varcl 172, 350 sq.
Vargyas 119
Vašica 188, 380
Vavřínek 353
Vayakakos 173
Veglery 386
Veis, voir Bees
Velkov, V. 173, 374, 380, 391
Verdier 393
Verheijen 357
Vernadsky 141, 346 sq., 374
Verpeaux 124, 380
Veselago 124
Vidman 106
Vilinbachov 157
Villa 183
Vinberg 151, 378
Vinski 152
Vintilescu 169
Vismara 134
Vittinghoff 372
Volbach 175, 392
Völker 167
Volterra 152, 157
Vööbus 118
Voronin 173, 178, 392, 395
Vorst van de 113
Vryonis 124, 374
Vučenović 393
Vulpe 355, 374
Vysockij 384

Waley 369
Wallis Budge 116
Walter 375
Ward Perkins 176, 184
Warmington 173, 372
Weinberg 378
Werner, E. 375, 380, 382
Werner, M. 168
Whitting 163
Wickert 106
Wiegand 163
Wielowiejski 104, 122, 147, 152, 164
Wilamowitz-Moellendorf 106
Wilcken 363
Wilson, C. 376
Wilson, N. 365
Windeken, Alb. J. van 102
Winkelmann 388
Winter, E. 141
Winter, P. 382
Wirth 118
Wittek 362
Wojciechowski 149
Wolf 103

Xyngopoulos 395

Zaborov 141, 142, 369
Zachariae v. Lingenthal 115
Zachoder 106
Zacos 386
Zadneprovskaja 151, 378
Zacharia 149, 152
Zakythinos 106, 363, 376
Zaleman 105
Zamfirescu 106, 107, 130
Zandee 171
Zástěrová 141, 142, 345 sq.
Zdravković 152
Zeiller 173
Zenghelis 157
Zimin 130
Zirra 147
Zizicas-Lappa 125
Zlatuška 173
Zonova 391
Zoras 103, 107, 118, 143
Zotov 396
Zovatto 145, 175, 180, 181
Zucker 104, 365
Zugrav 107

Žinkin 191
Žukovskaja 82, 130
Żytkowicz 105